



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichi de Cartes géographiques & de Figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Française.*

TOME VINGT-UNIÈME.



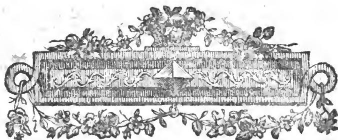


A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.





ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.
VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

SUITE DU LIVRE VI.

SUITE DU CHAPITRE VI.
Continuation du second Voyage du Capitaine Cook.

Le 7 Octobre 1773, nous dîmes adieu aux Isles du Tropique, & nous fîmes route une seconde Cook.



Cook.

fois vers la Nouvelle-Zélande. Quatre mois s'étaient écoulés depuis notre départ de cette Isle ; &, dans cet intervalle, nous avions traversé la mer du Sud par des latitudes moyennnes, au milieu de l'hiver : nous avions examiné un espace de plus de 40 degrés de longitude entre les tropiques, & rafraîchi les équipages à Taïti, aux Isles de la Société & aux Isles des Amis pendant trente-un jours. La saison de continuer nos découvertes dans les hautes latitudes méridionales s'avançait, & les rochers sauvages de la Nouvelle-Zélande, devaient nous prêter une seconde fois un asyle, aussi long-temps qu'il le faudrait, pour préparer nos voilures & nos agrêts, à affronter les tempêtes & les rigueurs des climats glacés.

Dès que nous eûmes quitté la zone-torride ; des troupes d'oiseaux de mer suivirent les vaisseaux, & voltigerent sur les flots autour de nous. Le 12 Octobre, nous apperçûmes une albatrosse : ces oiseaux, qui n'osent jamais passer le tropique, rodent delà jusqu'au cercle polaire.

La nuit du jour suivant, plusieurs *Méduses* passerent près du vaisseau, nous les reconnûmes à leur lueur phosphorique. Elles étaient si lumineuses, que le fond de la mer semblait contenir des étoiles plus brillantes que le firmament.

Le 21, à cinq heures du matin, nous eûmes vue de la Nouvelle-Zélande, qui s'étendait du

Cook.

Nouvelle-Zélande.

N. O. $\frac{1}{4}$ N. au O. S. O. A midi, le Cap Table nous restait à l'Ouest, à la distance de huit ou dix lieues. Je souhaitais ardemment, dit M. Cook, avoir quelque communication avec les habitans de cette partie de l'Isle, aussi loin au Nord qu'il me serait possible, c'est-à-dire, dans les environs des baies de Pauvreté & de Tologa, où je crois qu'ils sont plus civilisés qu'autour du détroit de la Reine Charlotte. Je voulais leur donner des cochons, des poules, des graines, des racines, &c. dont je m'étais pourvu.

Les côtes sont blanches & escarpées du côté de la mer, on découvrit les huttes & les forteresses des Naturels, semblables aux nids des aigles, placés sur le sommet des rochers. Nous apperçûmes les habitans sur le rivage; mais ils n'entreprirent point de nager vers nous. Sur cela, nous arrivâmes sous Port-Land, où nous restâmes en panne quelque temps, pour que les Indiens pussent se rendre à notre bord, & pour attendre l'Aventure. On découvrait sur Port-Land beaucoup d'insulaires, mais ils ne paroissoient pas vouloir nous accoster; il est vrai qu'alors l'impétuosité du vent les aurait seul empêché de le tenter. Aussi-tôt que nous eûmes rallié l'Aventure, nous fîmes voiles pour le Cap Kinappers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, & nous continuâmes de côtoyer le

Cook.

rivage jusqu'à neuf heures : n'étant plus qu'à trois lieues de Black-Héad, quelques pirogues se détacherent du rivage ; je fis mettre à la cape afin de leur laisser le loisir d'arriver au vaisseau ; mais je donnai le signal à l'Aventure de poursuivre, ne voulant perdre que très-peu de momens.

La premiere pirogue qui nous aborda, n'avait à son bord que des pêcheurs, qui nous vendirent du poisson pour des pièces d'étoffe & des clous. La seconde était montée par deux Indiens, que leur vêtement & leur démarche me firent prendre pour des Chefs. Nous les engageâmes à monter sur le pont, en leur présentant des clous & d'autres articles. Ils recherchent les clous avec un empressement, qui montre assez qu'on ne peut rien leur offrir de plus précieux. Je donnai à celui de ces deux hommes, qui me parut le plus distingué, les cochons, les poules, les semences & les racines. Je crois qu'il n'imaginoit pas d'abord que je voulusse les lui laisser, car il y fit peu d'attention, jusqu'au moment qu'il ne douta plus que ce ne fût pour lui. Ce qui est assez singulier, un pareil don ne le jeta pas dans le même ravissement, qu'un grand clou que je lui offris. Néanmoins je remarquai qu'en s'éloignant, il considérait avec plaisir les cochons & les poules qu'il venait de recevoir. Il rangeait ces animaux les uns à côté des autres, & il veillait à ce qu'on

Cook.

ne les lui enlevât pas. Il me promit de n'en tuer aucun; & s'il tient sa parole, & qu'il en ait quelques soins, l'Isle entiere pourra bientôt s'en trouver peuplée; car je lui laissai deux truies, deux verrats, quatre poules & deux coqs. Les semences étaient de celles qui auraient pour eux le plus d'utilité, du froment, des féves & des haricots de France, des poix, des choux, de grosses raves, des oignons, des carottes, des panais, des ignames, &c. Ces Insulaires n'avaient pas oublié l'*Endéavonr*, car les premieres paroles qu'ils prononcerent furent *Mataou no te pow pow* (nous avons peur des canons). Comme ils ne pouvaient point ignorer ce qui était arrivé au Cap Kidnappers, dans mon premier voyage, ils connaissaient, par expérience, les effets terribles de ces pieces meurtrieres.

L'un de ces deux indiens était d'une grande taille & d'un moyen-âge: il avait un vêtement élégant de lin de la Nouvelle-Zélande, & d'une forme nouvelle pour nous: ses cheveux, arrangés suivant la derniere mode du pays, étaient attachés au haut de la tête, huilés & garnis de plumes blanches. Il portait, à chaque oreille, un morceau de peau d'albatrosse, couverte de son duvet blanc, & son visage était *tatoué* en lignes courbes & spirales.

Ayant observé que le Capitaine Cook tirait

Cook.

les clous qu'il lui donnait de l'un des trous du cabestan, où son Secrétaire les avait mis, il tourna en entier le cabestan, & il examina chacun des trous, comme pour voir s'il n'y en avait plus; ce qui prouve le prix qu'ils attachent aux outils de fer depuis le premier voyage de l'*Endéavour*; car, lors de cette premiere expédition, les Zélandais voulaient à peine les recevoir.

Notre Insulaire de Bolabola, Œdidée, qui ne comprit pas d'abord la langue des Zélandais comme Tupia, apprenant de nous que ce peuple n'a point de noix de cocos ni d'ignames, alla en chercher pour les offrir au Chef; mais, quand nous l'assurâmes que le climat n'était pas favorable à la culture des palmiers, il ne lui présenta que les ignames; & il lui fit sentir en même temps, par une harangue, tout le prix des cochons, des volailles, des semences, &c. qu'il recevait de nous. Après que notre Compagnon de voyage eut bien parlé, le Zélandais, par reconnaissance, nous laissa sa hache de bataille toute neuve: la tête bien sculptée était ornée de plumes rouges de parrot, & de poils blancs de chien.

Les deux Indiens, avant de partir, nous donnerent le spectacle d'un heiva, ou d'une danse guerriere: ils frapperent du pied: ils brandirent leur courtes massues, leurs piques, & firent des contorsions de visage, tirant la

langue & beuglant d'une maniere épouvantable.

Cook.

Nous forçâmes de voiles au Sud. Le 22, on découvrit le Cap Turn-Again, & le jour suivant, le Cap Pallifer; ce Cap eft la pointe feptentrionnale d'Eaheinomauwée. Les vents & les tempêtes furent fi continues & fi terribles, qu'il fut impoffible d'y aborder avant le 2 Novembre. Pendant cet intervalle, l'Aventure joignit la Réfolution, & bientôt après elle s'égara de nouveau & on ne la revit plus. M. Forfter retrace ainfi la fituation où fe trouva l'équipage durant cette tourmente.

Quoique nous fuffions au-deffous d'une côte élevée & remplie de montagnes, cependant les vagues s'élevoient très-haut, & elles fe prolongeaient à une grande diftance : la violence des raffales les difperfait en vapeurs qui obfcurciffaient, de toute part, la furface de la mer, & comme le Soleil brillait dans un ciel fans nuage, l'écume blanche éblouiffait nos yeux. Nous roulions çà & là à la merci des flots; nous embarquions fouvent de groffes lames, qui tombaient fur les ponts avec une vîteffe prodigieufe; & détruifaient tout ce qu'elles rencontraient. Les entorfes continuelles qu'effuyait le bâtiment, relâchait les cordages & les manœuvres, & dérangeaient d'ailleurs tout ce qui était dans le vaiffeau, de maniere que les yeux n'appercevaient qu'une fcêne générale de bouleverfement & de confufion. Dans un de ces énor-

Cook.

mes roulis, la caiſſe d'armes poſée ſur le gaillard d'arriere, fut arrachée de ſa place; &, ſans le grillage de plat-bord, elle ſeroit tombée à la mer ſous le vent. L'un des Volontaires, M. Hood, qui ſe trouva devant elle, échappa, par haſard, en ſe baiſſant, lorſqu'il la vit ſe détacher, & il ne reçut aucune contuſion, parce qu'il eut l'adreſſe de ſe placer dans l'angle que fit la caiſſe avec le grillage. Le déſordre des élémens n'écarta pas de nous les oiſeaux. De temps en temps, un fauchet noir voltigeait ſur la ſurface agitée de la mer, & rompait la force des lames, en s'expoſant à leurs actions. L'aſpect de l'Océan était alors ſuperbe & terrible: tantôt au ſommet d'une groſſe vague, nous contemplions une vaſte étendue, ſillonnée par un nombre infini de profonds canaux: d'autres fois la vague ſe briſait ſubitement ſous nous, & nous plongeait dans une vallée profonde; tandis qu'une nouvelle montagne s'élevait à nos côtés, & de ſa tête écumeuſe & chancelante, menaçait de nous engloutir. La nuit amena de nouvelles horreurs, ſur-tout pour ceux qui n'étaient pas accoutumés à la mer dès leur enfance. On ôta les vîtres de la chambre du Capitaine, & on mit des volets en place, pour prévenir l'embarquement des vagues lorſqu'on revirait le vaiſſeau. Cette opérarion troubla, dans ſa retraite, un ſcorpion caché au fond d'une crevaſſe: il était

probablement entré à bord, avec les fruits que nous avions pris ſur les Iſles. Notre ami Œdidée nous aſſura qu'il ne faiſait point de mal; mais ſa figure ſeule nous inſpirait la crainte. L'eau rempliſſait les lits de tous les poſtes, & d'ailleurs le rugiſſement épouvantable des vagues, le craquement des couples & le roulis nous privaient du repos. Ce qui achevait de détruire la tranquillité, nous entendions les voix des Matelots plus fortes que les vents ou que la mer en fureur, vomiſſant des imprécations affreuſes. Il eſt impoſſible d'imaginer quels juremens bizarres inventait leur emportement. Accoutumés aux dangers dès le bas-âge, l'image de la mort n'arrêtait point leurs blaſphêmes. Je ne connais rien de comparable à l'horrible énergie de leurs imprécations, ſi ce n'eſt celle d'Ernulphe dans *Triſtam Shandy*.

Le 2 Novembre, on gagna enfin le rivage d'Eaheinomauwée. Le Capitaine Cook ayant découvert ſur la côte orientale du Cap Téérawhite, un nouveau paſſage, qu'il n'avait point remarqué en 1770, réſolut de le gagner. Il jetta l'ancre dans la baie qui ſe trouve à l'entrée.

Les environs de cette baie ſont des montagnes noirâtres & pelées, d'une grande élévation, presqu'entierement deſtituées de bois & d'arbriſſeaux, & qui s'avancent en longues pointes dans la mer. La baie elle-même, ſemblait s'étendre fort avant

Cook.

entre les montagnes, & sa direction laissait en doute si la terre, sur laquelle gît le Cap Tierrawittée, n'est pas une Isle séparée d'Eaheinomauwée. Ce misérable Pays étoit cependant habité.

A peine fut-on à l'ancre, qu'on vit arriver trois pirogues, dont deux s'étoient détachées d'un côté du rivage, & une de l'autre. Il ne fallut pas faire aux Indiens de vives instances, pour en attirer trois ou quatre à bord. Les clous furent de tout ce qu'on pût leur présenter, ce qui leur fit le plus de plaisir.

Ils portaient des vêtemens très-sales & très-mauvais, auxquels ils donnoient le nom de *Boghée, Boghée*. La fumée qu'ils respirent continuellement dans leurs petites cabanes, & un amas d'ordures, qu'ils n'avaient peut-être jamais lavé depuis leur naissance, cache entierement la couleur de leur teint & répand sur leur visage un jaune noir. La saison de l'hiver qui allait finir, les avait probablement forcés à manger des poissons pourris, ce qui, joint à l'huile rance, dont ils remplissent leurs cheveux, les rendait d'une puanteur si insupportable, que nous les sentions, & qu'ils nous dégoûtaient de très-loin. Le lendemain, nous fîmes voile dans l'anse du vaisseau, d'où nous étions partis le 7 Juin, près de cinq mois auparavant. Aussi-tôt nous reçûmes la visite des Habitans parmi lesquels M. Cook en

reconnut plusieurs qu'il avoit vus en 1770, & particulierement un vieillard, nommé *Goubiah*. Chacun, de son côté, renouvella les connoissances qu'il avait faites pendant la premiere relâche: nous les appellâmes par leurs noms, ce qui leur causa une grande joie: sans doute qu'ils crurent que nous nous intéressions à eux, puisque nous les portions dans notre pensée. Le tems était beau & l'air chaud pour la saison; mais ces Indiens étaient tous couverts de ces manteaux déguenillés, dont ils se vêtissent pendant l'hiver. Nous leur fimes plusieurs questions sur la santé de ceux de leurs compatriotes que nous ne voyions pas, & que nous connoissions.

Cook.

Teiratu, le Chef qui avait prononcé une longue harangue, le 4 Juin, était au nombre des Naturels qui vinrent nous voir. Il portait alors de vieux habits, ou, pour parler le langage des gens polis, il était en *déshabillé;* il n'avait plus ces nattes brodées en peau de chien; & ses cheveux rattachés négligemment, au lieu d'être peignés, étaient couverts d'une huile puante. En un mot, d'Orateur, de Chef d'une troupe de Guerriers, il était devenu un simple pêcheur. Nous eûmes peine à le reconnaître, sous ce déguisement: à la fin cependant on lui rendit quelques honneurs, on le mena dans la grand-chambre, & on lui donna des clous. Nos outils de fer &



Cook. nos étoffes de Taïti, lui parurent si précieuses, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient, qu'ils résolurent de s'établir près de nous, afin de profiter les premiers, des avantages que leur offrait notre commerce, & peut-être de nous voler tout ce qu'ils pourraient.

Nous allâmes à terre le matin & l'après-midi, & nous nous ouvrîmes un passage à travers un labyrinthe de lianes entrelacées d'un arbre à l'autre. Œdidée, qui était avec nous, erra, de son côté, au milieu de ces forêts touffues, & il fut fort surpris d'y trouver un grand nombre de différens oiseaux, dont le chant étoit agréable & le plumage très-joli. Une quantité prodigieuse d'autres oiseaux suçaient les fleurs & quelquefois arrachoient la tige des radis & des turneps dans un de nos jardins. Nous en tuâmes plusieurs, & Œdidée, qui, de sa vie, n'avait manié des armes à feu, en tua aussi un au premier coup. Les sens des peuples, qui ne sont pas très-policés, sont infiniment meilleurs que les nôtres, affoiblis par mille accidens. Nous fûmes sur-tout bien convaincus de cette vérité à Taïti : les Naturels nous montraient très-souvent de petits oiseaux dans l'épaisseur des arbres, ou des canards au fond des roseaux, & aucuns de nous ne pouvait les appercevoir.

Le temps, qui était chaud & agréable, facilita

nos recherches Zoologiques, de maniere que le soir, nous rapportâmes beaucoup d'oiseaux à bord.

Nous allâmes examiner nos plantations, & comme ils avaient abandonné aux soins de la Nature, les semences qu'ils avaient reçu de nous, nous les retrouvâmes dans un état florissant.

Il paraît que l'hiver est fort doux dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, puisqu'il ne gela pas assez pour faire périr des plantes, qui meurent chez nous au mois de Janvier & de Février. Les radis & les navets étaient déjà en graines, les choux & les carottes, les oignons & le persil, en abondance & en bon ordre : les poix & les féves étaient entierement perdus, & ils paraissaient avoir été détruits par les rats. Les plantes indigènes du pays n'étaient pas si avancées. Les arbres & les arbrisseaux commençaient seulement à reverdir. Mais le lin, dont les Naturels préparent leurs cordages, était en fleur, ainsi que quelques autres espèces qui poussent de bonne-heure.

Les Matelots renouvellerent leurs premieres amours avec les Zélandoises. L'une de celles qui prodiguaient leurs charmes, avait des traits assez réguliers, & quelque chose de doux & de tendre dans les yeux. Ses parens l'offraient chaque jour en mariage, à un des Contre-Maîtres, chéri d'une maniere spéciale de cette Nation, parce qu'il

Cook.

traitait le peuple avec intérêt & affection, ce qui ne manque pas d'exciter l'attachement même des peuples sauvages. Toghéerée, car c'est ainsi que s'appellait cette fille, fut aussi fidèle à son mari, que si ç'eût été un Zélandois, & elle repoussait impitoyablement les sollicitations des autres matelots, en disant qu'elle était mariée (*tirra tàne*). Quelque goût que l'Anglais eût pour sa femme Zélandaise, il ne tenta jamais de l'amener à bord, prévoyant qu'il serait malhonnête de nous rapporter la vermine qui remplissait ses habits & ses cheveux. Il allait donc la voir à terre, & seulement pendant le jour; il la régalait de biscuit pourri, que nous avions jetté comme inutile; mais qu'elle aimait beaucoup. Œdidée, notre Insulaire de Bolabola était si accoutumé, dans sa patrie, à se livrer à tous les mouvemens de la Nature, qu'il n'hésita pas à satisfaire ses desirs à la Nouvelle-Zélande, quoiqu'il vit très-bien que les femmes n'y valaient pas celles de son pays. La force de l'instinct triomphait de sa délicatesse. Eh! faut-il s'en étonner, puisque des Européens civilisés lui en donnaient l'exemple? Sa conduite envers les Zélandois mérite des éloges. Il découvrit bientôt que leur existence actuelle est fort misérable, en comparaison de celle des Insulaires des Isles du Tropique, & il témoigna souvent de la pitié, en faisant l'énumération de tout ce qui leur

manquait. Il diſtribua des racines d'ignames à ceux qui vinrent au vaiſſeau au Cap Noir; & il accompagna toujours le Capitaine, quand il allait planter ou ſemer un terrain dans ce havre. Il n'entendoit pas aſſez bien leur langage, pour converſer aiſément avec eux; mais il le comprit dans peu, mieux qu'aucun de nous, à cauſe de la grande affinité qui eſt entre ce dialecte & le ſien. Notre ſéjour aux Iſles du Tropique, avait cependant rendu plus intelligible pour nous le dialecte de la Nouvelle-Zélande, & nous voyions clairement qu'il reſſemble beaucoup à celui des Iſles des Amis, que nous venions de quitter. On peut conjecturer de-là d'où un pays, ſitué auſſi loin, au Sud, que la Nouvelle-Zélande a pu tirer ſon origine.

Le 14, nous nous rendîmes, le Capitaine, mon pere & moi, à l'Obſervatoire à terre, avec les téleſcopes, pour obſerver l'émerſion d'un des ſatellites de Jupiter. D'après un grand nombre d'obſervations faites à différens temps, par notre ſavant & infatigable Aſtronome M. Wales, la longitude du détroit de la Reine Charlotte eſt de 174 degrés 25 minutes Eſt du méridien de Gréenwich.

Le 21, au matin, deux pirogues, montées par des femmes, vinrent de la côte: elles témoignerent beaucoup de frayeur ſur le ſort de leurs

Cook.

maris, qui, à ce qu'elles nous dirent, étaient allé combattre. D'après la direction qu'elles semblaient indiquer, nous conclûmes que leurs ennemis habitaient quelque poste dans la baie de l'Amirauté.

Le lendemain, en retournant au vaisseau, nous rencontrâmes sept ou huit pirogues qui arrivaient du Nord, & qui, sans faire aucune attention à nous, allèrent directement à l'anse de l'Indien, tandis que les autres vinrent à bord, avec une grande quantité de vêtemens & d'armes de toute espèce, qu'ils nous vendirent. Dans cette seconde relâche, nous ne les avions jamais vus avec de si beaux vêtemens. Leurs cheveux étaient attachés au haut de la tête, & leurs joues peintes en rouge. Nous ne doutâmes plus alors qu'ils ne fussent allés combattre, ainsi que les femmes nous l'avaient dit la veille, car ils se parent dans ces occasions, le mieux qu'il leur est possible. Je crains bien que notre présence n'ait ranimé de malheureux différens entre les Tribus. Les Officiers de notre équipage, peu satisfaits d'acheter les haches de pierre, les pattoo-pattoos, les haches de bataille, les étoffes, les pierres vertes, les hameçons, &c. qu'on nous apportait, en demandaient sans cesse davantage, & nous leur montrions des pièces d'étoffes si précieuses pour eux, que sûrement elles excitaient leurs desirs. Il est

est vraisemblable que, dès que ces fantaisies s'emparent de l'esprit des Zélandais, ils pensent que le moyen le plus court de les satisfaire, est d'aller dépouiller leurs voisins de ces richesses recherchées par les étrangers. La grande quantité d'armes, d'ornemens & d'étoffes qu'ils étalerent alors, semblait prouver qu'ils venaient d'exécuter l'infâme dessein dont je parle, & sûrement ils n'en étaient pas venus à bout sans verser du sang.

Cook.

En revenant des bois, M. Forster pere fut témoin d'un fait qui prouve la férocité de mœurs de cette Nation sauvage. Un petit garçon, d'environ six ou sept ans, demanda un morceau de pinguin grillé, que sa mere tenait à la main; comme elle ne le lui accorda pas tout-de-suite, il prit une grosse pierre qu'il lui jetta à la tête. La femme se mit en colere, & courut pour le châtier; mais, dès qu'elle lui eut donné le premier coup, son mari s'avança, la battit impitoyablement, la renversa à terre & la foula aux pieds, parce qu'elle avait voulu punir un enfant dénaturé. Ceux de nos gens, qui remplissaient les futailles, dirent à mon pere, qu'ils voyaient souvent de pareils exemples de cruauté, & surtout des fils qui frappaient leur mere, tandis que les peres la guettaient, pour la battre eux-mêmes, si elle entreprenait de se défendre ou

Cook.

de châtier ſon enfant. Le ſexe le plus faible eſt maltraité chez toutes les Nations ſauvages, & on n'y connaît d'autre loi que celle du plus fort. Les femmes ſont des eſclaves qui font tous les travaux, & ſur leſquels ſe déploie toute la ſévérité du mari. Il ſemble que les Zélandais portent cette tyrannie à l'excès : on apprend aux garçons, dès leur bas-âge, à mépriſer leur mere.

Quelques Officiers deſcendus à terre pour s'amuſer avec les Habitans, virent au milieu de la plage, la tête & les entrailles d'un jeune homme, tué depuis peu, & le cœur enfilé à un bâton fourchu, arboré à l'avant d'une de leurs grandes pirogues. Un Officier acheta cette tête, qu'il apporta à bord, où un morceau de la chair fut grillé & mangé par un Indien, en préſence de tous les Officiers & de la plus grande partie de l'équipage.

A la vue de cette tête ſanglante, & de l'affreuſe ſcène qui venait de ſe paſſer, M. Cook fut d'abord pénétré d'horreur & d'indignation contre ces Cannibales. Mais, conſidérant que c'était un mal ſans remède, la curioſité l'emporta ſur la colère ; & voulant être les témoins d'un fait, que tant de gens révoquent en doute, il ordonna qu'on fît griller un morçeau de cette chair, & qu'on le portât ſur le gaillard d'arriere. Ce mets déteſtable ne leur fut

pas plutôt offert, qu'un des Anthropophages le mangea avec une avidité surprenante. A cet odieux spectacle, quelques personnes de l'équipage se trouverent mal. Œdidée, qui était venu avec le Capitaine à bord, en fut tellement affecté, qu'il devint immobile, & parut métamorphosé en une statue d'horreur. Son agitation se peignit dans tous ses traits, d'une maniere impossible à décrire. Revenu de cet état, il fondit en larmes, & continua de pleurer & de faire de vifs reproches aux Indiens, en les traitant d'hommes méprisables, & leur disant, qu'il n'était ni ne serait jamais leur ami. Il ne souffrit pas même qu'ils le touchassent. Il tint le même langage à celui qui avait coupé le morceau de chair, & ne voulut point accepter le couteau qui avait servi à cette opération. Telle fut l'indignation d'Œdidée contre cette abominable coutume. Cook.

Il fut impossible de découvrir la cause qui les avait portés à cette expédition; tout ce qu'on put découvrir, c'est qu'ils étaient allés à la baie de l'Amirauté, la seconde ouverture à l'Ouest; & que là, ils s'étaient battus contre leurs ennemis, dont plusieurs resterent sur la place. Ils disaient en avoir tué cinquante, ce qui n'est guère probable, puisqu'eux-mêmes ne formaient pas un corps plus nombreux.

M. Pickersgill acheta la tête pour un clou; elle

Cook.
eſt dépoſée maintenant à Londres, dans le cabinet de M. John-Hunter, Membre de la Société Royale. Les Zélandais qui vinrent à bord, tandis que tout l'équipage examinait cette tête, témoignerent un grand deſir de l'avoir, & ils firent remarquer par des ſignes très-clairs, qu'elle était délicieuſe : on ne jugea pas à propos de la leur accorder; mais on conſentit à leur couper un morceau de la joue; ils en parurent fort ſatisfaits, & nous prierent de le cuire : on le grilla, & ils le mangerent, en préſence de tout le monde.

Cette ſeconde expérience, remarque M. Forſter, produiſit des effets bien différens ſur les ſpectateurs; les uns, en dépit de l'horreur que nous inſpire l'éducation contre la chair humaine, ne ſemblerent pas fort éloignés de partager ces mets, & ils eſſayerent de faire de l'eſprit, en comparant les batailles des Zélandais à des chaſſes. D'autres ſi furieux qu'ils deſiraient qu'on maſſacrât tous ces Cannibales, étaient prêts à devenir de déteſtables aſſaſſins, pour punir le crime imaginaire d'un peuple qu'ils n'avaient aucun droit de condamner : pluſieurs vomirent, comme s'ils avaient pris de l'émétique : le reſte déplorait la brutalité de la nature humaine. Œdidée ne put pas ſouffrir long-temps la vue de cette ſcène, il ſe retira dans la grand'chambre, & là, il ſe livra

à tout l'accablement, & à tout le désordre de sa douleur. J'allai l'y voir, & je le trouvai entierement baigné de larmes; il me parla beaucoup de l'affliction des parens infortunés de la victime qu'il avait vu manger. Cette épreuve nous donna la meilleure opinion de son cœur. Son trouble dura plusieurs heures, &, dans la suite, il ne nous a jamais entretenu, sur cette matiere, sans émotion.

Cook.

Que les Habitans de la Nouvelle-Zélande soient Anthropophages, c'est donc un fait qu'il n'est plus permis de révoquer en doute. J'avais cité, dans mon premier Voyage, dit M. Cook, des détails assez démonstratifs de cette coutume; mais j'ai appris depuis qu'ils ont été décrédités par plusieurs personnes, qui, sans doute, n'ont jamais sérieusement réfléchi sur l'état naturel de l'homme sauvage, ou même de l'homme un peu civilisé. Les nouveaux Zélandais ne sont plus dans la premiere barbarie. Leur conduite, envers nous, était courageuse & honnête; ils montraient de l'empressement à nous obliger dans toutes les occasions. Il y a, parmi eux, des Arts qui supposent beaucoup de jugement & une patience infatigable; & ils ont généralement moins de penchant pour le vol, que les autres Insulaires de la mer Pacifique. Je crois que ceux d'une même Tribu, ainsi que les Tribus qui sont en paix, se

Cook.

comportent honnêtement entr'eux, & vivent en bonne intelligence. La coutume de manger leurs ennemis tués dans un combat, (car je suis persuadé qu'ils n'en mangent point d'autres), est indubitablement de toute antiquité; & chacun sait que ce n'est pas une chose aisée, de faire renoncer une Nation à ses anciens usages, quelque atroces & quelque sauvages qu'ils puissent être, particulierement si cette Nation n'a aucun commerce avec d'autres peuples. Ce n'est qu'en se communiquant, que la plus grande partie du genre-humain s'est civilisée; & les Habitans de la Nouvelle-Zélande sont privés de ces avantages par leur position. Le commerce des étrangers adoucirait leurs mœurs, & polirait leur esprit farouche: ou même, s'ils étaient réunis sous une forme fixe de Gouvernement, ils auraient moins d'ennemis, & conséquemment cet usage, moins pratiqué, pourrait s'abolir avec le temps. Ils ont maintenant peu d'idées de cette premiere maxime de la Loi naturelle, *traite les autres comme tu voudrais l'être toi-même;* ils les traitent comme ils s'attendent à en être traités. Si j'ai bonne mémoire, un des argumens qu'ils firent le plus valoir à Tupia, qui souvent leur adressait de sanglans reproches sur cette horrible coutume, fut qu'il n'y a pas de mal à tuer & à manger un homme qui en ferait autant lui-même; car, disent-ils,

quel mal peut-il y avoir à manger des ennemis que nous avons tués dans une bataille? Nos ennemis ne feraient-ils pas la même chose de nous? Je les ai souvent vu prêter une extrême attention aux discours de Tupia; mais je n'ai jamais observé qu'ils fussent satisfaits de ses argumens, ni que toute sa rhétorique en persuadât un seul de l'injustice de cet usage, & quand Œdidée & quelques autres en montrerent de l'horreur, ils riaient de leur simplicité. Cook.

Entre différentes raisons alléguées sur l'origine de cette effroyable coutume, on a cité le défaut de nourriture animale; mais je ne sais pas si on peut déduire cette raison des faits & des circonstances, rapportés par les Voyageurs. Sur tous les endroits où j'ai abordé, la pêche est si abondante, que les Insulaires prennent toujours une quantité de poissons, plus que suffisante pour leur consommation & pour la nôtre. Ils élèvent beaucoup de chiens, & l'on voit grand nombre d'oiseaux sauvages, qu'ils savent tuer très-adroitement. On ne peut donc alléguer ni la faim, ni le besoin d'aucune espèce d'alimens, pour une des causes de leur anthropophagie. Mais quelle qu'en soit la raison, il est évident, je pense, qu'ils ont beaucoup de goût pour la chair humaine.

M. Forster croit que ces Sauvages reconnaissent un Être Suprême & quelques Divinités inférieu-

Cook. res ; mais il n'a obſervé, parmi eux, aucune cérémonie qui ait rapport à une Religion. « Nous » n'y avons vu, dit-il, ni Prêtres, ni Jongleurs » d'aucune eſpèce, ce qui explique pourquoi ils » ſont ſi peu ſuperſtitieux. Lorſqu'une Société a » acquis les aiſances de la vie, c'eſt alors qu'il » y a des individus aſſez adroits pour raffiner ſur » les idées de Religion, afin de jouir de quelques » avantages particuliers, & les Zélandais ne ſont » pas encore dans ce cas. »

M. Cook eut l'occaſion de faire les remarques ſuivantes, ſur la partie de la côte qui eſt entre les Caps Téerawhitte & Palliſer. La baie, ſur le côté occidental du dernier Cap, ne paraît point courir ſi avant dans les terres, au Nord, qu'il l'avoit d'abord penſé ; l'erreur venait de ce que la terre du fond de la baie eſt extrêmement baſſe. Cette baie cependant a, pour le moins, cinq lieues de profondeur, & autant de largeur à ſon entrée. Quoiqu'elle paraiſſe expoſée aux vents du Sud & du Sud-Oueſt, il eſt probable qu'il y a, au fond, des endroits à l'abri même de ces vents.

La Baie ou entrée, ſur le côté oriental du Cap Téerawhite, devant lequel on mouilla, gît au Nord, un peu à l'Oueſt, & ſemble à l'abri de tous les vents. Le Cap du milieu, ou la pointe qui ſépare ces deux baies, s'élève à une hauteur

considérable, ſur-tout dans la partie du derriere; car, près de la mer, il y a une bordure de baſſe terre, en travers de laquelle on trouve quelques rochers pointus; mais ils ſont ſi près du rivage, qu'ils ne ſont point du tout dangereux. La navigation, de ce côté du détroit, eſt beaucoup plus sûre que l'autre, parce que les marées y ſont bien moins fortes. Le Cap Téerawhitte & le Cap Palliſer, giſſent dans la direction du Nord 69 degrés Oueſt, & Sud 69 degrés Eſt, à dix lieues l'un de l'autre. Celui qui ſépare les deux baies eſt au-dedans, ou au Nord de cette direction. Toute la terre, près de la côte, entre ces Caps & aux environs, eſt extrêmement ſtérile, vraiſemblablement parce qu'elle eſt expoſée aux vents froids du Sud. Du Cap Téerawhitte aux deux Freres, ſitués en travers du Cap Koamaroo, la route eſt preſque Nord-Oueſt un quart au Nord & la diſtance de ſeize milles. Entre le Cap Théerawhitte & l'Iſle d'entrée, il y a, au Nord, une Iſle aſſez près de la côte. M. Cook jugea que c'était une Iſle, quand il la vit lors de ſon premier voyage; mais, comme il n'en était pas sûr, il avait laiſſé ce point indécis dans ſa carte du détroit.

Cook.

Le fond de cette Baie, parait très-convenable pour un établiſſement Européen. Il y a une grande étendue de terre, qu'il ſerait aiſé de cultiver &

Cook.

de défendre. On y trouve une quantité prodigieuse de bois ; &, suivant toute apparence, il y a une riviere considérable. Enfin le pays ne semble pas très-peuplé ; de sorte qu'il serait peu dangereux d'avoir des querelles avec les Naturels, ce qui est sur-tout à redouter dans les divers cantons de la Nouvelle-Zélande. Le lin *(Phormium tenax)*, dont les Naturels font leurs vêtemens, leurs nattes, leurs cordages, leurs filets, est luisant, élastique, & fort, de maniere qu'il pourrait devenir un article de commerce aux Indes, où l'on manque de cordages & de cannevas. Dans les siécles futurs, lorsque les Puissances de l'Europe auront perdu leurs Colonies d'Amérique, on pensera peut-être à faire de nouveaux établissemens dans des régions plus éloignées ; & si jamais il est possible aux Européens d'avoir assez d'humanité pour traiter en freres les Insulaires de la mer du Sud, ils pourraient y former des Colonies qui ne seront pas souillées par le sang des Nations innocentes.

Le 26 Novembre, après avoir fait voile autour du Cap Pallifer, nous quittâmes enfin la Nouvelle-Zélande (c'est M. Forster qui parle). Nous allions commencer cette nouvelle campagne en aussi bonne santé, suivant les apparences, que lors de notre départ d'Angleterre ; mais peut-être que les fatigues & les travaux continuels,

que nous venions d'essuyer, avaient réellement affaiblis nos corps. Outre les dangers & les difficultés inséparables de cette navigation, nous n'avions plus à bord d'animaux vivans, comme en quittant le Cap de Bonne-Espérance ; le peu de provisions choisies qu'on servait aux Officiers commençaient à nous manquer, & nous n'étions pas mieux nourris que les simples matelots. L'espoir de rencontrer de nouvelles terres s'était évanoui. Jusqu'aux sujets ordinaires de conversation, tout était épuisé. Cette campagne au Sud ne promettait rien de nouveau à l'imagination, & elle ne se présentait à notre esprit qu'environnée d'horreurs & de périls. Nous venions de jouir de quelques beaux jours entre les Tropiques ; les productions des Isles avaient couvert nos tables de mets exquis, & le spectacle de différentes Nations nous avait procuré du plaisir ; mais ce moment agréable allait être remplacé par un long période de brumes, de gelées, de jeûnes, & sur-tout par une ennuyeuse monotonie. L'Abbé Chappe, dans son Voyage à la Californie, observe que la seule variété a des charmes pour le Voyageur qui passe d'un pays à un autre ; & la Philosophie exalte tellement son imagination, que, suivant lui, *la vie qu'on mene en mer n'est ennuyeuse & uniforme que pour ceux qui ne sont pas accoutumés à regarder autour d'eux, & qui*

Cook.

Cook.

voient la Nature avec indifférence. Si l'Abbé Chappe avait eu le bonheur de faire un Voyage au Cercle Antarctique, sans ces milliers de volailles grasses, qui entretenaient sa bonne humeur, durant sa petite traversée de Cadix à la Vera-Crux, il n'aurait peut-être pas parlé ainsi. Je quittai les côtes de la Nouvelle-Zélande avec des idées très-différentes de ce Voyageur ; mais j'étais animé par l'espoir d'achever le tour du Monde, près du Pole Austral, dans une latitude élevée. Le souvenir de nos familles & de la douceur de nos sociétés arracha un soupir à ceux dont le cœur sentait les tendres liens de l'affection filiale ou paternelle. Nous sommes les premiers Européens, & peut-être nous sommes les seuls qui soyons parvenus à ce point. On dit communément en Angleterre que Sir François Drake *a passé sous l'arche du milieu du pont de Londres.* Mais c'est une erreur, car il fit route le long de la côte d'Amérique ; cette fausseté s'est probablement répandue, parce qu'il a passé les *perioeci* ou le cent quatre-vingtieme degré de longitude dans le même cercle de latitude Septentrionale, sur la côte de la Californie.

Le 8 Décembre, nous cessâmes de voir les penguins & les veaux marins, & nous en conclûmes qu'ils s'étaient retirés vers les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande.

Le 10, à midi, nous étions par cinquante-neuf degrés de latitude Sud, sans avoir rencontré de glaces, quoique, l'année précédente, nous en eussions trouvé, le 10 Décembre, entre le cinquantieme & le cinquante-unieme degré de latitude. Il est difficile de rendre raison de cette différence; peut-être l'hiver, qui précéda notre premiere campagne, avait accumulé plus de glace que l'année suivante, ce qui est d'autant plus probable que nous apprîmes au Cap, que l'hiver y fut plus froid qu'à l'ordinaire. Une tempête violente brisa peut-être la glace du pole, & la chassa au Nord jusqu'à l'endroit où elle frappa nos regards : peut-être aussi que cet effet fut produit par ces deux causes, & par plusieurs autres. Cook.

Le 12, au matin, à quatre heures, par soixante-deux degrés dix minutes de latitude Sud, & cent soixante-douze degrés de longitude Ouest, on vit la premiere Isle de glace, onze degrés & une demi-minute plus au Sud qu'on ne l'avait trouvée l'année auparavant, après notre départ du Cap de Bonne-Espérance. On apperçut en même-temps un peterel antarctique, quelques albatrosses grises, des pintades & des peterels bleus.

Le 13, le thermomètre se tint à trente-un degrés, & nous cinglâmes à l'Est, avec une

Cook.

brife fraîche, quoiqu'il tombât une quantité prodigieufe de neige, qui rempliffoit tellement l'athmofphère, que nous ne voyions pas à dix verges devant nous. Œdidée avoit déjà témoigné fa furprife, en obfervant les jours précédens de petites ondées de neige & de grêle : ce phénomène eft abfolument inconnu dans fon pays. Ces *pierres blanches*, qui fe fondaient dans fes mains, étaient miraculeufes pour lui, & quoique nous effayaffions de lui expliquer que le froid contribuait à leur formation, je crois que fes idées, fur cette matiere, n'étaient pas fort claires. Les flocons de neige, qui ne cefferent de tomber ce jour, le furprirent plus que tout ce qu'il avait vu jufqu'alors : après avoir confidéré long-temps fes qualités fingulieres, il nous dit qu'il l'appellerait de la *pluie blanche*, quand il ferait de retour dans fon Ifle. Il n'apperçut pas les premieres glaces, parce que nous les dépafsâmes de trop bonne heure dans la matinée ; mais, deux jours après, à environ foixante-cinq degrés de latitude Sud, il fut frappé d'étonnement en regardant un des plus gros morceaux ; & lorfqu'il découvrit, le lendemain, une immenfe plaine de glace, qui nous empêchait de marcher plus loin au Sud, il témoigna un grand plaifir, parce qu'il croyait que c'était une terre. Nous lui dîmes qu'il fe trompait, & qu'il n'avait que de l'eau douce fous les

Cook.

yeux; mais nous ne pûmes le lui persuader qu'en montrant la glace qui s'était formée dans les futailles sur le pont. Il nous assura cependant, qu'à tout événement, il voulait lui donner le nom de *terre-blanche*, afin de la distinguer de tout le reste. Il avait rassemblé, à la Nouvelle-Zélande, un certain nombre de petites baguettes, dont il faisait soigneusement un paquet, ce qui lui tenait lieu de journal. A chaque Isle qu'il avait vu & visité, après son départ des Isles de la Société, il avait ajouté une petite baguette, de sorte que sa collection montait alors à neuf ou dix, dont il se rappellait très-bien les noms, & la *terre-blanche*, ou *whennua-téatéa* était la derniere. Il demandait souvent à combien d'autres pays nous aborderions en allant en Angleterre; &, d'après quelques noms que nous lui dîmes, il forma un paquet séparé, qu'il étudiait chaque jour avec autant de soin que le premier. L'ennui de cette partie de notre Voyage, le rendait probablement si empressé d'en connaître la fin, & les provisions salées, & la froideur du climat, contribuerent à le dégoûter. Son amusement ordinaire était de détacher les plumes rouges des tabliers de danse, qu'il avait acheté à *Tonga-Tabboo*, & d'en faire un panache de huit ou dix. Il passait le reste de son temps à se promener sur le pont, à parler avec les Officiers &

Cook.

les Bas-Officiers, & à se chauffer dans la chambre du Capitaine. Nous profitâmes de l'occasion pour nous instruire davantage de sa langue : nous corrigeâmes peu-à-peu le Vocabulaire que nous avions fait aux Isles de la Société, & nous acquîmes ainsi, sur son pays & sur les Isles voisines, des connaissances, qui nous porterent à y faire diverses recherches durant notre seconde relâche.

Malgré les périls continuels auxquels nous étions exposés, l'équipage était moins inquiet que je ne l'aurois cru ; &, comme dans une bataille, le spectacle de la mort devient familier & souvent indifférent, ainsi nous nous trouvions, chaque jour, en danger de périr, & nous étions tranquilles, comme si les flots, les vents & les rochers de glace n'avaient pas pu nous faire de mal. Ces glaces étaient de toute sorte de forme, comme celles que nous avions vu l'été précédent, & nous appercevions un grand nombre de pyramides, d'obélisques, & de clochers d'Eglise, dont la hauteur n'était pas fort inférieure à celle que nous avions observée parmi les premieres Isles de glace en 1772 ; beaucoup d'autres aussi leur ressemblaient, en ce qu'elles étaient très-étendues, & parfaitement unies au sommet.

La quantité d'oiseaux, que nous avions rencontrés jusqu'ici dans notre passage, aurait persuadé

perſuadé d'autres Navigateurs, que nous étions proche de terre; mais nous ne formions là-deſſus aucune eſpérance. Cook.

Le temps, extrêmement humide & d'un froid déſagréable, fut funeſte aux colombes & aux pigeons, que pluſieurs de nos gens avaient acheté ſur les Iſles de la Société, & ſur celles des Amis, ainſi qu'aux oiſeaux chantans que nous avions eu tant de peine à prendre en vie à la Nouvelle-Zélande. J'avais, à mon départ de ce pays, cinq colombes, mais elles moururent l'une après l'autre, avant le 16 de Décembre, parce qu'elles étoient plus expoſées au froid dans nos chambres, que dans le poſte des Matelots. Le thermomètre ne s'y tenoit jamais qu'à cinq degrés plus haut, qu'en plein air ſur le pont.

Le 20, à ſept heures du ſoir, par cent quarante-ſept degrés quarante-ſix minutes de longitude, le vaiſſeau paſſa une ſeconde fois le cercle antarctique; on continua de marcher au Sud-Eſt juſqu'à ſix heures du lendemain matin : étant alors par ſoixante-ſept degrés cinq minutes de latitude Sud, on rencontra tout-à-coup un grouppe de très-groſſes Iſles de glace, & une grande quantité de morceaux flottans; &, comme la brume étoit extrêmement épaiſſe, on eut toutes les peines du monde à en ſortir. Les Iſles

Cook.

de glace étaient très-hautes & très-escarpées, & formaient à leurs sommets divers pics, au-lieu que la plupart de celles qu'on avait apperçu auparavant, étaient plates au haut & moins élevées: plusieurs de celles-ci avaient cependant deux ou trois cens pieds d'élévation, & deux ou trois milles de circuit, avec des côtés perpendiculaires, qui inspiraient la frayeur quand on les regardait. De tous les oiseaux, qui avaient accompagné la Résolution, il ne restoit que les albatrosses grises, mais bientôt on apperçut quelques peterels antarctiques.

Le 22, on gouverna Est-Sud-Est avec un vent frais du Nord, qui souffloit par rafales: le perroquet d'artimon fut enlevé & mis en pièces. A six heures du matin, le vent tournant vers l'Ouest, je marchai (M. Cook) Est-Nord, étant par soixante-sept degrés trente-une minutes de latitude, la plus haute où nous fussions encore parvenus.

Nous continuâmes notre route à l'Est un quart Nord-Est jusqu'à midi du 23: par soixante-sept degrés douze minutes de latitude, & cent trente-huit degrés de longitude: je gouvernai Sud-Est; nous voyons alors vingt-trois Isles de glaces de dessus le pont, & deux fois autant du haut des mâts, cependant notre horizon ne s'étendait pas à plus de deux ou trois milles. A

Cook.

quatre heures de l'après-midi par soixante-sept degrés vingt minutes de latitude, & cent trente-sept degrés douze minutes de longitude, nous rencontrâmes une quantité si prodigieuse de glaces en plaines, ou de glaces flottantes, qu'elles couvraient la mer dans toute l'étendue du Sud à l'Est, & elles étaient si épaisses & si serrées, qu'elles obstruoient entierement notre passage. Le vent étant assez modéré & la mer tranquille, je mis à la cape au bord intérieur de la glace, & je détachai deux chaloupes afin d'en ramasser quelques morceaux. Sur ces entrefaites, on en saisit de larges pièces aux côtés du bâtiment, & on les prit à bord avec nos palans à croc: l'enlèvement de la glace fut si pénible, à cause du froid, que les bateaux resterent jusqu'à huit heures pour faire deux voyages: je portai ensuite à l'Ouest sous les huniers & les basses voiles, tous les ris pris, avec un vent fort du Nord, accompagné de neige & de pluie neigeuse, qui, se gelant sur les agrêts en tombant, rendait les cordages aussi durs que du fil d'archal, & les voiles comme des planches de bois ou des plateaux de métal. Les rouets étaient d'ailleurs si fortement gelés dans les poulies, qu'il fallait faire les derniers efforts pour abattre ou pour hisser un hunier; & le froid si vif, qu'à peine pouvoit-on le supporter: des glaces couvraient, en quel-

Cook. que forte, toute la mer : il y avait des coups de vent & une brume épaisse.

Dans une position si défavorable, il était naturel de penser à retourner au Nord, puisqu'il n'y avait point de probabilité de trouver une terre dans ces parages, & qu'il ne paroissoit pas possible de s'avancer plus loin au Sud. J'aurois eu tort de m'avancer à l'Est dans cette latitude, non-seulement à cause de la glace, mais parce que j'aurais laissé au Nord, sans le reconnoître, un espace de mer de vingt-quatre degrés de latitude, où il pouvoit y avoir une grande terre.

Tandis qu'on ramassait de la glace, nous prîmes deux peterels antarctiques; &, en les examinant, nous persistâmes à les croire de la Tribu des peterels. Ils sont, à-peu-près, de la grandeur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du dos, & une partie du côté supérieur des ailes, sont d'un brun léger; le ventre & le dessous des ailes blancs; les plumes de la queue, blanches aussi, mais brunes à la pointe : nous prîmes en même-temps un nouveau peterel plus petit que le premier, mais, comme les autres, d'un plumage gris sombre. Je remarquai que ces oiseaux avaient plus de plumes que ceux que nous avions vus, tant la Nature a pris soin de les vêtir suivant le climat qu'ils habitent. Nous apperçûmes aussi des albatrosses, couleur de

chocolat : nous n'avons trouvé que parmi les glaces ces oiseaux ainsi que les peterels, dont on a parlé plus haut; d'où on peut conjecturer avec raison, qu'il y a une terre au Sud. Nous découvrîmes un gros veau marin, qui joua autour de nous pendant quelques minutes. Un de nos matelots, qui avait été au Groënland, l'appella cheval de mer ; mais tous nos Messieurs, qui le virent, le prirent pour ce que j'ai dit. Depuis que nous avions rencontré des glaces, le thermomètre se tenait de trente-trois à trentre-quatre degrés à midi. Cook.

Plusieurs personnes étaient alors affligées de rhumatismes violens & de maux de tête; d'autres avaient les glandes enflées, & des fièvres catharreuses, qu'on attribuait à l'usage de la glace. M. Forster Pere, qui se plaignait d'un rhume, depuis quelques jours, fut obligé de garder le lit: sa maladie semblait provenir de l'humidité de sa chambre, dans laquelle tout pourrissait: le froid y fut si sensible ce jour, que le thermomètre ne s'y tint qu'à deux degrés & demi plus haut que sur le pont.

Le 24, le vent diminua, tournant au Nord Ouest & le ciel s'éclaicit par soixante-sept degrés de latitude & cent trente-huit degrés quinze minutes de longitude. Comme nous avancions au Nord-Est avec un bon vent du

Cook.

Nord-Oueſt, les Iſles de glace ſe multipliaient tellement autour de nous, qu'à midi nous étions environnés de près de cent, & en outre d'une immenſe quantité de petits morceaux. M'appercevant qu'il y allait avoir calme, je conduiſis le vaiſſeau dans un parage, auſſi net qu'il me fut poſſible : la Réſolution cependant dériva avec la glace; &, profitant de chaque léger ſouffle de vent, on l'empêcha de tomber ſur quelques-unes de ces Iſles flottantes. Nous paſsâmes ainſi le ſoir de Noël, à-peu-près de la même maniere que l'année précédente. Heureuſement il n'y avait point de nuit, & le temps était clair; car, avec la brume des derniers jours, il aurait fallut un miracle, pour conſerver le vaiſſeau.

Le Capitaine, ſuivant la coutume, invita les Officiers & les Maîtres à dîner, & l'un des Lieutenans régala les Bas-Officiers. On donna aux Matelots une double portion de poudding, & ils bûrent l'eau-de-vie de leur ration, qu'ils avaient épargné quelques mois d'avance pour le jour de Noël : ils eurent grand ſoin de s'enivrer. La vue d'une quantité innombrable d'Iſles de glaces, au milieu deſquelles on courait riſque de faire naufrage à chaque moment, ne les empêcha pas de ſe livrer à leurs amuſemens favoris. Tant qu'il leur reſta de l'eau-de-vie, dit M. Forſter, ils *firent Noël en bons Chrétiens*. La longue habi-

tude de la mer leur inſpire du mépris pour les périls; & la fatigue & l'inclémence du ciel, durciſſant leurs muſcles, & leurs nerfs, rendent inſenſible leur eſprit. On conçoit aiſément que des hommes, qui ne s'occupent pas même de leur sûreté, s'intéreſſent peu au bien-être des autres. Aſſujettis à des ordres ſtricts, ils exercent une autorité tyrannique ſur ceux que la fortune met en leur pouvoir; &, accoutumés à faire face à l'ennemi, ils ne reſpirent que la guerre. Par la force de l'habitude, le meurtre eſt tellement devenu une paſſion de leur ame, que, pendant notre Voyage, je les ai vu montrer, pluſieurs fois, un horrible empreſſement de tirer ſur les Indiens, pour le plus léger prétexte. En général, la vie qu'ils menent les prive des conſolations domeſtiques, & de groſſiers beſoins remplacent, chez eux, des affections délicates. Quoique membres d'une ſociété civiliſée, on peut les regarder, en quelque ſorte, comme un corps d'hommes barbares, paſſionnés, vindicatifs; mais d'ailleurs braves, ſinceres, & vrais les uns envers les autres. Cook.

Tant que nous reſtâmes ſous la Zône-Torride, continue M. Forſter, nous eûmes à peine une nuit; & je trouve, dans le Journal de mon pere, pluſieurs articles écrits, quelques minutes avant minuit, à la lueur du ſoleil.

Cook.

Cet astre était si peu de temps au-dessous de l'horizon, qu'un crépuscule très-fort ne cessa point de nous éclairer. Ce phénomene frappa d'étonnement Œdidée, qui voulait à peine en croire ses sens. Nous fîmes envain des efforts pour le lui expliquer; & il nous assura que ses compatriotes le traiteraient de menteur, quand il leur parlerait de la pluie pétrifiée, & du jour perpétuel. Les premiers Vénitiens, qui reconnurent l'extrémité septentrionale du continent de l'Europe, ne furent pas moins surpris de ce que le soleil ne quittait point l'horizon, & ils racontent qu'ils ne pouvaient distinguer le jour de la nuit, que par l'instinct d'un oiseau de mer, qui allait se jucher sur la côte pendant quatre heures: comme nous étions probablement fort éloignés de terre, cette indication nous manqua, & nous avons souvent observé un grand nombre d'oiseaux voltiger autour de nous, pendant toute la nuit, & en particulier de grosses troupes de différentes espèces, jusqu'à quatre heures.

Le 26, au matin, toute la mer était couverte de glaces: dans l'étendue d'un horizon de quatre ou cinq milles, nous vîmes plus de deux cens grandes Isles, outre une quantité innombrable de petits morceaux.

Cette scène ressemblait aux débris d'un monde fracassé; au milieu de ce bouleversement, on en-

tendait, de toutes parts, les imprécations & les juremens des matelots, qui n'étaient pas encore sortis de leur ivresse. Cook.

Mon pere & douze autres personnes, furent de nouveau attaqués de rhumatismes, & obligés de garder le lit. Le scorbut ne se montrait pas encore sous un aspect effrayant; mais tous ceux qui en avaient de légers symptomes, (j'étais du nombre) burent, deux fois par jour, du moût de bière frais, entierement chaud, & s'abstinrent, autant qu'il leur fut possible, de viandes salées. La langueur générale, le visage pâle de presque tout le monde, semblaient nous menacer de suites plus funestes. Le Capitaine Cook était très-maigre; il avait une constipation continuelle, & il perdit l'appétit.

Le 31, un petit vent souffla de l'Ouest, & un temps beau & clair, nous fournit l'occasion d'aërer les voiles de rechange, de nettoyer & de fumer les entreponts. A midi, notre latitude était de 59 degrés 40 minutes Sud, & notre longitude 135 degrés 11 minutes Ouest. L'observation de ce jour donna lieu de conjecturer que nous avions un courant Sud; en effet, il eût été difficile d'expliquer pourquoi des masses si énormes de glace, venaient du Sud. L'après-midi, il y eut un calme de quelques heures suivi d'une brise de l'Est,

Cook. qui nous mit en état de reprendre notre route au Nord-Oueſt un quart Nord.

M. Cook va continuer les détails nautiques de ſa route dont nous abrégeons peu de choſe ici, parce que cette partie de la navigation eſt une des plus importantes du Voyage.

Le premier de Janvier 1774, le vent ne reſta pas long-temps à l'Eſt, mais tournant par le Sud à l'Oueſt, il fut frais, & ſuivi d'ondées de neige. Le ſoir, par 58 degrés 39 minutes de latitude Sud, nous dépaſsâmes deux Iſles de glace, & nous n'en revîmes enſuite que lorſque nous portâmes de nouveau au Sud.

Le 2, à cinq heures du matin, il y eut calme: nous étions à cinquante-huit degrés deux minutes de latitude, & cent trente-ſept degrés douze minutes de longitude. Une briſe de l'Eſt ſuccéda au calme, & je gouvernai Nord-d'Oueſt quart-Oueſt. Je portai ainſi le Cap, parce que je voulais reconnaître un plus grand eſpace de mer, entre le point où j'étais, & notre route au Sud.

Le 3, à midi, par cinquante-ſix degrés quarante-ſix minutes de latitude, & cent trente-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude; le temps devint beau, & le vent tourna au Sud-Oueſt. Nous apperçûmes de petits plongeurs (comme nous les appellions) de la claſſe

des peterels, que nous jugeâmes être de ceux qu'on voit ordinairement près de terre, ſur-tout dans les baies & ſur la côte de la Nouvelle-Zélande. Je ne ſais que penſer de ces oiſeaux. S'il y en avait eu davantage, je ſerais porté à croire que nous n'étions pas alors très-éloignés de terre ; car je n'en avais jamais vu à une auſſi grande diſtance des côtes. Ceux-ci avaient probablement été amenés ſi loin, par quelques bancs de poiſſon : en effet, il devait y avoir de ces bancs autour de nous, puiſque nous étions environnés d'un grand nombre de peterels bleus, d'albatroſſes & d'autres oiſeaux, qu'on voit communément dans le grand Océan ; tous, ou preſque tous, nous quitterent avant la nuit : nous vîmes auſſi deux ou trois morceaux de goëmon ; mais il était vieil & gâté.

A huit heures du ſoir, par cinquante-ſix degrés de latitude Sud, & cent quarante degrés trente-une minutes de longitude Oueſt, le vent ſe fixant dans l'Oueſt, m'obligea de gouverner Nord-Eſt & m'empêcha de reconnaître un eſpace à l'Oueſt de près de quarante degrés de longitude, & de vingt de latitude. Si le vent avait été favorable, je projettais de courir 15 ou 20 degrés de longitude, plus à l'Oueſt, dans le parallèle où nous étions & de retourner enſuite à l'Eſt, par le cinquantieme

Cook.

parallèle. Cette route aurait tellement coupé l'espace mentionné ci-dessus, qu'il n'aurait plus resté de doute sur la supposition d'une terre dans ces parages : nous avons peu de raisons de penser qu'il y en a une. Nous sommes portés plutôt à croire le contraire ; car nous avons eu une grosse houle creuse, pendant plusieurs jours, de l'Ouest & du Nord-Ouest, quoique le vent ait soufflé d'une direction opposée la plus grande partie de ce temps ; preuve qu'entre ces deux rumbs nous n'étions couverts par aucune terre.

Plusieurs personnes de l'équipage avaient encore une fièvre légere, effet des rhumes. Heureusement les remèdes les plus simples la dissipaient, il ne fallait pour cela que quelques jours. Nous n'avions pas plus d'un ou deux hommes à-la-fois sur la liste des malades.

Nous marchâmes au Nord-Est quart-Nord, jusqu'au 6 à midi. Nous étions alors par 52 degrés de latitude Sud, & 135 degrés 32 minutes de longitude Ouest, & à environ deux cens lieues de notre route à Taïti, dans lequel espace, tout examiné, il n'est pas probable qu'il y ait une terre étendue ; il est moins vraisemblable encore qu'il y en ait une à l'Ouest, puisque nous avions eu, & que nous avions encore de ce rumb de grandes lames monstrueuses ; en conséquence, je gouvernai Nord-Est, avec un vent frais de l'Ouest-Sud-Ouest.

Le 9, par 48 degrés 17 minutes de latitude Sud, & 127 degrés 10 minutes de longitude Oueſt, je mis le Cap à l'Eſt, avec un bon vent frais de l'Oueſt, accompagné d'un temps clair & agréable, & d'une groſſe houle, qui venait de la même direction que le vent.

L'équipage commençait à ſupporter ces climats froids, avec d'autant plus de peine, qu'il n'y avait pas d'eſpérance de retourner en Angleterre cette année. D'abord les viſages parurent annoncer du découragement, parce que je n'avais voulu faire part de mes deſſeins à perſonne; mais peu-à-peu les matelots ſe réſignerent à leur ſort.

Le matin du 10, comme nous avions peu de vent, on mit une chaloupe en mer, & pluſieurs Officiers allerent tuer des oiſeaux: ils rapporterent des peterels & d'autres qu'on voit ordinairement à toutes les diſtances poſſibles de terre. Nous n'appercevions rien d'ailleurs qui pût nous donner la moindre eſpérance d'en trouver aucune; & le lendemain, à midi, par 45 degrés 51 minutes de latitude Sud, & 122 degrés 12 minutes de longitude Oueſt, & à un peu plus de deux cens lieues de la route que je ſuivis en allant à O-Taïti, en 1769, je changeai de route, & je gouvernai Sud-Eſt avec un vent frais du Sud-Oueſt un quart-Oueſt. Le ſoir, quand notre

Cook.

latitude était de 48 degrés 22 minutes Sud, & notre longitude de 121 degrés 29 minutes Oueſt, nous trouvâmes la déclinaiſon de l'aimant de 2 degrés 34 minutes Eſt: nous n'en avons jamais eu de moindre en-dehors du tropique. Le ſoir du lendemain, elle fut de 4 degrés 30 minutes Eſt, & notre latitude 50 degrés 5 minutes Sud, & 119 & demi de longitude Oueſt.

Je marchai plus au Sud, juſqu'au ſoir du 13, que notre latitude fut de 53 degrés Sud, & notre longitude 118 degrés 3 minutes Oueſt. Le vent ſoufflant alors avec force du Nord-Oueſt, avec une brume épaiſſe & de la pluie, ce qui rendait dangereuſe une navigation au large, j'allai au plus près au Sud-Oueſt, & je continuai cette route juſqu'à midi du lendemain.

M. Forſter ajoute que le 14, une vague énorme frappa le vaiſſeau, & inonda les ponts. L'eau de la mer retombait, dit-il, par deſſus nos têtes, & éteignait nos lumieres, de ſorte que nous croyions quelquefois être engloutis & tomber dans l'abîme. Tout était à flot dans la chambre de mon pere, & ſon lit abſolument rempli d'eau. Son rhumatiſme le tourmentait depuis plus de quinze jours, avec tant de violence, qu'il ne pouvait ſe ſervir de ſes jambes, & ſes peines redoublerent ce matin. Notre ſituation était alors fort triſte, même pour ceux qui avaient conſervé leur ſanté, & in-

ſupportable pour les malades, à qui leurs membres perclus cauſaient des douleurs exceſſives. L'aſpect de l'Océan était épouvantable, & on eût dit qu'il ſe mettait en colere de ce que de préſomptueux mortels oſaient marcher ſur ſon ſein. Tout portait l'empreinte de la triſteſſe, & un ſilence alarmant régnait autour de nous. Ceux mêmes qui étaient accoutumés à la mer, depuis leur enfance, avaient du dégoût pour les nourritures ſalées : l'approche de l'heure du dîné nous faiſait de la peine, &, dès que l'odeur des alimens atteignait nos organes, il nous était impoſſible d'en manger.

Cook.

Ce voyage ne peut être comparé à aucun autre, pour la multitude de fatigues & des maux que nous avons eſſuyés. Les Navigateurs, qui ont parcouru la mer du Sud avant nous, naviguaient en-dedans du tropique, ou du moins ſous la zone-tempérée. Ils jouiſſaient preſque toujours d'un ciel doux & ſerein, & ils marchaient à la vue des terres qui leur fourniſſaient des rafraîchiſſemens. De pareilles campagnes ſont des parties de plaiſir, à côté des nôtres. Les objets nouveaux & attrayans ſoulagent l'eſprit, égaient la converſation & raniment le corps : mais les mêmes points de vue frappaient ſans ceſſe nos regards; la glace, la brume, les tempêtes & la ſurface ridée de la mer, formaient une ſcène

Cook. lugubre, que n'égayaient jamais les rayons du du ſoleil : enfin le climat était froid, & nous mangions des alimens déteſtables. En un mot, il ſemblait que tout notre être ſe deſſéchait, & nous devenions indifférens à tout ce qui anime la vie en d'autres temps. Nous ſacrifiions notre ſanté, nos ſentimens, nos jouiſſances, à la gloire de naviguer dans des parages inconnus juſqu'alors.

La ſituation des matelots était auſſi affligeante que celle des Officiers, par une autre cauſe. Leur biſcuit, qu'on avait trié à la Nouvelle-Zélande, cuit de nouveau, & enſuite encaiſſé, était auſſi gâté qu'auparavant; ce qui provenait de ce que, dans le triage, on en conſerva de mauvais & de ce que les tonneaux n'avaient été ni aſſez fumigés, ni aſſez ſéchés. Ils ne recevaient tous d'ailleurs que les deux tiers de leur ration ordinaire; mais une ſi petite quantité de biſcuit, étant à peine ſuffiſante quand il eſt bon, était bien loin de l'être alors, qu'il y en avait la moitié de pourri. Ils ne ſe plaignaient point: ce jour cependant le premier aide du maître vint dire, avec amertume, au Capitaine, que ni lui, ni ſes camarades n'avaient de quoi ſe raſſaſier; & il lui montra, en même-temps des reſtes pourris & puans de ſon pain. Ses remontrances eurent de l'effet, & tout l'équipage reçut une ration ordinaire. M. Cook ſemblait recouvrer ſes forces;

mais

mais ceux qui étaient attaqués de rhumatiſmes, ſe trouvaient auſſi indiſpoſés que jamais. Cook.

Le Capitaine Cook continue ainſi : le vent ayant tourné au Nord, & la brume continuant, je cinglai à l'Eſt, ſous les baſſes voiles & les huniers, tous les ris pris. Mais nous ne pûmes pas long-temps porter ces voiles ; car, avant huit heures du ſoir, le vent, qui devint une tempête, nous obligea de mettre en panne, ſous le perroquet d'artimon, juſqu'au matin du 16 ; le vent ayant alors beaucoup diminué & paſſé à l'Oueſt, on hiſſa les baſſes voiles, & les huniers, tous les ris pris, & je marchai au Sud. Bientôt le ciel s'éclaircit ; &, le ſoir, notre latitude fut de 56 degrés 48 minutes Sud, & notre longitude 119 degrés 8 minutes Oueſt.

Nous continuâmes à marcher au Sud, inclinant à l'Eſt, juſqu'au 18, que nous portâmes au Sud-Oueſt, avec un vent de Sud-Eſt, étant par 61 degrés 9 minutes de latitude Sud, & 116 degrés 7 minutes de longitude Oueſt. A dix heures du ſoir, il y eut un calme, qui dura juſqu'à deux heures du lendemain au matin : une briſe ſe leva du Nord, devint bientôt un vent frais, & ſe fixa au Nord-Eſt, j'en profitai pour gouverner Sud, juſqu'à midi du 20, par 62 degrés 34 minutes de latitude Sud, & 116 degrés 24 minutes de longitude Oueſt ; il y eut un nouveau calme.

Cook.

Dans cette poſition, nous avions en vue deux Iſles de glace, dont l'une ſemblait auſſi large que la plus grande de celles que nous avions rencontrées juſqu'ici : elle n'avait pas moins de deux cens pieds de hauteur, & elle ſe terminait par un pic reſſemblant à la coupole de l'Egliſe de S. Paul. Comme une groſſe houle venait de l'Oueſt, il n'était pas probable qu'il y eût une terre, entre nous & le méridien, de 133 degrés & demi, point de longitude où nous étions, ſous cette latitude, quand nous cinglâmes au Nord. Durant toute cette route, nous n'avions rien vu qui pût nous porter à croire que nous étions dans les environs d'une terre. A la vérité, nous avions apperçu ſouvent du goëmon ; mais je ſuis sûr que ce n'eſt pas un ſigne aſſuré de la proximité de terre, puiſqu'on rencontre du goëmon ſur toutes les parties de l'Océan. Après un calme de quelques heures, nous eûmes un vent de Sud-Eſt, mais il fut très-incertain & accompagné de groſſes ondées de neige : enfin il ſe fixa au Sud quart-Sud-Eſt, & nous forçâmes de voiles à l'Eſt. Le vent fut frais, avec un froid perçant, de la neige avec une pluie neigeuſe.

Le 22, par 62 degrés 5 minutes de latitude Sud, & 112 degrés 24 minutes de longitude Oueſt, nous vîmes une Iſle de glace, un peterel antarctique, pluſieurs peterels bleus, & quelques

autres oiſeaux connus; mais rien ne nous donnait eſpoir de trouver terre. Cook.

Le 23, à midi, notre latitude fut 62 degrés 24 minutes Sud, & notre longitude 110 degrés 22 minutes. L'après-midi, nous dépaſsâmes une Iſle de glace. Le vent, qui était frais, continua à tourner à l'Oueſt; & le lendemain au matin, à huit heures, comme il ſoufflait du Nord de l'Oueſt, je gouvernai Sud quart-Sud-Oueſt & Sud-Sud-Oueſt. Nous étions alors par 63 degrés 20 minutes de latitude Sud, & 108 degrés 7 minutes de longitude Oueſt, & nous avions une groſſe houle du Sud-Oueſt. Je ſuivis la même route, juſqu'à midi du lendemain 25, que je gouvernai droit au Sud: notre latitude était à ce moment de 65 degrés 24 minutes Sud, & notre longitude de 109 degrés 31 minutes Oueſt. Le vent venait du Nord; le temps était doux & aſſez agréable, & nous n'appercevions pas un ſeul morceau de glace, ce qui nous parut un peu extraordinaire, car, un mois auparavant & à environ deux cens lieues à l'Eſt, nous fûmes en quelque ſorte, enfermés par de grandes Iſles de glace, dans cette même latitude. Nous vîmes une pintade peterele, des peterels bleus, & un petit nombre d'albatroſſes brunes. Le ſoir, ſous le même méridien, & par 65 degrés 44 minutes de latitude Sud, la déclinaiſon de l'aimant fut de

Cook.

19 degrés 27 minutes Eſt ; mais le lendemain au matin, par 66 degrés 20 minutes de latitude Sud, & la même longitude qu'on a énoncée plus haut, elle fut ſeulement de 18 degrés 20 minutes Eſt : le moyen entre ces deux termes, approche probablement davantage de la vérité. Nous avions alors neuf petites Iſles en vue ; &, bientôt après, nous entrâmes, pour la troiſieme fois, dans le Cercle Polaire Antarctique, par 109 degrés 31 minutes de longitude. A midi, voyant quelque choſe qui reſſemblait à une terre au Sud-Eſt, on orienta les voiles à l'inſtant, & je portai deſſus. Bientôt après, nous ne découvrîmes plus rien ; mais je ſuivis la même route juſqu'à huit heures du lendemain, que nous fûmes bien aſſurés que c'était un brouillard ou de la brume : je remis le Cap au Sud, avec une jolie briſe du Nord-Eſt, accompagnée d'une brume épaiſſe de neige & de pluie neigeuſe.

Les Iſles de glace devinrent alors plus fréquentes qu'auparavant, & par 69 degrés 38 minutes de latitude Sud, & 108 degrés 12 minutes de longitude Oueſt, nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes. Comme nous commencions à avoir beſoin d'eau, on mit deux chaloupes en mer, & on en prit des morceaux, qui donnerent environ dix tonneaux d'eau douce. Les matelots, qui travaillerent à cette opération, eurent froid ;

mais ils étaient accoutumés à ces fatigues. Je fis de petites bordées ſur le parage où nous étions; car une brume épaiſſe nous empêchait de voir à deux cens verges autour de nous; &, comme nous ne connaiſſions pas l'étendue des glaces flottantes, je n'oſai pas gouverner au Sud, avant que le temps fût clair. Nous paſſâmes ainſi la nuit, ou plutôt cette partie des vingt-quatre heures qui répondait à la nuit; car il n'y avait d'autre obſcurité que celle qu'occaſionnait les brouillards. Cook.

A quatre heures du matin du 29, la brume ſe diſſipa, & le jour devenant clair & ſerein, je gouvernai de nouveau au Sud, avec un joli vent du Nord-Eſt & du Nord-Nord-Eſt. La déclinaiſon de l'aimant était de 22 degrés 41 minutes Eſt, par 69 degrés 45 minutes de latitude Sud & 108 degrés 5 minutes de longitude Oueſt; & l'après-midi, à la même longitude, & par 70 degrés 23 minutes de latitude Sud, elle fut de 24 degrés 81 minutes Eſt. Bientôt le ciel s'embruma, & l'air devint très-froid. Je continuai ma route au Sud, & nous laiſſâmes derriere nous un morceau de goëmon, couvert de bernacles, qu'une albatroſſe brune mangeait. A dix heures, nous dépaſſâmes une Iſle de glace, qui n'avait pas moins de trois ou quatre milles de circonférence. On en voyait pluſieurs autres à l'avant. Le temps devenant brumeux, je ſerrai

Cook.

le vent au Nord ; mais, en moins de deux heures, le ciel s'éclaircit, & je remis le Cap au Sud.

Le 30, à quatre heures du matin, nous observâmes que les nuages au-dessus de l'horizon au Sud, étaient d'une blancheur de neige, extraordinairement brillante. Nous savions que cela annonçait une plaine de glace : bientôt on la découvrit du haut des mâts ; &, à huit heures, nous étions près de ses bords : elle s'étendait à l'Est & à l'Ouest, fort au-delà de la portée de notre vue ; &, la moitié de l'horizon était éclairée par les rayons de lumiere qu'elle réfléchissait jusqu'à une hauteur considérable. Je comptai distinctement en-dedans de la plaine, quatre-vingt-dix-sept collines de glace, outre celles qui étaient sur les bords, la plupart très-larges, & ressemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres, & se perdant dans les nuages. Le bord extérieur & septentrional de cette immense plaine, était composé de glaces flottantes ou brisées, empilées & serrées les unes contre les autres, de maniere qu'aucun corps ne pouvait y pénétrer ; cette bordure avait environ un mille de large : parderriere, la glace solide ne formait plus qu'une seule masse très-compacte. Excepté les collines, elle était un peu basse & plate ; mais sa hauteur semblait s'augmenter en allant vers le Sud ; &, de ce côté, on n'en apper-

cevait pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je pense, des montagnes comme celles-ci, dans les mers du Groënland, du moins je ne l'ai lu nulle part, & je ne l'ai point oui dire ; de sorte qu'on ne doit pas établir une comparaison entre les glaces du Nord & celle de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodigieuses ajoutent un si grand poids aux plaines qui les renferment, qu'il est bien différent de naviguer sur cette mer glacée ou sur celle du Groënland.

Je ne dirai pas qu'il fut par-tout impossible d'avancer plus loin au Sud ; mais la tentative aurait été dangereuse & téméraire ; &, dans ma position, aucun Navigateur, je crois, n'y aurait pensé. A la vérité, c'était mon opinion, ainsi que celle de la plupart des Officiers, que cette glace s'étendait jusqu'au Pole, ou que peut-être elle touchait à quelque terre, à laquelle elle est fixée dès les temps les plus anciens ; qu'au Sud de ce parallèle, se forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions çà & là au Nord ; qu'elles en sont ensuite détachées par des coups de vent, ou par d'autres causes, & jetées au Nord par les courans, que dans les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter vers cette direction.

En approchant, nous entendîmes des penguins, mais nous n'en vîmes point ; & nous n'apperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiseaux, qui nous

Cook. donnassent lieu d'en conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au Sud de cette glace ; &, dans ce cas, les oiseaux & les autres animaux ne peuvent habiter que sur la glace elle-même, dont elle doit être entierement couverte. Comme j'avais l'ambition d'aller plus loin qu'aucun des premiers Navigateurs, & aussi loin qu'il est possible à un homme de s'avancer, je ne fus pas fâché de rencontrer cet obstacle, qui abrégeait les dangers & la fatigue inséparable de la navigation des parages du Pole Austral. Puisque donc il ne me restait aucun moyen de marcher un pouce plus avant au Sud, je revirai & je remis le Cap au Nord : Nous étions alors par 71 degrés 10 minutes de latitude Sud, & 106 degrés 54 minutes de longitude Ouest.

Heureusement le temps était clair, quand nous rencontrâmes cette glace, nous la découvrimes assez-tôt ; car, dès que j'eus reviré, une brume épaisse nous enveloppa. Le vent était à l'Est & soufflait frais ; de sorte que je pus retourner une seconde fois sur un espace, que nous avions mal examiné. A midi, le mercure, dans le thermomètre, se tint à 32 degrés & demi, & l'air fut extrêmement froid. Une brume épaisse continua avec des ondées de neige ; & nos agrêts eurent une couverture de glace de près d'un

pouce d'épaiſſeur. L'après-midi du lendemain, la brume s'éclaircit par intervalles ; mais le ciel était ſombre & nébuleux, & l'air exceſſivement froid : cependant, dans notre horizon, il n'y avait point de glace ſur la mer.

Je portai au Nord, avec un vent d'Eſt, juſqu'à l'après-midi du premier Février ; lorſque, rencontrant des glaces flottantes, détachées d'une Iſle au-deſſus du vent, je mis deux chaloupes en mer ; &, après qu'on en eût pris des morceaux, je continuai ma route au Nord, & au Nord-Eſt, avec de jolies briſes du Sud-Eſt, accompagnées de beau temps, & quelquefois de neige & de pluie neigeuſe.

Le 4, nous étions par 65 degrés 42 minutes de latitude Sud, & 99 degrés 44 minutes de longitude. Le lendemain, la force & la poſition du vent varierent beaucoup, & il y eut de la neige & de la pluie neigeuſe. Enfin, le 6, après un calme de quelques heures, nous atteignîmes une briſe du Sud, qui bientôt fraîchit, ſe fixa à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & fut ſuivi de neige & de pluie neigeuſe.

Je formai alors la réſolution de marcher au Nord, & de paſſer l'hiver ſuivant en-dedans du Tropique, ſi je ne découvrais point de terre, avant d'y arriver. J'étais bien perſuadé qu'il n'y a point de continent dans cette mer, à moins

Cook.

qu'il ne soit si loin au Sud, que les glaces le rendent inaccessible; & si j'en trouvais un dans l'Océan Atlantique Austral, il était nécessaire d'employer tout l'été à le reconnaitre. D'un autre côté, en ne supposant point de terre, dans l'Océan Atlantique Austral, nous pouvions arriver au Cap en Avril, & finir ainsi l'expédition, du moins relativement à ce continent, premier objet du Voyage. Mais en quittant, à cette époque, la mer Pacifique du Sud, avec un bon vaisseau, envoyé expressément pour faire des découvertes, & un équipage en santé, des provisions & des munitions de toute espèce, j'aurais manqué de constance, & on aurait pu m'accuser de peu de jugement, puisque je supposais par-là que la mer Pacifique du Sud a été si bien reconnue, qu'il n'y a plus rien à découvrir. Je ne pensais pas ainsi: quoique j'eusse prouvé qu'il ne peut y avoir de continent que fort loin au Sud, il restait encore de la place pour de très-grandes Isles dans des parages, qui n'avaient pas été entierement examinés. Plusieurs de celles qu'on y a trouvées jadis, n'étaient d'ailleurs qu'imparfaitement reconnues, & leurs positions mal déterminées. Je croyais en outre qu'une campagne plus longue au milieu de cette mer, avancerait les progrès de la Navigation, de la Géographie, & peut-être de l'Histoire Naturelle, &c. J'avais plusieurs

Cook.

fois communiqué mes idées sur cette matiere au Capitaine Furneaux ; mais, comme l'exécution de ces projets dépendait de notre navigation au Sud, qui pouvait durer plus ou moins, suivant les circonstances, pour ne pas courir le risque de manquer au premier objet de l'expédition, je ne pris point de parti.

Puisqu'il ne m'était encore rien arrivé, qui empêchât de remplir ces vues, je me proposais d'abord de rechercher la terre, qu'on dit avoir été découverte par Juan Fernandez, il y a environ un siécle, dans le trente-huitième parallèle ; si je ne la retrouvais pas, de chercher l'Isle de Pâque ou la terre de Davis, dont on connaît si peu la position, que les tentatives faites dernierement pour la trouver, n'ont pas réussi. Je projettais ensuite d'entrer dans le Tropique, & de m'avancer à l'Ouest, en relâchant sur les Isles que je rencontrerais, jusqu'à notre arrivée à O-Taïti, où il fallait m'arrêter pour apprendre des nouvelles de l'Aventure. Je pensais aussi à porter à l'Ouest jusqu'à la terre *Australe du S. Esprit*, découverte par Quiros, & que M. de Bougainville appelle *les grandes Cyclades*. Quiros dit que cette terre est considérable, ou qu'elle gît dans le voisinage de quelque terre étendue ; &, comme M. de Bougainville n'a ni confirmé, ni réfuté ce dernier point, je crus qu'il valait la peine

Cook. d'être éclairci. De cette terre, mon deſſein était de gouverner au Sud & de retourner à l'Eſt, entre le cinquante ou le ſoixantième parallèle; me propoſant, s'il était poſſible, de gagner le travers du Cap de Horn, au mois de Novembre ſuivant, temps où nous aurions devant nous la meilleure partie de l'été, pour reconnaître la portion Auſtrale de l'Océan Atlantique. Quelque grande que fût cette entrepriſe, ſon exécution me ſemblait poſſible; &, quand je la communiquai aux Officiers, j'eus la ſatisfaction de voir qu'ils l'adopterent avec joie. Je ne rendrais pas juſtice à ces Meſſieurs, ſi je ne déclarais pas ici qu'ils ont toujours montré beaucoup d'empreſſement à exécuter toutes les meſures que je jugeais convenables de prendre. Il eſt à peine beſoin de dire, que les matelots, de leur côté, donnerent des preuves d'obéiſſance & d'activité; &, en cette occaſion, ils furent ſi loin de deſirer la fin du voyage, qu'ils ſe réjouirent de le voir prolonger d'un an, & d'arriver bientôt dans un climat plus doux.

Je gouvernai alors au Nord, inclinant à l'Eſt; &, le ſoir, nous fûmes ſurpris par une furieuſe tempête de l'Oueſt-Sud-Oueſt, accompagnée de neige & de pluie neigeuſe. Elle s'éleva ſi ſubitement, qu'avant que nous puiſſions plier les voiles, deux vieux huniers, que nous avions envergués,

furent mis en pièces, & le reste de la voilure fort endommagé. Le coup de vent dura, sans la moindre interruption, jusqu'au lendemain matin qu'il commença à diminuer, mais il souffla cependant très-frais jusqu'à midi du 12, qu'il y eut calme.

Nous étions, par 50 degrés 14 minutes de latitude Sud, & 95 degrés 18 minutes de longitude Ouest. Le thermomètre avait regagné le quarante-huitième degré. Comme plusieurs oiseaux voltigeaient autour du bâtiment, je profitai du calme pour mettre une chaloupe en mer, & les chasseurs en tuerent quelques-uns, que nous mangeâmes le lendemain. L'un était de l'espèce connue sous le nom de *poule du Port-Egmont*, de l'espèce goesland, à-peu-près de la grosseur d'un corbeau, d'un plumage brun-foncé, excepté au-dessous de chaque aile, où il a des plumes blanches. Les autres oiseaux étaient des albatrosses ou des fauchets.

Nous eûmes une brise du Nord-Ouest, après un calme de quelques heures, & nous forçâmes de voiles au Sud-Ouest pendant vingt-quatre heures; &, durant cette route, nous vîmes un morceau de bois, un paquet de goëmon & un peterel plongeur. Le vent ayant tourné plus à l'Ouest, je revirai, & je forçai de voiles au Nord, jusqu'au 15. M. Forster observe qu'à cette époque,

Cook.

un grand nombre de perſonnes étaient toujours attaquées de violens rhumatiſmes, qui les privaient de l'uſage de leurs membres, mais le ſang des malades était ſi faible, qu'ils avaient peu de fièvre. Quoique l'uſage de la ſour-krout eut empêché le ſcorbut de paraître pendant le froid; cependant, comme elle eſt compoſée de choux, elle n'était pas, dit-il, aſſez nourriſſante pour que nous puiſſions nous paſſer de biſcuit & de bœuf ſalé: mais le premier étant pourri, & l'autre preſque conſumé par le ſel, cette nourriture ne rendait pas au corps ſa force & ſa vigueur. Mon Pere, qui avait éprouvé des douleurs extrêmes durant la plus grande partie de notre campagne au Sud-Eſt, eut des maux de dents, les joues enflées, des maux de goſier, & un mal-aiſe par-tout le corps, juſqu'au milieu de Février, qu'il parut ſur le pont avec une maigreur effrayante. Le chaud, qui lui était ſalutaire, fut funeſte au Capitaine Cook: ſa maladie bilieuſe ſemblait avoir diſparu, mais il manquait toujours d'appétit: le retour au Nord lui procura une obſtuction dangereuſe, qu'il voulut cacher à tout l'équipage: en s'efforçant de manger comme les autres, il accrut le mal, au lieu de le guérir. La douleur augmenta tellement, qu'il fut contraint de garder le lit, & de recourir à une médecine, qui, au-lieu de produire l'effet qu'on en eſpérait, cauſa un vomiſſe-

ment très-fort. Il eut bientôt un hoquet alarmant, qui dura plus de vingt-quatre heures, & qui nous fit déſeſpérer de ſa vie. On eſſaya tous les remèdes, & tous les remèdes étaient inutiles. Il paſſa une ſemaine entiere dans le danger le plus imminent. Notre domeſtique tomba malade en même-temps que le Capitaine, & nous manquâmes de le perdre. Mais, depuis cette époque, il devint ſi faible, qu'il ne put nous être d'aucun ſervice, pendant notre route entre les Tropiques.

Comme nous avançions au Nord, le changement de l'air nous affecta d'une manière plus ſenſible. Le 20, à midi, nous étions par 39 degrés 58 minutes de latitude Sud, & 94 degrés 37 minutes de longitude Oueſt. Le ciel était clair & agréable, & on peut dire que ce fut le ſeul jour d'été que nous ayions eu depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. Le mercure dans le thermomètre s'éleva à 66 degrés.

Nous continuâmes à gouverner au Nord, parce que le vent reſtait dans l'ancien rumb; &, le lendemain, à midi, nous étions à 37 degrés 54 minutes de latitude Sud; c'eſt-à-dire, dans le parallèle où l'on place l'Iſle découverte par Juan Fernandez. Rien cependant n'annonçait une terre dans notre voiſinage.

Le lendemain, à midi, notre latitude fut 36

Cook.

degrés 10 minutes Sud, & notre longitude 94 degrés 56 minutes Oueſt. Bientôt après, le vent tourna au Sud-Sud-Eſt, & M. Cook mit en état de gouverner Oueſt-Sud-Oueſt. Il crut qu'en ſuivant cette direction, il trouverait plus probablement la terre qu'il cherchait, & cependant il n'avait aucune eſpérance de réuſſir; car une large houle creuſe venait du même rumb. Il ſuivit cependant cette route juſqu'au 25, que le vent ayant paſſé de nouveau à l'Oueſt, il abandonna ſes recherches, & il porta au Nord, afin d'atteindre la latitude de l'Iſle de Pâque: on était alors par 37 degrés 52 minutes, & 101 degrés 10 minutes Oueſt de longitude. La ſituation dangereuſe où ſe trouvait le Capitaine, fut peut-être la raiſon pour laquelle on n'avançât pas plus loin au Sud.

J'étais bien aſſuré, dit M. Cook, que la terre découverte par Juan Fernandez, ſi jamais elle a exiſté, ne peut être qu'une petite Iſle: car il y a peu d'eſpace pour une grande terre, ainſi qu'on le voit clairement par les routes du Capitaine Wallis, de M. de Bougainville, de l'Endéavour, & celle de la Réſolution. Si l'on veut lire des détails ſur la découverte dont il eſt ici queſtion, on les trouve dans la Collection des Voyages à la mer du Sud par M. Dalrymple. Cet Ecrivain place la terre ſous le méridien de 90 degrés, où je crois

où je crois qu'elle ne peut pas être, puisque M. de Bougainville semble avoir reconnu les parages sous ce méridien, & nous avions alors examiné la mer depuis le 94 degré jusqu'au 101 degré. Il n'est pas probable qu'elle gisse à l'Est de 90 degrés, parce que, dans ce cas, elle aurait été apperçue par les vaisseaux qui vont des parties Nord, aux parties méridionales de l'Amérique. M. Pingré, dans un petit Traité sur le Passage de Vénus, publié en 1768, donne des détails sur une terre qu'on dit avoir été découverte par les Espagnols, en 1714, à 38 degrés de latitude, & à 550 lieues de la côte du Chili; c'est-à-dire, à 110 ou 111 degrés de longitude Ouest, & à un ou deux degrés de la route du l'Endéavour, de sorte qu'il est difficile que ce soit là sa position. En un mot, elle ne peut être qu'aux environs du 106 ou du 108 degrés de méridien Ouest, & alors ce n'est qu'une petite Isle, ainsi que je l'ai déjà observé.

Comme ma colique bilieuse me retenait toujours au lit, M. Cooper, le premier Officier sous moi, avait la conduite du vaisseau, & je fus fort satisfait de sa petite administration. Les symptomes les plus dangereux de ma maladie, ne se dissiperent qu'après bien des soins. M. Patten, Chirurgien de la Résolution, me donna des preuves d'un habile Médecin, & d'une garde compa-

Cook.

tiſſante, & je reconnaitrais mal ſes ſoins envers moi, ſi je ne lui témoignais pas ma reconnoiſſance d'une maniere publique. Quand je commençai à guérir, un chien appartenant à M. Forſter, qui l'aimait beaucoup, fut la victime de mon eſtomac délicat. Il n'y avait aucune autre viande fraîche à bord, & j'eus du goût pour cette chair, ainſi que pour le bouillon qu'on en fit, lorſque je ne pouvais ſupporter aucune autre nourriture : ce mets, qui aurait rendu la plupart des Européens malades, me donna de la force & avança ma convaleſcence ; tant il eſt vrai que la néceſſité ne connaît point de loi.

Le 28, par 33 degrés 7 minutes de latitude Sud, & 102 degrés 33 minutes de longitude Oueſt, nous commençâmes à voir des poiſſons volans, des oiſeaux d'œufs & des *nodies*, qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de 60 ou 80 lieues de terre, mais on n'eſt pas aſſuré de cela. Perſonne ne ſait à quelle diſtance s'écartent des côtes les oiſeaux de mer ; pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un ſeul ſur lequel on puiſſe compter, pour annoncer, avec certitude, le voiſinage de la terre.

Par 30 degrés 30 minutes de latitude Sud, & 101 degrés 45 minutes de longitude Oueſt, nous commençâmes à voir des frégates : par 29 degrés 44 minutes de latitude, & 100 degrés

45 minutes de longitude Ouest, nous eûmes calme près de deux jours, & pendant cet intervalle, la chaleur fut insupportable ; mais ce qu'il faut remarquer, il y eut une très-grosse houle du Sud-Ouest. Cook.

Le scorbut faisait de grands progrès, M. Forster, fils, en eut une forte atteinte. Des taches livides, les gencives gâtées, l'enflure de ses jambes, jointes à des douleurs violentes, l'affaiblirent extrêmement dans l'espace de peu de jours ; & son estomac étant dérangé, il ne put pas prendre assez de moût pour dissiper le mal. Beaucoup d'autres personnes, qui se traînaient péniblement sur les ponts, étaient dans le même cas, & jusqu'au Chirurgien, qui eut une maladie bilieuse, qui fit craindre pour ses jours.

Cependant on rencontrait déjà un grand nombre d'oiseaux, tels que des frégates, des oiseaux du Tropique, & des oiseaux d'œufs, des *nodies*, des fauchets, &c. on vit plusieurs morceaux d'éponge, & d'une petite feuille sèche, ressemblant à une baie ; bientôt après un serpent de mer, pareil à celui qu'on avait découvert auparavant aux Isles du Tropique, & une grande multitude de poissons. On prit quatre albacores, qui furent très-agréables à l'équipage, & sur-tout à M. Cook, qui sortait de maladie. La moindre pesait 23 liv.

Cook.

On n'avait pas mangé de poiſſon frais depuis cent jours.

Iſle de Pâque.

Le 11, à huit heures du matin, on vit du haut des mâts une terre dans l'Oueſt; & à midi, on obſerva de deſſus le pont qu'elle s'étendait de l'Oueſt, trois-quarts Nord, à l'Oueſt, quart Sud-Oueſt, à la diſtance d'environ douze lieues.

Il eſt difficile de décrire la joie que reſſentit l'équipage. On avait paſſé trois mois & demi ſans voir terre; les tempêtes, les calmes, les changemens de climat, la mauvaiſe nourriture, & les fatigues de toute eſpèce, avaient affaibli tout le monde. Chacun reprenait ſon courage & ſa gaieté.

Je ne doutai point que ce ne fût la terre de Davis ou l'Iſle de Pâque; car ſon aſpect du point où nous étions, correſpondait parfaitement à ce qu'en dit Wafer. L'Iſle était alors d'un aſpect noir & un peu déſagréable. On s'amuſa à prendre des goulus de mer, dont pluſieurs nageaient autour du vaiſſeau, & ſe jettaient avidement ſur l'hameçon, qui était amorcé de porc ou de bœuf ſalé.

Le lendemain, on força de voiles ſur la terre, & à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes des Habitans. A meſure que nous avançions, la terre ſemblait fertile: il y avait peu de verdure; & on y

voyait à peine quelques buissons; mais, dans notre situation, le rocher le plus stérile était un charmant spectacle. Ce qui attirait davantage nos regards, c'étaient les statues que l'équipage de Roggevin, prit pour des idoles *(a)*. Nous vîmes une plus grande quantité de feux aux environs. Nous passâmes la soirée à remarquer l'exactitude avec laquelle notre vaisseau trouvait la longitude. Nous étions arrivés directement à cette Isle, quoique plusieurs autres Navigateurs, tels que Byron, Carteret, Wallis, & Bougainville l'eussent manqué, après avoir pris leur point de départ d'une Isle aussi peu éloignée que celle de Juan Fernandez: il paraît que le Capitaine Carteret s'égara uniquement à cause d'une latitude fautive dans les Tables Géographiques qu'il consulta. Nous admirions la construction ingénieuse de nos deux montres marines. Malheureusement celle de M. Arnold s'arrêta immédiatement après avoir quitté la Nouvelle-Zélande, au mois de Juin, 1773; mais celle de M. Kendall est allé parfaitement jusqu'à notre retour en Angleterre. Il semble cependant que, dans une longue route, il faut plus compter sur les observations des distances

Cook.

(a) Voyez la Collection des Voyages dans la mer du Sud, par M. Dalrymple.

Cook.

de la lune au ſoleil & aux étoiles, ſi elles ſont faites avec de bons inſtrumens, que ſur les gardes-temps. La méthode de déduire la longitude, d'après les diſtances du ſoleil & de la lune, ou de la lune & des étoiles, une des découvertes les plus précieuſes qu'ait fait la Navigation, doit immortaliſer ſes premiers Inventeurs. Tobias Mayer, Profeſſeur Allemand à Gottingen, fut le premier qui entreprit la tâche laborieuſe de calculer des Tables pour cela; & le Parlement d'Angleterre a accordé une récompenſe à ſes héritiers. Depuis ſa mort, de nouveaux calculs ont rendu ſa méthode ſi facile, que la longitude en mer ne ſera peut-être jamais déterminée avec plus de préciſion par aucun autre moyen.

La latitude de l'Iſle de Pâque correſpond, à une minute ou deux près, avec celle qui eſt marquée dans le Journal manuſcrit de Roggewin, & ſa longitude n'eſt fautive que d'un degré. La latitude que lui donnent les Eſpagnols, eſt auſſi exacte; mais ils ſe trompent d'environ trente lieues ſur la longitude.

Nous ne ceſſions de regarder le rivage compoſé de roches briſées, dont l'aſpect caverneux & la couleur noire & ferrugineuſe, annonçait des veſtiges d'un feu ſouterrain. Nous obſervâmes ſurtout deux rochers: la forme de l'un était ſinguliere, il reſſemblait à une colonne ou obéliſque

énorme, & tous les deux étaient remplis d'une quantité innombrable d'oiseaux de mer, dont les cris discordans assourdissaient nos oreilles. A mesure que nous avançions, le terrain s'inclinait doucement vers la mer. Sur la pente, nous découvrîmes plusieurs plantations à l'aide de nos lunettes; en général cependant la surface de l'Isle paraissait très-déserte & très-seche. Mais nos yeux, privés si long-temps du doux spectacle de la verdure, se portaient sans cesse sur cette Isle, où nous appercevions des Naturels presque nus, qui descendaient précipitamment du haut des collines pour se rendre à la greve.

Cook.

Bientôt une pirogue montée par deux hommes, s'approcha de nous; ils apporterent des plantains, qu'ils monterent dans notre vaisseau à l'aide d'une corde, & ils retournerent ensuite à terre; ce qui nous donna une bonne opinion des Insulaires, & nous fit espérer de trouver les rafraîchissemens dont nous avions besoin.

Dès que les Indiens furent près de nous, pour demander une corde, ils prononcerent le même mot que les Taïtiens. Ce fut un singulier spectacle que celui qu'offrait tout l'équipage, qui s'approcha afin de contempler les bananes qu'ils nous envoyerent. Chacun desirait de manger de ces beaux fruits. Toutes les physionomies respiraient la joie. Au moins cinquante d'entre nous

Cook.

s'efforcerent de commencer une converſation avec les Naturels de la pirogue; & comme tout le monde leur parlait à-la-fois, ils ne pouvaient répondre. Le Capitaine Cook leur jetta des rubans, des médailles & des grains de verre, pour les remercier de leurs préſens. Ils parurent les admirer beaucoup, & ils les emporterent ſur-le-champ à terre. En nous quittant, ils attacherent à une ligne de pêche, qui pendait à l'un des côtés du bâtiment, une petite pièce d'étoffe, de la même écorce que celle des Taïtiens, & peinte en jaune. D'après quelques paroles qu'ils proférerent, nous conclûmes que leur langue eſt un dialecte du Taïtien, qui eſt ainſi répandu juſqu'aux deux extrémités de la mer du Sud; tout d'ailleurs en eux confirmait cette opinion, & annonçait que les deux peuples ont une origine commune. Ils étaient d'une ſtature moyenne, mais un peu mince; leurs traits reſſemblaient à ceux des Taïtiens, mais ils étaient moins agréables; l'un d'eux avait une barbe d'environ un demi-pouce; l'autre ne paraiſſait pas âgé de plus de dix-ſept ans. Ils étaient *tatoués* comme les Naturels des Iſles de la Société, des Iſles des Amis & de la Nouvelle-Zélande; mais des piqures couvraient tout le corps parfaitement nu. Ce qui nous frappa le plus, fut la groſſeur de leurs oreilles, dont le bas ſi alongé, qu'il appuyait preſque ſur l'épaule,

Cook.

était percé d'un très-grand trou, où l'on mettait aisément quatre ou cinq doigts. Leur pirogue à balancier composée de différentes petites pièces, qui n'avaient pas plus de quatre ou cinq pouces de large, & deux ou trois pieds de long, était d'environ dix ou douze pieds de longueur: chaque homme tenait une pagaie, dont la pale était aussi de plusieurs pièces. Tous ces faits sont d'accord avec ce que dit le Voyage de Roggewin, imprimé à Dort, en 1728.

Le 13 Mars, on jetta l'ancre, & on envoya le Maître dans une chaloupe, pour sonder le rivage; un des Naturels, qui s'approcha de lui à la nage, demanda instamment d'être amené au vaisseau, où il passa deux nuits & un jour. La première chose qu'il fit, après avoir monté à bord, fut de mesurer la longueur du bâtiment, depuis le couronnement jusqu'à l'arriere, & nous remarquâmes que, pour compter les brasses, il exprimait les nombres par les mêmes termes que les Taïtiens: son langage était d'ailleurs inintelligible pour nous.

Dès que les Insulaires observerent notre chaloupe en mer, ils se rassemblerent sur la côte, près de l'endroit où nos gens semblaient vouloir aborder. Au milieu d'une foule d'hommes, nous en vîmes de revêtus d'une brillanre étoffe jaune, ou plutôt couleur d'orange, & nous les prîmes

Cook.

pour des Chefs. Nos yeux débrouillaient aussi l'aspect des maisons, qui semblaient très-basses & longues.

L'Indien que le Maître amena à bord, avait environ cinq pieds huit pouces, & beaucoup de poils sur la poitrine & sur tout le corps. Son visage était brun, sa barbe forte, mais courte, & noire comme les cheveux de sa tête. Le *tatouage* de ses jambes offrait des compartimens d'un goût que je n'ai remarqué nulle part. Tout son vêtement consistait en un ceinturon, où pendait un réseau trop clair pour rien cacher à la vue; d'où un os plat, à-peu-près de la forme d'une langue, & d'environ cinq pouces de long, placé sur sa poitrine, tenait à un collier. Il nous dit que c'était un os de marsouin, (*Eevée Toharra*) & il employa précisément les mêmes mots qu'aurait employé un Taïtien; afin de se faire mieux entendre, il lui donna aussi le nom d'*Eevée-Eeka*, & nous reconnûmes que cela signifiait l'os d'un poisson *(a)*.

M. Gilbert nous raconta que, dès que l'Indien se fut assis dans la chaloupe, il se plaignit du froid, & qu'il fit des gestes très-intelligibles; on

---

(a) Eeya à Taïti, & Eeké à la Nouvelle-Zélande, & aux Isles des Amis, signifient un poisson.



Benard Direx.

HOMME DE L'ISLE DE PÂQUES.

Cook.

lui donna une jaquette; on mit un chapeau ſur ſa tête, & c'eſt dans cet équipage qu'il parut ſur le pont. Nous lui offrîmes des clous, des médailles, des cordons de grains de verre, qu'il nous pria de lui attacher autour du front. Il montra d'abord de la crainte & de la défiance, & il demanda ſi nous le tuerions comme un ennemi *(Matté-Toa)?* mais quand nous l'eûmes aſſuré qu'on le traiterait fort amicalement, il ſe crut en ſûreté, & au-lieu de témoigner de l'inquiétude, il ne parla que de danſer *(héeva).* Nous eûmes peine à le deviner au premier moment; mais, après lui avoir fait nommer différentes parties du corps, nous reconnûmes bientôt que ſon langage approchait de celui des Iſles de la Société. Lorſque nous prononcions un mot qu'il n'entendait pas, il le répétait pluſieurs fois, avec des regards qui exprimaient fortement ſon ignorance. A l'approche de la nuit, il dit qu'il voulait aller dormir, & il ſe plaignit encore du froid. Mon pere lui donna une étoffe de Taïti, de l'eſpèce la plus épaiſſe; il s'en couvrit, en diſant qu'il la trouvait aſſez chaude. On le mena enſuite à la chambre du Maître; il s'y coucha ſur une table, & dormit tranquillement toute la nuit.

Œdidée, qui avait déjà montré de l'impatience d'aller à terre, fut très-charmé de trouver que

Cook.

les Habitans de cette Isle, parlaient presque sa langue ; il entreprit plusieurs fois de converser avec l'Insulaire qui était à bord ; mais il fut interrompu par les questions que d'autres personnes du vaisseau proposaient à notre hôte.

Après avoir passé quelque temps sur la greve, parmi les Naturels du pays, nous pénétrâmes dans l'intérieur des terres. Toute la campagne était couverte de rochers & de pierres de différentes grandeurs, qui, par leur couleur noirâtre & leur aspect poreux, semblaient avoir été exposés à un grand feu. Deux ou trois espèces d'herbes ridées croissaient au milieu de ces pierres, ce qui donnait un air de vie à ce pays inanimé d'ailleurs. A environ quinze verges de la place du débarquement, nous vîmes une muraille perpendiculaire de pierres de taille quarrées, d'environ un pied & demi, ou deux pieds de long, & d'un pied de large : sa plus grande hauteur était d'environ sept à huit pieds ; mais insensiblement elle diminuait en pente des deux côtés, & toute la longueur était d'environ vingt verges. Ce qu'il y a de remarquable, ces pierres étaient jointes d'après les régles les plus précises de l'art, & elles s'emboîtaient de maniere à se tenir long-temps. Le grain cependant n'est pas très-dur ; c'est une lave pierreuse, noirâtre, brune, caverneuse & cassante. Le terrain s'élève

tellement du bord de la mer, vers le centre de l'Isle, qu'une seconde muraille parallèle à la premiere, dont elle n'était éloignée que de douze verges, n'avait pas plus de deux ou trois pieds de hauteur. Du terreau & des herbages remplissaient tout l'espace entre les deux murailles. Cinquante verges plus loin, au Sud, nous trouvâmes un autre canton élevé, dont la surface était pavée de pierres quarrées, semblables à celles qui formaient les murailles; & au milieu, une colonne d'une seule pierre, représentait une figure humaine à mi-corps, d'environ deux pieds de haut, & de plus de cinq de large. La grossiereté du travail de cette figure, annonce l'enfance des Arts. Sur une tête mal dessinée, on apperçoit, à peine, les yeux, le nez & la bouche: les oreilles excessivement longues, suivant la coutume du pays, sont moins mal exécutées que le reste. Le col est petit & court, & on ne distingue presque pas les épaules & les bras. Il y a au sommet de la tête un énorme cylindre de pierre, de plus de cinq pieds de diamètre & de hauteur, placé tout droit. Ce chapiteau, qui approche de celui que des Divinités Egyptiennes portaient autrefois sur leurs têtes, est d'une pierre différente du reste de la colonne, & plus rougeâtre. La tête, & ce qui est au-dessus, fait la moitié de toute la figure. Nous n'avons pas re-

Cook.

marqué que les Naturels rendent aucun culte à ces colonnes ; ils paraissent cependant avoir pour elles de la vénération ; car ils témoignaient du mécontentement lorsque nous marchions sur l'espace pavée, ou sur les piedestaux, ou que nous en examinions les pierres.

Un petit nombre de Naturels nous accompagnerent plus loin en-dedans du pays, près de quelques buissons, où nous espérions trouver de nouvelles plantes. Nous découvrîmes aux environs des grouppes d'*Hibiscus populneus*, Linn. répandus aussi aux Isles de la Société, où les Insulaires l'emploient dans leur teinture jaune ; & des *Mimosa*, le seul arbrisseau qui fournisse des massues, & du bois assez gros pour raccommoder leurs pirogues.

A mesure que nous avancions, la surface du pays devenait plus stérile, & plus hérissée de roches, jetées çà & là, dans le désordre du cahos. Il paraît que le petit nombre d'habitans qui nous reçurent au débarquement, formaient le gros de la Nation ; car nous n'en rencontrâmes pas d'autres dans notre promenade : nous n'apperçûmes même que dix ou douze cabanes, quoique notre vue embrassât une grande partie de l'Isle : l'une des plus jolies était située sur un mondrain, à environ un demi-mille de la mer, & nous y montâmes. Sa construction annonçait

la pauvreté & la misere de ses propriétaires. Des pierres d'environ un pied de longueur, de niveau avec la surface du terrain, & formant deux lignes courbes, lui servaient de fondement ; une distance de six pieds au milieu, & seulement d'un pied aux extrémités, séparait les deux lignes courbes. Dans chacune de ces pierres de fondement, je remarquai un ou deux trous remplis par un pieu. Les pieux du milieu avaient six pieds de haut, mais les autres diminuaient par degrés jusqu'à deux pieds. Les pieux, convergeant tous au sommet, étaient attachés par des cordages, à des baux de traverse, qui les tenaient ensemble. Une espèce de couverture de petits bâtons, revêtus d'une natte propre & de feuilles de cannes à sucre, portait sur chacune des rangées de pieux, & formait un faîte, ou angle très-aigu, au sommet ; sur un des côtés, il y avait un trou d'environ dix-huit pouces, ou de deux pieds de haut, d'où sortait un long tuyau, par où l'eau se déchargeait. Je me traînai à quatre, pour entrer dans cette ouverture : l'intérieur de la case était absolument vide, & je n'y vis pas même de l'herbe sur laquelle on pût se coucher. Je ne pus me tenir droit dans aucune partie, excepté au point précis du milieu : tout était sombre & triste. Les Naturels nous dirent que la nuit ils occupent ces cases : ils doivent y être entassés

Cook.

Cook.

les uns sur les autres, puisqu'il y a si peu de ces habitations ; à moins que le bas-peuple ne couche en plein air, & ne laisse ces misérables huttes à leurs Chefs.

La cabane que j'examinai, était entourée d'une plantation de cannes à sucre & de bananiers, en fort bon état, vu la qualité pierreuse du terrain. Les bananiers croissaient tous dans des trous d'un pied de profondeur, faits, à ce que nous supposâmes, pour recueillir la pluie, & la conserver plus long-temps autour de la plante. Sur ce mauvais terrain, les cannes à sucre jettent cependant des tiges de neuf ou dix pieds, qui renferment un jus très-doux. Un seul Insulaire, que nous trouvâmes le matin, nous offrit de ce jus, quand nous lui demandâmes quelque chose à boire. Nous en conclûmes qu'il n'y a point d'eau sur leur Isle ; mais, revenant à la place de débarquement, nous rencontrâmes le Capitaine Cook, que les Naturels avaient conduit très-près de la mer à une pointe taillée dans le rocher & rempli d'ordures : l'eau y était dégoûtante ; &, cependant les Indiens en burent avec beaucoup d'avidité. M. Cook faisait des échanges avec les Naturels, dont le nombre était diminué de la moitié ; les autres étaient probablement allé dîner : nous remarquâmes de nouveau que la quantité des femmes n'était pas du tout proportionnée

proportionnée à celle des hommes. Le matin, il n'y en avait pas plus de douze ou quinze, & & alors il n'en reſtait que ſix ou ſept. Elles n'étaient ni réſervées, ni chaſtes; &, pour un petit morceau d'étoffe, les matelots aſſouviſſaient leur paſſion. Leurs traits avaient aſſez de douceur; mais leurs grands chapeaux pointus leur donnaient l'air des proſtituées de profeſſion.

En nous promenant, le long de la côte de la mer, nous découvrîmes la même eſpèce de céleri qui abonde ſur les greves de la Nouvelle-Zélande, & deux autres petites plantes communes à cette contrée. Je ne puis pas dire ſi ces plantes ſont indigènes ſur l'Iſle, ou ſi elles ont été produites par des ſemences qu'ont tranſporté le courant de la mer ou les oiſeaux. Nous trouvâmes auſſi une plantation d'ignames (*dioſcorea alata.* Lin.) Les traits, les coutumes & la langue du peuple de l'Iſle de Pâque ayant beaucoup d'affinité avec ce qu'on obſerve aux Iſles de la mer du Sud, nous eſpérions y voir les animaux domeſtiques de Taïti & de la Nouvelle-Zélande; mais, après les recherches les plus ſoigneuſes, je n'y ai remarqué que des volailles ordinaires, très-petites & d'un plumage peu fourni; deux ou trois nodies ſi apprivoiſés, qu'ils ſe plaçaient ſur les épaules des Naturels, frapperent auſſi nos regards;

Cook.

mais on ne peut pas en conclure qu'ils aient un grand nombre de ces oiſeaux.

A l'Oueſt de l'anſe, il y avait trois colonnes, placées en ligne ſur une plate-forme ou piédeſtal très-large & très-élevé. Les Naturels donnaient à cette rangée le nom d'*Hangaroa*, & à la colonne ſeule, celui d'*Obéena*. Dix ou douze Indiens étaient aſſis à peu de diſtance de la derniere, autour d'un petit feu dans lequel ils grillaient des patates. Ils nous offrirent une partie de leurs ſoupers. Cette hoſpitalité nous ſurprit dans un pays ſi pauvre, & nous penſâmes aux Peuples civiliſés qui, en pareil cas, n'ont preſque plus de commiſération pour les beſoins de leurs ſemblables.

Sur le côté Eſt, près de la mer, nos Meſſieurs rencontrerent trois plates-formes, ou plutôt les ruines de trois plates-formes de maçonnerie. Il y avait eu, ſur chacune d'elles, quatre grandes ſtatues ; trois étaient tombées, la chûte en avait briſé ou mutilé deux ; de ſorte qu'il n'en reſtait plus qu'une debout, & une ſeconde couchée, mais entiere. M. Wales meſura celle-ci, & il la trouva de quinze pieds de longueur, & de ſix pieds de large au-deſſus des épaules. Chaque ſtatue portait ſur ſa tête une groſſe pierre cylindrique, d'une couleur rouge, parfaitement ronde : l'une de ces pierres, qui n'était pas la plus grande,

avait cinquante-deux pouces d'élévation, & soixante-six de diametre. La partie supérieure de quelques cylindres était enlevée; mais plusieurs étaient entiers. Cook.

De cet endroit ils suivirent la direction de la côte au Nord-Est: l'homme qui leur servait de guide marchait toujours le premier, agitant son pavillon. Ils trouverent le pays très-stérile, l'espace d'environ trois milles; &, en quelques endroits, manquant de terreau, de maniere qu'il n'offrait qu'un rocher nu, qui semblait être une mauvaise espèce de mine de fer. Au-delà ils parvinrent à la partie la plus fertile de l'Isle: ce canton était entre-mêlé de plantations de patates, de cannes à sucre & de plantains, moins hérissé de pierres que ceux qu'ils venaient de passer, mais sans eau; les Naturels leur en apporterent cependant à deux ou trois reprises différentes; &, comme ils avaient soif, ils la burent, quoiqu'elle fût saumâtre & puante. Ils passerent aussi devant des huttes, dont les propriétaires vinrent à leur rencontre, & leur offrirent des patates grillées & des cannes à sucre; &, se mettant à la tête du premier de nos Anglais, qui marchaient de file, pour profiter du sentier, ils leur en donnerent à chacun une. Ils observerent la même méthode dans la distribution de l'eau. Ils eurent soin que les plus altérés n'en bussent pas trop, de

Cook.

peur qu'il n'en reſtât point pour les derniers. Tandis que ces généreux Inſulaires s'efforçaient d'appaiſer la faim & la ſoif des Etrangers, d'autres tâchaient d'enlever tout ce qu'ils avaient reçu en préſent. Pour prévenir des ſuites plus funeſtes, nos Meſſieurs furent obligés de tirer un fuſil chargé à petit plomb ſur l'un d'eux, qui eut l'audace d'arracher un de nos ſacs. Le plomb l'atteignit au dos, il abandonna alors le ſac, fit quelques pas en s'enfuyant, & enſuite tomba ; mais il ſe releva bientôt & marcha.

Ils obſerverent, en paſſant, un grand nombre d'Indiens raſſemblés ſur une colline, tenant des piques à la main ; mais qui ſe diſperſerent à l'appel de leur compatriote, excepté cinq ou ſix, l'un deſquels ſemblait être un Indien d'importance. C'était un homme robuſte & bien fait, d'une phyſionomie ouverte : il avait le viſage peint, le corps *tatoué*, il portait un hahou ou vêtement meilleur que celui des autres, & un grand chapeau de longues plumes noires ; il aborda nos Meſſieurs ; &, pour les ſaluer, il étendit ſes bras avec les deux mains fermées, il les éleva au-deſſus de ſa tête, il les ouvrit enſuite le plus qu'il lui fut poſſible, & les laiſſa retomber peu-à-peu ſur ſes côtés. Le porte-étendard donna ſon pavillon blanc à cet homme, qui paraiſſait être le Chef de l'Iſle ; celui-ci le remit à un autre, qui le porta devant eux le reſte du jour.

Avant l'arrivée de cet homme, les Naturels nous avaient averti de l'approche de leur *Hé-rée*, ou *Haréekée*, ou Roi. Comme les Naturels, en nous faisant des présens, avaient prononcé le mot *Héeo (a)*, ce qui signifie ami : nous allâmes lui offrir des dons, M. Pickersgill & moi, en prononçant *Héeo*. Nous demandâmes son nom, & on nous dit qu'il s'appellait Ko-Toheetaï ; nous voulions savoir s'il était Chef seulement d'un canton ou de tout le pays, & sur cela il étendit son bras, comme pour embrasser l'Isle entiere, & dire *Waihu*. Afin de lui montrer que nous le comprenions, nous mîmes nos mains sur la poitrine ; nous l'appellâmes par son nom, & nous ajoutâmes le titre de Roi de *Waihu*, ce qui lui fit beaucoup de plaisir. Alors il se mit à causer pendant long-temps avec ses Compatriotes. On ne remarqua pas qu'aucun des Insulaires eût pour lui des égards ou du respect : dans une contrée si pauvre, le Chef ne peut gueres s'approprier des honneurs, sans empiéter sur les droits naturels de ses camarades, & sans s'exposer à des dangers. Il parut mécontent de ce que nous desirions continuer notre marche, & il nous pria de retourner sur nos pas, en nous promettant de

Cook.

(a) *Hoa* aux Isles de la Société est *Woa* à celle des Amis.

Cook. nous accompagner : mais, voyant que nous étions déterminés à aller plus avant, il finit ses supplications, & il nous suivit.

On remarqua que cette partie de l'Isle était remplie des mêmes statues gigantesques dont on a parlé si souvent ; quelques-unes placées en grouppes sur des plates-formes de maçonnerie, d'autres seules, enfoncées en terre, & à peu de profondeur : en général, ces dernieres sont beaucoup plus grosses que les autres. L'une d'elles, qui était tombée, avait près de vingt-sept pieds de long, & plus de huit pieds au-dessus de la poitrine ou des épaules, & cependant elle paraissait bien moindre qu'une qu'on vit debout : son ombre, un peu après deux heures, suffisait pour mettre à l'abri des rayons du soleil toute la troupe, composée de près de trente personnes.

La campagne était hérissée par-tout de pierres irrégulieres, caverneuses, spongieuses, brunes, noires & rougeâtres, monumens incontestables d'un volcan. Des deux côtés le terrain était revêtu d'une herbe de la Jamaïque (*paspalum*), qui croissait en touffes, & si glissante, que nous ne pouvions pas nous y soutenir.

Ailleurs on trouvait un tuf ferrugineux, des plaines d'un seul rocher bien réuni, ou de lave noire fondue, qui semblait contenir du fer, sans terreau, ni herbe, ni aucune plante.

Cook.

Dans un petit creux, ſur la partie la plus élevée de l'Iſle, M. Pickerſgill rencontra des cylindres pareils à ceux qui couronnent les têtes des ſtatues. Ceux-ci ſembloient plus larges qu'aucun des autres; mais il était trop tard pour s'arrêter à les meſurer. M. Wales penſe qu'il y a une carriere d'où on a originairement tiré ces pierres, & qu'il n'a pas été très-difficile de les rouler en bas de la colline, après qu'elles ont été taillées. Cette conjecture me paraît fort raiſonnable.

Voici ce que le Capitaine Cook ajoute aux obſervations de M. Forſter, ſur l'Iſle de Pâque : cette Iſle eſt la même que celle où relâcha l'Amiral Roggewin, en Avril 1722, quoique les deſcriptions de ſon Voyage ne ſoient plus d'accord avec l'état actuel du pays : c'eſt peut-être auſſi celle que vit le Capitaine Davis en 1686 ; car, quand on l'apperçoit de l'Eſt, elle répond parfaitement à ce qu'en dit Wafer, ſi ce ne l'eſt point, la terre qu'il découvrit ne peut pas être ſituée loin de la côte d'Amérique, puiſque cette latitude a été bien reconnue depuis le quatre-vingt juſqu'au centieme méridien. Le Capitaine Carteret la plaçait beaucoup plus loin ; mais ſa route ſemble avoir été un peu trop au Sud. Si j'avais trouvé de l'eau douce, je me propoſais de paſſer quelques jours à chercher l'Iſle Baſſe-Sablonneuſe, que rencontra Davis, ce qui aurait terminé la queſtion : mais,

Cook.

comme il me reſtait un long chemin à faire ; avant d'être ſûr de remplir les futailles, & comme d'ailleurs j'avais beſoin de rafraîchiſſemens, je n'exécutai pas cette entrepriſe. Le plus petit délai pouvait entraîner des conſéquences fâcheuſes pour l'équipage : les Matelots étaient déjà affectés, plus ou moins, du ſcorbut.

Aucune Nation ne doit prétendre à l'honneur de la découverte de cette Iſle : car il n'y a pas de contrée qui ſoit d'une moindre reſſource aux Marins. Il n'y a point de mouillage ſûr ; point de bois à brûler, & point d'eau douce dont on puiſſe remplir ſes futailles. La Nature a répandu ſes faveurs, avec bien de la réſerve, ſur ce coin de terre. Puiſque rien n'y croît qu'à force de travail, on ne peut pas ſuppoſer que les Inſulaires faſſent des plantations au-delà de ce qui leur eſt néceſſaire, & leur population étant peu conſidérable ; ils ſont incapables de fournir aux beſoins des Navigateurs.

Elle produit des patates douces, des ignames, des racines de tata-oreddy, des plantains & des cannes à ſucre : ces fruits ſont aſſez bons & ſurtout les patates, les meilleures que j'aie jamais mangé ; ils ont auſſi de citrouilles, mais en ſi petit nombre, que rien n'était dans leur opinion ſi précieux que la coque d'une noix de cocos. On voit, parmi eux, des volailles apprivoiſées, telles que des coqs & des poules, petits, mais d'une bonne

ſaveur; des rats qu'ils ſemblent manger; car j'ai rencontré un homme qui en tenait des morts à ſa main; il ne voulut pas me les donner, & me fit entendre qu'il ſe propoſait de s'en nourrir: à peine trouve-t-on quelques oiſeaux de terre, & ceux de mer ſont en petit nombre; j'y ai compté des frégates, des oiſeaux du tropique, des oiſeaux d'œuf, des nodies, des hirondelles, &c. La côte ne paraît point abonder en poiſſon, du moins nous n'en avons pas pris un ſeul à l'hameçon ni à la ligne, & nous en avons apperçu bien peu parmi les Naturels.

Cook.

L'Iſle de Pâque ou la Terre de Davis, gît par 27 degrés 5 minutes 30 ſecondes de latitude Sud & 109 degrés 46 minutes 20 ſecondes de longitude Oueſt. Sa circonférence eſt d'environ 10 ou 12 lieues; elle a une ſurface montueuſe & pierreuſe, & une côte ferme. Les collines ſont ſi élevées qu'on les voit à 15 ou 16 lieues: en travers de l'extrémité méridionale, il y a deux Iſlots de roche giſſant près du rivage: les pointes Nord & Eſt de l'Iſle s'élèvent directement de la mer à une hauteur conſidérable: entre ces deux pointes, ſur la partie Sud-Eſt, la côte forme une baie ouverte, dans laquelle, je crois, que les Hollandais mouillerent. Je jetai l'ancre, à l'Oueſt de l'Iſle, trois milles au Nord de la pointe méridionale; la greve ſablonneuſe reſtant Eſt-Sud-Eſt. Cette rade très-

Cook. bonne avec les vents d'Eſt, mais dangereuſe avec ceux de l'Oueſt, ainſi que l'autre, ſur la côte Sud-Eſt, doit être périlleuſe par les vents d'Eſt.

D'après ces inconvéniens, ainſi que beaucoup d'autres, un Navigateur ne touchera jamais ſur cette Iſle, à moins qu'il n'y ſoit contraint, ou qu'il ne ſe détourne pas de ſa route. Alors la relâche ſerait avantageuſe, car les Inſulaires vendront avec empreſſement & à bon marché les rafraîchiſſemens qu'ils auront. Le petit nombre de ceux que nous achetâmes, nous fut utile; mais, dans ces parages, les vaiſſeaux doivent avoir beſoin d'eau, & l'on n'y en trouve point. Il fut impoſſible de conſommer celle que nous y prîmes, tant elle était ſalée; elle avait filtré à travers une greve pierreuſe, dans un puits de pierre. Les Naturels ont conſtruit ce puits pour cela, un peu au Sud de la greve ſablonneuſe, dont on a fait mention ſi ſouvent; & l'eau y entre par le flux & le reflux, avec la marée. Nous en avons vu pluſieurs boire de l'eau de la mer.

L'Iſle eſt ſi ſtérile, qu'on n'y trouve pas plus de vingt eſpèces différentes de plantes; & la plus grande partie ne croîtrait pas ſans culture. L'eſpace qu'occupent les plantations eſt peu conſidérable, en comparaiſon de celui qui reſte en friche. Enfin le ſol eſt pierreux & par-tout brûlé par le ſoleil.

Quand on conſidere la miſere de ces Inſulai-

res, on eſt étonné qu'ils vendent des proviſions, dont la culture a dû leur coûter beaucoup de peine & de travail. La mauvaiſe qualité du ſol, la privation d'animaux domeſtiques, de bateaux & d'uſtenſiles propres à la pêche, rendent leur ſubſiſtance très-difficile & très-précaire. Mais le deſir de poſſéder les joujous, & les curioſités que nous apportions parmi eux, donnant à leurs deſirs une force irréſiſtible les empêchaient de réfléchir ſur les beſoins preſſans, que bientôt ils éprouveraient. Cook.

Les Habitans de cette Iſle ne ſemblent pas être plus de ſix ou ſept cens. Ils n'ont que peu de femmes parmi eux, ou bien ils ne leur permirent point, durant notre relâche, de ſe montrer.

A juger du teint, des traits & de la langue des Inſulaires, ils ſemblent avoir tant d'affinité avec les Habitans des Iſles plus occidentales, que chacun leur attribuera une origine commune. Il eſt extraordinaire que la même Nation ſe ſoit répandue ſur toutes les Iſles, dans ce vaſte Océan, depuis la Nouvelle-Zélande, juſqu'à l'Iſle de Pâque; c'eſt-à-dire, ſur preſqu'un quart de la circonférence du globe. La plupart de ces Inſulaires ne ſe connaiſſent que par de vieilles traditions; & le laps du tems, a rendu ces Nations, en quelque ſorte, étrangeres; chacune a adopté des coutumes, des manieres particulieres, &c. Un Obſer-

Cook.

vateur intelligent y apperçoit cependant encore de la ressemblance.

En général, le peuple de cette Isle est d'une race faible. Je n'ai pas vu un homme de six pieds (*a*), & ces Insulaires sont bien loin d'être des géants, comme l'assure un des Auteurs du Voyage de Roggewin. Ils sont vifs & actifs, d'une physionomie assez heureuse, & d'un maintien qui n'est pas désagréable : ils ont de l'amitié & de l'hospitalité pour les Etrangers ; mais ils sont aussi portés au vol que les Habitans des Isles de la Société.

En général, leurs cheveux sont noirs : les femmes les portent longs, & quelquefois relevés au sommet de la tête ; les hommes les coupent, ainsi que leurs barbes.

A l'égard des statues gigantesques, je n'en ai examiné que deux ou trois, près de la place du débarquement : elles sont d'une pierre grise, la même, en apparence, que celle des plates-formes. Mais quelques-uns de nos Messieurs qui traverserent l'Isle, & qui en observerent beaucoup d'autres, pensaient que la pierre differe de toutes celles qu'ils ont vu dans le pays, & elle leur parut factice. Nous avons peine à concevoir comment ces Insulaires, qui ne connaissent en

(*a*) On se souviendra que le pied Anglais est moins long que le pied de France.

aucune maniere les puissances de la mécanique, ont pu élever des masses si étonnantes, & ensuite placer au-dessus les grosses pierres cylindriques dont on a fait mention plus haut. La seule méthode que j'imagine, est d'élever peu-à-peu l'extrémité supérieure, en la soutenant avec des pierres, à mesure qu'elle se hausse, & en bâtissant tout autour, jusqu'à ce qu'elle soit toute dressée: ils feraient ainsi une sorte de colline ou d'échafaudage, sur lequel ils rouleraient le cylindre pour le placer sur la tête de la statue, & en ôter ensuite les pierres. Mais si la pierre est artificielle, les statues peuvent avoir été mises en place, dans leur position actuelle, & le cylindre posé ensuite, en construisant tout autour une colline, comme on vient de le dire. De quelque maniere qu'on les ait élevées, il a fallu un temps immense; ce qui montre assez l'industrie & la persévérance des Insulaires, au siécle où on les a élevées; car les habitans actuels n'y ont certainement eu aucune part, puisqu'ils ne réparent pas même les fondemens de celles qui tombent en ruines. Ils leur donnent des noms différens, tels que *Gotomoara*, *Marapate*, *Kanaro*, *Goway-Toogoo*, *Matta-Matta*, &c. &c. qu'ils font précéder du mot *Moi*, & auxquels ils ajoutent quelquefois celui d'*Aréekée*. Le dernier signifie Chef, & le premier, lieu où l'on enterre, lieu

Cook.

Cook.

où l'on dort, (du moins à ce que nous avons compris.)

Ces monumens ſinguliers, obſerve M. Forſter, étant au-deſſus des forces actuelles de la Nation, ſont vraiſemblablement des reſtes d'un temps plus fortuné. Sept cens Inſulaires, privés d'outils, d'habitations & de vêtemens, tout occupés du ſoin de trouver des alimens & de pourvoir à leurs premiers beſoins, n'ont pas pu conſtruire des plates-formes, qui demanderaient des ſiécles de travail. En effet, nous n'avons pas remarqué, dans nos excurſions, un ſeul inſtrument qui ſoit du moindre uſage dans la maçonnerie ou la ſculpture. Je n'y ai jamais vu de carrieres récemment exploitées, ni aucune ébauche de ſtatue qui pût paſſer pour l'ouvrage du temps préſent. Il eſt donc très-probable que jadis ce Peuple était plus nombreux, plus riche & plus heureux, qu'alors il avait du loiſir pour flatter la vanité de ſes Princes, en perpétuant leurs noms par des monumens durables. Les reſtes des plantations, qu'on trouve ſur le ſommet des collines, donnent un nouveau poids à cette conjecture. On ne peut pas déterminer par quels accidens divers une Nation ſi floriſſante, a pu décheoir & retomber à l'état d'indigence où on la trouve aujourd'hui. Mais il eſt aiſé d'imaginer pluſieurs cauſes capables de produire cet effet; & la dé-

vastation causée par un volcan, suffiroit seule pour rassembler toutes les miseres sur des Insulaires resserrés dans un si petit espace : cette Isle, qui peut-être produisit jadis un volcan, puisque tous les minéraux sont purement volcaniques, a, suivant toute apparence, été bouleversée par le feu. Les arbres, les plantes, tous les animaux domestiques, & même une grande partie de la Nation, peuvent avoir péri dans une de ces épouvantables convulsions de la Nature; & la faim & la misere auront poursuivi ceux qui échapperent au feu.

Cook.

Toutes les femmes, que nous avons vues dans les différentes parties de l'Isle, ne montent pas à trente, quoique nous l'ayions traversée presque d'un bout à l'autre, & il n'est point du tout probable qu'elles se fussent retirées dans quelque lieux cachés. Si réellement il n'y a pas plus de trente ou quarante femmes pour six ou sept cens hommes, la Nation doit s'éteindre en très-peu de temps, à moins que nos principes de physique sur la pluralité des maris, ne soient erronés. La plupart de ces femmes ne nous ont pas donné lieu de croire qu'elles ne fréquentent qu'un seul époux : au contraire, elles semblaient aussi débauchées que Messaline & Cléopâtre. Mais cette disproportion est un phénomene si singulier, qu'on a peine à la croire, & je ne serais

Cook.

pas éloigné de penser que réellement les deux sexes sont en nombre égal. Quoique personne de notre équipage n'ait observé de vallées, ou de retraites où les femmes aient pu se soustraire à nos regards pendant notre séjour, le Lecteur se rappellera cependant les cavernes dont il a été question plus haut, & dont les Naturels nous refuserent l'entrée. Les cavernes d'Islande sont assez vastes pour contenir plusieurs milliers d'habitans, & il est probable que, dans une Isle également volcanique, telle que celle de Pâque, de pareilles cavernes pourraient servir d'asyle à un grand nombre de Naturels. Nous ne savons pas pourquoi les habitans de l'Isle de Pâque sont plus jaloux de leurs femmes que les Traïtiens. Leurs craintes, à notre égard, n'étaient pas mal fondées, car la conduite des Matelots est insolente & immodeste, par-tout où ils jouissent de quelque supériorité sur les Peuples sauvages.

Je dois dire que nous avons apperçu très-peu d'enfans; & si ce peuple jugeait à propos de soustraire ses femmes à nos yeux, il n'y avait aucune raison de cacher les enfans. Cette matiere reste ainsi dans l'obscurité; & si réellement le nombre des femmes n'est pas considérable, il doit avoir été diminué par quelque accident extraordinaire que les Naturels seuls peuvent révéler. Notre

ignorance

ignorance de la langue nous a privé de beaucoup d'éclairciſſemens. Cook.

Outre les nombreux monumens d'antiquité, qu'on ne trouve que près de la côte de la mer, il y a plusieurs petits tas de pierres empilées en différens endroits le long du rivage. Deux ou trois des pierres ſupérieures de chaque pile, étaient généralement blanches; peut-être qu'elles le ſont toujours ainſi quand le tas eſt complet. Sûrement ces tas ont quelque objet : il eſt probable qu'ils indiquent les endroits où des morts ont été enterrés, & qu'ils tiennent lieu des grandes ſtatues.

Les outils de ce Peuple ſont très-mauvais; &, comme ceux de tous les autres Inſulaires de cette mer, compoſés de pierres, d'os & de coquillages, &c. ils attachent peu de prix au fer & aux ouvrages de ce métal; ce qui eſt extraordinaire, car ils en connaiſſent l'uſage; mais on peut conjecturer de-là qu'ils n'en ont pas un grand beſoin.

Enfin, en ſuppoſant que les volcans ont bouleverſé depuis peu cette Iſle, ſes habitans doivent plus exciter de pitié qu'aucun autre pays moins civiliſé, puiſque, connaiſſant les commodités, les aiſances & le luxe de la vie, le ſouvenir de ces biens doit leur en rendre la perte plus ſenſible. Œdidée déplorait ſouvent leur ſituation, & il

Cook.

ſemblait prendre plus de part à leurs maux qu'à ceux des Zélandais. Il ajouta un autre bâton au paquet qui compoſait ſon Journal, & il grava dans ſa mémoire cette obſervation ſur l'Iſle de Pâque, *Tata-Maïtaï*, *Whenntua*, *Eeno*; le Peuple y eſt bon, mais l'Iſle eſt très-pauvre; au-lieu qu'à la Nouvelle-Zélande il faiſait plus de reproches aux habitans qu'au pays. Ses ſentimens étaient toujours humains, & ſes idées toujours juſtes : rien n'avait corrompu la bonté de ſon cœur, & la droiture de ſon entendement.

Le 24 Mars 1774, on quitta cette Iſle pour ſe rendre à celles des Marquiſes, dans le cas où l'on n'en pourroit découvrir d'autres dans l'intervalle qui les ſépare de l'Iſle de Pâque.

Tous ceux qui avaient fait de longues courſes à travers l'Iſle, avaient le viſage brûlé par le ſoleil, & ils éprouvaient des douleurs extrêmes à meſure que la peau ſe levait. Le ſéjour à terre & le peu de végétaux qu'on y venait de prendre, avaient rétabli la ſanté des ſcorbutiques; mais pluſieurs retomberent bientôt, & ſe plaignirent de conſtipations & de maladies bilieuſes, qui ſont mortelles dans les climats chauds. Le Chirurgien fut obligé de garder le lit; &, ce qu'il y eut de plus malheureux, les malades ne pouvaient pas manger de patates, parce qu'elles étaient trop venteuſes pour leurs eſtomacs faibles. Les calmes ſur-

tout nuisirent beaucoup aux malades ; mais on les voyait se ranimer à mesure que le vent devenait frais. On appercevait, chaque jour, des oiseaux du Tropique, & des fauchets. Le vaisseau épouventa plusieurs bancs de poissons volans qui s'élancerent hors de l'eau.

Cook.

Le ciel en général fut serein, & la couleur de la mer d'un joli bleu plus ou moins foncé, suivant celle du firmament. Les dauphins, les bonites & les goulus se montraient de temps-en-temps, ainsi que différens oiseaux, qui se battaient avec les poissons volans. La chaleur du soleil, tempérée par le mouvement rapide de l'air, nous permettait de faire sur les ponts des promenades fort agréables. Nous avions besoin de ces beaux jours pour ranimer nos esprits défaillans : les végétaux de l'Isle de Pâque étaient déjà consommés : il fallait manger des viandes salées, marinées depuis trois ans, & dont les sucs étaient entierement détruits, ou se contenter de biscuit, si l'estomac ne pouvait pas digérer ces substances grossieres. Comme tout le monde desirait la terre, nous consultions, avec empressement, les livres qui traitaient du Voyage de Mindana, & les termes vagues qui expriment la distance des Marquises au Pérou, donnant une libre carriere à nos conjectures, chaque jour produisait de nouveaux calculs sur leur longitude. Nous passâmes pen-

Cook.

dant cinq jours consécutifs sur les différentes positions que les Géographes ont donné à ces Isles. Durant cette route, nous jouîmes de quelques soirées charmantes; & le 3 Avril, au coucher du soleil, nous observâmes en particulier que le firmament & les nuages étaient teints de différentes couleurs vertes. Frézier avait observé, avant nous, cette couleur qui n'est point extraordinaire, si l'air est chargé de vapeurs, comme cela arrive souvent entre les Tropiques. Le même jour, nous prîmes un petit poisson suceur, qui s'attacha à un poisson volant avec lequel nous avions amorcé un hameçon; preuve que ces animaux ne sont pas toujours collés aux goulus, & nous apperçûmes un gros poisson de l'espèce des raies, appellé *diable de mer* par quelques Auteurs; il ressemblait parfaitement à un autre, qui avait frappé nos regards dans la mer Atlantique, le premier de Septembre 1772. Le nombre des hirondelles, des oiseaux du Tropique & des frégates augmentait autour de nous à mesure que nous marchions à l'Ouest, & que nous approchions des Isles que nous nous attendions à trouver.

Les Marquises.

Je continuai, dit M. Cook, à cingler à l'Ouest jusqu'au 6, à quatre heures de l'après-midi, temps où, par 9 degrés 20 minutes de latitude & 138 degrés 14 minutes de longitude Ouest, nous découvrîmes une Isle qui nous restait à l'Ouest un

quart Sud-Oueſt, à la diſtance d'environ trois lieues. Deux heures après, nous en vîmes une autre dans le Sud-Oueſt un quart-Sud, qui ſemblait plus étendue que la premiere. J'arrivai ſur celle-ci, & je marchai à petites voiles toute la nuit, ayant un temps pluvieux, variable & des raffales; ce qui eſt aſſez commun dans cette mer, quand on eſt près d'une haute terre. Le lendemain, au matin, à ſix heures, la premiere Iſle nous reſtait au Nord-Oueſt; la ſeconde au Sud-Oueſt demi-Oueſt; & une troiſieme à l'Oueſt. Je donnai ordre de gouverner entre les deux dernieres: bientôt après, nous en apperçûmes une quatrieme encore plus à l'Oueſt. Nous étions alors bien aſſurés que c'étaient les Marquiſes, découvertes par Mindana, en 1595. La premiere Iſle était une nouvelle découverte, & je la nommai Iſle de Hood, d'après le jeune Volontaire qui la montra le premier; la ſeconde était celle de San-Pédro; la troiſieme la Dominica; & la quatrieme Sainte-Chriſtine.

Cook.

La Dominica, la plus voiſine de nous, paraiſſait montueuſe, hériſſée & ſtérile à la pointe Nord-Eſt; mais plus loin, au Nord, nous obſervâmes des vallées remplies d'arbres, & par-ci par-là quelques huttes. Comme la brume s'éclairciſſait, nous vîmes pluſieurs roches eſcarpées, pareilles à des clochers, & des ſommets creux en-

Cook.

tassés au centre de l'Isle ; ce qui prouve que les volcans & les tremblemens de terre ont bouleversé la surface de ce pays. Toute la partie orientale offre une coupe perpendiculaire fort élevée, & déchiquetée en obélisques & en ravins.

Nous rangeâmes le côté Sud-Est sans trouver la moindre apparence de mouillage, jusqu'au canal qui le sépare de Sainte-Christine. Je traversai ce canal, portant sur la derniere Isle, & je longeai la côte au Sud-Est, cherchant le port de Mindana. Nous dépassâmes plusieurs anses, qui semblaient offrir un ancrage ; mais une grosse houle brisait sur toutes les côtes. Quelques pirogues se détacherent bientôt des rivages, & nous suivirent.

Nous remarquions des cantons agréables sur les deux terres, entre les fentes des montagnes ; mais nous ne découvrions point de plaines pareilles à celles qui embellissent les Isles de la Société. Cependant la côte de Sainte-Christine ranimait notre courage, & nous inspirait cette gaieté que ressentent tous les Marins fatigués, à l'aspect d'une campagne fertile. Les deux pointes de chaque anse, que nous dépassâmes, enfermaient une vallée remplie de forêts & de plantations d'une charmante verdure. Nous voyions, de toute part, des Habitans courir en contemplant notre vaisseau.

Cook.

Parvenus devant le port que nous cherchions, j'essayai d'y entrer; mais comme le vent était debout, & qu'il soufflait par raffales violentes de cette haute terre, l'un des grains nous saisit au moment de la manœuvre, cassa un de nos mâts; &, avant d'avoir viré, nous manquâmes d'être brisés contre les rochers, sous le vent; ce qui m'obligea de porter au large & de forcer de voiles au-dessus du vent; je remis ensuite le cap vers la côte, & sans entreprendre de tourner, je mouillai à l'entrée de la baie par trente-quatre brasses d'eau, fond de beau sable. A l'instant, trente ou quarante Naturels du pays s'approcherent de nous sur dix ou douze pirogues; mais il fallut beaucoup d'adresse pour les engager à venir aux côtés du bâtiment. Enfin une hache & des clous de fiche déterminerent les Insulaires d'un des canots à s'avancer près des bouteilles; tous les autres imiterent ensuite cet exemple; &, ayant échangé des fruits à pain & du poisson contre de petits clous, &c. ils se retirerent à terre, après le coucher du soleil. Nous observâmes des amas de pierres à l'avant des pirogues, & chaque homme avait une fronde entortillée autour de sa main.

Quelques-unes de leurs pirogues étaient doubles & portaient quinze hommes; d'autres, au contraire, plus petites, en contenaient de trois

Cook.

à ſept. Avant de monter ſur notre bord, ils nous offrirent des plantes de poivre, (ſans doute des ſymboles de paix) comme aux Iſles de la Société & aux Iſles des Amis : pour achever leur cérémonie, nous ne manquâmes pas de les attacher aux hauts bans.

Dès le grand matin du 8, les Inſulaires nous firent une ſeconde viſite, en plus grand nombre que la veille : ils nous vendirent du fruit à pain, des plantains & un petit cochon pour des clous, des haches, &c. mais ils voulaient ſouvent garder nos marchandiſes, ſans rien donner en retour : je fus obligé de tirer un coup de fuſil pardeſſus la tête de l'un d'eux, qui nous avait déjà trompé pluſieurs fois : ils ſe comporterent enſuite avec plus d'honnêteté, &, bientôt après, quelques-uns monterent à bord. Nous nous préparions alors à touer le vaiſſeau plus loin dans ſa baie, & j'allai ſur une chaloupe chercher un endroit convenable pour amarrer. Comme il y avait trop de naturels à bord, je dis aux Officiers: « Vous devez bien les guetter, ſans cette précaution, ils commettront des vols. » A peine fus-je dans la chaloupe, qu'on me dit qu'ils avaient pris un des chandeliers de fer du paſſe-avant, & qu'ils l'emportaient en ſuyant ; j'ordonnai de faire feu ſur la pirogue juſqu'à ce que je pus l'atteindre avec la chaloupe, mais je défendis de tuer. Les

Cook.

Naturels firent trop de bruit pour que je fusse entendu, & le malheureux voleur fut tué au troisieme coup. Deux autres, qui l'accompagnaient, se jetterent à l'eau; mais ils rentrerent sur leur bord au moment où je m'en appochai. Ils avaient précipité le chandelier dans la mer. Un Indien, d'un âge mûr, vidait le sang & l'eau, en poussant de grands éclats de rire. L'autre, un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, jetait sur le mort un regard triste & abattu: nous eûmes, par la suite, lieu de croire que c'était son fils.

Ils traînerent la pirogue sur la côte à travers la houle, & porterent le mort dans les bois. Bientôt on entendit le son des tambours, & l'on vit un nombre considérable d'Habitans assemblés sur la greve, & armés de piques & de massues: ils semblaient nous faire beaucoup de menaces. On ne peut s'empêcher de gémir sur le sort de ce malheureux Indien, tué si égerement. On accuse de cruauté, & avec raison, les premiers Conquérans de l'Amérique, parce qu'ils traitaient les Peuples de ce continent comme des animaux, qu'il est permis de tuer pour son amusement; & combien d'Iusulaires de la mer du Sud ont péri par les armes des Européens dans le dix-huitieme siécle! Œdidée fondit en larmes quand il vit un homme assassiner un autre homme pour une pa-

Cook.

reille bagatelle : sa commisération doit faire rougir ces Marins civilisés, qui parlent si souvent d'humanité, sans que leurs cœurs soient plus compâtissans.

Ce malheureux accident mit en fuite les Naturels. Je les suivis dans la baie, & je persuadai à ceux d'une pirogue de se ranger aux côtés de ma chaloupe. Je leur donnai des clous & d'autres choses, ce qui dissipa un peu leurs craintes. Après avoir examiné la baie & trouvé de l'eau douce, (c'est-à-dire ce dont nous avions le plus besoin) je retournai à bord, & on alla placer l'ancre. Il semble que les Indiens, connaissant alors l'effet de nos armes à feu, ne devaient pas nous engager à leur tirer dessus une seconde fois; mais, dès que la chaloupe eut placé l'ancre, deux hommes, sur une pirogue, se détacherent de la côte, saisirent la corde de la bouée, & entreprirent de la traîner à terre, sans savoir à quoi elle tenait. De peur qu'après avoir découvert leur méprise, ils n'enlevassent la bouée, on leur tira un coup de fusil. La balle n'alla pas jusqu'à eux, & ils n'y firent pas la moindre attention; mais une seconde ayant passé pardessus leur tête, ils abandonnerent la bouée & s'enfuireut vers le rivage. Pendant notre relâche, nous n'eûmes pas occasion de tirer un autre coup de fusil; ce dernier les frappa peut-être plus que la mort de

Cook.

leur compatriote, parce qu'il leur montra que l'éloignement ne les mettait pas en sûreté ; c'est du moins ce que nous imaginâmes, en les voyant dans la suite fort effrayés à la vue de nos armes. Quelques vols qu'ils commissent, je résolus de ne les plus punir, parce que notre séjour, parmi eux, ne devait pas être de longue durée. Le trouble & l'embarras qu'ils nous causerent, nous retarderent si long-temps, qu'avant que nous fussions prêts à lever l'ancre, le vent s'accrut & souffla par rafales du dehors de la baie, de sorte qu'il fallut amarrer plus fortement. Les Naturels se hasarderent bientôt à revenir près de nous. Il y avait, sur la premiere pirogue qui s'avança, un homme qui semblait au-dessus du commun. Il s'approchait lentement avec un cochon sur son épaule, & il prononçait quelques mots que nous n'entendions pas. Dès qu'il fut aux côtés de la Résolution, je lui fis présent d'une hache & de plusieurs autres choses : en retour, il me donna son cochon, & je le déterminai enfin à entrer dans le couroir, où il resta peu de temps. Cet Indien fut si bien reçu, que ceux des autres pirogues imiterent son exemple, & les échanges se rétablirent à l'instant.

Sur ces entrefaites, j'allai à terre avec un détachement, pour voir ce qu'on pouvait y faire : les Naturels nous accueillirent d'une maniere très-

Cook.

amicale, &, comme s'il n'était rien arrivé, ils nous vendirent des fruits & de petits cochons; &, après avoir chargé la chaloupe d'eau, je retournai à bord.

Je débarquai aussi, dit M. Forster, avec le Docteur Sparrman, Œdidée & mon Pere, sous les rochers en forme de voûte. Nous fûmes reçus par plus de cent Insulaires, armés de piques & de massues, dont ils n'essayerent pas de faire le moindre usage; nous les priâmes de s'asseoir, & ils y consentirent sur-le-champ. Leur prodiguant ensuite toutes les marques possibles d'attachement & de bienveillance, nous essayâmes de justifier ce qui était arrivé; nous leur dîmes que nous n'avions mis à mort un de leurs compatriotes, que parce qu'il venait de nous voler; que nous desirions vivre en bonne intelligence avec eux; que nous voulions seulement faire de l'eau, du bois, &c. & que nous leur donnerions des clous, des haches, &c. Nos raisonnemens spécieux les séduisirent : ils semblaient persuadés que le mort avait mérité d'être tué, & ils nous menerent le long de la greve à un ruisseau, où l'on conduisit ensuite les futailles.

Nous n'apperçûmes aucune femme dans la foule : elles s'étaient probablement retirées au fond des montagnes à la premiere alarme. Quelques hommes, qui paraissaient être les con-

Cook.

ducteurs, étaient mieux armés & plus parés que les autres, qui n'avaient pour vêtemens qu'un petit morceau d'étoffe autour des reins. Les piqures, qui couvraient presque entierement le corps de ceux d'un moyen-âge, empêchaient d'appercevoir l'élégance de leurs formes; mais, parmi les jeunes gens qui n'étaient pas encore *tatoués*, on distinguait aisément leur beauté si frappante qu'elle excitait notre admiration. Nous mettions la plupart à côté des modèles fameux de l'antiquité. Le teint de ces jeunes Insulaires, n'était pas aussi brun que celui des gens du peuple des Isles de la Société; mais les hommes paraissaient infiniment plus noirs. Ces piqures étaient disposées avec la plus grande régularité; & les marques d'une jambe, d'un bras & d'une joue, &c. correspondaient exactement avec celles de l'autre. Elles ne représentaient ni un animal, ni une plante; mais elles consistaient en taches, en spirales, barres, échiquiers & lignes, qui offraient un aspect très-bigarré. Leur physionomie agréable & ouverte, annonçait de la vivacité : ils avaient des yeux grands & noirs, des cheveux noirs, bouclés & forts, si on en excepte un petit nombre, qui les avaient couleur de sable. En général, leur barbe était peu fournie, à cause des cicatrices laissées par le *tatouage*. S'ils ne portaient point d'habits, en

Cook.

revanche ils étaient chargés d'ornemens. Une espèce de diadème, ou cercle de plumes, de frégates, ou une frange de cordons de bourre de cocos, décorait leur tête. L'oreille était cachée par deux morceaux applatis de bois, d'une forme ovale & d'environ trois pouces de long, & peints en blanc avec de la chaux. Une espèce de hausse-col de petits morceaux de bois léger, pareils au liége, & joints ensemble avec de la gomme en forme circulaire, pendait sur le col, ou plutôt sur la poitrine des Chefs: des feves écarlates (*abrus precatorius*. Linn.) formaient aussi sur ce hausse-col, un grand nombre de cordons de deux ou trois pouces de longueur. Ceux qui ne jouissaient pas de cette noble parure, portaient du moins un cordon, auquel était attaché un coquillage, poli & représentant une large dent. On voyait encore autour de leur ceinture, de leurs bras, de leurs genoux, & des chevilles de leurs pieds, des touffes de cheveux. Ils vendaient pour peu de chose leurs autres ornemens, excepté ces derniers, auxquels ils mettaient un grand prix, quoiqu'ils fussent remplis de vermine. Il est probable qu'ils conservent ces touffes de cheveux, en mémoire de leurs parens morts; ou bien ce sont des dépouilles de leurs ennemis, qu'ils gardent comme des trophées de leurs victoires. Un gros clou, ou

quelque chose qui frappait fortement leurs yeux, l'emportait ordinairement sur la répugnance qu'ils montraient à nous céder ces précieuses bagatelles. Cook.

Après avoir fait ces observations sur les Indiens, qui nous environnaient, nous quittâmes le rivage, pour pénétrer dans les bois, à quelque distance du Capitaine Cook: je rassemblai des plantes, dont nous avions déjà vues la plupart aux Isles de la Société. Comme nous ne voulions pas avancer beaucoup dans l'intérieur de l'Isle; le premier jour, nos recherches ne s'étendirent pas au-delà de la terre basse qui borde la greve, & qui est entierement inhabitée, nous trouvâmes cependant, parmi les arbres; des compartimens quarrés, enfermés par de grosses pierres, & d'une figure réguliere. Nous apprîmes ensuite que c'étaient des fondemens de maisons. On peut conjecturer de-là que la mauvaise qualité du terrain a fait abandonner ces places, ou qu'ils ne les occupent qu'en certaines saisons. Tout ce canton était destitué de plantations, & couverts de grands bois, dont plusieurs paraissent bons pour la charpente. Les Naturels n'essayerent point de nous arrêter, & nous dirigeâmes notre promenade du côté qui nous plut. Une petite colline, revêtue d'une longue herbe, qui montait jusqu'à notre ceinture, se projette en avant, & sépare cette

Cook.

greve d'une autre qui eſt au Sud. Sur le côté ſeptentrional de cette coline, il y a, à l'endroit qu'indiquent les Navigateurs Eſpagnols, une belle ſource d'eau limpide, qui, ſortant du rocher, forme enſuite un petit baſſin, & coule de-là dans la mer : près de cette ſource, un ruiſſeau deſcend des hautes collines ; un ſecond, plus conſidérable que le premier, ſe précipite au milieu de la greve (c'eſt-là que nous remplîmes nos futailles); & on en rencontre un troiſieme du côté du Nord. Cette Iſle eſt bien arroſée, ce qui eſt fort utile aux végétaux, ainſi qu'aux habitans. Nous retournâmes bientôt à la place du marché, emportant la collection que nous avions faite, & nous causâmes avec les Naturels, qui témoignaient ſi peu de défiance, qu'ils changeaient leurs armes contre nos outils de fer. Ces armes étaient toutes de bois de maſſue, ou de caſuarina *(a)*; nous n'achetâmes que de ſimples piques, d'environ huit ou dix pieds de long, ou des maſſues, qui avaient communément un gros nœud à une extrémité.

Dès qu'on eût dîné, le Capitaine Cook renvoya les bateaux à l'aiguade, ſous la protection

(a) Les Taïtiens lui donnent le nom de *Toa*, qui ſignifie *Guerre*, parce qu'il fournit des inſtrumens de mort.

d'une garde:

Cook.

d'une garde : à leur débarquement, les Insulaires s'enfuirent tous, excepté un homme qui semblait fort effrayé, un ou deux autres revinrent ensuite, & on n'en vit pas un plus grand nombre après midi. Nous ne pouvions concevoir la raison de cette frayeur subite.

Le 9, dès le grand matin, les chaloupes allerent faire de l'eau, comme à l'ordinaire ; & nos gens n'apperçurent les Naturels qu'au moment de leur retour. Après leur déjeûner, M. Cook débarqua avant la garde, & les Naturels se précipiterent autour de lui, en grande foule. Mais, dès que la garde eût descendu à terre, il eut toutes les peines du monde à les empêcher de s'enfuir : enfin leurs craintes se dissiperent, & ils nous vendirent des fruits & des cochons. Il paraît qu'ils avaient pris la fuite la veille, parce qu'ils ne le voyaient pas à la tête du détachement ; &, sans sa présence, ils se seraient également retirés.

Vers midi, un Chef, suivi de beaucoup de monde, se rendit à la place de notre débarquement : le nôtre lui offrit toutes les bagatelles qu'il avait ; le Sauvage, de son côté, donna quelques-uns des ornemens dont il était paré. Ces échanges finis, il parut qu'il régnait de la bonne intelligence entre nous : ayant acheté assez de fruits pour en charger deux chaloupes, nous retour-

Cook.

nâmes dîner à bord, ſans que le Chef voulût nous accompagner.

Il portait un manteau d'écorce de mûrier, pareille à l'étoffe de Taïti, & il avait le diadême, le hauſſe-col, les pendans d'oreilles, & les touffes de cheveux. On nous fit entendre que c'était le Roi de toute l'Iſle, quoiqu'on ne lui témoignât pas beaucoup de reſpect. Il nous avertit qu'il s'appellait *Honoo* (*a*), & qu'il était *He-ka-aï*, titre qui correſpond ſans doute à l'Arée de Taïti, & à l'Aréeké des Iſles des Amis. Il paraiſſait intelligent & d'un bon caractere : ſa figure était d'ailleurs très-expreſſive. M. Hodges l'a peint avec vérité. Nous lui demandâmes le nom de ſon Iſle & de celles des environs, & il nous répondit, que Sainte-Chriſtine ſe nomme *Waitahoo*, la Dominica, *Heevaroa*, & Saint-Pédro *Onatéyo*. Œdidée, qui aimait paſſionnément ce Peuple, parce qu'il reſſemblait, par les mœurs, le langage & la figure, à ſes compatriotes, converſait ſans ceſſe avec les Naturels, & il en achetait un grand nombre d'ornemens. Il leur apprit différens

(*a*) Ce mot ſignifie une Tortue dans la langue de Taïti; & il eſt probable que ces Peuples empruntent quelquefois leurs noms de ceux des animaux, comme les Habitans de l'Amérique Septentrionale. Le mot *O-too*, nom du Roi de Taïti, ſignifie auſſi *Héron*.



Benard Direx.

CHEF DE L'ISLE DE S^{TE} CHRISTINE.

usages de son pays, & entr'autres la méthode d'allumer du feu, en frottant l'un contre l'autre des morceaux de bois secs de l'*Hibiscus Tiliaceus*: ils prêterent une oreille attentive à ses instructions. Les Insulaires estimaient fort les plumes de Tonga-Tabboo, ou de l'Isle d'Amsterdam, & ils les achetaient volontiers au prix de leurs parures de tête, ou de tous leurs ornemens. Nous ne vîmes qu'une seule femme âgée assise dans un cercle au milieu de ses compatriotes: elle était revêtue d'une pièce d'étoffe d'écorce, comme les femmes des Isles de la Société: à sa figure, on l'aurait prise pour une Taïtienne.

Cook.

Nous fîmes environ un mille & demi sur le bord méridional du ruisseau: après avoir traversé un canton, d'où nous découvrîmes en plein le Havre, nous entrâmes dans un bois épais, composé principalement de *rattas*, ou de noyers de Taïti d'une grosseur & d'une hauteur considérables, & de beaux arbres à pain: on trouve ces deux espèces dans les plaines de Taïti, où la chaleur est moins violente que sur ces Isles. Nous arrivâmes enfin à une des habitations des Naturels; c'était une misérable cabane, en comparaison des maisons élevées des Isles de la Société, placée sur une plate-forme élevée de pierres, qui n'étaient pas même assez

Cook.

unies & assez égales, pour qu'on pût s'y asseoir sans se briser le corps, quoiqu'elles fussent revêtues de nattes. Les Naturels avaient érigé sur cette base, des cannes de bambous, serrées très-près les unes des autres, d'environ cinq ou six pieds d'élévation, & pardessus lesquelles le toit formait un faîte au sommet, composé de petits bâtons couverts de feuilles d'arbres à pain & de rattas. Toute la hutte avait environ cinq pieds de long, & huit ou dix de large: l'usage où ils sont de soutenir leurs habitations par des fondemens de pierres, semble supposer que le pays est sujet en certaines saisons de l'année, à de fortes pluies & à des inondations. Nous y trouvâmes de grandes auges de bois remplies de morceaux de fruits à pain, mêlés avec de l'eau. Trois Indiens, qui parurent près de la hutte, allerent nous chercher de l'eau à un ruisseau qui coulait à environ cent verges de-là. Les ayant remercié de leur bonté par des présens, nous nous rendîmes à la greve, & nous retournâmes ensuite à bord. Pour rejoindre notre chaloupe, nous courumes le plus grand risque de périr en chavirant: la houle, qui brisait contre les rochers, nous couvrit entierement d'eau. Œdidée, qui était resté à terre, nous voyant en danger, se jetta à la mer, & se rendit près de nous à la

nage, afin de ne pas nous exposer à un nouveau péril, quand nous voudrions aller le répandre. Cook.

Le Docteur Sparrman passa avec moi l'aprèsdînée à bord, à décrire & dessiner les plantes que nous avions rassemblées le matin. Mais mon pere accompagna le Capitaine à la greve méridionale, & il trouva, près de la mer, plusieurs habitations, sans voir de femmes. C'était le rivage où les Insulaires porterent le corps de l'homme tué : ils arriverent à une cabane qui appartenait au défunt. M. Cook demanda s'il n'avait ni femmes, ni fils, ni sœurs, ni parens; & on lui dit qu'elles pleuraient le mort au sommet de la montagne; d'où l'on peut soupçonner que les palissades ou enclos qu'on voit le long du sommet des rochers, sont les cimetieres des habitans. Le Capitaine fit des échanges en cet endroit, &, quoiqu'il fût entouré des parens de l'Insulaire tué, on n'apperçut parmi eux, ni animosité, ni ressentiment.

Malgré la chaleur extrême, nous résolumes de gravir la montagne, espérant que nous serions récompensés de nos peines par de nouvelles découvertes. J'avais sur-tout envie d'examiner les palissades qui sont au sommet, & sur lesquelles chacun formait différentes conjectures. M. Patten & deux autres de nos Messieurs, nous accom-

Cook.

pagnerent. Après avoir traversé le joli ruisseau, où les matelots remplissaient les futailles, nous prîmes au côté septentrional, un sentier, par où le plus grand nombre des Insulaires, qui s'étaient rendus près de nous, étaient arrivés de l'intérieur du pays. La montée ne fut pas d'abord très-fatigante : nous atteignîmes le haut de plusieurs collines doucement inclinées, presque de niveau au sommet, & contenant des plantations spacieuses de bananiers, dans un ordre admirable. Ces cantons cultivés, se découvraient tout-à-coup à nos regards, parce que nous marchions à travers un bois d'arbres fruitiers serré & touffu, & qui nous procurait un ombrage rafraîchissant, tout-à-fait agréable. Nous rencontrions çà & là un cocotier solitaire, qui, loin d'élever avec fierté sa tête majestueuse, se trouvait abaissé & caché par des arbres d'une espèce inférieure. En général, le palmier aime un terrain bas, & ne croît pas bien sur les montagnes ; voilà pourquoi il abonde sur des bancs de corail, qui offrent à peine assez de sol pour y prendre racine. Quelques Naturels nous suivaient, & plusieurs, qui allaient à notre marché, passerent près de nous.

A mesure que nous montions, nous laissions derriere nous un grand nombre de maisons, toutes construites sur une base élevée de pierres, d'après le plan qu'on a déjà décrit. Les unes

paraiſſaient très-neuves & très-propres en dedans, mais je ne pus pas y diſtinguer ces lits dont font mention les Eſpagnols, qui, ſans doute, veulent parler ſeulement des différentes nattes répandues ſur le plancher.

Cook.

Le terrain devenait à chaque pas plus eſcarpé & plus hériſſé de roches. Le ruiſſeau coulait ſouvent dans un ravin profond, au bord duquel notre ſentier était un peu dangereux; il nous fallut traverſer l'eau pluſieurs fois. Nous remarquâmes toujours une plus grande quantité d'habitations en approchant du ſommet. Nous prîmes du repos en différens endroits, & par-tout des fruits & de l'eau nous furent offerts par les Naturels, qui reſſemblent trop aux Taïtiens, pour ne pas avoir, comme eux, de l'hoſpitalité. Nous n'en apperçûmes pas un ſeul de difforme ou de mal fait; ils étaient tous forts, grands & extrêmement agiles. Leur poſition contribue à leur activité, & l'exercice qu'ils ſont obligés de prendre, conſerve probalement l'élégance de leurs formes. A environ trois milles du rivage, nous apperçûmes une jeune femme, qui ſortait d'une maiſon ſituée devant nous, & qui montait en hâte la colline. Elle était vêtue d'une étoffe de mûrier, qui deſcendait juſqu'à ſes genoux: ſes traits nous parurent agréables; mais nous n'en jugeâmes que de loin, car elle eut ſoin de ſe tenir à trente verges de nous.

Cook.

Les Naturels nous firent alors des signes pour retourner sur nos pas ; & ils témoignerent du mécontentement de ce que nous continuions notre route. Comme nous voulions, le Docteur Sparrman & moi, conserver les plantes que nous avions rassemblées, nous revînmes effectivement en arriere, tandis que M. Patten & les autres allerent environ deux milles plus loin, sans rien découvrir de nouveau. La chaleur du jour, notre mauvaise santé & la fatigue de la route, nous avaient épuisé : d'ailleurs rien n'annonçait que nous ferions bientôt au sommet ; on ne l'appercevait qu'à plus de trois milles de distance, au-delà d'un espace infiniment plus escarpé que celui que nous venions de parcourir.

Tous les Cantons, que nous vîmes, sont couverts d'un riche terreau, parsemés de belles plantations & de bocages de différens arbres fruitiers. Les rochers au-dessous, qui se montrent principalement près des bords du ruisseau, ou sur les côtés rompus du sentier, contiennent des productions volcaniques ou diverses laves, dont quelques-unes sont remplies de coquillages blancs & verdâtres. Par leurs minéraux, ces Isles ressemblent donc aussi à celles de la Société, qui paroissent avoir des montagnes brûlantes autour des cabanes ; nous remarquâmes beaucoup de cochons, de grosses volailles, & de tems en tems des rats,

Les arbres sont d'ailleurs pleins de petits oiseaux de l'espèce de ceux de Taïti, mais moins nombreux & moins variés. Enfin les Marquises ne different des Isles de la Société, qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies plaines qui environnent celles-ci, ou le récif de corail qui forme leurs excellens havres.

Nous nous hâtâmes de gagner le bord de la mer, avant le départ des chaloupes: le vaisseau, à notre arrivée, était environné de Naturels de différentes parties du pays: l'alarme, que le meurtre de l'Indien avait répandu parmi eux, le premier jour, était alors oubliée, & ils vinrent près de nous en très-grand nombre; ils converserent familierement, & ils témoignerent une extrême joie de tout ce qu'ils voyaient. Ils se souvenaient si peu du meurtre, que plusieurs nous volerent, aussi souvent que l'occasion s'en présenta; mais, quand on les surprenait, ils ne manquaient jamais de rendre paisiblement ce qu'ils venaient de prendre. Ils danserent beaucoup sur les ponts pour l'amusement des Matelots, & la ressemblance de leurs danses, avec celles des Taïtiens, nous frappa. Il paraît que leur musique est aussi la même: ils ont des tambours pareils, & Œdidée en acheta un.

Je restai l'après-midi à bord, & je mis en ordre les collections que nous avions faites. Le soir,

Cook. M. Cook, quelques Officiers, M. Hodges, le Docteur Sparrman & mon Pere, revinrent au vaisseau, après avoir visité deux anses au Sud du havre où nous mouillions. Ils les trouverent très-ouvertes & exposées à la mer, & ils coururent de grands risques en mettant à terre & en se rembarquant, à cause de la houle prodigieuse qui brisait sur le rivage. Ils acheterent des cochons & d'autres rafraîchissemens. Les Naturels leur parurent moins réservés qu'aux environs de notre mouillage: ils rencontrerent un nombre considérable de femmes, avec lesquelles les Matelots de la chaloupe eurent bientôt fait connoissance, & plusieurs d'entr'elles furent aussi complaisantes que les Indiennes des Isles de la Société & des Amis, de la Nouvelle-Zélande & de l'Isle de Pâque. Elles étaient d'une stature inférieure à celle des hommes, mais bien proportionnées; & les traits de quelques-unes approchaient du contour agréable des Taïtiennes d'un rang distingué. En général, leur teint ne différait pas de celui des gens du Peuple des Isles de la Société: il y en avait de plus blanches que les autres; on ne remarqua sur leur corps aucune piquure, quoique les hommes soient accoutumés à se défigurer par le *tatouage*. Une des plus belles se laissa peindre. Toutes portaient des étoffes de mûrier; mais ces étoffes n'étaient ni aussi variées, ni en aussi grand

nombre qu'à Taïti : au-lieu de s'envelopper d'une foule de pièces, comme les chefs voluptueux de cette Isle, elles n'avaient qu'un seul *ahow* ou manteau qui descendoit des épaules aux genoux.

Après avoir passé quelque tems à terre, nos Messieurs revinrent à leur chaloupe. Le Capitaine donna plusieurs coups à un des Matelots, qui venait de manquer à son devoir. Je ne rapporterais point cette circonstance minutieuse, si les Naturels n'avaient pas fait une observation forte intéressante. Dès qu'ils s'en apperçurent, ils se montrerent l'un à l'autre M. Cook, & ils s'écrierent *tape a-hai te tina*, il bat son frere. Ils voyaient très-bien l'autorité du Commandant sur l'équipage ; mais ils nous regardaient tous comme freres. Je pense qu'ils transposaient, parmi nous, les idées de subordination qui régnent chez eux ; ils se regardent probablement comme une famille dont l'aîné est Chef ou Roi. N'étant pas encore parvenus à ce degré de civilisation dont jouissent les Taïtiens, ils ne connoissent gueres les différences de rang, & leur coustitution politique n'a pas acquis une forme monarchique déterminée. La nature de leur pays, qui demande plus de travail & de culture qu'aux Isles de la Société, est la principale cause de cette différence ; car, puisqu'ils ne se procurent pas si aisément leur subsis-

Cook.

tance, la population & le luxe doivent être moindres, & le Peuple garde son égalité. Effectivement ils ne montrerent ni respect, ni égards particuliers pour leur Roi *Honoo*, qui vint nous voir le second jour, après notre arrivée. Toute sa prééminence semblait consister dans son habillement, plus complet que celui de ses Indiens, qui, par choix ou par indolence, vont nus dans ce climat du Tropique, où l'on n'a pas besoin de vêtemens.

Nos acquisitions en Histoire Naturelle étaient peu nombreuses, parce que ces Isles ressemblent trop à Taïti, & que d'ailleurs nous y étions depuis trop peu de tems. Nous n'avons par formé une connaissance bien intime avec les Naturels, qui sont dignes de l'étude des Voyageurs Philosophes. Je regrettais en particulier de partir, sans examiner ces enclos qui sont au sommet des montagnes, & qui, je crois, ont quelque rapport avec leur religion. Les Espagnols font mention d'un Oracle, qui, d'après leur description, semble être un cimetiere de l'espèce de ceux des Isles de la Société.

Comme cette Isle ne devait pas nous fournir ce dont nous avions besoin, & ce que nous pouvions espérer de trouver à celles de la Société, & que d'ailleurs elle n'était pas commode pour y faire du bois & de l'eau, & donner au vaisseau le radoub nécessaire, M. Cook résolu d'appareiller,

& de chercher une relâche plus avantageuſe. Nous étions depuis dix-neuf ſemaines en mer, & nous avions vécu, tout ce tems, de proviſions ſalées : cependant nous avions à peine un ſeul homme bien malade, & peu ſe plaignaient de légeres incommodités. Les anti-ſcorbutiques & les ſoins extrêmes du Chirurgien, contribuerent ſans doute à notre ſanté.

Cook.

M. Cook ajoute les obſervations ſuivantes ſur ces Iſles : les Marquiſes ſont au nombre de cinq ; la Magdalena, Saint-Pédro, la Dominica, Sainte-Chriſtine, & l'Iſle de Hood : celle-ci, la plus ſeptentrionale, gît par 9 degrés 26 minutes de latitude Sud, & Nord 13 degrés Oueſt, à cinq lieues & demie de la pointe Eſt de la Dominica, qui eſt la plus grande de toutes les Iſles, & qui s'étend à l'Eſt & à l'Oueſt l'eſpace de ſix lieues. Elle a une largeur inégale, & environ quinze ou ſeize lieues de tour ; elle eſt remplie de collines eſcarpées, qui s'élèvent en chaînes directement hors de la mer : ces chaînes ſont ſéparées par des vallées profondes, revêtues de bois, ainſi que les côtés de quelques-unes des collines : ſon aſpect eſt ſtérile, mais elle eſt habitée. Sa latitude eſt 9 degrés 44 minutes 30 ſecondes Sud. Saint-Pédro, qui a environ trois lieues de tour, & qui eſt aſſez haut, gît au Sud, à quatre lieues & demie de l'extrémité orientale de la Dominica : nous ne

Cook.

ſavons pas s'il eſt déſert. La Nature n'y a pas répandu ſes largeſſes avec trop de profuſion. Sainte-Chriſtine gît ſous le même parallèle, trois où quatre lieues plus à l'Oueſt. Cette Iſle, qui court Nord & Sud, a neuf milles de long dans cette direction, & environ ſept lieues de circonférence. Une chaîne étroite de collines, d'une élévation conſidérable, ſe prolonge dans toute la longueur de l'Iſle. D'autres chaînes ſortent de la mer & ſe joignent à celle-ci, dont elles égalent la hauteur. Des vallées reſſerrées & profondes, fertiles, ornées d'arbres fruitiers, &c. & arroſées par de jolis ruiſſeaux d'une eau excellente, coupent ces montagnes. Nous n'avons vu que de loin la Magdalena: ſa poſition doit être à-peu-près 10 degrés 25 minutes de latitude & 138 degrés 50 minutes de longitude. Ces Iſles occupent l'eſpace d'un degré en latitude, & à-peu-près un demi-degré en longitude; ſavoir, du 138 degrés 47 minutes, au 139 degrés 13 minutes Oueſt, longitude de l'extrémité occidentale de la Dominica.

Le Port de Madre de Dios, que j'ai nommé *Port de la Réſolution*, gît près du milieu du côté Oueſt de Sainte-Chriſtine, & ſous la terre la plus élevée de l'Iſle, par 9 degrés 55 minutes 30 ſecondes de latitude, & 139 degrés 8 minutes 40 ſecondes de longitude Oueſt, & au Nord 15 mi-

nutes Oueſt de l'extrémité occidentale de la Dominica. La pointe Sud de la baie eſt un rocher eſcarpé d'une hauteur conſidérable, dont le ſommet ſe termine en une colline à pic, où vous appercevez un ſentier qui conduit, par le haut de la chaîne étroite, deſſus la cime des collines. La pointe Nord n'eſt pas ſi élevée, & la pente eſt plus inſenſible: ces deux pointes ſont à un mille l'une de l'autre dans la direction du Nord quart-Nord-Eſt, & Sud quart-Sud-Oueſt. La baie, qui a près de trois quarts de mille de profondeur, & de trente-quatre à douze braſſes d'eau, fond de ſable propre, renferme deux anſes ſablonneuſes, ſéparées l'une de l'autre par une pointe de rocher. Il y a dans chacune un ruiſſeau d'une eau très-bonne. L'anſe ſeptentrionale eſt la plus commode pour faire du bois & de l'eau. On y trouve la petite caſcade, dont parle Quiros, Pilote de Mindana; mais le village eſt au fond de la ſeconde anſe. Ce côté de l'Eſt offre pluſieurs autres anſes ou baies, & on peut ſe tromper, en en prenant quelques-unes au Nord pour celle-ci; c'eſt pourquoi le giſſement de l'extrémité Oueſt de la Dominica, eſt la meilleure direction qu'on puiſſe donner.

Les arbres, les plantes & les autres productions de ces Iſles du moins autant que nous les connoiſſons, ſont à-peu-près les mêmes qu'à Taïti

Cook.

& aux Isles de la Société. On peut s'y procurer des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, & une petite quantité de fruits à pain & de noix de cocos. Nous achetâmes d'abord ces différens articles avec des clous. Les grains de verre, les miroirs & les bagatelles pareilles, si recherchées aux Isles de la Société, n'ont aucun prix ici, & même les clous perdirent beaucoup de leur valeur.

En général, les Habitans des Marquises sont la plus belle race des Habitans de cette mer. Ils paroissent surpasser toutes les autres Nations par la régularité de leur taille, & de leurs traits. Cependant la ressemblance de leur langage à celui que parlent les Naturels de Taiti & des la Société, prouvent qu'ils ont une même origine. Œdidée conversait assez bien avec eux; mais, quoique je susse un peu la langue de Taïti, je ne venais pas à bout de me faire entendre. J'observerai qu'ils ne pouvaient pas prononcer R.

Les hommes sont *tatoués* de la tête aux pieds: ils portent différentes figures, arrangées suivant les caprices de leur imagination, plutôt que suivant la coutume. Ces piquures leur donnent un regard sombre; mais les femmes (qui en ont peu), les junes gens, & les jeunes enfans (qui n'en ont point du tout), ont le teint aussi blanc

blanc que celui de quelques Européens. La taille des hommes eſt ordinairement de 5 pieds 10 pouces à 6 pieds ; mais je n'en ai vu aucun d'auſſi gras & auſſi fort que les Earées de Taïti : d'un autre côté, je n'en ai point apperçu de maigres. Leurs dents ſont moins bonnes, & leurs yeux moins vifs & moins animés que ceux des Habitans des autres Nations. La couleur de leurs cheveux varie comme parmi nous : cependant je n'en ai point trouvé de rouge. Quelques-uns les portent longs ; mais en général ils les ont courts, & ils laiſſent ſeulement, de chaque côté de la tête, deux touffes relevées par un nœud. Ils diſpoſent, de différentes manieres, leur barbe, qui eſt communément longue. Les uns la partagent & l'attachent en deux touffes au-deſſous du menton, d'autres la treſſent, ceux-ci la laiſſent flotter, & ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

Leur vêtement, le même qu'à Taïti, eſt compoſé également d'écorce d'arbres ; mais ils n'ont pas une auſſi grande quantité d'étoffes, & elles ne ſont pas auſſi bonnes. La plupart des hommes feraient entierement nus ſans le *Morra* (comme on l'appelle à Taïti) ; c'eſt-à-dire, ſans une bande de toile qui paſſe autour de la ceinture, & tombe entre les jambes. Ce ſimple vêtement ſuffit au climat, & ſatisfait la modeſtie. Les femmes ſont

Cook.

vêtues d'une pièce d'étoffe, qui enveloppe leurs reins en forme de jupon, descend au-dessous du milieu de la jambe ; & un manteau flottant couvre leurs épaules. Leur principale parure de tête & leur premier ornement, est une sorte de large diadême artistement fait des fibres de la gousse d'une noix de cocos : il présente au-devant une coquille de nacre de perle arrondie ; & pardessus cette premiere, une seconde plus petite, d'une très-belle écaille de tortue, trouée de différentes manieres curieuses : au centre de cette seconde, il y a un troisieme morceau rond de nacre de perle, à-peu-près de la grandeur d'un demi-écu ; & enfin un quatrieme morceau d'écaille de tortue, peint & de la grandeur d'un schelling. Cet ornement pare ordinairement leur front ; mais quelques-uns le portent aussi de chaque côté ; alors il est fait de plus petites pièces : tous ces diadêmes sont embellis de plumes de la queue des coqs ou des oiseaux du Tropique, qui se tiennent debout, de façon qu'elles forment un joli panaché. Ils mettent autour de leur col, un collier de bois léger, dont le côté supérieur & antérieur est couvert de petits poix rouges qui y sont collés avec de la gomme : ils garnissent aussi leurs jambes de touffes de cheveux d'hommes, attachés à un cordon : souvent au lieu de cheveux, ils emploient des plumes courtes ; mais on apperçoit

rarement sur la même personne tous les ornements dont on vient de parler. Cook.

Le Chef, qui vint nous faire visite, est le seul que j'aie vu avec tout cet attirail; leurs ornemens ordinaires sont des colliers, des amulettes de coquillage, &c. : je n'ai remarqué aucun pendant d'oreille, quoiqu'ils eussent tous les oreilles percées.

Leurs habitations sont placées dans les vallées, sur les côtés des collines, & près de leurs plantations : elles sont construites de la même maniere qu'à Taïti ; mais elles sont beaucoup moins bonnes, & seulement couvertes de feuilles d'arbre à pain. La plupart sont bâties sur un pavé de pierres, quarré ou oblong, élevé un peu au-dessus du niveau du terrain. Il y a aussi de semblables pavés près de leurs maisons, & ils vont s'y asseoir & s'y récréer.

Nous n'avons trouvé nulle part de fruits à pain aussi gros & aussi délicieux que les leurs ; nous en achetâmes plusieurs parfaitement mûrs, qui étaient tendres comme des flans, mais un peu trop sucrés.

Ce Peuple est moins propre dans ses repas que les Taïtiens ; leur cuisine est sale d'ailleurs : ils apprêtent le cochon & les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux Isles de la Société ; mais ils grillent sur le feu les fruits &

Cook.

les racines; &, après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes & les cochons manger tous à-la-fois. Je les ai trouvé un jour délayant des fruits & des racines au fond d'un vase chargé d'ordures, au moment où les cochons venaient de le quitter, sans le laver, sans même laver leurs mains, qui n'étaient pas moins sales; &, lorsque je leur témoignai que cela me causait du dégoût, ils se moquerent de moi. Je ne sais si jamais il n'y a plus de propreté parmi eux. Il est vrai que les actions de quelques individus ne suffisent pas pour dire que toute une Nation agit de même.

Voici cependant un article sur lequel ils sont plus propres que les Taïtiens : aux Isles de la Société, les excrémens qui remplissent les chemins, blessent, tous les matins, le nez & les yeux; mais les habitans des Marquises sont accoutumés, comme les chats, à les cacher dans les entrailles de la terre. Les Taïtiens comptent sur le secours des rats, qui mangent avidement ces ordures; ils sont convaincus que leur usage est le plus propre du monde, car Tupia reprocha aux Européens leur prétendue délicatesse, quand il vit dans chaque maison de Batavia un petit édifice destiné à Cloacine.

Leurs massues & leurs piques ressemblent à

celles de Taïti; elles font un peu mieux faites: ils ont auſſi des frondes, avec leſquels ils jettent fort loin des pierres; mais ils n'ont pas une extrême adreſſe pour toucher le but.

Cook.

Leurs pirogues ſont de bois, & de l'écorce d'un arbre mol, qui croît près de la mer en grande abondance, & qui eſt très-propre à cet uſage: elles ont de 16 à 20 pieds de long, & environ 15 pouces de large; deux bouts ſolides forment l'avant & l'arriere; l'arriere s'élève ou ſe courbe un peu, mais dans une direction irréguliere, & finit en pointe; l'avant ſe projette horizontalement, & offre une reſſemblance groſſiere d'un viſage hamain ſculpté; elles ſe manœuvrent avec des pagayes, & pluſieurs ont une ſorte de voile latine de natte.

Nous n'avons remarqué dans l'Iſle d'autres quadrupèdes que les cochons; les coqs & les poules ſont les ſeuls animaux apprivoiſés; cependant les bois paraiſſent remplis de petits oiſeaux d'un très-joli plumage, & qui chantent bien. La crainte d'alarmer les Naturels nous a empêché d'en tuer autant que nous aurions pu le faire.

Le nombre des habitans des Marquiſes ne peut pas être fort conſidérable, car ces Iſles ſont très-petites. La Dominica, la plus grande des Marquiſes, eſt ſi eſcarpée & ſi hériſſée de

Cook.

rochers dans la plupart des cantons, que proportionnellement à son étendue, elle ne peut pas avoir autant d'habitans que Sainte-Christine. Ces terrains propres à la culture, sont très-peuplés sur ces isles; mais, comme elles sont toutes remplies de montagnes & de landes stériles, il est douteux que ce groupe de terre contienne 50 mille ames.

Les Espagnols qui les découvrirent, y trouverent un Peuple doux & paisible; ils eurent cependant un petit différend à Magdalena, probablement à cause de quelque mal-entendu, ou du caractere violent & impétueux de ces Navigateurs. On a déjà parlé de l'accueil qu'ils nous firent, & de leur rapport avec les Taïtiens. Les Habitans des Marquises ne peuvent pas goûter les avantages que procurent à ceux des Isles de la Société, les fertiles plaines qui bordent leurs côtes. Après avoir cultivé le terrain nécessaire à leur subsistance, il ne reste plus d'espace pour ces plantations étendues de mûrier, qui frappent par-tout les yeux à Taïti; &, lors même qu'ils auraient de l'emplacement, ils ne pourraient pas y employer le temps qu'exige cette branche de culture. On ne remarque point aux Marquises l'Opulence & le luxe, la profusion d'alimens, la quantité & la variété d'étoffes dont jouissent les Taïtiens; mais les Insulaires y ont le nécessaire:

ils ſont tous égaux, actifs, bien portans, & rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur. Les Taïtiens ont plus d'aiſance ; ils ſont peut-être plus habiles dans les Arts, & ils menent une vie plus raffinée ; mais ils ont perdu leur égalité primitive, une partie vit des travaux de l'autre, & des maladies les puniſſent déjà de leurs excès. Cook.

Le 13 Avril, on quitta les Marquiſes pour ſe rendre à Taïti. Pendant ce trajet MM. Cook & Forſter firent les découvertes ſuivantes.

Le 17, à 10 heures du matin, on vit une terre reſtant à l'Oueſt demi-Nord, que nous reconnûmes enſuite pour être une ceinture de petites Iſles baſſes, réunies par un récif de corail. Je rangeai la côte Nord-Oueſt à la diſtance d'un mille, juſqu'aux trois quarts de ſa longueur, qui eſt de près de quatre lieues : nous arrivâmes enſuite à une crique ou goulet, qui ſemblait ouvrir une communication dans le lac ſitué au milieu de l'Iſle. Comme je voulais acquérir quelques connaiſſances ſur les productions de ces Iſles, à moitié ſubmergées, nous mîmes à la cape, & j'envoyai le Maître ſonder : en dehors, il ne trouva point de fond. Iſles Palliſer.

Nous voyions le terrain couvert d'eſpace en eſpace de cocotiers d'un aſpect agréable. Les rochers nous parurent teints, en pluſieurs endroits, d'un bel écarlatte, comme les trouva

Cook.

le Commodore Byron ; des pirogues qui naviguaient sur le lac, des tourbillons de fumée qui sortaient du milieu des grouppes d'arbres, & des hommes armés de longues piques & de massues, qui couraient le long du rivage, achevaient de varier notre perspective. Nous remarquions aussi des femmes qui se retirerent à l'extrémité la plus éloignée d'un banc, portant des paquets sur leur dos ; preuve qu'elles n'auguraient pas favorablement de notre apparition sur la côte. Ces Insulaires ayant eu le malheur de vouloir s'opposer aux chaloupes de M. Byron, perdirent quelques-uns de leurs Compatriotes, & furent chassés de leur habitation, pendant tout un jour, par l'équipage du Dauphin, qui mangea à discrétion leurs noix de cocos ; & il ne faut pas s'étonner s'ils faisaient déjà des préparatifs pour mettre leurs petites richesses en sûreté contre l'invasion d'une race d'étrangers qu'ils regardaient comme leurs ennemis.

Quelques-uns se rassemblerent sur le rivage. Le Maître me dit à son retour, qu'on ne pouvait pas entrer dans le lac par la crique, large de 50 brasses à l'entrée, & profonde de 30 ; que le fond était de roche par-tout, & que des bancs de corail entouraient les bords. Nous n'étions pas obligés de conduire le vaisseau à cet endroit : comme les Naturels nous avaient an-

nonce des dispositions amicales, en venant paisiblement sur notre chaloupe, ou en prenant tout ce qu'on leur donnait, j'envoyai deux bateaux bien armés à terre, sous le commandement du Lieutenant Cooper, afin d'obtenir une entrevue; & de donner une occasion de faire des recherches d'Histoire Naturelle. Je vis nos Messieurs débarquer sans la moindre opposition de la part des Insulaires, qui étaient sur le rivage: bientôt après, j'apperçus 40 ou 50 hommes tous armés, qui s'avançaient pour joindre leurs Compatriotes, & nous nous tînmes très-proches de la côte, afin de pouvoir soutenir nos bateaux, en cas d'attaque: heureusement il n'y eut aucune hostilité, les bateaux revinrent, & M. Cooper me dit qu'à son débarquement, un petit nombre de Naturels était venu à sa rencontre sur la greve, & qu'une grosse troupe se rangea à la lisiere du bois, avec une pique à leur main: ils reçurent très-froidement nos présens, ce qui prouve que notre débarquement leur causait peu de plaisir. A l'arrivée de leur renfort, il jugea à propos de se rembarquer, d'autant plus que le jour était déjà fort avancé, & j'avais donné ordre d'employer tous les moyens possibles pour éviter une escarmouche. Quand nos Matelots rentrerent sur leurs bateaux, quelques Insulaires voulaient les pousser au large, & d'autres les retenir; mais enfin ils les laisserent

Cook.

Cook.

partir tranquillement. Le Lieutenant rapporta cinq cochons, qui paraiſſaient abonder dans l'Iſle; il ne vit de fruits que des noix de cocos, & il en acheta deux douzaines. L'un des Matelots eut un chien pour un ſeul plantain, ce qui nous fit croire qu'ils manquent de bananes.

Cette Iſle, que les Naturels appellent Tiookéa, fut découverte & reconnue par le Commodore Byron: ſa forme eſt un peu ovale; elle a environ dix lieues de tour, & elle gît dans la direction de l'Eſt-Sud-Eſt & de l'Oueſt-Nord-Oueſt par 14 degrés 27 minutes 30 ſecondes de latitude Sud, & 144 degrés 56 minutes de longitude Oueſt. Les habitans & peut-être ceux de toutes les Iſles baſſes, ſont d'une couleur beaucoup plus brune, que ceux des Iſles plus élevées, & leur caractere ſemble plus farouche. Cette différence provient peut-être de leur poſition. La Nature n'y ayant pas répandu ſes faveurs avec autant de profuſion, que ſur les autres, les hommes y recourent ſur-tout à la mer pour leur ſubſiſtance: ils ſont par conſéquent plus expoſés au ſoleil & aux rigueurs du temps, & ils deviennent ainſi plus noirs, plus forts, & plus robuſtes; car certainement ils ont une origine commune. Nos gens n'obſerverent que des hommes vigoureux, bien faits, & qui avaient ſur leur corps la figure d'un poiſſon; emblême de ce qui occupe leur loiſir.

Cook.

Les Insulaires n'avaient d'autre vêtement, qu'un très-petit morceau d'étoffe autour des reins. Leurs femmes ne s'approcherent pas de nous; mais celles que nous vîmes de loin, étaient du même teint que les hommes; elles portaient un morceau d'étoffe un peu plus large, en forme de tablier. Les cheveux & la barbe des hommes étaient ordinairement noirs & bouclés, & coupés quelquefois: je remarquai des cheveux extrêmement jaunes à la pointe. Dès que nous eûmes débarqué, ils nous embrasserent & toucherent nos nez, suivant la coutume de la Nouvelle-Zélande. Œdidée, qui nous accompagnait, acheta plusieurs chiens pour des petits clous, & d'autres pour des bananes mûres, qui venaient des Marquises. Ce fruit était fort estimé par les Habitans de l'Isle-Basse, qui le reconnurent sur-le-champ. Il paraît donc qu'ils ont des liaisons avec les Hautes-Isles, puisque les bananes ne croissent jamais sur leurs bancs de corail déchaussés. Les chiens n'y sont pas d'une race différente de ceux des Isles de la Société; mais ils ont un joli poil long, de couleur blanche. Œdidée était fort empressé d'en acheter, parce que, dans son pays, on fait usage de ce poil pour orner les cuirasses des Guerriers. Nous entreprîmes d'aller directement dans le bocage, au-dessus duquel étaient situées les habitations des Guerriers; mais les Naturels s'y opposerent, & nous

Cook.

longeâmes la pointe, recueillant diverſes plantes, & en particulier du cochléaria, qui était commun, & qui ſemblait très-ſalubre. Les Inſulaires nous apprirent qu'ils briſent cette plante, qu'ils la mêlent avec des poiſſons à coquilles, & qu'ils la jettent dans la mer, lorſqu'ils apperçoivent un banc de poiſſons. Cette amorce enivre les poiſſons pour quelque-tems, & alors ils viennent ſur la ſurface de l'eau, où on les prend aiſément. Ils donnent à cette plante utile le nom d'*Enow*. On y trouve auſſi une grande quantité de pourpier, reſſemblant au pourpier ordinaire, & que les Naturels appellent *E-toorée*. Cette plante croît aux Iſles de la Société, & ſert de nourriture au Peuple. Pluſieurs arbres de cette Iſle ſe rencontrent aux Iſles de la Société, & j'y ai remarqué des plantes que nous ne connaiſſions pas encore.

Le ſol eſt extrêmement maigre; des bancs de corail, très-peu élevés au-deſſus de la ſurface de l'eau, ſervent de fondement : ils ſont revêtus d'un ſable groſſier blanc, mêlé de débris de corail & de coquillages, & d'une couche très-mince de terreau.

En faiſant le tour de la pointe, nous arrivâmes derriere les habitations, & nous découvrîmes une autre pointe, qui ſe projettait dans la lagune, & formait une eſpèce de baie, dont la côte eſt entierement garnie d'arbriſſeaux & de bocages.

L'eau eſt très-baſſe entre les deux pointes : nous apperçûmes un grand corps de Naturels qui y paſſerent la mer, & qui traînaient leurs piques après eux. Gagnant à l'inſtant les buiſſons, nous vînmes à côté de quelques huttes, dont les habitans étaient ſur la greve : nous n'apperçûmes que des chiens, dans l'intérieur de ces huttes très-petites, baſſes & couvertes d'une eſpèce de claire-voie de branches de palmier. Les remiſes de leurs pirogues ſont compoſées exactement des mêmes matériaux, mais un peu plus larges : j'y trouvai des pirogues très-courtes, mais fortes & épointées aux deux bouts, avec une quille aigue. En arrivant à la greve, nous nous mêlâmes parmi les Naturels, qui furent fort étonnés de nous voir ſortir de leur village.

Sur ces entrefaites, Œdidée nous aidait à cauſer avec eux ; ils nous dirent qu'ils ont un Chef ou un Aréekée. En tout leur langue approche beaucoup du dialecte de Taïti, excepté que leur prononciation eſt plus groſſiere & plus gutturale.

Les hommes du renfort dont on a parlé plus haut étaient armés de longues maſſues ou de pieux arrondis & courts, & de piques longues de quatorze ou de neuf pieds, garnies de queues dentelées de raies. Nous nous hâtâmes alors de nous rembarquer ; &, entre les divers mouve-

Cook.

mens d'hostilité, d'attaque & de ruse que nous remarquâmes, ils parurent contens de notre départ : quelques-uns jeterent, près de nous, de petites pierres dans l'eau, & tous semblaient fiers de nous avoir épouvantés. Ils parlerent beaucoup, & très-haut, après que nous fûmes en mer ; & enfin ils s'assirent le long de la greve, à l'ombre des arbres. Dès que nous fûmes à bord, le Capitaine fit tirer pardessus leurs têtes, &, dans la mer, devant eux, quatre ou cinq coups de canon, pour leur montrer quelle étoit notre puissance. Les derniers boulets sur-tout les effrayerent tellement, qu'ils quitterent tous cette pointe avec la plus grande précipitation. Ils ne nous vendirent pas plus de trente noix de cocos & de cinq chiens.

Les vastes lagunes qui sont en-dedans de ces Isles circulaires sont probablement des réservoirs abondans de poissons, qui leur fournissent une subsistance assurée. La partie sablonneuse des bancs est un lieu où les tortues peuvent commodément déposer leurs œufs ; & il paraît, par les débris que trouva l'équipage du Dauphin, qu'ils savent prendre ces gros poissons, dont la chair doit être un régal pour eux. Le peu de plantes qui croissent autour est très-utile, & leur facilite des moyens de pêcher : quelques arbres sont si gros, que de leurs troncs on peut faire des pirogues, &,

avec leurs branches, des armes & des outils. Le cocotier, la principale richeſſe de pluſieurs Nations du Globe, eſt auſſi pour eux d'une utilité infinie. Les noix qu'il porte donnent, quand elles ſont vertes, d'une pinte à une quarte de liqueur limpide, d'une douceur agréable & d'une ſaveur particuliere : cette boiſſon, fraîche, eſt excellente pour éteindre la ſoif dans un climat chaud. Quand la noix a pris de l'accroiſſement, la moëlle, qui reſſemble d'abord à de la crême, ſe forme ; elle devient enſuite ferme & huileuſe comme une amande, & elle eſt très-nourriſſante : on en exprime ſouvent l'huile, dont ils ſe peignent les cheveux & tout le corps. La coque dure fournit aux Naturels des coupes, & la bourre filandreuſe qui l'enveloppe, des cordages fort élaſtiques, qui ne s'uſent gueres par le frottement ; &, en outre, différens meubles & outils : les longues feuilles ou branches à panaches, qui s'élancent du ſommet de la tige, couvrent leurs maiſons, & en les treſſant on en frabique des paniers : l'écorce intérieure donne une eſpèce de vêtement qui ſuffit dans ce climat ; &, lorſque la tige ne pouſſe plus de rejettons, on l'emploie encore à la conſtruction des huttes, ou à la mâture d'une pirogue. Outre les poiſſons & les végétaux, ils ont auſſi des chiens qui ſont ictyophages, & que les Habitans des Iſles de la Société trouvent bons à

Cook.

Cook.

manger. Ainsi, sur ces misérables bancs de rochers, la Nature produit ce qui est nécessaire à la subsistance d'une race entiere d'hommes. On sait que le corail est l'ouvrage d'un ver, qui agrandit son habitation à mesure que la grosseur de son corps augmente. Ce petit animal, qui paraît si insensible qu'on le distingue à peine d'une plante, construit un édifice de roches, depuis un point du fond de la mer, que l'art humain ne peut pas mesurer, jusqu'à la surface des flots ; & il prépare une base assurée à la résidence de l'homme.

Le nombre de ces Isles basses est très-grand, & on est bien éloigné de les connaître toutes ; il y en a dans toute l'étendue de la mer Pacifique, entre les Tropiques. Elles sont sur-tout très-communes l'espace de dix ou quinze degrés à l'Est des Isles de la Société. Quiros, Schouten, Roggewin, Byron, Wallis, Carteret, M. de Bougainville & Cook sont tous tombés sur de nouvelles dans leur route ; &, ce qui est plus remarquable, ils les ont vu habitées à deux cens quarante lieues à l'Est de Taïti. A chaque nouvelle route, les vaisseaux rencontreront probablement d'autres Isles de cette espèce, & sur-tout entre le seizieme & dix-septieme degré de latitude Sud : aucun Navigateur n'ayant encore reconnu ce parallèle du côté des Isles de la Société. Il serait digne des Philosophes

des Philosophes de rechercher pourquoi ces Isles sont si nombreuses & forment un si grand Archipel au vent de celles de la Société, tandis qu'elles sont dispersées au loin les unes des autres, au-delà de ce grouppe d'Isles montueuses. Il est vrai qu'il y a un autre Archipel de bancs de corail à l'Ouest (je veux parler des Isles des Amis); mais celles-ci sont très-différentes, & paroissent beaucoup plus vieilles; elles occupent plus d'espace, & elles renferment assez de sol pour que les productions végétales des hautes terres puissent y croître.

Cook.

Le 18, à la pointe du jour, après avoir passé la nuit à faire de petites bordées, j'arrivai sur une autre Isle, que nous voyions à l'Ouest : à huit heures, nous rangeâmes la bande Sud-Est à un mille de la côte. Nous la trouvâmes pareille en tout à celle que nous venions de quitter. Elle présente des bouquets nombreux d'arbrisseaux & d'arbres, & elle est ornée de beaucoup de palmiers. Elle s'étend Nord-Est & Sud-Ouest l'espace de près de quatre lieues, & elle a de trois à cinq milles de large. Elle gît Sud-Ouest un quart Ouest à la distance de deux lieues de l'extrémité occidentale de Tiookéa. Ces Isles doivent être les mêmes auxquelles le Commodore Byron a donné le nom d'Isles de George. Leur position en longi-

Cook.

tude, déterminée par des obſervations de lune, faites près de la côte, corrigée en outre par la différence de longitude, meſurée avec la montre marine jusqu'à Taïti, eſt de trois degrés cinquante-quatre minutes plus à l'Eſt que ne le dit le Commodore. Je penſe que cette correction peut s'appliquer à toutes les Iſles qu'il a découvertes.

Après avoir dépaſſé ces Iſles, je mis le cap Sud Sud-Oueſt & demi-Oueſt & Sud-Oueſt un quart Sud, avec un bon vent d'Eſt : différens ſignes, & ſur-tout une mer tranquille, nous annonçaient terre, &, le 19, à ſept heures du matin, on en vit une à l'Oueſt : j'arrivai deſſus, & atteignis l'extrémité Sud-Eſt à neuf heures. C'était une autre de ces Iſles ſubmergées, ou à moitié inondées, ſi communes dans cette partie de l'Océan ; c'eſt-à-dire, une ceinture de petites Iſles, jointes enſemble par un récif de rocher de corail. En général, l'Océan eſt par-tout incommenſurable en-dehors de la bordure : tout l'intérieur eſt couvert d'eau, & on m'a dit qu'il y a beaucoup de poiſſons & de tortues dont ſe nourriſſent les Naturels. Ceux qui habitent les parties baſſes, donnent quelquefois des tortues aux Habitans des parties hautes pour des étoffes. Ces golfes ſeraient d'excellens havres, ſi les bâtimens pouvaient y aborder. Si on en croit les Habitans des autres

Isles, on peut entrer dans quelques-uns. Les Européens n'ont pas fait, sur cela, des recherches assez exactes; le peu d'espérance d'y trouver de l'eau douce a communément découragé toutes leurs tentatives. J'en ai vu un grand nombre, mais je n'y ai pas apperçu une seule passe. Cook.

Une foule d'Insulaires couraient le long du rivage tenant des piques à la main. La lagune du milieu paraissait très-spacieuse, & plusieurs pirogues y marchaient à la voile.

Cette Isle gît par quinze degrés vingt-six minutes de latitude, & cent quarante-six degrés vingt minutes de longitude : elle a huit lieues de long dans la direction du Nord-Nord-Est & du Sud-Sud-Ouest; sa largeur est d'environ trois lieues. En approchant de l'extrémité méridionale, on découvrit, du haut des mâts, une autre Isle basse au Sud-Est, à environ quatre ou cinq lieues; mais, comme elle était au-dessus du vent, je ne pus pas l'atteindre. Bientôt après une troisieme parut au Sud-Ouest un quart Sud; je gouvernai dessus; &, à deux heures après midi, j'étais en travers de l'extrémité Est située par quinze degrés quarante-sept minutes de latitude Sud, & cent quarante-six degrés trente minutes de longitude Ouest. Elle s'étend Ouest-Nord-Ouest & Est-Sud-Est : sa longueur est de sept lieues dans cette

Cook. direction ; mais elle n'en a pas plus de deux de largeur. Elle ressemble, à tous égards, aux autres. Seulement il y a un peu moins d'islots, & la terre, sur le récif, qui enferme le lac, est un peu moins ferme. En rangeant la côte Nord à la distance d'un demi-mille, nous vîmes des Insulaires, des huttes, des pirogues & des espèces d'échafauds, construits, à ce qu'il nous parut, pour faire sécher du poisson. Les Naturels paraissaient de la même race qu'à Tiookéa, &, comme eux, ils étaient armés de longues piques. En serrant l'extrémité Ouest, nous découvrîmes une quatrieme Isle au Nord-Nord-Est. Elle semblait basse comme les autres, & elle gît à l'Ouest de la premiere Isle, à la distance de six lieues. J'ai donné à ces quatre Isles le nom de *Palliser*, en honneur de mon digne ami Sir Hugues Palliser, Contrôleur de la Marine.

Je crois que la plus septentrionale est l'Isle pernicieuse sur laquelle Roggewin perdit la galere l'*Africaine* : le gouvernail de chaloupe que M. Byron trouva sur Tiookéa, qui est à peu de distance de ces Isles, semble confirmer mon opinion.

Ne voulant pas marcher plus loin dans l'obscurité, je passai la nuit à faire de petites bordées sous les huniers, & le 20, à la pointe du jour,

nous doublâmes l'extrémité Oueſt de la troiſieme Iſle, nous atteignîmes tout-de-ſuite une groſſe houle qui venait du Sud, ſigne certain que nous étions hors de ces Iſles baſſes; &, comme nous ne voyons plus de terre, je mis le Cap Sud-Oueſt un demi-Sud pour Taïti, profitant d'un vent fort de l'Eſt, accompagné d'ondées de pluie. Malgré l'opinion de M. Forſter, on ne peut pas déterminer avec quelque degré de certitude, ſi ce grouppe d'Iſles, fait partie de celles qu'ont découvert les Navigateurs Hollandais, parce qu'il n'en ont pas tranſmis la poſition avec aſſez d'exactitude. Il eſt cependant néceſſaire d'obſerver que la partie de l'Océan, qui s'étend du vingtieme au quatorzieme ou douzieme degré de latitude, eſt ſi remplie de ces Iſles-Baſſes, qu'un Navigateur ne peut pas prendre trop de précautions dans ſa marche.

Cook.

Il n'eſt pas poſſible de décrire la joie que reſſentit l'équipage, en voyant qu'on portait le cap ſur Taïti. Aſſurés de la bienveillance des Inſulaires, nous regardions cette Iſle, comme une ſeconde patrie.

Iſles de la Société.

Œdidée était peut-être plus empreſſé que nous tous de voir Taïti, où il n'avait jamais été, quoique pluſieurs de ſes parens & de ſes amis y fiſſent leur réſidence. Comme les Naturels des Iſles de la Société, la regardent comme la plus

Cook.

riche & la plus puiſſante ; comme nous lui avions dit ſouvent la même choſe, ſa curioſité était encore plus vive : d'ailleurs, ayant raſſemblé un grand nombre de curioſités, il comptait qu'elles le rendraient un perſonnage important parmi ſes Compatriotes, & il avait acquis tant de nouvelles idées, & viſité des pays ſi lointains & ſi inconnus, qu'il eſpérait attirer les regards & l'attention du ſien. Il était ravi de penſer que chacun le careſſerait, qu'il vivrait dans l'intimité avec nous en préſence des Indiens ; qu'il leur apprendrait nos uſages & nos manieres, & par-deſſus tout qu'il s'amuſerait avec nos armes à feu. Sans doute il ſouhaitait auſſi de rendre ſervice à ſes Compagnons de Voyage, qu'il aimait d'un attachement ſincere, & dont il était généralement eſtimé.

Nous découvrîmes la haute terre de Taïti le 21 Avril ; & à midi, nous nous trouvions à environ treize lieues à l'Eſt de la Pointe-Vénus, ſur laquelle on gouverna.

Taïti.

Chacun contemplait la Métropole des Iſles du Tropique ; elle étoit infiniment plus belle alors que huit mois auparavant. Les forêts, ſur les montagnes, revêtues d'un nouveau feuillage, ſemblaient étaler avec complaiſance la variété de leurs couleurs : les plaines & les côteaux brillaient par l'éclat de leurs couleurs : les teintes les plus

vives embellissaient ces fertiles bocages; tout rappelloit à notre esprit l'Isle enchantée de Calypso. L'imagination & les yeux revolaient sans cesse vers ce délicieux paysage; & ce qui accroissoit nos plaisirs, en longeant la côte, nous découvrîmes des lieux que nous avions déja parcourus. Cook.

Quand les Insulaires nous apperçurent, ils mirent leurs pirogues en mer & nous apporterent des présens de fruit. Parmi les premiers, qui vinrent à bord, il y avait deux jeunes gens d'un certain rang, que nous fîmes entrer dans la chambre du Capitaine, où on leur présenta Œdidée. La politesse de la Nation voulait qu'ils lui offrissent en dons des vêtemens: & à l'instant ils ôterent les leurs, qui étaient d'une étoffe fine, & ils les mirent sur ses épaules. Pour les remercier, il leur montra tous ses trésors, & il leur donna quelques plumes rouges auxquels ils attachaient un grand prix.

Le lendemain, à six heures du matin, on mouilla dans la baie de Matavai par sept brasses. Dès que les Naturels en furent informés, plusieurs vinrent nous témoigner leur joie de nous revoir.

Œdidée partit & ne revint pas le soir; il avait rencontré plusieurs de ses parens, & en particulier une sœur nommée Tehaa, une des plus jolies femmes de l'Isle, mariée à un homme

Cook. grand & bien fait, appellé Noona, personnage d'un certain rang & natif d'Uliétéa. Sa maison très-vaste, était située près de nos tentes, seulement à environ cent verges au-delà de la riviere. Œdidée avait quitté ses vêtemens Européens avant d'aller à terre, & mis ceux que ses Amis lui avaient donné. Il changea de costume avec un degré d'empressement & de plaisir, qui montroit sa prédilection pour les usages & les mœurs de son pays. Il ne faut pas s'étonner qu'un Naturel des Isles de la Société préfere la vie heureuse, les alimens sains, & les habits simples de ses Compatriotes, à l'agitation perpétuelle, aux mets dégoûtans, & à la parure génante & bizarre d'une troupe de Navigateurs Européens, puisqu'on voit les Eskimaux retourner joyeusement dans leur affreux pays, se nourrir de la peau & de l'huile rance de baleine, après avoir mangé à Londres des viandes substantielles, & joui de la pompe des vêtemens, & de la magnificence de cette grande Capitale.

Œdidée fut traité ainsi qu'il l'espérait, tous les Taïtiens qui le virent le regardaient comme un prodige : ils lui offrirent les mets les plus exquis, plusieurs vêtemens complets, & les nymphes de la contrée lui prodiguerent leurs faveurs. Il aimait le plaisir comme tous les enfans de la Nature : privé de femmes pendant long-

temps, & ayant pris peut-être du goût pour la débauche, en fréquentant les Matelots, il ne manqua pas d'en profiter, & il ne revint plus guères à bord. Ce qui lui donnait le plus de goût pour rester à terre, c'est qu'il pouvoit aisément y satisfaire tous ses desirs. D'ailleurs le vaisseau, sous un climat chaud, est un asyle peu commode pendant la nuit. Il y aurait été enfermé dans une chambre étroite & puante, au-lieu que sur la côte il respiroit un air pur, embaumé de parfums agréables, & rafraîchi par un vent de côte, exactement pareil au zéphyr, dont parlent tant les Poëtes. Enfin l'heureux Œdidée goûta des jouissances dont nous sommes incapables de sentir le charme.

Cook.

Dès le premier soir, les Matelots appellerent des femmes à bord, & les excès de débauches qui s'y passerent, sont incroyables.

Les femmes, qui avaient passé la premiere nuit à bord, revinrent, la nuit suivante, accompagnées de plusieurs autres, de sorte que chaque Matelot eut la sienne. La nuit fut très-belle & la lune charmante; &, comme nous célébrions la Fête de Saint George, Patron de la Grande-Bretagne, ils mêlerent les plaisirs de Vénus aux orgies de ces anniversaires.

Le 24, le Roi O-Too & plusieurs autres Chefs, suivis d'un nombreux cortège, nous ren-

Cook.

dirent visite, & nous apporterent en présent dix ou douze gros cochons, outre des fruits : nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut possible. M. Cook fut averti de l'arrivée du Prince. Sachant combien il était important de gagner son amitié, il alla à sa rencontre près de nos tentes, & le conduisit sur sa chaloupe, ainsi que ses Amis, à bord, où ils resterent à dîner. Ils partirent ensuite chargés de présens, & très-contens de notre réception.

Le Roi était accompagné de sa sœur Towraï & de son frere, & il ne montrait plus cette défiance qu'il avait lors de notre premiere relâche. Il demanda sur-tout des plumes de perroquet rouge, qu'il appellait *oora*. Les petits présens de ce plumage précieux qu'Œdidée fit à ses Amis, donnerent sans doute occasion aux demandes du Prince : cherchant à l'instant tout ce que nous avions rassemblé aux Isles des Amis, nous en trouvâmes une quantité considérable, que nous ne jugeâmes pas à propos de montrer tout-à-la-fois. Ils mettent un prix inestimable à ces plumes rouges, dont les Guerriers ornent leurs vêtemens, & dont ils se servent, peut-être, dans les grandes solemnités.

Le lendemain, les principaux personnages des deux sexes s'efforcerent de gagner nos bonnes graces, en nous amenant des cochons, des fruits,

& tout ce que produisait l'Isle, afin d'obtenir aussi de ces plumes. Il fut heureux pour nous d'en avoir beaucoup, car notre fonds de marchandises était alors fort épuisé: de sorte que, sans elles, il eût été difficile d'approvisionner le vaisseau des rafraîchissemens nécessaires.

Cook.

Notre ami Potatow, sa femme du moment, Whain-ee-ow & Polatehera, sa premiere femme, vinrent aussi nous voir: ils étaient attirés par l'éclat de nos plumes rouges, & ils ne négligerent rien afin d'en avoir; ils donnerent les plus gros cochons pour des petits morceaux d'étoffe garnis de ces plumes.

Le tonnerre ayant paru très-violent, on plaça une chaîne de cuivre au haut du grand mât: à l'instant où un des Matelots venait de l'ôter du milieu des hautbans, & de jeter l'extrémité au-delà du platbord, un éclair terrible s'élança par-dessus le vaisseau, & nous vîmes la flamme s'écouler le long de la chaîne; il fut suivi d'un coup de tonnerre épouvantable, qui ébranla tout le bâtiment, au grand étonnement des Européens & des Taïtiens qui étaient à bord. Cette explosion ne nous causa pas le moindre dommage, ce qui prouve l'utilité de la chaîne électrique, si bien démontrée d'ailleurs, tandis que l'Endéavour était à Batavia.

Nous trouvâmes qu'on venait de construire,

Cook.

& qu'on construisait une grande quantité de grosses pirogues & de maisons de toute espèce ; que le même Peuple, qui, huit mois auparavant, n'avait pas d'asyle pour s'y mettre à l'abri, vivait alors dans des habitations spacieuses ; plusieurs gros cochons rodaient autour des cases, & on appercevait d'ailleurs la prospérité d'un état naissant. Nous avions déjà tant de cochons, qu'il fallut faire une étable à terre, & l'on se souvient qu'en 1773, c'était une faveur, lorsque le Roi ou le Chef voulait bien nous en céder un seul.

D'après ces favorables circonstances, M. Cook résolu d'y faire un long séjour. En conséquence, on porta à terre les futailles vides & les voiles pour les réparer ; on calfata le bâtiment, on raccommoda les agrêts ; les hautes latitudes méridionales avaient rendu indispensables tous ces travaux.

Le matin du 26, dit M. Cook, j'allai à O-parrée avec quelques-uns de nos Officiers, & MM. Forster, pour faire à O-too une visite en forme. En approchant, nous observâmes un mouvement de quantité de grandes pirogues ; mais nous fûmes surpris, à notre arrivée, d'en voir plus de 300 rangées en ordre, le long de la côte, toutes complétement équipées & armées, & sur le rivage un nombre considérable de Guerriers. Un armement si inattendu rassemblé autour de

nous, dans l'espace d'une nuit, excita différentes conjectures : nous débarquâmes cependant au milieu de la flotte : nous fûmes reçus par une foule immense de Naturels ; la plupart avait des armes ; mais les autres n'en avaient pas ; le cri des derniers était *Tiyo no O-Too*, & celui des premiers *Tiyo no Towha*. Ce Chef, à ce que nous apprîmes par la suite, était Amiral, ou Commandant de la flotte & des troupes. Au moment où je mis à terre, un autre Chef, nommé Tee, oncle du Roi, & un de ses Ministres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-too : Towha vint bientôt me recevoir avec beaucoup de courtoisie ; il me prit par une main, & Tee par l'autre, & sans savoir où je desirais aller, ils me traînerent ainsi à travers le Peuple, qui se sépara en deux haies, & qui, de toutes parts, poussait vers moi les acclamations d'amitié *Tiyo no Tootee*. Une partie voulait me conduire à O-too, & l'autre voulait que je restasse près de Towha. Arrivé à la place d'audience, on étendit une natte sur laquelle on me fit asseoir : Tee me quitta ensuite, & il alla chercher le Roi. Towha m'engageait à ne pas m'asseoir & à le suivre ; mais, comme je ne connaissais pas ce Chef, je n'y consentis point. Tee revint bientôt, & souhaitant me conduire vers le Prince, il prit ma main pour cela. Towha s'y opposa ; de sorte que les

Cook.

Cook.

deux Taïtiens me tirant chacun à eux, me fatiguerent beaucoup, & je fus obligé de dire à Tee de permettre à l'Amiral de me mener vers sa flotte. Dès que nous fûmes devant le bâtiment Amiral, nous trouvâmes deux haies d'hommes armés, destinés, à ce que je pensai, à écarter les spectateurs, & à m'ouvrir un passage; mais, comme j'étais résolu à ne pas y aller, je donnai pour excuse l'eau qui se trouvait entre les Pirogues & moi. A l'instant un homme se jeta à mes pieds, & m'offrit de me porter. Je déclarai alors positivement que cela ne me plaisait point. Towha me quitta, sans que je visse quel chemin il prit; tout le monde refusa de me le dire.

Ce Towha s'en alla très-froidement, & il paraît qu'il était fâché: il avait beaucoup d'autorité; car, au moment où il s'approcha de nous, les Gens du Peuple s'écrierent: *Voici Towha*, & ils lui firent place avec un degré de respect qui nous étonna.

En jetant les yeux autour de moi, j'apperçus Tee, qui, je crois, ne m'avait jamais perdu de vue; je lui demandai des nouvelles du Roi, & il m'apprit qu'il était allé dans le pays *Mataou*, & il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe. Nous suivîmes son Conseil, dès que nous fûmes rassemblés, car M. Edgcumbe était seul à mes côtés; les autres se trouvaient poussés & con-

fondus dans la foule, comme nous l'avions été.

Cook.

En entrant fur notre chaloupe, nous profitâmes du moment pour examiner cette grande flotte. Les bâtimens de guerre confiftaient en 160 groffes doubles pirogues de 40 à 50 pieds de long, bien équipées, bien approvifionnées, & bien armées; mais je ne fuis pas sûr qu'elles euffent leur complément de Guerriers & de Rameurs, ou plutôt je ne le crois pas. Les Chefs & tous ceux qui occupaient les plates-formes de combats étaient revêtus de leurs habits militaires; c'eft-à-dire, d'une grande quantité d'étoffes, de turbans, de cuiraffes & de cafques. La longueur de quelques-uns de ces cafques embarraffait beaucoup ceux qui les portaient: tout leur équipage femblait mal imaginé pour un jour de bataille, & plus propre à la repréfentation qu'au fervice. Quoi qu'il en foit, il donnait sûrement de la grandeur à ce fpectacle, & les Guerriers ne manquaient pas de fe montrer fous le point de vue le plus avantageux.

Des pavillons, des banderoles, &c. décoraient les pirogues, de forte qu'elles formaient un fpectacle majeftueux, que nous ne nous attendions pas à voir dans ces mers. Des maffues, des piques &.des pierres compofaient leurs inftrumens de guerre. Les bâtimens étaient rangés près les uns des autres, la proue tournée vers la côte; le

Cook.

vaiſſeau Amiral occupait le centre : entre les bâtimens de guerre, il y avait 170 doubles pirogues plus petites, qui toutes portaient un pavillon peu ſpacieux, avec un mât & une voile, ce dont manquaient les pirogues de guerre. Nous les jugeâmes deſtinées aux tranſports, à l'avitaillement, &c., car ils ne laiſſent, dans les bâtimens de guerre, aucune eſpèce de proviſions. Je comptai qu'il n'y avait pas moins de 7760 hommes ſur ces 330 bâtimens: ce nombre paraît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'elles appartenaient ſeulement aux diſtricts d'Attahourou & d'Ahopatéea. Dans ce calcul, je ſuppoſe que chaque pirogue de guerre contenait 40 hommes, Guerriers, ou Rameurs, & que chacune des petites était montée par huit. Quelques-uns de nos MM. évaluerent à un nombre ſupérieur la quantité de monde qu'il y avait ſur les pirogues de guerre; il eſt sûr que la plupart ſemblait avoir beſoin de plus de Pagayeurs que je n'en mets; mais je crois qu'elles n'avaient pas leur monde complet. Tupia m'apprit, dans mon premier voyage, que toute l'Iſle ne levait que 6 ou 7 mille hommes: puiſque deux diſtricts fourniſſaient ce nombre de ſoldats, ſes calculs doivent avoir été ceux des anciens tems; ou bien il n'y comprenait que les *Tatatous*, c'eſt-à-dire, les Guerriers, ou les hommes adonnés aux armes dès leur enfance, & non pas les Rameurs, ni ceux

ni ceux qui étaient néceſſaires à la manœuvre des autres pirogues : je crois qu'il parlait de la milice ſur pied, & non pas de toutes les forces que l'Iſle peut mettre en campagne au beſoin.

Cook.

Le ſpectacle de cette flotte agrandiſſait encore les idées de puiſſance & de richeſſes que nous avions de cette Iſle, & tout l'équipage était dans l'étonnement: en penſant aux outils que poſsèdent ces Peuples, nous admirions la patience & le travail qu'il leur a fallu pour abattre des arbres énormes, couper & polir les planches, & enfin porter ces lourds bâtimens à un ſi haut degré de perfection. C'eſt avec une hache de pierre, un ciſeau, un morceau de corail & une peau de raie, qu'ils avaient produit ces ouvrages.

Après avoir bien examiné cette flotte, je deſirais beaucoup de revoir l'Amiral, afin d'aller, avec lui, à bord des pirogues de guerre. Nous demandâmes envain de ſes nouvelles. Je mis à terre pour m'informer où il était; mais il y avait tant de bruit & tant de foule, que perſonne ne fit attention à ce que je diſais. Enfin Tee arriva, & me chuchota à l'oreille qu'O-Too était parti pour Matavai; il me conſeilla de retourner & de me rembarquer pour deſcendre dans un autre endroit. Je ſuivis ſon conſeil, qui excita dans

Cook. notre esprit différentes conjectures. Nous en conclûmes que Towha était un Chef puissant & mécontent, qui se disposait à faire la guerre à son Souverain ; car nous n'imaginions pas qu'O-Too pût avoir d'autre raison de quitter O-Parrée, comme il le fit.

A peine fûmes-nous hors d'O-Parrée, que toute la flotte se mit en mouvement du côté de l'Ouest, d'où elle venait. En arrivant à Matavai, nos Amis nous dirent qu'elle faisait partie d'un armement destiné contre Eiméo, dont le Chef avait secoué le joug de Taïti, & s'était rendu indépendant. On nous apprit encore qu'O-Too n'était pas à Matavai, & même qu'il n'y était point venu ; de sorte que nous ne concevions pas les raisons de sa fuite d'O-Parrée. Ceci nous engagea à y retourner une seconde fois l'après-midi : nous l'y retrouvâmes alors, & nous sûmes qu'il avait évité de me voir, le matin, parce que quelques-uns de ses Sujets ayant volé plusieurs de mes vêtemens qu'on lavait à terre, il craignait que je n'en exigeasse la restitution. Il me demanda, à diverses reprises, si je n'étais pas fâché ; &, quand je l'assurai que non, & que les voleurs pouvaient garder mes effets, il parut satisfait. Towha prit l'alarme, en partie, pour le même sujet. Il pensa que le mécontentement m'empêchait d'aller à bord de son bâtiment, & que je n'aimais pas

voir dans mon voisinage tant de forces, dont je ne connaissais pas la destination. Ainsi, une méprise m'ôta l'occasion d'examiner, avec plus de soin, une partie des forces navales de cette Isle, & de m'instruire davantage de leurs manœuvres. Une pareille circonstance ne se présentera plus; car la flotte était commandée par un Chef brave, intelligent & éclairé, qui aurait répondu à toutes mes questions; &, comme nous aurions eu les objets sous les yeux, nous nous serions sûrement entendus les uns les autres. Malheureusement Œdidée ne nous accompagnait pas ce matin; & Tee, le seul homme sur qui nous pouvions compter, ne servait qu'à nous embarrasser davantage.

Le matin du 27 Avril, Towha m'envoya deux gros cochons & des fruits, par deux de ses domestiques, à qui il avait donné ordre de ne rien recevoir; &, en effet, je leur offris des présens qu'ils ne voulurent point accepter. Bientôt j'allai à O-Parrée, où je trouvai ce Chef & le Roi; &, après avoir resté peu de temps à terre, je les ramenai dîner à bord, ainsi que Tarevatoo, frere cadet du Roi, & Tee: à l'approche du vaisseau, l'Amiral, qui n'en avait jamais vu, témoigna une extrême surprise. On le conduisit dans l'intérieur du bâtiment, & il en examina toutes les parties avec une grande attention. O-Too faisait les honneurs,

Cook.

& lui expliquait tout ; car alors il connaissait bien la structure de la *Résolution*. Towha ayant dîné, mit un cochon dans les entreponts, & se retira, sans que je susse rien : il ne me laissa pas le temps de le remercier, par des libéralités, de ce présent, ni de celui qu'il m'avait fait le matin : le Roi & sa suite partirent aussi bientôt. O-Too montrait du respect pour ce Chef : il desirait que je lui en témoignasse de mon côté ; & cependant il en avait conçu de la jalousie ; je ne sais pourquoi. Il nous avoua franchement, la veille, que Towha n'était pas son ami. Ces deux Chefs me solliciterent, à bord, de les aider contre Tiarrabou, quoique la paix régnât alors entre les deux royaumes, & on me dit que leurs forces réunies allaient marcher contre Eiméo. Je ne sais pas s'ils me firent cette proposition dans la vue de rompre avec leurs voisins & leurs alliés, en cas que je promisse du secours, ou seulement pour sonder mes dispositions ; probablement ils auraient embrassé volontiers une occasion qui les mît en état de conquérir ce Royaume, & de le réunir au leur, comme il l'était autrefois. Quoi qu'il en soit, je n'entendis plus parler de ce projet, & je ne dis rien qui pût les y encourager.

M. Forster ajoute ce qui suit : je fus frappé de l'extrême attention que portait Towha sur toutes les parties du bâtiment ; il admirait la force & la

grosseur des couples, des mâts & des cordages, & il trouva nos manœuvres & nos machines si supérieures à celles de son pays, qu'il nous demanda plusieurs choses, & sur-tout des cables & des ancres. Il était alors vêtu comme le reste du Peuple, & nu jusqu'à la ceinture, à cause de la présence du Roi : j'eus peine à le reconnaître ; il avait beaucoup d'embonpoint & un ventre énorme, que les longs plis de ses robes militaires cachaient la veille. Ses cheveux étaient gris-argent, & sa physionomie la meilleure & la plus prévenante que j'aie jamais vue sur ces Isles. Il mangea de bon cœur, ainsi qu'Otoo, ce qu'on lui servit. Le Roi, qui se mettait fort à son aise, ne se gênait pas plus que chez lui, & il prenait plaisir à instruire Towha de nos manieres. Il lui apprit à se servir du couteau & de la fourchette, à manger du sel avec la viande & à boire du vin. Il badinait sur la couleur rouge du vin, &, au moment où il allait l'avaler, il disait que c'était du sang. Towha ayant goûté d'une de nos liqueurs, composée d'eau-de-vie & d'eau, voulut goûter de l'eau-de-vie seule, & l'appella *Evaï no Bretannée*, de l'eau de la Bretagne, & il en but un verre sans faire de grimaces. Il fut très-joyeux, ainsi que Sa Majesté, & ils montrerent, l'un & l'autre, beaucoup de goût pour notre maniere de vivre & d'apprêter les alimens.

Cook.

Dans la foule de pirogues, qui ne cessaient de nous entourer, il y avait toujours des Chefs de districts, qui nous apportaient des cochons, & ce qu'ils avaient de plus précieux, pour les échanger contre des plumes rouges auxquelles ils mettaient un prix extravagant. Ces plumes produisirent une grande révolution dans les liaisons des femmes avec nos Matelots ; ceux qui avaient eu soin de faire provision de cette marchandise précieuse aux Isles des Amis, recevaient les caresses des Taïtiennes & choisissaient, parmi elles, celles qui leur plaisaient davantage. Le fait suivant prouvera quelles tentations irrésistibles ces plumes excitaient dans l'ame des Taïtiens. J'ai dit ailleurs que les femmes des Chefs ne permettaient aucune liberté aux Européens, & que si, avant le mariage, les filles accordaient leurs faveurs, les épouses ne souillaient point la couche nuptiale : cependant un Chef vint offrir sa femme à M. Cook, & la Taïtienne, suivant l'ordre de son mari, essaya de séduire le Capitaine, & pour cela elle exposa ses charmes avec beaucoup d'impudence. Je fus fâché que cette proposition vînt de la part de Potatow, dont le caractere était d'ailleurs sans tache ; mais, après nous avoir montré tant de grandeur, il descendit à cet excès de bassesse. Sa conduite nous inspira une indignation que nous ne pûmes pas nous empêcher

Cook.

de lui témoigner, & nous lui fîmes de sanglans reproches sur sa faiblesse. Heureusement les Matelots avaient vendu aux Marquises une quantité considérable de ces plumes rouges, avant de savoir le prix qu'elles auraient ici. Si toutes ces richesses avaient été apportées à Taïti, il est probable que la valeur des provisions se serait tellement accrûe, que nous aurions obtenu moins de rafraîchissemens que lors de notre premiere relâche. Une seule plume formait un présent d'une extrême valeur & fort supérieur à un grain de verre & à un clou; & le plus petit morceau d'étoffe, revêtu de ces plumes, produisait la folle joie que ressentirait un Européen qui trouverait le diamant du Grand-Mogol. Potatow nous apporta son casque monstrueux de cinq pieds de haut, & il l'échangea contre des plumes; d'autres suivirent son exemple, & chaque Matelot acheta des boucliers sans nombre. Ce qui est plus étonnant, ils nous offrirent ces habits singuliers, dont on parle dans le premier Voyage de Cook, qu'ils refuserent absolument d'échanger en 1769. Ces vêtemens, composés de productions les plus rares de l'Isle & de la mer qui l'environne, & travaillés avec un soin & une adresse extrêmes, doivent être parmi eux, d'un prix considérable. Nous n'en achetâmes pas moins de dix, qu'on a rapportés en Angleterre. Le Capitaine Cook en a donné

Cook. un au Musæum : & mon Pere a eu l'honneur d'en présenter, à l'Université d'Oxford, un second, qui est déposé aujourd'hui au Musæum Ashmoléen. Cet ajustement remarquable consiste en une planche légere d'une forme demi-ronde d'environ deux pieds de long, & de quatre ou cinq pouces de large : la planche est garnie de cinq coquilles de nacre de perle choisies, attachées à des cordons de bourre de cocos, passées dans les bords des coquilles, & dans plusieurs trous dont le bois est percé : une autre coquille de la même espèce, mais plus grande, festonnée de plumes de pigeon, gris-bleu, est placée à chaque extrémité de cette planche, dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de la partie concave, il y a deux coquilles qui forment ensemble un cercle d'environ six pouces de diamètre, & au sommet de ces coquilles, il y a un très-grand morceau de nacre de perle oblong, s'élargissant un peu vers l'extrémité supérieure, & de neuf ou dix pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiseaux du Tropique, forment autour un centre rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tissu de petits morceaux de nacre de perle, qui, par l'étendue & la forme, ressemble à un tablier : on y compte dix ou quinze rangs de pièces d'environ un pouce & demi de long, & un dixieme

de pouce de large ; chacune eſt trouée aux deux extrémités, afin de pouvoir ſe poſer ſur d'autres rangs. Les rangées ſont parfaitement droites & parallèles ; les ſupérieures coupées & extrêmement courtes, à cauſe du demi-cercle de la planche. Les inférieures ſont auſſi communément plus étroites, & aux extrémités de chacune eſt ſuſpendu un cordon, orné de coquillages, & quelfois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes & jaunes, ſur chaque côté du tablier, ce qui eſt la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une groſſe corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajuſtement tombe perpendiculairement devant lui ; le tablier cache ſa poitrine & ſon eſtomac ; la planche couvre ſon col & ſes épaules, & les deux premieres coquilles maſquent ſon viſage. Une de ces coquilles eſt percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui les porte, regarde pour ſe conduire. La coquille ſupérieure & les longues plumes dont elle eſt entourée, s'étendent à au moins deux pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme.

Le reſte de l'habit n'eſt pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'eſt-à-dire, une natte ou une

Cook.

pièce d'étoffe trouée au milieu : il place dessus une seconde pièce de la même espèce, mais dont la partie de devant, qui retombe presque jusqu'aux pieds, est garnie de boutons de coques de noix de cocos. Une corde d'étoffe brune & blanche, attache ce vêtement autour de la ceinture : un large morceau de réseau, entouré de grandes plumes bleuâtres, couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes & jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, est placé sur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes parallèles, & alternativement brunes, jaunes & blanches, descend du turban sur le col & les épaules, afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins possible.

Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bizarre ; il tient dans sa main deux grandes coquilles perlieres, avec lesquelles il produit un son continuel, & dans l'autre un bâton armé de dents de goulu dont il blesse tous les Naturels, qui s'approchent par hasard de lui. Je ne sais pas quelle a été l'origine de cette singulière coutume, mais il me semble qu'elle est destinée à inspirer de l'horreur ; & l'ajustement fantastique qu'on vient de décrire, ayant cette forme effrayante & extraordinaire que les nourrices attribuent aux esprits & aux

fantômes, je suis tenté de croire qu'il y a quelque superstition cachée sous ce rit funéraire. Peut-être imaginent-ils que l'ame du mort exige un tribut d'affliction & de larmes, & c'est pour cela qu'ils appliquent des coups de dents de goulu. Quoi qu'il en soit, les Naturels ne nous ont donné aucune lumiere sur ce sujet. Ils nous parlaient fort en détail de la cérémonie & du vêtement; mais il n'a pas été possible de nous faire entendre, quand nous demandions la cause de cet usage. Œdidée découvrit seulement qu'à la mort d'un homme, c'est une femme qui accomplit le rit funéraire; mais que c'est un homme, à la mort d'une femme.

En Angleterre, les habits de deuil de Taïti ont excité tant de curiosité, qu'un Matelot en a vendu un 25 guinées. Les Taïtiens, à cet égard, ne le cèdent en rien aux Nations civilisées. Après que Œdidée eut raconté tout ce qu'il savoit des pays qu'il avait vus, les Chefs nous demandaient sans cesse des curiosités de Tonga-Tabbo, Waï-hoo, & Waïtahoo *(a)*, plutôt que des marchandises d'Angleterre. Les ajustemens de tête en plumes des deux dernieres Isles, & les paniers, les massues & les étoffes peintes de la premiere,

---

(a) De l'Isle d'Amsterdam, de l'Isle de Pâque & de Sainte-Christine.

Cook.

leur plaisaient extrêmement ; ils acquéraient, avec empressement, les nattes de Tonga-Tabbo, quoiqu'en général elles fussent pareilles à celles qu'ils fabriquent. Nos Matelots profiterent de cette fantaisie pour les tromper ; ils leur vendaient, sous le nom d'Amsterdam, des nattes achetées aux Isles de la Société. Ainsi, il y a une ressemblance universelle dans les goûts des hommes de de tous les pays.

Ce rapport nous parut encore plus frappant, en les voyant écouter avidement les histoires d'Œdidée leur compatriote. Ils le suivaient toujours en foule ; les vieillards lui témoignaient beaucoup d'estime, & les principaux personnages de l'Isle, sans en excepter la famille Royale, recherchaient sa compagnie. Outre le plaisir de l'entendre, ils obtenaient de lui des présens fort riches : il passait son temps si agréablement à terre, où il trouvait, à chaque pas, de nouveaux Amis, qu'il venait rarement à bord, à moins que ce ne fût pour y chercher quelques-uns de ses trésors, ou pour montrer le bâtiment à ses connaissances, & les présenter au Capitaine Cook & à ses compagnons de voyage. Ce qu'il racontait cependant paraissait quelquefois trop merveilleux, pour être cru, & alors les Taïtiens nous demandaient s'il disait la vérité. La pluie changée en pierre, les rochers blancs & les montagnes so-

glaces que nous convertissions en eau douce, & le jour perpétuel du cercle antarctique, leur semblaient sur-tout si inconcevables, que nous eûmes peine à le leur persuader. Ils crurent plus aisément ce qu'on leur raconta des Cannibales de la Nouvelle-Zélande, quoique cet usage les remplît d'horreur.

Cook.

Œdidée, pendant l'excursion que fit mon Pere aux collines, amena, sur la Résolution, une troupe de Naturels, pour leur montrer la tête du Zélandais que M. Pickersgill conservait dans de l'esprit-de-vin. Après qu'on la leur eut fait voir, de nouvelles foules accoururent bientôt, afin de jouir d'un si étrange spectacle. Je fus présent toutes les fois qu'on l'exposa devant eux; &, ce qui m'étonna, ils ont, dans leur langue, le terme de te taë-aïï, *mangeurs d'hommes*, qu'ils prononcerent tous dès le premier abord. En proposant des questions sur cette circonstance extraordinaire, parmi les Chefs & les Insulaires les plus intelligens, ils me dirent qu'ils savent, par tradition, que très-anciennement il y avait sur leurs Isles des mangeurs d'hommes d'une taille très-robuste, & qui causerent de grands ravages dans la contrée; mais que cette race abominable, était éteinte depuis long-temps. O-Maï, avec qui j'ai causé, sur ce sujet, en Angleterre, m'a dit depuis la même chose, & en termes encore plus

Cook. forts. Faut-il en conclure qu'une troupe de Cannibales descendirent jadis dans cette Isle, où n'est-il pas évident plutôt que les Taitiens furent autrefois anthropophages, avant d'arriver à ce degré de civilisation qu'ont amené par la suite l'excellence de leur pays, & de leur climat, & la profusion de végétaux & de nourritures animales dont ils jouissent ? Plus on examine l'Histoire des différentes Nations, & plus cet usage semble universel. On voit encore, à Taïti, des restes d'anthropophagie. Le Capitaine Cook y remarqua, en 1769, quinze mâchoires récentes, suspendues à une maison.

Pendant la nuit du 28, un des Naturels entreprenant de voler une futaille à l'aiguade, fut pris en flagrant délit, envoyé à bord, & mis aux fers, O-Too & les autres Chefs le virent dans cette situation. Après que M. Cook leur eut exposé son crime, O-Too demanda sa liberté; il la refusa, en disant que, puisque nous punissions les hommes de notre équipage quand ils commettaient la moindre offense envers ses sujets, il était juste aussi de châtier ce Taïtien. En conséquence, il ordonna qu'on conduisît le voleur à terre dans les tentes, & le suivant avec O-Too, Towha, il fit mettre la Garde sous les armes, & attacher l'Indien à un poteau. O-Too, sa sœur, & plusieurs Naturels demanderent sa grace avec instance; Towha, sans proférer un seul mot, était

fort attentif à tout ce qui paſſait. M. Cook adreſſa alors des plaintes au Roi ſur la conduite de cet homme, & ſur celle de ſon Peuple en général; il lui dit que nous ne leur prenions rien ſans les payer; &, énumérant les différens articles que nous leur donnions en échange de leurs proviſions, animaux, outils, étoffes, &c. il inſiſta particulierement ſur ce qu'ils avaient tort de nous voler, puiſque nous étions leurs Amis; ajoutant que le châtiment de cet homme ſerait un moyen de ſauver la vie à quelques-uns de ſes Compatriotes, en les détournant de commettre de pareils crimes, pour leſquels ils ſeraient tués, tôt ou tard, à coups de fuſil. Ces argumens, qu'il comprit très-bien, parurent le perſuader, & il ſupplia ſeulement que l'homme ne fût pas *mattéroü* (mis à mort). Alors on commanda à la foule, qui était aſſez nombreuſe, de ſe tenir à une diſtance convenable, &, en préſence de l'aſſemblée, le voleur reçut vingt-quatre coups de fouet, il les ſupporta avec beaucoup de fermeté. Les Naturels, effrayés, s'enfuirent; mais Towha courant après eux, les rappella & les harangua plus d'une demi-heure. Son diſcours était compoſé de petites ſentences dont on n'entendit que quelques-unes; mais, à ce que nous apprîmes, il récapitula une partie de ce que M. Cook venait de dire à O-Too; il expoſa les avantages divers que nous leur avions procurés,

Cook.

Cook.

& condamnant leur conduite passée, il leur recommanda d'en avoir une différente à l'avenir. La grace de ses gestes & l'attention de ses Auditeurs lui donnerent, dans notre esprit, le rang de grand Orateur. O-Too ne dit pas un mot. Dès que Towha eut fini sa harangue on ordonna aux soldats de marine de faire l'exercice, & de tirer des volées à balle; &, comme ils étaient très-prompts dans leurs manœuvres, il est plus aisé de concevoir que de décrire l'étonnement des Insulaires, sur-tout de ceux qui n'avaient rien vu de semblable auparavant. Les Chefs prirent ensuite congé, & se retirerent avec leur cortège, plus effrayés peut-être que charmés de ce qu'ils avaient vu.

Towha revint, l'après midi, avec sa femme, qui était très-âgée, & qui semblait avoir un aussi bon caractere que son mari: ils montaient une grande double pirogue, garnie d'un pavillon sur l'arriere, & conduite par huit Pagayeurs; ils nous inviterent, M. Hodges & moi, à entrer dans leur bâtiment, & nous les accompagnâmes à O-parrée. Pendant la route, Towha nous fit différentes questions, & en particulier sur la nature & la constitution de notre patrie. Il croyait que M. Banks était au moins frere du Roi, & le Capitaine Cook Grand-Amiral; il fut fort étonné, & il nous écouta avec une extrême attention, quand nous lui apprîmes qu'il se trompait; mais, dès

que

que nous lui dîmes que nous n'avions ni noix de cocos, ni arbres à pain, il parut avoir assez mauvaise opinion de notre pays, malgré les avantages que nous lui exposions d'ailleurs. En débarquant, il ordonna de servir un repas de poissons & de fruits : nous avions quitté la table pour partir ; mais, ne voulant pas le blesser, nous nous assîmes & nous mangeâmes des mets excellens ; nous comparions cet heureux pays au Paradis de Mahomet, où l'appétit n'est jamais rassasié. J'ai oublié de dire que, voulant tout de suite manger avec nos mains, Towha nous arrêta, & nous pria d'attendre : & bientôt un homme de sa suite apporta un grand couteau de cuisine & des bâtons de bambou, qui devaient nous tenir lieu de fourchettes. Towha découpa les mets, & il nous donna à chacun un bambou, en disant qu'il mangerait à la maniere anglaise ; au-lieu de porter son fruit à pain à sa bouche en gros morceaux, il le coupait en petites parcelles, & il en prenait une après chaque bouchée de poisson, pour montrer que, depuis le temps qu'il avait dîné avec nous, il n'avait pas oublié nos usages. La femme dîna à part, quand nous eûmes fini, suivant la coutume invariable du pays. Après nous être promenés, &, après avoir causé avec eux, jusqu'au coucher du soleil, nous nous embarquâmes sur leur pirogue, pour aller au district appellé *Atahooroo*, dont une partie appar-

Cook.

tenait à Towha. Ils nous firent de tendres adieux, & promirent de revenir au vaisseau en peu de jours. Nous louâmes une double pirogue pour un clou, & nous fûmes de retour à bord avant la nuit.

Le nombre des prostituées était fort augmenté sur notre bord, depuis que nous avions montré les plumes rouges; &, cette nuit, plusieurs roderent autour des ponts, cherchant des amoureux. Le porc frais les attirait aussi; car, privées chez elles de ces mets exquis, elles tâchaient d'en obtenir de nous, & quand elles en venaient à bout, elles en consommaient une quantité incroyable; la digestion les exposait ensuite à de grands embarras, & elles troublaient souvent les matelots, qui voulaient dormir, après les fatigues de la journée: dans certaines occasions pressantes, elles desiraient être accompagnées de leurs amans; mais, comme ceux-ci n'y consentaient pas toujours, les entre-ponts se remplissaient d'ordures. Tous les soirs, ces femmes se divisaient en différentes troupes, qui dansaient sur les gaillards d'arriere & d'avant, & sur le grand pont; leur gaieté était tumultueuse, & approchait quelquefois de l'extravagance; d'autres fois, l'originalité & la bizarrerie de leurs idées nous amusaient. Un de nos scorbutiques, à qui les nourritures végétales avaient rendu un peu de forces, excité par l'exemple de ses camarades, fit sa cour à une

Taïtienne, la mena vers le soir dans son poste, & alluma une chandelle. L'Indienne regarda son amant en face, &, s'appercevant qu'il avait perdu un œil, elle le prit par la main, & le conduisit sur le pont, auprès d'une fille qui avait éprouvé le même accident, & elle lui dit : *Celle-ci vous convient, mais pour moi, je n'aurai pas de privautés avec un borgne.* Cook.

Le premier Mai, mon Pere alla à terre, & trouva O-Rettée, le Chef d'O-Hiddéa, district & havre où mouilla M. de Bougainville. Ce Chef demanda au Capitaine Cook si, à son retour en Angleterre, il verrait M. de Bougainville, qu'il appellait Potavirrée; &, ayant eu une réponse négative, il proposa la même question à mon Pere, qui lui dit que cela était possible, quoiqu'il ne vécût pas dans le même Royaume. *Alors*, répliqua O-Rettée, *dites-lui que je suis son ami, & que je desire de le revoir à Taïti, & afin que vous vous souveniez de ma commission, je vous enverrai un cochon dès que je serai chez moi.* Il se mit ensuite à raconter que son ami, M. de Bougainville, avait deux vaisseaux, &, sur l'un d'eux, une femme laide : il revint souvent à cette circonstance; car il lui paraissait extraordinaire qu'une femme seule s'embarquât dans une pareille expédition. Il parla aussi de l'arrivée d'un vaisseau Espagnol, que nous avions déjà appris durant

Cook.

notre premiere relâche ; mais il nous assura que lui & ses compatriotes ne sentaient pas beaucoup d'affection pour ces étrangers.

Nous apprîmes qu'Œdidée venait d'épouser la fille de Toperrée, Chef de Matavaï : l'un des Volontaires nous dit qu'il avait assisté à ce mariage, & qu'il avait vu faire un grand nombre de cérémonies ; mais, quand on le pria de nous les raconter en détail, il répondit que, quoiqu'elles fussent très-curieuses, il ne pouvait s'en rappeller aucune ; & que d'ailleurs, s'il s'en souvenait, il ne saurait pas comment s'exprimer. De cette maniere, nous perdîmes l'occasion de faire des découvertes intéressantes sur les usages de ces Insulaires ; c'est dommage qu'un Observateur intelligent n'ait pas été témoin de ce mariage. Œdidée amena son épouse à bord ; elle était très-jeune, d'une petite taille, & sa beauté n'avait rien de remarquable ; mais très-versée dans l'art de demander des présens ; elle allait sur chaque partie du vaisseau, rassemblant une grande quantité de grains de verre, de clous, de chemises & de plumes rouges, que chacun s'empressait de lui donner, parce que nous aimions tous son mari. Œdidée nous apprit qu'il desirait beaucoup de s'établir à Taiti, parce que ses amis lui offraient des terres, une maison, & des propriétés de toute espèce ; il était agrégé à la famille d'un

Arée, estimé par le Roi lui-même, & respecté de tous les Insulaires, & même un de ses amis lui avait donné un domestique, ou toutow, qui ne le quittait jamais, qui exécutait ponctuellement ses ordres, & qui enfin, par sa soumission & son obéissance, ressemblait à un esclave. Cook.

Quoiqu'Œdidée eût renoncé au projet de venir en Angleterre, Hoono, jeune homme plein d'intelligence, souhaitait de visiter cette contrée, & il pria instamment mon Pere, ainsi que plusieurs autres de nos Messieurs, de le prendre à bord. Mon Pere ayant proposé de se charger de tous les frais, le Capitaine Cook y consentit sur-lè-champ, & on annonça au Taïtien, qu'il devait s'attendre à ne jamais revoir sa patrie, parce que, peut-être, on n'enverrait pas un autre vaisseau à Taïti. Hoono était trop empressé de partir, pour que cette difficulté l'arrêtât; il sacrifia l'espoir de retourner dans son pays, au plaisir de connaître le nôtre; mais, le soir, M. Cook déclara qu'il ne voulait point le recevoir sur son vaisseau, & le jeune-homme fut obligé de rester à Taïti. Comme nous nous proposions de lui apprendre l'art du charpentier & du serrurier, il serait retourné dans son Isle avec des connaissances au-moins aussi utiles qu'O-Maï, qui, après un séjour de deux ans en Angleterre, sera en état d'amuser ses compatriotes

Cook.

avec la musique d'une orgue portative, ou avec des marionnettes.

A notre retour, nous trouvâmes à bord toute la Famille Royale, & dans la foule, Neehourraï, sœur aînée d'O-too, mariée à T'arree-Derre, fils d'Ammo. Tarre-Watow, frere du Roi, resta parmi nous, après que tous les autres furent partis, & passa la nuit à bord. Pour l'amuser, on tira des feux d'artifice du haut des mâts, ce qui lui causa un extrême plaisir. A souper, il nous fit l'enumération de tous ses parens, & il nous raconta l'histoire de Taiti. O-Maï m'a confirmé, en Angleterre, tous les détails qu'il me donna; il nous apprit qu'Ammo, Happai & Tootahah étaient trois freres, & qu'Ammo, comme le plus vieil, avait la souveraineté de tout Taiti. Il épousa O-poréa (Obéréa,) Princesse du sang royal, & il en eut Tarree-Derre, qui fut appellé, dès le moment de sa naissance, Aree-Rahaï, ou Roi de Taiti. Sous le régne d'Ammo, le Capitaine Wallis visita l'Isle, & trouva Obéréa revêtue de l'autorité souveraine. Environ un an après son départ, une guerre s'alluma entre O-Ammo & son vassal Wahéatua, Roi de la plus petite péninsule; Wahuéatua débarqua à Paparra, où Ammo résidait; &, après avoir mis en déroute ses forces, & massacré une grande partie de ses soldats, il brûla les plantations & les cabanes,

& emmena tous les cochons & toutes les volailles qu'il put trouver. Ammo & Obéréa, avec toute leur ſuite, dont O-Maï m'a dit qu'il faiſait partie, s'enfuirent dans les montagnes au mois de Décembre 1768. Le conquérant conſentit enfin à la paix, à condition qu'Ammo ſe dépouillerait du gouvernement, & que le droit de ſucceſſion ſerait ôté à ſon fils, & donné à O-Too, fils aîné de ſon frere Happaï. La convention ſe termina de part & d'autre, & Tootohah, frere cadet d'Ammo, fut nommé Régent. Cette révolution reſſemble beaucoup à celles qui arrivent ſouvent dans les Royaumes deſpotiques de l'Aſie : il eſt rare que le conquérant oſe gouverner le pays qu'il a ſubjugué : ordinairement il le pille, & il y nomme un autre Souverain, qu'il choiſit dans la famille régnante.

Obéréa avait de fréquentes querelles avec ſon mari, & elle le battait ſouvent. Ils ſe ſéparerent, le mari prit pour maîtreſſe, une jeune femme très-belle, & Obéréa, de ſon côté, prodigua ſes faveurs à Obadée & à d'autres amans. Les infidélités d'Ammo ſemblent avoir été le fondement de ces diſputes : ces brouilleries, qui ne ſont pas auſſi communes à Taïti qu'en Angleterre, arrivent cependant quelquefois, ſur-tout ſi la femme commence à perdre ſes charmes, &

exige toujours les mêmes ſoins. Voici un ſecond fait dont nous fûmes témoins. Polatehera, jadis femme de Potatow, mais qui en était alors ſéparée, avait pris en ſa place un jeune mari ou amant, dès qu'elle avait vu ſon premier amant s'attacher à une autre Taïtienne. Le jeune-homme aimait une fille de ſon âge, ils ſe donnaient des rendez-vous ſur notre vaiſſeau; &, comme ils ne cachaient pas bien leurs amours, on les découvrit. La fiere Polathera les ſurprit un matin, donna à ſa rivale pluſieurs coups ſur la tête, & fit à l'amant coupable une ſévere réprimande.

Cook.

Le Capitaine Cook trouva, en 1767, le gouvernement de Taïti dans les mains de Tootahah: ce Prince, devenu fort riche, par les préſens qu'il avait reçu des Anglais, après le départ de l'Endéavour, perſuada aux Chefs de Taïti-Nue ou de la grande Péninſule de marcher contre Wahéatua, qui avait fait un ſi grand outrage à ſa famille. Ils équiperent une flotte, & ſe rendirent à Tiarrabou, où Wahéatua ſe prépara à les recevoir; mais comme c'était un vieillard, qui deſirait finir ſes jours en paix, il aſſura Tootahah par Députés qu'il était ſon ami, qu'il lui reſterait toujours attaché, & il le conjura de retourner dans ſon pays, ſans attaquer ceux qui l'aimaient. Tootahah, dont ces careſſes ne changerent point la

résolution, donna ordre de livrer bataille : la perte fut à-peu-près égale des deux côtés, & Tootahah se retira, afin d'attaquer l'ennemi par terre. Happaï & toute sa famille, désapprouvant cette entreprise, resterent à O-parrée ; mais Tootahah emmena O-Too, & se mit en route entre les deux Péninsules ; Wahéatua vint à sa rencontre ; il y eut un combat sanglant ; Tootahah y périt, & son armée fut dispersée. Quelques Taïtiens nous dirent qu'il fut fait prisonnier, & mis à mort ensuite ; mais d'autres, & sur-tout O-Maï nous assurerent qu'on le massacra dans le fort de la mêlée. O-Too se retira en hâte au fond des montagnes avec un petit nombre d'amis choisis, & Wahéatua, suivi de ses forces victorieuses, marcha sur-le-champ à Matavaï & à O-parrée. A son arrivée, Happaï s'enfuit ; mais Wahéatua lui fit dire qu'il n'avait aucun différend avec lui ni avec sa famille, & qu'il avait toujours souhaité la paix. O-Too, après avoir traversé des chemins difficiles & des précipices, arriva bientôt du sommet des montagnes, joignit son Pere & tous ceux qui l'accompagnaient. Une paix générale fut conclue : O-Too prit les rênes du gouvernement, & les améliorations que nous remarquions depuis huit mois, semblent prouver qu'il travaille avec intelligence au bien-être de ses sujets.

Cook.

Te-Arée-Watow nous apprit en outre que son Pere avait huit enfans; 1.° Tedua Neehouraï, âgée d'environ trente ans, & mariée à Tarree Deeree, fils d'Ammo; 2.° Tedua Towraï, âgée de vingt-sept ans, qui n'était pas encore mariée, & qui semblait avoir une aussi grande autorité parmi les femmes, que le Roi son frere en avait sur toute l'Isle; 3.° O-Too, Arée Rahai, ou Roi de Taïti, qui a environ vingt-six ans: Wahéatua est obligé de découvrir ses épaules en sa présence, comme devant son légitime Seigneur; 4.° Tedua-Tehamaï, morte jeune; 5.° T'earée Watow, qui semblait âgé d'environ seize ans; il nous dit qu'il portait un autre nom, que j'ai oublié, d'où je conclus que celui que je viens d'énoncer était son titre; 6.° Tubuaiteraï, appellé aussi Mayorro, âgé de dix ou onze ans; 7.° Errérétua, petite fille de sept ans; & 8.° Tepaow, petit garçon de quatre ou cinq ans. Un corps sain, sans être corpulent, & une tête touffue, paraissaient caractériser toute la famille; en général, leurs traits étaient agréables, mais leur teint un peu brun, si on en excepte celui de Neehouraï & d'O-Too: ils étaient fort chéris de la Nation, qui, en tout, aime passionnément ses Chefs; leur conduite est en effet si affable & si amicale, qu'elle inspire une bienveillance universelle. Tedua-Towraï accompagnait ordinairement le Roi son

frere, quand il venait nous voir à bord, & elle ne croyait pas s'abaisser, en vendant aux Matelots des fruits & différentes curiosités pour des plumes rouges. Se trouvant un jour dans la Grand'Chambre avec O-Too, le Capitaine Cook & mon Pere, elle regardait des tas d'outils de fer & d'autres marchandises, M. Cook ayant été appellé sur le pont, elle chuchota quelque chose à son frere, qui, à l'instant, s'efforça de détourner l'attention de mon Pere, en lui proposant diverses questions. Mon Pere, qui s'apperçut de ses desseins, fit semblant de ne pas regarder autour de lui, & la Princesse croyant ne pas être vue, cacha deux grands clous dans les plis de son vêtement. Quand M. Cook revint, mon Pere l'avertit de ce petit stratagême, mais ils jugerent qu'il valait mieux n'en rien dire que l'ébruiter. On remarquera que toutes les fois qu'elle avait témoigné du goût pour quelques-unes de nos richesses, on ne les lui avait jamais refusées, au contraire, nous lui en donnions plus qu'elle n'en demandait. Il est donc extraordinaire qu'elle ait eu la tentation de voler une chose qu'elle pouvait acquérir honnêtement. Plusieurs des femmes, qui étaient à bord, furent accusées de conduire dans son lit des Towtows, ou des hommes d'un rang inférieur, sans que son frere en sût rien. Dans un pays où l'on suit librement les mouvemens de la Nature,

Cook.

on ne peut pas attendre de la réserve de ceux à qui leur rang permet encore plus qu'aux autres de faire toutes leurs volontés. Les passions sont les mêmes par-tout : le même instinct domine l'Esclave & le Prince, & produit toujours le même effet dans tous les pays.

Le 14 Mai, Œdidée se rendit à bord, & nous apprit qu'il se décidait à rester dans l'Isle ; mais je le déterminai à nous accompagner à Uliétéa. Il présenta au Capitaine Cook plusieurs Insulaires de Bolabola, dont l'un était son frere. Ils demandaient à être transportés aux Isles de la Société, & M. Cooky consentit.

Tout transporté de joie, il nous annonça, en secret, qu'il avait partagé la couche d'Obéréa la nuit derniere : il regardait cette faveur signalée, comme une marque de distinction, & il nous montra plusieurs pièces de l'étoffe la plus fine qu'elle lui avait donnée. Obéréa, malgré sa vieillesse, conservait donc encore des desirs très-vifs.

Bientôt après, Towha, Poatatou, Oamo, Happi, Obéréa, & quelques autres de nos Amis, nous apporterent des fruits, &c. Pour monter Towha sur le vaisseau, on laissa tomber un fauteuil, soutenu par des cordes, & nous le tirâmes en haut; ce qui lui fit un grand plaisir, & ce qui étonna beaucoup ses Compatriotes. On l'assit ensuite sur une chaise, au milieu du gaillard :

ſa femme était avec lui. Parmi divers préſens que lui fit M. Cook, il y avait un pavillon Anglais, qui l'enchanta d'autant plus qu'on lui en apprit l'uſage. Cook.

Nous parlâmes de l'expédition projetée contre Eiméo, & Towha continua de nous aſſurer qu'elle aurait lieu immédiatement après notre départ. Malgré ſa maladie, il était déterminé à commander la flotte en perſonne : il nous dit que ſa vie était peu importante, puiſqu'il ne pouvait pas être long-tems utile à ſon pays ; quoique très-infirme, il était fort gai ; tous ſes ſentimens annonçaient le véritable héroïſme : il prit congé de nous avec une tendreſſe & une cordialité extrêmes.

Dès que nous eûmes renvoyé nos Amis, (récit de M. Cook) nous apperçûmes un grand nombre de pirogues de guerre, doublant la pointe d'O-Parrée. Voulant les examiner de plus près, je me rendis en hâte, ſur la côte, avec quelques-uns de nos Meſſieurs : j'arrivai avant que les pirogues euſſent débarqué, & j'eus occaſion de voir de quelle maniere elles approchent du rivage : quand elles ſe trouverent devant l'endroit, où elles projetoient d'atterrer, elles ſe formerent en diviſions, compoſées de trois ou quatre bâtimens, (peut-être qu'il y en avait un peu plus dans chaque diviſion,) qui ſe ſuivaient de près, & enſuite chaque diviſion, l'une après l'autre, pagaya,

Cook.

de toutes ses forces, vers le rivage: la manœuvre s'exécuta d'une maniere si adroite, qu'elles formerent, le long de la greve, une ligne qui n'avait pas un pouce d'inflexion. Les Rameurs étaient excités par leurs Chefs, placés sur les plates-formes, & dirigés par un homme qui tenait une baguette à la main, & qui occupait l'avant de la pirogue du milieu. Ce Conducteur annonçait aux Rameurs, par des paroles & par des gestes, quand ils devaient pagayer tous à-la-fois; quand l'un des côtés devait s'arrêter, &c. Les pagayes de gouvernail ne suffisaient pas pour la marche. La promptitude de tous leurs mouvemens prouvait leur habileté dans la manœuvre. Après que M. Hodges eut dessiné la flotte, telle qu'elle était le long de la côte, nous mîmes à terre, & nous allâmes à bord de plusieurs de ces pirogues, afin de les mieux contempler. La flotte, composée de quarante voiles, & équippée de la même maniere que celle dont on a parlé plus haut, appartenait au petit district de Tettaha, & elle venait à O-Parrée passer, comme la premiere, la revue du Roi. Elle était suivie de quelques petites doubles pirogues, qu'ils appellaient *marais*, & qui avaient, à l'avant, une espèce de double couchette couverte de feuilles vertes, chacune suffisante pour contenir un homme. Ils nous dirent que c'est-là où l'on dépose les morts: je suppose

Cook.

qu'ils voulaient parler des Chefs, car autrement ils devraient perdre peu de monde dans les combats. O-Too, qui était présent, eut la bonté d'ordonner, à ma priere, à quelques-unes des troupes, de faire leur exercice. Deux détachemens commencerent d'abord avec des massues; mais ce combat finit tout de suite: de sorte que je n'eus pas le tems de faire des observations. Ils livrerent ensuite un combat singulier, & ils montrerent avec beaucoup de prestesse les différentes manieres de se battre; ils paraient fort adroitement les coups que leurs adversaires essayaient de leur porter. Ils étaient armés de massues & de piques, qu'ils lançaient comme des darts. Ils faisaient un saut en l'air, pour éviter les coups de massues qu'ils tâchaient de s'appliquer sur les jambes, & afin d'éviter ceux qui menaçaient leur tête, ils se couchaient un peu & sautaient de côté: ainsi, le coup portait à terre. Ils paraient les coups de pique ou de dart, à l'aide d'une pique qu'ils tenaient droit devant eux, qu'ils inclinaient ensuite plus ou moins, suivant la partie du corps qu'attaquait leur antagoniste; en remuant un peu la main à droite ou à gauche, ils échappaient facilement, & d'une maniere aisée, à toutes les bottes. Il me sembla que, lorsqu'un combattant avait paré les coups de l'autre, il ne profitait pas de l'avantage qui s'offrait à lui. Par

Cook.

exemple, après avoir paré un dart, il ſe tenait toujours ſur la défenſive, & il laiſſait ſon antagoniſte en prendre un autre : il ne profitait pas du tems pour le tranſpercer. Ces champions ne portaient aucun vêtement ſuperflu. Les Spectateurs leur enleverent une ou deux pièces d'étoffes dont ils étaient couverts, & ils nous les donnerent. Dès que le combat eut fini, la flotte partit, ſans ſuivre aucun ordre. Chaque bâtiment s'empreſſa de gagner le large le premier, & nous allâmes accompagner O-Too à un de ſes chantiers, où on conſtruiſait deux grandes *pahies* ; chacune avait cent huit pieds de long. On était prêt à les lancer, & on voulait en faire une double pirogue. Le Roi me demanda un grapin & une corde ; j'y ajoutai un pavillon Anglais, (dont il connaiſſait très-bien l'uſage,) & je le priai de donner au *pahie* le nom de *Britannia*. Il y conſentit, & elle reçut effectivement ce nom.

M. Forſter continue ainſi : l'homme qui commandait la manœuvre avec une baguette à la main, peut être comparé au κελευςης des navires des anciens Grecs, & cette flotte de Taïti nous rappella ſouvent les forces navales qu'employait cette Nation dans les premiers temps de ſon Hiſtoire. Les Grecs étaient ſans doute mieux armés, parce qu'ils ſe ſervaient des métaux ; mais on voit, par les écrits d'Homere, qu'ils combattaient ſans ordre,

ordre, & que leurs armes étaient aussi simples que celles de Taïti. Les efforts réunis de la Grece contre Troye, ne furent guères plus considérables que l'armement d'O-Too contre l'Isle d'Eiméo, & il y a apparence que les *mille Carinae* si célébrées, n'étaient guères plus formidables qu'une flotte de grandes pirogues, qui exigent de cinquante à cent-vingt hommes pour les manœuvrer. La navigation des Grecs ne surpassait pas celle des Taïtiens d'aujourd'hui par son étendue, car elle se bornait à de courtes traversées d'une Isle à l'autre; & comme les étoiles, pendant la nuit, dirigeaient les Navigateurs, dans l'Archipel, elles guident aussi les Insulaires de la Mer Pacifique. Les Grecs avaient de la bravoure, & les blessures nombreuses des Chefs de Taïti, sont des preuves de leur courage & de leur intrépidité. Il paraît que, dans les batailles, leur imagination s'exalte jusqu'à la phrénésie, & que leur bravoure est toujours en accès. D'après les combats d'Homere, il est évident que l'héroïsme, qui produisait les exploits que raconte le Poëte Grec, était exactement de la même nature. Qu'il nous soit permis de prolonger encore un peu cette comparaison. On nous peint les Héros d'Homere, comme des hommes d'une grosseur & d'une force plus que naturelles : les Chefs de Taïti, comparés au bas-peuple, sont si supérieurs,

Cook.

Cook.

par leur ſtature & l'élégance de leurs formes; qu'ils paraiſſent être d'une race différente. Leurs eſtomacs, d'une dimenſion prodigieuſe, exigent une quantité extraordinaire d'alimens. On remarque que les Héros du ſiége de Troye, & les Chefs de Taïti ſont fameux, par la quantité d'alimens qu'ils conſomment, & il paraît que les Grecs n'aimaient pas moins le porc que les Taïtiens d'aujourd'hui. On obſerve la même ſimplicité de mœurs dans les deux Nations, & leur caractere eſt également hoſpitalier, affectueux & humain. Il y a même de la reſſemblance dans leur conſtitution politique. Les Chefs des diſtricts de Taïti, ſont des Princes puiſſans qui n'ont pas plus de reſpect pour O-Too, que les Grecs n'en avaient pour Agamemnon, & on parle ſi peu du bas-peuple dans l'Iliade, qu'on a lieu de ſuppoſer qu'il était d'auſſi peu d'importance que les Towtows de la Mer du Sud. Enfin je penſe que la reſſemblance pourrait être pouſſée plus loin; mais je n'ai voulu que l'indiquer ſans abuſer de la patience des Lecteurs. Ce que j'ai dit, prouve aſſez que les hommes, parvenus au même degré de civiliſation, ſe reſſemblent les uns les autres plus que nous ne le croyons, même aux deux extrémités du monde. Je ſerais fâché d'avoir fait ces courtes obſervations, ſi elles engageaient un Ecrivain ſyſtématique à trouver une origine commune

aux Grecs & aux Habitans de la Mer du Sud. La manie de rapprocher les Egyptiens & les Chinois, par exemple, a excité tant de disputes dans ces derniers temps, que les vrais Savans desirent qu'elle ne devienne pas une maladie contagieuse.

Cook.

O-Too proposa à mon Pere & à M. Hodges de rester à Taïti, & il lui promit très-sérieusement de les faire Arée ou Chefs des riches cantons d'Oparrée & de Matavaï; je ne sais si cette invitation avait des motifs d'intérêt, ou si elle provenait uniquement de la bonté de son cœur. Nous quittâmes cet aimable Prince avec l'émotion & la tristesse naturelle en pareilles occasions.

Un des aides du Canonnier fut si enchanté de la beauté de l'Isle & du caractere de ses habitans, qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvait pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors, & qu'on eut rentré les chaloupes, & déployé les voiles, il se jetta à l'eau : il était bon nageur; mais on le découvrit bientôt : un bateau le poursuivit & le reprit. On observa à mi-chemin, entre la Résolution & le rivage une pirogue qui semblait nous suivre; mais qui était destinée à le prendre à bord; dès que les Taïtiens, qui la montaient apperçureut notre bateau, ils se tinrent éloignés; notre déserteur avait concerté

Cook.

ſon plan avec eux, & O-Too qui en fut inſtruit, l'avait encouragé. Ils eſpéraient, avec raiſon, qu'un Européen leur procurerait de grands avantages.

En conſidérant la poſition de ce fuyard, obſerve M. Cook, il ne parut pas ſi coupable; & le deſir qu'il avait de reſter à Taïti me ſembla moins extraordinaire. Il était Irlandais de naiſſance, & il avait ſervi dans la Marine Hollandaiſe. Je le pris à Batavia au retour de mon premier Voyage, & il ne m'avait pas quitté depuis. Je ne lui connaiſſais ni Parens ni Amis, & rien ne l'engageait à habiter un coin du monde plutôt qu'un autre. Toutes les Nations lui étaient indifférentes, & où pouvait-il goûter plus de bonheur que ſur une de ces Iſles? Là, ſous le plus beau climat de la terre, il allait jouir des beſoins & des aiſances de la vie, & achever des jours dans la tranquillité & l'abondance. Je crois que je lui aurais accordé mon conſentement s'il me l'avait demandé, avant l'appareillage.

Dès qu'on eut ramené le Matelot ſur le vaiſſeau, je le fis mettre aux fers pour quinze jours, & je gouvernai pour Huaheine, afin d'y voir nos Amis; mais, avant de quitter Taïti, il eſt à propos de parler de l'état actuel de cette Iſle, d'autant plus qu'elle avait beaucoup changé depuis huit mois.

Cook.

J'ai déjà indiqué les améliorations qui nous avaient frappé dans les plaines de Matavaï & d'O-parrée; nous en observâmes également sur tous les autres cantons. Nous ne concevions pas comment, dans un espace de huit mois, ils avaient pu construire tant de grandes pirogues & de maisons. Les outils de fer qu'ils avaient tiré de nous & des autres Nations qui ont relâché dernièrement à cette Isle, contribuent sans doute à ce progrès, & ils ne manquent pas d'ouvriers, ainsi qu'on le verra bientôt.

Pendant le séjour que je fis à Taïti, l'année précédente, j'avais une opinion assez défavorable des talens d'O-Too. Les progrès que je remarquai dans l'Isle, depuis cette époque, me convainquirent de mon erreur, & c'est sûrement un homme de mérite. Il est vrai qu'il est entouré de Conseils judicieux, qui, je crois, ont une grande part au gouvernement; au fond, je ne sais pas jusqu'où s'étend son pouvoir, comme Roi, ni quelle autorité il a sur les Chefs. Tout paraissait d'ailleurs avoir concouru à l'état florissant de l'Isle. Sans doute il y a des divisions parmi les Grands de cet Etat, ainsi que dans la plupart des autres pays: autrement, pourquoi le Roi nous disait-il que Towha l'Amiral, & Potatow, deux principaux Chefs, n'étaient pas ses Amis? Nous le crûmes jaloux de la puissance considérable dont ils jouis-

Cook.

faient; car, dans toutes les occasions, il semblait rechercher leurs bonnes graces. Nous avons lieu de penser qu'ils venaient de rassembler le plus grand nombre de bâtimens & d'hommes que pouvait fournir l'Isle, pour marcher contre Eiméo, & qu'ils allaient commander tous les deux cette expédition, qui, à ce qu'on nous dit, devait commencer cinq jours après notre départ. Wahéatua, Roi de Tiarrabou, avait promis d'envoyer une flotte qui se joindrait à celle d'O-Too, afin de l'aider à réduire à l'obéissance le Chef d'Eiméo. Il semble me souvenir qu'on nous apprit qu'un jeune Prince était un des Commandans. On imagine qu'une Isle aussi petite qu'Eiméo, ne pouvant braver les forces réunies de ces deux Royaumes, entreprit de terminer la querelle par une négociation; mais on ne nous a rien dit de pareil, au contraire, on ne parlait que de combattre; Towha me protesta plus d'une fois qu'il y mourrait, ce qui prouve l'idée qu'il se formait de cette guerre. Œdidée m'assura que la bataille se donnerait en mer, & dans ce cas, l'ennemi avait une flotte à-peu-près égale à celle qui allait l'attaquer; ce qui ne me paraît pas probable. Il y avait d'autant plus d'apparence que les Insulaires d'Eiméo resteraient à terre sur la défensive, qu'ils suivirent, ce plan cinq ou six ans auparavant, quand ils furent assaillis par les Habitans de Tiarrabou,

qu'ils repoussèrent. Cinq Officiers-Généraux dirigeaient cette expédition, & O-Too était du nombre: s'il nous les ont nommés suivant le rang qu'ils occupaient, O-Too ne remplissait que la troisieme place dans le commandement. Cela est assez vraisemblable, puisqu'étant jeune, il ne pouvait pas avoir assez d'expérience pour commander en Chef dans une campagne qui exigeait beaucoup d'habileté & de savoir.

Cook.

J'avoue que j'aurais volontiers resté cinq jours de plus à Taïti, si j'avais été sûr que l'expédition aurait lieu; mais nous jugeâmes qu'ils desiraient notre départ, & qu'ils ne voulaient pas commencer leur campagne tant que nous serions parmi eux. On nous avait dit, pendant tout notre séjour, qu'on ne se battrait que dans dix lunes; & ce ne fut que la veille de notre appareillage, qu'O-Too & Towha convinrent qu'ils allaient livrer bataille, cinq jours après que nous aurions mis à la voile; comme si cet espace de temps eût été nécessaire pour achever leurs préparatifs. En effet, nous occupions une partie de leur temps & de leur attention. Je remarquais que, depuis plusieurs jours, O-Too & les autres Chefs ne sollicitaient plus nos secours: ayant été beaucoup importuné là-dessus, je leur avais promis que si leur flotte partait au moment de notre appareillage, je marcherais, avec eux, contre Eiméo; mais ils

Cook.

ne me parlerent pas depuis sur cet objet. En examinant cette affaire, ils avaient probablement conclu qu'ils seraient bien plus en sûreté sans moi ; ils savaient que je donnerais la victoire à qui je voudrais, & que peut-être je ne ferais que dépouiller les vainqueurs & les vaincus. Quelques fussent leurs raisons, ils souhaitaient d'être débarrassés de nous, avant de rien entreprendre. Ainsi, nous fûmes privés de voir l'équippement de toute la flotte ; nous aurions peut-être été témoins d'un combat de mer ; ce qui nous aurait instruit de leurs manœuvres.

Je n'ai jamais pu découvrir combien de vaisseaux composeraient cette expédition : je n'en ai vu que deux cens dix, outre de petites pirogues destinées à servir de bâtimens de transport, &c. & outre la flotte de Tiarrabou, sur la force de laquelle on ne nous a rien dit. Je n'ai pas pu savoir non plus le nombre d'hommes nécessaires pour équipper cette flotte : quand je le demandais, les Insulaires répondaient, *warou*, *warou*, *warou*, *Te Tata*, c'est-à-dire, *beaucoup*, *beaucoup*, *beaucoup* d'hommes, comme si cette quantité eût surpassé toutes les évaluations de leur arithmétique. En comptant quarante hommes pour chaque pirogue de guerre, & quatre pour chacune des autres, supposition qui parait modérée, le nombre

ſera de neuf mille. On eſt étonné de la force de cette armée, levée ſeulement dans quatre diſtricts; & même celui de Matavaï ne fourniſſait pas le quart de ſa flotte. On vient de dire que ce calcul ne comprend point celle de Tiarrabou; & peut-être auſſi que d'autres diſtricts armaient alors de leur côté de nouvelles pirogues. Je crois cependant que toute l'Iſle ne faiſait pas des préparatifs en cette occaſion; car nous n'en avons remarqué aucun à O-Parrée. D'après ce que nous avons vu & d'après ce que nous avons appris, je penſe que le Chef, où les Chefs de chaque canton, avaient la ſurintendance de l'équippement de la flotte de leurs diſtricts; mais l'équippement formé toutes les pirogues paſſaient en revue devant le Roi de qui elles relevent en dernier lieu: de cette maniere, il connait l'état de toutes ſes forces, avant qu'elles entrent en campagne.

On a déjà obſervé que cent ſoixante pirogues de guerre appartenaient à Attahourou & à Ahopata, quarante à Tettaha, & dix à Matavaï, qui n'y envoyait pas le quart de ſes forces. En admettant que chaque diſtrict de l'Iſle (il y en a quarante-trois) arme le même nombre de pirogues que Tettaha, on trouvera que toute l'Iſle peut équipper mille ſept cens vingt pirogues de guerre, & ſoixante-huit mille hommes, à qua-

Cook.

rante hommes pour chaque bâtiment. Et, comme les Guerriers ne peuvent pas prendre plus d'un tiers de la population des deux sexes, y compris les enfans, toute l'Isle contient au moins deux cens quarante mille Habitans, nombre qui me parut incroyable au premier moment; mais quand je réfléchis à ces essains de Taïtiens, qui frappaient nos regards par-tout où nous allions, je fus convaincu que cette évaluation n'est pas trop grande. Rien ne prouve mieux la fertilité & la richesse de ce pays, qui n'a pas quarante lieues de tour.

L'Isle ne formait jadis qu'un Royaume: j'ignore depuis quand elle est divisée en deux États. Les Rois de Tiarrabou sont une branche de la famille de ceux de O-Pourconu: les deux Princes sont aujourd'hui proches parens, & je crois que le premier dépend, en quelque sorte, du second. O-Too est appellé *Earée de Hie* de toute l'Isle; & on nous a dit que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, se découvrait devant lui, ainsi que le dernier de ses Sujets. Cet hommage est dû à O-Too comme *Earée de Hie* de l'Isle, à Tarevatou son frere, & à sa sœur cadette; à l'un, comme héritier; & à l'autre, comme héritier apparent: sa sœur aînée, étant mariée, n'a pas droit à cette vénération.

Les *Eowas* & les *Whannos* paraissaient quel-

quefois couverts devant le Roi; mais nous n'avons jamais pu savoir si c'était par politesse, ou s'ils y sont obligés, en vertu de leur place : ces hommes, les principaux personnages qui entourent le Roi & qui forment sa cour, sont ordinairement & peut-être toujours ses parens. Tee, dont j'ai parlé si souvent, était de ce nombre. On nous a dit que les *Eowas*, qui occupent le premier rang, servent par tour & par journée; ce qui nous les fit appeller les Gentilshommes de service; je ne puis pas assurer que nous ne nous trompions point en ceci. Tee quittait rarement le Roi; en effet, sa présence était nécessaire, parce qu'il était plus en état de traiter les affaires qui se passaient entre nous & le Prince; on le chargeait toujours de cette commission, & j'ai lieu de croire qu'il l'exécutait à la satisfaction des deux Parties.

Il est fâcheux que nous connaissions si superficiellement ce Gouvernement; car nous ne savons point par quelle liaison & par quel rapport, tant de classes, d'ordres, de fonctions & d'emplois différens, forment un corps politique. Je suis sûr cependant que c'est une espèce d'administration féodale; &, s'il est permis d'en juger, d'après ce que nous avons vu, elle a de la stabilité, & sa forme n'a rien de vicieux.

Les *Eowas* & les *Whannos* mangent toujours avec le Roi : excepté les *Towtows*, je ne sache

Cook.

pas qu'aucun Insulaire soit excepté de ce privilége; mais il n'est point ici question des femmes, qui ne mangent jamais avec les hommes, de quelque rang qu'elles soient.

Malgré cette espèce d'établissement monarchique, la personne ou la Cour d'O-Too n'avait rien qui pût, aux yeux d'un Etranger, distinguer le Roi de ses Sujets: je ne l'ai jamais vu vêtu que d'une pièce commune d'étoffe, enveloppée autour de ses reins; de maniere qu'il semblait fuir toute pompe inutile, & il mettait plus de simplicité dans ses actions qu'aucun autre des *Earées*. Je l'ai observé pagayant, avec les autres Rameurs, quand il venait au vaisseau, ou qu'il s'en retournait, & même lorsque quelques-uns de ses *Towtows* assis, le regardaient & ne faisaient rien. Tous ses Sujets l'abordent & lui parlent librement, & sans la moindre cérémonie, par-tout où ils le rencontrent. J'ai remarqué que les Chefs de ces Isles sont plus aimés que craints par le Peuple. Ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur & avec équité?

On a dit que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, est parent d'O-Too, qui l'est aussi des Chefs d'Eiméo, de Tapammannoo, de Huaheine, d'Uliétéa, d'O-Taha & de Bolabola; car ils sont tous alliés à la famille Royale de Taïti. C'est un usage parmi

les *Earées*, & les autres Insulaires d'un rang distingué, de ne jamais se marier avec les *Towtows*, ou dans des classes inférieures à la leur. Ce préjugé est probablement une des grandes causes qui produisent les Sociétés appellées Earéeoies. Il est sûr que ces Sociétés empêchent beaucoup l'accroissement des classes supérieures, dont elles sont uniquement composées; car je n'ai jamais oui-dire qu'un *Towtow* fût *Earréoy*, ni qu'il pût sortir de la classe dans laquelle il est né.

Cook.

J'ai déjà eu occasion de parler de la passion extraordinaire des Taïtiens pour les plumes rouges; ils les nomment *oora*, & celles qu'ils appellent ooravine, & qui croissent sur la tête d'un perroquet verd, sont aussi précieuses à leurs yeux, que les diamans le sont en Europe. Ils mettent un grand prix à toutes les plumes rouges; mais ils en mettent un particulier à celles-ci, & ils savent très-bien distinguer les unes des autres; plusieurs de nos Matelots essayerent de les tromper, en teignant d'autres plumes, mais leur fourberie ne put pas réussir. Ils en forment des panaches de huit ou dix, & ils les attachent à l'extrémité d'une petite corde d'environ trois pouces de long, faites de grosses fibres extérieures de la noix de cocos, & si bien torse qu'elle est ferme comme un fil-d'archal, & sert de queue au pa-

Cook.

nache. Ils les emploient comme des ſymboles des Eatuas ou des Divinités, dans toutes leurs cérémonies religieuſes. Je les ai vu ſouvent tenir un de ces panaches, & quelquefois deux ou trois plumes ſeulement entre l'index & le pouce, & dire une priere, dont je ne comprenais pas un mot. Les Navigateurs qui aborderont déſormais à cette Iſle, doivent ſe pourvoir de plumes rouges: les mieux faites, & les plus petites, ſeront les meilleures : ils doivent auſſi y apporter une proviſion conſidérable de groſſes & de petites haches, de clous de fiche, de limes, de couteaux, de miroirs, de grains de verre, &c. Les draps de lit & les chemiſes auront du débit, ſurtout parmi les femmes, comme l'expérience l'a appris à pluſieurs de nos Meſſieurs.

Les deux chèvres que le Capitaine Furneaux donna au Roi O-Too, lors de notre derniere relâche, ſemblaient devoir perpétuer leur race. La chèvre avait déjà fait deux petits, devenus ſi gros que bientôt ils allaient engendrer, & elle était pleine pour la ſeconde fois. Les Taïtiens paraiſſaient aimer paſſionnément ces animaux, qui, étant fort bien nourris, s'accoutumaient au climat: on peut eſpérer que, dans quelques années, ces quadrupèdes ſe propageront juſques ſur les Iſles voiſines, & qu'ainſi ils rempliront, peu-à-peu, toutes les terres de la mer du Sud. Les

moutons que nous y avions laissés étaient morts, excepté un, qui, à ce que nous comprîmes, vivait encore. Nous y avons déposé en outre vingt chats, ainsi qu'à Uliétéa & à Huaheine.

Cook.

Un vent frais, dit M. Forster, nous éloignait de Taïti : nous regardions toujours cette Isle charmante, lorsqu'un autre spectacle attira nos regards sur les ponts. C'était une des plus belles femmes de l'Isle, qui avait résolu de venir avec nous à Uliétéa, sa patrie. Ses parens, qu'elle avait quitté quelques années auparavant pour s'enfuir avec son Amant, vivaient encore, & sa tendresse filiale la portait à les revoir. Elle ne craignait point leur colere, au contraire, elle s'attendait à en être bien reçue ; en effet, ces Insulaires pardonnent aisément les fautes de jeunesse. Comme O-Too avait défendu, expressément, à aucune de ses sujettes de nous suivre, elle s'était cachée à bord durant la derniere visite de ce Prince ; mais, se voyant alors en pleine mer, elle ne craignit point de se montrer. Le frere d'Œdidée, son domestique & deux autres Naturels de Bolabola, nous accompagnerent aussi : ils se fiaient à des étrangers qui avaient ramené si fidèlement un de leurs compatriotes, & qui s'efforçaient de leur donner toutes sortes de marques d'amitié : leur compagnie anima notre conversation & abrégea en quelque sorte notre paf-

Cook.

ſage à Huaheine. La Taïtienne portait l'habit complet d'un de nos Officiers, & elle était ſi charmée de ſon nouveau vêtement, qu'elle deſcendit à terre ainſi vêtue, dès qu'on eut abordé. Elle dîna avec les Officiers ſans le moindre ſcrupule, & elle rit, des préjugés de ſes Compatriotes, avec toute la grace des femmes du monde. Si ſon éducation avait été ſoignée, elle aurait brillé par ſon eſprit, même en Europe, puiſque ſon extrême vivacité, jointe à des manieres très-polies, la rendait déjà ſupportable.

Nous marchâmes toute la nuit, & le 15 Mai, au matin, nous découvrîmes Huaheine.

A une heure, après midi, on mouilla à l'entrée ſeptentrionale du havre d'O-Wharre. Durant les manœuvres, pluſieurs Naturels vinrent nous faire une viſite : le vieil Chef Orée, qui était à leur tête, offrit à M. Cook un cochon & d'autres préſens, avec les cérémonies accoutumées.

Ce vieil Chef était plus indolent que lors de notre premiere relâche, & ſa tête nous paraiſſait fort affaiblie. Il avait les yeux rouges & enflammés, & tout le corps écaillé & maigre. Il nous fut aiſé d'expliquer ce changement, quand nous apprîmes qu'il aimait beaucoup la boiſſon enivrante qu'ils tirent du poivre, & qu'il en prenait de très-grandes quantités. Œdidée eut l'honneur

neur de passer plusieurs nuits à boire avec lui, & il s'éveillait communément le lendemain avec un violent mal de tête. Cook.

Le soir, quelques-uns de nos Messieurs assisterent à un Spectacle Dramatique. La pièce représentait une fille, qui s'enfuyait avec nous de Taïti : le fait était vrai ; & la jeune femme, dont il a été question plus haut, vit elle-même jouer ses propres aventures, ce qui lui causa tant de chagrin, que nos Messieurs eurent toutes les peines du monde de l'engager à rester jusqu'à la fin ; elle versa beaucoup de larmes. La réception que lui firent ses Amis à son retour, formait le dénouement, qui n'était gueres favorable à la pauvre Taïtienne. Ces peuples, dans l'occasion, composent sur-le-champ de petites pièces qu'ils ajoutent aux grandes. N'est-il pas raisonnable de supposer qu'ils punissaient cette fille par une satyre, afin de décourager celles qui voudraient imiter son exemple ?

Il faut observer que les plumes rouges n'ayant point ici de valeur intrinséque, c'est une nouvelle preuve de l'opulence & du luxe des Taïtiens, qui les achetent avec tant d'empressement. Cette différence provient de l'extrême fertilité de Taïti comparée à celle d'Huaheine, où la plaine qui sert de ceinture aux collines, est si étroite &

Cook. si peu considérable, que les Naturels sont obligés de cultiver les collines.

Comblés des bons traitemens de ce Peuple; nous nous en séparâmes le 24 Mai 1774. Le bon vieil Chef fut le dernier Insulaire qui quitta le vaisseau. En partant, M. Cook lui dit que nous ne le reverrions plus; il se mit à pleurer, & répondit: « *Laissez venir ici vos enfans, & nous* » *les traiterons bien.* »

Dès que nous eûmes débouqué le havre, dit M. Cook, je fis voile & je portai sur l'extrémité méridionale d'Uliétéa. Le 25, nous arrivâmes devant le canal, & le vaisseau pénétra à toutes voiles le plus qu'il fut possible. Le Chef

Uliétéa. Oréo, mon vieil ami, & plusieurs autres vinrent nous voir: ils ne manquerent pas de nous apporter des présens. Le lendemain, j'allai à terre, avec les Officiers, rendre une visite au Chef, & lui offrir les présens accoutumés. En entrant dans sa maison, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes, qui pleuraient & se lamentaient, & qui, en même-temps, se découpaient la tête avec des instrumens de dents de goulu; le sang inondait leurs visages & leurs épaules: ce qu'il y eut de plus fâcheux, il fallut essuyer les embrassemens de ces vieilles furies, dont la face nous couvrit de sang. Cette cérémonie (car c'en était une) finie, elles sortirent, se laverent, & revin-

rent bientôt aussi joyeuses que le reste de leurs Compatriotes. Oréo parut enchanté de notre retour. La présence d'Œdidée, celle d'un Ambassadeur du pays, que nous venions de quitter, & que nous amenions, affermit sans doute la bonne opinion qu'il avait de nous, & inspira de la confiance à tout son Peuple. Après avoir resté là peu de temps, le Chef & ses Amis mirent un cochon & des fruits dans ma chaloupe, & ils vinrent dîner à bord avec nous. Cook.

L'après-midi, ajoute M. Forster, nous nous promenâmes le long de la crique, où était le vaisseau, autant que le permit la pluie. La côte était bordée d'une quantité innombrable de pirogues, & chaque maison ou cabane fourmillait d'Habitans qui se préparaient à faire de bons dînés sur des tas de provisions accumulées par-tout. On y voyait alors une Société particuliere (appellée Arréoy), d'hommes & de femmes, qui se rassemblent de temps-en-temps, & voyagent sur toutes les Isles, en se livrant aux plaisirs & à la débauche. Durant notre relâche à Huaheine, nous avions vu soixante-dix pirogues montées par plus de sept cens Arréoys, qui partirent un matin pour Uliétéa: nous apprîmes ici qu'ils passerent quelques jours au côté oriental de cette Isle, & qu'ils étaient arrivés sur la côte Ouest, seulement un jour ou deux avant nous; nous remarquâmes que c'étaient

Cook.

tous des perſonnages de quelque importance, & de la race des Chefs. Le *tatouage* des uns offrait de larges figures, & Œdidée nous aſſura que c'étaient les premiers de l'Ordre, & que plus ils étaient couverts de piquures, & plus leur rang était élevé. En général, ils étaient tous robuſtes & bien faits, & tous guerriers de profeſſion. Œdidée avait beaucoup de reſpect pour cette Société, & il nous déclara qu'il en était. Ceux qui la compoſent ſont unis par les liens d'une amitié réciproque, & ils exercent entr'eux l'hoſpitalité dans toute ſon étendue : dès qu'un Arréoy en va voir un autre, quoiqu'il ne le connoiſſe pas, il eſt sûr qu'on pourvoira à ſes beſoins, & qu'on lui donnera ce qu'il voudra demander : on le préſente aux Membres de l'Ordre, qui ſe diſputent à qui le comblera de plus de careſſes & de préſens ; c'eſt pour cela qu'Œdidée jouit de tant de plaiſirs à Taïti. Les premiers Inſulaires qui le virent à bord, étaient Arréoys, & à l'inſtant ils lui offrirent leurs habits, parce qu'il n'avait que des vêtemens Européens. Il paraît qu'une ou pluſieurs perſonnes de chaque petite famille de Chef entrent dans cette Communauté, dont la loi invariable & fondamentale eſt qu'aucun des Membres ne peut avoir d'enfans. D'après le témoignage des Naturels les plus éclairés, nous avons lieu de croire que, dans ſon inſtitution primitive,

on exigeait un célibat perpétuel ; mais, comme cette loi bleſſe trop les mouvemens de la Nature, qui ſont d'une vivacité extraordinaire dans ce climat, ils y manquerent bientôt : ils conſervent cependant l'eſprit de cette abſtinence, en ſuffoquant tous les enfans qui naiſſent parmi eux.

Cook.

Les Arréoys jouiſſent de différens priviléges, & on a pour eux une grande vénération aux Iſles de la Société & à Taïti ; ils ſont très-fiers de ne point avoir d'enfans. Quand on dit, à Tupia, que le Roi d'Angleterre a une nombreuſe famille, il avoua qu'il ſe croyait plus grand que ce Prince, parce qu'il était Arréoy. Chez la plupart des autres Peuples, le nom de pere eſt honorable, & il imprime le reſpect ; mais un Arréoy Taïtien le prend pour un terme de mépris & de reproche.

Dans les grandes aſſemblées que tiennent les Arréoys, & dans les voyages qu'ils font, ils ſe nourriſſent des végétaux les plus exquis ; ils mangent beaucoup de porc, de viande de chien, de poiſſons & de volailles, que les Towtows, ou la claſſe inférieure du Peuple, leur fourniſſent libéralement. On leur prépare auſſi une boiſſon de racine de poivre, dont ils font une conſommation étonnante. Les plaiſirs ſenſuels les accompagnent par-tout où ils vont ; ils ont de la muſique & des

Cook.

danses, qu'on dit être très-lascives, sur-tout la nuit, quand ils ne sont vus de personne.

L'Isle étant sortie depuis long-temps de sa barbarie premiere, une Société si injurieuse au reste de la Nation ne s'y serait point perpétuée jusqu'à présent, si elle n'offrait pas des avantages considérables. Deux raisons semblent favoriser l'existence des Arréoys, & ces deux raisons tiennent l'une à l'autre ; la premiere, la nécessité d'entretenir un corps de Guerriers pour défendre la contrée contre l'invasion & les déprédations de l'Ennemi ; tous les Arréoys sont en effet soldats ; mais comme l'amour pouvait les énerver, ou les assujettit peut-être d'abord à un célibat qu'ensuite ils ont trouvé trop difficile ; enfin, par cet établissement, on a lieu de croire qu'ils veulent empêcher la multiplication de la race des Chefs. Un Taïtien intelligent, législateur de son pays, a pu prévoir que le Peuple gémirait à la longue sous le joug de ces petits tyrans, si on les laissait pulluler en liberté. Le moyen le plus court, d'aller au-devant de ce mal, était d'obliger une partie des Chefs à garder le célibat ; mais, afin de vaincre leur répugnance & de les assujettir à un si grand sacrifice, il fallait leur offrir quelque compensation : c'est peut-être de-là que vient la haute estime de toute la Nation pour l'Ordre de l'Arréoy : peut-être expliquera-t-on aussi par-là

l'autorité & la gourmandise des Membres, car les Guerriers jouissent de pareils avantages chez toutes les Nations, avant qu'ils deviennent de vils mercénaires de la tyrannie. Dès que les Arréoys enfreignant leurs premieres loix, admirent les femmes parmi eux, il est aisé de concevoir qu'ils perdirent peu-à-peu l'esprit de chasteté qui animait leur Corps. Sûrement ce sont aujourd'hui les Insulaires les plus voluptueux ; quoique je n'aie pas eu occasion de remarquer ce raffinement de débauche qu'on leur a reproché. On a dit que chaque femme est commune à tous les hommes ; mais, en faisant des questions sur cette matiere, il nous a paru que cette accusation a peu de fondement *(a)*. Cook.

Quelques Arréoys sont mariés à une femme, de la maniere qu'Œdidée avait épousé la fille de Toparrée ; mais d'autres ont une maîtresse passagere : la plupart connaissent sans doute les prostituées, communes sur toutes les Isles. La disso-

(a) On ne peut s'empêcher de remarquer ici, que M. Forster accuse un peu légerement d'inexactitude, la Relation du premier Voyage ; car, puisqu'il convient que les Etrangers mêlent de la débauche à leurs assemblées ; qu'ils font mourir les enfans qui naissent parmi eux, ferait-il donc étonnant que chacune de leurs femmes fût commune à tous les hommes ?

Cook.

lution est beaucoup plus universelle dans chaque pays policé de l'Europe, & je ne crois pas qu'on puisse en conclure qu'il y existe une société d'hommes & de femmes aussi débauchées qu'on le suppose les Arréoys.

Quand on considere le caractere doux, généreux & tendre des Taïtiens, on ne conçoit pas comment ils peuvent massacrer leurs enfans; on est révolté de la barbarie farouche du pere, & sur-tout de la dureté impitoyable de la mere, qui étouffe la voix & l'instinct de la Nature; mais la coutume éteint tous les sentimens & tous les remords. Dès qu'on m'eut assuré que les Arréoys pratiquent cet usage cruel, je reprochai à notre ami Œdidée, de se vanter d'être d'un si détestable Corps; j'employai sur cela tous les argumens possibles; je le convainquis enfin, & il me promit de ne pas tuer ses enfans, & de quitter la Société, dès qu'il obtiendrait le titre glorieux de pere. Il nous protesta que les Arréoys ont très-rarement des enfans. Comme ils choisissent vraisemblablement leurs femmes & leurs maîtresses parmi les prostituées, & comme d'ailleurs ils portent la volupté à un point extrême, ils n'ont pas beaucoup à craindre d'engendrer. Les réponses d'Omaï, que j'ai consulté sur ce sujet, après mon retour en Angleterre, m'ont fait encore plus de plaisir,

car elles diminuent la noirceur de ce crime ; & lavent le gros de la Nation du reproche qu'on pourrait lui faire d'y prendre part ; il m'a confirmé que les loix immuables des Arréoys, ordonnent de mettre à mort les enfans ; que la prééminence & les avantages d'un Arréoy sont si précieux, qu'il leur sacrifie la pitié ; que la mere ne consent jamais à cet horrible assassinat ; mais que son mari & les autres membres la persuadent de se dessaisir de l'enfant, & que, lorsque les prieres ne suffisent pas, on emploie la force ; il ajoutait en outre, que ce meurtre se commet toujours en secret, de maniere que personne du peuple, ni même des Towtows & des domestiques de la maison ne le voient ; que si quelqu'un en était témoin, les meurtriers seraient tués (*a*).

Les Arréoys s'établirent dans notre voisinage ; ils passerent plusieurs jours dans les fêtes & dans

(*a*) Je dois remarquer qu'il y a presqu'autant de dépravation dans nos contrées policées. Des misérables affichent publiquement, à Londres, leurs talens, & offrent leurs services pour procurer l'avortement. (Voyez, sur cela, un Avertissement dans un Papier public, *Morning-Post* N.° 1322, du Mercredi, 15 Janvier 1777.) On leur permet de trafiquer impunément de la destruction des enfans qui sont dans le ventre de leur mere. *Note de M. Forster.*

Cook.

la joie, & nous inviterent souvent à être de leurs festins.

Le 26, après avoir erré dans leur pays jusqu'au coucher du soleil, nous retournâmes au vaisseau au moment où Œdidée, la femme & les autres passagers Indiens venaient de le quitter. Nous reçûmes la visite d'un grand nombre de Naturels, & entr'autres de plusieurs femmes, qui resterent parmi les matelots. Les habitantes d'Huaheine avaient été peu complaisantes pour eux, ils furent obligés de se contenter de quelques étrangeres qui étaient en visite sur cette Isle, & ils se livrerent ici au plaisir avec le plus grand empressement.

Le 27, dès le grand matin, Oréo, sa femme, son fils, sa fille, & plusieurs de ses amis nous firent une visite, & ils nous apporterent une assez grande quantité de toutes sortes de rafraîchissemens; c'étaient, pour ainsi dire, les premiers que nous eussions obtenu. Ils resterent à dîner.

Boba, Vice-Roi de l'Isle d'O-Taha, & Teïna, la belle danseuse, était aussi avec Oréo. Boba était un jeune homme grand & bien fait, natif de Bolabola, & parent de O-Poonée, Roi de cette Isle, & conquérant d'Uliétéa & de Taha. Œdidée nous a dit souvent qu'il est héritier présomptif d'O-Poonée, dont il doit épouser la seule fille,

âgée de douze ans, & qu'on aſſure être fort belle. Boba était Arréoy, & il entretenait, comme maîtreſſe, la charmante Teïna, qui était alors enceinte. Nous nous entretinmes avec elle ſur l'uſage de tuer les enfans des Arréoys; notre petit dialogue ſe fit dans les termes les plus ſimples, parce que nous ne connnoiſſions pas aſſez leur langue pour exprimer des idées abſtraites. Toute notre réthorique fut ainſi bientôt épuiſée, & elle produiſit peu d'effet; ſeulement Teïna Maï nous dit que *notre Eatua (notre Dieu), en Angleterre, ſérait peut-être fâché de la conduite des Arréoys; mais que le leur n'en était pas mécontent. Elle ajouta que ſi nous voulions venir de notre patrie chercher ſon enfant, elle le conſerverait peut-être en vie, pourvu toutefois que nous lui apportaſſions une hache, une chemiſe & des plumes rouges.* Elle rit tellement, en nous adreſſant cette réponſe, que nous ne crûmes pas qu'elle parlât ſérieuſement. Nous aurions eſſayé envain de continuer la converſation, car toutes ſortes d'objets différens détournaient ſon attention; elle avait déjà eu beaucoup de peine à nous écouter ſi long-temps.

Cook.

Après midi, nous les accompagnâmes à terre, où on joua pour nous une pièce appellée *Mididii Harramy*, ce qui ſignifie *l'enfant vient*. Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en

Cook.

travail : ils firent paraître tout-à-coup sur la scène, un gros enfant, haut d'environ six pieds, qui courut autour du théâtre, traînant après lui un grand torchon de paille, suspendu par une corde à son nombril.

L'homme, qui joua le rôle de la femme, fit tous les gestes que les Grecs allaient admirer dans les bosquets de Venus Ariadne, près d'Amathie, où on observait la même cérémonie, le second jour du mois *Gorpioeus*, en mémoire d'Ariadne, qui mourut en couches (*a*) ; ainsi, l'imagination folle des hommes, a inventé, dans tous les pays, les coutumes les plus extravagantes. Il est impossible d'exprimer les éclats de rire des Naturels, lorsqu'ils virent le nouveau-né courant sur la scène, & poursuivi par les danseuses, qui essayaient de l'attraper. Les femmes contemplerent, sans rougir, toute la pièce qui n'était point du tout indécente pour elles, & elles ne furent pas obligées, comme nos Dames d'Europe, de regarder à travers leurs éventails. Au commencement, à la fin & dans les entr'actes, il y eut des danses & des pantomimes. Poyadua, fille d'Oréo, déploya son agilité ordinaire, & nous l'applaudîmes de bon cœur ; des

(*a*) Voyez Plutarque, Vie de Thésée.

hommes jouerent aussi des farces, dans les chansons desquelles nous reconnûmes le nom du Capitaine Cook, de plusieurs personnes de l'équipage, & il nous parut qu'il était question d'un vol commis par un de leurs compatriotes. Une autre farce représenta l'invasion des Insulaires de Bolabola, & pour cela ils se battirent les uns les autres à coups de courroie ou de fouets, qui produisaient un bruit retentissant.

Cook.

M. Cook eut occasion de voir une seconde fois la pièce de l'*enfant vient*, & il remarqua qu'au moment où ils reçurent l'homme qui représentait l'enfant, ils comprimerent & applatirent son nez. On peut en conclure qu'ils compriment ainsi celui des enfans, à l'instant où ils naissent, & voilà peut-être pourquoi ils ont en général, le nez plat.

Le 28, Oréo, qui dîna à bord, but une bouteille de vin sans paraître ivre : il fut très-facétieux, comme à l'ordinaire. Il parla sur-tout des pays que nous avions visités dernierement, & dont Œdidée, son compatriote, lui avait fait la description. Après qu'on lui eut résolu différentes questions qu'il proposa, il dit que, quoique nous eussions vu bien des pays ; il nous citerait une Isle que nous ne connaissions pas encore. *Elle ne gît*, ajouta-t-il, *qu'à quelques jours de chemin ; elle est habitée par des géans monstrueux, aussi*

Cook.

hauts que le grand mât, & aussi gros à la ceinture que la tête du cabestan. Ces Peuples sont bons; mais quand ils se fâchent contre quelqu'un, ils le prennent & le jettent dans la mer, comme si c'était une petite pierre. Si vous arrivez près de leurs côtes avec votre vaisseau, ils se rendront peut-être à gué à côté du bâtiment, & ils l'emporteront sur leur dos, à terre. Il mit dans son discours plusieurs autres circonstances badines; &, pour donner plus de poids à ce qu'il avançait, il finit, en nous disant que l'Isle s'appellait *Mirro, Mirro*: nous jugeâmes que toute son histoire était une ironie, contre cette partie de notre relation, qu'il ne croyait point, & dont il ne pouvait pas se former une idée. Nous admirâmes l'imagination & la gaieté d'esprit qui brillait dans ce conte; & nous crûmes, avec M. de Bougainville, que l'abondance du pays, qui procure aux Insulaires du contentement & du plaisir, leur donne en même-temps ce talent & ce caractere.

Notre Ami Œdidée était peut-être le seul des Nobles qui ne partageait point la joie & les divertissemens de ses Compatriotes. Il ne recevait pas les marques distinguées de faveur qu'on lui avait prodiguées à Taïti; car il paraît que, même sur les Isles de la mer du Sud, un homme n'est jamais moins estimé que dans son pays. Tous ses parens, qui ne formaient pas un petit nombre, attendaient

de lui des préfens, comme une obligation de fa part; à Taïti, au contraire, fa libéralité lui faifait des Amis, & lui procurait beaucoup d'avantages. Tant qu'il refta à ce généreux Indien quelques-unes des richeffes qu'il avait raffemblées, au péril de fa vie, pendant notre dangereufe & trifte campagne, & on ne ceffa point de lui en demander; &, quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce qu'il avait, fes connaiffances l'accufaient d'avarice. Il fut bientôt réduit à venir, à bord, nous fupplier de lui accorder de nouveaux tréfors; car il n'avait plus que quelques plumes rouges, & d'autres curiofités, qu'il deftinait à O-Poonée, fon parent, Roi de Bolabola. Cook.

Le 30, M. Cook partit avec les deux chaloupes, accompagné des deux MM. Forfter, d'Œdidée, du Chef, fa femme, fon fils & fa fille, pour une habitation, fituée à l'extrémité feptentrionale de l'Ifle, & qu'Œdidée difait être à lui. Il nous avait tant parlé de fes poffeffions, que quelques-uns des Officiers paraiffait en douter, & il fut bien aife de prendre une occafion de fe juftifier. Il avait promis de nous donner des cochons & des fruits en abondance; mais, en y arrivant, nous trouvâmes que le pauvre Œdidée n'y jouiffait d'aucune autorité, quelque droit qu'il pût avoir au *Whennoa*, que poffédait alors fon frere, qui, bientot après notre débarquement, préfenta au

Cook.

Capitaine deux cochons, avec les cérémonies ordinaires: on lui offrit, en retour, un très-beau présent, & Œdidée lui donna aussi quelque chose.

En retournant au vaisseau, remarque M. Cook, nous mîmes à terre au coin d'une maison, où nous apperçûmes quatre figures de bois, de deux pieds de long, rangées sur une tablette: elles avaient une pièce d'étoffe autour des reins, & sur leurs têtes une espèce de turban, garni de longues plumes de coq. Un naturel, qui occupait la cabane, nous dit que c'étaient *Eatua note Toutou, les Dieux des Serviteurs ou des Esclaves.* Cette assertion ne suffit peut-être pas pour conclure qu'ils les adorent, & qu'on ne permet point aux serviteurs & aux esclaves d'avoir les mêmes Dieux que les hommes d'un rang plus élevé. Je n'ai jamais oui dire que Tupia fît une pareille distinction, ni même que ses Compatriotes rendissent un culte à quelque chose de visible. D'ailleurs ce sont les premieres Divinités de bois que nous ayons rencontrées sur quelqu'une de ces Isles; & même nous jugeâmes que c'étaient des Dieux, uniquement sur la parole d'un Insulaire, peut-être superstitieux, & que peut-être nous n'avons pas compris. Il faut convenir que les habitans de cette Isle, sont, en général, plus superstitieux qu'à Taïti. Dans la premiere visite que je fis au Chef, il me pria de ne permettre à personne de mon équipage

mon équipage de tuer des hérons, ni des pie-verds, oiseaux aussi sacrés chez eux, que les rouges-gorges, les hirondelles, &c. le sont parmi les vieilles en Angleterre : Tupia, qui était Prêtre, & qui connaissait bien leur religion, leurs coutumes, & leurs traditions, ne montra pourtant aucun égard pour eux. Je fais cette remarque, parce que plusieurs de nos Officiers pensaient que ces oiseaux étaient des *Eatuas* ou Dieux. A la vérité, nous adoptâmes cette opinion en 1769, & nous en aurions adopté d'autres plus absurdes, si Tupia ne nous avait pas détrompés. Nous n'avons pas retrouvé un homme d'autant de pénétration & de connaissances que lui, & par conséquent nous n'avons pu ajouter que des idées superstitieuses à ce qu'il nous a dit de la Religion de ces contrées.

Cook.

Les Insulaires, sachant que nous mettrions bientôt à la voile, nous apporterent, le 31, plus de fruits qu'à l'ordinaire. Parmi ceux qui vinrent à bord, il y avait un jeune-homme de six pieds quatre pouces & six dixieme, & sa sœur plus jeune que lui, avait cinq pieds dix pouces & demi.

Parmi les Naturels des Isles de la Société, observe M. Forster, il y a un petit nombre d'hommes instruits des traditions nationales, & des idées de Mythologie & d'Astronomie répandues dans le pays. Œdidée, tandis que nous étions en mer, nous avait souvent parlé d'eux, comme des plus savans

Cook.

de ses Compatriotes, & il les nommait *Tata-o-Rerro*, terme qu'on peut rendre par celui de maître. Après beaucoup de recherches, nous trouvâmes dans le district d'Hamaméno un Chef nommé Tootavaï, qui portait ce titre : nous regrettâmes de ne l'avoir pas connu plutôt; mais mon Pere résolut d'employer le temps qui lui restait, à faire des recherches sur un sujet aussi intéressant que l'Histoire des Opinions Religieuses.

Tootavaï fut charmé de trouver une occasion de déployer ses connaissances : il était flatté de notre attention à l'écouter, & il parla sur le même objet avec plus de patience & plus long-temps, que nous ne l'attendions d'un Habitant de ces Isles, dominé par la vivacité & la légereté de son caractere. La religion de ces Insulaires parait former un systême de polythéisme singulier. Quelques peuples absorbés par le soin de pourvoir à leur subsistance, ne s'élèvent pas jusqu'à la Divinité; mais il y en a peu : ceux de Taïti & des Isles de la Société croient l'existence d'un Etre Suprême, créateur de toutes choses. Ces Nations ont fait des recherches plus ou moins profondes sur les qualités de cet esprit universel & incompréhensible, & elles ont adopté des absurdités en se perdant là-dessus dans des réflexions inutiles. Les petits esprits que surchargeait la vaste

conception d'une perfection ſuprême, perſonnifierent bientôt les différens attributs de la Divinité. Cook.
Les Dieux & les Déeſſes devinrent innombrables, & une erreur en enfanta mille autres. L'homme, dans le cours de l'éducation, apprit de ſon pere l'exiſtence d'un Dieu, & l'inſtinct nourrit en lui cette idée. La population s'accrut, les diſtinctions de rang s'établirent, & on vit naître de nouvelles paſſions. Dans chaque ſociété des individus profitant du penchant du peuple à adorer, s'efforcerent de captiver le jugement de la multitude, & défigurant les qualités du Tout-Puiſſant, éteignirent l'affection du genre-humain à l'égard de ſon bienfaicteur, & lui fit craindre ſa colere. Il parait que ceci eſt arrivé aux Iſles de la Société comme ailleurs : les Habitans réverent des Divinités de toute eſpèce, & ce qu'il y a de plus ſingulier, chaque Iſle a une Théogonie ſéparée. Le Lecteur doit comparer ce que nous allons dire avec les obſervations ſur cette matiere, inſérées dans le premier Voyage du Capitaine Cook.

Tootavaï commença à nous apprendre que ſur chaque Iſle de ce grouppe, ils donnent un nom différent au Dieu Suprême, Créateur de la terre & du ciel ; &, voulant s'exprimer plus clairement, il ajouta que ſur chaque Iſle, on croit des Divi-

Cook.

nités différentes, parmi lesquelles il y en a une reconnue de toutes, qui tient le premier rang. Ainsi, à Taiti & Eiméo, l'Etre Suprême, c'est O-Rooahottoo; à Huaheine, c'est Tané; à Ulietéa, O-Roo; à O-Taha, Orra; à Bolabola, Taootoo; à Mowrua, O-Too; & à Tabbooa, Mannoo (l'Isle de Sir Charles Saunders) Taroa.

Treize Divinités président sur la mer dont elles ont le gouvernement: savoir, 1.° Oorohaddoo. 2.° Tama-Ooee. 3.° Ta-Apée. 4.° O-Tooareconoo. 5.° Tanaea. 6.° Tahoumeonna. 7.° Ota-Mauwe. 8.° Owhaï. 9.° O-Whatta. 10.° Tahooa. 11.° Te-Ootya. 12.° O-Mahooroo. 13.° O-Wàddoo. Une Divinité différente de celle-là, Oo-Marrào, passe cependant pour avoir créé la mer. Il en est de même du soleil, créé par O-Mauwée, Dieu puissant, qui produit les tremblemens de terre. La Divinité qui réside dans cet astre, & qui le gouverne, se nomme Tootoomo-Hororirrée: ils lui donnent une très-belle forme, & des cheveux qui lui descendent jusqu'aux pieds. Ils assurent que les morts vont partager son habitation, & que là ils mangent continuellement du fruit à pain & du porc, qui n'ont pas besoin d'être préparés au feu. Ils croient que chaque homme a au-dedans de lui un être séparé appellé Tee, qui agit d'après l'impression des sens, & qui, de ses

conceptions forme des pensées *(a)*. Cet être, qui ressemble à l'ame, existe après la mort, & il habite les images de bois placées autour des cimetieres, auxquelles ils donnent le nom de Tee. Ainsi, la croyance d'une vie à venir, & l'union de l'esprit & de la matiere, sont répandues jusque sur les Isles les plus éloignées. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils admettent des récompenses ou des châtimens dans l'autre monde; mais il est probable que ces idées ne sont point étrangeres à une Nation dont la civilisation est aussi avancée que celle de Taïti.

La lune, suivant eux, a été créée par une Divinité femelle, nommée O-Héenna, qui gouverne aussi cette planete, & qui réside dans les taches ou les brouillards noirs. Les femmes chantent un couplet qui semble être un acte d'adoration à cette Divinité; cet usage provient peut-être de ce qu'elles pensent qu'elle a de l'influence sur les infirmités périodiques de leur sexe.

Te-Oowa no te Malama,
Tè-Oowa te heenàrro.

Le Brouillard en dedans de la Lune,
Ce Brouillard j'aime!

(a) Les Naturels donnent aux pensées le nom de *Parottao te Oboo*, ce qui signifie littéralement, *paroles dans le ventre*.

Cook.

On a lieu de ſuppoſer que, pour les Taïtiens, la Déeſſe de la Lune n'eſt pas la chaſte Diane des Anciens, mais plutôt l'Aſtarté des Phéniciens. Les étoiles ont été créées par une Déeſſe appellée Tettoo-Matarou, & les vents ſont gouvernés par le Dieu Orrée-Orrée.

Outre ces grandes Divinités, ils ont un nombre conſidérable de Dieux inférieurs, dont quelques-uns paſſent pour être méchans, & pour tuer les hommes pendant leur ſommeil. Le Tahowa-Rohaï, ou le Grand-Prêtre de l'Iſle, les adore publiquement dans les principaux Moraïs. On adreſſe aux Dieux bienfaiſans des prieres qu'on ne prononce pas à haute voix : nous ne remarquions ces prieres qu'au mouvement des lèvres des Indiens. Le Prêtre lève les yeux au Ciel, & l'Eatua, ou Dieu, eſt ſuppoſé deſcendre & converſer avec lui, ſans être apperçu du peuple, & ſans être entendu de qui que ce ſoit, excepté du Prêtre, qui, comme on voit, a ſoin de voiler la Religion de myſteres.

On offre aux Dieux des cochons & des volailles rôties, & toute ſorte de commeſtibles; mais on ne rend pas d'autre culte aux Divinités inférieures, & ſur-tout aux eſprits malfaiſans. On croit que quelques-uns habitent une certaine Iſle déſerte nommée Mannua, où on les voit ſous la figure d'hommes grands & forts, qui ont des

yeux farouches, & qui dévorent ceux qui approchent de leur côte. Ceci fait peut-être allusion à l'anthropophagie, qui semble avoir existé jadis sur ces Isles, comme je l'ai observé ailleurs. Cook.

Il y a des plantes consacrées particulièrement aux Divinités. On trouve souvent près des Moraïs, ou des Temples, le casuarina, le palmier & le bananier, ainsi qu'une espèce de *crataeva*, sorte de poivre, l'*hibiscus populneus*, la *dracaena terminalis*, & le *calophyllum*, qui tous passent pour des signes de paix & d'amitié. Des oiseaux, tels que le héron, le martin-pêcheur, & le coucou sont aussi consacrés à la Divinité; mais j'ai déjà observé que tous les Insulaires n'ont pas une égale vénération pour eux; & il faut remarquer que différentes Isles donnent en cela la préférence à différens oiseaux.

Les Prêtres conservent leurs places pendant leur vie, & leur dignité est héréditaire. Le Grand Pontife de chaque Isle est toujours un Arée, qui jouit du premier rang, après celui du Roi. On les consulte dans la plupart des occasions importantes : on leur donne ce qu'il y a de meilleur dans la contrée, car ils ont trouvé le moyen de se rendre nécessaires. Il y a aussi, sur chaque district, un ou deux Docteurs, ou Tata-O-Rerro, comme Tootavaï, qui savent la Théogonie & la Cosmogonie, & qui, à de certains temps, ins-

Cook.

truisent le peuple : les Indiens conservent ainsi les connaissances qu'ils ont dans la Géographie & Astronomie, & sur la division du temps. Ils nomment quatorze mois lunaires dans l'ordre suivant. Le premier, O-pororo-Moòa ; le second, O-pororo-Moorée ; le troisieme, Moorehàh ; le quatrieme, Oohée-Eiya ; le cinquieme, OWhirre-Ammà ; le sixieme, Taowa ; le septieme, Owhirre-Errç-Erre ; le huitieme, O-Téarrée ; le neuvieme, Ote-Taï ; le dixieme, Wàrehoo ; le onzieme, Wàhou ; le douzieme, Pipirrée ; le treizieme, E-Oonoonoo ; le quatorzieme, Oomannoo. Les trois premiers mois collectivement s'appellent Oorroo, ou la saison du fruit à pain ; mais nous ne savons pas encore par quel arrangement ils font de ces mois un cycle, ou une année complète. Il paraît que quelques-uns, sur-tout le second & le septieme, sont intercalaires ; car leurs noms ressemblent à ceux du premier & du cinquieme, & ils les inserent dans les différentes années. Chacune des lunes est composée de 29 jours. Pendant les deux derniers, ils disent que la lune est morte, parce qu'on ne la voit pas ; il est donc clair qu'ils commencent à compter de la premiere apparition de la Planete, & non du temps réel de la conjonction. Le vingt-cinquieme jour de la treizieme lune E-Oonoonoo, répondait à notre troisieme de Juin, jour où on nous apprit ces différens détails.

Cook.

Le nom de Tahowa, que les Taïtiens donnent aux Prêtres, ne leur eſt pas particulier ; ils le donnent auſſi aux perſonnes qui connaiſſent la propriété du petit nombre de plantes qu'ils emploient comme les remèdes de différentes maladies. La quantité de leurs remèdes n'eſt pas conſidérable, & leur médecine eſt très-ſimple ; mais n'ont pas beaucoup de maladies, & elles ne ſont point compliquées.

Le 4 Juin, dès le grand matin, j'ordonnai, dit M. Cook, de tout apprêter pour l'appareillage. Orèo, le Chef, & toute ſa famille vinrent à bord nous dire adieu pour la derniere fois ; ils étaient accompagnés d'Oo-oo-rou l'*Earée de Hi*, & de Boba l'*Earée* d'O-Taha, & de pluſieurs de leurs Amis. Ils nous apporterent tous des préſens ; mais Oo-oo-rou en fit un beaucoup plus conſidérable que les autres, parce que c'était ſa premiere & ſa derniere viſite. Ils ne ceſſerent pas de me conjurer de retourner les voir. Le Chef, ſa femme & ſa fille, & ſur-tout les deux femmes, pleurerent preſque ſans relâche. Quand il fallut lever l'ancre, ils prirent congé de nous d'une maniere très-affectueuſe & très-tendre. La derniere priere d'Oréo fut encore pour m'engager à retourner : Quand il vit que je ne voulais pas le lui promettre, il demanda le nom de mon *Marai*, du lieu où l'on m'enterrerait. Je ne balançai pas un

Cook.

moment à lui répondre *Stepney*, nom de la Paroiſſe que j'habite à Londres. Il me ſupplia de le répéter pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'il le pût prononcer : alors cent bouches à-la-fois s'écrierent *Stepney Marai no Toote, Stepney le tombeau de Cook.* M. Forſter m'apprit enſuite qu'un homme, à terre, avait demandé la même choſe, mais il fit une réponſe différente & plus convenable, en diſant qu'un Marin ne ſavait pas où il ſerait enterré. Toutes les grandes familles de ces Iſles ont coutume d'avoir des cimetieres particuliers, qui paſſent, avec leurs biens, à leurs héritiers. Le *Marai* d'O-Parée à Taïti, pendant le règne de Tootoha, était appellé *Marai no Tootaha* ; mais on le nomme aujourd'hui *Marai no O-Too*, comme on l'a déjà remarqué. Quelle plus grande preuve d'amitié ces Inſulaires pouvaient-ils nous donner, que de vouloir ſe ſouvenir de nous, lors même que nous ne ſerions plus ? Nous leur avions répété ſouvent que nous les voyions pour la derniere fois : ils voulurent ſavoir dans quel endroit nos cendres iraient ſe joindre à celles de nos Ancêtres.

Comme je ne pouvais ni promettre, ni eſpérer qu'on enverrait de nouveaux vaiſſeaux ſur ces Iſles, Œdidée, notre fidèle Compagnon, ſe décida à reſter dans ſa patrie ; mais il nous quitta avec des regrets qui montraient bien ſon eſtime

Cook.

pour nous ; & rien ne put l'y déterminer que la crainte de ne jamais revoir ſon pays. Quand le Chef me preſſait avec tant d'inſtance de revenir, je lui fis quelquefois des réponſes qui lui laiſſaient un peu d'eſpérance. Œdidée, à l'inſtant, me tirait de côté, & il ſe faiſait répéter ce que je venais de dire. Lorſqu'il fallut nous ſéparer, il courut de chambre en chambre pour embraſſer tout le monde.

Je ne puis pas décrire les angoiſſes qui remplirent l'ame de ce jeune homme quand il s'en alla : il regardait le vaiſſeau, il fondit en larmes, & il ſe coucha de déſeſpoir au fond de la pirogue. En ſortant des récifs, nous le vîmes encore qu'il étendait ſes bras vers nous.

Au moment où il ſortit du vaiſſeau, il me demanda *tatou parou*, quelque choſe qu'il pût montrer aux Commandans des autres bâtimens qui, dans la ſuite, relâcheraient ſur ſon Iſle ; j'y conſentis, & je lui accordai un certificat du temps qu'il avait été avec nous, & je le recommandai à ceux qui toucheront ici après nous.

En abordant ſur ces Iſles, la premiere fois, j'avais envie de viſiter la fameuſe Bolabola de Tupia ; mais, comme j'avais pris à bord aſſez de rafraîchiſſemens de toute eſpèce, & que la route que je projetais exigeait tout mon temps, je renonçai à ce deſſein, & je marchai à l'Oueſt, fai-

Cook. ſant nos adieux à ces Iſles fortunées, où la Nature a, d'une main prodigue, répandu ſes faveurs.

Avant de terminer la deſcription de ces Iſles, il eſt néceſſaire de dire tout ce que je ſais ſur le Gouvernement d'Uliétéa & d'O-Taha. Oréo, dont on a parlé ſi ſouvent, eſt natif de Bolabola; mais il poſsède des *Whennoas* ou des terres à Uliétéa, qu'il a gagné, je penſe, par la conquête, ainſi que pluſieurs de ſes Compatriotes. Il réſide, ſur cette derniere Iſle, comme Lieutenant d'Opoony, qui ſemble jouir de l'autorité Royale & de la ſuprême Magiſtrature. Oo-oo-Rou, qui eſt Earée par droit héréditaire, ne ſemble plus poſſéder que le titre, & ſon propre *Whennoa* ou diſtrict, dans lequel, je crois, il eſt Souverain. J'ai toujours vu Oréo lui montrer le reſpect dû à ſon rang; & il était charmé quand il s'appercevait que je le diſtinguais des autres.

O-Taha, autant que j'ai pu le découvrir, eſt gouvernée de la même maniere. Boba & Ota ſont les deux Chefs. Je n'ai point vu le dernier. Boba eſt jeune, robuſte & bien fait; & l'on m'a dit qu'après la mort d'Opoony, Monarque actuel, il doit épouſer ſa fille, & que ce mariage lui donnera l'autorité Royale; de façon qu'il ſemble qu'une femme, qui peut être revêtue de la dignité Royale, ne peut cependant pas exercer le

pouvoir ſouverain. Je crois que la conquête de ces Iſles n'a procuré à O-Poony d'autres avantages qu'un moyen de récompenſer ſes Nobles, qui, en effet, ſe ſont emparés de la meilleure partie des terres. Il ne paraît pas qu'il ait exigé aucune des marchandiſes, outils, &c. que nous avons laiſſés en ſi grand nombre. Œdidée m'a fait, pluſieurs fois, l'énumération de toutes les haches, & des clous, que poſſéde O-Poony; à peine en a-t-il autant qu'il en avait, lorſque je le vis en 1769. Quelque vieil que ſoit ce fameux Inſulaire, il ne paſſe point ſes derniers jours dans l'indólence. Quand nous arrivâmes ici, pour la premiere fois, il était à Maurana: bientôt après, il retourna à Bolabola; & l'on nous dit, cette derniere fois, qu'il était allé à Tubi.

Les ſix ſemaines que nous venions de paſſer à Taïti & aux Iſles de la Société, avaient diſſipé toutes les maladies bilieuſes & ſcorbutiques; mais la moitié de l'équipage était attaquée du mal vénérien, d'une eſpèce moins mauvaiſe cependant qu'en Europe. D'après nos converſations avec Œdidée ſur ſes ravages, nous avons les plus fortes raiſons de croire qu'il exiſtait à Taïti & aux Iſles de la Société, avant l'arrivée du Capitaine Wallis, en 1768: il nous a ſouvent aſſuré que, pluſieurs années auparavant, ſa mere était morte de cette maladie à Bolabola. On a fait, dans tous

Cook.

les pays, de bien mauvais raisonnemens sur l'origine de cette peste : on a maudit les Espagnols pendant près de trois siécles, pour l'avoir apporté d'Amérique, & il est prouvé, d'une maniere incontestable, qu'elle a commencé en Europe, lorsque l'Amérique n'était pas encore découverte (*a*). Les privautés de l'équipage avec les femmes de Tonga-Tabboo & des Marquises, & leurs liaisons très-intimes avec les trompeuses Habitantes de l'Isle de Pâque, n'eurent aucun effet funeste. On peut en conclure que l'infection n'a pas encore éclaté sur ces Isles ; mais ces conséquences ne sont pas toujours justes ; car le Capitaine Wallis quitta Taïti sans avoir à bord un seul Vénérien, & la maladie y était pourtant avant son débarquement. Il est sûr que les nouveaux Zélandais en étaient déjà attaqués, lorsqu'ils ne connaissaient pas les Européens.

Le 16 Juin, on découvrit un grouppe de cinq ou six Islots couverts de bois liés ensemble par des bancs de sable & des brisans, entourés d'un récif, qui ne présente aucune passe : au milieu, on ap-

(*a*) Voyez *Petr. Martyr. ab Anglerica Decad. Americam.* —— Dissertation sur l'origine de la Maladie Vénérienne, par M. Sanchez : Paris, 1752. —— Examen historique sur l'Apparition de la Maladie Vénérienne en Europe : Lisbonne, 1774. —— Le Docteur Hunter, dans les Transactions Philosophiques & d'autres.

perçoit un lac. Nous rangeâmes les côtes de l'Oueſt & du Nord-Oueſt, depuis la pointe méridionale juſqu'à l'extrémité ſeptentrionale, l'eſpace d'environ deux lieues, nous nous approchions ſi près du rivage, que nous vîmes quelquefois les roches ſous le vaiſſeau; cependant nous ne trouvâmes pas un lieu propre à l'ancrage, & l'on n'appercevait aucun veſtige d'Habitans. Il y a une grande quantité de divers oiſeaux, & la côte paraît être fort poiſſonneuſe. La poſition de cette Iſle, eſt à-peu-près celle que M. Dalrymple donne à la Sagittaire, découverte par Quiros; mais nous n'avons rien remarqué qui fût d'accord avec la deſcription du Navigateur Eſpagnol. En conſéquence, je l'ai regardée comme une nouvelle découverte, & je l'ai nommée l'Iſle Palmerſton, en l'honneur du Lord Palmerſton, un des Lords de l'Amirauté: elle eſt ſituée par 18 degrés 4 minutes de latitude Sud, & par 163 degrés 10 minutes de longitude Oueſt.

Le 21, à la pointe du jour, nous fîmes voile pour amener la pointe Nord d'une autre Iſle, dont nous rangeâmes la côte occidentale à la diſtance d'un mille, juſqu'à près de midi.

Elle paraiſſait eſcarpée & remplie de roches; on découvrait ſeulement par-ci par-là une greve ſabonneuſe étroite: elle était preſque de niveau par-tout, & ſa plus grande hauteur ne ſurpaſſait

Cook.

pas 40 pieds, mais au ſommet elle était couverte de grands bois & d'arbriſſeaux. Nous apperçûmes ſur le rivage ſept ou huit Indiens nus, & qui paraiſſaient d'une couleur noirâtre; quelque choſe de blanc enveloppait leur tête & leurs reins, & chacun d'eux avait une pique, une maſſue ou une pagaye à ſa main. Nous obſervâmes des pirogues dans les fentes, entre les rochers, & des cocotiers peu élevés.

La deſcente nous paraiſſant facile, je fis mettre deux bateaux dehors, dans l'un deſquels je m'embarquai avec quelques Officiers, MM. Forſter, le Docteur Sparrman, & M. Hodges. Comme nous approchions de la greve, les Inſulaires, qui étaient ſur les rochers, ſe retirerent dans le bois. Nous conjecturâmes qu'ils venaient à notre rencontre, ce qui était vrai: nous débarquâmes dans une petite crique, ſans aucun obſtacle; &, pour éviter une ſurpriſe, nous prîmes poſte ſur un rocher élevé, où, après avoir arboré notre pavillon, M. Forſter & d'autres perſonnes ſe mirent à herboriſer.

Nous ne vîmes que des rochers eſcarpés de corail, revêtus de petites plantes, qu'on trouve par-tout ſur les Iſles-Baſſes: nous y apperçûmes cependant de nouvelles eſpèces qui croiſſaient, ainſi que les autres, dans les crevaſſes du corail, où il n'y avait pas un ſeul grain de terre. Des corlieux,

corlieux, des becaſſines & des hérons pareils à ceux de Taïti, frapperent auſſi nos regards. Cook.

La côte était ſi couverte d'arbres, de broſſailles, de plantes, de pierres, &c. que nous ne pouvions pas voir à cinquante verges autour de nous. Prenant avec moi deux de mes Officiers, j'entrai dans un ſentier qui coupait le bois: à peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous entendîmes les Indiens s'avancer. Nous nous retirâmes ſur notre premier poſte; & je criai à M. Forſter, qui était à environ cinquante verges de la mer, d'en faire autant. Comme nous y arrivions, les Inſulaires parurent à l'entrée du ſentier, à la diſtance d'un jet de pierre. Nous leur fîmes des ſignes d'amitié; mais ils n'y répondirent que par des menaces, & l'un d'eux s'étant approché à quarante verges de nous, lança une pierre qui atteignit M. Sparrman au bras. On tira alors deux coups de mouſquet, ſans ordre, & à cette décharge, ils rentrerent dans la forêt pour ne ſe plus montrer.

Un Champion, qui vint nous braver de fort près, obſerve M. Forſter, était noirci juſqu'à la ceinture; ſa tête était ornée de plumes placées debout, & il tenait une pique à la main: on entendait parderriere des Indiens qui parlaient & qui pouſſaient des cris. Il fut enſuite joint par un jeune-homme ſans barbe, noirci comme lui, &

Cook.

qui portait un long arc, pareil à ceux de Tonga-Tabboo. C'eſt ce jeune-homme qui jeta la pierre: le Docteur Sparrman, dans le premier mouvement de douleur & de colere, lui lâcha ſon coup de fuſil, qui heureuſement ne parut pas le bleſſer.

Quoique repouſſés par les Inſulaires, nous ne manquâmes pas de faire la vaine cérémonie de prendre poſſeſſion de leur Iſle.

Après avoir ainſi fait quelques milles, ſans découvrir un ſeul Habitant & ſans trouver un mouillage, nous atteignîmes le travers d'une plage, ſur laquelle était quatre pirogues. Nous deſcendîmes ici à l'aide d'une petite anſe, formée par des roches à fleur d'eau. Notre deſſein était d'examiner les pirogues, & d'y laiſſer quelques grains de raſſade; car on ne voyait pas un Inſulaire. Mais cette deſcente pouvait être encore plus dangereuſe que la précédente. Le rivage eſt bordé d'un rocher, derriere lequel eſt une plage étroite & pierreuſe, terminée par une colline eſcarpée, d'inégale hauteur, & dont le ſommet eſt couvert de broſſailles: deux fentes profondes & étroites, pratiquées dans l'eſcarpement, ſemblent ouvrir une communication avec la contrée. C'était à l'entrée d'une de ces fentes qu'étaient les quatre pirogues; mais je remarquai qu'en y allant, nous ſerions expoſés à une attaque des Inſulaires, s'il s'en trouvait dans ce canton, & que la place ſerait

peu propre à nous défendre. Pour prévenir ce désavantage & nous assurer une retraite, je plaçai un détachement sur le rocher, d'où il découvrait les hauteurs, & je m'avançai, avec quatre de nos Messieurs, vers les pirogues. Cook.

Ces bâtimens avaient de forts balanciers; ils contenaient des nattes grossieres, des lignes de pêche, des piques & des morceaux de bois, qui semblaient avoir servi, aux Insulaires, de flambeaux pendant leurs pêches nocturnes. Tandis que le Capitaine remplissait ces pirogues de présens, j'apperçus une troupe de Naturels qui descendait près de nous. J'en avertis M. Cook, & nous nous retirâmes quelques pas. Deux de ces Indiens, parés avec des plumes & noircis, comme ceux dont on a déjà parlé, s'avancerent, en poussant des cris furieux, & en agitant leurs piques.

Tous nos efforts, pour les amener à une conférence, furent inutiles. Les autres montraient une férocité terrible, & ils décocherent sur nous leurs traits. Une légere fusiliade n'empêcha pas, l'un d'entr'eux, de venir plus près, & de lancer une javeline qui me rasa l'épaule. Une seconde javeline effleura la cuisse de M. Forster fils, & teignit de noir son habit. Son courage lui aurait coûté la vie, si mon fusil eût pris feu; car je n'étais pas à plus de cinq pas de lui quand il fit partir sa javeline, & je l'aurais tué pour ma pro-

Çook.

pre défenſe. Je fus enſuite bien aiſe que l'amorce eût brûlée. Dans le moment de l'attaque, nos Gens, qui occupaient le rocher, firent feu ſur d'autres Indiens qui ſe montraient dans les hauteurs; ce qui ralentit l'ardeur de ceux que nous avions en tête, & nous donna le temps de regagner ce poſte, où j'ordonnai qu'on ceſsât le feu. La derniere décharge diſperſa tous les Inſulaires dans le bois, & ils ne reparurent plus, tant que nous demeurâmes en cet endroit. Nous ne ſûmes point s'ils eurent des tués ou des bleſſés. L'un d'eux ſeulement pouſſait un hurlement douloureux, qui annonçait une bleſſure conſidérable.

La conduite & l'air farouche des Habitans de cette Terre, m'engagerent à la nommer l'Iſle Sauvage. Sa poſition eſt par les 19 degrés 1 minute de latitude Sud, & par les 169 degrés 37 minutes de longitude à l'Oueſt. Elle a environ onze lieues de tour : ſa forme eſt circulaire ; ſes terres ſont fort élevées; & la mer, près du rivage, a beaucoup de profondeur. Toute la côte eſt entièrement couverte d'arbres & d'arbuſtes, entre leſquels s'élèvent quelques cocotiers; mais nous n'avons pas été à portée de reconnaître les productions de l'intérieur. Elles ne doivent pas être fort conſidérables, à en juger par ce que nous vîmes ſur les bords: car nous n'y apperçûmes que des rochers de corail, remplis d'arbres & d'ar-

Cook.

bustes. On n'y voit pas un seul coin de terre, & les arbres pompent, dans l'intérieur des rochers, l'humidité qui leur est nécessaire. Si ces rochers de corail ont d'abord été formés dans la mer par les animaux, comment ont-ils été portés à une si grande hauteur? Cette Isle s'est-elle élevée par un tremblement de terre? Ou les eaux l'ont-elle peu-à-peu laissée à sec? Des Philosophes ont essayé d'expliquer la formation des Isles-Basses, qu'on rencontre dans cette mer; mais ils n'ont rien dit de ces Isles-Hautes, que j'ai souvent eu occasion de décrire. Dans celle-ci, ce n'est pas seulement les roches éparses qui couvrent sa surface, qui sont de pierre de corail; mais toute la côte n'offre, aux yeux, qu'une file solide de rochers escarpés, où le battement continuel des flots a creusé différentes cavernes très-curieuses, & dont quelques-unes sont d'une étendue considérable. Les voûtes de ces cavernes se trouvent soutenues par des colonnes auxquelles les vagues, en se brisant, ont donné les formes les plus variées. Une de ces cavernes était éclairée par le jour qu'elle recevait d'une ouverture dans la voûte: Dans une autre, la voûte, qui s'était détachée, avait produit, par sa chûte, une grande vallée au-dessous des rochers adjacens.

Je ne puis dire d'ailleurs que très-peu de choses des Habitans, qui, je crois, ne sont pas nom-

Cook.

breux : ils paraiſſent agiles, diſpos, & d'une aſſez belle ſtature. Tous vont nus, à l'exception d'une ceinture qu'ils portent autour des reins. Quelques-uns d'eux avaient le viſage, la poitrine & les cuiſſes peints d'un bleu-foncé. Les pirogues que nous obſervâmes, conſtruites comme celles d'Amſterdam, avaient, de plus, une eſpèce de platbord, qui s'élevait un peu de chaque côté ; & les bas-reliefs, dont elles étaient décorées, annoncent que ces Peuples ne ſont pas ſans induſtrie. L'aſpect de ces Inſulaires & de leurs pirogues, s'accorde aſſez avec la deſcription que nous a donnée M. de Bougainville de l'Iſle des Navigateurs, ſituée à-peu-près ſous le même parallèle.

Les jours ſuivans, nous apperçûmes un grand nombre d'autres Iſles d'une petite étendue, & environnées d'une multitude de rochers. Le 25, quelques pirogues, montées chacune par deux ou trois perſonnes, s'avancerent hardiment aux côtés du vaiſſeau ; elles avaient, à bord, des fruits & du poiſſon, qu'elles échangerent pour de petits clous.

Ces Indiens nous apprirent les noms de toutes les Iſles des environs. Ils nous montrerent auſſi Anamocka & Rotterdam ; & nous inviterent à nous rendre dans la leur, qu'ils appellent Cornango. La briſe commençant à fraîchir, nous les laiſsâmes parderriere, & je gouvernai ſur Anamocka.

Comme nous approchions de la côte méridionale de Rotterdam, une foule de pirogues vinrent à notre rencontre des différentes Isles voisines : elles étaient toutes chargées de fruits, de racines & de cochons. Mais, ne jugeant pas à propos de diminuer de voile, il se fit peu d'échanges. Une de ces pirogues me demanda par mon nom; preuve que ces Insulaires commercent avec ceux d'Amsterdam. Ils nous presserent beaucoup de relâcher sur leur côte, en nous faisant entendre que nous y trouverions un excellent mouillage. Cette côte, qui est la bande du Sud-Ouest de l'Isle, paraît être à l'abri des vents du Sud & du Sud-Est; mais le jour était déjà trop avancé, & je pouvais d'autant moins faire voile vers le rivage, qu'il aurait d'abord fallu envoyer un bateau pour le reconnaître. Je m'approchai donc de la bande du Nord, où je mouillai à la distance de trois quarts de milles de la greve.

Cook.

Anamocka ou Rotterdam.

La côte s'élevait perpendiculairement de quinze à vingt pieds; ensuite elle paraissait presque plate: on ne voyait qu'un seul mondrain près du milieu : elle ressemblait à celle de l'Isle Sauvage; mais les bois paraissaient plus abondans & plus fertiles. Une quantité innombrale de cocotiers ornaient cette Terre de toutes parts.

Le 26 Juin, le vaisseau était à peine assuré sur ses ancres, que nous vîmes arriver des pirogues de

Cook.

toutes les parties de l'Isle : elles apportaient des ignames & du poisson, qu'elles échangerent pour de petits clous & de vieux morceaux d'étoffe. Un de ces Indiens se saisit de la sonde; &, malgré toutes les menaces que put lui faire M. Cook, il eut la hardiesse de couper la ligne. On tira dans sa pirogue un coup de mousquet chargé à balle, & il se retira tranquillement de l'autre côté du vaisseau : on lui redemanda le plomb une seconde fois, mais envain. On lui tira dessus à grain ; &, quand il se sentit blessé, il rama à l'avant du vaisseau, où pendait une corde, à laquelle il attacha la sonde. Ses compatriotes, non-contens de cette restitution, le chasserent de sa pirogue, & le contraignirent de s'enfuir à terre à la nage. Parmi différentes choses qu'ils nous vendirent, il y avait des poules d'eau, couleur de pourpre, en vie, un très-beau *sparus* tout apprêté, & servi sur des feuilles & une racine bouillie, qui enfermait une poulpe très-nourrissante, aussi douce que si elle avait été cuite dans son sucre. D'après tout ce que nous voyions, nous croyions être à l'Isle d'Amsterdam : comme cette Isle est à peu de distance de Namoka, ces Insulaires avaient probablement appris notre arrivée à Tonga-Tabboo, au mois d'Octobre 1773.

Entr'autres marques d'hospitalité qu'on donna à M. Cook, une des plus belles femmes de l'Isle

lui fit une offre qu'il n'accepta pas. On défendit aux personnes infectées ou guéries depuis peu de la maladie vénérienne, d'aller à terre, & on défendit aussi d'admettre aucune femme dans le vaisseau. Un grand nombre d'Indiennes, qui vinrent sur plusieurs pirogues, semblaient fort empressées de faire connaissance avec les matelots; mais, après avoir pagayé quelque temps autour du vaisseau, comme on ne voulut pas les recevoir, elles s'en retournerent très-mécontentes. Cook.

M. Cook ayant monté la chaloupe, ordonna à un bateau de nous suivre avec les pièces à l'eau, pour les remplir; les Indiens nous aiderent à conduire ces futailles à l'Aiguade, & à les ramener. Un clou & un grain de rassade étaient le prix de ce petit service: ils nous apporterent des fruits & des racines en si grande abondance, que la chaloupe & le premier bateau en furent chargés deux fois avant midi, tandis que le second bateau remplit tous les tonneaux.

Les bananes & les noix de cocos étaient rares en proportion des pimplemouses & des ignames que nous achetâmes: le fruit à pain était encore plus rare, quoique les arbres qui portent ces trois espèces fussent très-nombreux. Les hommes n'avaient pour vêtement qu'une petite ceinture autour des reins; quelques-uns cependant, ainsi que la plupart des femmes, portaient une étoffe

Cook. d'écorce très-roide, ou des nattes qui leur descendaient du bas du dos à la cheville du pied.

Les cris de tous ceux qui avaient quelque chose à vendre, devinrent si forts à notre débarquement sur la côte, que nous nous hâtâmes de pénétrer dans l'intérieur du pays, dont l'aspect était très-attrayant : des plantes variées étaient répandues sur le terrain avec profusion, & les plantations de toute espèce, faisaient de cette Isle un charmant jardin : les haies, qui arrêtaient notre vue à Tonga-Tabboo, beaucoup moins fréquentes ici, n'enfermaient qu'un côté du sentier, & laissaient l'autre découvert à l'œil. Le terrain, qui n'était pas parfaitement de niveau, s'élevait en plusieurs petits mondrains, environnés de haies & de buissons, formant une très-agréable perspective. Le chemin que nous suivions, passait quelquefois sous de longues allées d'arbres élevées, plantées à des distances considérables les uns des autres, & dans l'intervalle, la plus riche verdure tapissait le terrain : d'autres fois, un berceau touffu d'arbustes odorans, se prolongeait sur nos têtes, & nous cachait entierement le soleil : on appercevait çà & là un mêlange de plantations & de terres en friche. Les maisons des Naturels étaient d'une forme singuliere ; elles avaient à peine huit ou neuf pieds de haut ; les parois, proprement faites de roseaux, qui, loin d'être

perpendiculaires, convergeaient beaucoup vers le fond, ne s'élevaient pas à plus de trois ou quatre pieds du terrain : le toit formait un faîte au sommet, de sorte que le corps de la maison ressemblait à un pentagone : elle était couverte de branchages, & le toit se projettait au-delà des parois penchées de la maison. Dans un des longs côtés, il y avait, quinze à dix-huit pouces de terre, une ouverture d'environ deux pieds en quarré, qui tenait lieu de porte. La longueur de l'habitation ne surpassait jamais trente pieds, & la largeur était communément de huit ou neuf. De grosses racines d'igname, qui semblent être la principale nourriture des Insulaires, remplissaient toujours l'intérieur ; le coucher doit être assez dur, & cependant, pour dormir la nuit, ils se contentent d'étendre quelques nattes pardessus. Ces petites selles sur lesquelles les Taïtiens appuient leurs têtes, sont très-communes ici, & elles servent au même usage. Nous observâmes aussi plusieurs hangards ouverts, soutenus par des poteaux, pareils à ceux que nous avions vus à Tonga-Tabboo. Ceux-ci étaient planchayés de nattes, & nous les crûmes destinés à être occupés pendant le jour.

Dans notre course, nous passâmes à côté d'un grand nombre de ces habitations ; mais nous vîmes peu d'habitans : la plupart étaient à notre

Cook.

marché. Tous ceux que nous rencontrâmes, nous traiterent poliment ; ils inclinaient leurs têtes, disant *lelei*, (bon), *woa*, (ami), ou ils employaient d'autres expressions qui annonçaient leur bon caractere & leurs dispositions amicales à notre égard. Ils nous servaient de guides ; ils allaient nous cueillir des fleurs au haut des plus grands arbres, & nous chercher des oiseaux au milieu des ondes ; ils nous montraient souvent les plus belles plantes, dont ils nous apprenaient les noms. Si nous leur en faisions voir une dont nous voulions emporter des échantillons, ils couraient en chercher fort loin ; ils nous offraient avec empressement, des noix de cocos & des pimplemouses, & ils portaient avec joie, de gros fardeaux pour nous : un clou, un grain de rassade, ou un mauvais morceau d'étoffe leur paraissaient une récompense précieuse ; en un mot, dans toutes les occasions, ils étaient disposés à nous obliger.

Durant notre promenade, nous atteignîmes un grand lac ou lagune d'eau salée à l'extrémité septentrionale de l'Isle : ce lac, qui, en un endroit, n'était séparé de la mer que de peu de verges, avait environ trois milles de long & un de large ; trois petites Isles, remplies d'arbres disposés d'une maniere pittoresque, ornaient cette belle pièce d'eau, dont les bords attiraient sans cesse les regards. Le paysage réfléchi sur les

ondes ; accroiſſait encore les délices de cette ſcène ; nous en jouîmes tout à loiſir, du haut d'une éminence, où des arbres élevés & des arbuſtes épais, nous mettaient à l'abri du ſoleil.

Je n'avais point vu d'Iſle qui offrît une auſſi grande variété de ſites, dans un ſi petit eſpace, & nous n'avons trouvé nulle part autant de jolies fleurs ; leur doux parfum embaumait l'air ; le lac était rempli de canards ſauvages, & les bois & les côtes abondaient en pigeons, perroquets, râles & petits oiſeaux : les Naturels nous en vendirent pluſieurs.

Ceux qui étaient reſtés à bord, avaient acheté beaucoup de proviſions ; toute la poupe était chargée de pimplemouſes d'une excellente ſaveur, & d'une ſi prodigieuſe quantité d'ignames, que nous en mangeâmes chaque jour, durant pluſieurs ſemaines, en place de biſcuit. Quelques Indiens, qui étaient venus des Iſles voiſines ſur de grandes doubles pirogues, avaient auſſi vendu des armes & des uſtenſiles.

Notre Chirurgien ayant engagé un Naturel à le ſuivre pour quelques grains de raſſade, il erra ſans crainte ſur une grande partie de l'Iſle. Après avoir fait une bonne chaſſe, il penſa à revenir à l'anſe ſablonneuſe, & l'Inſulaire lui rapportait onze canards. Trouvant les chaloupes parties,

Cook.

il fut un peu déconcerté: une foule nombreuſe le preſſa de toutes parts; il ſe rendit, comme il put, ſur la côte de roches, en travers du vaiſſeau, d'où nous l'apperçûmes pendant le dîné. Chemin faiſant, l'homme qui était chargé des canards, en laiſſait tomber à deſſein quelques-uns; mais M. Patten ſe retournait pour les ramaſſer; les Indiens l'entourant alors de plus près, le menacerent de piques dentelées, & il n'y eut que la crainte du fuſil qui leur en impoſa. Pluſieurs femmes, aſſiſes près des hommes, s'efforçaient, par mille geſtes laſcifs, & par mille poſtures déshonnêtes, de détourner ſon attention; mais ſa ſituation était trop critique pour ſe laiſſer ainſi ſéduire. Quelque temps après, une pirogue arriva du vaiſſeau, & M. Patten promit un clou au Propriétaire de ce bâtiment, s'il voulait le conduire à bord de la Réſolution. Le marché ſe conclut, & au moment où il entrait ſur le canot, les Naturels lui arracherent ſon fuſil, lui prirent tous ſes canards, excepté trois, l'empêcherent de partir, & même renvoyerent la pirogue: fort effrayé, il réſolut de ſe rendre une ſeconde fois au ſommet du rocher où il croyait qu'il ſerait vu plus aiſément du vaiſſeau. L'audace des Indiens s'accroiſſant à chaque inſtant, ils le dépouillerent. Il ſe laiſſa tranquillement enlever ſa cravatte & ſon mouchoir; mais, voyant qu'ils ſaiſiſſaient ſes ha-

Cook.

bits avec violence, & qu'ils lui faisaient des gestes très-menaçans, il désespéra de sa vie. Au milieu de cette inquiétude, & de cet embarras, il chercha dans toutes ses poches un couteau, ou un autre instrument avec lequel il pût du moins se défendre, ou se venger en mourant. Il n'avait qu'un mauvais étui de cure-dents: il l'ouvrit, & le présenta avec assurance à ces brigands, qui, voyant qu'il était creux, reculerent de deux ou trois pas; il continua à les intimider avec cette arme formidable; ces misérables tenaient cependant toujours leurs piques levées contre lui. Comme le soleil dardait ses rayons sur sa tête, & qu'il avait marché tout le jour, il était épuisé de fatigue, & il allait succomber à son accablement, lorsqu'une jeune femme, très-belle, remarquable par de longs cheveux, qui flottaient en boucles sur son sein, eut pitié de lui: elle s'avança hardiment du milieu de la foule; l'humanité & la compassion étaient peintes dans ses yeux; son visage annonçait tellement l'innocence & la bonté, qu'il fut impossible à M. Patten de se défier d'elle; elle lui offrit un morceau de pimplemouse, qu'il accepta avec empressement & avec beaucoup de reconnaissance, & quand il eut mangé ce premier morceau, elle lui en donna d'autres. Enfin deux chaloupes, qui se détacherent du vaisseau, disperserent toute la foule. La généreuse Indienne

Cook.

& un vieillard, qui était ſon pere, reſterent aſſis près du Chirurgien, avec la tranquillité qu'inſpire une conduite noble & vertueuſe. Elle demanda le nom de ſon ami; il lui dit celui que les Taïtiens lui avaient donné, Patéenée. Elle l'adopta ſur-le-champ, en le changeant en Partſéenée.

Après le départ des canots, il prit une pirogue pour ſe faire conduire à bord; &, au moment qu'il y entrait, un Indien lui arracha ſon fuſil. D'après ce rapport, M. Cook allait deſcendre dans ce même lieu. A ſon approche, quelques Inſulaires ſe retirerent en hâte. Il trouva ſur les bords de l'anſe nos Officiers, avec un grand nombre d'Indiens. On n'avait fait aucune démarche pour recouvrer le mouſquet; il crut devoir diſſimuler, & en cela il eut réellement tort. La facilité qu'ils avaient eue de ſe ſaiſir de cette arme, qu'ils croyaient bien ſûrement en leur poſſeſſion, les encouragea à de nouvelles tentatives. L'alarme que ce vol avait répandue s'étant diſſipée, les Inſulaires apporterent aſſez de proviſions pour nous mettre en état de retourner à bord avant la nuit, avec nos bateaux bien chargés.

Les Naturels firent, dès le même jour, d'autres petits vols: ils ne paraiſſaient pas moins filoux que les Inſulaires de Tonga-Tabboo & des Iſles de la Société.

Le matin, du 28, de très-bonne heure, le ſecond

ſecond bateau aux ordres du Lieutenant Clerke & du Maître, débarqua pour faire de l'eau. Le bateau était à peine à terre, que les Inſulaires, qui s'étaient aſſemblés, ſe conduiſirent avec ſi peu de ménagement, que l'Officier ne ſavait trop s'il devait deſcendre les pièces à l'eau; mais, comptant ſur mon arrivée, il s'y haſarda. Ce ne fut pas ſans beaucoup de rumeur, qu'on parvint à les remplir, & à les charger. Pendant ce travail, les Indiens ôterent au Lieutenant ſon fuſil, & l'emporterent; ils prirent auſſi quelques outils du tonnelier, & enleverent aux autres ce qui ſe trouva ſous leurs mains. Ils commirent tous ces vols furtivement, & ſans employer la force ouverte. Je débarquai, dit M. Cook, au moment que ce bateau allait retourner à bord. Les Naturels, en grand nombre ſur la plage, me voyant arriver, prirent la fuite. Je ſoupçonnai une partie de ce qui était arrivé. Cependant j'en engageai pluſieurs à demeurer, & mon Lieutenant m'informa de toutes les circonſtances précédentes. Je réſolus auſſi-tôt de les forcer à la reſtitution. Dans ce deſſein, je donnai ordre de faire débarquer tous les ſoldats de marine armés, & de tirer du Vaiſſeau deux ou trois coups de canon, pour avertir M. Forſter, qui ſe trouvait dans la contrée avec pluſieurs autres perſonnes; car je ne ſavais pas comment les Inſulaires ſe conduiraient

Cook.

Cook.

dans cette occaſion. Je renvoyai enſuite tous les bateaux, & je ne gardai que la chaloupe, avec laquelle je reſtai au milieu d'un grand nombre d'Habitans, qui montraient, à mon égard, les diſpoſitions les plus favorables. Je les perſuadai ſi bien de mon intention, que long-temps avant l'arrivée des ſoldats de marine, on avait rapporté le fuſil de M. Clerke; mais ils me firent pluſieurs inſtances pour que je n'inſiſtaſſe pas ſur le reſte. L'arrivée de M. Edgcombe avec les ſoldats de marine cauſa, aux Inſulaires qui étaient préſens, une crainte ſi vive, que quelques-uns s'enfuirent. Je fis d'abord ſaiſir deux grandes doubles pirogues qui étaient dans l'anſe. Un Indien voulut réſiſter, je tirai ſur lui à dragées, & je l'obligeai à ſe retirer en boîtant. Les Inſulaires, alors convaincus que l'affaire était ſérieuſe, prirent tous la fuite. Je les rappellai, & pluſieurs revinrent avec confiance. Cet acte de ſévérité eut tout l'effet que j'en attendais. Le ſecond mouſquet fut inceſſamment rendu. J'ordonnai à l'inſtant qu'on relâchât les pirogues, afin de leur apprendre par quels motifs on les avait arrêtées. Le reſte de ce qu'ils avaient volé étant d'une mince valeur, je ne pouſſai pas plus loin les recherches. Dans cet intervalle, le ſecond bateau était revenu à l'Aiguade; & nous remplîmes nos futailles, ſans que les Indiens oſaſſent s'en approcher, à l'exception

d'un ſeul, qui, dans tout ceci, avait hautement déſapprouvé la conduite des autres. Cook.

En revenant de l'Aiguade, je trouvai beaucoup d'Indiens raſſemblés près de l'anſe ; ce qui fit conjecturer à quelques-uns de mes Officiers, que l'homme à qui j'avais tiré un coup de fuſil était mort ou mourant. Cette conjecture me paraiſſait très-peu vraiſemblable. Je m'adreſſai à un Naturel, qui ſemblait jouir d'une certaine conſidération, pour nous faire rendre l'herminette du tonnelier, perdue dans la matinée. Auſſi-tôt il détacha deux hommes, & je crus que c'était pour nous la rapporter: mais je reconnus que nous ne nous étions pas entendus; car, au lieu de l'herminette, on me préſenta l'homme que j'avais bleſſé, & qu'ils avaient couché ſur une planche. Le voyant étendu à mes pieds, avec toutes les apparences de la mort, je fus ému de ce triſte ſpectacle: j'obſervai cependant bientôt qu'il n'avait de bleſſures qu'à la main & à la cuiſſe. J'envoyai chercher le Chirurgien pour viſiter ſes plaies & y appliquer un remède convenable. Enſuite je parlai à différens Inſulaires de l'herminette, car j'étais réſolu de me la faire rendre. Je queſtionnai en particulier une vieille Indienne, qui, depuis mon premier débarquement, avait toujours eu beaucoup de choſes à me dire; mais, dans cette occaſion, elle donna une libre carriere à la volubilité de ſa

Cook.

langue. Toute ſon éloquence était preſque en pure perte : je compris ſeulement de ſa leçon, que je ne devais pas inſiſter ſur la reſtitution d'une choſe de peu de valeur. S'appercevant que j'y étais déterminé, elle ſe retira avec trois ou quatre autres femmes, &, l'inſtant d'après, l'herminette me fut rapportée, mais la vieille ne reparut plus. La premiere fois que j'étais venu à terre, pour reconnaître l'Aiguade, cette vieille m'avait préſenté une fille, en me faiſant entendre qu'elle était à mon ſervice. La jeune Miſſ, qui avait probablement reçu ſes inſtructions, exigeait, pour préliminaire, un grand clou, ou une chemiſe. Je lui dis, par ſignes, que je n'avais rien à lui donner, eſpérant par-là m'en débarraſſer ; mais je me trompais fort, & la vieille m'aſſura que je pouvais diſpoſer de la jeune perſonne, & remettre à une autrefois ma reconnaiſſance. Sur mon refus la vieille s'emporta, & ſe mit à me quereller. Je comprenais peu ſes diſcours ; mais ſes geſtes avaient une expreſſion, qui annonçait aſſez le ſens de ſes paroles. Elle me diſait, avec un ris moqueur : quelle eſpèce d'homme êtes-vous, de rejetter ainſi les careſſes d'une ſi jolie fille ? Il eſt vrai que la jeune perſonne était d'une grande beauté ; cependant j'aurais mieux réſiſté à ſes charmes, qu'aux injures de la vieille ; & je me hâtai de rentrer dans la chaloupe. La vieille

me pressait encore de prendre la jeune fille à bord : mais cela était d'autant moins possible qu'avant de quitter le vaisseau, j'avais expressément défendu de n'y recevoir aucune femme, sous quelque prétexte que ce pût être, & cela pour des raisons que j'aurai bientôt occasion d'exposer.

Aussi-tôt que le Chirurgien fut à terre, il visita & pansa les plaies de l'Indien, à qui il fit une saignée; mais, ayant demandé des figues bananes, bien mûres, pour les faire servir de cataplasme, au-lieu de ces fruits, ils lui apporterent des cannes de sucre, dont ils tirerent la pulpe, qu'ils lui présenterent pour l'appliquer sur les plaies. Cette plante est plus balsamique que la banane; & cela même semble supposer que ces Insulaires ont quelque connaissance des simples.

On leur donna une bouteille d'eau-de-vie, en leur recommandant d'en laver la plaie, qui n'était pas dangereuse; mais comme l'Indien avait été tiré à neuf ou dix verges, les chairs étaient très-froissées, & il souffrait de grandes douleurs.

Je fis ensuite un présent au blessé, que son Maître, ou du moins celui qui réclamait la pirogue, prit probablement pour lui. Dès que l'affaire fut arrangée, en apparence, à la satisfaction de tout le monde, nous retournâmes dîner à bord, où, trouvant une quantité consiérable de fruits

Cook. & de racines, j'ordonnai qu'on se tînt prêt à mettre à la voile.

Ces Insulaires firent tout ce qu'ils purent pour regagner nos bonnes graces : après avoir rendu le fusil & la hache, une femme, d'un moyen-âge, qui semblait jouir de beaucoup d'autorité, dépêcha, dans l'intérieur du pays, quelques-uns de ses Gens, qui rapporterent la gibeciere & le fusil de M. Patten.

D'autres femmes, qui assisterent au pansement de leur Compatriote blessé, paraissaient fort empressées de rétablir la paix, & leurs timides regards nous reprochaient notre superbe & violente conduite. Elles s'assirent sur un joli gazon, & formant un grouppe de plus de cinquante, elles nous inviterent à nous placer à leurs côtés : chacune d'elles avait des pinplemouses, & elles nous en donnerent de petits morceaux, en nous prodiguant toutes les marques possibles de tendresse & d'affection. L'Amie de M. Patten fut une des plus caressantes ; elle occupait un des premiers rangs parmi les beautés de l'Isle ; sa taille avait de la grace & ses formes de la proportion : ses traits, parfaitement réguliers, étaient pleins de douceur & de charmes ; ses grands yeux noirs étincelaient de feu ; son teint était plus blanc que celui du bas-peuple, & elle portait une étoffe brune, qui lui serrait le corps au-dessus de la

gorge, mais qui s'élargiſſait enſuite par en bas; ce vêtement lui allait peut-être mieux que la robe Européenne la plus élégante. Cook.

Je fus enſuite informé d'une circonſtance qu'on avait obſervée à bord. Les pirogues qui ſe trouvaient autour du vaiſſeau au moment où les canons firent feu, s'étaient toutes retirées, à l'exception d'une ſeule, dont le Maître s'occupait à en vider l'eau. Au premier coup, il regarda la pièce d'artillerie, &, ſans ſe déconcerter, il reſta préciſément ſous la bouche, & continua ſon ouvrage. Le ſecond coup ne fit pas plus d'effet ſur cet intrépide Indien; & ce ne fut qu'après avoir vidé l'eau de ſa pirogue, qu'il ſe retira ſans montrer de frayeur. On avait ſouvent vu ce même Indien ſaiſir des fruits & des racines dans les autres pirogues, & nous les vendre; & ſi les Propriétaires faiſaient quelque difficulté de les lui laiſſer prendre, il les emportait de force: voilà pourquoi les Gens du vaiſſeau le nommerent le Commis de la Douane: un jour qu'il avait levé cette eſpèce de tribut, il ſe trouvait près d'une pirogue à voile: un de ceux qui montaient cette derniere, s'appercevant qu'il regardait d'un autre côté, ſaiſit cette occaſion de lui enlever quelque choſe de ſa pirogue, & partit en même-temps à la voile. L'Indien s'apperçut du tour qu'on venait de lui jouer, & pourſuivit cette pirogue; après l'avoir atteinte, il battit le

[redacted]
Cook.

voleur, & reprit, non-seulement ce qu'on lui avait dérobé, mais il s'empara de plusieurs autres articles. Nous remarquâmes que ce même Insulaire levait une espèce de dîme dans le marché qui se tenait au rivage. Le prenant un jour dans ce marché pour un homme de conséquance, j'allais lui faire quelque présent, lorsque j'en fus empêché par un Indien, qui me dit que cet homme n'était point *Aréeké*, c'est-à-dire Chef. Il avait toujours les cheveux poudrés d'une espèce de poudre blanche.

Le calme ne nous permettant pas de partir cet après-midi, plusieurs personnes de l'équipage me suivirent à terre. Les Insulaires se montrerent si affables & si obligeans, que, si nous eussions fait dans cette Isle un plus long séjour, probablement nous n'aurions pas eu à nous plaindre davantage de leur conduite. Tandis que j'étais sur le rivage, j'appris les noms de vingt Isles, situées entre le Nord-Ouest & le Nord-Est, & dont quelques-unes étaient en vue. Deux de celles qui sont le plus à l'Ouest; savoir, Amattafoa, & Oghao, sont remarquables par la grande élévation de leurs terres. Nous conjecturâmes qu'il y avait un volcan dans Amattafoa, la plus occidentale des deux; & cela, par les colonnes de fumées que nous voyons continuellement s'élever du milieu. Au Nord de

celles-ci, nous en apperçûmes treize autres. Cook.

Le 30, dès la pointe du jour, nous dirigeâmes notre route sur Amattafoa. Le Soleil avait à peine éclairé l'horizon, que des pirogues arriverent, autour du vaisseau, de toutes parts. Il se fit autant, & même plus d'échanges, que la veille, car j'achetai, d'une pirogue, deux cochons, très-rares dans ces cantons. Vers les quatre heures de l'après-midi, nous étions près d'Amattafoa, & nous passâmes entre cette Isle & Oghao. Le canal, qui les sépare, est d'environ deux milles de largeur: on n'y trouve point de fond, & la navigation y est sûre.

Durant toute cette journée, le sommet d'Amattafoa fut caché dans les nuages; de sorte que nous ne pûmes pas encore déterminer, avec certitude, s'il s'y trouve un volcan; mais tout semblait en confirmer l'existence. L'Isle a environ cinq lieues de tour. Oghao a moins d'étendue; mais elle est plus ronde, & sa forme est celle d'un pain de sucre.

Autour d'Anamocka, c'est-à-dire, du Nord-Ouest, au Sud, en passant par le Nord & l'Est, il y a un grand nombre d'Islots, de bancs de sable & de brisans. Nous les vîmes s'étendre dans le Nord à perte de vue, & il n'est pas impossible qu'ils se prolongent jusqu'au Sud d'Amsterdam, ou de Tonga-Tabboo. Ces Isles, y compris Mid-

Cook.

delburg ou Eeaoowée, & Pilſtart, forment un groupe qui embraſſe environ trois degrés en latitude & deux en longitude. L'amitié & l'alliance étroites qui ſemblent ſubſiſter entre leurs Habitans, & leur conduite affable & honnête envers les Etrangers, m'ont engagé à les nommer l'Archipel ou les Iſles des Amis. Nous pourrions peut-être porter plus loin cet Archipel, & y comprendre les Iſles Boſcawen & Keppel, découvertes par le Capitaine Wallis, ſituées à-peu-près ſous le même méridien, à la latitude de 15 degrés 53 minutes. Si je puis juger des Habitans de ces deux Iſles, d'après ce qu'on m'en a dit, leur caractere n'eſt pas moins pacifique que celui des Indiens de notre Archipel.

Les Habitans, les productions, &c. de Rotterdam & des Iſles voiſines, ſont à-peu-près les mêmes qu'à Amſterdam. Les cochons & les volailles n'y ſont pas moins rares. Nous ne pûmes nous y procurer que ſix cochons, & très-peu de volailles. Nous en tirâmes des ignames & des pimplemouſes en abondance; mais il n'était pas ſi facile d'y avoir d'autres fruits. Il n'y a pas plus de la moitié de l'Iſle, qui ſoit, comme à Amſterdam, en plantations cloſes. Il eſt vrai que le terrain ouvert, y eſt cultivé & fertile. Cependant on rencontre plus de landes dans cette Iſle, eu égard à ſon étendue, que dans l'autre. Les Ha-

bitans paraissent aussi plus pauvres, c'est-à-dire, qu'on y voit moins d'étoffes, moins de nattes, moins d'ornemens, &c. ce qui constitue la majeure partie des richesses des Habitans de la Mer Pacifique. Cook.

Les Naturels de Rotterdam semblent plus sujets à la lépre, & aux autres maladies de la peau, que par-tout ailleurs: leur visage est beaucoup plus affecté que le reste du corps. J'en ai vu plusieurs à qui la lépre avait rongé le visage & fait tomber le nez.

Nous ne vîmes, dans cette Isle, ni Roi, ni principal Chef: aucun des Insulaires ne nous parut avoir une autorité absolue sur les autres. L'Indien & la vieille dont j'ai parlé, & que je crus être mari & femme, s'intéresserent bien en quelques occasions dans nos affaires, mais il était aisé de voir que leur crédit ne s'étendait pas loin.

M. Forster termine ainsi la description de cette contrée: L'Archipel, auquel nous avons donné le nom d'Isles des Amis, semble habité par une race de peuples qui parlent le dialecte de la Mer du Sud, & qui ont tous le même caractere. En général, ces terres sont bien peuplées. Amsterdam est presque un jardin continu; Middelburg, Anamocka & les Isles adjacentes paraissent les plus fertiles, & nous ferons très-modérés dans nos calculs, si nous comptons deux cens mille

Cook.

ames sur toutes ces Isles. La salubrité du climat & des productions, les préservent de ces maladies intérieures sans nombre dont nous sommes les victimes, & ils n'ont aucun besoin qu'ils ne puissent satisfaire. Ils ont fait, dans les Arts, & dans la Musique, plus de progrès que les autres Nations de la Mer du Sud; ils passent leur temps d'une maniere agréable, & ils se recherchent les uns les autres. Ils sont actifs & industrieux; mais, à l'égard des Etrangers, ils ont plus de politesse que de cordialité. Le goût particulier qu'ils ont pour le commerce, pourrait faire croire qu'ils ont substitué cette civilité trompeuse à la place de la véritable amitié: ils semblent agir d'après les principes mercénaires & intéressés qu'inspire le commerce. Cette partie de leur caractere est directement opposée à celui des Taïtiens, qui se plaisent dans une vie indolente, mais dont les affections plus senties ne se bornent pas à de simples apparences. Cependant il y a, aux Isles de la Société, un grand nombre d'individus voluptueux, tels que les *Arréoys*, dont le caractere moral paraît un peu dépravé, au-lieu que les Insulaires des Isles des Amis semblent ignorer les vices qui sont les fruits de l'opulence.

Nos Voyageurs vont maintenant parcourir un Archipel nouveau, situé entre les Isles des Amis

& la Nouvelle-Hollande. Le grand nombre d'Isles qui le composent, & les difficultés qu'on éprouva pour les observer, jetteront peut-être quelqu'obscurité sur cette partie du Voyage; mais à l'aide de la carte qu'on va placer ici, l'on parviendra aisément à s'en former une idée distincte.

Cook.

Le premier de Juillet 1774, au coucher du Soleil, nous avions encore la vue d'Amattafoa, qui nous restait Est un quart Nord-Est, à la distance de vingt lieues. En continuant notre route à l'Ouest, le lendemain à midi, nous découvrîmes, dans le Nord-Ouest un quart Ouest, la Terre que nous voulions visiter. A quatre heures, elle nous restait du Nord-Ouest & demie-Ouest au Nord-Ouest un quart Nord, &, en même-temps, des brisans, qui se montrerent de l'avant, paraissaient s'étendre de l'Ouest au Sud-Ouest. Le jour était trop avancé pour pousser plus loin la découverte: nous reconnûmes, à la pointe du jour, que nous étions plus loin de la côte que nous ne l'avions imaginé; & il était onze heures, avant de pouvoir arriver au Nord-Ouest, sous le vent de l'Isle, où l'ancrage & le débarquement paraissaient praticables. Afin de nous assurer du premier, j'envoyai un bateau, aux ordres du Maître, prendre les sondes; &, dans cet intervalle, nous restâmes sur les bords.

Nouvelles Hébrides.

L'Isle semblait avoir deux petites collines, d'une

Cook. pente très-douce, couvertes de bois ; une extrémité se terminait en pointe plate, sur laquelle nous observâmes de jolis bocages de cocotiers & d'arbres fruitiers, entremêlés de maisons ; une belle greve de sable entourait la côte.

Nous apperçûmes sur le récif qui borde l'Isle, quatre ou cinq Indiens, & environ une quinzaine sur le rivage. A la vue du bateau qui s'avançait, ceux qui occuperent le récif allerent rejoindre les autres, & tous s'enfuirent dans le bois, au moment de la descente. Le bateau revint à bord avec la nouvelle, qu'on ne trouvait point de fond endedans du récif, dans lequel le Maître n'avait découvert qu'une seule passe, de six pieds d'eau, qui n'était abordable que pour un canot. Après être entré par cette coupure, il avait ramé vers le rivage, espérant parler aux Insulaires au nombre d'environ vingt, & tous armés de massues & de lances ; mais, au moment où le bateau mit à terre, ils avaient gagné la forêt : il laissa, sur le récif, des médailles, des clous & un couteau, que les Naturels prirent, sans doute, puisqu'ils reparurent bientôt après à la même place. La longueur de cette Isle, dans la direction du Nord-Est au Sud-Ouest, est d'un peu moins d'une lieue, & elle n'a pas la moitié autant de largeur. Ses terres sont entierement boisées ; & elle est défendue, tout au tour, par un récif de corail, qui, en quelques

endroits, s'étend à deux milles du rivage. Elle est trop petite pour renfermer beaucoup d'Habitans: peut-être même que ceux qu'on apperçut, venaient d'une Isle voisine pour pêcher des tortues; car il y en avait plusieurs près des récifs, & c'est pour cela que j'en ai donné le nom à l'Isle. Cook.

Voyant les brisans courir dans le Sud-Sud-Ouest, & voulant m'assurer de toute leur étendue, avant la nuit, je quittai l'Isle de la Tortue, & fis voile pour les reconnaitre. A deux heures, nous découvrîmes qu'ils étaient occasionnés par un banc de corail, d'environ quatre ou cinq lieues de circuit. Par la route que nous avions tenue, nous ne pûmes pas douter que ces brisans ne fussent les mêmes que ceux que nous avions vus le soir précédent. Ce banc de corail découvre, à basse mer, dans presque toutes ses parties.

Nous observâmes que de larges rochers de corail s'élevaient à près de quinze pieds au-dessus de la surface de la mer, qu'ils étaient étroits à la base & qu'ils s'élargissaient au sommet. Je ne sais pas si un tremblement de terre les a poussés si haut au-dessus des flots dans lesquels ils doivent avoir été formés, ou s'il faut assigner un autre cause à ce singulier phénomène.

Près des accores de ce banc, l'eau est basse; dans le milieu, elle a de la profondeur. En un mot, il ne manque à ce banc que des islots,

Cook.

pour le rendre exactement ſemblable à une de ces Iſles raſes, à demi-noyées, avec une lagune, dont nous avons ſouvent fait mention. Il ſe trouve au Sud-Oueſt de l'Iſle de la Tortue, à la diſtance d'environ cinq ou ſix milles; & le canal, qui le ſépare du récif de l'Iſle, a trois milles de largeur. Ne voyant plus d'Iſles ni d'écueils, & perſuadé qu'on pourrait pêcher des tortues ſur ce banc, j'y envoyai deux bateaux convenablement équipés; mais ils ne firent que d'inutiles tentatives.

Le 13, les Matelots célébrerent, avec leur gaieté accoutumée, le ſecond anniverſaire de notre départ d'Angleterre. Ils burent copieuſement; ils avaient épargné une partie de leur ration pour ce grand jour, & ils noyerent leurs idées triſtes dans le grog *(a)*. L'un d'eux, dont l'eſprit était fanatique, compoſa une Hymne à cette occaſion, ainſi qu'il avait déjà fait la premiere année; &, après avoir exhorté ſérieuſement ſes camarades à la pénitence, il ſe mit à boire & s'enivra comme les autres.

Le 16, vers les trois heures après-midi, nous eûmes la vue d'une grande côte qui nous reſtait au Sud-Oueſt, & nous gouvernâmes ſur la terre. Nous ne doutions plus que ce ne fuſſent les Terres auſtrales du Saint-Eſprit découvertes par Quiros, que

(a) Sorte de boiſſon compoſée d'eau-de-vie, d'eau, &c.

M. de Bongainville

M. de Bougainville a nommées les Grandes-Cyclades; & nous étions assurés que la côte que nous prolongions, était la bande de l'Est de l'Isle Aurore. Cook.

Le 18, nous appercevions des cocotiers, jusques sur les hautes chaînes de montagnes de l'Isle. Autant qu'une brume épaisse nous permit d'en juger, elle est revêtue de forêts touffues d'un aspect agréable, mais sauvage. M. Forster, Pere, découvrit un moment le petit pic de rocher que M. de Bougainville appelle pic de l'Etoile ou pic de l'Averdy; mais les nuages, qui se remuaient avec beaucoup de vîtesse, le couvrirent bientôt.

A deux heures après-midi, nous nous approchâmes du milieu de l'Isle des Lépreux. Les Habitans parurent sur le rivage, & nous vîmes de superbes cascades qui s'élançaient des montagnes voisines. Toute la pointe Nord-Est était plus basse & couverte de différens arbres; les palmiers, en particulier, y sont innombrables, & croissent sur des collines. Ces bois font un aussi bel ornement au paysage qu'à la baie Dusky. N'étant plus qu'à un demi-mille de terre, la sonde rapporta trente brasses d'eau, fond de sable; mais, à un mille de distance, nous n'avions point trouvé de fond avec une ligne de soixante-dix brasses. Deux pirogues se détacherent du

Cook.

rivage pour s'avancer vers le vaisseau ; l'une était montée par trois Indiens, & l'autre par un seul. Elles ne s'approcherent qu'à un jet de pierre, malgré tous les signes d'amitié que nous nous efforçions de leur faire. Elles ne s'y arrêterent pas même long-temps, avant de retourner à la greve, où nous voyions un grand nombre d'Habitans assemblés & armés d'arcs & de fleches.

Comme je me proposais de m'avancer au Sud, afin de reconnaître les terres de ce parage, je continuai d'aller au plus près du vent, entre l'Isle des Lépreux & l'Isle Aurore. Le 19, au lever du Soleil, nous étions parvenus par le travers de la pointe méridionale de l'Isle Aurore. Sur sa bande du Nord-Ouest, la côte forme une petite baie, dans laquelle nous cherchâmes un mouillage ; mais la sonde ne rapporta pas moins de quatre-vingt brasses d'eau, fond d'un beau sable brun, à un demi-mille de la greve. Je suis cependant tenté de croire que, plus près de terre, il y a moins de profondeur & un ancrage sûr ; & la contrée fournirait, en abondance, des eaux fraîches & du bois de chauffage. L'Isle entiere, depuis les bords de la mer jusqu'aux sommets des montagnes, paraît couverte de bois, & toutes les vallées y sont coupées de ruisseaux. L'Isle Aurore a environ douze lieues de long & pas plus de cinq mille de large : elle court à-peu-près Nord & Sud : la

montagne qu'elle renferme, eſt pointue & d'une hauteur conſidérable. L'Iſle des Lépreux eſt preſqu'auſſi grande que celle de l'Aurore ; mais elle eſt plus large, & elle gît à-peu-près Eſt & Oueſt. Les Habitans ſe montrerent ſur la plage, & l'on voyait, ſur la côte, des pirogues ; mais elles ne vinrent pas près du vaiſſeau. En quittant la baie, nous fîmes voile dans le canal qui ſépare l'Iſle Aurore de l'Iſle de la Pentecôte. Elle ſemblait plus peuplée & plus remplie de plantations que les deux précédentes. A minuit, nous y remarquâmes différens feux, &, ſur la premiere, nous les vîmes s'étendre juſqu'au ſommet des collines: il paraît que l'agriculture leur fournit leurs principaux moyens de ſubſiſtance ; &, puiſqu'ils ont peu de pirogues, & que leurs côtes ſont très-eſcarpées, nous jugeâmes qu'ils ne s'adonnent pas autant à la pêche que les autres Inſulaires.

Le 21, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes devant le canal qui ſépare l'Iſle de la Pentecôte de la terre méridionale, & qui a environ deux lieues de large. La terre au Sud parut alors s'étendre du Sud un quart Sud-Eſt, en rondiſſant juſqu'à l'Oueſt, auſſi loin que la vue pouvait porter, & ſur la partie la plus voiſine de nous, qui eſt d'une conſidérable hauteur, s'élevaient deux groſſes colonnes de fumée, que nous jugeâmes partir de quelques volcans. Toute

Cook.

la côte Sud-Oueſt formait, en s'inclinant, une plaine très-belle & très-étendue, de laquelle jailliſſaient des tourbillons innombrables de fumée, entre les bocages les plus riches qu'euſſent jamais contemplé nos yeux depuis notre départ de Taïti. L'aſpect fertile de la contrée & le nombre des feux annonçaient que l'Iſle eſt bien peuplée. Dans ce moment, je cinglai au Sud-Sud-Oueſt, & vers les dix heures, nous découvrîmes que cette portion de terre était une Iſle à laquelle les Naturels donnent le nom d'Ambrym. A peine eûmes-nous amené la pointe méridionale d'Ambrym, que nous apperçûmes une haute terre, &, après celle-là, une autre encore plus haute, ſur laquelle s'élève une montagne en forme de pyramide. Nous conjecturâmes que ces terres appartenaient aux deux Iſles ſéparées. La premiere ſe montre dans le Sud-Eſt, & la ſeconde à l'Eſt-quart-Sud-Eſt, & leur diſtance eſt à-peu-près de dix lieues. Pourſuivant notre route pour reconnaître celle qui était de l'avant à nous ; à midi, nous n'en étions éloignés que de cinq milles.

Tout en approchant du rivage, nous remarquâmes une crique, qui avait l'apparence d'un bon havre ; elle était formée par une pointe baſſe, ou Péninſule qui s'avançait au Nord. Sur cette pointe étaient des habitans, qui paraiſ-

ſaient nous inviter à deſcendre à terre ; & vraiſemblablement ce n'était pas à bonne intention, car ils étaient preſque tous armés d'arcs & de fleches. Dans la vue de gagner du terrain & le temps néceſſaire pour équipper & mettre dehors les bateaux, je revirai de bord & courus une bordée, ce qui nous occaſionna la découverte d'un autre havre, une lieue environ plus au Sud. Les deux bateaux, que j'avais envoyés reconnaître les ſondes & un lieu d'ancrage, nous ayant ſignalé qu'ils en trouvaient un dans le dernier havre, je gouvernai Sud-Sud-Oueſt, & laiſſai tomber l'ancre ſur onze braſſes d'eau à près de deux encablures de la rive du Sud-Eſt, & à un mille en dedans de l'entrée.

Cook.

L'Officier, qui commandait les bateaux, nous dit que les Naturels s'étaient avancés ſur leurs pirogues, très-près de lui ; que, loin de lui faire aucune inſulte, ils agitaient des rameaux verds, & qu'après avoir rempli leurs mains d'eau ſalée, ils la verſaient ſur leurs têtes : l'Officier ne manqua pas de leur rendre ce compliment & ce témoignage de bienveillance. Ils s'approcherent enfin du vaiſſeau, remuant toujours des plantes vertes, & en particulier les feuilles du *Dracaena Terminalis*, & d'un beau *Croton Variegatum* : ils répétaient continuellement le mot Tomarr, ou Tomarro ; expreſſion qui ſemble équivaloir

Mallicolo.

Cook.

au *Tayo* de Taïti. La plupart étaient cependant armés d'arcs, de traits & de piques. Ils se préparent ainsi à tout événement, à la paix ou à la guerre.

Dès que nous fûmes à l'ancre, observe M. Forster, plusieurs arriverent dans leurs pirogues. On leur donna des étoffes de Taïti, qu'ils accepterent avec empressement; &, par reconnaissance, ils offrirent quelques-uns de leurs traits, d'abord ceux qui étaient armés seulement de bois, & ensuite d'autres armés de pointes d'os, & barbouillés d'une gomme noirâtre, qui nous les fit croire empoisonnés. On les essaya sur un petit chien de Taïti, qu'on blessa à la jambe; mais cette blessure n'eut aucune suite funeste. La langue de ce Peuple est si différente de tous les dialectes de la mer du Sud, que nous avions entendu jusqu'alors, que nous n'y comprîmes pas un seul mot : elle était beaucoup plus dure, & remplie de r, f, ch, & d'autres consonnes. Ces Insulaires ne ressemblaient pas non plus, par la stature, à leurs voisins; ils étaient tous d'une noirceur remarquable, &, en général, leur hauteur n'excédait pas cinq pieds quatre pouces; leurs membres manquaient souvent de proportion; ils avaient les jambes & les bras longs & grêles; le teint d'un brun noirâtre; les cheveux noirs, frisés & laineux; les traits de leur visage

Cook.

nous paraissaient plus extraordinaires que tout le reste : ils avaient un large nez plat, les os des joues proéminens, comme les Nègres, un front très-court, & quelquefois extrêmement comprimé : le visage & la poitrine de la plupart étaient d'ailleurs peints en noirs ; ce qui nous blessait encore plus que leur laideur naturelle : un petit nombre d'entr'eux portaient sur la tête un chapeau de natte ; mais ils étaient tous absolument nus, & une corde leur serrait le ventre si fort, qu'elle y faisait un sillon très-profond. La plupart des autres Nations se servent d'une pagne par pudeur ; mais l'étoffe cordée, que portent continuellement ces Insulaires, nuit plutôt à la modestie qu'elle ne lui est favorable.

Ils ne cesserent de parler autour du bâtiment d'un ton très-élevé ; mais, en même-temps, ils mirent tant de bonne humeur dans leurs propos, qu'ils nous amuserent : dès que nous jetions les yeux sur l'un d'eux, il babillait sans aucune réserve. D'après leurs manieres, leurs figures & leur loquacité, nous les comparions à des singes.

Le soir, ils retournerent à terre, ils y allumerent des feux, & on les entendit parler aussi haut entr'eux qu'ils avaient parlé parmi nous ; mais, à huit heures, ils revinrent tous au vaisseau sur leurs pirogues, avec des tisons brûlans,

Cook.

afin de recommencer une nouvelle conversation. Ils y mêlerent une activité surprenante ; nos répliques avaient un peu moins de volubilité. La soirée fut calme & belle, & la lune brilla par intervalles. Nous fûmes surpris de les voir si empressés autour de nous la nuit, car les Indiens restent rarement autour d'un vaisseau, après le coucher du soleil. Quelques personnes de l'équipage pensaient qu'ils venaient comme espions, pour reconnaître si nous étions sur nos gardes; mais leur conduite paisible ne donnait pas lieu à ce soupçon. Le Capitaine défendit d'en laisser monter un à bord, & de rien acheter d'eux, & ils se retirerent vers la côte à minuit ; ils chanterent & battitent du tambour jusqu'au jour, & même nous en vîmes quelques-uns qui dansaient : nous en conclûmes qu'ils sont très-gais.

Les Insulaires, qui avaient monté à bord, grimperent avec la plus grande aisance, par les haut-bans, jusqu'au haut des mâts. Nous n'avons jamais rencontré de Peuple si intelligent ; ils comprenaient nos signes & nos gestes, comme s'ils les avaient vu pratiquer depuis long-temps, & en peu de minutes, ils nous apprirent un grand nombre de mots de leur langue ; ce qui nous convainquit encore mieux qu'elle est absolument différente de cette langue générale dont on parle

les dialectes divers aux Isles de la Société, aux Isles des Amis, aux Isles-Basses, à l'Isle de Pâque & à la Nouvelle-Zélande : elle n'est pas difficile à prononcer ; mais elle a plus de consonnes qu'aucune de celles dont on vient de faire mention : le son le plus singulier qu'ils formassent était celui de *Brrr*. Ainsi, par exemple, un de nos amis s'appellait Mambrrùm, & un autre Bonombrrooài.

Ils desiraient tout ce qu'ils voyaient ; mais ils ne murmuraient point quand on ne le leur accordait pas ; ils admiraient beaucoup les miroirs, & prenaient un extrême plaisir à s'y regarder : ce Peuple laid nous semblait plus entiché de sa figure que la belle Nation de Taïti & des Isles de la Société.

Ils avaient les oreilles percées, & un trou dans le *Septum narium*, où ils portaient un morceau de bâton, ou deux petits cailloux de selenite ou d'albâtre joints ensemble, de maniere qu'ils formaient un angle obtus ; des bracelets proprement travaillés ; de petites coquilles noires & blanches ornaient la partie supérieure de leur bras ; ces bracelets les serraient si fortement, qu'ils avaient sans doute été mis dans le bas-âge ; leur corps n'était point tatoué.

Le 22, nous partîmes avec deux bateaux, & nous descendîmes en présence de quatre ou cinq

Cook.

cens Habitans raſſemblés ſur le rivage. Quoique tous fuſſent armés d'arcs, de fleches, de maſſues & de lances, ils ne firent pas la moindre oppoſition ; au contraire, voyant que je m'avançais ſeul (M. Cook) ſans armes, un rameau verd à la main, l'un d'eux, qui paraiſſait être un Chef, donna ſon arc & ſes fleches à un autre, ſe mit dans l'eau pour venir à ma rencontre ; il portait un pareil rameau, qu'il échangea contre le mien, & me prenant enſuite la main, il me préſenta à ſes Compatriotes. Je leur diſtribuai auſſi-tôt des préſens, tandis que les ſoldats de Marine ſe rangerent en bataille ſur la plage. Je fis ſigne à ces Inſulaires, (car nous n'entendions pas un ſeul mot de leur langue) que nous avions beſoin de bois, & ils nous répondirent que nous pouvions en couper. Dans ce même-temps, on amena un petit cochon, qu'on m'offrit, & je donnai au député une pièce d'étoffe, dont il parut charmé; nous eſpérions obtenir bientôt de ces Indiens d'autres proviſions ; mais nous nous trompions. Le cochon n'avait point été apporté pour être échangé, mais probablement pour être offert, comme le ſceau de la pacification. Nous n'obtînmes d'eux qu'une demi-douzaine de noix de cocos, & une très-petite quantité d'eau fraîche. Ils ne mettaient aucune valeur aux clous ni à nos outils de fer, & même ils n'eſtimaient rien

de tout ce que nous avions. De temps à autre, ils échangeaient une fleche pour une pièce d'étoffe, mais ils consentaient rarement à se départir d'un arc. Ils ne voulaient point que nous quittassions le rivage pour entrer dans la contrée, & ils desiraient fort que nous retournassions au vaisseau. Cook.

Plusieurs d'entr'eux s'assirent volontiers au pied d'un arbre, afin de nous apprendre leur langage: ils étaient surpris de l'aptitude que nous avions à nous souvenir des mots qu'ils prononçaient, & ils semblaient réfléchir comment, avec une plume & du papier, il était possible de conserver des sons. Non-seulement ils mettaient du zèle à nous instruire, mais ils desiraient aussi d'apprendre notre langue, dont ils prononçaient si exactement les termes, que nous admirions la vivacité de leur pénétration & l'étendue de leur intelligence. Comme ils avaient les organes de la parole très-flexibles, nous essayâmes de leur faire prononcer les sons les plus difficiles des langues de l'Europe, & ils rendirent, sans la moindre difficulté, & après l'avoir entendu une seule fois, la syllabe russe *Shtch.* Nous leur apprîmes ensuite les termes numériques anglais, & ils les répéterent très-rapidement sur leurs doigts: en un mot, s'ils ne prêtaient pas une longue atten-

Cook.

tion à nos discours, ils saisissaient & imitaient, dès le premier instant, tout ce que nous voulions leur dire.

Ils nous vendirent des traits empoisonnés, mais en nous avertissant de ne pas en éprouver la pointe contre nos doigts, & ils nous assurerent, par les signes les plus intelligibles, qu'un trait ordinaire peut transpercer le bras d'un homme sans le faire mourir, mais que la plus légere égratignure de ceux-ci suffit pour le tuer. Si, malgré ces conseils, nous les approchions de nos doigts, ils nous saisissaient amicalement par le bras, afin de nous préserver d'un danger imminent.

Le jour était trop avancé pour retourner à terre après dîné, & les gens de l'équipage furent employés aux diverses réparations nécessaires dans les manœuvres; mais, appercevant un Indien du rivage qui portait une bouée qu'il avait prise, dans la nuit, d'un ancre de jet, je descendis sur la côte pour la reprendre. Au moment que je débarquai, elle fut rendue par l'homme même, qui se retira sans prononcer une parole. Je dois observer que cette bouée fut l'unique chose que ces Insulaires chercherent à nous enlever. Comme nous étions descendus près de quelques maisons & plantations, précisément à l'entrée du bois, j'engageai

un Insulaire à nous y conduire; mais il ne voulût jamais permettre à personne qu'à M. Forster de me suivre: ces cabanes sont assez semblables à celles que nous avions vues dans les autres Isles; elles sont un peu basses, & couvertes de feuilles de latanier : quelques-unes étaient fermées tout autour, avec des planches, & une ouverture quarrée, qui servait de porte, était la seule entrée: cette espèce de porte était close alors, & l'on refusa de nous l'ouvrir: en cet endroit, il n'y avait gueres que six huttes, & quelques petites plantations de racines, &c. entourées d'une haie de roseaux, comme aux Isles des Amis. On y voyait encore des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers; mais ces arbres, en petit nombre, étaient chargés de peu de fruits. Nous apperçûmes une provision assez considérable de belles ignames qu'on avait mises en tas sur des branchages, ou sur une espèce de plate-forme; une vingtaine de cochons & des poules qui rodaient autour de ces habitations. Ayant tout observé, nous rentrâmes dans la chaloupe, & nous rangeâmes le rivage jusqu'à la pointe Sud-Est du havre, où nous descendîmes pour aller à pied le long de la plage. Nous ne tardâmes pas à découvrir les Isles qui sont au Sud-Est, & dont nous avons fait mention. Nous apprîmes alors les noms de ces Isles & de celle où nous

Cook.

étions, qu'ils appellent Mallicolo *(a)*. Celle qui est au-dessus de la pointe méridionale d'Ambrym reçoit le nom d'Apée ; & l'autre, sur laquelle s'élève un pic, est appellée Apoom. Nous trouvâmes sur la plage un fruit ressemblant à une orange, que les Insulaires nomment Abbi-mora ; mais, comme il était pourri, je ne dirai pas s'il est bon à manger.

Le 23, à sept heures du matin, je fis lever l'ancre pour profiter du clair de lune. Les Indiens, nous voyant sous voile, arriverent dans leurs pirogues. Les échanges se firent avec plus de confiance qu'auparavant, & ils nous donnerent des preuves si extraordinaires de leur loyauté que nous en fûmes surpris. Comme le vaisseau marcha d'abord fort vîte, nous laissâmes en arriere plusieurs de leurs canots qui avaient reçu nos marchandises, sans avoir eu le temps de donner les leurs en échange. Au-lieu de profiter de cette occasion pour se les approprier, comme auraient fait nos Amis des Isles de la Société, ils employerent tous leurs efforts pour nous atteindre & nous remettre ce dont ils avaient reçu le prix. Un des Indiens

(a) Ou *Mallicola*. Quelques-uns de nos gens prononçaient *Manicolo*, ou *Manicola*, & c'est ainsi qu'elle est écrite dans les Mémoires de Quiros, que M. Dalrymple a fait imprimer.

nous suivit pendant un temps considérable; &, le calme survenant, il parvint à nous joindre. Dès qu'il fut au vaisseau, il montra ce qu'il avait vendu; plusieurs personnes voulurent le lui payer, mais il refusa de s'en défaire, jusqu'à ce qu'il apperçut celui qui le lui avait déjà acheté, & il le lui remit. La personne, ne le reconnaissant pas, lui en offrit de nouveau la valeur; mais cet honnête Indien ne voulut point l'accepter, & lui fit voir ce qu'il avait reçu en échange. Les pièces d'étoffes & le papier marbré furent fort recherchés de ces Insulaires, qui ne mettaient aucun prix à nos clous, à nos outils de fer, à nos grains de rassade. Les pirogues ne furent jamais plus de huit ensemble devant le vaisseau, & il n'y avait pas plus de quatre ou cinq Indiens dans chacune; ce qui prouve qu'ils ne sont pas habiles pêcheurs. Il arrivait quelquefois qu'ils se retiraient subitement au rivage, sans avoir fait la moitié des échanges qu'ils paraissaient s'être proposés; & d'autres venaient ensuite les remplacer. Cook.

Comme nous sortions du havre à la marée basse, un grand nombre d'Habitans étaient alors sur les récifs qui bordent l'Isle, pour y amasser des coquillages. Notre séjour sur leur côte ne les empêcha point de suivre leurs occupations ordinaires. Sans doute que, ne leur causant aucune inquiétude, si nous eussions fait un plus long séjour,

Cook.

nous aurions été dans une plus étroite amitié avec eux. On pourrait presque les regarder comme une espèce de singes ; car ils sont très-hideux & très-mal proportionnés ; &, à tous égards, ils different beaucoup des Nations que nous avons visitées dans cette mer. Ces hommes, d'une très-petite race, sont d'une couleur bronzée ; ils ont la tête longue, le visage plat, & la mine des singes. Leurs cheveux, généralement noirs ou bruns, sont courts & crépus, mais sans être aussi doux & aussi laineux que ceux d'un Nègre d'Afrique. Leur barbe est forte, touffue, & ordinairement noire & courte. Mais ce qui ajoute infiniment à leur difformité, c'est une ceinture ou corde qu'ils portent tous autour des reins, & qu'ils serrent si étroitement sur le ventre, que la forme de leur corps est semblable à celle d'une grosse fourmie. Ce cordage est aussi gros que le doigt, & il forme une entaille si profonde sur le nombril, que le corps parait en quelque sorte double. Les hommes vont tout nus, & à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'un morceau de nattes, ou d'une feuille dont ils se servent comme d'une pagne.

Nous vîmes peu de femmes, & elles n'étaient pas moins hideuses que les hommes. Elles se peignent la tête, le visage & les épaules de rouge. Elles portent une espèce de jupe. Quelques-unes avaient,

avaient, sur le dos, une sorte d'écharpe, où elles placent leurs enfans. Il n'en vint aucune à bord, & quand nous étions à terre, elles se tinrent toujours à une certaine distance. Leurs parures sont des pendans d'oreilles, d'écaille de tortue, & des bracelets. Un de ces bracelets nous a paru très-curieux: sa largeur était de quatre à cinq pouces; il était fait avec de la tresse ou de la ficelle, & garni d'écaille, il se mettait précisément au-dessus du coude. Au poignet droit ils ont un cercle de dents de cochons, & de grands anneaux d'écaille, avec une plaque de bois arrondie autour du poignet gauche. Ils sont encore dans l'usage de se percer la cloison du nez, pour la décorer d'une pierre blanche courbe d'environ un pouce & demi de longueur.

Les Habitans de Mallicolo paraissent être une Nation absolument différente de toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent. D'environ quatre-vingt mots de leur langue, que M. Forster a rassemblés, à peine s'en trouve-t-il un qui ait quelque affinité avec les langues des autres Isles où nous avons relâché.

Je crois que leurs fruits ne sont pas si bons que ceux des Isles des Amis ou des Isles de la Société. J'en suis du moins assuré à l'égard des cocos: leurs arbres à pain & leurs bananiers ne paraissent

Cook.

pas valoir mieux ; mais les ignames semblent y être excellentes.

Voici ce que M. Forster ajoute à cette description. Mallicolo a environ vingt lieues de long du Nord au Sud : ses montagnes intérieures sont très-élevées, couvertes de forêts, & contiennent, sans doute, de belles sources d'eau douce, quoique nous n'ayons pas pu les découvrir entre les arbres. Le sol, autant que nous l'avons examiné, est riche & fertile, comme celui de plaines des Isles de la Société ; & le voisinage du volcan d'Ambrym, nous donne lieu de supposer qu'elle en a un aussi. Ses productions végétales semblent être abondantes & fort variées, les plantes utiles ne sont pas moins nombreuses qu'aux Isles que nous venions de visiter. Peut-être qu'elles y sont moins bonnes, comme le croit M. Cook.

Les cochons & les volailles sont leurs animaux domestiques, nous y avons ajouté des chiens, en leur donnant un mâle & une femelle, qu'ils reçurent avec un extrême plaisir. Je suis persuadé qu'ils en prendront un grand soin ; mais, parce qu'ils les appellaient *broas*, (ce qui signifie cochon), nous fûmes convaincus qu'ils étaient absolument nouveaux pour eux. Nous n'y avons point trouvé d'autre quadrupède durant notre petite relâche, & il n'est pas probable que, dans une Isle si

éloignée des continens, il y ait des quadrupèdes fauvages : à la vérité, un feul jour employé fur une greve ftérile, ne fuffit pas pour fe former une idée complète des animaux & des végétaux d'un pays ; mais nous avons eu occafion de remarquer que les bois font habités par plufieurs efpèces d'oifeaux, parmi lefquels il y en a, fans doute, d'inconnus aux Naturaliftes. Cook.

A juger du nombre des habitans, par la foule que nous apperçûmes au port où nous mouillâmes, on croirait qu'il eft confidérable ; mais, vu la grande étendue de l'Ifle, je ne puis pas la fuppofer très-peuplée. Il n'y a pas, je penfe, cinquante mille Infulaires ; ils ne font point difperfés, comme à Taïti, aux bords des collines, mais ils font répandus fur plus de fix cens mille quarrées. Le pays femble être une forêt étendue ; ils ont feulement commencé à ouvrir & à planter quelques petits cantons perdus dans ce vafte efpace, comme de petites Ifles dans la Mer Pacifique. Peut-être que fi l'on venait à bout de pénétrer l'hiftoire de cette race, on trouverait qu'elle eft arrivée, fur cette terre, beaucoup plus tard que les Naturels des Ifles de la Société & des Amis : il eft sûr du-moins qu'elle paraît très-différente.

Enfin, comme ils nous ont donné de grandes preuves d'intelligence & de pénétration, leur en-

Cook.

tendement eſt ſuſceptible de beaucoup de progrès; ils n'ont beſoin que d'un individu ambitieux pour les civiliſer davantage.

Le havre, ſitué ſur le côté Nord-Eſt de Mallicolo, à très-peu de diſtance de la pointe du Sud-Eſt, reçut le nom de port de Sandwich. Il a environ une lieue de profondeur au Sud-Oueſt un quart Sud, & ſa largeur eſt d'un tiers de lieue. En-dehors, il part de chaque pointe un récif de peu d'étendue; mais le canal eſt d'une bonne largeur, & l'on y trouve depuis quarante juſqu'à vingt-quatre braſſes d'eau. Dans le port, la profondeur de l'eau eſt depuis vingt juſqu'à quatre braſſes, & il eſt ſi bien abrité, qu'un vaiſſeau à l'ancre ne peut jamais y être incommodé des vents. Il offre un autre avantage; on peut mouiller aſſez près de la greve pour y protéger les travailleurs.

Le 23 Juillet 1774, on leva l'ancre, & on doubla la pointe Sud-Eſt de Mallicolo, à la hauteur de laquelle on découvrit trois ou quatre Iſles, qui s'étaient d'abord montrées comme une ſeule terre. Bientôt on apperçut les Iſles d'Ambrim & de Paom.

Ambrim, qui contient un volcan, paraît avoir plus de vingt lieues de tour. Paom a un pic élevé qui eſt au Sud, & peu étendu; mais on ne dé-

couvrit point si la terre qu'on vit auparavant à son Ouest, lui est jointe : en supposant que ces deux parties ne forment qu'une seule Isle, la circonférence n'est pas de plus de cinq lieues. La quantité de tourbillons de fumée, qui s'élevaient des différentes Isles, donnerent lieu de croire que les Naturels apprêtent leurs alimens au-dessus de terre, en plein air. Aux Isles de la Société & des Amis, où les habitans cuisent leurs mets sous terre, avec des pierres chaudes, on appercevait rarement du feu ou de la fumée.

Le 24, on découvrit une autre Isle, remarquable par trois collines, qui forment trois pics, circonstance qui lui a fait donner ce nom. Un récif très-étendu sort de sa pointe méridionale. Elle est fort boisée, & probablement bien peuplée, car on vit sur la côte, plusieurs des Naturels qui ressemblaient à ceux de Mallicolo, & qui étaient, comme eux, armés d'arcs & de traits. Ayant doublé *trois collines*, on porta sur un grouppe de petites Isles, qui sont au Sud-Est de la pointe d'Apée, & M. Cook les nomma les Isles *Shepherd*, en l'honneur de son ami, le Docteur Shepherd, Professeur d'Astronomie à Cambridge.

On va transcrire la suite de sa narration. Au point du jour, le 25 Juillet, nous courumes à l'Est des Isles Shepherd, tenant le plus près du

Cook.

vent, jusqu'après le lever du Soleil, que, ne ne voyant plus de terre dans cette direction, nous revirâmes de bord, & gouvernâmes sur une Isle que nous avions apperçue dans le Sud. Nous passâmes à l'Est de Trois-Collines & d'une Isle rase, qui est à son Sud-Est, entre un rocher remarquable par sa forme pyramidale, que nous nommâmes le Monument, & une petite Isle appellée *Deux-Collines*, à cause de ses deux collines, taillées en pic, & séparées par un isthme étroit & bas. Le canal, entre cette Isle & le Monument, a près d'un mille de largeur, sur un fond de vingt-quatre brasses d'eau. Excepté ce rocher, qui n'est accessible qu'aux oiseaux, nous n'avons pas découvert une seule Isle inhabitée. La houle, en brisant sur le Monument, y avait formé des sillons & des canaux très-profonds. Il est noirâtre, de cinquante verges de haut, & pas absolument dépouillée de verdure.

Poursuivant notre route au Sud, nous nous trouvâmes, à cinq heures après midi, dans le voisinage des Isles méridionales, qui consistent en une grande Isle, dont les extrémités Sud & Ouest s'étendent à perte de vue, & trois ou quatre petites situées sur la côte du Nord. Les deux plus septentrionales, qui sont les plus vastes, ont leurs terres assez élevées, & elles gissent entre Est un quart Sud-Est, & Ouest un quart

Nord-Eſt, dans un éloignement de deux lieues. Je nommai l'une Montagu, l'autre Hinchinbrook, & la plus conſidérable Sanwich, en l'honneur du Comte de Sandwich mon protecteur. Cook.

Sur la fin du jour, nous apperçûmes une pirogue, avec une voile triangulaire, qui s'avançait du côté de Trois-Collines: les Naturels de ces différentes Iſles, communiquent probablement entr'eux de la même maniere que les habitans des Iſles des Amis & des Iſles de la Société.

L'aſpect de l'Iſle Sandwich eſt très-riant: des plaines, des boſquets en diverſifient agréablement le terrain: du pied des montagnes, qui ſont d'une médiocre hauteur, il y a une pente douce juſqu'au bord de la mer, défendue par une chaîne de briſans, qui rendent l'Iſle inacceſſible de ce côté. Plus à l'Oueſt, au-delà de l'Iſle Hinchinbrook, la côte ſemble ſe replier, pour former une baie à l'abri des vents régnans. En avançant, nous apperçûmes des cocotiers, des palmiers, & différens autres arbres, parmi leſquels on découvrait de petites huttes & des pirogues échouées ſur la greve. Nous admirions ailleurs des bocages touffus, & des eſpaces conſidérables de terrain défriché, qui, par leur couleur jaunâtre, reſſemblaient exactement aux champs de bled de l'Europe. Nous convînmes tous que cette Iſle eſt une des plus belles de ce nouveau grouppe, &

Cook.

elle paraît très-bien située pour y faire un établissement Européen. A en juger de la distance d'où nous la vîmes, elle nous parut moins habitée que celles que nous avions laissées au Nord, ce qui faciliterait encore l'établissement d'une Colonie. D'après ce que nous avons observé à Mallicolo, cette race d'Insulaires est très-intelligente, & recevrait, avec empressement, les avantages de la civilisation.

Après avoir été contrariés par les vents, les calmes & les courans, depuis le 27 Juillet jusqu'au 4 Août, nous parvînmes enfin à l'Isle d'Erramanga. Au point du jour, j'allai, avec deux bateaux, examiner la côte, pour reconnaître un lieu propre à la descente, & à faire de l'eau & du bois. Dans ce même-temps, les Insulaires s'assemblerent sur le rivage, &, par leurs signes, nous inviterent à venir à terre. J'arrivai d'abord à une petite pointe du côté du Cap, où je ne trouvai point le débarquement facile, à cause des rochers qui bordent, de toute part, la côte. Néanmoins je poussai l'avant de ma chaloupe sur le rivage, & je distribuai des étoffes, des médailles, &c. aux Insulaires qui y étaient. Ils m'offrirent de tirer les bateaux pardessus les brisans de la pointe sablonneuse. Je ne doutai pas que cette offre ne fût amicale ; mais j'eus ensuite lieu de changer d'opinion. Voyant que nous nous refusions à ce qu'ils desi-

taient, ils nous firent signe de remonter la baie, & nous y consentîmes, & les Insulaires, dont le nombre croissait prodigieusement, nous suivirent à la course. J'essayai de débarquer en deux ou trois endroits; mais la greve ne me paraissant point commode, je ne mis pas à terre. Les Naturels, qui s'étaient, sans doute, apperçus de ce que je desirais, me conduisirent autour d'une pointe de roche, ou sur une plage d'un très-beau sable. Je débarquai a sec, en présence d'une grande multitude, n'ayant à la main qu'un rameau verd, que j'avais reçu de l'un d'eux. Je n'étais accompagné que d'une seule personne, & j'ordonnai à l'autre bateau de se tenir à une petite distance du bord. Ils me reçurent de l'air le plus honnête & le plus obligeant, & ils s'éloignerent de ma chaloupe, dès que je les en priai par un signe de la main. L'un d'eux, que je pris pour un Chef, leur fit former un demi-cercle autour de l'avant du bateau, & il frappa ceux qui tentaient de passer cette ligne. Je le comblai de présens; mes libéralités s'étendirent aussi sur les autres, & je leur demandai, par signes, de l'eau fraîche, dans l'espérance de voir la source où ils la puisaient. Le Chef parla tout-de-suite à un Indien, qui courut à une maison, d'où il revint avec de l'eau dans un vase de bambou. J'étais par-là peu instruit de ce que je voulais savoir. Je demandai

Cook.

ensuite des rafraîchissemens, & à l'instant, on m'apporta une igname & des noix de cocos. J'étais assez content de leur conduite, & la seule chose qui pût me laisser du soupçon, c'est que la plupart d'entr'eux étaient armés de massues, de lances, de dards, d'arcs, & de fleches. Par cette raison, j'avais continuellement l'œil sur le Chef, & je n'observai pas moins attentivement ses regards que ses actions. Il me fit plusieurs signes, pour haler le bateau sur le rivage, & enfin il s'avança dans la foule, où je le vis causer avec plusieurs Indiens : revenant ensuite vers moi, il me répéta par signes, de haler le bateau, & il hésita, pendant quelque temps, à recevoir des clous que je lui offrais. Cela me fit suspecter quelque dessein ; & je m'approchai aussi-tôt du canot, en l'avertissant, par signes, que j'allais revenir. Mais leur intention n'était pas que nous nous séparassions si vîte, & ils essayerent de nous obliger, de force, à ce qu'ils n'avaient pu obtenir par des manieres plus douces. La planche ne se trouva malheureusement pas mise pour entrer dans le bateau. Je dis malheureusement, car si elle n'eût pas été ôtée, & que l'équipage eût été plus prompt à tenir le bateau prêt, les Indiens n'auraient pas eu le temps d'exécuter leur dessein, & la scène désagréable qui suivit, n'aurait pas eu lieu. Au moment où

Cook.

nous voulions rentrer à bord, ils saisirent la planche de débarquement, & la décrocherent de l'arriere; mais, comme ils ne l'emportaient pas, je crus que cela s'était fait par accident, & j'ordonnai de la remettre. Alors ils l'accrocherent eux-mêmes sur l'étrave, & essayerent de tirer le bateau sur le rivage; d'autres, en même-temps, se jetterent sur les rames, pour les arracher des mains des matelots. En voyant que je leur présentais le bout de mon fusil, ils lâcherent prise; mais, un instant après, ils revinrent, avec résolution de haler le bâtiment sur la greve. Le Chef était à la tête de ce parti; & ceux d'entr'eux qui ne pouvaient pas nous serrer de près, se tenaient derriere, ayant à la main des traits, des lances, des pierres, des arcs & des fleches prêts à soutenir les premiers. Les signes & les menaces ne les contenant plus, il fallut penser à notre sûreté. Cependant je ne voulais pas tirer sur la multitude, & je résolus de rendre le Chef seul la victime de sa perfidie; mais, dans cet instant critique, l'amorce brûla, sans que le coup partît. Quelqu'idée qu'ils se fussent formée de nos armes, ils ne devaient plus les regarder que comme des armes d'enfans, & ils montrerent combien les leurs étaient supérieures, en faisant pleuvoir sur nous une grêle de pierres, de dards & de fleches. Je fus dans la nécessité

Cook.
d'ordonner de tirer. La premiere décharge les mit dans une grande confusion; mais une seconde fut à peine suffisante pour les chasser du rivage; &, malgré ces fusillades, ils continuerent de jeter des pierres de derriere les arbres & les buissons, &, de temps à autre, ils s'avançaient afin de lancer des dards. De quatre, qui paraissaient être restés morts sur le rivage, nous en vîmes ensuite deux qui se traînerent dans les broussailles. Ce fut pour eux une chose très-heureuse, qu'il n'y eût que la moitié des mousquets qui prît feu; sans cela, il en serait resté sur la place un plus grand nombre. Un des nôtres fut blessé, à la joue, d'un dard, dont la pointe était de l'épaisseur du doigt, & qui cependant était entrée de deux pouces; ce qui montre avec quelle force le trait avait été lancé. M. Gilbert fut atteint à la poitrine d'une fleche, à la distance d'environ trente verges; cette fleche avait rencontré quelque obstacle, car elle ne fit guères qu'effleurer la peau. Les fleches étaient armées de pointes d'un bois dur.

Les premiers coups de fusil exciterent sans doute la colere de ces Insulaires, car on les vit alors courir des plantations sur les collines, & traîner après eux des morts & des blessés. Ils se formerent ensuite en bataille, & parurent disposés à venger la mort de leurs compatriotes.

Cook.

Après que le premier feu eut cessé, nous apperçûmes des Naturels qui se traînaient à quatre dans les buissons; d'autres se cacherent derriere une élévation sablonneuse, qui leur servait de retranchement, & d'où ils tâcherent d'assaillir nos gens, qui, à leur tour, s'amuserent quelque temps à les guetter & à les fusilier. Le coup de fusil qu'on tira sur eux, ou plutôt sur leur Chef, les porta à attaquer l'équipage. D'un autre côté, cette violence, de notre part, était nécessaire; il faut regretter que les Européens ne puissent pas faire de Voyages, sans nuire aux Nations qu'ils vont visiter.

A notre arrivée à bord, je fis lever l'ancre, dans le dessein de mouiller plus près du débarquement. Toute la côte occidentale était couverte de palmiers qui produisaient un bel effet, & qui paraissaient différens du cocotier. Sur ces entrefaites, plusieurs habitans se montrerent à la pointe basse du rocher, & nous firent voir deux rames que nous avions perdues dans le démêlé. Je regardai cela comme un signe de leur soumission, & du desir qu'ils avaient de nous rendre ces rames. Néanmoins on tira une pièce de quatre, pour leur donner une idée de l'effet de nos grands canons. Le boulet ne porta pas jusqu'à eux, mais il leur causa une telle frayeur, qu'ils ne repa-

Cook.

rurent plus, & ils laisserent les rames contre des buissons.

Le temps était alors calme; mais l'ancre était à peine au bossoir, qu'il s'éleva une brise du Nord, dont nous profitâmes pour sortir de la baie; nous n'espérions pas y pourvoir à nos besoins, du-moins comme nous l'aurions desiré : d'ailleurs il était toujours en mon pouvoir d'y revenir, en cas que nous ne trouvassions pas une descente plus commode, en nous avançant plus au Sud.

Ces insulaires paraissent être une race différente de celle qui habite Mallicolo; aussi ne parlent-ils pas la même langue; ils sont d'une médiocre stature, mais bien pris dans leur taille, & leurs traits ne sont point désagréables; leur teint est très-bronzé, ils se peignent le visage, les uns de noir, & d'autres de rouge; leurs cheveux sont bouclés & un peu laineux. Le peu de femmes que j'ai apperçues, semblaient être fort laides; elles portent une espèce de jupe de feuilles de palmier, ou de quelque autre plante semblable; mais les hommes, comme les habitans de Mallicolo vont nus, & ils n'ont autour des reins qu'une corde. Je n'ai vu de pirogues en aucun endroit de la côte; ils vivent dans des maisons couvertes de feuilles de palmier, leurs plantations sont

alignées & entourées d'une haie de roseaux.

Cook.

A deux heures de l'après-midi, nous étions en dehors de la baie; &, après avoir rangé le Cap, nous portâmes Sud-Sud-Est, pour amener la pointe méridionale de l'Isle, le vent étant au Nord-Ouest joli frais. Sur le côté Sud-Ouest du Cap, est une belle baie profonde, qui, en-dedans, paraît courir derriere celle qui est sur la côte du Nord-Ouest: ses rives sont basses, & les terres adjacentes semblent être fertiles des deux côtés; elles sont revêtues de forêts touffues d'un coup-d'œil enchanteur; au Sud, elles se penchent doucement, & présentent une vaste étendue presqu'entierement cultivée. La baie est exposée aux vents du Sud-Est: par cette raison, jusqu'à ce qu'elle soit mieux connue, celle du Nord-Ouest est préférable, parce qu'elle est à l'abri des vents régnans, & que les vents auxquels elle est ouverte, ceux du Nord-Est un quart Nord, & de l'Est un quart Nord-Est, soufflent rarement avec une certaine force. J'ai appellé le Cap, ou la Péninsule qui sépare ces deux baies, *le Cap des Traîtres*, d'après la conduite perfide des habitans.

Tanna.

Le 5, au lever du soleil, nous découvrîmes une autre Isle, dont les terres hautes se présentaient sous la forme d'une table, dans l'Est-quart-Sud-Est, & une Isle basse au Nord-Nord-Est que nous avions doublé la nuit, sans l'appercevoir.

Cook.

Nous avions encore la vue du Cap des Traîtres; qui nous restait au Nord 20 degrés Ouest, à quinze lieues, & l'Isle au Sud s'étendait du Sud 7 degrés Ouest au Sud 87 degrés Ouest, dans un éloignement de trois ou quatre milles. Nous reconnûmes alors que la lumiere, que nous avions vue la nuit, était occasionnée par un volcan, d'où sortait une grande quantité de feu & de fumée, avec un bruit sourd, qui se faisait entendre à une grande distance.

La colline la plus basse de toutes celles de la même rangée, & d'une forme conique, avait un cratere au milieu: elle était d'un rouge-brun, & composée d'un amas de pierres brûlées, parfaitement stériles. Une colonne épaisse de fumée; pareille à un grand arbre, en jaillissait de tems-en-tems, & sa tête s'élargissait à mesure qu'elle montait. Toutes les fois qu'une nouvelle colonne de fumée était ainsi jetée en l'air, nous entendions un son bruyant pareil à celui du tonnerre, & les colonnes se suivaient de près. La couleur de la fumée n'était pas toujours la même: en général, elle nous paraissait blanche & jaunâtre; mais quelquefois d'un sale-gris un peu rouge: nous jugeâmes que cette différence provenait en partie du feu du cratere, qui éclairait la fumée & les cendres. Toute l'Isle, excepté le volcan, est bien boisée, & contient une grande quantité de jolis palmiers.

Nous y remarquions

Nous y remarquions une belle verdure, même à cette saison de l'année, qui était l'hiver pour ce climat.

Cook.

Nous gouvernâmes alors sur l'Isle, &, l'instant d'après, nous découvrîmes une petite ouverture dans la côte, qui avait l'apparence d'un bon Port. Afin de nous en mieux assurer, j'envoyai deux bateaux armés, aux ordres du Lieutenant Cooper, pour y prendre les sondes : pendant cette opération, nous tâchâmes de nous maintenir à portée de le suivre, ou de lui donner les secours dont il pourrait avoir besoin. Sur la pointe orientale de l'entrée, nous apperçûmes assez distinctement un certain nombre d'Habitans, plusieurs maisons & des pirogues ; &, au moment que nos bateaux entrerent dans le Port, ils en lancerent quelques-unes à l'eau, pour les suivre, mais sans oser en approcher. Bientôt M. Cooper fit signal de bon mouillage, & nous essayâmes aussi-tôt de le rejoindre. Le vent étant à l'Ouest, & notre route Sud-Sud-Ouest, nous rangeâmes de très-près la pointe occidentale, & nous passîmes sur des roches noyées, que nous aurions évitées, en nous approchant un peu plus de l'Est, ou environ à un tiers du canal. Nous étions à peine entrés dans le Port, que le vent se calma, & nous fûmes forcés de laisser tomber l'ancre sur quatre brasses d'eau : alors je renvoyai les bateaux recon-

Tanna.

Cook.

naitre les sondes ; &, dans cet intervalle, je fis mettre dehors la chaloupe avec les ancres pour touer le vaisseau, aussi-tôt que nous aurions pris connaissance du canal. Ce fut le seul mouillage où nous restâmes quelque temps dans le vaste grouppe d'Isles, que nous venions de découvrir.

Tandis qu'on remorquait le vaisseau, les Insulaires s'assemblerent en divers endroits du rivage ; tous étaient armés d'arcs, de fleches; &c. Quelques-uns s'avancerent vers nous à la nage, d'autres dans des pirogues: ils se montrerent d'abord timides, & n'approcherent qu'à la distance d'un jet de pierre ; mais insensiblement ils devinrent plus hardis, & des pirogues, qui passèrent sous l'arriere, y firent des échanges. Une des premieres s'étant approchée d'aussi près que la crainte le lui permit, jeta à bord des noix de cocos ; je descendis dans un canot pour la joindre, & je lui donnai quelques pièces d'étoffe & d'autres articles. Ce traitement engagea les autres à se rendre sous l'arriere & le long des côtés, où leur conduite devint insolente & téméraire. Ils tenterent d'enlever tout ce qu'ils pouvaient atteindre ; ils saisirent le pavillon, en voulant l'arracher de dessus son bâton ; d'autres essayaient de faire sauter les gonds du gouvernail : il nous contraignirent à veiller les bouées des ancres, qui ne furent pas

plutôt hors des bateaux, qu'ils chercherent à les enlever. Des coups de mousquet, tirés en l'air, n'eurent aucun effet; mais, au bruit de la décharge d'un canon de quatre, la frayeur les saisit, & ils sauterent tous hors de leurs pirogues pour se jeter à la nage. Dès qu'ils virent qu'il ne leur était arrivé aucun mal, ils rentrerent dans leurs canots, pousserent des cris, en nous menaçant de leurs armes, & retournerent hardiment aux bouées. Il fallut faire siffler quelques balles autour de leurs oreilles. Quoiqu'aucun d'eux n'eût été blessé, on leur avait inspiré assez de crainte pour les écarter: bientôt ils se retirerent sur le rivage, & il nous fut permis de dîner sans être troublés de leur part.

Je comptai, observe M. Forster, les pirogues qui nous entouraient, & elles étaient au nombre de dix-sept; les unes portaient vingt-deux hommes; d'autres dix, sept, cinq, & les plus petites deux: de sorte qu'en tout il y avait plus de deux cens Insulaires; ils disaient quelques mots par intervalle, & semblaient nous proposer des questions; mais, quand nous prononcions un mot du dialecte de Taïti ou de Mallicolo, ils le répétaient sans paraître le connaître en aucune maniere.

Le premier vol qu'ils entreprirent de commettre, fut de prendre un réseau, qui contenait la

Cook.

viande ſalée de notre dîné, qu'on laiſſait flotter dans la mer pour l'y rafraîchir : comme nous nous en apperçûmes, on pouſſa des cris pour les engager à s'arrêter. Ils s'arrêterent effectivement; mais l'un d'eux brandit ſa pique contre nous, & un ſecond ajuſta un trait ſur ſon arc, & ſembla viſer tour-à-tour pluſieurs perſonnes placées ſur le gaillard d'arriere. M. Cook, afin de les effrayer, ſe diſpoſa à tirer un coup de canon; mais auparavant, il fit ſigne aux pirogues de ſe ranger de côté, pour qu'elles ne fuſſent pas expoſées à l'action du boulet. Ces marques d'autorité ne les offenſerent point, & ils vinrent promptement ſe placer à notre arriere. Au bruit du canon, on vit les deux cens Indiens ſe jeter à la mer, & au milieu de cette conſternation générale, un jeune homme bien fait, & d'une phyſionomie très-ouverte, reſta ſeul dans ſa pirogue, ſans donner le moindre indice d'étonnement ou de crainte; mais, avec un air de gaieté, il jeta des regards de dédain ſur ſes Compatriotes effrayés. Voyant enſuite que notre bravade n'avait eu pour eux aucune ſuite funeſte, ils cauſerent d'un ton très-haut, & ils parurent rire de leur propre épouvante.

J'obſervai un autre trait de courage dans un vieillard, qui ſe trouvait autour d'une bouée, qu'il voulait probablement enlever : quoiqu'il eût été

Cook.

bleſſé par un premier coup de fuſil, il ne déſempara point, & il garda ſon poſte à la ſeconde & à la troiſieme décharge, & même, après avoir ainſi enduré notre feu, il eut aſſez de générosité pour venir nous offrir ſon amitié, & nous préſenter une noix de cocos.

Ce même vieillard fit pluſieurs voyages du rivage au vaiſſeau, apportant chaque fois des noix de cocos, ou une igname, & prenant en échange tout ce qu'on voulait lui donner. Un ſecond, au moment qu'on tira le canon, était dans la galerie du faux pont, on ne put le raſſurer aſſez pour l'engager à reſter. Vers le ſoir, apres avoir amarré le vaiſſeau, M. Cook alla, avec un fort détachement, deſcendre à l'entrée de la baie, ſur la pointe du Sud-Eſt. Les Indiens ne s'oppoſerent pas à notre deſcente: ils formaient deux corps, l'un à notre droite, & l'autre à la gauche; tous étaient armés de maſſues, de dards, de lances, de frondes & de pierres, d'arcs & de fleches. Après avoir diſtribué aux plus âgés (car nous ne diſtinguions pas les Chefs) & à quelques autres, des pièces d'étoffe, des médailles, on mit à terre deux pièces à l'eau, pour les remplir à un étang, qui ſe trouvait environ à vingt pas du débarquement, faiſant entendre aux Inſulaires que c'était-là une des choſes dont nous avions beſoin. Nous ne pûmes obtenir de ces Indiens

Cook.

que des noix de cocos, qui paraissaient être en grande abondance sur les arbres; mais nous ne parvînmes point à leur faire échanger quelques-unes de leurs armes. Ils se tinrent toujours dans l'attitude de gens prêts à se défendre ou à attaquer, & il n'aurait fallu que le plus petit motif pour causer un engagement : c'est du moins ce que nous présumions, en les voyant se pousser sur nous, malgré tous nos efforts pour les écarter. Il est probable que nous déconcertâmes leur projet d'attaque, en nous rembarquant plutôt qu'ils ne s'y étaient attendus. Dès que nous fûmes à bord, tous se retirerent. Le bon vieillard dont on a parlé, était dans l'un des partis; nous le jugeâmes d'un caractere pacifique.

Leur conduite, pendant notre débarquement, mérite des éloges : car, en ayant trouvé d'abord quelques-uns assis sur l'herbe, le long de la greve, ils s'enfuirent, mais ils revinrent, dès que nous les rappelâmes par signes. Nous les priâmes ensuite de s'asseoir, & la plupart s'assirent : nous leur défendîmes de passer une ligne que nous traçâmes sur le sable, & ils obéirent. Dès que nous demandâmes à couper du bois, ils nous montrerent eux-mêmes des arbres : seulement ils nous inviterent à ne pas abattre des cocotiers, dont une quantité innombrable couvrait la côte. Quoique les soldats de Marine fussent rangés en ba-

taille, quoiqu'au moindre de leurs mouvemens, les Naturels s'enfuissent à une distance considérable, & qu'il ne restât près de nous que des vieillards, ils ne craignaient pas de se rapprocher, dès que nous le desirions. Nous leur ordonnâmes de mettre bas les armes, & la plupart acquiescerent à ce commandement déraisonnable.

Cook.

Ils étaient d'une moyenne stature, mais infiniment plus forts & mieux proportionnés que les Habitans de Mallicolo, & comme ceux-ci, entierement nus; seulement ils portaient autour du ventre une corde qui ne coupait pas leur corps d'une maniere aussi choquante que celle des Insulaires dont on a parlé ailleurs. Quelques femmes que nous vîmes de loin, me paraissaient moins laides que celles de Mallicolo : deux filles tenaient chacune une longue pique dans leurs mains.

En causant avec eux, nous rassemblâmes un grand nombre de mots entièrement nouveaux pour nous : quelquefois ils exprimaient la même idée par deux termes, dont l'un était nouveau pour nous, & le second répondait au langage des Isles des Amis, d'où nous conclûmes qu'ils ont des voisins d'une autre race qui parlent cette langue. Ils nous dirent que leur Isle s'appelle *Tanna*, mot qui signifie *Terre* dans la langue Malaise.

Le soir, nous vîmes briller la flamme du vol-

Cook.

can, & de cinq en cinq minutes, nous entendions une explosion. Ce phénomene avait attiré notre attention toute la journée : le bruit de quelques-unes des explosions égalait celui des plus violens coups de tonnerre, & un fracas sourd retentissait pendant une demi-minute ; l'air était rempli de particules de fumée & de cendres, qui nous causaient beaucoup de douleur, quand elles nous tombaient dans les yeux. Les ponts, les agrêts & toutes les parties du vaisseau furent remplis de cendres noires l'espace de quelques heures, & le même sable, mêlé de fraisil & de pierre ponce, couvrait la côte de la mer. Ce volcan était éloigné de notre havre de cinq ou six milles ; mais, comme plusieurs collines occupaient l'espace intermédiaire, nous n'en appercevions que le sommet, qui vomissait continuellement de la fumée.

Comme nous avions besoin de faire une grande quantité de bois & d'eau, & que j'avais observé à terre, qu'on pouvait approcher davantage le vaisseau de l'endroit du débarquement, ce qui faciliterait considérablement les travaux, puisque nous serions en état de couvrir, de protéger les Travailleurs & de contenir les Insulaires par la crainte, le 6 Août on toua le vaisseau à la place désignée pour le nouveau mouillage.

Tandis qu'on remorquait le bâtiment, les Insulaires arrivaient de tous les côtés de l'Isle, &

formant deux corps séparés, ils se rangerent de chaque côté du débarquement, comme ils avaient fait le jour précédent; ils portaient tous les mêmes armes. Une pirogue, montée par un seul homme, & quelquefois par deux ou trois, venait de temps à autre au vaisseau : elle était chargée de noix de cocos ou de bananes, qu'elle offrait sans rien demander en retour; mais j'avais soin qu'on lui fît toujours des présens. Le Chef parut nous inviter à descendre à terre. Le vieillard, qui avait si bien su se concilier notre amitié, fut du nombre de ceux qui se rendirent au vaisseau; je lui fis entendre, par signes, qu'ils devaient mettre bas leurs armes. Il commença par prendre celles qui étaient dans la pirogue, & les jetta dans la mer: je lui donnai une grande pièce d'étoffe rouge, je ne pouvais pas douter qu'il ne m'eût compris, & il porta ma requête à ses Compatriotes; car, dès qu'il fut à terre, nous le vîmes passer successivement de l'un à l'autre corps, & conférer avec les Insulaires, & depuis il ne reparut plus avec des armes. L'instant d'après, une pirogue, où étaient trois Indiens, s'approcha de l'arriere; l'un deux branlant sa massue d'un air arrogant, en frappa le côté du vaisseau, & commit divers actes de violence; mais il offrit enfin de l'échanger pour un rang de grains de rassade, & d'autres bagatelles. On les lui descendit du vaisseau avec

Cook.

une corde ; au moment qu'il les eut en ſa poſſeſſion, il ſe retira avec ſes Compagnons, en forçant de rames, ſans vouloir livrer ſa maſſue, ou quelque autre choſe en retour. C'était-là ce que j'attendais, & je n'étais pas fâché d'avoir une occaſion de convaincre la multitude qui bordait le rivage, de l'effet de nos armes à feu, en ne leur faiſant que le moins de mal poſſible. J'avais un fuſil de chaſſe, chargé à dragées que je tirai ; &, quand ils furent hors de la portée du mouſquet, on lâcha quelques coups de mouſqueton. A ce bruit, ils ſauterent pardeſſus bord, ſe couvrant de leur pirogue, & nageant avec elle juſqu'au rivage. Cette mouſquetade ne produiſit que peu ou point d'impreſſion ſur ces Inſulaires : ils n'en parurent que plus inſolens, & commencerent à faire des cris & des huées.

Après avoir aſſuré, ſur ſes ancres, le vaiſſeau qui préſentait le travers au rivage, & placé l'artillerie de maniere à commander tout le havre, je m'embarquai avec les Soldats de la Marine & un détachement de Matelots, dans trois bateaux, & nous ramâmes ſur le rivage. Les deux Corps avaient laiſſé entr'eux une eſpace d'environ trente ou quarante verges, dans lequel étaient placés des régimes de bananes, une igname & deux ou trois racines. Entre ces fruits & la greve, ils avaient dreſſé, dans le ſable, (je n'ai jamais ſu à quel

propos) quatre petits roſeaux, chacun d'environ deux pieds, ſur une ligne à angles droits avec la côte, (on les y trouva encore deux ou trois jours après.) Le vieillard, déjà connu, & deux autres étaient iſolés, & nous invitaient, par ſignes, à deſcendre à terre; mais je n'avais pas oublié le piége qu'on nous tendit, & où je penſai me laiſſer prendre dans la derniere Iſle. Tous ces apprêts devaient nous donner des ſoupçons ſur leur deſſein. Je répondis, en faiſant ſigne aux deux diviſions, compoſées d'environ neuf cens hommes, de ſe retirer en arriere, & de nous laiſſer un plus grand eſpace. Nous voulûmes auſſi leur dire, par ſignes, de mettre bas les armes, mais ils n'y firent pas la moindre attention; ils trouvaient probablement abſurde & injuſte qu'une poignée d'Etrangers vînt leur preſcrire des loix chez eux, & prétendît déſarmer plus de neuf cens hommes. Le vieillard parut les y engager; mais ils n'eurent pas plus d'égard pour lui que pour nous. Ils ſe rapprocherent encore davantage; &, à l'exception de deux ou trois, ils étaient tous armés. En un mot, tout tendait à nous faire croire qu'ils ſe propoſaient de nous attaquer à notre deſcente. Il était aiſé d'en prévoir les conſéquences; un grand nombre d'entr'eux auraient été tués ou bleſſés, & nous-mêmes aurions difficilement échappé à leurs traits; deux choſes que je vou-

Cook.

lais également prévenir. Voyant qu'ils refusaient de nous laisser de la place, je crus qu'il était plus à propos de les effrayer que de les contraindre à la fuite, par des décharges meurtrieres. Je fis tirer un coup de mousquet sur la division de notre droite, qui était la plus nombreuse; (il y avait environ sept cens Indiens) mais l'alarme ne fut que momentanée. Bientôt ils revinrent de leur frayeur, & commencerent à nous menacer avec leurs armes. Un des plus impudens nous montra son derriere, dans une attitude qui ne laissait aucune équivoque. Il se frappait les fesses avec sa main; ce qui est un défi & un appel au combat chez toutes les Nations de la mer du Sud. Nous répondîmes à ces bravades par trois ou quatre coups de fusil; c'était le signal de commandement pour le vaisseau, qui, dans ce moment, fit jouer l'artillerie, & le rivage fut bientôt balayé. On tira cinq pièces de quatre, deux pierriers & quatre mousquetons. Alors nous descendîmes à terre, & marquâmes des limites par une ligne, à droite & à gauche. Notre vieil Ami était resté seul à son poste, & je reconnus sa confiance par un présent. Les Habitans revinrent peu-à-peu, &, en apparence, avec des dispositions plus pacifiques; quelques-uns même reparurent sans armes, mais la majeure partie restait armée : &, quand nous leur fîmes signe de les mettre bas, ils répondirent

que nous devions commencer par poser les nôtres. Ainsi, de part & d'autre, on resta toujours armé. Comme ils sortaient peu-à-peu des buissons pour se rendre sur la greve, nous défendîmes aux nouveaux venus de passer les bornes que nous leur avions établies ; &, en ce point, ils obéirent tous. Les présens que je fis aux vieillards, & à quelques autres Indiens de considération, n'eurent que très-peu d'effet sur leur conduite. Il est vrai qu'ils monterent sur des cocotiers, & qu'ils nous en donnerent les noix, sans en rien exiger ; mais j'étais toujours attentif à leur faire accepter quelque chose en échange : ils nous prierent instamment de ne plus tirer. J'observai que plusieurs craignaient de toucher à ce qui nous appartenait, & qu'ils paraissaient n'avoir aucune notion d'échange. Prenant avec moi le vieillard, (son nom, comme je l'appris alors, était Paowang) je le conduisis dans le bois : là, je lui expliquai que nous étions obligés de couper des arbres, & de les prendre à bord du vaisseau ; &, dans le même-temps, nous en abattîmes quelques-uns qu'on transporta dans nos chaloupes, avec des petites pièces à l'eau, dans le dessein de montrer à ces Indiens que c'était principalement ce que nous leur demandions. Paowang consentit sur-le-champ à la coupe du bois, & les autres n'y formerent point d'opposition. Il nous supplia seulement de ne

Cook.

pas couper de cocotiers ; ce que nous lui promîmes.

L'après-midi, nous reſallâmes à terre pour faire de l'eau ; &, avec nos filets, nous prîmes, en trois coups, plus de trois cens livres de mulets & d'autres poiſſons ; & entr'autres une eſpèce commune aux Iſles d'Amérique. (*Eſox-Argenteus.*) Les Inſulaires ne revinrent que quelque temps après : ils étaient au nombre de vingt ou trente. Notre bon ami Paowang, qui ſe trouvait parmi la foule, nous fit préſent d'un petit cochon, & ce fut le ſeul que nous eûmes de cette Iſle.

Nous deſcendîmes à terre, de notre côté, ſans trouver un ſeul Inſulaire ſur la greve. A une diſtance conſidérable, à l'Eſt, nous en vîmes environ trente aſſis à l'ombre de leurs palmiers ; mais ils ne daignerent pas venir près de nous. Nous profitâmes de l'occaſion pour faire trois ou quatre cens pas dans le pays, où l'on raſſembla pluſieurs plantes nouvelles. Cette partie de la plaine, au pied de la colline unie, était en friche, & remplie de différens arbres & arbriſſeaux ; nous craignîmes d'aller plus loin, parce que nous ne connoiſſions pas encore le caractere des Inſulaires : nous nous en approchâmes peu-à-peu, bientôt ils ſe rendirent près de nous ſans armes, & cauſerent, le mieux qu'ils purent, & avec la plus grande cordialité.

Le 7, dans la même matinée, les habitans se rassemblerent près de l'Aiguade, armés, comme auparavant, mais non pas en si grand nombre. Après le déjeûner, nous allâmes à terre pour couper du bois, & remplir les futailles. Je trouvai plusieurs Insulaires, & sur-tout les vieillards, disposés à être de nos amis; mais les plus jeunes furent audacieux & insolens, & nous obligèrent à demeurer en armes. Je restai, avec les travailleurs, jusqu'à ce que je fusse comme assuré qu'ils ne commettraient point de désordre, & je retournai à bord, laissant le détachement sous les ordres des Lieutenans Clerke & Edgcumbe. Quand ces Messieurs arriverent au vaisseau pour dîner, ils m'informerent que les Indiens s'étaient toujours comportés avec la même irrégularité qu'à notre débarquement, qu'un plus mutin encore que les autres, avait mis M. Edgcumbe dans la nécessité de lui lâcher son fusil chargé à dragées, & que cette correction les avait enfin rendus plus circonspects. Tous s'étaient retirés, en voyant nos bateaux retourner à bord. Tandis que nous étions à table, un vieillard vint sur la Résolution, examina les différentes parties du bâtiment, & regagna ensuite le rivage.

L'après-midi, il ne se rendit à l'Aiguade qu'un petit nombre d'Indiens, avec lesquels nous commencions à avoir un peu plus de laison. Paowang

Cook.

nous rapporta une hache que les travailleurs avaient laiſſée dans le bois, ou ſur le rivage. Quelques autres articles, qu'on avait perdus par négligence, ou que les habitans avaient furtivement enlevés, nous furent encore rendus, tant ils craignaient de nous offenſer à cet égard.

Au coucher du ſoleil, ils ſe diſperſerent tous, excepté quelques-uns, qui vinrent nous dire qu'ils voulaient aller dormir: ils ſemblaient nous en demander la permiſſion. Nous leur fimes ſigne de partir, & à l'inſtant ils nous quitterent. Nous jugeâmes qu'il y avait une eſpèce de cérémonial dans cette conduite, & qu'ils ne croyaient pas qu'il fût honnête de laiſſer leurs hôtes ſeuls dans leur pays; ce qui paraît ſuppoſer qu'ils ont des idées de politeſſe & de décence, que nous ne comptions pas trouver chez un Peuple auſſi peu civiliſé.

En quittant le rivage, j'engageai un jeune Indien, appellé Whà-à-gou, à me ſuivre à bord. C'était celui qui montra tant de ſang-froid, en reſtant ſeul dans ſa pirogue, lorſqu'à l'exploſion du canon, deux cens autres Inſulaires ſe jetterent pêle-mêle dans la mer. Avant le dîné, je lui montrai toutes les parties du vaiſſeau; mais je remarquai que rien ne pouvait fixer un moment ſon attention, ni lui cauſer la moindre ſurpriſe.

Il n'avait

Il n'avait jamais vu de chèvres, ni de chiens, ni de chats, & il les prenait pour des cochons, en les appellant *booga*, ou *bougas*. Je lui fis présent d'un chien & d'une chienne, qu'il paraissait préférer aux autres espèces d'animaux. Bientôt il revint à bord; quelques-uns de ses amis le suivirent dans une pirogue, & le demanderent probablement par inquiétude pour sa sûreté. Il regarda par le haut des bouteilles; &, dès qu'il eut parlé, ils retournerent au rivage, & lui rapporterent aussi-tôt un coq, une petite canne à sucre, & des noix de cocos qu'il me donna. A table, il ne voulut goûter d'autre viande que du porc salé; mais il mangea volontiers de l'igname, & but un verre de vin.

Cook.

Ainsi que ses compatriotes, il n'avait pas la même facilité de prononciation que les Mallicolois; &, quand il nous demanda nos noms, nous fûmes obligés de les lui dire, en les adoucissant, suivant les organes plus flexibles des Taïtiens. Il avait de beaux traits, de grands yeux très-vifs; & toute sa physionomie annonçait de la bonne humeur, de l'enjouement & de la pénétration. M. Forster cite un exemple de son intelligence. Le Capitaine Cook & mon Pere comparant leur Vocabulaire, trouverent qu'ils avaient noté un mot différent pour exprimer le Ciel, & ils s'en rapporterent à lui pour savoir lequel des deux

Cook.

termes était le véritable. A l'instant, il étendit une de ses mains vers le Ciel, & il la posa sur un des mots; il remua ensuite son autre main sous lui, & il prononça le second, en nous faisant comprendre que le premier signifiait proprement le firmament, & le second, les nuages qui se trouvent au-dessous. Il nous apprit aussi les noms de plusieurs Isles des environs. Il appellait *Irromanga*, celle d'où nous partîmes pour Tanna, & sur laquelle le Capitaine eut un malheureux différend avec les Naturels. Il appellait *Immer*, l'Isle-basse que nous avions dépassée en entrant dans le havre; *Irronan*, une autre Isle que nous avions découverte à l'Est de Tanna, le même jour; & *Anattom*, une troisieme, au Sud, que nous n'avions pas encore vue. Ses manieres, à table, furent très-décentes & pleines de graces; la seule chose qui nous parut mal-propre, c'est qu'en place de fourchette, il se servait d'un petit bâton, qu'il portait dans ses cheveux, & avec lequel il se grattait de temps-en-temps la tête: comme ses cheveux étaient arrangés, suivant la derniere mode du pays, *à la porc-épic*, & remplis d'huile & de peinture, il nous dégoûta encore davantage; mais il ne croyait pas manquer de politesse.

Aussi-tôt que nous eûmes remis nos hôtes à terre, dit M. Cook, le jeune-homme & ses

amis me prirent par la main, dans le dessein, comme je le présumai, de me mener à leurs habitations. Nous n'étions pas encore bien loin, que deux ou trois d'entr'eux, je ne sais par quelle raison, ne voulurent point continuer la route; en conséquence, tout le monde s'arrêta; &, si je ne me trompai pas, l'un d'eux fut chargé d'aller me chercher quelque chose; car ils me prierent de m'asseoir & d'attendre, ce que je crus devoir faire. Dans cet intervalle, les Officiers vinrent nous joindre; cette réunion parut leur causer de l'ombrage, & ils me presserent de retourner à la greve, avec tant d'instance, que je fus obligé d'y consentir. Ils voyaient, avec inquiétude, nos excursions dans la contrée, & même le long du rivage du havre. Sur ces entrefaites, notre ami Paowang arriva avec un présent de fruits & de racines, que portaient environ vingt personnes; j'imaginai que c'était dans la vue de le faire paraître plus considérable. L'un portait un régime de bananes, l'autre une igname, un troisieme une noix de cocos, &c. & assurément deux hommes auraient porté le tout fort à l'aise. Ce présent me fut fait en retour d'un don qu'il avait reçu dans la matinée; je crus néanmoins devoir payer les porteurs.

Ces Insulaires me firent entendre, d'une maniere qui me parut fort claire, qu'ils mangent

Cook.

Cook.

de la chair humaine, & que la circoncision est pratiquée parmi eux. Ils entamerent les premiers cette matiere, en me demandant si nous mangions de cette chair; sans cela, je n'aurais pas songé à leur proposer cette question. J'ai vu des personnes prétendre que la faim seule peut rendre une Nation anthropophage, & rapporter ainsi cet usage à la nécessité. Les habitans de cette Isle forment au-moins une exception à ce systême, car ils ont des cochons, des poules, des racines & des fruits en abondance.

Durant la nuit, & toute la journée du 11, le volcan devint excessivement incommode: il grondait d'une maniere terrible; il poussait jusqu'aux nues des torrens de feu & de fumée à chaque explosion, dont l'intervalle n'était guere que de trois ou quatre minutes: du vaisseau, nous le voyions lancer en même-temps des pierres d'une prodigieuse grosseur: les petites colonnes de vapeurs, qui s'élevaient des environs du cratere, nous paraissaient être des feux allumés par les Insulaires.

Tous les matins, observe M. Forster, nous faisions de petites courses dans l'intérieur du pays. Différens détours nous reconduisirent aux habitations, où les femmes apprêtaient leurs dînés. Elles grillaient des racines d'ignames & d'eddoes, sur un feu allumé au pied d'un arbre. Notre ap-

proche les fit treſſaillir & les mit en fuite ; mais nos conducteurs les tranquilliſerent, & elles continuerent leur opération. Nous nous aſsîmes au pied d'un arbre, devant une des maiſons, & nous eſſayâmes de cauſer avec ces Indiens, tandis que quelques-uns d'eux étaient allé nous chercher des rafraîchiſſemens : je notai un grand nombre de mots de leur langue, & nous eûmes le plaiſir de ſatisfaire leur curioſité, relativement à nos habits, nos armes, &c. ſur leſquels ils n'avaient pas encore oſé nous propoſer une ſeule queſtion. Les habitans des plantations voiſines, apprenant notre arrivée, ſe raſſemblerent en foule autour de nous, & parurent fort charmés de ce que nous converſions amicalement & familierement avec eux. Je fredonnai, par haſard, une chanſon, ils me prierent inſtamment de chanter ; quoiqu'aucun de nous ne fût habile Muſicien, nous ſatisfîmes leur curioſité, & nous leur chantâmes différens airs. Les chanſons Allemandes & Anglaiſes, ſur-tout les plus gaies, leur plaiſaient infiniment ; mais les tons Suédois du Docteur Sparrman, obtinrent des applaudiſſemens univerſels. Quand nous eûmes fini, nous les priâmes de vouloir bien auſſi nous donner une occaſion d'admirer leurs talens ; l'un d'eux commença à l'inſtant un air très-ſimple, mais harmonieux ; nous n'en avions jamais entendu un auſſi bon chez les

Cook.

différentes Nations de la Mer du Sud. Il embrassait une plus grande quantité de notes que ceux de Taïti, ou même de Tonga-Tabboo, & il avait un tour sérieux qui le distinguait avantageusement de la musique plus douce & plus efféminée de ces Isles. Les mots paraissaient disposés en mêtre, & coulaient de la bouche avec aisance. Dès que le premier eut fini sa chanson, un autre en entonna une seconde : la composition en était différente, mais toujours dans ce style sérieux, qui indique le caractere général du Peuple. En effet, on les voyait rarement rire de bon cœur, ou badiner comme les Nations plus polies des Isles des Amis & de la Société, qui savent déjà mettre un grand prix à ces petites jouissances. Les Naturels nous montrerent aussi, en cette occasion, un instrument musical, composé de huit roseaux, comme le syrinx de Tonga-Tabboo, avec cette différence, que la grosseur des roseaux décroissait en proportion réguliere, & qu'il comprenait un octave, quoique les roseaux ne fussent pas parfaitement d'accord. Peut-être qu'ils auraient joué devant nous de cet instrument, si l'arrivée de quelques-uns de leurs compatriotes, qui venaient nous offrir des noix de cocos, des ignames, des cannes de sucre & des figues, ne nous avait obligé de négliger les Musiciens, pour nous occuper de ceux qui nous

apportaient un pareil préſent. Je regrette beaucoup que l'ingénieux ami, qui a eu la bonté de me communiquer ſes remarques ſur la Muſique des Iſles des Amis, de Taïti & de la Nouvelle-Zélande, n'ait pas également viſité l'Iſle de Tanna.

Cook.

Si l'eſprit de vengeance eſt très-vif parmi les Inſulaires de Tanna, il faut convenir en même-temps que la bienveillance & l'amour des hommes ne ſont pas entierement bannies de leur cœur. Comme la guerre trouble probablement leur vie, on ne doit pas être ſurpris de la défiance qu'ils témoignerent tous à notre égard, les premiers jours de notre arrivée; mais, dès qu'ils furent convaincus de nos intentions pacifiques, ils ſe livrerent à leur véritable caractere. Ils ne firent pas beaucoup d'échanges, parce qu'ils ne jouiſſent pas d'une opulence égale à celle des Taitiens, mais l'hoſpitalité ne conſiſte point à donner une choſe dont on a trop, pour une autre dont on n'a pas aſſez.

Arrivés ſur la greve, nous y paſsâmes quelque temps au milieu des Naturels qui y étaient raſſemblés. Il y avait plus de femmes que nous n'en avions encore vues. La plupart étaient mariées, & portaient leurs enfans dans un ſac de nattes ſur leur dos. Quelques-unes gardaient, dans des

Cook.

paniers de baguettes pliantes, une couvée de petits poulets, & nous présenterent des yamboos & des figues. Nous en apperçûmes un, qui avait un panier rempli d'oranges vertes; nous n'avions jamais remarqué un seul oranger dans les plantations; nous fûmes très-charmés de trouver ce fruit à Mallicolo & à Tanna, parce qu'il y a lieu de supposer que c'est aussi une production des Isles voisines. Une autre femme nous donna un pâté ou pudding, dont la croûte était de bananes & d'eddoes, & qui contenait en-dedans des feuilles de l'okra, (*hibiscus-esculenius*) mêlé avec des amandes de noix de cocos. Ce pudding, d'un excellent goût, montrait que les femmes ont des connoissances sur la cuisine. Nous achetâmes aussi des flûtes de huit roseaux & des arcs, des traits & des massues.

L'après-dînée, nous allâmes sur la colline plate faire une autre visite aux Naturels. Quelques-uns vinrent à notre rencontre à moitié chemin, & nous conduisirent à leurs huttes. Dès que nous fûmes assis avec le pere d'une de ces familles, homme d'un moyen-âge, & d'une physionomie intéressante, nos amis nous prierent de nouveau de chanter. Nous y consentîmes volontiers, & lorsqu'ils parurent s'étonner de la différence de nos chansons, nous tâchâmes de

leur faire comprendre que nous étions de différens pays. Alors, nous indiquant un vieillard, dans la foule de nos auditeurs, ils nous dirent qu'il était natif d'Irromanga, & ils l'engagerent à nous amuser par ses chants. L'Indien s'avança à l'instant au milieu de l'assemblée, & commença une chanson, pendant laquelle il fit différens gestes, qui nous divertirent, ainsi que tous les Spectateurs. Son chant ne ressemblait point du tout à celui des Insulaires de Tanna, il n'était ni désagréable, ni discordant avec la musique. Il paraissait aussi avoir un certain mêtre, mais très-différent du mêtre lent & sérieux que nous avions entendu le matin. Après qu'il eut cessé de chanter, il nous parut que les Naturels de Tanna lui parlaient dans sa langue, mais qu'il ne connaissait pas la leur. Nous ne pouvons pas dire s'il était venu de son gré dans cette Isle, ou s'il avait été fait prisonnier. Les Indiens nous apprirent, à cette occasion, que leurs meilleures massues, faites de bois de Casuarina, se tirent d'Irromanga ; de sorte qu'ils ont probablement des liaisons de commerce ou d'amitié avec les habitans de cette Isle. En comparant les traits de sa physionomie avec ceux des Indiens de Tanna, nous n'observâmes aucune différence remarquable ; il s'habillait & il s'ornait comme eux ; ses cheveux

Cook.

Cook.

étaient laineux & courts, mais non pas divisés en petites queues. Il était d'un caractere très-gai, & il paraissait plus disposé à rire qu'aucun des habitans de Tanna.

Tandis que l'Insulaire d'Irromanga chantait, les femmes sortirent de leurs huttes, & vinrent former un petit groupe autour de nous. En général, elles étaient d'une stature beaucoup moindre que celle des hommes, & elles portaient de vieux jupons d'herbes & de feuilles, plus ou moins longs, suivant leur âge. Celles qui avaient fait des enfans, & qui semblaient âgées d'environ trente ans, ne conservaient aucune des graces de leur sexe, & leurs jupons touchaient à la cheville du pied. De jeunes filles d'environ quatorze ans, avaient des traits fort agréables, & un sourire qui devint plus touchant, à mesure que leur frayeur se dissipa. Elles avaient les formes sveltes, les bras d'une délicatesse particuliere, le sein rond & plein, & elles n'étaient couvertes que jusqu'au genou. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leurs têtes, ou étaient retenus par une tresse, & la feuille de banane verte qu'elles y portaient ordinairement, montrait, avec plus d'avantage, leur couleur noire. Elles avaient des anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles : nous remarquâmes que la quantité de leurs ornemens s'accroît avec l'âge : les plus vieilles & les plus laides étaient

chargées de colliers, de pendans d'oreilles & de nez, & de bracelets. Il me parut que les femmes obéissaient au moindre signe des hommes, qui n'avaient pour elles aucun égard. Elles traînaient tous les fardeaux, & peut-être que ce genre de travail & de fatigue contribue à diminuer leur stature, car les charges ne sont pas toujours proportionnées à leur force.

Cook.

Les Insulaires de Tanna présenterent à nos yeux un exemple d'affection, qui prouve que les passions & les bonnes qualités des hommes sont les mêmes dans chaque pays. Une petite fille d'environ huit ans, d'une physionomie intéressante, nous examinait furtivement entre les têtes des Indiens assis à terre. Dès qu'elle s'apperçut qu'on la regardoit, elle alla en hâte se cacher dans la hutte. Je lui fis signe de revenir, &, pour l'y engager, je lui montrai une pièce d'étoffe de Taïti ; mais je ne pus pas la déterminer à se rapprocher. Son pere se leva, &, à force de caresses, il la ramena. Je pris la main de l'enfant, & je lui donnai l'étoffe, avec de petits ornemens : la joie & le contentement se peignirent aussi-tôt sur le visage du pere.

Nous restâmes parmi ces Insulaires jusqu'au coucher du Soleil, ils chanterent, & firent des tours d'adresse pour nous plaire. A notre priere, ils décocherent leurs traits en l'air & contre un

Cook.

but ; ils ne les lançaient pas à une hauteur extraordinaire : mais ils tiraient avec beaucoup d'adreſſe, à peu de diſtance, comme on l'a déjà obſervé. A l'aide de leurs maſſues, ils paraient les dards de leurs antagoniſtes, à-peu-près comme les Taïtiens. Ils nous dirent que toutes les maſſues, qui ont un tranchant latéral comme une flamme, ſe tirent de l'Iſle-Baſſe, qu'ils appellent Immer ; mais nous n'avons pas découvert ſi elles y ſont fabriquées par les Naturels, ou ſi l'Iſle eſt déſerte, & s'ils y vont ſeulement, par occaſion, pour y raſſembler des coquillages & couper du bois.

Avant notre départ des huttes, les femmes allumerent différens feux dans l'intérieur & aux environs, elles ſe mirent à apprêter leurs ſoupers. Les Indiens ſe précipitaient autour de ces feux, il ſemblait que l'air du ſoir était un peu trop froid pour leurs corps nuds. Pluſieurs avaient, à la paupiere ſupérieure, une tumeur que nous attribuâmes à la fumée, dans laquelle ils ſont toujours aſſis, elle obſtruait tellement leur vue, qu'ils étaient obligés de tourner la tête en arriere, juſqu'à ce que l'œil fût dans une ligne horizontale, avec l'objet qu'ils deſiraient de regarder ; pluſieurs petits garçons de cinq ou ſix ans, avaient cette tumeur : ce qui nous fit penſer qu'elle ſe propage peut-être d'une génération à l'autre.

Cook.

Quand nous arrivâmes au rivage, il n'y avait plus de Naturels. La fraîcheur de la ſoirée fut délicieuſe pour nous qui portions des vêtemens, & nous errâmes, dans des bois déſerts, juſqu'à la fin du crépuſcule. Un nombre prodigieux de petites chauves-ſouris ſortaient de chaque buiſſon, & voltigeaient autour de nous : nous eſſayâmes envain d'en tuer : nous ne les appercevions que lorſque nous en étions très-près, & alors nous les reperdions tout de ſuite de vue.

Le 14 Avril, nous partîmes pluſieurs, avec M. Cook, pour aller reconnaitre le volcan d'auſſi près qu'il nous ſerait poſſible. Mais la grande diſtance & les alarmes des Inſulaires ne nous permirent point d'atteindre juſqu'à la montagne où il ſe trouve. Nous fîmes quelques expériences ſur la chaleur des terres du voiſinage; le thermomètre fut enſeveli entierement dans la craie blanche d'où ſortait la vapeur : après qu'il y eut reſté une minute, il s'éleva à deux cens dix degrés, ce qui eſt à-peu-près la chaleur de l'eau bouillante; il fut à ce point, tant que nous le tînmes dans le trou, c'eſt-à-dire, l'eſpace de cinq minutes. Dès qu'on l'en ſortit, il retomba ſur-le-champ à 95 degrés, & peu-à-peu à 80 degrés, point où il était avant l'immerſion. La hauteur perpendiculaire de la premiere ſolfaterra, au-deſſus du niveau de la mer, eſt d'environ quatre-vingt verges

Cook.

Nous découvrîmes ailleurs une ſource d'eau chaude ; on y plongea la boule du thermomètre, & le mercure s'éleva à 191 degrés dans l'eſpace de cinq minutes. Nous ôtâmes enſuite le ſable & les pierres à travers leſquelles l'eau coulait doucement dans la mer, nous y replaçâmes l'inſtrument, de maniere qu'il enfonçait au-deſſus de la boule ; alors il monta de rechef à 191 degrés, & il y reſta pendant plus de dix minutes. Nous jetâmes dans la ſource quelques poiſſons à coquilles, ils furent cuits en deux ou trois minutes ; une pièce d'argent, qui y avait reſté plus d'une demi-heure, en ſortit brillante, & ſans être ternie ; le ſel de tartre ne produiſit ſur l'eau aucun effet viſible ; mais, comme elle était un peu aſtringente par le goût, nous en remplîmes une bouteille, & nous la fermâmes avec ſoin, pour en faire des expériences plus exactes à mon retour. Nous vîmes beaucoup de petits poiſſons, ſeulement de deux pouces de long, qui ſautillaient autour des rochers mouillés, comme des lézards, auxquels ils reſſemblaient : leurs nageoires pectorales faiſaient l'office des pieds ; leurs yeux étaient placés près du ſommet de la tête, comme pour les mettre en garde contre leurs ennemis, quand ils ſont hors de l'eau : ces petits animaux amphibies étaient ſi agiles, que nous avions peine à les attraper ; ils faiſaient

aiſément des ſauts d'une verge de long, ils appartiennent au genre des *Blennies*. Le Capitaine Cook, dans ſon premier Voyage, remarqua la même eſpèce, ou une eſpèce ſemblable de poiſſon ſur la côte de la Nouvelle-Hollande. Nous les vîmes une fois acharnés à détruire une couvée de petits crillons, qui ſemblaient être tombés d'une crevaſſe du rocher. Cook.

Le Capitaine Cook vint de nouveau, le lendemain, examiner avec nous les ſources chaudes à la marée baſſe, parce que les expériences de la veille ayant été faites durant le flot, qui s'était approché à deux ou trois pieds de celle où l'on plongea le thermomètre, nous jugeâmes que cela pouvait avoir contribué à refroidir l'eau : alors nous y plongeâmes le thermomètre, qui, en plein air, ſe tenait à 78 degrés, & le vif-argent ne s'éleva plus qu'à 187, après avoir été une minute & demie dans l'eau chaude : nous en conclûmes que d'autres cauſes influaient ſur la chaleur relative de ces ſources ; cette opinion ſe confirma de plus en plus, en examinant une nouvelle ſource, qui jailliſſait ſur la grande greve au Sud. Là, au pied d'un rocher perpendiculaire, formant une partie de la montagne à l'Oueſt, ſur laquelle ſont ſituées les ſolfaterras, l'eau chaude ſort en bouillonnant à travers un ſable noir, & court dans la mer,

Cook.

Dès que le thermomètre eut resté une minute dans cette source, il s'éleva à 202 degrés un deuxieme (ce qui est presque le degré de l'eau bouillante), & il se tint plusieurs minutes à ce point. Il paroît que le volcan échauffe ces sources, & qu'elles roulent leurs ondes sous terre, jusqu'à ce qu'elles trouvent une issue. Il y a apparence que le feu de cette montagne n'est pas toujours également violent, & qu'il diminue peu-à-peu dans les intervalles entre les éruptions : les différentes parties peuvent avoir aussi différens degrés de chaleur, & les sources diverses, en traversant un espace plus long ou plus court, doivent perdre plus ou moins de leur chaleur primitive. Les solfaterras qui sont sur la colline, directement au-dessus de ces sources, ont, suivant moi, des liaisons avec ces sources, & la vapeur qui en sort, à travers les crevasses souterraines, est peut-être une portion de la même eau, qui monte avant que la fraîcheur du terrain, sur lequel elle est portée, puisse en former un fluide.

Comme nous n'attendions plus qu'un vent favorable pour partir, nous cherchâmes à bien employer le reste du temps. Un parti nombreux descendit à terre ; mais chacun se sépara & alla de son côté. Je rencontrai beaucoup d'Indiens, qui se rendaient au rivage ; ils sortirent tous du sentier pour me faire place, quoique je fusse sans Compagnon,

Compagnon, & aucun d'eux n'entreprit de m'offenser. Je fis seul plusieurs milles au haut de la colline plate, ou dans la vallée, vers un canton que nous n'avions pas encore examiné. Des bocages très-épais cachaient le chemin que je suivis, & je n'appercevais que par intervalles les plantations, qui couvraient toute la croupe de la colline. Je vis les Naturels couper, ou émonder des arbres, ou creuser la terre avec une branche qui leur tenait lieu de bêche, ou planter des ignames, &c. : j'entendis aussi un homme qui, en travaillant, chantait à-peu-près sur le même ton que les Chanteurs dont on a parlé plus haut. La perspective dont je jouissais, approchait de celle de Taïti ; elle avait même un avantage, c'est que tout le pays, à une distance considérable autour de moi, présentait de petites monticules & des vallées spacieuses, toutes capables de culture ; au-lieu qu'à Taïti des montagnes escarpées & sauvages s'élèvent tout-à-coup du milieu de la plaine, qui n'a nulle part deux milles de largeur. La plupart des plantations de Tanna sont d'ignamiers, de bananiers, d'eddoes & de cannes à sucre, qui, étant tous fort bas, permettent à l'œil d'embrasser une grande étendue de terrain. Des arbres touffus occupent çà & là des espaces solitaires, & produisent des scènes très-pittoresques. Le sommet de la colline plate,

Cook.

Cook.

qui borde une partie de l'horizon, paraît feſtonée de petits boſquets, où les palmiers élèvent leurs têtes pardeſſus les autres arbres.

Ceux qui ſavent jouir des beautés de la Nature, concevront le plaiſir qu'on goûte à la vue de chaque petit objet, minutieux en lui-même, mais important au moment où le cœur s'épanouit, & qu'une eſpèce d'extaſe tranſporte les ſens. On contemple alors, avec raviſſement, la face ſombre des terres préparées pour la culture, la verdure uniforme des prairies, les teintes différentes & la variété infinie des feuillages. Un pareil ſpectacle, dans toute ſa perfection, était ici étalé à mes regards. Quelques arbres réfléchiſſaient mille rayons ondoyans, tandis que d'autres formaient de grandes maſſes d'ombrages en contraſte avec les flots de lumiere, qui couvraient tout le reſte. Les nombreux tourbillons de fumée, qui jailliſſaient de chaque bocage, offraient l'idée de la vie domeſtique : mes penſées ſe porterent naturellement ſur l'amitié & le bonheur de ce Peuple, en conſidérant ces vaſtes champs de plantains, qui m'environnaient de toutes parts, & qui, par leurs fruits, me paraiſſaient avoir été choiſis, avec raiſon, pour les emblêmes de la richeſſe & de la paix. Le payſage, à l'Oueſt, n'était pas moins admirable que celui dont je viens de parler. La plaine y était entourée d'un grand nombre de

Cook.

collines fertiles, revêtues de bois entremêlés de plantations, &c, parderriere, s'élevait une chaîne de hautes montagnes, qui ne sont pas inférieures à celles des Isles de la Société, quoiqu'elles semblent être d'une pente plus aisée. J'examinai cette scène champêtre du milieu d'un grouppe d'arbres, que les liserons & les plantes enlaçaient de leurs fleurs odorantes. La richesse du sol est prodigieuse ; car des palmiers, déracinés par les vents & couchés à terre, avaient poussé de nouveaux branchages. Du milieu du feuillage, différens oiseaux, ornés des plus belles couleurs, m'égayaient par leurs chants. La sérénité de l'air & la fraîcheur de la brise, contribuerent d'ailleurs à l'agrément de ma situation. Mon esprit, entraîné par cette suite d'idées douces, se livrait à des illusions, qui augmentaient mon plaisir, en me représentant le genre-humain sous un point de vue favorable. Nous venions de passer une quinzaine de jours au milieu d'un Peuple qui nous avait accueilli avec beaucoup de défiance, & qui s'était préparé à repousser courageusement toute espèce d'hostilité : l'honnêteté de notre conduite, notre modération, avaient dissipé leur frayeur inquiette. Ces Insulaires qui, suivant toute apparence, n'avaient jamais connu d'hommes aussi bons, aussi paisibles, & pourtant aussi redoutables que nous, qui étaient accoutumés à voir,

Cook.

dans chaque Etranger, un ennemi lâche & perfide; conçurent alors des ſentimens plus nobles de notre eſpèce. Ils partagerent, avec nous, des productions qu'ils ne craignaient plus qu'on leur enlevât par force ; ils nous permirent de viſiter leurs charmantes retraites, & nous fûmes témoins de leur félicité domeſtique. Bientôt ils commencerent à aimer notre converſation, & ils conçurent de l'amitié pour nous. Je tombai enſuite dans des rêveries ſur la prééminence des Sociétés civiliſées ; un bruit, qui frappa mes oreilles dans le lointain, m'en fit ſortir ; je me retournai, & j'apperçus le Docteur Sparrman : je lui montrai le ſpectacle qui me cauſait tant de joie, & je lui communiquai mes idées. Nous partîmes enſuite pour nous rendre à bord, parce que l'heure de midi approchait. Le premier Naturel que nous rencontrâmes, s'enfuit & ſe cacha dans un buiſſon : nous ſurprîmes enſuite, à l'entrée d'une plantation, une femme qui n'avait pas eu le temps de s'échapper ; elle nous offrit, d'une main tremblante & avec une extrême frayeur, un panier rempli d'yamboos. L'effet de ces deux rencontres nous étonna. D'autres Naturels, qui ſe tenaient derriere les buiſſons, remuaient leurs mains vers la greve, & nous firent ſigne de nous y rendre. Enfin, en ſortant du bois, nous vîmes deux Indiens aſſis ſur l'herbe, & tenant un de leurs

Compatriotes mort entre leurs bras. Ils nous montrerent une blessure qu'il avait au côté, & ils dirent, avec des regards touchans : *Il est tué (a).*

On nous raconta alors les détails de ce meurtre, & nous ne pûmes nous empêcher d'en gémir. Le Naturel, qui avait voulu s'avancer au-delà des limites que gardait la sentinelle, n'était probablement jamais venu sur cette greve, il ne connaissait point les défenses que nous nous étions arrogées le droit de faire : le Soldat de Marine le repoussa durement parmi le reste de ses Compatriotes, qui étaient déjà accoutumés à ce traitement injurieux, & qui s'y soumettaient : le nouveau venu refusa d'être dominé, dans son propre pays, par un Etranger, & il se prépara à passer, une seconde fois, ces fatales bornes, uniquement peut-être pour montrer qu'il était le maître de marcher où il lui plaisait. La sentinelle l'ayant repoussé, il tendit son arc, le soldat aussi-tôt lâcha son fusil, & tua un Indien qui se trouvait à côté du prétendu coupable.

Nous fûmes étonnés, le Docteur Sparrman & moi, de la modération des Insulaires, qui nous avaient laissé passer sans nous attaquer, lorsqu'ils

(a) Ils exprimerent cela d'une maniere encore plus frappante par un mot de leur langue *Markom.*

Cook.

pouvaient aisément venger sur nous l'assassinat d'un de leurs Compatriotes. Nous nous rendîmes à bord, avec le Capitaine Cook, fort en peine de mon Pere, qui était toujours dans les bois, suivi d'un seul Matelot : nous eûmes cependant le plaisir de le voir, un quart d'heure après, sain & sauf au milieu des Soldats de Marine qu'on avait laissés à terre pour garder nos futailles. Une chaloupe alla tout de suite le chercher : il avait été aussi bien traité des Naturels que nous.

Ainsi une action détestable détruisit toutes les chimeres de mon imagination. Les Naturels, au lieu d'avoir meilleure opinion de nous que des autres étrangers, avaient droit de nous abhorrer davantage, puisque nous venions les exterminer sous le masque spécieux de l'amitié : quelques personnes de l'équipage regrettaient qu'au lieu d'expier les différens actes de violence que nous avions commis sur presque chaque Isle, durant le Voyage, nous nous y fussions au contraire rendus coupables de la plus grande cruauté. Le Capitaine Cook avait résolu de punir, très-rigoureusement, le Soldat de Marine, pour avoir transgressé ses ordres positifs; mais l'Officier, qui commandait à terre, déclara que, sans avoir donné ces ordres particuliers à la Sentinelle, il lui en avait enjoint d'autres, suivant lesquelles la moindre menace, de la part des Naturels, devaient être punie

de mort sur-le-champ. Le Soldat sortit donc des fers, & le droit que s'approprioit l'Officier, sur la vie des Insulaires, passa pour incontestable.

Cook.

Les productions de l'Isle sont le fruit à pain, les noix de cocos, un fruit ressemblant à la pêche, qu'on nomme pavie, l'igname, la patate, la figue sauvage, un fruit pareil à l'orange, qui n'est pas mangeable, & quelques autres dont je ne sais pas le nom. Je ne puis douter que la noix muscade, dont j'ai parlé, n'y croisse. Les fruits à pain, les noix de cocos, & les bananes n'y sont pas si abondans ni si bons qu'à Taïti; mais les cannes à sucre & les ignames s'y trouvent en plus grande quantité, plus grosses & meilleures. Une de ces ignames pesait cinquante-six livres. Les cochons ne parurent point rares; nous ne vîmes pas beaucoup de poules; ce sont là les seuls animaux domestiques qu'aient les Habitans. Les oiseaux de terre n'y sont pas, à beaucoup près, si nombreux qu'aux Isles de la Société; mais on y trouve de petits oiseaux du plus joli plumage, & dont l'espèce nous était inconnue. Les arbres & les plantes, qui croissent sur cette terre, sont aussi variés dans leurs espèces, que dans aucune des Isles où nos Botanistes ont eu le temps d'herboriser.

Parmi les plantes dont sont remplis les bois, un grand nombre étaient nouvelles pour nous,

Cook.

& d'autres croissent aux Isles des Indes Orientales. Les terres cultivées en contiennent en outre quarante espèces inconnues aux Isles de la Société & des Amis.

Je crois que ces Insulaires vivent principalement du produit de la terre, & que la mer contribue peu à leur subsistance. Cela vient-il de ce que leur côte n'est pas poissonneuse, ou de la maladresse de leurs pêcheurs? Je n'ai vu dans l'Isle aucune espèce de filet, ni aucun Habitant pêcher ailleurs que sur les récifs, ou le long du rivage du Port, où ils épiaient le poisson qui passait à leur portée pour le darder; &, à cet exercice, ils montrent de la dextérité. Ils admiraient les pêches que nous faisions avec la seine.

Les coquillages sont rares sur la côte. Les Habitans vont en chercher sur les autres Isles, & ils mettent quelque prix aux grandes nacres de perle. Le poisson y paraît abondant & varié. Nous prîmes à la seine & à l'hameçon des mulets *(mullus)*, des brochets du Brésil, des dauphins, des perroquets de mer, des raies, des raies sans dents, des anges, des goulus, des suceurs, & plusieurs espèces de maquereaux, & des *mugils*.

Dans les commencemens, nous pensions que les Naturels de cette Isle, ainsi que ceux d'Erromango, étaient un mêlange des Habitans des Isles des Amis & de Mallicolo; mais, en les ob-

ſervant plus particulierement, nous fûmes convaincus qu'i's n'ont preſqu'aucune affinité, ni avec les uns, ni avec les autres, à l'exception de leur cheveux, qui different peu de ceux des Indiens de Mallicolo. Ces cheveux, noirs dans les uns, & bruns dans les autres, ſont crépus & friſés. Nous en avons remarqué quelques-uns jaunâtres à la pointe. Ils les ſéparent en petites mèches, autour deſquelles ils roulent l'écorce d'une plante déliée, juſqu'à un pouce de l'extrémité; &, à meſure que les cheveux croiſſent, ils continuent de rouler l'écorce autour; ce qui fait l'effet de pluſieurs cordelettes.

Ils portent leur barbe courte, elle eſt forte & épaiſſe. Les femmes ont généralement des cheveux courts, ainſi que les jeunes gens, juſqu'à l'âge de virilité. Nous avons vu des hommes & des femmes, qui avaient des cheveux comme les nôtres; mais on s'appercevait aiſément qu'ils étaient d'une autre race, & je crois qu'on nous fit entendre qu'ils venaient d'Erronam. C'eſt à cette Iſle qu'appartient une des deux langues qu'ils parlent, & qui eſt preſque la même que celle des Habitans des Iſles des Amis. Il eſt très-probable que c'eſt de ces Iſles qu'Erronam a tiré ſes Habitans, & que, par une longue communication avec Tanna & les autres terres voiſines, les différentes Nations ont appris leurs différentes langues.

Cook.

Celles que parlent les habitans de Tanna, ceux d'Erromango & d'Anattom, leur est particuliere. Elle differe de celles de toutes les autres Isles, & n'a aucune affinité avec celle de Mallicolo; de sorte qu'il paraît que le Peuple de ces trois Isles, est une Nation absolument distincte. Mallicolo, Apée, &c. sont des noms qui leur étaient inconnus; ils n'avaient même jamais entendu parler de l'Isle Sandwich, qui est bien moins éloignée. Je me donnai assez de peine pour savoir jusqu'où s'étendaient leurs connoissances géographiques, & je trouvai qu'elles ne passaient pas les bornes de leur horizon.

Ces Insulaires sont d'une médiocre stature, minces de taille; il en est beaucoup de petits; on en voit peu de gros ou de robustes; ils ont un air agréable; mais on remarque rarement à Tanna ces beaux traits, si communs parmi les Insulaires des Isles de la Société, des Amis & des Marquises. Je n'ai pas trouvé un seul homme corpulent; ils sont tous pleins de vivacité & de feu, ils ont le nez large, les yeux pleins & doux. La physionomie de la plupart est ouverte, mâle & honnête; quelques-uns cependant l'ont mauvaise. Ils sont, comme les Peuples des Tropiques, agiles & dispos; ils excellent à manier leurs armes, & montrent de l'aversion pour le travail; jamais ils ne voulurent nous aider, en

quelque ouvrage que ce fût, & les habitans des autres Isles s'en faisaient un plaisir : leur penchant pour l'oisiveté se manifeste sur-tout par la maniere indigne dont ils traitent les femmes, qui ne sont proprement que des bêtes de somme. J'en ai vu marcher une ayant un gros paquet & un enfant sur le dos, & un autre paquet sous le bras, tandis qu'un jeune homme, qui allait devant elle, ne tenait à la main qu'une massue ou une lance. Nous avons fréquemment observé, le long de la plage, sous l'escorte d'un certain nombre d'hommes armés, de petits troupeaux de femmes, chargées de fruits & de racines ; mais rien n'est plus rare que de rencontrer des hommes portant des fardeaux.

Je ne dirai pas que les femmes de cette contrée sont belles ; mais je pense qu'elles sont assez jolies pour les habitans, & qu'elles le sont trop pour l'usage qu'ils en font ; elles ne portent qu'une corde autour des reins, & quelques brins de pailles, qui y sont attachés devant & derriere. Les deux sexes sont d'une couleur très-bronzée, mais non pas noire ; ils n'ont même aucun trait des Nègres ; ils paraissent plus bruns qu'ils ne le sont naturellement, parce qu'ils se peignent le visage avec un fard noir de plomb ; ils usent aussi d'un fard rouge, & d'une troisieme sorte brunâtre, ou d'une couleur entre le rouge & le

Cook.

noir. Ils ſe mettent de larges couches de tous ces fards, non-ſeulement ſur le viſage, mais encore ſur le cou, les épaules & la poitrine. Pour mettre ces peintures, ils ſe ſervent d'huile de noix de cocos, ils ſe font des barres obliques de deux ou trois pouces de large; ils emploient rarement la couleur blanche; mais ils couvrent quelquefois une moitié du viſage de rouge, & l'autre moitié de noir.

Les hommes n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture & une pagne, qu'ils placent d'une maniere auſſi indécente que les habitans de Mallicolo. Les femmes s'enveloppent auſſi d'une pièce d'étoffe qui les couvre de la ceinture aux genoux, en forme de jupe; & cette étoffe eſt de fibres de bananiers. Les enfans prennent ces feuilles à l'âge de ſix ans. M. Forſter ajoute: je ne puis m'empêcher de répéter encore ici qu'ils ne ſe ſervent pas de cette couverture, par des motifs de décence: elle produit même un effet ſi contraire, que chaque Inſulaire de Tanna ou de Mallicolo, reſſemble à cette Divinité fameuſe, qui protégeait les vergers & les jardins des Anciens.

Une eſpèce de pierre argilleuſe, mêlée avec des morceaux de pierre de craie, forme la plupart des rochers, que nous examinâmes. Elle eſt communément d'une couleur brune ou jaunâtre, & elle ſe trouve en couches preſque horizontales

d'environ six pouces d'épaisseur. En plusieurs endroits, nous observâmes une pierre noire, tendre, composée des cendres & des choërls vomis par le volcan, mêlée d'argille ou d'une sorte de tripoly, que des mineurs appellent pierre pourrie. Cette substance est placée quelquefois en couches alternatives avec la pierre noire. Le même sable volcanique, mêlé au terreau végétal, forme le sol le meilleur de l'Isle, où, comme je l'ai déjà dit, tous les végétaux croissent en abondance. Le volcan, qui brûle sur l'Isle, change, sans doute, beaucoup ses productions minérales, & nous aurions peut-être fait des observations nouvelles en cette partie, si les Naturels ne nous avaient pas empêché constamment de l'examiner. Nous avons trouvé le soufre natif dans la terre blanche, qui couvre les solfaterras d'où s'élevent les vapeurs aqueuses : cette terre est très-alumineuse, & peut-être imprégnée de particules de sel. Nous avons aussi remarqué, près de ces endroits, des bois rouges, & les Naturels ornent les cartilages de leurs narines d'une pierre blanche séleniteuse. Nous y avons vu des échantillons de grosses laves; mais, comme nous ne sommes jamais approchés du volcan, nous n'en avons pas trouvé en grande quantité.

Telles furent nos découvertes dans ce point du globe que nous avons désignées sous le nom de

Cook.

Nouvelles-Hébrides. Ce grouppe d'Isles, que nous avons examiné rapidement, en 46 jours, semble mériter l'attention des Navigateurs à venir, surtout de ceux qu'on enverra faire des découvertes dans les différentes parties des Sciences: on ne prétend pas dire qu'ils y trouveront l'argent & les perles dont Quiros était obligé de parler, pour engager une Cour intéressée & avare à favoriser ses grandes & nobles entreprises. Ces petits mensonges ne sont pas nécessaires, depuis que plusieurs Monarques de l'Europe ont appris au genre-humain qu'ils peuvent ordonner des expéditions, uniquement afin de hâter les progrès des connaissances humaines. On a reconnu que les sommes prodiguées par leurs Prédécesseurs, à de vils Courtisans, suffisaient pour produire une révolution nouvelle & importante dans l'état des Sciences, qui, avec peu de dépense, peuvent triompher des obstacles sans nombre que leur opposent l'ignorance, l'envie & la superstition. Les productions naturelles des nouvelles Hébrides, sans parler des richesses artificielles, sont dignes seules de l'attention des Voyageurs.

Au lever du Soleil, le premier de Septembre 1774, après avoir couru la nuit au Sud-Ouest, nous perdîmes toute terre de vue. Le vent continuant de régner dans la partie du Sud-Est, nous poursuivîmes notre route au Sud-Ouest.

Cook.

Nous nous préparions, continue M. Forster, à traverser la mer du Sud dans sa plus grande largeur, du côté de l'extrémité de l'Amérique; &, quoique l'usage des viandes salées, par un climat chaud, eût fort affoibli l'équipage, M. Cook ne se proposait de toucher à aucun endroit sur sa route. L'exécution de ce projet aurait sans doute été funeste à quelques-uns de ceux à qui leur mauvaise constitution ne permettait pas de supporter une pareille abstinence. Heureusement, après trois jours de navigation, nous découvrîmes une grande terre, où aucun Navigateur Européen n'avait encore abordé; ce qui changea en entier le plan formé pour le reste de notre séjour dans les mers du Sud.

Nouvelle-Calédonie.

On apperçut d'abord une terre que M. Cook nomma le Cap Colnett, nom du volontaire qui la découvrit le premier. Ensuite on vit plus distinctement une longue côte & un canal dans lequel on crut pouvoir entrer afin d'accoster la terre. Je voulais y attérir, nous dit M. Cook, non-seulement pour la reconnaître, mais plus encore pour avoir occasion d'y observer une éclipse du Soleil, qui devait bientôt arriver. Dans ce dessein, je fis mettre le vaisseau en panne, & je chargeai deux bateaux armés d'aller sonder le canal; sur ces entrefaites, dix à douze grandes pirogues à la voile n'étaient qu'à une petite distance

Cook.

de nous. Toute la matinée, nous les avions vues partir de différens endroits du rivage: quelques-unes s'étaient arrêtées près des récifs, où nous supposâmes qu'elles s'occupaient à la pêche. Aussitôt qu'elles furent rassemblées, elles s'avancerent toutes à-la fois sur le vaisseau, & elles en étaient assez près, quand nous mîmes dehors nos bateaux, qui probablement les alarmerent; car, sans s'arrêter, elles ramerent sur les récifs, & nos bateaux les suivirent. Nous reconnûmes alors que ce que nous avions pris pour des ouvertures dans la côte, n'était qu'une terre basse, sans interruption. On peut en excepter l'extrémité occidentale qui formait une Isle, connue sous le nom de *Balabéa*, ainsi que nous l'apprîmes après.

Les bateaux nous ayant fait le signal pour le passage, & l'un d'eux s'étant placé près de la pointe & au vent du récif, nous entrâmes dans le canal; sur notre route, nous prîmes à bord l'autre bateau. L'Officier, qui le commandait, m'informa que la mer où nous devions passer, avait seize & quatorze brasses d'eau, fond de sable fin, & qu'il avait abordé deux pirogues, dont les Indiens s'étaient montrés obligeans & civils; ils lui offrirent quelques poissons, &, en échange, il leur présenta des médailles, &c. Dans une des pirogues, était un jeune-homme fort & robuste, que nous prîmes pour un Chef; ses camarades

camarades lui donnaient tout ce qu'ils recevaient.

Cook.

A peine eut-on placé l'ancre, que nous fûmes environnés d'une foule d'Indiens, qui nous avaient suivi, dans seize ou dix-huit pirogues, & dont la plupart étaient sans armes. Ils n'oserent pas d'abord accoster le vaisseau; mais bientôt nous leur inspirâmes la confiance de s'approcher assez pour recevoir des présens. Nous les leur descendions au bout d'une corde, à laquelle ils attachaient, en échange, des poissons, tellement gâtés, que l'odeur en était insupportable; ce qui était déjà arrivé dans la matinée. Ces échanges formant, entre nous, une sorte de liaison, deux Indiens hasarderent de monter à bord, & bientôt les autres remplirent le vaisseau. Quelques-uns s'assirent à table avec nous. La soupe de pois, le bœuf & porc salés, étaient des mets qu'ils n'eurent pas la curiosité de goûter; mais ils mangerent des ignames que nous avions encore, & qu'ils nommerent Oobée. Ce nom differe peu d'Oofée, ainsi qu'on les appelle dans la plupart des Isles, à l'exception de Mallicolo : comme toutes les Nations que nous avions récemment visitées, ces Indiens sont presque nus ; à peine se couvrent-ils les parties naturelles d'une espèce de pagne, telle qu'on en porte à Mallicolo. Ils furent curieux d'examiner tous les coins du vaisseau, qui leur causait une extrême surprise. Les chèvres,

Cook.

les cochons, les chiens & les chats leur étaient si inconnus, qu'ils n'avaient pas même de terme pour les nommer. Ils paraissaient faire un grand cas des clous & des pièces d'étoffe, parmi lesquelles les rouges étaient les plus estimées.

Après le dîné, nous allâmes à terre avec deux bateaux armés. Un de ces Insulaires, qui s'était attaché à moi de son propre mouvement, nous accompagnait. Nous débarquâmes sur une plage sablonneuse, en présence d'un grand nombre d'Habitans, qui s'étaient rassemblés pour nous voir; aussi nous reçurent-ils avec des démonstrations de joie, & cette surprise naturelle à un Peuple qui voit des hommes & des objets dont il n'a pas encore d'idées. Je fis des dons aux Insulaires, que me présenta mon nouvel Ami, & qui étaient, ou des vieillards, ou des gens de considération; mais il ne marqua aucun égard pour quelques femmes placées derriere la foule, & il me retint la main, lorsque je voulus leur donner des grains de rassade ou des médailles. Nous retrouvâmes ici le même Chef qu'on avait vu le matin dans une des pirogues. Il se nommait Téobooma, comme nous l'apprîmes alors; nous ne fûmes pas à terre dix minutes, qu'il fit faire silence. Tout le Peuple lui ayant donné cetre marque d'obéissance, il prononça un petit discours. A peine eut-il fini, qu'un autre Chef imposa silence

à son tour, & parla une seconde fois. Ces harangues étaient composées de courtes sentences, à chacune desquelles deux ou trois vieillards, répondaient par des branlemens de tête, & une espèce de murmure, sans doute en signe d'applaudissement; peut-être aussi qu'il proposait des questions auxquelles on lui répondait. Il nous était impossible de deviner le sens de ces harangues, qui, nous étant adressées, ne contenaient vraisemblablement rien que de favorable pour nous. Tout le temps que ces Chefs parlerent, j'observai le Peuple, & je ne vis rien qui dût nous inspirer de la défiance.

Cook.

Nous nous mêlames ensuite dans la foule pour les mieux examiner; plusieurs, qui paraissaient affectés d'une espèce de lèpre, avaient les jambes & les bras prodigieusement gros : ils étaient absolument nus, si on en excepte un cordon qu'ils portaient autour de leur ceinture, & un second autour de leur cou. Le petit morceau d'étoffe d'écorce de figuier, qu'ils replient quelquefois autour de la ceinture, ou qu'ils laissent flotter, mérite à peine le nom d'une couverture; il ne sert pas plus de voile que celui des Mallicolois; &, aux yeux des Européens, il était plutôt malhonnête que décent. Chaque Habitant de cette Isle, ainsi que les Naturels de Tanna & de Mallicolo, était une figure ambulante du Dieu Priape.

Cook.

Les idées de modeſtie ſont différentes dans chaque pays, & changent aux différentes époques de la civiliſation. Lorſque tous les hommes vont nus, comme à la Nouvelle-Hollande, où par pudeur on ne porte pas le moindre vêtement, on ſe regarde avec autant de ſimplicité que ſi on était vêtu. Les habits à la mode, & les armures du quinzieme & ſeizieme ſiécles, dans toutes les Cours d'Europe, paſſeraient à préſent pour fort indécens. Qui oſera dire qu'il y avait alors moins de modeſtie qu'aujourd'hui?

Cette même pièce d'étoffe que les Habitans de la Nouvelle-Calédonie contournent d'une maniere ſi indécente, eſt ſouvent d'une telle longueur, qu'ils en attachent l'extrémité à la corde qui eſt autour de leur col: pluſieurs portaient à cette corde de petits grains d'une pierre néphritique d'un verd-pâle, qui eſt de la même eſpèce que celle de Tanna, & preſque ſemblable à celle de la Nouvelle-Zélande; quelques-uns avaient ſur leur tête des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte très-groſſiere, entierement ouverts aux deux extrémités, & de la forme d'un bonnet de Huſſard: ceux des Chefs étaient ornés de petites plumes rouges; de longues plumes noires de coq en décoraient la pointe. A leurs oreilles, dont l'extrémité eſt étendue juſqu'à une longueur prodigieuſe, & dont tout le cartilage eſt coupé en

deux, comme à l'Isle de Pâque, ils suspendent une grande quantité d'anneaux d'écaille de tortue, ainsi que les Insulaires de Tanna, ou ils mettent, dans le trou, un rouleau de feuilles de cannes à sucre. Ils sont d'une grande stature, & bien proportionnés, d'une figure intéressante, & d'un châtain foncé; ils ont la barbe & les cheveux noirs & si frisés, que plusieurs individus paraissent laineux.

Cook.

Dès que je leur eus fait entendre que nous avions besoin d'eau, les uns nous montrerent l'Est, & d'autres l'Ouest. Mon Ami entreprit de nous conduire, & s'embarqua avec nous à ce sujet. Nous rangeâmes la côte vers l'Est, l'espace d'environ deux milles; & nous la vîmes presque partout couverte de mangliers. Nous entrâmes, à travers ces arbres, dans une crique étroite, ou une riviere, 'nous porta au pied d'un petit Village, au-dessus des mangliers; là, nous débarquâmes, & l'on nous montra une source d'eau douce. Le sol des environs était en très-bon état de culture, planté de cannes à sucre, de bananiers, d'ignames & d'autres racines, & arrosé par de petits canaux conduits avec art depuis le principal ruisseau, qui avait sa source dans la montagne. Du milieu de ces belles plantations, s'élevaient des cocotiers, dont les rameaux épais ne paraissaient pas fort chargés de fruits. Nous en-

Cook.

tendîmes le chant des coqs, mais nous n'en vîmes aucun. Les Habitans cuisaient alors des racines dans une jarre de six ou huit gallons ; nous ne doutâmes point que ce vase de terre ne fût de leur propre fabrique. Comme nous remontions la crique, M. Forster tira un canard qui volait au-dessus de nous ; ce fut le premier usage que ce Peuple nous vit faire de nos armes. Mon Ami le demanda ; &, quand nous mîmes à terre, il raconta à ses Compatriotes, de quelle maniere cet oiseau avait été tué.

M. Forster répéta la même expérience, afin de leur donner, par ces innocens moyens, une idée de notre puissance. La riviere n'ayant pas plus de douze verges de large, nous débarquâmes sur ses bords, élevés d'environ deux pieds au-dessus de l'eau. Il y avait quelques petites familles : les femmes & les enfans vinrent familièrement autour de nous, sans montrer la moindre marque de défiance ou de mauvaise volonté. Le teint des femmes était en général de la même couleur que celui des hommes : leur stature moyenne ; quelques-unes grandes, leurs formes un peu grossieres, & robustes. A voir leur vêtement qui les défigurait beaucoup, on les croyait accroupies ; c'était un jupon court, ou une frange composée de filamens ou de cordelettes d'environ huit pouces de long, repliées plusieurs fois autour de la ceinture :

les cordelettes étaient placées les unes au-dessus des autres, en différentes rangées, qui formaient autour du corps une espèce de couverture de chaume, qui ne cachait pas plus d'un tiers de la cuisse : elles étaient quelquefois teintes en noir; mais communément les extérieures étaient seules de cette couleur, tandis que les autres étaient couleur de paille sale. Ces femmes portaient, comme les hommes, des coquillages, des pendans d'oreilles & des morceaux de pierre néphrétique; d'autres avaient trois lignes noires, qui se prolongeaient longitudinalement de la lèvre inférieure jusqu'au bas du menton. Ce tatouage avait été fait de la même maniere qu'aux Isles des Amis & de la Société.

Le 6, nous eûmes la visite de quelques centaines d'Indiens; les uns arrivaient dans des pirogues, & les autres à la nage; ils avaient dans chacune des feux qui brûlaient sur des pierres. Bientôt les ponts & toutes les parties du vaisseau en furent pleins. Mon Ami, qui était du nombre, m'apporta des racines; mais tous les autres n'avaient avec eux aucune sorte de provisions. Des femmes accompagnaient les hommes; mais elles ne vinrent point à bord. Quelques-uns, qui étaient armés de massues & de dards, échangerent ces armes pour des clous, des pièces d'étoffe, &c. Après le déjeûner, j'envoyai deux

Cook.

bateaux armés aux ordres du Lieutenant Pickerſgill, pour découvrir une ſource d'eau douce; car celle que nous avions trouvée, le jour précédent, ne pouvait nous convenir en aucune maniere. Dans le même temps, M. Wales & le Lieutenant Clerke allerent ſur la petite Iſle faire les préparatifs néceſſaires pour obſerver l'éclipſe du Soleil, qui devait arriver l'après-midi. M. Pickerſgill revint bientôt à bord pour m'informer qu'il y avait ſur la petite Iſle un ruiſſeau d'eau douce, où les bateaux arriveraient très-commodément : auſſi-tôt on mit la chaloupe en mer, pour remplir les futailles, & je me rendis enſuite ſur l'Iſle, afin d'être un des Obſervateurs.

L'éclipſe commença vers une heure après midi; des nuages ne nous permirent point d'en obſerver le commencement, & nous perdîmes le premier contact : nous fûmes plus heureux pour la fin.

La latitude de l'Iſle, ou du lieu de l'obſervation, fut de 20 degrés 17 minutes 39 ſecondes Sud : la longitude par la diſtance de la Lune & du Soleil, & de la Lune & des étoiles, réſultat moyen de 48 ſuites d'obſervations, de 164 degrés 41 minutes 21 ſecondes à l'Eſt, &, d'après la montre, de 163 degrés 58 minutes.

M. Wales meſura la quantité de l'éclipſe avec un quartier de Hadley, méthode qui n'avait jamais

été pratiquée. Il me ſemble qu'il répond à l'objet du micrometre avec un grand degré de certitude ; ce qui donne beaucoup plus d'étendue à l'uſage de cet inſtrument précieux. Nos obſervations finies, nous retournâmes à bord, où était le chef Téabooma, qui quitta le vaiſſeau, ſans que je m'en apperçuſſe ; &, par-là, il perdit le préſent que je voulais lui faire.

Après avoir mis à terre, à l'endroit où nous débarquâmes la veille, nous longeâmes la greve qui était ſablonneuſe, & bornée par un fourré d'arbriſſeaux ſauvages ; nous atteignîmes bientôt une cabane, d'où des plantations ſe prolongeaient derriere la greve & le bois : nous parcourûmes enſuite un canal qui arroſait les plantations, mais dont l'eau était très-ſaumâtre. Delà, nous gravîmes une colline qui était près de nous, & où le pays paraiſſoit changé. La plaine était revêtue d'une couche légere de ſol végétal, ſur lequel on avait répandu des coquilles & des coraux briſés, pour le marner, parce qu'il était très-ſec. L'éminence au contraire, était un rocher compoſé de gros morceaux de quartz ou de mica. Il y croiſſait des herbes ſeches, d'environ deux ou trois pieds de haut ; mis elles étaient très-clair-ſémes dans la plupart des endroits ; &, à quinze ou vingt verges les unes des autres, nous vîmes de grands arbres, noirs à la racine, qui avaient une écorce parfai-

Cook.

tement blanche, & des feuilles longues & étroites, comme nos saules. Ils étaient de l'espèce que Linnée appelle *Mela-leuca leucadendra* & Rumphius *arbor alba :* ce dernier Ecrivain dit que les Habitans des Moluques tirent l'huile de *cayputi*, des feuilles qui sont extrêmement odorantes. Il n'y avait pas le moindre arbrisseau sur cette colline, & la vue se portait fort loin, sans être interceptée par les bois. Nous distinguâmes delà une ligne d'arbres & d'arbustes touffus, qui se prolongeaient du bord de la mer vers les montagnes.

Nous gagnâmes bientôt le ruisseau où l'on remplit nos futailles. Les bords étaient garnis de mangliers, au-dela desquels un petit nombre d'autres plantes & arbres occupaient un espace de quinze ou vingt pieds, revêtu d'une couche de terreau végétal, chargé d'humidité, & d'un lit verdâtre de gramen, où l'œil aimait à se reposer, après avoir contemplé un canton brûlé & stérile. Les arbrisseaux & les arbres, qui bordaient la côte, nous offrirent des richesses en Histoire Naturelle. Nous trouvâmes des plantes inconnues, & nous y vîmes une grande variété d'oiseaux de différentes classes, qui, pour la plupart, étaient entierement nouveaux ; mais le caractère des Naturels & leur conduite amicale, à notre égard, nous causa plus de plaisir que tout

le reste : le nombre de ceux que nous apperçûmes était plus considérable, & leurs habitations très-éparses. Nous rencontrions communément deux ou trois maisons, situées près les unes des autres, sous un grouppe de figuiers élevés, dont les branches étaient si bien entrelacées, que le firmament se montrait à peine à travers le feuillage : une fraîcheur agréable entourait toujours les cabanes. Cette charmante position leur procurait un autre avantage ; car des milliers d'oiseaux voltigeaient continuellement au sommet des arbres, où ils se mettaient à l'abri des rayons brûlans du Soleil. Le ramage de quelques grimpereaux, produisait un concert charmant, & causait un vif plaisir à tous ceux qui aiment cette musique simple. Les Habitans eux-mêmes s'asseyaient communément au pied de ces arbres, qui ont cette qualité remarquable : de la partie supérieure de la tige, ils poussent de larges racines, aussi rondes que si elles étaient faites au tour : elles s'enfoncent en terre à dix, quinze & vingt pieds de l'arbre, après avoir formé une ligne droite, très-exacte, extrêmement élastique, & aussi tendue que la corde d'un arc, au moment que le trait va partir. Il paraît que c'est de la substance de ces arbres qu'ils font les petits morceaux d'étoffe, qui leur servent de pagnes.

Ils nous apprirent quelques mots de leur

Cook.

langue, qui n'avait aucun rapport avec celle des autres Isles. Leur caractere était doux & pacifique, mais très-indolent : ils nous accompagnaient rarement dans nos courses. Si nous passions près de leurs huttes, & si nous leur parlions, ils nous répondaient, mais si nous continuyons notre route, sans leur adresser la parole, ils ne faisaient pas attention à nous. Les femmes étaient cependant un peu plus curieuses ; elles se cachaient dans des buissons écartés pour nous observer; mais elles ne consentaient à venir près de nous qu'en présence des hommes.

Ils ne parurent ni fâchés, ni effrayés de ce que nous tuyons des oiseaux à coups de fusil ; au contraire, quand nous approchions de leurs maisons, les jeunes-gens ne manquaient pas de nous en montrer, pour avoir le plaisir de les voir tirer. Il semble qu'ils étaient peu occupés à cette saison de l'année : ils avaient préparé la terre & planté des racines & des bananes, dont ils attendaient la récolte l'été suivant : c'est peut-être pour cela qu'ils étaient moins en état, que dans un autre temps, de vendre leurs provisions; car d'ailleurs nous avions lieu de croire qu'ils connaissent ces principes d'hospitalité, qui rendent les Insulaires de la mer du Sud si intéressans pour les Navigateurs.

Ce même soir, vers les sept heures, mourut

notre boucher, homme estimé dans le vaisseau. En tombant, le jour précédent, dans les écoutilles, il s'était blessé mortellement. Cook.

Le 7, de très-bonne heure, le parti de l'aiguade, & un détachement de Soldats de Marine, aux ordres d'un Officier, furent envoyés à terre. Bientôt après, je m'embarquai avec plusieurs autres personnes, pour prendre une vue générale de la contrée. Dès que nous fûmes sur la côte, nous fîmes comprendre notre dessein aux Insulaires; & deux d'entr'eux s'offrirent pour nous servir de guides. Ils nous conduisirent sur les montagnes, par des chemins assez praticables. Dans la route, nous rencontrâmes des Indiens, qui, pour la plupart, vinrent avec nous; de sorte que notre cortège se trouva enfin très-nombreux. Quelques-uns parurent desirer que nous retournassions sur nos pas; mais nous n'eûmes aucun égard à leurs signes, & nous ne remarquâmes point qu'ils fussent mécontens de nous voir poursuivre notre route. Après avoir atteint le sommet de l'une des montagnes, nous apperçûmes la mer en deux endroits, entre quelques montagnes avancées, à l'opposite, ou au côté Sud-Ouest de la terre. Cette découverte nous était d'autant plus utile, qu'elle nous faisait juger de la largeur de la contrée, qui, dans cette partie, n'excédait pas dix lieues.

Cook.

Parmi ces montagnes avancées, & la chaîne ſur laquelle nous étions, eſt une grande vallée, dans laquelle ſerpente une riviere. Ses bords ſont ornés de diverſes plantations, & de quelques villages, dont nous avions rencontré les Habitans ſur notre route, & que nous trouvâmes en plus grand nombre au ſommet de la chaîne, d'où vraiſemblablement ils obſervaient le vaiſſeau. La plaine, ou le terrain uni, qui s'étend le long de la rive de notre mouillage, ſe préſentait, à cette hauteur, ſous l'aſpect le plus avantageux : les ſinuoſités des eaux qui l'arroſent, des plantations, de petits villages, la variété des grouppes dans les bois, & les écueils au pied de la côte, diverſifiaient tellement la ſcène, qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer un enſemble plus pittoreſque. Sans le ſol fertile des plaines & des côtés des collines, la contrée entiere n'offrirait qu'un point de vue triſte & ſtérile. Les montagnes & d'autres endroits élevés, ne ſont, pour la plupart, ſuſceptibles d'aucune culture. Ce ne ſont proprement que des maſſes de rochers, dont pluſieurs renferment des minéraux. Le peu de terre qui les couvre eſt deſſéchée, ou brûlée, par les rayons du Soleil; cependant il y croît une herbe groſſiere, & d'autres plantes, & çà & là s'élèvent des arbres & des arbuſtes. La contrée, en général, reſſemble beaucoup à quelques cantons de la Nouvelle-

Hollande, ſitués dans le même parallèle: pluſieurs des productions naturelles paraiſſent y être les mêmes, & les forêts y manquent encore de ſous-bois, comme dans cette Iſle. Les récifs ſur la rive, & d'autres objets de reſſemblance frappe-rent tous ceux qui avaient vu les deux pays. Nous obſervâmes que toute la côte Nord-Eſt était remplie d'écueils & de briſans, qui s'éten-dent au-delà de l'Iſle de Balabéa, à perte de vue. Après avoir fait toutes ces remarques, nos Guides ne ſe ſouciant pas d'aller plus loin, nous deſcendîmes les montagnes, par un chemin diffé-rent de celui que nous avions ſuivi pour y monter. Ce dernier nous conduiſit dans la plaine, à travers des plantations, dont la diſtribution, très-judi-cieuſe, annonçait beaucoup de ſoin & de travail. On voyait des champs en jachere, quelques-uns récemment défrichés, & d'autres qui, depuis long-temps, étaient en état de culture, & qu'on recommençait à fouiller. J'ai obſervé que la pre-miere choſe qu'ils font, pour défricher un terrain, c'eſt de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la ſurface. Ils ne connaiſſent d'autres moyens, pour rendre au ſol épuiſé ſa premiere fertilité, que de le laiſſer quelques années en jachere; cet uſage eſt général chez tous les peuples de cette mer. Ils n'ont aucune idée des engrais; du moins je n'en ai jamais vu d'employés.

Cook.

Le rocher, par-tout de la même nature durant toute la route, était un mélange d'une eſpèce de mica & de quartz, plus ou moins teint d'une couleur ocreuſe ou rougeâtre, qui provenait des particules de fer. A meſure que nous avancions vers le haut des montagnes, la groſſeur & la hauteur des arbres diminuaient, excepté en quelques vallées profondes où il y avait de petits ruiſſeaux, qui fertiliſaient tellement le terrain, que diverſes plantes y croiſſaient en abondance. Près du ſommet d'une colline, nous nous arrêtâmes pour examiner des pieux fichés çà & là en terre: des branchages & des arbres ſecs, traverſaient ces pieux. Les Naturels nous dirent qu'ils enterraient les morts ſur cette colline, & que les pieux indiquaient les endroits où ils avaient dépoſé des corps. Les Inſulaires nous voyant d'ailleurs fatigués de la chaleur exceſſive & altérés, nous apporterent des cannes à ſucre; mais je ne puis pas concevoir comment ils purent les trouver ſi-tôt, car nous n'en apperçûmes point, & rien ne nous donna lieu de penſer qu'il en croiſſait dans le voiſinage. Les ſommets des collines, preſqu'entierement ſtériles, offraient toujours la même eſpèce de pierre; ce qui ſemble indiquer que la Nouvelle-Calédonie contient des minéraux précieux: leur hauteur ne paraît pas fort conſidérable; elle doit être inférieure à celle de la

Montagne

Montagne de la Table, au Cap de Bonne-Espérance, qui, suivant l'Abbé de la Caille, est de 3350 pieds Rhinlandais. Cook.

A midi, nous étions de retour de cette excursion ; l'un de nos Guides nous avait quittés ; mais nous retînmes les autres à bord pour dîner, & nous récompensâmes leur fidélité à peu de frais. Nous trouvâmes un grand nombre de Naturels, qui examinaient chaque partie du vaisseau, & qui vendaient leurs massues, leurs piques & leurs ornemens. L'un d'eux était prodigieusement grand ; il paraissait avoir au moins six pieds cinq pouces ; le chapeau noir cylindrique qu'il portait, l'exhaussait encore de huit pouces.

Ils commençaient à recevoir, dans le commerce, nos grands clous de fiche ; mais, voyant les taquets & les boucles de fer auxquels les cordages étaient attachés, ils montrerent un grand desir d'en avoir. Ils n'essayerent jamais de nous voler la moindre bagatelle, & ils se comporterent avec beaucoup d'honnêteté. Plusieurs vinrent, à la nage, de la côte, éloignée de plus d'un mille : ils tenaient d'une main leur morceau d'étoffe brune hors de l'eau, &, de l'autre, ils fendaient les flots, en élevant une pique ou massue, qui n'était pourtant pas de casuarina, parce

Cook.

que cette espèce est trop pesante pour être portée de cette maniere.

L'après-midi, M. Forster continua ses courses: nous trouvâmes, dit-il, sur la greve, une grande masse irréguliere de rocher de dix pieds cubes, d'une pierre de corne d'un grain ferme, étincelant par-tout des grenats un peu plus gros que des têtes d'épingles; cette découverte nous persuada davantage qu'il y a des minéraux précieux sur cette Isle, qui, dans la partie que nous avions déjà reconnue, différait de toutes celles que nous avions examinées, en ce qu'elle n'avait point de productions volcaniques. Après nous être enfoncés dans les bois très-épais qui bordent la côte de toutes parts, nous y rencontrâmes de jeunes arbres à pain, qui n'étaient pas encore assez gros pour porter du fruit; mais ils semblaient être venus sans culture, & ce sont peut-être les arbres indigènes sauvages de la contrée: j'y recueillis aussi une espèce de fleur de passion: on croyait que cette fleur ne se trouvait qu'en Amérique. Je me séparai de mes Compagnons: je parvins à un chemin de sable creux, rempli, des deux côtés, de liserons & d'arbrisseaux odorans, & qui paraissait avoir été le lit d'un torrent ou d'un ruisseau: il me conduisit à un grouppe de deux ou trois huttes, environnées de cocotiers. A l'entrée de l'une d'elles, j'observai un homme

assis, tenant sur son sein une petite fille de huit ou dix ans, dont il examinait la tête : il fut d'abord surpris de me voir ; mais, reprenant bientôt sa tranquillité, il continua son opération : il avait à la main un morceau de quartz transparent, &, comme l'un des bords de ce quartz était tranchant, il s'en servait, au-lieu de ciseaux, pour couper les cheveux de la petite fille. Je leur donnai, à tous les deux, des grains de verre noir, dont ils semblerent fort contens. Je me rendis alors aux autres cabanes, & j'en trouvai deux placées si proches l'une de l'autre, qu'elles enfermaient un espace d'environ dix pieds quarrés, entourés, en partie, des haies. Trois femmes, l'une d'un moyen-âge, la seconde & la troisieme un peu plus jeunes, allumaient du feu sous un grand pot de terre : dès qu'elles m'apperçurent, elles me firent signe de m'éloigner ; mais, voulant connaitre leur méthode d'apprêter les alimens, je m'approchai. Le pot était rempli d'herbes séches & de feuilles vertes, dans lesquelles elles avaient enveloppé de petites ignames : peut-être que, quelquefois, on les cuit sous un monceau de terre, parmi des pierres chaudes, comme à Taïti. Ce fut avec peine qu'elles me permirent d'examiner leur pot ; elles m'avertirent de nouveau, par signes, de m'en aller ; &, montrant les cabanes, elles remuerent leurs doigts à diffé-

Cook.

Cook.

rentes reprises sous leur gosier : je jugeai que si on les surprenait ainsi seules dans la compagnie d'un étranger, on les étranglerait, ou on les tuerait. Je les quittai donc, & je jettai un coup-d'œil furtif dans les cabanes qui étaient entierement vides. En regagnant le bois, je rencontrai le Docteur Sparrman, nous retournâmes vers les femmes, afin de les revoir & de me convaincre si j'avais bien interprété leurs signes. Elles étaient toujours au même endroit; nous leur offrîmes, tout-de-suite, des grains de rassade, qu'elles accepterent avec de grands témoignages de joie, mais elles réitérerent cependant les signes qu'elles avaient faits quand j'étais seul : elles semblerent même y joindre la priere & les supplications; afin de les contenter, nous nous éloignâmes à l'instant. Quelque-temps après, nous rejoignîmes le reste de nos Compagnons; &, comme nous avions soif, je demandai de l'eau à l'homme qui coupait les cheveux de la petite fille; il me montra un arbre auquel pendaient une douzaine de coques de noix de cocos, remplies d'eau douce, qui nous parut un peu rare dans ce pays : nous retournâmes à l'aiguade par terre & en chaloupe; chemin faisant, je tuai plusieurs des oiseaux curieux dont l'Isle est remplie, & entr'autres une espèce de corneille commune en Europe. Il y avait à l'aiguade un nombre considérable de Natu-

Cook.

rels : quelques-uns, pour un petit morceau d'étoffe de Taïti, nous porterent, en sortant de la chaloupe, ou en y entrant, l'espace de quarante verges, parce que l'eau était trop basse, pour que les bateaux vinssent jusques sur le rivage : nous y apperçûmes des femmes qui, sans craindre les hommes, se mettaient au milieu de la foule, & s'amusaient à répondre aux caresses & aux avances des Matelots. Elles les invitaient communément derriere des buissons ; mais, dès que les Amans les suivaient, elles s'enfuyaient avec tant d'agilité, qu'on ne pouvait pas les attraper. Elles prenaient ainsi plaisir à déconcerter leurs Adorateurs, & elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles jouaient ce rôle.

Les travailleurs & la garde retournerent à terre, comme à l'ordinaire. L'après-midi, l'Officier de garde informa M. Cook, que le Chef Téabooma était venu avec un présent d'ignames & de cannes à sucre. Il lui envoya, en retour, deux jeunes chiens, un mâle & une femelle, qui étaient presque dans toute leur croissance. Le chien est blanc, tacheté de feu, & la chienne a le poil entierement roux, ou de la couleur d'un renard d'Angleterre. On rapporte cette particularité, parce que ces deux chiens pourront très-bien propager leur espèce dans cette contrée. Ce Chef ne pouvait d'abord se persuader qu'on lui donnât

Cook. les deux chiens; dès qu'il en fut convaincu, il parut transporté de joie, &, à l'instant même, il les conduisit à son habitation.

Le 10, deux bateaux de l'équipage se rendirent à l'Isle de Balabéa; le Chef, appellé Téaby, & les habitans qui s'étaient assemblés sur le rivage, afin de les voir, leur firent l'accueil le plus obligeant. Néanmoins, pour n'être point trop pressés par la foule, les Officiers tirerent une ligne, & les avertirent de ne point passer outre. Les Indiens se conformerent à cette défense, & bientôt après, l'un d'eux sut la tourner à son avantage : il avait quelques noix de cocos, qu'un des nôtres voulut lui acheter, & qu'il ne jugeait pas à propos de vendre. S'étant retiré, & se voyant suivi par l'acheteur, il s'assit sur le sable, traça autour de lui un cercle, comme il l'avait vu faire aux gens de l'équipage, & signifia à celui qui l'importunait, de ne point dépasser sa ligne de démarcation : on souscrivit à ses intentions. Comme ce fait a été bien attesté, je ne l'ai pas cru indigne de trouver place dans ce Journal.

L'aspect de cette Isle vers l'extrémité Nord-Ouest, est assez semblable à la partie qui faisait face à notre mouillage, mais plus fertile & plus cultivée, & couverte d'une plus grande quantité de cocotiers.

L'un des Naturels qui accompagnait les bateaux

Cook.

à Balabéa, s'appellait Boobik : il était très-facétieux, &, à cet égard, fort différent de la plupart de ses compatriotes : il parla d'abord beaucoup à nos gens ; mais ensuite les vagues s'élevant & inondant le bateau, il devint silencieux, & se glissa dans la couverture de la chaloupe, pour se mettre à l'abri des vagues, & dissiper le froid que le vent produisait sur son corps nu. Comme il n'avait point pris de provisions, la faim le pressa tout-à-coup, & il reçut avec reconnaissance ce qu'on lui donna.

Les Naturels de cette Isle sont exactement de la même race que ceux de la Nouvelle-Calédonie ; leur caractere est aussi bon, & ils vendirent volontiers leurs armes pour de petits ouvrages de fer, ou des étoffes de Taïti.

Le détachement se retira le soir, sous des buissons, &, après avoir grillé le poisson qu'il avait acheté, il soupa. Quelques Naturels resterent avec M. Pickersgill, & parlerent d'une grande terre qu'ils disaient être au Nord, & qu'ils appellaient *Mingha*, dont les habitans étaient leurs ennemis, & fort adonnés à la guerre. Ils indiquerent aussi un mondrain, ou *tumulus* sépulcral, où était enterré un de leurs Chefs, tué par un Naturel de Mingha. Comme quelques-uns des matelots rongeaient un os de bœuf sur la fin du souper, les Indiens se mirent à causer entr'eux

Cook.

d'un ton fort haut, & avec agitation; ils regardaient nos gens d'un air ſurpris & dégoûté, enfin ils s'en allerent tous enſemble, témoignant par ſignes, qu'ils ſoupçonnaient les étrangers de manger de la chair humaine. M. Pickerſgill eſſaya de les détromper; mais il ne put pas ſe faire entendre, cela eût été d'autant plus difficile, que les Inſulaires n'avaient jamais vu de quadrupèdes en vie.

Un des aides du Chirurgien, qui était de cette excurſion, raſſembla une quantité prodigieuſe de coquillages nouveaux & curieux ſur l'Iſle de Balabéa, & pluſieurs eſpèces nouvelles de plantes différentes de celles que nous avions vus dans les autres cantons; mais, par des ſentimens vils & abſurdes, il nous cacha ſes découvertes, quoiqu'il fût abſolument incapable de les employer au progrès des Sciences.

M. Forſter fut très-affligé de ce qu'une maladie l'eût mis hors d'état d'être de ce Voyage. A cette occaſion, il fait une remarque bien humiliante pour la plupart de ſes compagnons de Voyages. Nos recherches, dit-il, rencontraient des obſtacles dans ceux mêmes qui auraient dû nous donner toutes ſortes de ſecours. Les Sciences & la Philoſophie ont toujours été mépriſées des ignorans, & nous avons partagé cette diſgrace ſans murmurer. Mais, comme nous ne pouvions pas acheter

avec de l'or la bienveillanc de chaque petit tyran, on nous empêchait de profiter des obfervations des autres. Des faits connus de tous ceux qui nous entouraient, reftaient des myfteres impénétrables pour nous. Il eft extraordinaire, fans doute, que des hommes occupés des Sciences, envoyés fur un vaiffeau appartenant à la Nation la plus éclairée de la terre, foient privés des moyens d'étendre les connoiffances, & qu'on emploie pour cela des expédiens qui conviendraient à des barbares; mais fûrement le Voyageur qui vifite les ruines de l'Egypte & de la Paleftine, n'effuie pas plus de difgraces de la part des Bédouins & des Arabes, que nous en avons éprouvés: chaque recherche de Minéralogie que nous entreprenions de faire, femblait contenir un tréfor, qui devenait l'objet de l'envie. Sans quelques perfonnes, dont le caractere généreux, & l'amour défintéreffé pour les Sciences, ranimaient notre courage, nous aurions probablement fuccombé fous cette malveillance que les ordres pofitifs de M. Cook ne pouvaient pas toujours réprimer.

M. Cook reprend ainfi le file de fa narration. Comme le Chef Téabooma n'avait point reparu, depuis qu'il avait reçu les deux chiens en préfent, & que je defirais laiffer fur cette terre de quoi y produire une race de cochons, j'embarquai dans

Cook.

ma chaloupe un mâle & une femelle, & j'allai à la crique des Mangliers pour y trouver mon ami, afin de les lui donner. Mais, en y arrivant, on nous dit qu'il était dans l'intérieur de la contrée, & qu'on allait le chercher. Je ne sais si l'on prît cette peine ; mais, ne le voyant pas arriver, je résolus de mettre les cochons à la garde du plus distingué des Insulaires qui étaient présens. Appercevant l'Indien qui nous avait servi de guide sur la montagne, je lui fis entendre que je me proposais de laisser les deux cochons sur le rivage, & j'ordonnai qu'on les fît sortir de la chaloupe. Je les présentai à un grave vieillard, dans la persuasion que je pouvais les lui confier avec sûreté ; mais, secouant la tête, il me fit signe, ainsi que tous les autres, de reprendre les cochons dans le bateau, parce qu'il en était épouvanté. Il faut convenir que la forme de ces quadrupèdes n'est pas attrayante ; & ceux qui n'en ont jamais vu, ne doivent pas prendre du goût pour eux. Comme je persistais à les leur laisser, ils parurent délibérer ensemble sur ce qu'ils devaient faire ; & ensuite notre guide me dit de les envoyer à l'*Aléekée*, (au Chef.) Nous nous fîmes donc conduire à l'habitation du Chef, que nous trouvâmes assis dans un cercle de huit ou dix personnes d'une âge mûr. Dès que je fus introduit avec mes cochons, on me pressa très-civile-

ment de m'asseoir, & alors je leur vantai l'excellence des deux quadrupèdes, & je m'efforçai de leur persuader combien la femelle leur donnerait, en une seule fois, de petits, qui venant eux-mêmes à se multiplier, leur en produiraient un nombre considérable. J'exagérais ainsi la valeur de ces animaux, pour engager ces Indiens à les nourrir avec le plus grand soin; & je crois, qu'à cet égard, je réussis pleinement. Dans cet intervalle, deux personnes qui avaient quitté la campagne, revinrent avec six ignames, qu'elles me présenterent. Je pris ensuite congé d'eux, & je retournai à bord.

L'après-midi, je retournai à terre, où, sur un grand arbre voisin de l'aiguade, & proche du rivage, je fis graver une inscription, contenant le nom du vaisseau, la date de notre arrivée, &c. comme un témoignage que nous avons les premiers découvert cette contrée; j'ai observé cette formalité sur toutes les nouvelles terres que nous avons reconnues. Nous congédiâmes nos amis, & retournâmes au vaisseau, où je fis mettre à bord nos bâtimens à rames, dans le dessein d'être prêts, le lendemain, à reprendre la mer.

Tout était disposé pour le départ, en sorte qu'on leva l'ancre le 13 de Septembre, après avoir passé sept jours & demi dans ce Havre; mais, observe M. Forster, dès le troisieme jour, nous nous

Cook.

étions empoisonnés en mangeant du poisson, & nous perdîmes ainsi l'occasion de profiter de notre relâche : au moment du départ, nous n'étions pas entierement guéris; nous ressentions encore de violens maux de tête, des douleurs spasmodiques sur tout le corps, & nous avions des boutons aux lèvres. Notre faiblesse, qu'augmentait de plus en plus la privation des nourritures fraîches, nous empêcha de nous livrer à nos occupations ordinaires.

C'est ainsi que nous quittâmes une Isle située dans la partie la plus occidentale de la mer du Sud, éloignée seulement de douze degrés de la Nouvelle-Hollande, & habitée par une race d'hommes très-différens de ceux que nous avions vus jusqu'alors. Comme ils sont proches de la côte de la Nouvelle-Hollande, on pourrait supposer cependant qu'ils ont la même origine que le Peuple de ce Continent; mais, en comparant les Relations des Voyageurs, qui y ont abordé, les Habitans des deux contrées n'ont point de ressemblance entr'eux, & leurs vocabulaires sont absolument différens.

Après avoir rangé toute la bande septentrionale de la nouvelle-Calédonie, nous avons jugé qu'il n'y a pas plus de cinquante mille ames sur une côte de mer de près de deux cens lieues. Le pays ne paraît pas propre à la culture dans la

plupart des cantons : la plaine étroite qui l'environne, est remplie de marais jusqu'au rivage, & couverte de mangliers : il est difficile de dessécher cette partie avec des canaux ; le reste de la plaine est un peu plus élevé, mais d'un sol si mauvais, qu'il faut l'arroser par des rigoles. Derriere s'élèvent plusieurs collines revêtues d'une terre seche & brûlée, où croissent çà & là quelques espèces de gramens ridés, le cayputy & des arbrisseaux. De-là, vers le centre de l'Isle, les montagnes intérieures, presque entierement dépouillées de terre végétale, n'offrent qu'un mica rouge & brillant, & de gros morceaux de quartz. Ce sol ne peut pas produire beaucoup de végétaux : il est même surprenant qu'il en produise autant qu'on y en voit. Les bois, en différentes parties de la plaine, sont remplis de buissons, de liserons, de fleurs & d'arbres touffus. Nous étions frappés de ce contraste entre la Nouvelle-Calédonie & les Nouvelles-Hébrides, où le règne végétal brille dans toute sa splendeur : la diversité du caractere des deux Peuples ne nous étonna pas moins. Tous les Naturels des Isles de la mer du Sud, si on en excepte ceux que Tasman trouva à Tonga-Tabboo & à Anamoka, essaient de chasser les Etrangers qui abordent sur leur côte. Ceux de la Nouvelle-Calédonie, au contraire, nous reçurent comme amis : dès la pre-

Cook.

Cook.

miere entrevue, ils monterent ſur notre vaiſſeau; ſans la moindre marque de défiance ou de crainte, & ils nous permirent d'errer librement dans leur pays.

Comme la Nature a répandu ſes faveurs avec réſerve ſur cette Iſle, il eſt très-étonnant que les Habitans, au-lieu d'être ſauvages, défians & guerriers, comme à Tanna, ſe trouvent paiſibles, bienveillans & peu ſoupçonneux. Ce qui n'eſt pas moins remarquable, en dépit de la ſtérilité de tout le pays, & du peu de ſecours qu'ils tirent des végétaux, ils ſont plus gros & plus grands, & leur corps eſt plus nerveux: peut-être qu'il ne faut pas chercher uniquement, dans la diverſité des nourritures, les cauſes de la différence de ſtature & de taille des Nations. La race primitive d'où deſcend ce peuple peut y avoir contribué: ſuppoſons, par exemple, que les Naturels de la Nouvelle-Calédonie viennent d'une Nation qui vivant dans l'abondance, & ſous un heureux climat, avait pris une forte croiſſance; la Colonie, qui s'eſt établie ſur le mauvais ſol de cette Iſle, conſervera probablement, pendant pluſieurs générations, l'habitude de corps de ſes ancêtres. Le peuple de Tanna a peut-être ſubi une révolution contraire; & s'il deſcend d'une race petite & grêle, telle que celle des Mallicolais, la richeſſe de ſa contrée n'a peut-être pas encore

pu changer ces germes primitifs de faiblesse. Cook.

Les Indiens de la Nouvelle-Calédonie sont les seuls des mers du Sud qui n'aient pas à se plaindre de notre arrivée parmi eux. Quaud, d'après les nombreux exemples cités dans ce Voyage, on considere combien il est aisé de provoquer la violence des Marins qui se jouent si légerement de la vie des Indiens, on doit avouer qu'il leur a fallu un degré extraordinaire de bonté, pour ne pas attirer sur eux un seul acte de brutalité.

La simplicité des Insulaires doit régner aussi dans le Gouvernement : Téabooma, Chef du district opposé à notre mouillage, vivait comme le reste de ses compatriotes : ils ne lui donnaient aucune marque extérieure de déférence, & la seule chose qui annonçât quelques égards de leur part, c'est qu'ils lui remirent les présens que leur fit M. Pickersgill à la premiere entrevue. Les cantons voisins sur lesquels ne s'étendait point l'autorité de Téabooma, ont probablement leurs Chefs particuliers, ou peut être que chaque famille est gouvernée par le pere.

Nous n'avons rien remarqué qui semblât avoir un rapport même éloigné à la Religion, & nous n'avons observé aucune coutume qui eût la moindre apparence de superstition. Leurs idées sur ces matieres sont vraisemblablement aussi simples que le reste de leur caractere. Nous avons vu quel-

Cook.

ques-uns de leurs cimetieres : ſans doute quelques cérémonies accompagnent leurs funérailles, mais nous ne les connaiſſons pas.

Nous longeâmes la côte de l'Iſle, depuis le 14 juſqu'au 23 ; & nous donnâmes à ſa pointe Sud-Eſt, le nom de *Promontoire de la Reine Charlotte ;* & à une autre pointe moins avancée, celui de cap du Promontoire. On découvrit, ſur ce dernier, un grand nombre de pointes très-élevées & des terres baſſes. Nous ne pouvions pas nous accorder ſur la nature de ces objets. Je ſuppoſais que c'était une eſpèce ſinguliere d'arbres, par la raiſon qu'il étaient très-nombreux, & que d'ailleurs une grande quantité de fumée ſortit tout le jour du milieu de ces objets, près du Promontoire. Nos Philoſophes, dit M. Cook, penſaient que c'était la fumée d'un feu interne & perpétuel. Je leur repréſentai que le matin il n'y avait point eu de fumée dans cette même place, car ce feu, prétendu éternel, ceſſa avant la nuit ; & depuis on n'y en apperçut plus.

Depuis le 24 juſqu'au 28, nous errâmes parmi les rochers. J'étais déjà bien las de ſuivre une côte, qu'il était difficile de reconnaître plus loin, ſans m'expoſer au riſque évident d'un naufrage, qui ferait perdre tout le fruit de cette expédition. Je ne pouvais cependant me réſoudre à l'abandonner, avant d'avoir

reconnu

reconnu ces arbres, qui avaient été le sujet de nos spéculations ; ils semblaient d'ailleurs offrir d'excellens bois de construction, & comme nous n'en avions vus nulle part que sur la partie méridionale de cette Terre, cela piquait davantage notre curiosité. Dans cette vue, après avoir couru une bordée au Sud pour doubler les écueils que nous avions de l'avant, je portai au Nord, espérant trouver un ancrage sous le vent de quelques petites Isles où croissent ces arbres. Vers les huit heures, nous nous trouvâmes en vue des brisans qui s'étendent entre l'Isle des Pins & le Promontoire de la Reine Charlotte ; les sondes furent, en ce moment, de cinquante-cinq, quarante & trente-six brasses, fond de sable fin. Plus nous approchions de ces écueils, plus ils semblaient se multiplier, & nous n'appercevions aucun passage entre les deux Terres.

Comme nous n'étions que de quelques milles au vent des Isles basses, situées sous le Promontoire, nous fîmes voile pour attaquer la moins éloignée. A mesure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle n'était pas liée avec les écueils des environs, & que probablement nous pourrions mouiller sous le vent de cette Isle, ou sur son côté occidental. Après qu'un Officier m'eut conduit au haut des mâts, je marchai pour arriver

Cook.

à cette Terre; &, après avoir doublé la pointe du récif qui borde l'Isle, j'essayai de serrer le vent, dans le dessein d'amener de plus près le rivage. Un autre récif, qui courait au Nord, nous enfermait dans un canal étroit, où se trouvait un courant, qui, portant contre nous, rendit cette tentative inutile: de sorte qu'il fallut laisser tomber l'ancre, l'Isle nous restant à un mille de distance. Dès que nous fûmes mouillés, on mit dehors une chaloupe, où je m'embarquai avec les Botanistes, & nous descendîmes sur l'Isle. Nous trouvâmes que les gros arbres étaient une espèce de pin de Prusse, très-propre pour des espars dont nous avions besoin. Leurs branches croissaient autour de la tige, formant de petites touffes; mais elles surpassaient rarement la longueur de dix pieds, elles étaient minces en proportion. Ce fait bien constaté, nous nous hâtâmes de revenir à bord, afin d'avoir plus de temps l'après-midi. Nous retournâmes sur l'Isle avec deux bateaux, où s'embarquerent plusieurs Officiers, le Charpentier & les Travailleurs qui devaient choisir les arbres qui nous étaient nécessaires. Tandis qu'on coupait les arbres, je pris les relevemens de plusieurs Terres autour de nous. La montagne de l'Isle des Pins nous restait au Sud 59 degrés 30 minutes Est; la pointe basse du Promontoire de la Reine Charlotte, au Nord

14 degrés 30 minutes Oueſt ; la haute Terre au-deſſus, qu'on voyait pardeſſus les deux Iſles baſſes, au Nord 20 degrés Oueſt ; & la pointe de Terre la plus avancée à l'Oueſt, nous demeurait à l'Oueſt une demi-pointe Sud, à la diſtance de ſept lieues. Nous avons, d'après pluſieurs relevemens, déterminé la vraie direction de la côte, depuis le Promontoire juſqu'à cette pointe, que j'appellerai le *Cap du Prince de Galles*. Son giſſement eſt par 22 degrés 29 minutes de latitude Sud, & par 166 degrés 57 minutes de longitude à l'Eſt. Ce Cap eſt d'une hauteur conſidérable ; &, quand on commence à le découvrir ſur l'horizon, il ſe préſente comme une Iſle. De cette pointe, la côte court preſqu'au Nord-Oueſt. Sa direction eſt un peu trop Nord, pour joindre cette partie que nous apperçûmes des montagnes de Balade. Mais, comme c'était une Terre très-haute, qui ſe découvrait à la hauteur du Cap dans cette direction, il eſt très-probable qu'une Terre plus baſſe, que nous ne pouvions pas voir, ſe découvrait plutôt, ou autrement la côte, plus au Nord-Oueſt, prend une direction plus occidentale de la même maniere que la côte du Nord-Eſt. Quoi qu'il en ſoit, nous connaiſſions aſſez l'étendue de la Terre, parce que nous l'avions vue reſſerrée en de certaines limites.

Cook.

La petite Iſle, ſur laquelle nous débarquâmes

Cook.

n'est proprement qu'un banc de sable, qui n'a pas plus de trois quarts de mille de tour. Elle produit, outre les pins, l'arbre que les Taïtiens nomment *Etos*, & beaucoup d'autres, ainsi que des arbustes & des plantes. Nos Botanistes ne manquerent pas d'occupations; & c'est ce qui me la fit appeller l'*Isle de la Botanique*. On y compta trente espèces de plantes, dont plusieurs sont nouvelles. Le sol est très-sablonneux sur les côtes; mais il est mêlé, dans l'intérieur, de terre végétale: c'est l'effet des arbres & des plantes qui y tombent continuellement en pourriture.

Il y a des hydres, (*Anguis Platura*) des pigeons & des tourterelles, différentes en apparence de toutes celles que nous avions vues. Un des Officiers tira un faucon pareil à ceux qu'on trouve sur les côtes d'Angleterre, & nous prîmes une nouvelle espèce d'attrape-mouche. Les débris de quelques feux, des branchages, des feuilles encore fraîches & des restes de tortue, annonçaient que ce Canton avait été visité récemment par les Indiens. Une pirogue, précisément de la forme de celles de la Balade, était échouée sur le sable. Nous ne fûmes plus en peine de savoir quels arbres ces Indiens employaient à la construction de leurs canots; ils se servent sûrement pour cela des pins. Sur cette Isle, il s'en trouvait de vingt pouces de diamètre, & de

soixante à soixante-dix pieds de haut. On aurait fort bien pu en faire un mât pour la Résolution, s'il eût été nécessaire. Puisque des arbres de cette taille croissent dans une aussi petite Isle, il est probable qu'il y en a de plus gros sur la principale Terre & sur des Isles plus grandes; nous pouvons même l'assurer, si nous n'avons pas été déçus par les apparences.

Je ne connaissais alors aucune Isle de la Mer Pacifique, à l'exception de la Nouvelle-Zélande, où un vaisseau pût mieux se fournir de mâts & de vergues. Ainsi, la découverte de cette Terre est précieuse, ne fût-ce qu'à cet égard. Mon Charpentier, qui n'était pas moins habile à faire un mât, qu'à travailler à la construction d'un vaisseau, deux métiers qu'il avait appris dans le chantier de Deptford, pensait que ces arbres donneraient de très-bons mâts. Le bois en est blanc, le grain serré, dur & léger. La térébenthine était sortie de la plupart des branches; le Soleil l'avait épaissie en une résine attachée au tronc & autour des racines. Ces arbres développent leurs branches comme les pins d'Europe, avec cette différence, que ceux-ci ont des branches plus courtes & plus petites: de sorte que les nœuds deviennent à rien, quand on travaille la tige. J'observai que les plus grands de ces arbres avaient les branches plus petites & plus courtes,

Cook.

& qu'ils étaient couronnés comme s'il y eût eu à leur sommet un rameau qui eût formé un buisson. C'était-là ce qui les avait fait prendre d'abord, avec si peu de fondement, pour des colonnes de balsates par M. Forster, il est vrai qu'on ne pouvait gueres s'attendre à trouver de pareils arbres sur cette Terre. La semence est dans des capsules coniques ; nous n'en vîmes aucun qui renfermât de cette semence, du moins dans un état propre à la reproduction. Outre ces arbres, il y en a un autre de l'espèce des sapins de Prusse ; mais il est très-petit, & c'est moins un arbre qu'un arbrisseau. Nous rencontrâmes encore sur cette Isle une espèce de cresson & une plante semblable à celle qu'on nomme en Angleterre *Quartier d'agneau*, ou *poule grasse*, (*Tetragonia*) qui, étant bouillie, se mange comme des épinards.

L'objet pour lequel nous étions venu mouiller près de cette Isle, étant rempli, il ne restait plus qu'à fixer la route que je voulois prendre.

Nous avions eu, du haut des mâts, une vue de la mer autour de nous, & observé qu'à l'Ouest elle était entierement semé d'Islots, de bancs de sable, & de brisans, qui s'étendaient aussi loin que l'horizon. Tous ces écueils n'étaient point liés ensemble, laissaient appercevoir plusieurs canaux de différente sinuosité. Mais, en

considérant que l'étendue de cette côte du Sud-Ouest, était déjà suffisamment déterminée, le risque évident que nous allions courir, pour achever cette reconnaissance, & le temps qu'elle nous aurait pris, à cause des dangers multipliés, qu'il fallait éviter, m'empêcherent de pousser plus loin au vent de ce nombre prodigieux de brisans, qui pouvaient nous enfermer. La difficulté d'en sortir nous aurait fait perdre la saison favorable pour naviger au Sud, je souhaitais alors d'avoir le petit bâtiment, dont nous avions les couples à bord. J'avais songé à le faire construire, durant notre dernier séjour à Taïti; mais on n'aurait pu exécuter cet ouvrage, sans négliger le calfatage, & les autres réparations dont le vaisseau avait besoin, ou, sans faire une plus longue relâche que ne le permettait la route que je projettais. Il était alors trop tard pour penser à la construction d'un pareil bâtiment, & s'en servir ensuite à la découverte de cette côte; &, dans notre campagne au Sud, il n'était d'aucune utilité.

Nous appareillâmes, le 30, au point du jour, ayant quelques bordées à courir pour doubler les écueils au vent de l'Isle de la Botanique; mais à peine les eûmes-nous achevées, que la brise commença à nous manquer. A trois heures après-midi, il y eut un calme absolu. La lame &

Cook.

le courant, de concert, nous poussaient au Sud-Ouest vers les brisans, que nous avions encore en vue de ce côté. Ainsi, nous fûmes dans de continuelles appréhensions jusqu'à dix heures, que la brise s'étant levée du Nord-Nord-Ouest, nous gouvernâmes à l'Est-Sud-Est ; cette route était opposée à celle que nous voulions faire, mais nous n'osions pas gouverner au Sud avant le jour.

Le lendemain, 1 Octobre, à trois heures du matin, le vent passa au Sud-Ouest, souffla avec force, & par rafales, suivies de pluie ; nous fûmes contraints de rester à la cape, sous nos voiles majeures, jusqu'au jour, que la montagne des Pins nous restait au Nord : notre distance du rivage dans cette direction était d'environ quatre lieues. Les vents soufflaient alors avec impétuosité du Sud-Sud-Ouest, & la mer devint si grosse, que nous eûmes tout lieu de nous applaudir d'avoir écarté les écueils, avant d'être surpris par ce temps orageux. Quoique tout me fît penser que c'était la mousson de l'Ouest, il est difficile de croire que cela fût réellement. Premierement il s'en fallait encore près d'un mois que la saison ne fût assez avancée pour ces vents : en second lieu, nous ne savons point si ces mêmes vents régnent jamais dans ces parages ; & enfin il est très-ordinaire de voir les vents d'Ouest souffler entre les

Cook.

Tropiques. Néanmoins je n'avais jamais trouvé que ces vents soufflassent avec tant de violence, ni si long-temps de la partie du Sud. Quoiqu'il en soit, il ne nous restait d'autre parti, que de cingler au Sud-Est, & c'est aussi ce que je fis, après avoir pris les amures à tribord. A midi, nous avions perdu de vue la terre.

Les vents impétueux continuerent, sans presque aucune altération, jusqu'au lendemain à midi, alors on eut un faible vent du Sud, mais de grosses lames de cette même direction. On vit des compagnies d'oiseaux du Tropique, des boubies & des frégates.

Le 3, vers les huit heures du matin, le vent passa au Sud-Ouest, reprit sa premiere impétuosité, & fut accompagné de grains violens & de pluie. Je perdis alors toute espérance de rallier la terre que nous venions de quitter. En considérant la vaste étendue de mer que nous avions à parcourir au Sud; l'état du vaisseau, & le défaut d'approvisionnemens de premiere nécessité que je commençais à ressentir; que d'ailleurs nous touchions à l'été de cette partie du globe, & que tout accident un peu considérable, pourrait nous retenir encore une autre année dans cette mer, je ne pensai point qu'il fût prudent d'essayer de nouveau de regagner la terre. La nécessité nous contraignit donc, pour la premiere fois, de quitter une côte

Cook.

que j'avais découverte, sans l'avoir entierement reconnue. Je la nommai la Nouvelle-Calédonie; elle est peut-être, la Nouvelle-Zélande exceptée, la plus grande Isle de la mer Pacifique; elle a environ quatre-vingt sept lieues de long; mais sa largeur n'est pas considérable, & rarement elle excède dix lieues. C'est une contrée toute entrecoupée de montagnes de différentes hauteurs, qui laissent entr'elles des vallées plus ou moins profondes. De ces montagnes, s'il est permis de juger du tout, par les parties que nous avons vues, sortent une infinité de sources dont les eaux qui serpentent dans les plaines, portent par-tout la fertilité, & fournissent aux besoins des Habitans. Les sommets de la plupart de ces montagnes semblent stériles, quoique les flancs soient couverts de bois par-ci par-là, comme le sont les vallées & les plaines. La terre étant ainsi coupée de montagnes, plusieurs parties de la côte, vues dans l'éloignement, paraissent dentelées, on croirait qu'il y a de grandes ouvertures entre les montagnes; mais, en serrant le rivage, nous avons toujours trouvé que la terre est continue, mais basse, & formant une lisiere qui régne le long de la côte entre le rivage & le pied des montagnes. C'est du moins ce que nous observâmes par-tout où nous approchâmes de la greve; & il est probable qu'il en est de même sur toute la côte. Je

Cook.

la crois encore entierement, ou pour la plus grande partie, défendue par des récifs, des basses & des brisans, qui en rendent l'accès très-difficile & très-périlleux, mais qui servent à la mettre à l'abri de la violence des vents, & de la fureur des flots; à assurer aux pirogues une navigation aisée & une pêche abondante, & à former probablement de bons Ports pour le mouillage des vaisseaux. La majeure partie de la côte, sinon le tout, est habitée, sans en excepter l'Isle des Pins, car de jour nous y vîmes de la fumée, & la nuit des feux de tous les côtés. Dans l'étendue que j'ai donnée à cette Isle, je comprends les terres rompues ou isolées, qui sont au Nord-Ouest, comme l'indique la carte. Je ne nie pas que ces différentes côtes ne puissent être liées par des terres basses; cependant je pense que ce sont des Isles, & que la Nouvelle-Calédonie est terminée plus au Sud-Est, mais j'avertis que mon opinion n'est fondée que sur les apparences, & je ne la donne que comme une conjecture.

Soit que ces terres forment des Isles, ou qu'elles soient liées à la Nouvelle-Calédonie, il n'est point du tout certain que nous ayons déterminé leur étendue à l'Ouest. Je penche même à ne pas le croire, puisque les écueils ne se terminaient point avec la terre que nous avions en vue, & qu'ils conservaient leur direction dans le Nord-

Cook.

Oueſt au-delà de la route de M. de Bougainville, à la latitude de 15 degrés ou de 15 degrés & demi. Et même il eſt aſſez probable qu'une chaîne de bancs de ſable, de récifs, peut s'étendre à l'Oueſt, jusqu'à la Nouvelle-Galles méridionale. L'étendue Orientale des Iſles & des briſans à la hauteur de cette côte, entre les 15 & les 23 degrés de latitude, ne nous eſt pas connue. La reſſemblance des deux contrées, la bâture de Diane, reconnue par M. de Bougainville à ſoixante lieues environ de la côte, les indices qu'il eut de la terre dans le Sud-Eſt; tout, en un mot, tend à accroître cette probabilité. J'avoue que c'eſt pouſſer un peu loin la conjecture, de dire que cette chaîne d'Iſles & de briſans, ſe continue l'eſpace d'environ deux cens lieues; mais cela devient en quelque maniere indiſpenſable, ne fût-ce que pour mettre les autres Navigateurs ſur leur garde.

M. Wales détermina la longitude de cette partie de la Nouvelle-Calédonie, que nous reconnûmes par quatre-vingt-ſeize ſuites d'obſervations dont on fit un réſultat-moyen, après qu'on les eut rapportées à la montre, qui était notre ſûr guide. Je trouvai la déclinaiſon de l'aimant de 10 degrés 24 minutes vers l'Eſt. C'était le terme moyen qu'avaient donné nos trois compas azimutaux, qui ne différaient l'un de l'autre, que d'un degré

plus ou moins. Je n'ai remarqué aucune différence dans la variation de l'aiguille aimantée, entre les parties Nord-Oueſt & Sud-Eſt de cette terre, excepté quand nous étions à l'ancrage, devant la Balade, où la déclinaiſon n'était pas de dix degrés; mais je n'y ai point d'égard, puiſque je trouve en mer une telle uniformité, & c'eſt-là où les Navigateurs ont beſoin de connaitre la variation. Tant que nous fûmes ſur la bande du Nord-Eſt les courans portaient au Sud-Eſt & à l'Oueſt ou au Nord-Oueſt de l'autre côté; mais leur effet n'eſt pas bien ſenſible; & peut-être encore faut-il autant l'attribuer aux canaux que forment les marées, qu'à des courans réguliers. Dans les canaux étroits qui ſéparent les bancs, & dans ceux qui communiquent à la mer, les marées ſont très-fortes, cependant elles ne font pas monter les eaux à plus de trois pieds & demi. Le temps de la haute mer à la Balade, dans les Syzygies, arrive vers les ſix heures, mais nous jugeâmes que ce devait être à dix ou onze heures, à l'Iſle de la Botanique.

M. Forſter finit la deſcription de ces terres par les remarques ſuivantes : Le côté méridional de la Nouvelle-Calédonie, n'a point encore été reconnu. Nous avons ſuivi la direction de ſa bande Nord; mais ſes productions annuelles, végétales & minérales, ſont encore inconnues, & offrent

Cook.

un vaste champ au Naturaliste. L'aspect des pins, dans la partie de l'Est, semble prouver que la nature du sol & les minéraux y sont absolument différens de ceux de Balade, que nous avions examinés en courant; &, d'après ce que nous avons vu sur la petite Isle sablonneuse de la Botanique, de nouvelles plantes doivent y couvrir la terre, & de nouveaux oiseaux habiter les bois: ainsi, les Navigateurs pourront un jour terminer nos découvertes, & employer plus de temps à examiner les richesses de cette contrée. Différens espaces de la mer du Sud, ne se trouvent pas compris dans les routes des premiers vaisseaux; tel par exemple que les parages entre 10 degrés de latitude Sud & la ligne, dans tout l'Océan, depuis l'Amérique à la Nouvelle-Bretagne; celui qui est entre 10 degrés & 14 degrés dans l'intervalle du 140 au 160 degré de longitude Ouest, celui qui est entre les trentieme & les vingtieme parallèles, & le cent-quarantieme & le cent-soixante-quinzieme méridien Ouest; enfin l'espace entre la plus méridionale des Isles des Amis & la Nouvelle-Calédonie, & celui qui est entre la Nouvelle-Calédonie & la Nouvelle-Hollande. La route de M. de Surville, est la seule qui se trouve entre ces deux pays. Mais la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne & toutes les terres des environs, demandent à être examinées plus en détail. Quand on aura bien par-

couru tous ces parages de la mer du Sud, la partie ſeptentrionale de la même mer, exigera pluſieurs Voyages, avant d'être reconnue en entier. Cook.

Le 6 Octobre 1774, la Réſolution partit pour ſe rendre à la Nouvelle-Zélande. Le 10, on découvrit une Iſle aſſez haute & d'environ cinq lieues de circuit; on la nomma l'Iſle de Norfolk. Elle eſt inhabitée; pluſieurs grands rochers briſés ſe projetent dans la Mer de tous les côtés: les autres rochers de cette Iſle ſont de la pierre de craie jeaunâtre commune, que nous avons trouvée à la Nouvelle-Zélande. On y trouve de petits morceaux de lave poreuſe, rougeâtre, qui ſemblaient rongés de vétuſté. Les végétaux y croiſſent en grande abondance ſur une riche couche de terreau noir, que les arbres & les plantes pourries y accumulent depuis des ſiécles.

Nous reconnûmes, obſerve M. Cook, beaucoup d'arbres & de plantes qui croiſſent à la Nouvelle-Zélande, & ſpécialement le lin, dont la végétation eſt ici infiniment plus vigoureuſe que ſur l'autre terre. Mais la principale production eſt une eſpèce de pin de Pruſſe, qui croît ici en abondance. Ces arbres ont la tige droite & de la plus belle élévation, & il en eſt pluſieurs que deux perſonnes peuvent à peine embraſſer. Ce pin eſt une eſpèce moyenne entre ceux de la Nouvelle-Zélande & de la Nouvelle-Calédonie.

Cook.

Le feuillage diffère en quelque chose des uns & des autres : le bois n'en est pas si dur que celui des premiers, ni si léger, ni le grain si serré que celui des seconds. Depuis le rivage, dans un espace d'environ deux cens verges, le terrain est tellement fourré d'arbrisseaux & de plantes, que ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à pénétrer dans la contrée. Les bois sont entièrement libres & dégagés d'arbrisseaux, le sol paraît fertile & profond.

Nous y trouvâmes la même espèce de pigeons, de perruches, de perroquets qu'à la Nouvelle-Zélande, des râles & des petits oiseaux. On y voyait aussi des poules d'eau, des boubies blancs, des mouettes, &c. qui se multiplient & vivent dans un doux repos sur les rivages de la Mer & sur les rochers. Ces oiseaux produisaient un concert charmant dans ce coin de terre désert.

Cette Isle a des sources d'eau douce : le sol y produit en abondance des choux-palmistes, de l'oseille sauvage, du laiteron, du bacille ou fenouil marin ; toutes ces plantes croissent en quantité sur le rivage : nous rapportâmes à bord toutes celles que le temps nous permit de cueillir. Les Palmistes ne sont pas plus gros que la jambe d'un homme, & n'ont guères que de dix à vingt pieds d'élévation. Ils sont de la classe du cocotier ; comme eux, ils ont de grandes feuilles empennées :

nées : c'est le même palmier que celui de la seconde sorte trouvée dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Galle méridionale. Cook.

En quittant l'Isle de Norfolk, je fis route pour la Nouvelle-Zélande ; mon intention étant de toucher au Canal de la Reine Charlotte, pour rafraîchir l'équipage & mettre le vaisseau en état de soutenir la navigation des hautes latitudes méridionales.

Le 17, au point du jour, nous eûmes la vue du Mont-Egmont, couvert d'une neige éternelle ; l'aspect de cette montagne est majestueux, les collines voisines ressemblent à des mondrains ; la base s'applatit peu-à-peu, elle forme enfin, de tous côtés, une plaine étendue, & son sommet se termine en une petite pointe. D'après l'espace qu'occupe la neige, on suppose que sa hauteur n'est guères inférieure à celle du pic de Téneriff.

Nous mouillâmes, pour la troisieme fois, dans une anse, dont nous étions partis onze mois auparavant. La vue des différens objets, qui avaient déjà frappé nos regards, nous causait une sensation agréable, malgré l'aspect sauvage de la contrée : l'espoir de rétablir notre santé & de réparer nos forces, nous inspirait une gaieté extraordinaire : quoique des pluies fréquentes & des coups de vent nous fatigassent sur nos amarres, nous nous trouvions heureux d'être sur les côtes

Cook.

de la Nouvelle-Zélande. La saison n'était pas avancée dans ce climat rigoureux : rien n'annonçait encore la verdure du printemps.

Après-midi, on ne put point lever l'ancre, j'allai avec la seine dans l'anse, pour essayer d'y prendre du poisson. En descendant sur le rivage, je songeai d'abord à visiter l'endroit, où, à mon départ la derniere fois, j'avais laissé une bouteille, qui renfermait des instructions pour l'Aventure. Elle avait été enlevée. Mais était-ce par les Insulaires ou par l'équipage du Capitaine Furneaux ?

Le bruit des mousquets annonça notre arrivée ; les Insulaires parurent dans l'anse des Nigauds, & nous helerent. Mais, à mesure que nous approchâmes de leurs habitations, ils se retirerent tous dans les bois, à l'exception de deux ou trois, qui resterent, les armes à la main, sur une éminence, près du rivage. Au moment de la descente, ils nous reconnurent. La joie prit alors la place de la crainte, & les autres Insulaires accoururent du bois, nous embrasserent, en frottant leurs nez contre les nôtres, à la maniere du pays, ils sauterent & danserent autour de nous, de la maniere la plus extravagante ; mais j'observai qu'ils ne permirent pas à des femmes, que nous voyions dans l'éloignement, de venir près de nous. On leur fit présent de haches, de couteaux,

de clous, des étoffes de Taïti, que nous avions dans le bateau : ils nous donnerent en retour une grande quantité de poisson. Parmi ces Indiens, il s'en trouvait peu que nous reconnussions. Je leur demandai pourquoi ils avaient paru nous craindre, ils répondirent d'une maniere si ambigue, que tout ce que nous y pûmes comprendre, c'est qu'il était question de meurtre.

Cook.

Ils avaient des vêtemens vieux, déguenillés & sales. Leurs cheveux flottaient en désordre; ils exhalaient au loin la puanteur. Je remarquai qu'après nous avoir parlé de batailles & de morts, ils nous demandaient de temps en temps, si nous étions fâchés, & ils semblaient douter de la sincérité de nos protestations d'amitié. Nous craignîmes qu'il ne fût arrivé une dispute entre les Naturels & l'équipage de quelque vaisseau Européen, le sort de *l'Aventure* nous inquiétait : nous employâmes tous les moyens possibles pour gagner la confiance des Narurels, & nous y réussîmes.
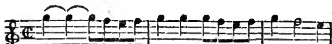
Le 25, de très-bonne heure, nos Amis se rendirent à bord, conformément à leur promesse de la veille : ils avaient avec eux quantité de beaux poissons, qu'ils échangerent pour des étoffes de Taïti.

L'un d'eux d'un moyen-âge, qui semblait être le principal personnage de cette petite troupe,

Cook.

nous dit qu'il s'appellait Péeterée ; il nous témoigna plus d'amitié que les autres. Nous les quittâmes en admirant leur courage, qui dédaignait de se cacher au moment où ils craignaient que nous ne profitassions de notre supériorité de nombre ; nous ignorions même alors combien ils avaient lieu de craindre notre ressentiment, ce qui donne encore plus d'éclat à leur bravoure.

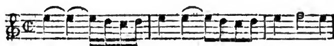
Ce Chef revint les jours d'après nous vendre du poisson. Nous l'entendîmes souvent chanter à terre, & quelquefois à bord, ainsi que le reste des Naturels. Leur musique est beaucoup plus variée que celle des Isles de la Société & des Isles des Amis; je crois que les Insulaires de Tanna peuvent seuls entrer en concurrence avec eux sur ce point. Le Lieutenant Burney, a noté celles-ci. Elles suffiront pour donner une idée du goût de ce peuple. Elles surpassent de beaucoup les misérables bourdonnemens des Taïtiens, & les quatre notes du peuple des Isles des Amis.



Ils chantent les deux premieres mesures de ce ton, jusqu'à ce que les paroles de leurs chansons soient prêtes à finir, & alors ils finissent avec la

Cook.

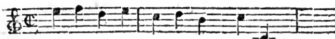
derniere. Quelquefois ils chantent un second dessus qui est d'un tiers plus bas, excepté les deux dernieres notes qui sont à l'unisson.



M. Burney y a remarqué aussi une espèce de chant funèbre sur la mort de Tupia, les Zélandais des environs de la Baie de Tolaga, semblaient avoir beaucoup de respect pour ce Taïtien. Les paroles sont d'une simplicité extrême, mais elles paraissent symmétriquement arrangées, & par la lenteur de leurs mouvemens, elles expriment l'affliction des pleureurs.

Aghee, Matte awhay Tupaya!
Parti, mort, hélas, Tupaya!

Dans les premieres effusions de chagrin, on ne babille point : on n'est occupé que de sa perte, & cette seule idée prend la forme de la plainte. Je ne prétends pas décider si la simplicité du ton est agréable & bien imaginée.



A-ghée Mat-te-a-whay, Tupaya.

A la finale, ils descendent d'ut à l'octave d'en

Cook.

bas, par une progreſſion qui reſſemble à celle d'un doigt qui gliſſe le long d'une corde, ſur le manche du violon.

Les Naturels nous apporterent, chaque jour, une aſſez grande quantité de poiſſons : on en remplit pluſieurs futailles, qui ſervirent de proviſion durant notre paſſage à la Terre de Feu, & qui ſe conſerverent très-bien. Nous eûmes ſoin d'embarquer auſſi des nigauds & les autres oiſeaux que nous pouvions trouver, afin de manger le plus long-temps poſſible des nourritures fraîches.

Dans les trois relâches que nous fîmes à la Nouvelle-Zélande, le pays nous fournit des rafraîchiſſemens qui diſſiperent tous les ſymptomes du ſcorbut, & nous donnerent des forces. Le poiſſon fut pour nous un auſſi bon reſtaurant que les plantes anti-ſcorbutiques : l'air vif qu'on y reſſent, durant les beaux jours, ne contribua pas peu à raffermir nos fibres relâchées par une longue campagne, dans des climats plus chauds ; & l'exercice que nous y fîmes, nous fut d'ailleurs avantageux à pluſieurs égards. Nous arrivions ſur cette côte, pâles & défaits, mais la ſanté reparut bientôt ſur nos viſages. Si les Naturels ont une grande ſtature, s'ils ſont nerveux & bien propor-

tionnés (*a*), il faut l'attribuer en partie à la pureté de l'air, & à la ſimplicité de leurs alimens qui ſont faciles à digérer. Pluſieurs circonſtances ſemblent prouver que le poiſſon eſt aſſez abondant ſur leurs côtes, pour les nourrir toute l'année : car nous avons obſervé des amas prodigieux de poiſſons ſecs pour l'hiver.

Si tôt que le vaiſſeau fut réparé, on remit en mer, & l'on dirigea ſa route vers la pointe méridionale de l'Amérique, le 10 Novembre 1774.

Nous commençâmes cette navigation, dit M. Forſter, avec plus de gaieté que la derniere campagne que nous venions de faire au Sud : d'ailleurs les vents d'Oueſt, qui dominent dans ces latitudes, étaient en notre faveur, nous ſavions que les travaux & les fatigues de notre long Voyage, approchaient de leur fin. Nous nous croyions déjà hors de tout danger, l'eſpérance de revoir l'Europe, après tant de périls & de peines, ſemblait nous inſpirer une nouvelle ardeur.

Le 12, à midi, on apperçut un poiſſon extraordinaire, de l'eſpèce des baleines, quelques perſonnes l'appellerent *un monſtre de mer* : il était long d'environ douze verges ; il avait

(*a*) Il en faut excepter leurs jambes, qui ſont mal faites, à cauſe de leur maniere de s'aſſeoir.

Cook.

la tête oblongue & écrasée, & pardessus des sillons longitudinaux & des proéminences qui leur correspondaient. Deux petites ouvertures en demi-lune, lui servaient d'yeux, & par-là il jettait de l'eau. Il était par-tout tacheté de blanc : deux grandes nageoires sortaient de derriere la tête, mais aucune du dos. Ce poisson semble inconnu jusqu'à présent. L'après-midi, les pintades-péterels commencerent à paraître.

Les vents d'Ouest soufflerent avec une violence surprenante ; les vagues étaient d'une extrême grosseur & quelquefois de plusieurs centaines de verges de long ; le roulis du vaisseau extrêmement désagréable, quand le vent venait de l'arriere. On dit communément que l'inclinaison d'un vaisseau, dans le plus grand roulis, ne surpasse jamais vingt degrés, nous l'observâmes de plus de trente degrés, & M. Wales l'observa ensuite de plus de trente-huit. Quoique la *Résolution* fût un lourd voilier, nous fîmes plus de quarante lieues par jour.

Le 21 Décembre, on arriva dans le Canal de Noël. Dès le lendemain, M. Cook envoya les Lieutenans Clerke & Pickersgill, & quelques autres Officiers, examiner & lever le plan du Canal de l'autre côté de l'Isle. Il s'embarqua sur une chaloupe accompagné de MM. Forster & du Docteur Sparrman, afin de reconnaître les parties

septentrionales du passage. Il est très-spacieux & environné au Nord & à l'Est, par plusieurs rangées de hautes montagnes, qui paraissaient couvertes d'une neige & d'une glace, qui ne se fondent jamais. Il y a dans la baie plusieurs montagnes d'une hauteur considérable, mais moins élevées que celle de la grande terre : celle au-dessous de laquelle mouillait le vaisseau, était sans neige, quoique sa hauteur perpendiculaire semblât être d'au-moins deux cens verges. Entre ces hautes Isles, on en observa plusieurs de dix à vingt verges d'élévation, dans la partie septentrionale du Canal, & que, de loin, on jugeait couvertes de verdure.

Cook.

TERRE DE FEU.

Canal de Noël.

Le rocher, observe M. Forster, est une espèce d'ardoise jaunâtre, placée en couches horizontales, couverte d'un lit de terreau, plus épais que sur l'autre Isle. Nous y cueillîmes quelques nouvelles plantes, & nous trouvâmes sur la côte une nouvelle espèce d'attrape-mouches, qui se nourrit de poissons à coquille & de vers, & qui pour cela a un bec beaucoup plus fort que l'ont ne communément les oiseaux de ce genre. La forme des huttes ressemblait à celles qui sont décrites & représentées dans la Collection d'Hawksworth ; seulement elles n'étaient pas couvertes de peaux de veaux marins, qu'on n'y place peut-être que par occasion, & que les Naturels jugent trop précieuses

Cook.

pour les y laisser quand ils quittent le canton. Des branches d'arbres en composaient toute la charpente, il y avait pardessus des feuilles vertes, preuve que les Indiens les avaient quittés depuis peu. L'aspect horrible & sauvage de ce Canal, nous fit supposer, en y entrant, que les habitans de la terre de Feu ne descendent jamais sur cette côte, & qu'ils se bornent à roder autour du détroit de Magellan.

Après avoir pris les relevemens nécessaires; ajoute M. Cook, nous marchâmes autour de l'extrémité orientale de l'Isle Brûlée, jusqu'à une côte, que nous prîmes pour celle de la grande terre de Feu, où nous trouvâmes un très-beau havre, environné de rochers escarpés & fort hauts, sur les flancs desquels roulaient plusieurs courans limpides: il y avait au pied des rochers, des bouquets d'arbres qui n'étaient bons qu'à brûler.

Ce havre, que je distinguerai par le nom de *bassin du Diable*, est divisé en deux parties, l'une intérieure, & la seconde plus en-dehors: elles communiquent l'une à l'autre, par un canal étroit de cinq brasses de profondeur: dans le bassin extérieur, la sonde rapporta treize & dix-sept brasses d'eau, & dans celui du fond, dix-sept & vingt-trois. Cette place est très-sûre, mais extrêmement sombre. L'élévation prodigieuse des

roches ſauvages qui l'entourent, la privent même, pendant le jour, des rayons du ſoleil. Le havre extérieur a auſſi un peu de cet inconvénient ; mais il eſt beaucoup plus éclairé que l'autre ; il eſt d'ailleurs plus commode ſans être moins sûr. Il gît dans la direction du Nord, à un mille & demi de l'extrémité Eſt de l'Iſle brûlée. Je découvris encore un bon mouillage à l'Oueſt de ce havre, devant un courant d'eau qui ſort d'un lac ou d'un grand réſervoir, entretenu conſtamment par une caſcade qui s'y précipite.

En quittant cette place, nous longeâmes la côte à l'Oueſt, & nous apperçûmes d'autres havres que je n'eus pas le temps d'examiner ; il y a dans tous, de l'eau douce & du bois à brûler ; mais, excepté de petites touffes d'arbriſſeaux, tout le pays eſt un rocher nu, condamné par la Nature à une ſtérilité éternelle. Les Iſles baſſes, & même quelques-unes des hautes qui ſont diſperſées çà & là, au fond & au bas du canal, ſont la plupart couvertes d'arbuſtes & d'herbages. Le ſol, eſpèce de tourbe noire & pourrie, a été évidemment formé par des végétaux tombés en putréfaction.

J'eus occaſion de vérifier ce que nous avions obſervé au large, ſavoir, que la côte de la mer eſt compoſée d'un certain nombre d'Iſles grandes & petites, & que tous les goulets qu'on remarque,

Cook.

ſont formés par la jonction de pluſieurs paſſages ; c'eſt du-moins ce que nous vîmes ici.

Les bords inférieurs du baſſin du Diable étaient dentelés par des arbres, plus grands que tous ceux que nous avions vus dans les environs. Un nombre prodigieux d'oiſeaux rempliſſaient chaque branche, & chantaient autour de nous à l'éclat du ſoleil. Ils étaient d'eſpèces très-différentes ; mais, ne connaiſſant pas les hommes, ils ſe juchaient ſi près de nous, qu'il était impoſſible de les tirer. Beaucoup de mouſſe, de fougere & de liſerons croiſſaient entre les arbres, & nous embarraſſaient dans notre marche.

Parmi différens canards ſauvages, que nous trouvâmes dans un autre port où nous débarquâmes, il y en avait un, en particulier, de la groſſeur d'une oie, qui courait ſur la ſurface de la mer, avec une vîteſſe étonnante, en battant les flots de ſes ailes & de ſes pieds. Son mouvement était ſi vîte, qu'il fut impoſſible de le tirer ; dans la ſuite, nous vinmes à bout d'en tuer quelques-uns : il reſſemblait au canard, excepté par ſa groſſeur & l'extrême briéveté de ſes ailes. Il avait un plumage gris, & un petit nombre de plumes blanches, le bec & un pied jaune, & deux grandes boſſes calleuſes nues de la même couleur, à la jointure de chaque aile : nos matelots l'appellerent *cheval de*

course, à cause de sa vîtesse; mais aux Isles Falkland, les Anglais lui ont donné le nom de canard-lourdaut: de grosses mouettes faisaient leurs nids dans des herbes seches sur une des Isles. Cook.

Nous eûmes le bonheur de descendre sur une Isle, entierement couverte d'un *arbutus*, chargé de fruits rouges, de la grosseur des petites cerises aigrelettes & douces: ces fruits étaient très-bons à manger. Les rochers de la même Isle, jusqu'au bord de l'eau, étaient remplis de gros moules, meilleurs que des huitres. Au milieu des roches sauvages de cette contrée, nous dînâmes de ces fruits, de ces coquillages, & de quelques morceaux de biscuit, & de bœuf salé.

Nous apperçûmes peu de gibier pendant cette expédition: nous ne tuâmes qu'un canard, deux ou trois nigauds, & à-peu-près autant de râles ou de pies de mer. L'autre chaloupe était arrivée quelques heures avant nous: elle avait rencontré deux havres sur la côte occidentale de l'autre canal, l'un grand & le second petit, mais tous les deux sûrs & commodes; l'accès en paraissait pourtant un peu embarrassé.

En faisant le tour de l'extrémité méridionale de l'Isle Shagg, je remarquai qu'une grande quantité de nigauds font leurs nids dans les fentes des rochers. Nous en tuâmes plusieurs des vieux,

Cook.

mais nous ne pûmes pas approcher des jeunes. Une multitude innombrable de ces oiseaux construisent leurs nids tout près les uns des autres, & l'instinct leur a appris à choisir, pour cela, les endroits où les rochers se projettent sur la mer, & les côtes perpendiculaires de ces rochers, afin que si les petits tombent, ils ne se blessent point en tombant sur l'eau. L'ardoise dont le rocher est composé dans cette partie de l'Isle, n'est pas très-dure; il est cependant surprenant que ces oiseaux aient pu y faire des trous, & en agrandir assez les cavités naturelles, pour que leurs petits y aient des places suffisantes: ces nigauds retournaient toujours à leurs nids, immédiatement après nos coups de fusil, & ils s'envolaient si pesamment, que nous ne trouvions pas beaucoup de difficulté à les tirer au vol. Les Français les ont appellés, aux Isles Falkland, *nigauds*, à cause de leur stupidité qui paraît si grande, qu'ils ne peuvent pas apprendre à éviter la mort.

Sur le côté Est de l'Isle, nous apperçûmes des oies; à peine avait-on débarqué, que nous en tuâmes trois. Elles étaient remarquables par la différence de couleur entre le mâle & la femelle. Le Jar était un peu moindre qu'une oie ordinaire apprivoisée, & parfaitement blanc, excepté les pieds, qui étaient jaunes, & le bec,

qui était noir. La femelle, au contraire, était noire, avec des barres blanches en travers, une tête grise, quelques plumes vertes, & d'autres blanches. Il paraît que cette différence est heureuse, car la femelle étant obligée de conduire les petits, sa couleur plus brune la cache mieux aux faucons & aux autres oiseaux de proie.

A neuf heures du soir, nous fûmes de retour à bord: M. Pickersgill, qui venait d'y arriver, m'apprit que la terre opposée à l'endroit où nous mouillions, était une Isle dont il avait fait le tour: que, sur une autre plus au Nord, il trouva des œufs d'hirondelle de mer, & qu'en-dehors la grande Isle, entre la côte & la pointe Est, il y a une anse dans laquelle il vit des oies: il tua une mere & de petits oisons.

Ce rapport de M. Pickersgill nous engagea à entreprendre, le lendemain, deux parties de chasse: M. Pickersgill & ses camarades retournerent sur le canot, & je m'embarquai avec MM. Forster & le Docteur Sparrman dans la pinnace. Le Lieutenant alla par le côté Nord-Est de la grande Isle, qui fut appellée *Isle des Oies*, & moi par le côté Sud-Ouest. Dès que nous fûmes au-dessous de l'Isle, nous apperçûmes dans les rochers, une grande quantité de nigauds; mais, sans perdre notre temps à les tirer, nous continuâmes notre route, & bientôt nous

Cook.

vîmes beaucoup d'autre gibier ; car, au Sud de l'Isle, il y a un nombre prodigieux d'oies. Comme c'était la saison de la mue, la plupart changeaient de plumes, & ne pouvaient s'enfuir : une grosse houle rendit notre débarquement très-difficile : il nous fallut ensuite traverser des rochers par de fort mauvais chemins, de sorte que des centaines d'oies nous échapperent : quelques-unes s'envolerent dans la mer, & d'autres dans l'Isle. Nous en tuâmes ou prîmes cependant soixante-deux.

Plusieurs cavernes profondes coupaient les rochers, & formaient des voûtes, élevées souvent de trente verges au-dessus de nos têtes ; la houle, se calmant par intervalles, nous pouvions entrer quelquefois dans ces retraites obscures avec le bateau : les oiseaux, qui y étaient, récompensaient bien notre peine. Plusieurs de ces antres avaient quarante ou cinquante verges de longueur ; les rochers, qui leur servaient de murailles, étaient communément l'asyle des nigauds, auxquels nous ne faisions alors aucune attention. L'ardoise de ces rochers était aussi remplie de fentes & de crevasses énormes, qui devenaient fatales aux oies : ces oiseaux trop lourds, ayant rarement la force de traverser l'ouverture, tombaient, & nos matelots les prenaient en vie.

Nous retournâmes

Nous retournâmes à bord bien fatigués; nous mangeâmes à souper une partie de ce que la chasse de la veille avait produit. M. Pickersgill & son parti, arrivés quelque temps avant nous, avaient rapporté trois cens œufs d'hirondelles de mer & quatorze oies. Je pus ainsi en distribuer à tout l'équipage; ce qui fit d'autant plus de plaisir aux Matelots, que Noël approchait: sans cette heureuse rencontre, ils n'auraient eu pour régal que du bœuf & du porc salés.

J'appris que les Naturels, sur neuf pirogues, s'étaient rendus aux flancs du vaisseau, & que quelques-uns étaient montés à bord: il ne fut pas nécessaire de les presser beaucoup pour cela, car ils paraissaient fort bien connaître les Européens, & ils avaient plusieurs couteaux de fer.

Le lendemain, ils nous firent une autre visite: je m'apperçus qu'ils étaient de la même Nation que j'avais vue autrefois dans la Baie de Bon-Succès, & que M. de Bougainville distingue, sous le nom de Pesserais; mot que ces Indiens prononçaient à tout moment. Ils sont petits, laids & très-maigres; ils ont des yeux fort petits & sans expression, des cheveux noirs & lisses, flottans en désordre, & barbouillés d'huile; ils n'avaient sur le menton que quelques poils clair-semés; & leur nez répandait continuellement du *Mucus*

Cook.

dans leur bouche ouverte : toute leur figure annonçait la misere & la saleté la plus horrible. Leurs épaules & leur estomac sont larges & osseux, & le reste de leur corps si mince & si grêle, qu'en voyant séparément ces différentes parties, nous ne pouvions croire qu'elles appartînssent à la même personne; leurs jambes étaient courbées, & leurs genoux d'une largeur disproportionnée. Je n'en ai pas vu un seul de grand; ils étaient presque nus; une peau de veau marin leur servait de vêtemens; quelques-uns en portaient deux ou trois cousues ensemble, de maniere qu'elles formaient un manteau qui descendait jusqu'au genou; mais la plupart n'en avaient qu'une seule, assez large pour couvrir leurs épaules; les parties inférieures du corps étaient absolument découvertes. On nous dit que les femmes se cachent le milieu du corps avec un morceau de peau de veau marin, mais que d'ailleurs elles sont vêtues comme les hommes. Elles resterent dans les pirogues, ainsi que les enfans.

Je remarquai de loin que ces femmes avaient autour de leur col un grand nombre de coquillages, suspendues à un cordon de cuir, & que leur tête était couverte d'une espèce de bonnet, composé de grandes plumes d'oies blanches, placées toutes droites; de sorte que cette parure

ressemblait aux fontanges françaises du dernier siécle. Leur teint naturel paraissait être un brun olivâtre, luisant comme le cuivre; le visage de plusieurs était bariolé de rayures de peinture rouge, & quelquefois blanche. J'observai deux enfans à la mammelle entierement nus: par-là, on les endurcit, dès leur naissance, à la fatigue & au froid. Les enfans ne prononçaient gueres que le mot *Pesseray*, que nous prîmes quelquefois pour un terme de tendresse, & d'autres fois pour une expression de mal-aise ou de douleur. Ces Indiens tenaient des arcs, des traits & des dards, ou plutôt des harpons d'os, placés au bout d'un bâton: je crois qu'ainsi armés, ils tuent des veaux marins, d'autres poissons, & peut-être aussi des baleines, comme le font les Eskimaux.

Je leur fis donner du biscuit; mais je ne remarquai pas qu'ils l'aimassent autant qu'on me l'avait dit. L'instinct leur a peut-être appris que cet aliment n'est pas aussi bon pour eux que la viande pourrie de veau marin. Ils préféraient les médailles, les couteaux, &c. Il y avait dans chacune de leurs pirogues un feu, autour duquel se serraient & se réchauffaient les femmes & les enfans: je ne puis pas supposer qu'ils portent du feu dans leurs canots uniquement pour cela, mais plutôt afin d'être toujours prêts d'en allumer à terre, par-tout où ils débarquent; car, quelle

Cook.

que soit leur méthode de s'en procurer quand ils n'en n'ont point, ils ne sont pas sûrs de trouver toujours du bois sec qui s'enflamme à la premiere étincelle. Ils ont aussi, dans leurs pirogues, de grandes peaux de veaux marins, que je jugeai destinées à les abriter, quand ils sont en mer, & à couvrir leurs huttes à terre : ils les employaient quelquefois comme des voiles. Leurs pirogues étaient très-grossieres, & d'écorce d'arbres ; de petits bâtons servaient à maintenir la courbure de l'écorce ; leurs pagayes étaient mauvaises, & ils manœuvraient fort lentement : chaque canot contenoit de cinq à huit personnes, y compris les enfans : bien différens de tous les Insulaires de la Mer du Sud, ils gardaient un profond silence, en approchant du vaisseau. Ceux qui monterent à bord ne témoignerent pas la moindre curiosité : ils ne parurent charmés de rien, ils accepterent des grains de verre sans reconnaissance, & sans y mettre aucun prix ; ils nous abandonnerent avec la même indifférence leurs armes, & leurs peaux de veau marin déguenillées. Ils ne semblaient pas même remarquer notre supériorité sur eux, & nous ne surprîmes pas, dans leurs regards ni dans leurs gestes, un seul signe d'admiration, à la vue de tous ces objets merveilleux que contient un vaisseau, aux yeux des Sauvages.

Tout, en eux, annonçait la ſtupidité & l'in- Cook.
ſouciance.

Quelques-uns proférerent un petit nombre de mots, outre celui de *Peſſeray*, dans leſquels je remarquai beaucoup de conſonnes & de gutturales, ſur-tout le *Il* des Gallois: ils ſemblaient tous graſſeyer fortement; ce qui contribua à rendre inintelligible ce qu'ils diſaient. Nous leur fîmes envain les geſtes que les plus miſérables Inſulaires de la Mer du Sud avaient aiſément compris: ils ne montrerent pas la moindre envie de nous inſtruire de leur langage; &, comme aucune de nos richeſſes n'excitait leurs deſirs, ils ne prenaient pas de peine pour ſe faire comprendre.

Tous ceux qui étaient du Voyage de l'Endéavour, convinrent que les Indiens qu'ils avaient vus à la Baie de Bon-Succès, vivaient plus à leur aiſe & plus heureuſement que ceux-ci: leur taille était plus haute; ils portaient des bottines, ce qui mettait leur pied en ſûreté; enfin ils étaient plus communicatifs, & ils avaient des idées de civilité: ceux-ci, au contraire, étaient ſi ſtupides, ſi indolens & ſi miſérables, qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient point ſe préſerver de la rigueur du temps: je ne puis pas imaginer un être plus miſérable que celui qui eſt privé de raiſon au point d'être incapable de combiner de pareilles idées.

Cook.

Ces Sauvages, en mangeant la chair de veau marin pourrie, préféraient la partie huileuse, & la seule attention qu'ils eurent pour les Matelots, fut de leur en offrir. Tous les Peuples des hautes latitudes aiment cette huile par instinct ; on dit qu'elle échauffe leur corps contre la rigueur du froid. La chair, les vêtemens, les armes, les ornemens, les ustensiles, & tout le corps de ces Sauvages, exhalaient une puanteur si insupportable, que nous ne pouvions pas demeurer long-temps parmi eux : les yeux fermés, nous les sentions à une distance considérable. On aura peine à le croire, & cependant c'est un fait, ces mauvaises exhalaisons réprimerent tellement les desirs des Matelots les plus sales & les plus déterminés, qu'ils n'essayerent pas de contracter des liaisons avec les femmes.

Nous n'avons remarqué aucune espèce de subordination parmi ces Sauvages : leur vie approche plus de celle des brutes, que celle d'aucune autre Nation. Il est très-probable que ce sont de malheureux proscrits de quelque tribu voisine qui mene une vie plus douce ; & que, réduits à vivre dans cette partie sauvage de la terre de Feu, ils ont insensiblement perdu toutes leurs idées, excepté celles que renouvellent sans cesse les besoins les plus pressans : ils errent peut-être cherchant de la nourriture d'une Baie ou d'un Golfe

à l'autre; car nous avons lieu de croire qu'ils passent leur hiver dans le canton le moins rigoureux de cet horrible pays.

Ils se retirerent tous avant dîner, & ne partagerent pas notre régal de Noël: je crois que personne ne les y invita, car la saleté & la puanteur de leurs personnes, suffisaient pour ôter l'appétit à l'Européen le plus vorace: c'eût été dommage de ne pas profiter des nourritures fraîches que nous avait fourni le hasard. On servit donc des oies rôties & bouillies, des pâtés d'oies, &c. Il nous restait encore quelques bouteilles de vin de Madere, le seul article de nos provisions qui se fût amélioré en mer, de sorte que nos Amis d'Angleterre ne firent peut-être pas Noël plus gaiement.

Les Matelots ayant commencé cette fête la veille, burent encore toute la journée du 26: la plupart étaient morts-ivres; M. Cook les fit jeter dans les chaloupes, comme des animaux, & on les mena à terre, où ils reprirent leurs sens à l'air.

Le Capitaine Cook a donné à ce Canal le nom de Noël, à cause de cette fête que l'équipage y célébra. L'entrée, qui a trois lieues de large, gît par 55 degrés 27 minutes de latitude Sud, & 70 degrés 16 minutes de longitude Ouest, dans la direction du Nord 37 degrés Ouest des Isles de

Cook.

Saint-Ildéfonse à dix lieues. Ces Isles sont le meilleur indice pour le trouver. La Cathédrale d'Yorck, qui est la seule terre remarquable des environs, peut difficilement être reconnue, d'après la description qu'on en donnerait, parce qu'elle change d'aspect, suivant les différentes positions d'où on la voit. Outre le rocher noir qui gît en travers de l'extrémité de l'Isle Shagg (des nigauds), il y en a un autre à-peu-près à moitié chemin, entre cette Isle & la côte orientale. Il est inutile de faire une description détaillée de ce Canal; car peu de Navigateurs en profiteraient : la Carte qui accompagne cette Relation, suffira aux vaisseaux que le hasard conduira dans ce parage. Toutes les anses & tous les Havres offrent du bois, de l'eau douce & des volailles sauvages.

La côte Sud-Ouest de la terre de Feu, relativement aux goulets, Isles, &c. peut être comparée à celle de Norwège; car je ne crois pas qu'il y ait un espace de trois lieues, où on ne trouve un goulet ou Havre, capable de contenir & d'abriter le plus gros vaisseau; seulement jusqu'à ce que ces goulets soient mieux connus, il faut déterrer soi-même un mouillage. Il y a plusieurs rochers cachés sous la côte, mais heureusement aucun n'est éloigné de la terre; la sonde peut en indiquer l'approche, en supposant que le temps obscur empêche de les voir; car, à juger

du tout par les endroits que nous avons ſondés, il eſt plus que probable qu'il y a des ſondes tout le long de la côte, & à pluſieurs lieues en mer; en un mot, cette côte ne me paraît point auſſi dangereuſe qu'on l'a repréſentée.

Cook.

La terre des Etats gît, à-peu-près, Eſt un quart Nord-Eſt & Oueſt un quart Sud-Oueſt: elle a dix lieues de long dans cette direction: ſa largeur n'eſt nulle part de plus de trois ou quatre lieues. La côte eſt de roche, fort dentelée, & paraît former pluſieurs Baies ou goulets. Elle préſente une ſurface de collines eſcarpées, qui s'élèvent à une hauteur conſidérable, ſur-tout près de l'extrémité occidentale: excepté les ſommets de ces collines, la plus grande partie était couverte d'arbres & d'arbriſſeaux, ou d'herbages, & il y avait peu ou point de neige. Les courans, entre le Cap Déſéada & le Cap Horn, portent de l'Oueſt à l'Eſt, c'eſt-à-dire, dans la même direction que la côte, mais ils ſont petits. A l'Eſt du Cap, leur force s'augmente beaucoup & leur direction eſt Nord-Eſt vers la terre des Etats; ils ſont rapides au détroit de le Maire, & le long de la côte méridionale de la terre des Etats; ils reſſemblent à un torrent autour du Cap Saint-Jean, où ils prennent une direction Nord-Oueſt & continuent à rouler avec force en-dedans & en-dehors des Iſles du Nouvel-An.

Cook.

Tandis que nous étions à l'ancre en-dedans de cette Isle, j'observai que le courant était plus fort au temps du flot, & qu'à l'Ebbe sa force diminuait tellement que le vaisseau marchait quelquefois devant le vent, quand il soufflait de l'Ouest & de l'Ouest-Nord-Ouest : on doit seulement entendre ceci de l'endroit où la Résolution était à l'ancre; car, lorsque nous avions un fort courant qui portait à l'Ouest, M. Gilbert en trouva un d'une égale force, près de la côte de la terre des Etats, mais qui portait à l'Est, quoique ce fût probablement un courant de reflux, ou l'effet de la marée.

Si la Lune y régle les marées, le flot arrive près de la côte à cet endroit, aux nouvelles & aux pleines Lunes, a environ quatre heures. L'élévation & la chûte perpendiculaire des eaux est très-peu considérable; elle n'excède pas quatre pieds. Dans le Canal de Noël, la marée est haute à deux heures & demie, les jours de pleine & de nouvelle Lune, & M. Wales observa que les eaux s'y élevaient & s'abaissaient perpendiculairement de trois pieds six pouces, mais c'était durant les basses marées : celles du printemps doivent être plus hautes.

Ces Isles, ajoute M. Cook, sont si différentes de la terre des Etats, qu'elles méritent une Description particuliere : celle où nous

débarquâmes, présente une surface d'une hauteur égale, & élevée d'environ trente à quarante pieds au-dessus de la mer, dont elle est défendue par une côte de roches : l'intérieur est couvert d'une sorte de glayeul très-verd, & fort long, il croît sur de petits mondrains de deux ou trois pieds de diamètre, & d'environ autant d'élévation en grosses touffes, qui paraissent composées de racines de la plante nattées ensemble : parmi ces mondrains, il y a beaucoup de sentiers tracés par les ours de mer & les penguins, qui se retirent au centre de l'Isle. On y marche difficilement; car les chemins sont si sales, qu'on est quelquefois dans la boue jusqu'au genou. Outre cette plante, nous y remarquâmes d'autres gramens, une espèce de bruyere, & du céleri. Toute la surface est humide ou mouillée, & sur la côte on voit plusieurs courans d'eau. L'herbe, qui fut surnommée *glayeul*, semble être la même qui croît aux Isles Falkland, & dont parle M. de Bougainville, comme d'une espèce de *gladiolus*, ou plutôt d'une espèce de gramen.

Cook.

Nous avons remarqué sur cette petite Terre, en animaux, des lions, des ours de mer ; divers oiseaux de mer, & quelques-uns de terre. Nous n'avons apperçu aucun lion de la grosseur que leur suppose Pernetti ; la longueur des plus grands n'était pas de plus de douze ou quatorze

Cook.

pieds, & leur circonférence peut être de huit ou dix. Comme c'était le temps des amours & des accouchemens, nous avons vu un mâle, entouré de vingt ou trente femelles, très-occupé à les retenir toutes près de lui, & écartant pour cela, à force de coups, les autres mâles qui voulaient se mêler dans son serrail. Plusieurs avaient une moindre quantité de lionnes. Quelques-uns n'en avaient qu'une ou deux; & nous en observions çà & là un couché seul, & grondant dans un lieu écarté, sans souffrir que les mâles ni les femelles se tinssent dans les environs : nous jugeâmes que ceux-là étaient vieux & accablés par l'âge.

Les ours de mer ne sont pas, à beaucoup près, aussi gros que les lions, mais ils le sont un peu plus que les veaux marins. Ils n'ont point ce long poil qui distingue le lion; le leur est par-tout d'une longueur égale, & plus beau que celui du lion; il ressemble à celui de la loutre; &, en général, il est gris-de-fer. C'est l'espèce que les Français appellent *loups de mer,* & les Anglais *veaux marins :* ils different cependant des veaux marins de l'Europe & de l'Amérique septentrionale. Les lions peuvent aussi, sans impropriété, être appellés des veaux marins, qui ont pris toute leur croissance; ils sont les uns & les autres de la même espèce. Il n'était pas dange-

reux de marcher au milieu d'eux ; car ils s'enfuyaient alors, ou ils restaient tranquilles. On courait seulement des risques à se placer entr'eux & la mer ; si quelque chose les épouvante, ils se précipitent vers les flots en si grand nombre, que si vous ne sortez pas de leur chemin, vous êtes terrassé. Quelquefois, lorsque nous les surprenions tout-à-coup, ou que nous les éveillons, (car ils dorment beaucoup & ils sont très-stupides) ils élevaient leurs têtes, ils ronflaient & montraient les dents d'un air si farouche, qu'ils semblaient vouloir nous dévorer ; mais, dès que nous avancions sur eux, ils s'enfuyaient.

Le penguin est un oiseau amphibie très-connu, & j'observerai seulement qu'il y en a des quantités prodigieuses: de sorte que nous en assommions autant qu'il nous plaisait avec un bâton. Je ne puis pas dire qu'ils sont bons à manger : souvent, dans la disette, nous les trouvions excellens ; mais c'était faute d'autres alimens frais. Ils ne pondent pas ici, ou bien ce n'était pas la saison ; car nous n'apperçûmes ni œufs ni petits.

Les nigauds pullulent aussi en grand nombre, & nous en emportâmes beaucoup à bord, parce qu'ils sont bons à manger. Ils s'approprient certains cantons, & y construisent leurs nids près du bord des rochers, sur les petits mondrains où

Cook.

croît le glayeul : il y a une autre eſpèce plus petite que celle-ci, qui pond dans les crevaſſes des rochers.

Les oies ſont de l'eſpèce que nous trouvâmes au Canal de Noël : nous en apperçûmes peu ; quelques-unes avaient des petits. M. Forſter en tua une différente de celles-ci, en ce qu'elle était plus groſſe, qu'elle avait un plumage gris & des pieds noirs. Les autres faiſaient un bruit exactement pareil à celui du canard. Il y a des canards, mais en petit nombre, & quelques-uns de ceux que nous avons appellés chevaux de courſe. Ceux que nous tuâmes, peſaient de vingt-neuf à trente livres, & ils étaient aſſez bons.

Nous comptâmes, en oiſeaux de mer, des mouettes, des hirondelles, des poules du Port Egmont, & un grand oiſeau brun de la groſſeur d'une albatroſſe que Pernetty appelle *Quebranta-hueſſas :* nous lui donnâmes le nom de la mere Carey, & nous le trouvâmes aſſez bon. Voici les oiſeaux de terre : des aigles ou des faucons, des vautours à la tête chauve, ou ce que nos matelots appellent des buſes de Turquie, des grives, & quelques petits oiſeaux.

J'oubliais de dire qu'il y a des pies de mer, ou des oiſeaux, auxquels nous donnions le nom de corlieux, quand nous étions à la Nouvelle-Zélande ; mais nous en vîmes ſeulement quelques

couples dispersés çà & là. Il ne sera pas inutile d'observer que les nigauds sont les mêmes oiseaux que M. de Bougainville appelle *bec-scies* (*a*); mais il s'est trompé, en disant que les *Quebrantahuessas* sont leurs ennemis; car cet oiseau est de la classe des péterels : il ne se nourrit que de poisson, & on le trouve dans toutes les hautes latitudes méridionales On est étonné de la paix dans laquelle vivent les animaux de ce petit canton : ils paraissent avoir formé une ligue pour ne pas troubler leur tranquillité mutuelle. Les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte; les ours de mer habitent l'intérieur de l'Isle, & les nigauds les rochers plus élevés : les penguins s'établissent où il leur est plus aisé de communiquer avec la mer, & les autres oiseaux choisissent des lieux plus retirés. Nous avons vu tous ces animaux se mêler & marcher ensemble comme un troupeau domestique, ou comme des volailles dans une basse-cour, sans jamais essayer de se faire du mal. J'ai souvent observé les aigles &

Cook.

(*a*) Par-tout on trouve le mot de *Bec-scies* dans cette Traduction; il s'agit seulement de l'oiseau que décrit sous ce nom M. de Bougainville, & non pas d'un oiseau de la Louisiane, qui est appellé ainsi, mais qui en differe.

Cook.

les vautours eux-mêmes assis sur les mondrains; parmi les nigauds, sans que ceux-ci, jeunes ou vieux, fussent alarmés de ce voisinage. On demandera peut-être comment vivent ces oiseaux de proie : je crois qu'ils se nourrissent de carcasses des veaux marins & des oiseaux qui meurent de différentes manieres ; il est probable qu'ils ne manquent pas d'alimens.

Des vaisseaux qui entreprendraient des expéditions pareilles à la nôtre, pourraient se rafraîchir sur ces Isles ; quoique la chair des lions de mer & des penguins ne soit pas très-bonne à manger, elle est infiniment plus salutaire que la viande salée ; si on cherchait avec soin les productions de ces différentes terres, il est vraisemblable qu'on y trouverait une quantité suffisante de céleri & de cochléaria pour en fournir à tout un équipage ; car nous avons remarqué ces deux plantes dans nos excursions. Les matelots mangerent plusieurs jours de petits nigauds & des penguins ; ils comparaient les premiers à de poulets : ils rôtirent aussi plusieurs jeunes veaux marins ; mais la chair avait un degré de mollesse qui la rendait dégoûtante : les jeunes ours, qui avaient pris toute leur croissance, étaient préférables, & d'un goût pareil à celui d'un mauvais bœuf ; mais il était impossible de toucher à celle des vieux lions & des vieux ours de mer.

Après

Après avoir quitté la terre le soir du 3 Janvier 1775, le lendemain, au matin, à trois heures, nous la revîmes qui nous restait à l'Ouest. Le vent continua à souffler grand frais jusqu'à six heures du soir, qu'il sauta au Sud-Ouest, & se changea en raffales pesantes, qui tomberent si subitement sur nous, que, n'ayant pas le temps de ferler les voiles, nous perdîmes un mât de perroquet, le boute-hors d'une bonnette & une bonnette. Le grain finit par une grosse pluie; mais le vent resta au Sud-Ouest. Notre route fut Sud-Est, dans la vue de découvrir la côte étendue que marque M. Dalrymple dans sa carte, & où l'on place le Golfe de Saint-Sébastien. Je projetais d'attaquer la pointe occidentale de ce Golfe, afin d'avoir toutes les autres parties devant moi. Doutant un peu de l'existence de cette côte, cette route me parut la meilleure pour éclaircir cette matiere, & reconnaître la partie australe de cet Océan.

Cook.

Le 16, j'arrivai sur l'Isle de Willis. En avançant au Nord, nous découvrîmes une autre Isle à l'Est de l'Isle de Willis, entre celle-ci & la grande terre: remarquant qu'il y avait un passage net entre les deux Isles, je gouvernai pour y entrer; à cinq heures, je me trouvai au milieu, & j'observai qu'il était large d'environ deux milles.

Cook.

L'Isle de Willis est un rocher élevé, peu étendu, près duquel il y a des Islots de roches; elle gît par 54 degrés de latitude Sud, & 38 degrés 23 minutes de longitude Ouest. L'autre Isle, que je nommai l'Isle *Bird* (de l'Oiseau), à cause du grand nombre d'oiseaux dont elle était remplie, n'est pas si élevée, mais elle est beaucoup plus étendue, & elle est tout près de la pointe Nord-Est de la grande terre que j'appellai le *Cap Nord*.

La côte Sud-Est de cette terre, autant que nous l'apperçûmes, gît dans la direction du Sud 50 degrés Est; elle paraît former plusieurs Baies ou goulets; nous observâmes des masses énormes de neige ou de glace dans le fond, & surtout dans une Baie qui gît à dix milles au Sud-Sud-Est de l'Isle de l'Oiseau.

Après avoir traversé le passage, nous reconnûmes que la côte courait Est un quart Nord-Est, l'espace d'environ neuf milles, & ensuite à l'Ouest & à l'Est un peu Sud, jusqu'au Cap Buller, qui est onze milles plus loin. Nous rangeâmes la terre à une lieue de distance, jusqu'à près de dix heures du soir. A deux heures du matin du 17, on fit voile du côté de la terre, avec une jolie brise du Sud-Ouest; à quatre heures, l'Isle Willis nous restait à l'Ouest un quart Sud-Ouest, à trente-deux milles. Nous avions au Sud-Ouest un quart

Oueſt le Cap Buller, en travers duquel giſſent quelques Iſlots de roches : la pointe de terre la plus avancée vers l'Eſt, nous demeurait au Sud 63 degrés Eſt. Je gouvernai le long de la côte, à la diſtance de quatre ou cinq milles, juſqu'à ſept heures : voyant alors l'apparence d'un goulet, nous marchâmes deſſus. Dès que nous approchâmes de la côte, on mit en mer une chaloupe, ſur laquelle je montai avec MM. Forſter & le Docteur Sparrman, afin de reconnaître la Baie, avant d'y conduire le vaiſſeau : quand je quittai la Réſolution, nous étions à environ quatre milles de la côte, la ſonde rapportait quarante braſſes. Je continuai à ſonder ſur la route, mais je ne trouvai point de fond par trente-quatre braſſes, longueur de la ligne que j'avais dans la chaloupe ; cette ligne fut auſſi trop courte pour ſonder la Baie, dans tous les endroits où je la remontai. J'obſervai qu'elle court Sud-Oueſt un quart Sud l'eſpace de cinq lieues, qu'elle eſt large d'environ deux milles, & qu'elle eſt bien à l'abri de tous les vents ; je jugeai qu'il peut y avoir un bon mouillage devant des greves ſablonneuſes, qui ſont de chaque côté, & auſſi près d'une Iſle baſſe & plate, vers le fond de la Baie. Comme j'étais réſolu de ne pas y mener le vaiſſeau, je ne crus pas devoir employer mon temps à examiner ces places, car il ne me paroiſſait pas probable qu'au-

Cook.

La Géorgie.

cun Navigateur dût profiter de mes découvertes.

Cook. Je débarquai en trois différens endroits, je déployai notre pavillon, & je pris possession du pays, au nom du Roi d'Angletere, en faisant une décharge de mousqueterie.

Il me sembla que la marée s'élève d'environ quatre ou cinq pieds, & qu'elle est haute, dans les pleines & les nouvelles lunes, à environ onze heures.

Le fond de la Baie, & deux endroits de chaque côté, se terminaient par des rochers de glace perpendiculaires, d'une hauteur considérable. Il s'en détachait continuellement des morceaux: pendant que nous étions dans la Baie, une masse énorme tomba, & fit un bruit pareil à celui du canon.

Ces masses sont absolument les mêmes que celles qu'on trouve dans les Havres du Spitzberg: la glace ressemblait beaucoup à ces Isles détachées, que nous avions vu flotter en grande quantité, dans les hautes latitudes méridionales.

L'intérieur du pays n'était ni moins sauvage, ni moins affreux. Les rochers perdaient leurs hautes cimes dans les nues, & les vallées étaient couvertes d'une neige éternelle. On ne voyait pas un arbre, & il n'y avait pas le plus petit arbrisseau; les seuls végétaux que nous y remar-

quâmes, furent une ſorte de gramen groſſier, dont le tuyau était fort & qui croiſſait en touffes, (*Dactylis Glomerata.*) la pimprenelle des bois, (*Sangui ſorba*) & une plante, pareille à la mouſſe, qui ſortait des rochers.

Cook.

Les rochers ſont d'une ardoiſe, d'un gris bleuâtre, en couches horizontales : pluſieurs fragmens de cette ardoiſe, couvraient par-tout la greve. Autant que nous pûmes les examiner, ils ne contenaient pas de minéraux.

Les veaux marins, ou les ours de mer, étaient aſſez nombreux, mais plus petits que ceux de la terre des Etats : peut-être que nous ne vîmes gueres que des femelles, car les côtes fourmillaient de leurs petits ; nous n'en apperçûmes aucun de cette eſpèce, que nous appellons lions ; mais il y en avait quelques-uns de ceux que le Rédacteur du Voyage du Lord Anſon décrit ſous ce nom.

L'un de ceux-ci que nous tuâmes, était partout le corps d'un gris foncé, & d'une légere teinte olive, à-peu-près comme les veaux marins de l'hémiſphere ſeptentrional : il reſſemblait auſſi à ces animaux, par la forme de ſes pieds de devant, & il n'avait pas non plus d'oreilles qui ſe montraſſent au-dehors. Son nez ſe projetait fort au-delà de ſa bouche : ſa peau était ridée & à flot ; peut-être qu'elle eſt très-mobile, quand le

Cook.

phoque eſt en colere, & qu'elle forme alors une eſpèce de crète, telle que la repréſente la figure qui eſt dans le voyage du Lord Anſon *(a)*. Celui que nous examinâmes, était long d'environ treize pieds, mais à proportion plus mince que le lion de mer à criniere de la terre des Etats.

Tous les veaux marins y étaient plus farouches que ceux des Iſles du Nouvel-An, & ils ne s'enfuyaient pas pour nous faire place. Les petits aboyaient après nous; ils nous pourſuivaient quand nous paſſions près d'eux, & ils eſſayaient de nous mordre les jambes.

On a déjà dit qu'on les nomme très-improprement lions; car ils n'ont aucune reſſemblance avec le quadrupède qui porte ce nom.

Diverſes troupes de penguins, les plus gros que j'aie jamais vus, voltigeaient ſur cette terre; nous en rapportâmes à bord quelques-uns qui peſaient de vingt-neuf à trente-huit livres. Ils avaient trente-neuf pouces de long. Leur ventre était d'une groſſeur énorme, & couvert d'une grande quantité de graiſſe: ils portent, de chaque côté de la tête, une tache ovale, d'un jaune brillant, ou de couleur d'orange bordée

(a) Ce lion de mer du Lord Anſon (*phoca leonina.* Linn.) ſemble être le même que les Anglais ont appellé aux Iſles Falkland *Clap-matchſeal.*

de noir : tout le dos est d'un gris noirâtre ; le ventre, le dessous des nageoires, & l'avant du corps sont blancs ; ils étaient si stupides qu'ils ne nous fuyaient point, & nous les tuâmes à coups de bâton.

Cook.

On voit, par la description que fait M. de Bougainville des animaux des Isles Falkland, que ces penguins s'y trouvent, & je crois qu'il est très-exact, lorsqu'il les désigne sous le nom de la premiere classe des penguins. Il y avait aussi des albatrosses, des mouëtes communes, & cette espèce que j'appelle poules du Port Egmont, des hirondelles, des nigauds, des plongeons, le nouvel oiseau blanc, & le petit oiseau pareil à ceux qu'au Cap de Bonne-Espérance on appelle oiseaux jaunes : nous en tuâmes deux qui étaient d'un excellent goût.

Nous n'apperçûmes pas d'autres oiseaux de terre que de petites alouettes : nous n'y rencontrâmes aucun quadrupède. M. Forster, à la vérité, observa de la fiente qu'il jugea être celle d'un renard, ou de quelque autre semblable animal. Les terres, ou plutôt les rochers qui bordent la côte de la mer, n'étaient pas couvertes de neige, comme l'intérieur de la contrée. Après avoir fait ces observations, je me rembarquai pour le vaisseau avec une assez grande quantité de

Cook.

veaux marins & de penguins, que je distribuai à l'équipage.

Je donnai le nom de *Baie de Possession* à la côte où nous allâmes : elle gît par 54 degrés 5 minutes de latitude Sud, & 37 degrés 18 minutes de longitude Ouest, & à onze lieues à l'Est du Cap Nord : quelques milles à l'Ouest de la Baie de *Possession*, entre cette Baie & le Cap *Buller*, se trouve la *Baie des Isles*, que j'ai ainsi appellée, à cause de plusieurs petites Isles qui gissent par son travers & dans son intérieur.

Dès que la chaloupe fut remontée, nous fîmes voile le long de la côte qui court Sud 70 degrés 30 minutes Est, l'espace de onze ou douze lieues, jusqu'à une pointe avancée, qui a obtenu le nom du Cap *Saunders*. Au-delà de ce Cap, il a une Baie assez large, que j'ai nommée *Baie Cumberland*. En plusieurs endroits du fond de cette Baie, ainsi que dans quelques autres Baies de moindre étendue qui gissent entre le Cap Saunders, & la Baie de Possession, il y avait de grandes traînées de neige glacée, ou de glace solide.

L'aspect de la terre est à-peu-près le même par-tout : les montagnes extrêmement élevées au Sud, se partagent en une quantité innombrable de pointes ou de fleches, pareilles aux flammes d'un grand feu.

Cook.

Le 19, au lever du Soleil, nous découvrîmes une nouvelle terre restante au Sud-Est-demi-Est: elle se montra d'abord en une seule colline, pareille à un pain de sucre; quelque temps après, d'autres cantons détachés parurent au-dessus de l'horizon, près de la colline. A midi, la latitude observée fut de 54 degrés 42 minutes 30 secondes Sud: nous avions le Cap Charlotte au Nord 38 degrés Ouest à quatre lieues, & l'Isle Cooper au Sud 31 degrés Ouest. Dans cette position, un rocher caché, qui gît en travers de la Baie Sandwich, à cinq milles de la terre, nous restait à l'Ouest-demi-Nord. A un mille & près de ce rocher, il y avait plusieurs brisans. L'après-midi, nous vîmes une chaîne de montagnes derriere la Baie Sandwich; leurs sommets glacés s'élevaient au-dessus des nuages.

A deux heures du matin du 20, nous fîmes de la voile au Sud-Ouest, autour de l'Isle Cooper. C'est un rocher d'une hauteur considérable, d'environ cinq milles de tour, & situé à un mille de la grande terre. A cette Isle, la côte de la grande terre prend une direction Sud-Ouest, l'espace de quatre ou cinq lieues jusqu'à une pointe, que j'appellai Cap *Disappointment :* en travers de ce Cap, il y a trois petites Isles, dont la plus méridionale est verte, basse & plate, & gît à une lieue de la côte.

Cook.

Comme nous avancions au Sud-Ouest, la côte s'ouvrit en travers de cette pointe, dans la direction du Nord 60 degrés Ouest, & à neuf lieues au-delà : c'était une Isle entierement détachée de la grande terre, elle fut appellée Isle *Pickersgill*, du nom de mon troisieme Lieutenant : bientôt une pointe de la grande terre, au-delà de cette Isle, se montra dans la direction du Nord 55 degrés Ouest, qui portait le bord de la côte exactement au point où nous l'avions vu, & où nous en avions pris le relevement, le premier jour que nous l'apperçûmes. Il nous fut démontré par-là que cette terre, que nous avions jugé comme faisant partie d'un grand continent, n'est qu'une Isle de soixante-dix lieues de tour.

Qui aurait jamais pensé qu'une terre aussi peu étendue que celle-ci, située entre le cinquante-quatrieme & le cinquante-cinquieme parallèles, fut, au milieu de l'été, couverte, presque en entier, à plusieurs brasses de profondeur, d'une neige glacée, & sur-tout dans sa partie du Sud-Ouest? Les flancs eux-mêmes & les sommets escarpés des hautes montagnes, étaient enfermés par la neige & la glace; mais la quantité qui se trouva dans les vallées est incroyable, &, au fond des Baies, la côte aboutissait à une muraille de glace, d'une élévation considérable. Sans doute il se forme ici, pendant l'hiver, beaucoup de glaces, qui, au

printemps, se détachent & se dispersent sur la mer; mais cette Isle ne peut pas produire la dix millieme partie de celle que nous vîmes; de sorte qu'il doit y avoir d'autres terres, où la glace se forme en pleine mer. Ces réflexions m'ont conduit à penser que la terre, vue la veille, appartenait peut-être à une côte étendue: j'espérais donc toujours découvrir un continent. Il faut avouer que je ne fus pas beaucoup affligé, en reconnaissant que je me trompais. Cook.

Je donnai à cette terre le nom d'Isle de *Géorgie*, en honneur de S. M. Georges III: elle gît entre 53 degrés 57 minutes & 54 degrés 57 minutes de latitude Sud, & entre 38 degrés 13 minutes & 35 degrés 34 minutes de longitude Ouest: elle s'étend au Sud-Est-quart-Est & au Nord-Ouest-quart-Ouest; elle a trente & une lieues de long dans cette direction, & sa plus grande largeur est d'environ dix. Elle paraît remplie de Baies & de Havres, sur-tout au côté du Nord-Est; mais la prodigieuse quantité de glaces doit la rendre inaccessible, la plus grande partie de l'année, ou du moins il doit être dangereux d'y mouiller, à cause de la dissolution des rochers de glace. Il faut remarquer que, sur toute la côte, nous ne vîmes pas une riviere, ou un courent d'eau douce. Il est très-pobable que les sources y tarissent quelquefois, & que l'intérieur étant fort

Cook.

élevé, ne jouit jamais d'aſſez de chaleur pour fondre toute la neige qui ſerait néceſſaire à la formation d'une riviere ou d'un courant d'eau. La côte ſeule reçoit une chaleur ſuffiſante pour fondre la neige, & cela arrive ſeulement ſur la partie Nord-Eſt; car l'autre ſe trouvant expoſée aux vents froids du Sud, eſt un peu privée des rayons du Soleil, par la hauteur extraordinaire des montagnes. J'avais ſuppoſé que Bouvet ne découvrit que de grandes Iſles de glace, dans la perſuaſion que la côte d'une terre, ſituée par 54 degrés de latitude, ne pouvait pas, au milieu de l'été, être entierement couverte de neige; mais, après avoir vu celle-ci, je n'eus plus de doute ſur l'exiſtence du Cap de la Circonciſion, & je crus que je rencontrerais plus de terre que je ne pourrais en reconnaître: c'eſt avec ces idées que je quittai la côte, & je dirigeai ma route à l'Eſt-Sud-Eſt, vers celle que nous avions vue la veille.

On a ſuppoſé, obſerve M. Forſter, que toutes les parties de ce globe, même celles qui ſont les plus affreuſes & les plus ſtériles, ſont propres à être habitées par des hommes. Avant d'aborder ſur cette Iſle de la Géorgie, nous n'étions pas éloignés d'adopter cette opinion, puiſque les roches ſauvages de la terre de Feu ſont peuplées; mais le climat de

Cook.

la terre de Feu eſt doux, en comparaiſon de celui de la Géorgie; car le thermomètre était ici d'au-moins dix degrés plus bas : l'extrémité Sud de l'Amérique a d'ailleurs l'avantage de produire aſſez d'arbriſſeaux & de bois, pour fournir aux beſoins des Naturels, qui peuvent ſe garantir de la rigueur du froid, & rendre, par la cuiſſon, leurs alimens plus ſains. Comme il n'y a aucun bois à la Nouvelle-Géorgie, ni rien de combuſtible qui puiſſe en tenir lieu, je crois qu'il ſerait impoſſible à une race d'hommes de s'y perpétuer, lors même qu'à la place de la ſtupidité des *Peſſerais*, ils auraient toute l'induſtrie des Européens. Les étés de cette nouvelle Iſle ſont très-froids : le thermomètre n'a jamais monté à plus de dix degrés au-deſſus du point de congélation, pendant notre ſéjour ſur la côte; &, quoique nous ayions lieu de croire que les hivers n'y ſont pas auſſi froids, en proportion, que dans notre hémiſphere, il eſt probable qu'il y a au-moins, entre les deux ſaiſons, une différence de vingt ou trente degrés: je penſe que cela ſuffirait pour tuer tout homme qui aurait ſurvécu aux rigueurs de l'été, ſur-tout s'il n'avait pas, contre la rigueur des élémens, d'autres préſervatifs que ceux que fournit le pays; mais, outre que la Géorgie auſtrale eſt inhabitable, elle ne parait pas contenir de productions qui puiſſent y attirer de temps-en-temps les vaiſſeaux

Cook.

Européens. Les veaux & les lions marins, dont la graisse est un objet de commerce, sont beaucoup plus nombreux sur les côtes désertes de l'Amérique Méridionale, des Isles Falkland & du Nouvel-An, & on les y prend avec bien moins de danger. Si nos pêches annuelles dépeuplent entierement l'Océan septentrional de baleines, peut-être qu'on recourra à l'autre hémisphere, où il y en a beaucoup; mais il semble qu'il serait peu nécessaire, pour cela, de s'avancer au Sud, jusqu'à la Nouvelle-Géorgie, puisque les Portugais & les Habitans de l'Amérique Nord en ont dernierement tué une grande quantité sur la côte d'Amérique, sans dépasser les Isles Falkland. Il est donc probable que si jamais la Géorgie Australe devient importante dans l'Histoire du monde, cette époque fort éloignée, n'arrivera peut-être que lorsque la côte des Patagons & la terre de Feu seront civilisées, comme l'Ecosse & la Suède.

Le 15 Janvier 1775, la Résolution quitta cette contrée; on cingla vers l'Est & bientôt les Isles & les glaces flottantes reparurent. Un temps brumeux, accompagné de neige & de pluie, rendait la navigation dangereuse & fatigante; on fut obligé de revirer à l'Ouest, ensuite au Nord-Est.

Tout l'équipage était épuisé. Nous n'avions pénétré, ajoute M. Forster, qu'à quelques mi-

nutes au-delà de 60 degrés Sud, lorſqu'on revira. La plupart des Matelots étaient attaqués de rhumatiſmes & de rhumes ; & quelques-uns avaient de temps-en-temps des maux de cœur, qui les faiſaient ſubitement tomber en défaillance. Le thermomètre ſe tint à 35 degrés dans ces hautes latitudes, & ce degré de froid, ainſi que les pluies de neige & les brumes humides, retardaient infiniment la convaleſcence des malades. Dès qu'on eut mis le Cap au Nord, chacun eſpéra que rien ne laſſerait plus notre patience. Nous nous trompions, comme on le verra tout-à-l'heure.

Continuant à cingler au Nord-Eſt, le 30, nous dépaſsâmes une des plus grandes Iſles de glace, que nous euſſions vu pendant le Voyage, & quelque-temps après nous en laiſsâmes dans l'arriere deux autres beaucoup plus petites.

A ſix heures du lendemain au matin, comme nous marchions Nord-Nord-Eſt, avec un vent de l'Oueſt, la brume s'éclaircit heureuſement un peu, & nous découvrîmes terre à trois ou quatre milles à l'avant. Sur cela, dit M. Cook, je ſerrai le vent au Nord ; mais, trouvant que nous ne pouvions pas la doubler ſur ce bord, je revirai bientôt par cent ſoixante-quinze braſſes à trois milles de la côte & à environ une demi-lieue de quelques briſans. Le Ciel s'éclaircit encore da-

Cook.

vantage, & nous vîmes assez bien la terre. Nous reconnûmes que c'étaient trois Islots de roche, d'une hauteur considérable, noirs, caverneux, & perpendiculaires, habités par des troupes de nigauds, & battus par des houlles terribles : des brouillards épais voilaient la partie supérieure des montagnes. Le plus extérieur des Islots, se terminait en un pic élevé, pareil à un pain de sucre, & il fut appellé Pic de *Freeze-Land*, du nom de celui qui la découvrit le premier. Tout le monde crut que la hauteur perpendiculaire de ce Pic, n'était gueres moins de deux milles. Notre latitude était de 59 degrés Sud, & notre longitude de 27 degrés Ouest. Derriere & à l'Est de ce Pic, se montrait une côte élevée, dont les sommets couverts de neige, se voyaient au-dessus des nuages; je la nommai Cap *Bristol*. Nous appercevions dans le même-temps au Sud-Ouest un quart Sud, une autre côte élevée, & à midi, celle-ci se prolongeait du Sud-Est au Sud-Sud-Ouest, de quatre à huit lieues de distance : la latitude observée fut de 59 degrés 13 minutes 30 secondes Sud, & la longitude 27 degrés 45 minutes Ouest. J'appellai cette terre *Thulé-Australe*, parce que c'est la terre la plus méridionale, qu'on ait encore découverte : elle présente une surface très-haute, & elle est par-tout couverte de neige. Quelques personnes de l'équipage

Thulé-Australe.

page crurent voir terre, dans l'espace qui est entre Thulé & le Cap Bristol : il est plus que probable que ces deux terres sont liées, & que cet intervalle est une Baie profonde, que j'ai appellée Baie *Forster*. Cook.

A une heure, comme nous ne pouvions pas doubler Thulé, nous revirâmes pour porter au Nord, &, à quatre heures, le pic de Freeze-Land nous restait à l'Est à trois ou quatre lieues. Bientôt après, il n'y eut que peu de vent, & nous fûmes abandonnés à la merci d'une grosse houle de l'Ouest, qui portait directement sur la côte.

Le sommet des hautes montagnes étant enveloppé de brouillards, & les flancs d'une neige, qui se prolongeait jusqu'au bord de l'eau, il aurait été difficile de prononcer si nous voyions une terre ou une Isle de glace, sans les rochers creux qui nous offrirent l'aspect de leurs cavernes noires.

Nous sondâmes, mais une ligne de deux cens brasses ne rapporta point de fond. A huit heures le temps, qui avait été très-brumeux, s'éclaircissant, nous vîmes le Cap Bristol qui nous restait, Est-Sud-Est, & qui se terminait en une pointe au Nord, au-delà de laquelle nous ne pouvions pas appercevoir de terre. Cette découverte nous délivra de la crainte d'être portés par la houle,

Cook.

ſur la plus affreuſe côte-du monde, & nous continuâmes à marcher au Nord, toute la nuit, avec une briſe légere de l'Oueſt.

Le premier de Février, à quatre heures du matin, nous découvrîmes une nouvelle côte, qui, à ſix heures, nous reſtait au Nord 60 degrés Eſt : nous reconnûmes enſuite que c'était un promontoire, que je nommai *Cap Montagu*, & à ſept ou huit lieues au Nord du Cap Briſtol. La terre ſe montrait, d'eſpace en eſpace, entre ces deux Caps ; ce qui me fit conclure que toutes ces côtes ſont liées. Je fus fâché de ne pouvoir pas déterminer ce point avec plus de certitude ; mais la prudence ne me permettait pas de me haſarder près d'une côte ſujette à des brumes épaiſſes, où il n'y avait pas de mouillage, où chaque port était bloqué & rempli de glace, & tout le pays, depuis le ſommet des montagnes, juſqu'au bord des rochers qui terminent la côte, couvert, à pluſieurs braſſes de profondeur, d'une neige éternelle. Les rochers indiquaient ſeuls qu'il y avait de la terre au-deſſous.

Pluſieurs grandes Iſles de glace paraiſſaient ſur la côte ; l'une d'elles attira mon attention : ſa hauteur & ſon contour étaient d'une étendue conſidérable ; elle avait une ſurface plate & des côtes perpendiculaires, ſur leſquelles les vagues de la mer n'avaient fait aucune impreſſion, par où je

Cook.

jugeai qu'elle n'était pas détachée depuis long-temps de terre, & qu'elle était peut-être sortie tard de quelque baie sur la côte où elle s'était formée.

A midi, nous étions Est & Ouest de la partie septentrionale du Cap Montagu, éloigné d'environ cinq lieues, & le pic Freeze-Land nous restait à douze lieues : la latitude observée fut de 58 degrés 25 minutes Sud. A deux heures de l'après-midi, comme nous portions au Nord, nous vîmes une terre au Nord 25 minutes Est, à quatorze lieues de distance. Nous avions alors le Cap Montagu au Sud 66 degrés Est; à huit heures, nous l'eûmes au Sud 40 degrés Est; le Cap Bristol au Sud, un quart Sud-Est. La nouvelle terre s'étendait du Nord 40 degrés, à 52 degrés Est, & nous crûmes en voir une autre plus à l'Est, & derriere celle-ci.

Après avoir gouverné au Nord toute la nuit, à six heures du lendemain, au matin, nous apperçûmes une nouvelle terre, qui nous restait au Nord 12 degrés Est, à environ dix lieues : elle se montrait en deux mondrains, qui ne faisaient que sortir au-dessus de l'horizon; mais nous la perdîmes bientôt de vue; &, ayant gagné une brise fraîche du Nord-Nord-Est, je marchai sur la terre la plus septentrionale qui avait frappé nos regards la veille, & qui nous

Cook.

reſtait alors à l'Eſt-Sud-Eſt : nous l'amenâmes à environ dix heures ; mais nous ne pûmes pas la doubler, & nous fûmes obligés de revirer à trois milles de la côte, qui s'étendait de l'Eſt un quart Sud-Eſt au Sud Eſt, & qui reſſemblait beaucoup à une Iſle d'environ huit ou dix lieues de tour. Elle préſente une ſurface d'une hauteur conſidérable, dont le ſommet ſe perdait dans les nuages.

Nous en approchâmes pluſieurs fois, & nous obſervâmes une pente ou greve plate, qui ſe prolongeait au Nord, & qui était remplie de rochers empilés dans tout le déſordre du cahos. Cette côte ſemblait privée, même des animaux amphibies qui habitent la Géorgie auſtrale.

Comme toutes les terres voiſines, elle était couverte d'une nappe de neige ou de glace, excepté ſur une pointe avancée au côté ſeptentrional, & ſur deux collines qu'on appercevait au-delà de cette pointe, & qui étaient probablement deux Iſles : ces cantons paraiſſaient revêtus d'un verd gazon. Quelques grandes Iſles de glace, giſſaient au Nord-Eſt, & d'autres au Sud.

Ayant porté au large juſqu'à midi, je revirai ſur la terre, afin de reconnaître ſi c'était une Iſle. Le ciel, devenu très-nébuleux, ſe chargea enfin d'une brume épaiſſe, qui arrêta cette dé-

Cook.

couverte : il était dangereux de porter sur la côte ; de sorte qu'après avoir couru vers le rivage, le même espace que nous avions couru au large, je revirai de bord, & je mis le Cap au Nord-Ouest, sur la terre que nous avions vue le matin, & qui était encore à une distance considérable. Ainsi, nous fûmes obligés d'abandonner l'autre, supposant que c'était une Isle que j'ai appellée Isle *Saunders*. Elle gît par 57 degrés 49 minutes de latitude Sud, & 26 degrés 44 minutes de longitude Ouest, &, au Nord, à treize lieues du Cap Montagu.

A six heures du soir, le vent sautant à l'Ouest, nous revirâmes, pour mettre le Cap au Nord ; &, à huit heures, la brume s'éclaircissant, nous eûmes vue de l'Isle Saunders, qui s'étendait du Sud-Est un quart Sud, à l'Est-Sud-Est. Nous ignorions toujours si c'est une Isle, car on voyait alors dans l'Est un quart Sud-Est, une terre qui peut être liée avec celle-ci, ou qui en est séparée ; c'était peut-être aussi la même que nous avions vue le soir de la veille. Quoi qu'il en soit, il était nécessaire d'examiner la terre au Nord, avant d'avancer plus loin à l'Est. Je portai donc au Nord. Le 3, nous apperçûmes la terre que nous cherchions, & que nous reconnûmes ensuite pour être deux Isles. Je les appellai, Isles de la *Chandeleur*, à cause du jour où on les a

Cook. découvertes : elles gissent par 57 degrés 11 minutes de latitude Sud, & 27 degrés 6 minutes de longitude Ouest : elles ne sont pas d'une grande étendue, mais d'une élévation considérable, & une neige en couvrait par-tout la surface. Nous apperçûmes un petit rocher entr'elles ; & peut-être qu'il y en a plusieurs autres, car le temps était si brumeux, que nous perdîmes bientôt ces Isles de vue, & nous ne les revîmes pas jusqu'à midi : elles nous restaient alors à l'Ouest, à la distance de trois ou quatre lieues.

Comme le vent tournait au Sud, nous fûmes obligés de cingler au Nord-Est : pendant cette route, nous rencontrâmes plusieurs grandes Isles de glace, de glaces flottantes, & beaucoup de penguins. A minuit, nous atteignîmes tout-à-coup des vagues d'une eau extraordinairement blanche, qui alarmerent tellement l'Officier de quart, qu'il revira de bord sur-le-champ. Quelques personnes crurent que c'était un radeau de glace ; d'autres que c'était un bas-fond ; mais on reconnut ensuite que c'était un banc de poissons.

Nous portâmes au Sud jusqu'à deux heures du lendemain au matin, que nous reprîmes notre route à l'Est avec une brise foible du Sud-Sud-Est, qui ayant fini par un calme à six heures, me fournit l'occasion de mettre une chaloupe en mer,

pour voir s'il n'y avait pas de courant : on reconnut qu'il n'y en avait point. Quelques baleines jouaient autour de nous, & une grande quantité de penguins nous environnaient : nous tuâmes quelques-uns de ces oiseaux : ils étaient de la même espèce que nous avions vue auparavant au milieu des glaces, & différens de ceux de la terre des Etats & de l'Isle de la Géorgie. Il est à remarquer que nous n'avions pas vu un veau marin depuis notre départ de cette côte. A midi, nous étions, par 56 degrés 44 minutes de latitude Sud & 25 degrés 33 minutes de longitude Ouest. Nous atteignîmes alors une brise de l'Est, avec laquelle nous marchâmes au Sud dans la vue de gagner la côte que nous avions quittée ; mais, à huit heures, le vent sauta au Sud, & il fallut revirer de bord & porter à l'Est : pendant cette route, nous rencontrâmes des Isles & des glaces flottantes : le temps était toujours brumeux, accompagné de neige & de pluie.

Aucun penguin ne frappa nos regards le 5, ce qui me fit conjecturer que nous laissions la Terre derriere nous, & que nous avions déjà vu son extrémité septentrionale. A midi, nous étions par 57 degrés 8 minutes de latitude Sud & 23 degrés 34 minutes de longitude Ouest, à 3 degrés de longitude à l'Est de l'Isle Saunders. L'après-midi, le vent sauta à l'Ouest ; ce qui nous mit en état

Cook.

de forcer de voiles au Sud, & d'atteindre le parallèle de la Terre, si elle courait à l'Est : je voulais l'attaquer de nouveau.

Nous fîmes route au Sud & au Sud-Est jusqu'au lendemain, à midi : étant alors par 58 degrés 15 minutes de latitude Sud, & 21 degrés 34 minutes de longitude Ouest : ne voyant ni terre, ni rien qui en annonçât, je conclus que celle que nous avions apperçue, & que j'ai nommée *Terre de Sandwich*, est un grouppe d'Isles, ou une pointe de continent ; car je crois fermement qu'il y a près du Pole une étendue de terre, où se forment la plupart des glaces répandues sur ce vaste Océan Méridional ; il me paraît probable aussi qu'elles se prolongent plus loin, au Nord, vis-à-vis l'Océan Atlantique austral, & vis-à-vis la Mer de l'Inde, parce que nous y en avons toujours trouvé plus au Nord que par-tout ailleurs ; & je crois que cela ne serait pas, s'il n'y avait point de terre au Sud ; je veux dire, s'il n'y avait pas de terre d'une étendue considérable : car, en supposant qu'il n'existe point de pareilles terres, & que la glace peut se former sans elles, il s'ensuivra que le froid doit être par-tout à-peu-près égal autour du Pole, jusqu'au soixante-dix ou soixantieme parallèle, ou assez loin pour être au-delà de l'influence d'aucun des continens connus ; par conséquent nous devions voir de la

Cook.

glace par-tout ſous le même parallèle, ou aux environs ; &, cependant nous avions trouvé le contraire. Très-peu de vaiſſeaux ont rencontré de la glace en doublant le Cap de Horn ; &, nous en avons vu très-peu au-deſſus du ſoixantieme degré de latitude, dans l'Océan Pacifique-Auſtral ; au lieu que dans cet Océan, entre le Méridien de 40 degrés Oueſt, & le 50 ou 60 degrés Eſt, nous en avons rencontré au Nord juſqu'au 51 degrés. Bouvet en a rencontré par 48 degrés, & d'autres en ont vu dans une latitude beaucoup plus baſſe ; j'avoue cependant que la plus grande partie de ce continent auſtral (en ſuppoſant qu'il y en a un), doit être en-dedans du Cercle Polaire, où la mer eſt ſi remplie de glaces, qu'elle devient inabordable. Le danger qu'on court à reconnaître une côte, dans ces mers inconnues & glacées, eſt ſi grand, que j'oſe dire que perſonne ne ſe haſarda à aller plus loin que moi, & que les terres qui peuvent être au Sud, ne ſeront jamais reconnues : il faut affronter les brumes épaiſſes, les ondées de neige, le froid aigu, & tout ce qui peut rendre la Navigation dangereuſe : l'aſpect des côtes plus horribles qu'on ne peut l'imaginer, accroît encore ces difficultés. Ce Pays eſt condamné par la Nature, à ne jamais ſentir la chaleur des rayons du Soleil ; mais à reſter enſeveli dans des neiges & des glaces éter-

Cook.

nelles. Les Ports qu'il peut y avoir, sont sûrement remplis de neiges glacés d'une grande profondeur; mais si quelqu'un était assez ouvert pour y admettre un vaisseau, le bâtiment courrerait risque d'y rester attaché pour jamais, ou d'en sortir au milieu d'une Isle de glace ? les Isles & les radeaux qui sont sur la côte, les gros morceaux de glace qui tombent dans le Port, ou de lourdes & pesantes ondées de neige, accompagnées d'une gelée vive, seraient également funestes.

Après une explication pareille à celle-ci, le Lecteur ne doit pas s'attendre à me trouver désormais dans une latitude plus avancée au Sud: j'avais cependant grande envie d'approcher davantage du Pole; mais il aurait été imprudent de risquer de faire perdre au Public toutes les découvertes de cette expédition, en découvrant & reconnaissant une côte, dont les relevemens ne seraient d'aucune utilité, ni à la Navigation, ni à la Géographie, ni à aucune autre Science. Il nous restait encore à vérifier la découverte qu'on disait avoir été faite par Bouvet : d'ailleurs nous n'étions pas en état d'entreprendre de longues campagnes, & quand le vaisseau aurait été bien équipé & bien pourvu, nous manquions de temps. Les 60 grands tonneaux de sourkrout qu'on avait mis à bord étaient entiérement consommés; tout

le monde éprouvait un mal-aise de cette privation. Cook.

Je me déterminai donc à changer de route, & à mettre le Cap à l'Est avec un vent très-fort du Nord, accompagné de neige, qui tombait en gros floccons. La quantité qui remplissait nos voiles était si grande, que nous étions souvent obligés de jeter le vaisseau dans le milieu du vent pour les en débarrasser : sans cette précaution, la voilure, ni le bâtiment n'auraient pu en supporter le poids.

Le 16 Mars, à la pointe du jour, nous vîmes enfin deux vaisseaux, dont l'un portait pavillon Hollandais, il était à environ deux lieues ; mais nous desirions trop avidement des nouvelles d'Europe, pour faire attention à cette distance.

Le 18, je fis mettre la chaloupe en mer, & à une heure après midi elle revint nous dire que ce vaisseau arrivait de Bengale. Le Capitaine, M. Bosch eut la bonté de nous offrir du sucre, de l'arrack, & tout ce qu'il avait d'épargne : des Matelots Anglais, qui se trouvaient à bord de ce bâtiment, apprirent à nos gens que l'Aventure était arrivée au Cap de Bonne-Espérance, une année auparavant, & que l'Equipage d'une de ses chaloupes avait été massacré & mangé par les Habitans de la Nouvelle-Zélande ; le lendemain, le second vaisseau vint à nous, il était Anglais, il nous donna du thé, des provisions fraîches &

Cook.

de vieilles gazettes, qui eurent à nos yeux le mérite de la nouveauté.

Le 22 Mars 1775, qui était pour nous le Mercredi; mais, pour les Habitans du Cap, le Mardi 21, nous jetâmes l'ancre dans la Baie de la Table où mouillaient plusieurs vaisseaux Hollandais, quelques Français, & la *Cerès*, Capitaine Newte, bâtiment Anglais de la Compagnie des Indes, venant de Chine, & allant directement en Angleterre, j'envoyai par le Capitaine, à l'Amirauté, une copie de mon Journal, avec des Cartes & des Dessins.

Tandis qu'on arrangeait l'ancre, je dépêchai un Officier au Gouverneur, pour l'informer de notre arrivée, & lui demander les munitions & les rafraîchissemens dont nous avions besoin : il les accorda avec empressement. Dès que l'Officier fut de retour, nous saluâmes la garnison de treize coups de canos; & à l'instant on nous rendit ce salut par un égal nombre de coups.

J'appris alors que l'Aventure avait relâché au Cap, en retournant en Angleterre, & j'y trouvai une Lettre du Capitaine Furneaux, qui m'avertissait de la perte de sa chaloupe, & de dix de ses meilleurs hommes, dans le Canal de la Reine-Charlotte; voici la relation qu'il en donne.

Sur la fin de notre séjour à la Nouvelle-Zélande, les Insulaires se rendirent à bord comme au-

paravant ; ils nous vendirent du poiſſon, des armes & des outils de leur fabrique, pour des clous, &c. : ils paraiſſaient très-bien diſpoſés en notre faveur : cependant ils vinrent deux fois à nos tentes, au milieu de la nuit, dans l'intention de nous voler ; mais on les découvrit, avant qu'ils ſe fuſſent emparés de rien.

Cook.

Le 17 de Décembre 1773, après avoir achevé l'eau & le bois dont nous avions beſoin, & tout diſpoſé pour un appareilllage, le grand canot alla cueillir des plantes comeſtibles : je chargeai M. Rowe, Officier de Poupe, de commander ce petit équipage, & je lui ordonnai de revenir le ſoir, parce que je voulais mettre à la voile le lendemain, mais le bateau ne revenant pas le même ſoir, ni le lendemain, au matin, je commençai à avoir beaucoup d'inquiétude ; j'envoyai après M. Rowe & ſes camarades la chaloupe, ſous le ſecond Lieutenant, M. Burney, avec des Matelots, & dix Soldats de Marine. Je chargeai M. Burney de bien examiner la Baie orientale, & enſuite de ſe rendre à l'anſe de l'herbe, lieu où M. Rowe avait dû aller, & s'il n'y trouvait aucun veſtige du grand canot, de remonter le Canal, & de s'en revenir le long de la côte Oueſt. Comme M. Rowe était parti du vaiſſeau fort empreſſé, & une heure avant le temps fixé, j'étais perſuadé que ſa curioſité l'avait conduit dans

Cook.

la Baie orientale, où perſonne de l'équipage n'avait jamais été, ou bien que quelque accident était arrivé au canot, qu'il avait été emporté à la dérive, par la négligence de celui qui le gouvernait, ou qu'il s'était briſé au milieu des rochers : voilà ce que penſaient, avec moi, les Officiers & les Matelots; &, d'après cette ſuppoſition, l'aide du charpentier s'embarqua ſur la longue chaloupe, & prit quelques feuilles de fer blanc. Je ne ſoupçonnais pas même que nos gens puſſent avoir été attaqués par les Naturels; car nos chaloupes avaient ſouvent été beaucoup plus haut, avec moins de monde. Je reconnus bientôt combien je me trompais; M. Burney de retour, à onze heures le même ſoir, nous raconta ce qui ſuit :

« Ayant doublé l'Iſle Longue, en-dedans de » la pointe longue, j'examinai chaque anſe à » bas-bord ſur ma route, je regardai ſoigneuſe» ment tout autour, avec une lunette que j'a» vais priſe pour cela; à une heure & demie, » nous nous arrêtâmes à une greve ſur le côté » gauche, qui ſe prolongeait vers le haut de la » Baie orientale, pour y cuire quelques alimens; » car nous n'avions emporté que de la viande » crûe. Durant cette opération, je vis ſur la » côte oppoſée un Indien qui courait le long » du rivage, au fond de la Baie : notre viande

Cook.

» étant apprêtée, nous nous rembarquâmes sur » la chaloupe, & bientôt nous arrivâmes au fond, » où nous apperçûmes une bourgade Zélan- » daise.

» Comme nous nous approchions, quelques- » uns des Indiens descendirent sur les rochers, » & ils nous avertirent, par signes, de nous » en retourner; mais, voyant que nous ne fai- » sions aucune attention à eux, ils changerent » de ton. Nous y trouvâmes six grandes pirogues, » tirées sur la greve, la plupart doubles & beau- » coup de Naturels, quoiqu'il n'y en eût pas autant » qu'on aurait pu l'attendre du nombre des mai- » sons, & de la grosseur des pirogues; laissant » les Matelots pour garder la chaloupe, je des- » cendis à terre, avec le Caporal, & cinq Sol- » dats de Marine. J'examinai la plupart des habi- » tations; mais je n'y vis rien qui pût me donner » du soupçon. Trois ou quatre sentiers bien » battus conduisaient par les bois à plusieurs autres » Maisons; mais, les Insulaires continuant à » montrer, à notre égard, des dispositions ami- » cales, je crus inutile de pousser plus loin » nos recherches. En retournant à la greve, » un des Indiens apporta, près de nous, un » paquet d'*hepatoos*, (de longues piques); mais, » observant que je les examinais avec empresse- » ment, il les mit de côté, & se promena

Cook.

» sans paraitre prendre beaucoup d'intérêt à ses » armes. Quelques-uns de ses Compatriotes sem- » blerent effrayés, je donnai un miroir à un, » & un grand clou à un second. De cet endroit » la Baie courait, autant que j'ai pu le conjec- » turer, au Nord-Nord-Ouest, l'espace d'un bon » mille, & elle se terminait en une longue greve » sablonneuse. A l'aide de ma lunette, j'examinai » tous les environs; mais je ne vis, ni chaloupe, » ni pirogue, ni rien qui annonçât des Habitans. » Je me contentai de tirer des coups de fusil » comme j'avais fait dans toutes les anses que je » dépassai dans ma route.

» Je rangeai alors de près la côte orientale, » & j'arrivai à un autre établissement où les In- » diens nous inviterent à terre: je leur demandai » des nouvelles de la chaloupe; mais ils répondi- » rent qu'ils n'en savaient point. Ils semblaient » tous bien intentionnés, & ils nous vendirent » du poisson. Une heure après notre départ de » cette Place, je remarquai sur une petite greve, » jointe à l'anse de l'Herbe, une grande double » pirogue, qui venait d'y échouer, avec deux » hommes & un chien. Dès que les Naturels nous » apperçurent, ils sortirent de leurs pirogues & » s'enfuirent dans les Bois; j'espérais qu'on me » donnerait ici des nouvelles du Canot de M. Rowe. » Nous allâmes à terre, nous trouvâmes des » débris

» débris du canot, & des ſouliers, dont l'un fut » reconnu pour appartenir à M. Wood-Houſe, » un de nos Officiers de Poupe. L'un des Mate- » lots m'apporta en même-temps un morceau de » viande, croyant que c'était de la viande ſalée, » qu'avait emporté l'Equipage du Canot; mais, » en l'examinant & la ſentant, je trouvai qu'elle » était fraîche. M. Fannin, (le Maître d'Equi- » page) qui m'accompagnait, ſuppoſa que c'était » de la chair de chien; j'adoptai ſon opinion, » car j'ignorais encore que cette Peuplade fût » cannibale; mais la preuve la plus horrible & » la plus inconteſtable, nous en convainquit » bientôt. Cook.

» Nous ouvrîmes environ vingt paniers placés » ſur la greve, & fermés avec des cordages: les » uns étaient remplis de chair rôtie, & d'autres » de racines de fougere, qui ſervent aux Natu- » rels de pain. En continuant nos recherches, » nous trouvâmes un plus grand nombre de ſou- » liers, & une main que nous reconnûmes, ſur » le-champ, pour celle de Thomas Hill, parce » qu'elle repréſentait les lettres *T. H.* tatouées, » à la maniere des Taïtiens. Nous remontâmes » auſſi les bois un peu loin; mais nous n'apperçû- » mes rien autre choſe. En deſcendant nous dé- » couvrîmes un eſpace rond, couvert nouvelle- » ment de terre, d'environ quatre pieds de dia-

Cook.

» mètre, où quelque chose avait été enterrée. » Comme nous n'avions point de bêche, nous » nous mîmes à creuser avec un coutelas, & sur » ces entrefaites, je lançai en mer la pirogue des » Zélandais, dans le dessein de la détruire; mais, » voyant beaucoup de fumée qui s'élevait par- » dessus la colline la plus proche, je fis rentrer » tout le monde à bord de la chaloupe, & je me » hâtai de profiter du temps qui me restait avant » le coucher du Soleil.

» A l'ouverture de la Baie voisine de celle de » l'Herbe, nous vîmes quatre pirogues, une sim- » ple & trois doubles, & sur le rivage, un grand » nombre d'Indiens, qui, à notre approche, se » retirerent sur une petite colline, tout près du » bord de l'eau, & d'où ils nous parlerent: il y » avait un grand feu au sommet de la haute Terre, » derriere les bois, & de-là jusqu'au bas de la col- » line, tout le terrain était rempli de Zélandais, » comme si c'eût été une foire: dès que nous ap- » prochâmes, je fis tirer un coup de Mousqueton » sur une des pirogues, car je les soupçonnais » pleines d'hommes cachés au fond: elles étaient » toutes à flot, cependant on ne voyait per- » sonne dedans. Les Sauvages sur la petite col- » line, pousserent toujours des cris vers nous, & » nous inviterent par signes à débarquer. Dès que » nous fûmes près de terre, nous déchargeâmes

» tous nos fusils. La premiere volée ne parut pas » les affecter beaucoup ; mais à la seconde, ils » grimperent au haut le plus vîte qu'ils purent : » quelques-uns d'eux hurlerent. Nous continuâmes » à tirer des coups de fusil, tant que nous ap- » perçûmes quelques-uns des Naturels à travers » les buissons. Parmi les Indiens, il y en eut deux » très-robustes, qui ne penserent à s'en aller que » lorsqu'ils furent abandonnés par tous leurs Com- » patriotes : ils se retirerent ensuite, avec beau- » coup de sens froid : leur fierté ne leur permettait » pas de courir. L'un d'eux cependant tomba, » &, après avoir resté étendu pendant quelque- » temps, il se traîna à quatre : l'autre échappa sans » paraitre blessé. Je débarquai ensuite avec les » Soldats de Marine, & M. Fannin sortit par- » derriere pour garder la chaloupe.

Cook.

» Sur la greve, il y avait deux paquets de » céleri, qu'avait cueilli M. Rowe, pour en » charger son canot. Une rame brisée était » fichée en terre, & les Naturels y avaient attaché » leurs pirogues, preuve que l'attaque s'était » passée ici. Je fis alors des recherches soigneuses » parderriere la greve, pour voir si notre canot » y était ; & bientôt une scène affreuse de car- » nage s'offrit à nos yeux, les têtes, les cœurs, » & les poumons de plusieurs de nos Gens, » étaient répandus sur le sable, & à peu de dis-

Cook.

» tance delà, les chiens en rongeaient les » entrailles.

» Tandis que nous contemplions ces déplo» rables restes sans pouvoir nous en séparer, » M. Fannin nous héla, pour nous avertir qu'il » voyait les Sauvages se rassembler dans les bois; » nous retournâmes sur-le-champ à la chaloupe, & » traînant avec nous les pirogues des Indiens, nous » en détruisîmes trois. Sur ces entrefaites, le feu » du sommet de la colline disparut : nous en» tendions les Indiens parlant fort haut dans les » bois; je crois qu'ils se disputaient pour savoir » s'ils nous attaqueraient, & s'ils essayeraient de » reprendre leurs pirogues. Comme il se faisait » tard, je descendis de nouveau à terre, & je » regardai encore une fois derriere la greve, » afin de voir si le canot du malheureux M. Rowe, » avait été traîné dans les buissons; mais, comme » je ne l'apperçus point, je me mis en route pour » le vaisseau : toutes nos forces auraient à peine » suffi pour monter la colline, & c'eût été une » témérité folle, de nous hasarder dans l'intérieur » du pays, avec la moitié du monde que j'avais, » car il fallait en laisser une moitié pour garder » la chaloupe.

» En débouquant la partie supérieure du Canal, » nous découvrîmes un très-grand feu, environ » trois ou quatre milles plus haut; il formait

Cook.

» un oval complet : il s'étendait du sommet de » la colline, presqu'au bord de l'eau, & il entou- » rait d'une espèce de haie enflammée, l'espace » du milieu. Je consultai M. Fannin, & nous » fûmes tous les deux d'avis que nous ne pouvions » espérer que la triste satisfaction de tuer quelques » Sauvages de plus. En laissant l'Anse de l'Herbe, » nous avions tous tiré vers l'endroit où parlaient » les Indiens ; mais, comme nos armes étaient » humides, les fusils ne partirent pas. Ce qu'il » y a de pis, la pluie commença à tomber, » nos munitions étaient plus qu'à moitié consom- » mées, & nous laissions six grandes pirogues » derriere nous à un endroit. Avec tant de dé- » savantages, je ne crus pas devoir m'avancer » plus loin, uniquement pour goûter le plaisir » de la vengeance.

» Passant entre deux Isles rondes, situées au » Sud de la Baie orientale, nous crûmes entendre » quelqu'un qui nous appelait : on cessa de ramer, » & nous écoutâmes ; mais aucun bruit ne frappa » nos oreilles. Il est probable que M. Rowe, » & tous ses camarades, furent tués sur-le- » champ. »

Les malheureux, qui furent ainsi massacrés, étaient M. Rowe, M. Wood-house, François Murphy, Quartier-Maître ; Guillaume Facey, Thomas Hill, Michel Bell & Edouard Jones,

Cook.

Jean Cavenaug, Thomas Milton & Jacques Sevilley, Valet du Capitaine. La plupart étaient au nombre des meilleurs Matelots, très-robuſtes & d'une bonne ſanté. M. Burney rapporta à bord deux mains; l'une de M. Rowe, qu'on reconnut par une cicatrice, l'autre de Thomas Hill, comme on l'a déjà dit; & la tête de Jacques Sevilley. On les enveloppa dans un hamak, & on les jeta à la mer avec aſſez de leſt & de boulets de canon, pour les faire tomber au fond. M. Burney ne retrouva point d'armes, & ſeulement des lambeaux d'une paire de culottes, un habit & ſix ſouliers.

On ſe figure aiſément combien les détails de ce malheur durent affecter les gens de l'équipage du Capitaine Cook. Il ne ſéjourna au Cap de Bonne-Eſpérance que le temps néceſſaire pour ſe réparer. La Réſolution remit à la voile le 27 Mars, toucha le 16 Mai à l'Iſle Sainte Hélène, elle arriva le 28 à l'Iſle de l'Aſcenſion, le 9 Juin à l'Iſle de Fernando, le 14 Juillet à Fayal, l'une des Açores, & le 29 à Portſmouth, après une navigation de trois ans & dix-huit jours.

Tel a été le ſecond Voyage entrepris pour la découverte d'un Continent Auſtral, par un homme auſſi heureux qu'intrépide, auſſi humain qu'éclairé, auſſi digne de l'admiration & de la

reconnaiſſance des ſiécles, que les Gama, les Cortez & les Colomb. En effet, que ne lui doivent point la Géographie, la Navigation, l'Hiſtoire Naturelle, & même la Philoſophie morale ? Outre la multitude d'obſervations intéreſſantes dont il nous a enrichi, cet homme a tâché d'introduire encore pluſieurs races d'animaux utiles, ainſi que nos graines nutritives; dans les régions diverſes qu'il a parcourues: & ſi l'intelligence des Inſulaires ſeconde ſes deſſeins; on trouvera déſormais, en abondance, de bons légumes à la Nouvelle-Zélande, des cochons à la Nouvelle-Calédonie, des chiens & des chèvres aux Iſles de la Société.

Cook.

A peine M. Cook fut-il de retour en Angleterre qu'on lui propoſa d'entreprendre une nouvelle expédition plus difficile que les deux précédentes; il s'en chargea avec le même zèle, & s'eſt remis en mer avant même d'avoir pu jouir de la gloire que lui promettait la publication du Voyage mémorable qu'on vient de retracer. Il doit faire la recherche d'une nouvelle route qui conduiſe à la Chine ſans doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & ſans traverſer la Zône-Torride, ſi nuiſible aux Marins de nos climats tempérés. La Baie d'Hudſon, & les côtes du Kamſchatka ſemblent être les deux points principaux vers leſquels il dirigera les efforts de ſon génie, après qu'il aura parcouru

Cook. une seconde fois les Terres Australes, où l'on soupçonne encore quelque chose à découvrir. Depuis le commencement de l'année 1777 qu'il a relâché au Cap de Bonne-Espérance, jusqu'au moment actuel (Décembre 1779) on n'a rien appris sur le sort de son équipage.

On se rappellera, sans doute avec intérêt, que le Ministere de la Marine Française, craignant que les malheurs de la guerre présente ne s'étendissent jusqu'à ce Navigateur, & regardant, comme un objet sacré, le vaisseau qu'il commande, a fait publier, dans nos Amirautés, l'ordre de respecter son pavillon, & de lui fournir les secours dont il pourrait avoir besoin : faveur non moins honorable pour le Monarque qui l'accorde, que pour l'Etranger qui en est l'objet.

Pour ne laisser rien à desirer sur ce Voyage du Capitaine Cook, on va rassembler ici les principales Observations publiées, dans un Ouvrage particulier, par M. Forster le Pere : ce sont des résultats généraux de Physique & d'Histoire Naturelle : on peut les regarder comme une récapitulation de tous les Voyages autour du Monde, ou comme des conséquences qui en découlent immédiatement.

Des Isles.

Toutes les Isles, que nous avons vues pendant

notre Voyage, sont situées en-dedans du Tropique, ou dans les Zones tempérées. Les Isles du Tropique peuvent se diviser en hautes & basses. Cook.

Les hautes Isles du Tropique sont, ou environnées par des récifs, & ont des plaines, près de la côte de la mer, où elles sont sans récifs; *Taïti*, toutes les Isles *de la Société* & *Maatéa*, les Isles plus élevées *des Amis*, telles que *Amsterdam*, *Middelburgh*, *Anamocka*, l'Isle *de la Tortue*, & *la Nouvelle-Calédonie*, sont de la premiere espèce.

Parmi les hautes Isles du Tropique, sans récifs, je compte les *Marquises* & toutes les *Nouvelles-Hébrides*, ainsi que *l'Isle Sauvage*, & *Tofooa*, & *Oghao*, deux des Isles *des Amis*.

Les Isles Basses que nous connaissons un peu, sont celles de la *Chaîne*, & les autres Isles, qui peut-être ont été vues par M. de Bougainville; *Tethuroa*, *Tiouкéa*, les *Isles de Pallifer*, *Tupai*, *Moopehea*, les *Isles d'Howe*, &c. les Isles de *Palmerston*, ainsi qu'*Immer*, l'une des *Nouvelles-Hébrides*, & l'Archipel des Isles Basses des Amis.

La nature de ces Isles varie tellement qu'au premier coup-d'œil on est frappé d'une différence essentielle. Les basses sont communément des bancs de corail étroits, qui renferment au milieu une espèce de lagune, & qui ont çà & là, de petits cantons sablonneux, un peu élevé au-dessus de la

Cook.

marque de la marée haute, ſur leſquels croiſſent des cocotiers, & quelques autres plantes : le reſte du banc de corail eſt ſi bas, que la mer le couvre ſouvent à la marée haute, & de temps-en-temps, à la marée baſſe. Pluſieurs des grandes Iſles de cette eſpèce ſont habitées: les Inſulaires des hautes Iſles voiſines vont, par intervalles, pêcher, tuer des oiſeaux & chaſſer à la tortue, ſur quelques-unes des autres, & pluſieurs ſont toujours inhabitées, quoiqu'elles ſoient remplies de cocotiers & de volées de frégates, de boubies, d'hirondelles de mer, de goilands & de péterels.

Les hautes Iſles des deux eſpèces, reſſemblent de loin à de grandes collines, qui s'élancent au milieu de l'Océan, & pluſieurs ſont ſi élevées, que leur ſommet eſt rarement ſans nuages. Celles qui ſont entourées d'un récif & d'une plaine fertile le long des côtes de la mer, ont communément une pente plus douce, au-lieu que les autres ont un eſcarpement bruſque. Il faut convenir cependant que les collines de quelques-unes des *Nouvelles-Hébrides* ; ſavoir, d'*Ambrym*, de l'Iſle *Sandwich*, de *Tanna*, &c. ſont auſſi en divers endroits, d'une pente aiſée.

Les Iſles de la Mer du Sud, que nous avons vues dans la Zone Tempérée Auſtrale, ſont l'Iſle de *Pâque*, l'Iſle *Norfolk*, & la *Nouvelle-Zélande* : toutes celles-ci ſont élevées, & ne ſont envi-

ronnées d'aucun récif. L'Isle Norfolk est cependant située sur un banc qui s'étend à plus de dix lieues tout-à-l'entour. La Nouvelle-Zélande, autant que nous avons eu occasion de l'examiner, est composée de très-hautes collines, dont quelques-unes ont des sommets presque toujours enveloppés de nuages; & quand l'œil peut percer ces nuages, on les voit ordinairement couverts de neige à plus de vingt ou trente lieues de distance. Les collines inférieures des mêmes Isles, sont revêtues, presque par-tout, de bois & de forêts, & il n'y a que la cime la plus élevée qui paraisse stérile.

La Terre de Feu, dans les cantons que nous avons apperçus, semble être un grouppe d'Isles, entre-coupées par des canaux & des goulets profonds : on y voit des roches pelées, sourcilleuses & escarpées, dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle, sur-tout vers les parties intérieures qui sont moins exposées à l'air doux & humide de la mer. Son côté le plus Oriental, autour du Détroit de le Maire, a une pente aisée, & il est boisé en quelques endroits. La Terre des Etats a le même aspect que la partie stérile de la Terre de Feu : & on y trouve de la neige au commencement de Janvier; c'est-à-dire, au milieu de l'été de ce climat.

La Géorgie Australe est une Isle d'environ quatre-vingts lieues d'étendue, composée de hautes

Cook.

collines toutes couvertes de neige au milieu de Janvier; si on en excepte quelques rochers du côté de la mer; tous ses havres sont remplis de glaces au fond.

La derniere Terre que nous ayions vue dans ces climats affreux, a été appellée *Terre de Sandwich*, & la partie la plus Méridionale *Thulé Australe*: toute cette contrée ou tout ce grouppe d'Isles est rempli de glaces, & entierement caché sous les neiges.

Toutes les Isles Basses du Tropique semblent avoir été produites par des animaux ressemblans aux polypes qui forment les lytophites; ces animalcules élèvent peu-à-peu leur habitation de dessus une base imperceptible, qui s'étend de plus en plus, à mesure que la structure s'élève davantage; ils emploient pour matériaux une espèce de chaux, mêlée de substances animales: j'ai vu de ces larges structures à tous les degrés de leur construction, & de différentes étendues. Près de l'Isle de la Tortue, il y a à peu de milles de distance, & au-dessous de cette terre, un large récif circulaire, d'une étendue considérable, sur lequel la mer brise par-tout: aucune de ces parties n'est au-dessus de l'eau; dans les autres, les parties élevées sont liées par des récifs, dont quelques-uns sont secs à la marée basse, & d'autres toujours sous l'eau; les parties élevées sont d'un

Cook.

ſol léger noirâtre, formé de végétaux pourris & de fiente d'oiſeaux de mer, communément couvert de cocotiers & d'autres arbriſſeaux, & d'un petit nombre de plantes anti-ſcorbutiques; les parties baſſes n'offrent que quelques arbriſſeaux, & les plantes dont on vient de parler; pluſieurs qui ſe trouvent encore plus bas, ſont lavées par la mer & la marée haute; toutes ces Iſles ſont réunies, & renferment au milieu, une lagune pleine d'excellens poiſſons; quelquefois il y a une ouverture qui admet un bateau, ou une pirogue dans le récif; mais je n'ai jamais apperçu un goulet aſſez grand pour admettre un vaiſſeau.

Le récif, premier fondement des Iſles, eſt formé par les animaux qui habitent les lytophites: ils conſtruiſent leurs habitations à peu de diſtance de la ſurface de la mer; des coquillages, des algues, du ſable, de petits morceaux de corail & d'autres choſes, s'amoncelent peu-à-peu au ſommet de ces rochers de corail, qui enfin ſe montrent au-deſſus de l'eau: ce dépôt s'accumule juſqu'à ce qu'un oiſeau ou les vagues y portent des graines de plantes, qui croiſſent ſur la côte de la mer; leur végétation commence alors; ces végétaux, en ſe pourriſſant annuellement, reproduiſent des ſemences, & créent peu-à-peu un terreau, qui s'augmente à chaque ſaiſon, par le mêlange du ſable; une autre vague y porte une

Cook.

noix de cocos, qui conſerve long-temps ſa puiſſance végétative dans les flots, & qui croît d'autant plutôt ſur cette eſpèce de ſol, que toutes les terres lui ſont également bonnes : c'eſt par ce moyen que ces Iſles baſſes ont pu ſe couvrir de cocotiers.

Les animalcules, qui bâtiſſent ces récifs, ont beſoin de mettre leurs habitations à l'abri de l'impétuoſité des vents & de la fureur des vagues ; mais, comme en-dedans des Tropiques, le vent ſouffle communément du même rhumb, l'inſtinct ne les porte qu'à travailler de cette maniere le banc, en-dedans duquel eſt une lagune : ils conſtruiſent des bancs très-étroits de rochers de corail, pour aſſurer dans leur milieu une place calme & abritée. Cette théorie me paraît la plus probable de celles qu'on peut donner ſur l'*origine des Iſles baſſes du Tropique* dans la mer du Sud.

Quant aux Iſles plus hautes, je dois avouer qu'on en trouve à peine une ſeule, qui, de maniere ou d'autre, n'offre pas des veſtiges frappans d'une altération violente, produite à ſa ſurface, par le feu, ou plutôt par un volcan.

On ſait que beaucoup d'Iſles ſont ſorties de la mer par l'action d'un feu ſouterrain, comme le prouvent celles de *Santorini*, & les deux *Kamenis*, dans l'Archipel de la Grèce, & l'Iſle formée en 1720, dans les Iſles de l'Oueſt, qui ſem-

blent être des eſpèces de volcans, qui ont paru tout-à-coup au milieu des vagues. Nous avons abordé ſur des Iſles qui ont encore de ces fournaiſes ; d'autres avaient ſeulement une élévation, & des marques qui annonçaient un ancien volcan : enfin nous en avons trouvé, qui n'offraient point de veſtiges de volcan, mais bien d'une altération violente & d'une ſubverſion produites ou par un tremblement de terre, ou par un feu ſouterrain. *Toſooa, Ambrym, Tanna & Pico*, ſont de la premiere claſſe. *Maatea, O-Taïti, Huaheine, Uliétéa, O-Taha, Bolabola, Mowrua, Waitahu*, ou *Sainte-Chriſtine*, & le reſte des *Marquiſes*, pluſieurs des *Nouvelles-Hébrides*, & *Fayal*, appartiennent à la ſeconde ; & *l'Iſle de Pâque, Sainte-Hélène* & l'*Aſcenſion*, à la derniere.

Je n'en conclurai pas que toutes ces Iſles ont été originairement produites par des tremblemens de terre & des volcans ; mais je puis le dire de pluſieurs, à en juger par leur aſpect extérieur, & je ſuis sûr que les autres exiſtaient au-deſſus de l'eau, avant d'avoir ces volcans, & qu'elles ont été changées & bouleverſées en partie par un feu ſouterrain.

L'Iſle de l'*Aſcenſion* m'a fourni des remarques très-curieuſes ſur cette matiere. Nous mouillâmes dans *Croſs-Bay*, & nous apperçûmes la plus haute colline de cette terre à environ cinq milles

Cook. de diſtance de la côte ; elle eſt compoſée d'un tuf de chaux graveleux entremêlé de marne & de ſable. Quelques parties de cette pierre diſſoutes par le laps de temps, mêlées à un peu de terreau, produiſent du pourpier & quelques gramens. Cette colline eſt à tous égards différente du reſte de l'Iſle, ſur-tout aux environs de *Croſs-Bay ;* car, dès que nous eûmes gagné la plaine élevée ſituée entre la Baie & la colline qui eſt en face de la Baie, nous reconnûmes qu'elle eſt dans un eſpace de 2000 de diamètre, couverte de poudre de ſcorie noire, graveleuſe, & en quelques endroits d'un ocre jaunâtre en pouſſiere. A 60 ou 80 verges de diſtance, la plaine eſt par-tout remplie de petits mondrains de dix à vingt pieds de haut formés de ſcories très-hériſſées & de fraiſil poreux, & de lave ; elle eſt enfermée d'ailleurs par pluſieurs collines de forme conique, d'un brun rougeâtre ou de couleur de rouille, compoſées entierement de petites cendres & de ſcories diſſoutes & graveleuſes, dont quelques-unes ſont noires, & d'autres de nature ocreuſe, & de couleur jaune ou rouge. Sur un des côtés de la plaine, il y a une chaîne élevée de rochers hériſſés & diſpoſés en maſſes très-irrégulieres, & qui ſe terminent d'une maniere curieuſe en pointes & en poëminences aigues.

Au premier

Au premier coup-d'œil le Spectateur juge que le Pic élevé du milieu de l'Isle, est une des terres primordiales, & peut-être la seule qui formait l'Isle, avant qu'elle fût parvenue à l'état de désolation où elle se trouve. Les masses sorties du volcan se sont dissoutes peu-à-peu, & ces débris mêlés à des matieres étrangeres que les grosses pluies ont détachées des collines de cendres & de fraisils ont contribué à combler le cratere & à rendre sa surface de niveau. Le volcan a bouleversé entierement l'Isle, & on n'y apperçoit plus que la Nature en ruine. Cook.

L'aspect des bords de *Sainte-Hélène*, sur-tout à l'endroit où mouillent les vaisseaux, est peut-être encore plus horrible & plus informe que celui de l'Ascension ; mais, à mesure que vous avancez, le pays est moins affreux, & les cantons intérieurs sont toujours couverts de plantes, d'arbres & de verdure : cependant on apperçoit par-tout des traces d'un bouleversement qu'y a causé un volcan ou un tremblement de terre, qui peut-être a plongé la plus grande partie de l'Isle dans l'Océan.

L'Isle de *Pâque* ou *Waihu*, est aussi de la même nature : tous ses rochers sont noirs, brûlés & poreux comme des rayons de miel ; quelques-uns ressemblent parfaitement à des scories ; le sol

Cook.

lui-même qui est en très-petite quantité sur les rochers brûlés, est un ocre brun ou jaune. Nous avons découvert beaucoup de pierres vitrifiées noires répandues parmi la grande quantité de pierres communes dont toute l'Isle est couverte; elles sont connues des Minéralogistes sous le nom d'agate d'Islande, & on les trouve toujours près des volcans ou près des endroits exposés à leur violence; ainsi, par exemple, ils abondent en Italie & en Sicile, dans l'Islande, près des volcans, & à l'Ascension. On a déjà dit, dans la Relation, que l'Isle n'offre que peu de végétaux, & quoique j'en aie parcouru la plus grande partie, je n'y ai recueilli qu'environ vingt plantes, y compris les cultivées & aucun arbre, ce qui est remarquable dans une Isle de cette étendue, habitée depuis si long-temps & située sous un aussi beau climat. Lorsque Roggevin la découvrit pour la premiere fois, en 1722, il y remarqua déjà ces colonnes de pierres que nous avons retrouvées, & qui nous ont paru construites il y a bien des années. Les Rédacteurs du Voyage de Roggevin mettent aussi des bois sur cette Isle; il paraît donc que, depuis cette époque, il lui est arrivé quelque désastre qui a ruiné les bois & abattu plusieurs de ces énormes colonnes de pierres: en effet, nous en avons vu plu-

ſieurs couchées par terre. Cette révolution eſt peut-être arrivée, en 1746, lorſque Lima & Callao furent bouleverſés par un tremblement de terre. On ſait que les tremblemens de terre étendent ſouvent leur action fort loin. Le Cap. Davis, en 1687, étant à 450 lieues du continent d'Amérique, en reſſentit un conſidérable, & on éprouva les effets les plus violens de ce même tremblement de terre à Lima & à Callao. Cook.

Je n'inſiſterai pas ſur ce que l'Iſle était remplie de bois & de forêts au temps de Roggevin; car un des Rédacteurs de ſon Voyage finit par contredire ſon propre récit, en racontant que l'homme qui vint à bord, avait une pirogue formée de petites pièces, dont aucune n'excédait un demi-pied de longueur. Les pirogues ſont encore aujourd'hui de la même eſpèce, & cela eſt très-naturel, puiſque les Inſulaires n'ont point de bois; d'ailleurs l'hiſtoire des géans de douze pieds de haut, lui ôte le caractère d'Hiſtorien fidèle. J'ajouterai que nous avons trouvé toutes les figures & toutes les colonnes compoſées d'un tuf poreux, qui avait ſubi une action violente du feu. Ces colonnes exiſtaient déjà du temps de Roggevin; par conſéquent l'Iſle, ſes pierres & ſes couches avaient déjà ſubi la violence du feu, & les bouleverſemens dont il eſt queſtion, ont

Cook.

dû être antérieurs à 1722, temps du voyage de Roggevin.

Les Isles Tropiques de la mer du Sud, offrent aussi des vestiges incontestables des mêmes révolutions, quoique leur culture actuelle, le beau terreau qui couvre leur surface & les différens végétaux qu'elles produisent, cachent en partie les traces de ces bouleversemens, & ne soient apperçues que par un homme accoutumé à ces recherches. Les sommets excavés des pics de *Maiatea*, *Bola-Bola* & *Mowrua*, les rochers détachés de l'intérieur de *Te-arraboo* ou de la petite Péninsule de Taïti, ainsi que les rochers noirs, poreux comme des rayons de miel, la lave de *Tobreonoo* & des *Marquises*, sont des preuves incontestables pour les Naturalistes, & sur-tout pour ceux qui ont examiné les environs des volcans; de plus, toutes les Nouvelles-Hébrides, les Marquises & les Isles de la Société, ainsi que les Açores & les Isles Ouest de la mer Atlantique, attestent plus ou moins de grands bouleversemens arrivés dans les premiers âges; mais si nous nous souvenons que les tremblemens de terre & les feux souterrains ont, dans tous les temps, tiré des Isles du fond de l'Océan; si nous lisons l'histoire de l'origine de *Therasia*, d'*Hiera* ou de *Santorini* & de *Volcanello* ou des deux *Ka-*

menis, d'une Isle située entre Tercere & Saint-Michel; si nous comparons les couches & la structure de ces nouvelles Isles & de quelques-unes de la Mer Atlantique & des mers du Sud; si nous considérons que plusieurs de ces Isles ont encore des volcans, & que d'autres sont encore sujettes à des tremblemens de terre, nous ne pourrons pas nous empêcher de soupçonner que ces Isles ont eu la même origine. Les Taïtiens & les habitans des Isles de la Société, semblent connaître les tremblemens de terre. Suivant leur Mythologie, il y a un Dieu, appellé *O-maowe*, qu'ils croient être le créateur du Soleil, & qui dans sa colere ébranle la terre, & produit des tremblemens, ce qu'ils expriment par *O-maowe toorore te Whennoa*, c'est-à-dire; *Maowe ébranle la terre.*

J'imagine que toutes les hautes Isles ont été aussi tirées du fond de la mer par un tremblement de terre ou par le feu. Plusieurs peuvent avoir existé auparavant; & elles formaient peut-être, avant ces révolutions, des terres plus grandes qui n'ont été démembrées que par l'affaissement des parties intermédiaires Les Naturels des Isles de la Société, disent que leurs contrées ont été produites lorsque *O-maowe* traîna de l'Ouest à l'Est, à travers l'Océan, une grande terre qu'ils croient toujours située à l'Est de leurs Isles. Ils assurent

Cook.

que ces Isles sont de petits morceaux qui se sont détachés de la grande terre pendant la route, & qui ont été laissés au milieu des flots. Cette tradition semble indiquer que les habitans eux-mêmes conservent l'idée d'une grande révolution. On pourrait en conclure que leur Pays faisait peut-être partie jadis d'un grand continent détruit par des tremblemens de terre & une inondation violente. L'action de traîner la terre à travers la mer, paraît indiquer ces deux bouleversemens.

Des Couches de Terre.

Excepté dans quelques crevasses de rochers, on ne voit point de terreau à la Géorgie Australe, par-tout ailleurs c'est une ardoise pesante, remplie de particules ferrugineuses, qui se trouve en couches horizontales ou presque horizontales, & qui, çà & là, est entre-coupée perpendiculairement par des veines de quartz.

Les rochers de la *Terre de Feu*, près de la mer, sont de la même nature, & ils offrent, dans les parties plus élevées, des masses de granite grossier.

L'Isle Méridionale de la *Nouvelle-Zélande*, où nous avons abordé en deux différens endroits, est revêtue, à la surface d'une couche d'un beau terreau noir & léger, formé de mousses, de feuilles, & d'arbres tombés en putréfaction. Cette couche

a quelquefois dix ou douze pouces d'épaisseur; mais, en général, elle n'est pas si profonde; au-dessous, nous avons remarqué une substance argilleuse approchant de la classe des pierres de talc, qui est devenue une espèce de terre, pour avoir été exposée à l'action du Soleil, de l'air, de la pluie, de la gelée, & dont l'épaisseur varie : un peu plus bas, la même substance est durcie en pierre qui se prolonge en couches obliques, & qui, en général, penche du côté du Sud : sa dureté n'est pas par-tout la même; quelques-uns des morceaux les plus compacts jettent du feu quand on les frappe contre l'acier : sa couleur est communément d'un jaune pâle, & elle a en outre une teinte de verd de temps-en-temps. Ces couches sont entrecoupées perpendiculairement, ou presque perpendiculairement, par des veines de quartz blanc; elles renferment une espèce de pierre verte lamellée, qui approche des pierres de talc. Sur les gallets, j'ai trouvé (rarement à la vérité) un petit nombre de pierres noires & polies, de l'espèce des pierres à feu, & de gros morceaux détachés, d'une lave solide, pesante, tachetée de gris, ou d'un verd noirâtre, dont les Naturels font les armes qu'ils emploient dans les combats de corps-à-corps : j'ai rassemblé aussi des pierres-ponces, mais en petite quantité : je ne puis pas dire si elles ont été produites par un Volcan des

Cook.

environs, ou si la mer les y a charié d'un parage éloigné. Parmi les productions fossiles de ce pays, il faut compter encore une pierre verte, qui est quelquefois opaque, & d'autres fois absolument transparente, dont les Naturels fabriquent des haches, des ornemens, & qui semble être de l'espèce néphrétique: elle est ordinairement apportée par les Zélandais de l'intérieur du Canal de la Reine Charlotte, dans la partie du Sud-Ouest: nous leur demandâmes où étaient les carrieres: ils nous répondirent *poënamoo*, & il est probable que c'est de-là que la partie du Pays qu'on appelle *Tavai Poënamoo* a tiré son nom: près de *Motuaro*, sur le petit Islot, où il y avait jadis un Hippa ou Forteresse, on découvre cependant des veines perpendiculaires ou quelquefois obliques de cette pierre, d'environ deux pouces d'épaisseur, au milieu des couches de pierre de talc grisâtres. La pierre néphrétique est rarement solide, ou en grosses masses; car les morceaux les plus considérables, qui aient frappé nos regards, n'excédaient pas dix ou quinze pouces de largeur, & environ deux d'épaisseur. Sur les côtes, nous rencontrions communément une ardoise argilleuse, feuilletée, d'un gris bleuâtre, qui se dissout aisément quand on l'expose à l'air: quelquefois elle est plus solide, plus pesante & d'une couleur plus brune, probablement à cause des particules ferrugineuses

qu'elle contient. Nous avons remarqué ſur l'iſle *Norfolk*, preſque les mêmes couches qu'à la Nouvelle-Zélande, & en outre des morceaux d'une lave ſpongieuſe, rouge & jaune. Cette Iſle renferme auſſi les mêmes plantes & les mêmes oiſeaux.

Cook.

L'Iſle de *Pâque* paraît avoir ſubi, depuis peu, une grande altération par le feu : tous ſes rochers ſont noirs, brûlés & caverneux, & ils reſſemblent à des ſcories. Le ſol eſt une terre rougeâtre en pouſſiere, comme s'il avait été brûlé, & on pourrait le regarder, avec raiſon, comme une eſpèce de pouzzalane, entremêlée d'une quantité innombrable de morceaux de pierres caverneuſes : quelques-uns des rochers que j'ai examinés, étaient d'un tuf volcanique, ocreux, brun ou rougeâtre, rempli de crevaſſes, avec des particules ferrugineuſes. Les ſtatues giganteſques de l'Iſle ſont formées de cette ſubſtance, & elles ne peuvent pas être d'une antiquité fort reculée, puiſque cette pierre dépérit promptement. Dans la partie Sud de l'Iſle tout le rocher du côté de la mer, dans l'eſpace de plus d'un quart de mille, eſt de lave ou de ſcorie, en rayons de miel, ſolide & peſante, d'où l'on peut eſpérer de tirer des particules de fer : nous avons apperçu en outre, pluſieurs pierres de verre noir, connue des Minéralogiſtes, ſous le nom d'*agate noire* qu'on trouve

Cook.

en Islande; près du Vésuve en Italie; près de l'Etna en Sicile; & sur l'Isle de l'Ascension; en un mot, dans tous les environs des Volcans: j'y ai observé encore une espèce de lave spongieuse, pierreuse, légere, d'un gris blanchâtre.

Les Marquises ont une côte de rochers composée d'une argille durcie; d'une ardoise solide & pesante, d'un gris bleuâtre, contenant des particules de fer, & enfin d'une lave pierreuse, qui est ou grise, spongieuse, avec un *shorl* pentagonal, ou héxagonal feuilleté & vître, brunâtre, & en quelques endroits verdâtre, ou bien d'une couleur noire, avec un *shorl* étoilé, brun & quelquefois blanc. La surface du sol est une argille revêtue d'une terre que les Naturels marnent avec des coquillages. Sous ce terreau, il y a une substance terreuse & argilleuse, mêlée de pierres caverneuses & de *pozzolane.* Comme nous n'avons relâché que peu de jours aux Marquises, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour examiner les parties les plus élevées de l'Isle.

Taïti, & toutes les Isles *de la Société* sont, sans doute, de la même nature: leurs côtes sont un rocher de corail qui s'étend du récif qui environne ces Isles jusqu'à la marque de la marée haute; là, commence le sable formé en divers endroits de petits coquillages, & de morceaux de corail que le frottement a mis en petites pièces;

les côtes de quelques-unes cependant ſont couvertes d'un ſable noirâtre, composé de la premiere eſpèce de ſable, mêlée avec ce noir, d'autres fois avec des particules luiſantes & brillantes, d'un *Mica* groſſier, & çà & là de particules de minérai de fer, réfractaire, appelé en Angleterre *Shim*. Les plaines des côtes au pied des collines, ſont revêtues d'une couche très-épaiſſe de beau terreau noir, entre-mêlé de ſable, de l'eſpèce dont on a parlé plus haut; & quand les Naturels cultivent un canton pour y planter la plante de poivre enivrante, ou la plante d'étoffe, ils ſe ſervent ſouvent de coquillages au-lieu de marnes. Les chaînes de collines les plus baſſes, ſont ordinairement formées d'une terre rouge d'ocre quelquefois d'un rouge ſi foncé que les Naturels l'emploient à peindre leurs pirogues & leurs étoffes. Dans cette terre, j'ai trouvé, çà & là, des morceaux d'*oſteocolles*. Les collines plus élevées ſont d'une ſubſtance argilleuſe, dure & compacte; elle ſe durcit en pierre dans les couches qui ne ſont pas expoſées au ſoleil, à l'air & à la pluie. Il y a au ſommet des vallées, le long des bords des rivieres, de groſſes maſſes de granite groſſier, mélangé diverſement. Près d'une caſcade que forme la riviere *matavai*, on trouve des colonnes d'un baſalte gris, ſolide, & j'ai apperçu, çà & là, des

Cook.

fragmens d'un basalte noir & solide avec lequel les Naturels font ordinairement leurs battoirs, leurs haches, leurs ciseaux & leurs outils tranchans. A *O-Aiti-piha*, les Naturels m'apporterent à bord, une espèce de pyrite, qui avoit exactement la forme d'une stalactite, ou d'une substance qui avait été fondue, & qui s'était refroidie en coulant. L'existence de la pyrite sulphureuse confirme ce que m'a appris le savant & habile Docteur Casimiro Gomez Ortéga, Botaniste du Roi d'Espagne, & Intendant du Jardin de Botanique à Madrid, des vaisseaux de guerre Espagnols qui ont été à Taïti, & qui en ont rapporté un gros morceau de soufre natif, transparent & d'une très-belle couleur de crystal. Ce morceau est déposé maintenant dans le Cabinet Royal d'Histoire Naturelle à Madrid. Au sommet des nombreuses vallées, qui entre-coupent ces Isles, il y a de grandes masses de rochers noirs & caverneux, remplis de différentes paillettes de *shorl* blanches & autres, en un mot, de véritable lave : ces rochers sont entre-mêlés aussi d'une lave grise, stalactique & poreuse, qui renferme des *shorls* noirs ; enfin nous y avons remarqué une pierre ferrugineuse, argilleuse, lamellée, d'un brun rougeâtre foible.

Je pense que les *Isles des Amis* ont le même sol que celles de la Société, avec cette différence

feulement qu'elles ne font pas fi élevées ni fi remplies de rochers. Quand nous relâchâmes à Anamocka, en 1774, nous apperçûmes fur l'Ifle *Tofooa*, une fumée le matin, qui paroiffoit enflammée la nuit. En paffant entre cette Ifle & Oghao, nous vîmes des tourbillons confidérables, qui s'élevaient du milieu de l'Ifle, & qui produifaient une odeur pareille à celle de la tourbe brûlée : les particules dont l'athmofphere était remplie, tombaient fur le vaiffeau, & nous caufaiént une douleur vive dès qu'elles nous touchaient l'œil. Sur le côté Septentrional de l'Ifle, nous remarquâmes un canton étendu qui paraiffait évidemment avoir été brûlé depuis peu par le feu. La mer vomit fouvent des pierres-ponces fur les côtes d'*Anamocka*. Les Naturels de toutes ces Ifles font auffi des haches & des outils avec des morceaux de bafaltes, noir & folide, comme aux Ifles de la Société. Parmi les inftrumens de pêche de ces Infulaires, nous avons remarqué deux morceaux coniques d'une pierre calcaire; mais je ne puis pas dire s'ils étaient de verre de Mofcovie ou de rocher de corail : je fus porté à croire qu'ils étaient de verre de Mofcovie.

Cook.

Le fol des *Nouvelles-Hébrides*, femble approcher beaucoup de celui des Ifles dont on vient de parler.

A Mallicolo, il paraît être d'une argille jaunâ-

Cook.

tre, mêlée de ſable commun. Les rochers le long de la côte de la mer, ſont formés de coraux & de madrépores, & plus avant, dans l'intérieur du Pays, d'une argille durcie: l'Iſle d'*Ambrym* a certainement un volcan, & peut-être deux; on trouve des pierres-ponces ſur les côtes de Mallicolo oppoſées à cette Iſle. Nous n'avons vu *Irromanga* que de loin, & elle nous a paru reſſembler aux premieres Iſles. *Tanna* a ſur ſes côtes des rochers de corail, & des madrépores: les greves ſont couvertes d'un ſable noirâtre, compoſé de petits lambeaux de *shorl*, & de pierres-ponces, formées par les cendres que vomit continuellement le volcan ſur toute l'Iſle. La ſurface de tout le Pays eſt donc de cette eſpèce de ſable-ponce entremêlé de terreau noir, qui eſt produit par les végétaux tombés en putréfaction. Le ſable de ponce eſt très-abondant; car, en certain temps, à pluſieurs lieues de diſtance, tout autour du volcan, il n'y a pas une feuille d'arbre, pas une plante, pas un gramen, qui ne ſoit entierement couvert de cendres que j'ai examinées, & que j'ai reconnues pour ce ſable de ponce: cependant elles forment un ſol cendreux très-fertile, dans lequel tous les végétaux croiſſent avec la plus grande profuſion. J'y remarquai un petit nombre de pierres de rochers détachées, qui étaient un mêlange de quartz & de mica

noir: l'un des morceaux était même un granite grossier dissous, revêtu d'un minérai noirâtre de fer. Cook.

Les principales couches de l'Isle, autant que j'ai pu en juger d'après les cantons qui environnent le Havre, sont d'une argille mêlée de terre alumineuse, parsemée de morceaux de craie pure; elles ont environ six pouces, plus ou moins; & elles s'écartent un peu de la ligne horizontale. Il y a, dans quelques endroits, une pierre de sable molle & noirâtre, composée de cendres jetées par le volcan & d'argille. J'ai observé, çà & là, une substance qu'on appelle ordinairement *pierre pourrie*, qui est un tripoli argilleux brun; & entre la pierre pourrie & la pierre de sable dont on vient de faire mention, il y a une couche qui est un mélange de l'une & de l'autre. Dans les parties hautes des flancs des collines, qui sont vers le volcan, j'ai trouvé une substance argilleuse blanchâtre, d'où s'élevaient continuellement des vapeurs âqueuses & sulphureuses, qui en rendaient les environs extrêmement chauds: elle a un goût stiptique, & elle est, je crois, alumineuse; on apperçoit dans cette terre, du soufre natif, & plusieurs paillettes ou taches vertes de cuivre. Au-dessous de ces solfataras, (qui à chaque éruption du volcan, jetaient des quantités plus considérables de vapeurs brûlantes), il y a

Cook.

près de la marque de la marée haute, différens bains chauds, qui cependant ne femblent point du tout être fulphureux. J'ai remarqué auffi aux environs des lieux d'où jailliffaient des vapeurs chaudes, ou des folfataras un ocre rouge, ou une terre vitriolique, femblable au *colchotar vitrioli*, avec laquelle les Naturels fe peignent le vifage. Tous les cantons de l'Ifle offrent des pierres-ponces de couleur pourpre, noire & blanche, & de différentes gravités fpécifiques. Au côté Méridional de l'Ifle, il y a un rocher, contenant plufieurs morceaux de lave, dont quelques-uns étaient noirs & folides, d'autres poreux & remplis de cryftaux de *shorls* verdâtres & blancs : plufieurs étaient gris & poreux, & renfermaient un *shorl* jaune & noir. Nous avons découvert en outre une lave, ou pierre caverneufe noire, très-légere & femblable à une pierre-ponce. Sur les côtes, on voit des *tophi* calcaires, qui renferment plufieurs trous de pholades.

Je fuppofe que l'Ifle voifine d'*Anattom* a des productions volcaniques, auffi-bien que Tanna; les Naturels de cette derniere contrée tenaient des haches d'un bafalte noir & folide, qu'il difaient venir d'*Anattom*, pour les diftinguer des haches faites d'un coquillage blanc, qu'ils tirent de l'Ifle d'*Immer*.

Un récif de corail & de madrépores environne la

Nouvelle-Calédonie

Nouvelle-Calédonie & les Isles adjacentes : les côtes sont composées de sable, de coquilles, & de particules de quartz. Le sol des plaines est un terreau mêlé du sable dont on vient de parler, & il est très-fertile, quand on l'arrose & qu'on le cultive. Les flancs des collines, que j'ai examinées, sont d'une argille poreuse, jaune, remplie de petites paillettes d'argent de chat ou d'une espèce de *mica* blanc. Dans les parties les plus élevées des collines, c'est une pierre appellée par les Mineurs Allemands *gestel-stein*, formée de quartz & de gros morceaux de ce *mica*. L'argent de chat est quelquefois d'un rouge foncé, ou de couleur d'orange, à raison d'un ocre ferrugineux. A l'Ouest de notre mouillage, près de la côte, on rencontre de grosses masses extrêmement dures, d'une pierre de corne, d'un verd noirâtre, rempli de petits morceaux de grenats, de la grosseur d'une tête d'épingle. En plusieurs endroits, on voit dispersés, çà & là, des fragmens de granit blanc, fort transparent, & quelquefois teint de rouge dans les interstices. Les Naturels ont l'adresse de briser ces pierres de maniere à leur donner un tranchant aigu, & ils s'en servent pour couper leurs cheveux. Les Insulaires portent des pierres pour leurs frondes dans de petits sacs : elles sont d'une pierre savonneuse smectites, d'une forme oblongue & arrondie, épointées aux deux extrémités : j'y ai dé-

Cook.

Cook.

couvert en outre des asbestes verdâtres, grossiers & fibreux. Si j'en excepte les rochers de corail & les madrépores des côtes de la plupart de ces Isles, je ne puis pas dire que j'aie vu une seule pétrification sur toutes les terres que nous avons visitées durant le cours de l'expédition.

D'après la description que je viens de faire, il est évident, je crois, que toutes les Isles du Tropique de la mer du Sud, ont été soumises à l'action du feu; vérité qu'attestent encore d'une maniere frappante les volcans que nous avons observés à Tofooa, Ambrym & Tanna.

On trouve, sans doute, sur plusieurs de ces Isles, des substances pyriteuses & sulphureuses, ainsi que des pierres ferrugineuses & du minérai de cuivre; mais les montagnes de la Nouvelle-Calédonie sont celles qui semblent renfermer les veines métalliques les plus riches, & il me paroît qu'on peut avoir la même idée des montagnes de la Nouvelle-Zélande : car la violence du feu souterrain a probablement détruit & scorifié les substances métalliques, dans toutes les autres Isles volcaniques : celles de la Nouvelle-Calédonie & de la Nouvelle-Zélande paraissent encore intactes; parce que les espèces de fossiles qui y dominent, sont des substances que les Minéralogistes ont regardé jusqu'à présent comme primitives, dans lesquelles se trouvent toutes les veines mé-

talliques de notre Globe. Cette conjecture générale est la seule probable qu'on puisse offrir sur cette matiere; la courte relâche, que nous avons faite dans ces deux Isles, nous a empêché d'examiner plus en détail leurs productions fossiles. Cook.

Des Montagnes.

Il parait que les Isles où nous avons abordé dans les différentes mers, forment toutes une chaîne de montagnes marines : car le fond de l'Océan étant regardé comme une terre, ces Isles sont certainement des élévations, & comme elles sont près l'une de l'autre, & dans la même direction, elles ne peuvent être que des chaînes de montagnes. Je me contenterai donc de donner une idée de ces différentes chaînes que nous avons observées.

Pendant notre relâche au Cap de Bonne-Espérance, en 1772, on nous apprit que les Français avaient découvert une terre dans la mer du Sud de l'Inde aux environs du méridien de l'Isle Maurice, & par 48 degrés de latitude Sud. Après avoir passé le cercle antarctique, nous cinglâmes vers ce parage sans la retrouver; mais tout nous porte à croire que nous en approchâmes beaucoup. A notre retour au Cap, en Mars 1775, le Capitaine Crozet, qui venoit de faire une ex-

Cook.

pédition à la ſuite du malheureux Capitaine Marion, nous dit qu'il avait découvert pluſieurs petites Iſles, & une très-conſidérable, toutes giſſantes dans la direction de l'Oueſt à l'Eſt, ou à-peu-près : ces Iſles ainſi que celles qu'a vues M. de Kerguelen, ſont marquées dans une Carte publiée ſous la protection du Duc de Croy, par M. Robert de Vaugondi. Quoique nous n'ayons pas eu le bonheur de les retrouver, nous n'avons pas de raiſon de douter de leur exiſtence; & leur poſition ſera vraiſemblablement déterminée par M. Cook, qui fait actuellement une troiſieme expédition. Ces Iſles ſemblent être une ſuite ou une chaîne de montagnes marines qui ſe prolongent, à-peu-près, de l'Oueſt à l'Eſt. Les terres qui ont été viſitées par nous & par les autres Navigateurs, dans les parties auſtrales de l'Océan Atlantique, ſont la terre de Sandwich, la Géorgie Auſtrale, les Iſles Falkland, la terre des États, ainſi que les terres Briſées, qui dépendent de la terre de Feu, & celles-ci forment pardeſſous la mer une autre chaîne de montagnes, qui giſſent preſque dans la même direction que les premieres. Les Iſles baſſes à l'Eſt de Taïti, ainſi que les Iſles de la Société, les Iſles des Amis, les Nouvelles-Hébrides, & la Nouvelle-Calédonie, avec les Iſlesi ntermédiaires de Scily, Howe, Palliſer, Palmerſton, Sauvage, la Tortue, & celles de

l'Espérance & des Cocos; les Isles de la Reine-Charlotte, du Capitaîne Carteret, & plusieurs autres, ainsi que la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne & la Nouvelle-Guinée, forment aussi pardessous l'Océan une grande chaîne de montagnes : elles s'étendent dans un espace immense qui comprend les trois quarts de toute la mer du Sud.

Cook.

L'Isle de Norfolk & la Nouvelle-Zélande, semblent appartenir à une chaîne de montagnes, qui s'échappent en rameaux de la grande chaîne, & qui se prolongent du Nord au Sud. D'après cette direction des Isles ou des montagnes marines, on les croirait destinées à donner plus de stabilité & de force à la charpente de notre Globe.

La plus haute de toutes les montagnes que nous avons vues pendant le voyage, est, suivant moi, le Mont-Egmont, sur l'Isle Septentrionale de la Nouvelle-Zélande, dont le sommet était couvert de neige dans un grand espace le long des flancs, & presque toujours enveloppé de nuages. Nous avons cependant apperçu quelquefois sa cime d'une maniere très-distincte.

En France, par 46 degrés de latitude Nord, la ligne de la neige perpétuelle se trouve à la hauteur d'environ 3280 ou 3400 verges au-dessus du niveau de la mer. Sur le Pic de Teyde à

Cook.

l'Isle de Teyde, à l'Isle de Ténériff, par les 28 degrés de latitude Nord, on rencontre de la neige à la hauteur de 4472 verges. Le Mont-Egmont gît par environ 39 degrés de latitude Sud : mais comme nous avons toujours éprouvé que, dans les latitudes Australes, le froid est beaucoup plus vif que dans les degrés correspondans de l'Hémisphere du Nord, je supposerai le climat du Mont-Egmont égal à celui de la France, & par conséquent que la ligne de la neige perpétuelle est à 3280 verges : comme la neige paroissoit occuper un tiers de sa hauteur, la montagne sera donc élevée de 4920 verges, ou de 14,760 pieds, ce qui est un peu moins que le Pic de Ténériff (*a*), suivant la mesure du Docteur Héberden. Les sommets des autres montagnes dans l'intérieur de la Nouvelle-Zélande, tant au Canal de la Reine

(*a*) Le Chevalier de Borda, au mois d'Août 1776, a mesuré la hauteur du Pic de Ténériff, & il l'a trouvé de 1931 toises de France = 12, 340 pieds d'Angleterre : il a obtenu à-peu-près la même quantité par les mesures de la Trigonométrie. Les opérations du Docteur Héberden donnerent 15, 396 pieds d'Angleterre pour la hauteur de ce Pic. *Phis. Transact. vol. 47, pag. 346.* Le même Docteur Héberden remarque que le *Pain de Sucre* ou le *Pericosa*, est à un huitieme de lieue du sommet, & qu'il est couvert de neige la plus

Charlotte, qu'à la baie Dusky, se sont toujours offerts à nos yeux, couverts d'une neige éternelle dans un grand espace. Cook.

En longeant la côte de la baie Dusky, au mois de Mai de l'année 1773, les sommets des montagnes étaient couverts de neige, dans toute la route, & nous avons remarqué la même chose au mois d'Octobre de la même année, de l'autre côté de l'Isle méridionale, lorsque les vents contraires nous porterent au loin le long de la bande Sud-Est, presque jusqu'à l'Isle Banks; ce qui prouve que ces montagnes forment une chaîne continue qui se prolonge à travers toute l'Isle du Sud, & qu'elles n'ont guères moins de 12 ou 14 milles pieds de hauteur. Cette longue chaîne de montagnes dans la même direction, fait conjecturer avec assez de probabilité, que les veines métalliques que renferment, suivant toute appa-

---

grande partie de l'année. En déduisant donc 1980 pieds = un huitieme de lieue, de 15, 396 pieds, le total de la hauteur du Pic, suivant le Docteur Héberden, restera de 13, 416 pieds = 4472 verges : on croit que la neige n'y fond jamais. Or, si ces 1980 pieds sont déduits de 12, 340, ou de la hauteur trouvée par le Chevalier de Borda, il restera 10, 360 pieds = 3453 verges, pour la ligne de neige, par la latitude de 28 degrés & quelques minutes Nord.

Cook.

rence, les montagnes de la Nouvelle-Zélande, sont très-riches & très-précieuses.

Les collines *de la Terre de Feu, de la Terra des États, de la Géorgie Australe, & de la Terre de Sandwich*, sont toujours couvertes de neige; les sommets seulement des deux premieres avaient de la neige; mais sur les dernieres, la neige & la glace s'étendaient dans la plupart des endroits jusqu'au bord de la mer au milieu de l'été : le climat est sûrement d'une rigueur extrême, puisque la ligne de la neige perpétuelle descend si bas. Ce qui est encore plus remarquable, ces Isles sont environnées par une athmosphere douce & humide, qui, sans doute, affoiblit la vivacité du froid, & adoucit la rigueur du climat.

La montagne, au milieu de la grande péninsule de Taiti ou de Tobréonoo, est, je crois, la plus haute de toutes les montagnes des Isles du Tropique : elle a, dans quelques endroits, une pente aisée, & elle est entre-coupée par un grand nombre de vallées très-profondes, qui convergent vers le milieu de l'Isle, où se trouve le sommet. La pointe la plus élevée de cette colline, est, d'après une estimation très-exacte, à environ sept milles de la pointe-Vénus. Suivant la Carte du Capitaine Cook, elle en paroît éloignée de cinq milles; mais, comme j'ai été deux fois au sommet de cette colline, je pense que la distance

marquée dans cette Carte eſt un peu trop grande ; de plus, la vallée de la riviere Matavai s'étend un peu au-delà de ſix milles, & cette vallée eſt preſque à la même diſtance de la mer que la partie la plus élevée de la colline. M. Wales, notre Aſtronome, prit de ſon obſervatoire ſur la pointe-Vénus, la hauteur de la colline, avec le quart de cercle aſtronomique, & il la trouva exactement de 15 degrés au-deſſus du niveau de la mer ; car l'Obſervatoire n'était qu'à peu de pieds au-deſſus de ce niveau. En admettant l'exactitude de ces données, il s'en ſuivra, d'après les calculs de la Trigonométrie, que cette colline a 9565 pieds de hauteur (*a*).

Cook.

La petite péninſule de Taïti, ou de Tobréonoo, a auſſi des collines vers ſon centre ; mais leurs ſommets ſont ſi eſcarpés, & ſi hériſſés, ils reſſemblent tellement à des clochers en quelques endroits, qu'à leur aſpect on juge que des commotions violentes, & ſur-tout des feux ſouterrains leur ont fait ſubir des bouleverſemens conſidérables. Les collines de toutes les autres Iſles du Tropique ſont d'une hauteur modérée, &

(*a*) Si on tient compte de l'effet de la réfraction, la hauteur ſera de 9, 530 pieds ; & ſi on fait attention à la diſtance de neuf milles, la colline aura 12, 252 pieds de haut.

Cook.

moindre de plus d'un tiers que celles de Tobréonoo. Quoiqu'elles ſoient aſſez élevées pour attirer les nuages, & ſouvent pour en charger leurs ſommets, elles ſont cependant fort éloignées de la ligne de neige perpétuelle qu'au Pérou, ſous l'équateur, on a trouvé de 5,340 verges au-deſſus de l'Océan.

De la formation du Sol.

Les Isles du Tropique paroiſſent exiſter & jouir de la fertilité depuis long-temps; mais *les parties les plus méridionales de la Nouvelle-Zélande, la Terre de Feu, la Terre des États, la Géorgie Auſtrale*, & *la Terre de Sandwich*, ſe trouvent encore dans cet état informe, où elles ſont ſorties du premier cahos; plus vous approchez de la ligne & des climats expoſés à la douce influence du Soleil, plus vous remarquez de progrès dans la formation & la fécondité du Sol.

Les corps organiſés des végétaux & des animaux ornent le monde, & le régne minéral ſeul répand ſur la Nature l'aſpect de la ſtérilité, les horreurs de la déſolation & le ſilence de la mort; le moindre végétal anime la ſcène, & les mouvemens lourds & peſans des phoques engourdis & des graves penguins, égayent la ſcène. Dès que la ſurface d'un terrain eſt parée de plantes,

& embellie par des oiseaux & des animaux, on reconnait la force de la Nature. Cette observation préliminaire nous met en état de juger exactement chacune des terres informes dont on a parlé. Les roches pelées & stériles de la terre de Sandwich ne paraissent pas couvertes du moindre grain de terreau, & on n'y remarque aucune trace de végétation : des masses immenses d'une neige éternelle, enveloppent à jamais ces rochers, comme s'ils étaient maudits de la Nature, & des brouillards continuels les revêtissent pour toujours de ténèbres.

La Géorgie Australe a, sur sa pointe Nord-Ouest, une petite Isle revêtue de gramens, & dans la Baie de Possession, nous avons vu deux rochers où la Nature commence son grand travail de la végétation : elle a déjà formé une légere enveloppe de sol au sommet des rochers; mais son ouvrage avance si lentement qu'il n'y a encore que deux plantes, un gramen & une espèce de pimprenelle.

A la Terre de Feu, l'Isle la plus voisine à l'Ouest, je joindrai *la Terre des Etats*, à cause de l'aspect ressemblant de ces deux contrées. Dans les cavités & les crevasses des piles énormes de rochers qui composent ces terres, il se conserve un peu d'humidité, & le frottement continuel des morceaux de roc détachés, précipités le

Cook.

long des flancs de ces masses grossieres, produisent de petites particules d'une espèce de sable: là, dans une eau stagnante, croissent peu-à-peu quelques plantes du genre des algues, dont les graines y ont été portées par les oiseaux : ces plantes créent à la fin de chaque saison des atomes de terreau qui s'accroît d'une année à l'autre : les oiseaux, la mer & le vent apportent d'une Isle voisine, sur ce commencement de terreau, les grains de quelques-unes des plantes à mousse qui y végètent durant la belle saison: quoique ces plantes ne soient pas véritablement des mousses, elles leur ressemblent beaucoup. Je mets de ce nombre l'*ixia pumilla*, une nouvelle plante que nous avons appellé *donatia*, une petite *Melanthium*, une petite *oxalis & calendula*, une autre petite plante de la classe des *dioicaa*, à laquelle nous avons donné le nom de *phillachne*, & le *mniarum:* toutes ou du moins la plus grande partie, croissent d'une maniere analogue à ces régions, & propre à former du sol & du terreau sur les rochers stériles. A mesure qu'elles s'élèvent, elles se répandent en tiges & en branches, qui se tiennent aussi près l'une de l'autre que cela est possible: elles dispersent ainsi de nouvelles graines, & enfin elles couvrent un large canton ; les fibres, les racines, les tuyaux & les feuilles les plus inférieures tombent peu-à-peu en putréfaction,

produisent une espèce de tourbe ou de gazon, qui insensiblement se convertit en terreau & en sol. Le tissu serré de ces plantes empêchant l'humidité qui est au-dessous de s'évaporer, fournit aussi à la nutrition de la partie supérieure, & revêt à la longue toutes les collines & toutes les Isles d'une verdure constante. Parmi ces plantes, quelques-unes plus grandes, commencent à germer sans nuire à l'accroissement des premieres, qui sont les créatrices du terreau & du sol. Je mets au nombre de ces plantes un petit *arbutus*, un petit myrthe, un petit *dandelion*, une petite *crassula* rampante, la *pinguicula albina* ordinaire, différentes *violæ palustres* jaunes, la *statice armeria*, ou l'*œillet de mer*, une espèce de pimprenelle; le *ranunculus lapponicus*, l'*holcus odoratus*; le *céleri* commun, & l'*arabis heterophylla*. Dans les cantons couverts encore des plantes à mousse, dont on vient de parler, nous avons observé un nouveau jonc, un joli *amellus*, une très-belle *chelone* écarlate; des arbrisseaux, & entr'autres une fleur écarlate d'un nouveau genre, que nous avons appellée *embothrium coccineum*; deux nouvelles espèces d'épinevittes, un arbuste à feuilles pointues, & enfin l'arbre qui porte l'écorce de Winter, qui cependant sur ces rochers stériles de la Terre de Feu, n'excède jamais la grosseur d'un arbrisseau ordinaire, au lieu que

Cook.

Cook.

dans la Baie du ſuccès, ſur un terrain d'une pente douce, & dans un ſol fertile & profond, il a la taille du plus grand bois. Les feuilles qui tombent, les plantes mouſſeuſes qui ſe pourriſſent, & d'autres cauſes accroiſſent le terreau, & forment un ſol plus profond, qui devient de jour en jour plus en état de produire des plantes; c'eſt ainſi que ſe multiplient les végétaux, & qu'on voit ſortir du cahos & de l'engourdiſſement de nouveaux corps animés.

Je ne dois pas oublier de dire comment croît une eſpèce de gramen ſur l'Iſle *du Nouvel-An*, près de la Terre des Etats, & à la Géorgie Auſtrale; c'eſt le *dactylis glomerata*, qui eſt très-connu, ou l'une de ſes variétés. Il eſt perpétuel, & il affronte les hivers les plus froids: il vient toujours en touffes ou panaches à quelques diſtances l'une de l'autre. Chaque année, les bourgeons prennent une nouvelle tête, & élargiſſent le panache, juſqu'à ce qu'il ait quatre ou cinq pieds de haut, & qu'il ſoit deux ou trois fois plus large au ſommet qu'au pied. Les feuilles & les tiges de ce gramen ſont fortes & ſouvent de trois ou quatre pieds de long. Les phoques & les penguins ſe réfugient ſous ces touffes; &, comme ils ſortent ſouvent de la mer tout mouillés, ils rendent ſi ſales & ſi boueux les ſentiers entre les panaches, qu'un homme ne peut

y marcher qu'en sautant de la cime d'une touffe à l'autre. Ailleurs les nigauds s'emparent de ces touffes & y font leurs nids : ce gramen & les éjections des phoques, des penguins & des nigauds donnent peu-à-peu une élévation plus considérable au sol du pays.

Cook.

Dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, la formation du terreau & du sol est beaucoup plus avancée, parce que le climat y est plus doux, l'été plus long, la végétation plus active & plus vigoureuse ; mais en tout on y remarque la même analogie dans le principe. Toutes sortes de fougeres & de petites plantes mousseuses, sur-tout les *mniarum* occupent de vastes cantons : leur putréfaction annuelle accroît le terreau, & produit ainsi un sol capable de porter un grand nombre d'arbrisseaux. Le feuillage se pourrit chaque année, augmente le sol où l'on voit enfin les plus gros arbres : une tempête violente brise ces arbres affaiblis par l'âge, & dans leur éclat ils écrasent une quantité innombrable de buissons & d'arbrisseaux, qui poussent, se pourrissent ensemble, & fournissent de la place & de la nourriture à une nouvelle génération de jeunes arbres, qui doivent à leur tour tomber & faire place à d'autres. Cette scene apparente de destruction & de désordre, est une des opérations les plus utiles de la Nature : elle entasse

Cook.

ainſi une quantité précieuſe de terreau fertile ; pour une race à venir d'hommes, qui tôt ou tard vivront de ſes productions.

Des Sources.

Nous avons trouvé aux Iſles de la Société des ſources très-abondantes de l'eau la plus limpide & la plus fraîche ; l'une de celles d'*Uliétéa* ſemble pouvoir le diſputer au *Fons Blanduſia* d'Horace. Les Naturels en ont fait un beau réſervoir, environné de grandes pierres. La fontaine eſt ruſtique & d'une ſimplicité agréable. Des grouppes d'arbres charmans & d'arbriſſeaux fleuris, ainſi que les rochers vénérables d'où jaillit le ruiſſeau, l'enveloppent d'un ombrage perpétuel, & y entretiennent une fraîcheur délicieuſe. Le courant de cryſtal qui s'échappe du baſſin, la verdure des bocages & des plaines des environs, invitent le Voyageur à ranimer, par le bain, ſes membres fatigués. Cette ablution lui rend ſa vigueur qu'épuiſe un ſoleil ardent.

A Tanna, ſur le côté du Havre, qui eſt vers le volcan, j'ai découvert pluſieurs ſources chaudes que les Naturels appellent *doogoos :* l'eau ſort d'une couche noire de pierre de ſable, tout près des bords de l'Océan, & à la marée haute, ces ſources ſont quelquefois couvertes par les flots.

Au fond

Cook.

Au fond du Havre, près de la greve, il y a un petit étang, qui contient une eau douce & agréable; elle est un peu brune, & quoique parfaitement bonne quand elle est fraîche, elle contracte bientôt dans les futailles, un plus grand degré de putréfaction & d'odeur fétide, que nous ne l'avons observé en aucune autre pendant le voyage; ce qui, je crois, prouve qu'elle a des particules étrangeres, peut-être inflammables. Cet étang se joint pardessous les buissons, a une ligne d'eaux stagnantes & vaseuses dans l'espace de plus d'un ou deux milles le long de la plaine opposée au havre. Il paraît que ces eaux s'y rassemblent durant la saison des pluies; comme elles n'ont aucun écoulement visible, elles se réunissent, je pense, dans les parties basses, & elles y croupissent; toute la surface du sol de l'Isle étant formée de cendres volcaniques, qui contiennent plus ou moins de particules salines ou sulphureuses, l'eau peut les dissoudre, & prendre d'ailleurs cette couleur brune, en l'extrayant des substances végétales qui y tombent peu-à-peu, ou qui viennent à le toucher. Sur le reste des Isles dépendantes des Nouvelles-Hébrides, nous avons observé souvent de gros courans d'eau, qui forment des cascades sur les flancs escarpés des collines, &

Cook.

qui se mêlent bientôt avec les flots salés de l'Océan.

Les Isles des Amis paraissent privées de sources: quoiqu'il y ait sur quelques-unes, tels que *Eaowhe* & *An amocka*, de petites collines & des monticules; ces élévations ne sont pas assez hautes pour attirer les nuages, ou produire, par leur humidité constante, un courant continuel d'eau de source. Les Naturels rassemblent l'eau de pluie dans des étangs: quelques-uns de ces étangs sont vastes, mais l'eau est un peu saumâtre, à cause de la proximité de la mer: outre ces étangs d'eau douce, il y a à Anamocka une lagune considérable d'eau salée d'environ trois milles de long, parsemée de petites Isles, ornées de grouppes d'arbres, remplie de canards sauvages, & environnée de mangliers & de collines qui forment un charmant paysage. On trouve aussi sur la pointe nord de *Huaheine*, l'une des Isles de la Société, deux lagunes considérables d'eau salée, dont le fond est très-vaseux: comme elles sont peu profondes, fort avancées dans les terres & entourées de buissons épais & de grands arbres, & par conséquent très-peu agitées par le vent, elles répandent une puanteur excessive, & je crois qu'il en sort des exhalaisons funestes à la santé. Je n'ai remarqué qu'un petit nombre d'ha-

Cook.

bitations sur la côte méridionale près des collines, & elles n'étaient pas très-proches des lagunes. J'ai observé une petite source à l'Isle *Norfolk*, & je crois que si nous avions examiné toute l'Isle, nous en aurions trouvé davantage. L'Isle de Pâque n'a d'eau que celle de quelques réservoirs en forme de puits ou d'étangs. Cette eau provient, je crois, de la pluie; elle est stagnante, un peu saumâtre & mauvaise. Les Marquises sont remplies de très-belles sources, qui forment une multitude de courans & de jolies cascades : les collines couvertes de nuages & humectées par la vapeur, entretiennent dans l'abondance les sources de ce climat chaud. La Nouvelle-Zélande a sûrement une grande quantité de sources & de ruisseaux, & il y a à peine un Islot ou rocher sans une source d'eau douce. La baie *Dusky* offre plusieurs belles sources; mais toute l'eau serpentant & s'écoulant au milieu d'un sol fertile, spongieux, & mol, composé de végétaux tombés en putréfaction, a pris une couleur d'un brun foncé: cependant elle n'est point sale, elle n'a point de goût particulier, & elle se conserve bien à la mer. La Terre de Feu est remplie de très-belles sources & de vastes étangs d'eau douce que produit la fonte des neiges, sur les rochers élevés. J'ai observé, en différens endroits, de

Cook.

grandes & hautes cascades, qui contribuent beaucoup à l'embellissement de ces aspects sauvages.

Nous n'avons point rencontré de sources à la *Géorgie-Australe*, ni à la *Terre de Sandwich*; mais comme il y a beaucoup de glaces dans les environs, & même jusqu'au cinquante-unieme parallèle sud au printemps, & au milieu de l'été, & de l'automne, jusques par de-là le 67 & 70 degrés, un Navigateur ne doit pas être en peine de trouver de l'eau dans les hautes latitudes méridionales.

Si j'en excepte l'eau des sources chaudes de Tanna, qui contient peut-être des particules salines, à cause de sa foible astringence, nous n'avons observé aucune eau médicinale dans le cours de notre expédition.

Des Ruisseaux.

Toutes les sources des Isles de la Société, des Marquises & de la Nouvelle-Zélande, forment des ruisseaux; mais aucun n'est assez considérable pour mériter qu'on en fasse une description particuliere. A la baie *Dusky*, où tous les goulets de la mer sont très-profonds, nous avons trouvé que par-tout où il y a un courant d'eau

au fond des baies ou des criques, l'eau diminue peu-à-peu de profondeur, de maniere que les bateaux échouent à une assez grande distance de la côte; ce qui suppose, je pense, que ces courans, après une grosse pluie ou la fonte des neiges, entraînant un grand nombre de particules terreuses jusqu'à l'embouchure des ruisseaux les y déposent insensiblement: la résistance de l'eau de la mer, qui est salée, & par conséquent plus pesante que l'eau douce, les vents & les marées qui rencontrent le courant du ruisseau, & d'autres causes pareilles, semblent nécessiter ce dépôt.

Cook.

On observe, dans les différens goulets & bras qui forment cette baie spacieuse, des cascades, qui se précipitent rapidement du haut des montagnes, & qui parcourent un grand espace avant de rencontrer les différens rochers: il faudrait avoir le pinceau & le génie de Salvator Rosa, pour peindre, avec vérité, quelques-unes de ces cascades, ainsi que la scène pittoresque des environs. La partie supérieure des ruisseaux des Isles de la Société, n'est pas aussi inutile, ou aussi négligée qu'on pourroit l'imaginer. Par-tout où les Naturels observent que la vallée s'élargit entre les flancs escarpés des collines, ils forment un réservoir en entassant de grosses pierres à une telle hauteur, que l'eau est élevée au niveau &

Cook.

quelquefois au-dessus du niveau de la plaine; ils l'environnent d'un petit rebord qu'ils applanissent & qu'ils garnissent *d'eddoes* ou d'*arum esculentum*, plante qui aime à être sous l'eau, & qui y pousse de larges racines tubéreuses: ils tirent ensuite l'eau du réservoir pour en arroser les plantations, & ils la font couler à l'extrémité opposée, ces réservoirs servent en même-temps de pont aux Naturels qui sont fort adroits à sauter d'une pierre à une autre, lors même qu'ils portent un fardeau sur leur dos.

De l'Océan.

De la Température de l'Océan.

Nous avons fait plusieurs expériences pour déterminer le degré de chaleur de l'eau de la mer à une certaine profondeur. Le thermomètre dont nous nous sommes servi est de la construction de Fahrenheit, avec une échelle d'ivoire, il a été exécuté par M. Ramsdem: nous le mettions toujours dans une boîte cylindrique de fer-blanc, qui avait, à chaque extrémité, une sous-pape admettant l'eau aussi long-temps que descendait l'instrument: cette sous-pape se fermait dès que l'instrument remontait. Le Tableau ci-joint montrera le résultat des Expériences.

Epoques.	*Latitude.*	*Dégrés du thermomètre de Fahrenheit.*			*Profondeur en brasses.*	*Combien le thermomètre a resté de temps dans la mer.*	*Temps qu'on a mis à tirer le thermomètre.*
		Dans l'air.	*à la surface de la mer.*	*a une certaine profondeur en mer.*			
1772. Sept. 5.	52' N.	75 ½	70°	66°	86	30'	27 ½'
27.	24°44'S.	72 ½	70°	68	80	15'	7'
Octobre. 12.	34°48'S	60°	59°	58°	100	20'	6'
Décemb. 15.	55° S.	30° ½	30°	34	100	17'	5 ½'
23.	55°26'S.	33°	32°	34° ½	100	16'	6 ½'
1773. Janvier. 13.	64° S.	37°	33° ½	32°	100	20'	7'

Il paraît, par cette Table, que sous la ligne & près des Tropiques, l'eau est plus froide à une grande profondeur qu'à la surface dans les hautes latitudes. L'air est quelquefois plus froid, quelquefois d'une température égale, & quelquefois plus chaud que l'eau de la mer à la profondeur d'environ cent brasses, suivant les variations antérieures de la température de l'athmosphere, ou la direction & la violence du vent; car il faut

Cook.

obſerver que nos expériences ont toujours eu lieu dans un temps de calme, ou du moins lorſqu'il y avait peu de vent: par un vent fort nous n'aurions pas pu nous tenir dans le bateau. la glace eſt probablement une autre cauſe de la différence de la température de l'eau de la mer dans la même latitude élevée: l'eau d'une mer couverte d'Iſles de glaces hautes & étendues, doit être plus froide que celle d'une mer qui ſe trouve éloignée de toute eſpèce de glace.

De la Lumiere phoſphorique de l'eau de la mer.

On ſait que l'eau de la mer eſt quelquefois lumineuſe. Pluſieurs Ecrivains ont eſſayé de développer les véritables cauſes de ce phénomene: quelques-uns ont deſſiné un inſecte curieux vivant ſous mer, qui a du rapport à l'eſpèce des chevrettes, & qui eſt lumineux: on a dit que ces inſectes produiſent la lumiere phoſphorique de la mer; d'autres l'attribuent à un grand nombre d'animaux de la claſſe des molluſca, qui nagent par-tout dans l'Océan. Les chevrettes, ainſi que les molluſca, peuvent contribuer à rendre la mer lumineuſe. Mais, d'après les différens phénomens que j'ai obſervés dans le cours de ce voyage, je n'oſerais pas affirmer qu'il n'y a point d'autre cauſe de la lumiere phoſphorique.

D'abord j'ai lieu de douter ſi toutes les mers

lumineuſes ſont de la même nature ; la lumiere ne s'étend gueres à une grande diſtance du vaiſſeau : la partie qui eſt près du bâtiment paraît ſeule lumineuſe, & la lumiere ne ſe communique qu'au ſommet des vagues voiſines, qui s'en détachent obliquement, & cela arrive pour l'ordinaire dans un vent frais.

J'ai obſervé une autre eſpèce de lumiere phoſphorique dans un long calme, ou les momens qui ſuivent immédiatement un long calme, après un temps chaud : elle s'étendait plus au loin que la premiere, & même elle ſe mêlait avec la maſſe des flots : en mettant de cette eau dans un tube, elle y devenait ſombre, quand elle n'était plus en mouvement ; mais dès qu'on l'agitait violemment, elle redevenait lumineuſe à l'endroit où le mouvement était produit, elle ſemblait s'attacher un moment au doigt ou à la main qui remuait l'eau ; mais elle diſparaiſſait auſſitôt.

La troiſieme eſpèce de lumiere phoſphorique eſt, ſans doute, cauſée par des molluſca, dont toute la figure peut s'appercevoir dans l'eau parce qu'elles ſont lumineuſes. J'ai remarqué rarement, à la vérité, que les poiſſons & les coquillages produiſent les mêmes effets ; & il peut y avoir des chevrettes & d'autres inſectes phoſphoreſcens, quoique je n'en aie jamais vu. Mais

Cook.

le phénomène le plus ſingulier & le plus étonnant de ce genre, frappa nos regards la nuit du 29 au 30 Octobre 1773, quand nous étions à la hauteur du Cap de Bonne-Eſpérance, à la diſtance de quelques milles de la côte, & par un vent frais. La nuit eut à peine étendu ſon voile ſur la ſurface des flots, que la mer parut toute en feu; chaque vague qui ſe briſait, avait une cime lumineuſe; par-tout où les côtés du vaiſſeau touchaient les vagues, on appercevait une ligne de lumiere phoſphorique. L'œil découvrait, de toutes parts, cette lumiere ſur l'Océan; le fond lui-même des lames les plus épaiſſes, ſemblait imprégné de cette qualité brillante : nous voyions de grands corps éclairés ſe mouvoir; quelques-uns marchaient le long du vaiſſeau, d'autres s'en écartaient avec une vîteſſe preſque égale à celle d'un élair. La forme de ces corps, annonçait que c'étaient des poiſſons : pluſieurs s'approchaient les uns des autres; & lorſqu'un petit ſe trouvait à côté d'un plus gros, il s'enfuyait promptement pour échapper au danger. Je tirai un ſceau de cette eau lumineuſe afin de l'examiner : j'y remarquai un nombre infini de petits corps lumineux ronds, qui s'agitaient avec une vivacité ſurprenante; après que cette eau ſe fut repoſée un peu de temps, la quantité des petits objets étincelans paraiſſait diminuer; mais, en remuant

Cook.

l'eau de rechef, nous obſervâmes qu'elle redevenait entierement lumineuſe; & les petites étincelles ſe remuerent de nouveau, avec agilité, en différentes directions. Quoique le ſceau qui contenait l'eau fût ſuſpendu, afin d'être moins affecté du roulis du bâtiment, on y appercevait toujours des corps étincelans, qui ſe remuaient, de ſorte que je me perſuadai d'abord que ces atomes lumineux, avaient un mouvement volontaire abſolument indépendant de l'agitation de l'eau ou du vaiſſeau; mais, dès qu'à l'aide d'un bâton ou du doigt on remuait l'eau, on remarquait bientôt que la lumiere s'accroiſſait. Souvent en troublant l'eau, l'une de ces étincelles phoſphoriques s'attachait à la main ou au doigt: elles étaient à peine de la groſſeur de la plus petite tête d'épingle. En regardant ces atomes avec le moindre groſſiſſeur de mon microſcope, nous les jugeâmes globulaires, gélatineux, tranſparens & un peu brunâtres. J'en obſervai un plus particulierement, & je vis d'abord une eſpèce de de tube mince, qui entrait dans la ſubſtance de ce globe, par un orifice qui ſe trouvait à ſa ſurface: l'intérieur était rempli de quatre ou cinq ſacs inteſtinaux oblongs, joints au tube dont on vient de parler. Le plus grand groſſiſſeur montrait les mêmes choſes, mais plus diſtinctement. Je voulais examiner un des animalcules dans l'eau,

Cook.

& enſuite le placer ſous le microſcope ; mais je n'en pus prendre aucun en vie ; ils mouraient avant que je puſſe les ſéparer du doigt, auquel ils s'étaient attachés. Quand nous quittâmes le Cap de bonne-Eſpérance, le 22 Novembre, la mer était encore lumineuſe, de la même maniere, par un vent très-fort : nous découvrîmes alors une nouvelle cauſe de cette lumiere phoſphorique : mais, avant de continuer nos remarques, qu'il nous ſoit permis de faire une réflexion que ſuggère ce phénomène. L'Océan parſemé de myriades d'animalcules doués de la vie, du mouvement & de la faculté de briller dans les ténèbres, ou de reprendre leur opacité naturelle, pénètre l'eſprit du ſpectateur, d'étonnement & d'admiration, & il eſt impoſſible de décrire cette merveille comme elle le mériterait.

La premiere eſpèce de lumiere ſemble produite par une cauſe abſolument différente de celle des autres, & s'il m'eſt permis de dire mon opinion ſur ce ſujet, je crois que cette lumiere provient de l'électricité. On ſait que le mouvement d'un vaiſſeau dans les flots, par un vent frais, eſt très-vif, & qu'il a beaucoup de frottement ; car la mer, qu'agite un coup de vent, eſt beaucoup plus chaude que l'air. Les ſubſtances bitumineuſes qui couvrent les côtés du vaiſſeau, les clous attachés à la calle, & l'eau qui ſert de

conducteur, expliquent d'ailleurs ces effets électriques. Cook.

La ſeconde eſpèce paraît être une véritable lumiere phoſphorique : pluſieurs corps animés ſe pourriſſent, & ſe diſſolvent dans l'Océan, & preſque chaque partie des corps animés, la plupart des minéraux, & l'air lui-même, contiennent l'acide du phoſphore comme partie intégrante; tous ceux qui ont vu du poiſſon ſalé ſécher, doivent ſavoir que ce poiſſon devient preſque toujours phoſphorique. C'eſt auſſi un fait bien établi que la mer elle-même, après un long calme, devient puante & très-putride, ce qui, ſuivant toute apparence, eſt l'effet de la putréfaction d'un grand nombre de ſubſtances animales, qui meurent dans l'Océan, qui y flottent, & qui, dans les jours chauds des calmes, s'y pourriſſent ſouvent tout-à-coup. Il eſt reconnu également que les poiſſons & les molluſca renferment des particules huileuſes & inflammables ; l'acide du phoſphore dégagé par la putréfaction du mélange primitif, qui les retient dans les corps animés, peut ſe combiner avec quelques-unes des matieres inflammables dont on vient de parler, & produire ainſi un phoſphore qui flotte au ſommet de la mer, & qui opere cette lumiere que nous admirons tant.

Cook.

Enfin la troisieme espèce de lumiere phosphorique, est causée par des animaux vivans qui flottent dans la mer : cet effet est dû à leur structure particuliere, ou plutôt à la nature de leurs parties intégrantes ; il serait à propos d'en faire l'examen, en analysant, par la Chymie, quelques-unes des mollusca qui sont lumineuses.

De la Glace & de sa formation.

Rien n'étonne davantage les Navigateurs, qui se trouvent dans les hautes latitudes, que la premiere vue des masses immenses de glaces qui flottent au milieu de la mer ; & quoique j'eusse lu un grand nombre de descriptions sur leur nature, leurs formes & leur étendue, j'ai été vivement frappé du premier coup-d'œil. La magnificence de ce spectacle surpasse de beaucoup l'idée que j'en avais ; nous appercevions quelquefois des Isles de glace d'un ou deux milles de hauteur, & élevées de plus de cent pieds au-dessus du niveau des flots. Supposons qu'un corps de glace qui a des dimensions parallèles, & qui flotte dans la mer, ne monte au-dessus de l'eau que la dixieme partie de sa masse : cette supposition n'est pas trop forte, puisque, suivant M. de Mairan, la

Cook.

glace flottante dans de l'eau douce, présente au-dehors le quatorzieme de sa masse, & même le Docteur Irving, a plongé un morceau de la glace la plus solide dans une eau de neige fondue, & les quatorze quinzieme de la masse sont tombés au-dessous du niveau. Une Isle de glace d'un mille seulement de longueur, d'un quart de mille de large, & de cent pieds au-dessus de l'eau, contient 696,360,000 pieds cubes de glace solide; mais, comme on ne prend ici que la quantité de la glace qui se produit au-dehors, il faut y ajouter neuf fois cette même quantité, pour ce qui se trouve au-dessous de l'eau; toute la masse doit monter alors à 6,169,600,000 pieds cubes de glace solides, & former par conséquent un corps prodigieux; la grosseur énorme de ces Isles de glace, n'est pas le seul objet digne de surprise; leur nombre infini n'est pas moins étonnant. Le 26 Décembre 1773, nous comptâmes 186 masses de glace du haut des mâts; il n'y en avait aucune de moindre que la calle du vaisseau: d'autre fois, nous étions environnés de toutes parts d'Isles de glace, ou obligés de changer de route, parce que nous étions arrêtés par des plaines immenses. Dans ces occasions, nous appercevions d'abord de petits morceaux de glaces brisées & flottantes, remplies de trous & de pores, pareilles à une

nous avons resté sur le même parallèle pendant un temps considérable. Cook.

Une autre circonstance digne de remarque, c'est que toute la glace flottante en mer, donne de l'eau douce quand elle est fondue : on doit cependant avoir soin de ne jamais prendre celle que l'agitation des vagues a rendu spongieuse & disposé en rayons de miel, parce que cette espèce contient toujours une quantité considérable de saumure dans les interstices, & les cavités poreuses ; & elle paraît encore moins salubre & moins bonne. A la forme & à la position de cette glace, on la distingue aisément de celles qui sont plus solides : communément elle est la plus extérieure dans les grandes traînées de glace, & par conséquent la plus exposée à l'agitation des vagues : sous le vent des grandes masses de glace, on voit dériver pour l'ordinaire des morceaux flottans de différentes grosseurs ; celles qui sont les plus proches de la grande masse, sont en général les plus solides, & par conséquent les plus propres à fournir de l'eau à un vaisseau. On prend de cette glace les morceaux qui peuvent se monter plus commodément dans la chaloupe ; on les empile ensuite sur le gaillard d'arriere, où l'eau salée, qui adhère aux côtés extérieurs, s'écoule bientôt : le contact du pont & l'athmosphère plus chaud, contribuent à dissoudre une

Cook.

partie de cette glace ; on en remplit une chaudiere afin qu'elle se fonde plus promptement : l'on brise les autres pour remplir avec plus d'aisance les pièces à l'eau, & quand il n'y a plus de place, on met, dans les interstices, de l'eau tirée de la chaudiere, qui fond en peu de temps ces petits morceaux.

Nous avons toûjours vu la mer tranquille sous le vent des portions étendues de petites glaces flottantes, ou de celles que les bâtimens qui font la pêche du Groënland appellent *emballée*, c'est-à-dire, sur les bords de laquelle la mer & la pression de la glace entassent d'autres petits morceaux. Nous fîmes cette observation en entrant au milieu des glaces flottantes, le 17 Janvier 1773, par 63 degrés 15 minutes de latitude Sud ; mais au vent de la glace, il y avait une grosse houle & un ressac considérable. Quand nous approchions d'une large traînée de glace, solide, nous observions, à l'horizon, une réflexion blanche de la neige & de la glace, qu'on appelle sur les vaisseaux du Groënland *le dignotement de la glace*; de sorte qu'à l'apparition de ce phénomène, nous étions sûrs de rencontrer la glace à peu de lieues ; c'était alors aussi que nous appercevions communément des volées de péterels blancs de la grosseur des pigeons, que nous avons appellés péterels de neige

& qui sont les avants-coureurs de la glace. Cook.

On a observé que les grandes masses de glaces flottantes dans la mer, refroidissent beaucoup l'air ; de sorte que, aux environs, on est affecté de ce changement de température.

Le 11 de Décembre 1772, par un jour doux & clair, avant que nous eussions atteint une grande masse de glace d'environ un demi-mille de long & de cent pieds de haut, le thermomètre sur le pont attaché au cabestan se tenait à 41 degrés. Quand nous fûmes sous le vent de la glace, il tomba à 37 degrés & demi, & quand nous l'eûmes dépassée, (il était environ cinq heures de l'après-midi,) il remonta à 41 degrés. Le 13 de Décembre 1772, à la pointe du jour, le thermomètre était à-peu-près à 32 degrés : il avait neigé toute la nuit, & il neigeoit encore : le matin entre sept & huit heures, nous approchâmes d'un grand nombre d'Isles de glaces ; dont quelques-unes étaient d'une vaste étendue. A huit heures, le thermomètre indiquait 31 degrés & demi ; il se tenait à ce point, au moment où nous étions sous le vent de la plus grande des Isles ; &, après que nous l'eûmes dépassée, le thermomètre ne s'éleva pas au-dessus de 31 degrés & demi. Je crois que le froid n'avait pas diminué, parce que le pont étant humide de neige, causait une grande évaporation, qui refroidissait

Cook.

l'air : nous étions d'ailleurs environnés de toutes parts de grandes masses de glace, qui avaient tellement refroidi l'athmosphère dans tous les environs, que le thermomètre se tint à la même température. Ces deux exemples semblent donc prouver que les masses de glaces contribuent beaucoup à refroidir l'athmosphère.

La glace flotte dans un Océan, qui au milieu de l'été de l'hémisphère austral, est à plusieurs degrés au-dessus du point de congelation : elle doit donc se fondre & se dissoudre sans cesse, & comme la différence de la gravité spécifique de l'air commun à l'eau douce est de près de 0,001 ou 0,000 un quart, à 1,000; en supposant l'un & l'autre de la même température, il est évident que l'eau douce doit fondre la glace plus que l'air ordinaire, puisque les particules d'eau en contact avec elle, sont plus pesantes, & par la raison que l'eau de la mer est à l'eau douce comme 1,030 à 1,000, l'eau de la mer doit encore plus agir sur la glace que l'eau douce (*a*). Nous avons eu des occasions fréquentes de voir l'effet

(*a*) Cependant les grandes masses de glace ont besoin d'un long-temps & d'un climat chaud pour se dissoudre entierement. Quelquefois par 40 degrés de latitude Nord, on a trouvé des Isles de glace dans la mer Atlantique, & un Officier, qui a passé plusieurs années

Cook.

de l'eau de la mer sur la glace, quand elle dissout & met en pièces de grosses masses : on entend alors un craquement, qui n'est pas inférieur à un coup de canon : quelquefois nous en étions si peu éloignés que nous courions risque d'être écrasés par un rocher de glace qui éclatait brusquement en pièces, & dont les morceaux se renversant sans-dessus-dessous, prenaient de nouveaux centres de gravité : la glace fondue, mêlée avec l'Océan, doit aussi refroidir la température de l'eau de la mer dans les latitudes qui sont entre 50 & 60 degrés Sud où nous avons observé ces différens phénomènes.

Il parait incontestable que la glace que nous avons trouvée en plein Océan par 50 & 67 degrés ou même 71 degrés de latitude Sud, se forme encore plus loin au Sud : car elle a son origine près de quelque terre, ou en pleine mer. Dans le premier cas, il est évident qu'elle vient d'une contrée qui est au-delà de la route de nos vaisseaux, c'est-à-dire, au-delà de 60, 67, & 71 degrés de latitude Sud ; parce que nous n'avons point découvert d'Isle, où ces énormes quantités de

---

à Terre-Neuve & dans les environs, m'a dit qu'une très-grosse Isle de glace vint échouer dans le *Détroit de Belle-Isle* ; qu'elle y resta tout un été, & qu'elle ne fut dissoute que dans l'été de l'année suivante.

Cook.

glaces aient pu commencer. Dans le 2.[e] cas, si la glace s'est formée loin d'une terre, le climat où elle s'est formée doit être aussi plus loin au Sud que la route de nos vaisseaux, parce que nous n'avons jamais rencontré de glaces que nous puissions considérer avec certitude comme permanentes; au contraire, elles étaient pour l'ordinaire en mouvement : enfin les glaces flottantes entre 71 & 50 degrés de latitude Sud doivent être venues de loin; la glace solide étant au-delà de 71 degrés ou dans quelque latitude plus élevée. D'autres Navigateurs ont rencontré, comme nous, des glaces dans les basses latitudes Sud, c'est-à-dire, par 49, 50, 51 & 52 degrés au commencement du printems & de l'été; il est donc évident qu'elles doivent y être venues d'un parage situé au-delà de 60, 67, & 71 degrés de latitude Sud. Dans les mers du Nord, on observe, presque toutes les années, que la glace se meut vers les climats chauds. Ces exemples semblent prouver qu'il y a un fort courant, une attraction, ou quelqu'autre cause réguliere, qui porte ces grandes masses de glace, des deux poles vers la ligne équinoxiale.

Des Vents.

Les vents produisent des changemens remarquables & assez généraux dans notre athmosphère.

Leur histoire est encore très-imparfaite, & elle le sera encore long-temps, parce qu'on n'a pas rassemblé un assez grand nombre d'observations exactes, & parce que les hommes étant portés à recueillir le plus tôt possible le fruit de leurs travaux, ils ne se soucient point de préparer des matériaux dont la postérité seule doit faire usage. Dès qu'on a quelques faits, on commence à construire un systême sur des conjectures, des soupçons, des expériences inexactes & douteuses. Nous nous bornerons à l'énumération des faits, & nous laisserons aux autres les conséquences qu'il faut en tirer, ou du moins nous offrirons nos conjectures pour ce qu'elles sont. Cook.

En-dedans & près des Tropiques nous avons trouvé les vents réguliers, ainsi que les autres Navigateurs l'avaient observé avant nous. Nous partîmes d'Angleterre au mois de Juillet 1772, & au Cap Finisterre nous atteignîmes un vent Nord-Est, qui nous porta à peu de degrés de la Ligne, où vers la fin d'Août nous avions de la pluie & un vent S. S. O. ou S. O. qui nous obligea de marcher S. E. ou S. E. un quart E. Le 8 Septembre, quand nous étions aux environs de l'Équateur, le vent passa au Sud; mais, en deux jours, il tourna au S. S. E. de sorte que nous pouvions cingler S. O. & en approchant du Tropique le vent tourna plus à l'Est; il s'établit à l'Est un quart

Cook.

N. E. & même au N. E. & nous portâmes S. E. vers la fin de Septembre, après avoir dépassé le Tropique. Le 11 Octobre, nous pouvions cingler E. un quart S. E. ou à-peu-près dans cette direction, & le 16 du côté de l'Est; le vent était N. & N. un quart N. O. Le 25 Octobre, le vent passa de plus en plus à l'Est; de sorte que nous avançions à grands pas du côté du cap de Bonne-Espérance, & nous eûmes la satisfaction d'entrer dans la Baye de la Table. Nous avions eu un vent frais la nuit précédente. Ce résultat général de notre traversée, montrera d'un coup-d'œil l'étendue & les changemens des vents alisés. Par-tout où ce vent tomboit pour faire place à un autre, nous avions de foibles brises & des calmes qui à la vérité duraient peu.

En 1773, dans notre passage de la Nouvelle-Zélande à Taïti, nous eûmes, le 20 Juillet par 36 degrés de latitude septentrionale, un vent S. E. que nous prîmes pour un vent alisé, mais nous fûmes bientôt détrompés par les changemens qui survinrent ensuite dans l'athmosphère, & nous ne rencontrâmes le véritable alisé S. E. fixe que le 7 Août par environ 19 degrés de latitude. Si ce vent souffloit quelquefois avec force, d'autres fois il était plus faible, sur-tout quand nous approchâmes des Isles : il nous porta à Taïti le 16 Août.

Après avoir quitté les Isles de la Société, nous cinglâmes du côté des Isles des Amis à l'aide de l'alisé S. E. cependant à l'approche d'une grosse ondée de pluie & des éclairs, il sautait en différens points; mais nous gagnâmes bientôt le véritable alisé : peut-être que le voisinage de quelque terre changea la direction du vent; car, quoique nous n'ayons apperçu qu'une Isle basse dans toute la traversée, il est possible que nous en ayons dépassé plusieurs, que la nuit, ou leur position basse nous ont empêché de voir : en effet, l'année suivante, en cinglant un peu plus au nord de cette direction, nous rencontrâmes plusieurs Isles, & ce même vent Sud-Est nous conduisit à Amsterdam & à Middelburg.

Cook.

Le même vent alisé changea fort peu, après notre départ de Tongatabu, & il nous porta hors des Tropiques, jusqu'à environ 32 degrés de latitude S. En 1774, quand nous retournâmes du Sud aux Isles, nous atteignîmes le vent alisé Sud-Est, par environ 29 degrés de latitude S., le 6 Mars : il fut constant jusqu'à notre arrivée à l'Isle de Pâque, & même après notre départ de cette Isle. Le 21 Mars, à 3 heures après midi, par environ 22 degrés 45 minutes de latitude S. le vent nous prit tout-à-coup de l'avant, & bientôt après nous eûmes une forte ondée de pluie; mais, dès qu'elle fut finie, le vent alisé revint, & souffla

Cook.

frais de la même maniere, excepté en quelques autres occasions, où il tomba encore des ondées de pluie : aux environs des Marquises, nous eûmes de la pluie & plusieurs coups de vent.

Après notre départ des Marquises, nous marchâmes S. S. O. ensuite S. O. & enfin O. & demi-Sud; le même vent alisé S. E. nous poussait en avant. Les cinq Isles basses, que nous rencontrâmes jusqu'à notre arrivée pour la seconde fois à Taïti, nous firent changer de tems en tems notre route.

Dans notre seconde traversée des Isles de la Société à celles des Amis, nous eûmes le même vent alisé S. E. & par intervalles, un vent contraire de l'Ouest, quand nous approchions de terre, ou pendant qu'une grosse ondée de pluie survenait; quelquefois il y avait calme. Après avoir resté peu de jours à Anamoka, & passé entre Oghao & Tofooa, nous atteignîmes un vent S. E. qui nous empêcha d'aller à Tongatabu, comme nous l'avions d'abord projeté : cette brise varia peu, dura jusqu'à ce que nous rencontrâmes les Nouvelles-Hébrides, où nous eûmes beaucoup de raffales & de pluie, & de tems en tems des calmes : nous eûmes encore des vents d'Est en allant à la Nouvelle-Calédonie, & près de cette terre, nous étions souvent en calme : il y avait de tems à autre des raffales, avec de grosses ondées de pluie. Après notre départ de la Nou-

velle-Calédonie le vent souffla du Sud; mais il tourna par degrés de l'O. S. O. à l'O. un quart S. O. au Sud & dans le rumb de l'Ouest, où il resta; ce vent nous porta, pour la troisieme fois, au Canal de la Reine-Charlotte. Cook.

En 1775, à notre départ du Cap de Bonne-Espérance, nous avions une brise Sud-Est fraîche, qui devenait quelquefois un peu plus Est, & enfin nous eûmes un calme depuis le 10 Mai, jusqu'à la nuit du 13 : quand le véritable alisé Sud-Est, commença : il nous porta aux Isles Sainte-Hélène, de l'Ascension, de Fernando & de Noronha, & jusqu'à 4 degrés de latitude Nord, parage où un calme nous arrêta : depuis notre départ de Sainte-Hélène, nous eûmes de tems à autre des raffales & des ondées de pluie, qui devinrent plus continues aux environs de la ligne. Le calme dura du 15 au 19 Juin : il fut accompagné de grosses ondées de pluie, & il commença avec du tonnerre & des éclairs; ensuite nous eûmes une nouvelle brise du Nord, qui, pendant la nuit, tourna au Nord Nord-Est & au Nord-Est; mais, à mesure que nous avançâmes au Nord, le vent devint plus fixe.

Après avoir passé une seconde fois le Tropique du Cancer, le vent devint plus Est; il souffla de l'Est-Nord-Est, & même de l'Est un quart Nord-Est & demi-Est jusques par les 27 ou 28

Cook.

degrés de latitude Nord que nous eûmes de nouveau des vents variables.

On peut tirer de ces détails les conféquences fuivantes. 1.° Les vents alifés foufflent quelquefois au-delà des Tropiques, dans les Zones tempérées, fur-tout quand le Soleil eft dans le même hémifphère, & l'étendue des vents alifés en-dedans des Tropiques, parait proportionnée à la diftance du Soleil, dans l'hémifphère oppofé. 2.° Les vents alifés dans la mer du Sud, font quelquefois interrompus par des calmes & des vents d'Oueft contraires; & fur-tout, les pluies & les coups de tonnerre, font affez communs dans ces changemens de temps. 3.° On voit auffi les vents alifés interrompus à l'approche de la terre, fur-tout fi elle eft d'une hauteur confidérable. 4.° Dans les intervalles où un vent difparaît pour faire place à un autre, il furvient communément des calmes, & il n'eft pas rare qu'il pleuve.

On a dit jufqu'ici que les vents réguliers qui viennent de l'Fft, régnent fur l'efpace qui eft en-dedans des Tropiques dans les grandes mers, & on croit que cet effet provient de ce que le Soleil étant vertical, ou prefque vertical en-dedans des Tropiques à midi, raréfie l'air, parce qu'alors fon influence eft très-puiffante; le Soleil s'avançant à chaque inftant vers le Méridien d'un autre endroit du globe, la partie raréfiée de

l'athmosphère, se meut naturellement de l'Est à l'Ouest : dès que la cause de la raréfaction cesse par l'éloignement du Soleil, les colonnes d'air, qui se trouvent aux environs de l'endroit raréfié, se précipitent pour former l'équilibre; ce courant produit le vent alisé, & maintient sa durée en-dedans & près des Tropiques; cette régle cependant n'est pas si générale qu'elle ne puisse être altérée par un agent qui aurait beaucoup de forces, tels que le voisinage d'une côte, ou un nuage rempli de vapeurs & de matiere électrique.

Quoique les Isles des Mers du Sud ne soient pas d'une étendue considérable, en général cependant elles profitent des brises de mer & de terre; de sorte que le vent alisé régnant, agit seulement, pendant le jour, sur la bande qui est aux vents de l'Isle; il prend ensuite la direction des côtes, & il agit par-tout perpendiculairement ou presque perpendiculairement sur ces côtes, même sous le vent de l'Isle; il devient contraire au vent alisé : mais il ne s'étend en mer, qu'à un petit nombre de milles plus ou moins, suivant la grosseur de la terre & d'autres causes accidentelles : la nuit, le même vent souffle au large, en revenant de la terre, & se tenant dans les limites ordinaires de ces brises alternatives. Comme les vents d'Est régnent avec une constance particuliere en-dedans des Tropiques, on a observé qu'en-

Cook.

dehors des Tropiques, les vents d'Ouest sont les plus universels; mais leur constance pour la force & la direction ne doit jamais être comparée à celle des vents alisés d'Est. En arrivant dans un parage éloigné au Sud, & en-dedans ou près du cercle antarctique, nous reconnûmes de nouveau que les vents d'Est sont les plus constans & durent le plus.

Si donc on doit compter sur ces observations, il est probable que ces vents d'Est ne sont qu'une espèce de vents de révolin, formés par les vents d'Ouest, qui sont plus généraux dans la Zone tempérée. Voici l'explication qu'on pourrait en donner : en-dedans des Tropiques, la grande raréfaction de l'athmosphère causée par la chaleur verticale du Soleil, produit les vents alisés d'Est: ce mouvement constant du *fluide aërien* à l'Est, crée, vers la Zone tempérée, une espèce de révolin, de sorte que les vents tournent peu-à-peu au Sud & au Nord, & enfin à l'Ouest, Rumbs d'où soufflent les vents dominans des deux Zones tempérées: mais ce courant de l'air est encore, dans les Zones glaciales, contre-balancé par une autre espèce de vent à révolins venant de l'Est. Nous avons averti que nos conséquences & nos conjectures ne sont pas aussi sûres que les faits que nous rapportons : les faits serviront de matériaux pour écrire l'Histoire des vents; & les

conjectures ſont des opinions particulieres, qui engageront peut-être d'autres Ecrivains à former un ſyſtême plus parfait. Cook.

Quoique nous ayions donné une idée générale des vents, qui dominent le plus dans les Zones tempérées & glaciales, nous ne prétendons pas dire qu'il ne ſouffle point d'autres vents dans ces Zones; nous allons même citer un exemple du contraire. Quand nous traversâmes la Mer Pacifique, entre les 40 & les 46 degrés de latitude Sud, en 1773, nous fîmes route à l'Eſt, nous reconnûmes, pendant cette traverſée, que les vents contraires d'Eſt prévalent ſouvent; &, ce qu'il y a de plus remarquable, quand les vents commencerent à changer, nous obſervâmes, à quatre différentes repriſes, entre le 5 Juin & le 5 Juillet, qu'ils faiſaient, par degrés, le tour du compas; mais toujours dans l'eſpace oppoſé au Soleil. Aux environs de la Nouvelle-Zélande, les vents étaient le plus ſouvent Oueſt, & ils ſoufflaient, pendant l'hiver, avec fureur. Aux mois de Novembre & de Décembre 1774, dans les mers qui ſont entre la Nouvelle-Zélande & la Terre de Feu, il régnait un vent d'Oueſt du 42 au 54 degré de latitude Sud. Les autres Navigateurs ont obſervé que les environs de la Terre de Feu ſont très-orageux; mais nous y avons trouvé une mer d'une tranquillité remarquable, & un

Cook.

ciel doux, & quoique nous ayions essuyé un petit nombre de raffales, elles n'étaient pas plus violentes que celles que nous avions éprouvées auparavant dans d'autres mers.

Du Régne Végétal.

La végétation varie considérablement dans chaque pays que nous avons examiné; & presque chacune de ces terres présente même un aspect nouveau & singulier: entre le tropique, nous avons rencontré des Isles basses, c'est-à-dire, des rochers de corail, à peine couverts de sable; les Isles de la Société, d'une hauteur considérable, environnés de riches plaines, enfermées dans des récifs de corail; & plusieurs autres grouppes d'Isles remplies de montagnes privées de récifs & de plaines. Nous avons remarqué combien la moins belle de ces contrées du tropique surpasse les cantons sauvages de la Nouvelle-Zélande; combien les extrémités de l'Amérique sont plus affreuses encore que la Nouvelle-Zélande; & enfin rien de plus horrible que les côtes Australes que nous avons découvertes. Les plantes de ces différentes terres different par leur nombre, leur stature, leur beauté & leur usage.

Aux Isles de la Société, la Nature frappe le Spectateur

Cook.

Spectateur par la magnificence des points de vue : un accord brillant de toutes sortes de formes & de couleurs, donne à l'esprit l'idée de chaque espèce de beauté. On y voit des plaines, des collines, une haute chaîne de montagnes, où la végétation est variée de mille manieres. Les plaines qui environnent ces Isles offrent plus d'espace à la culture que les cantons montueux ; elles sont couvertes de plantations, ainsi que les extrémités les plus éloignées des vallées, qui se prolongent entre les collines ; elles sont habitées par des peuplades nombreuses, plus civilisées qu'aucunes de leurs voisines : du milieu des terres informes de la nature qui n'est pas cultivée, on passe tout-à-coup dans des jardins florissans & bien tenus ; le sol n'est plus chargé de branches & de feuilles pourries, qui nourrissent des buissons, des liserons, des fougeres & d'autres plantes parasites ; mais un lit de gramens en pare toute la surface, & forme ce gazon épais, qui annonce toujours la culture ; des arbres fruitiers s'élèvent à des distances convenables les uns des autres ; l'ombre que répand leur feuillage, abrite la nappe de verdure que les rayons du Soleil entre les tropiques, consumeraient bientôt. Les habitations des Naturels ont le même avantage ; car elles sont communément placées au milieu d'un grouppe d'arbres, & souvent entou-

Cook.

rées d'arbrisseaux. La premiere chaîne de collines en-dedans des plaines, est entierement privée d'arbres, & le Soleil y dardant ses rayons sans obstacles, ne permet point aux gramens ni à aucune plante tendre d'y croître, de sorte que tout le sol est couvert d'une espèce de fougere très-seche, & de deux espèces d'arbrisseaux, qui peuvent affronter la violence d'un Soleil vertical.

A mesure qu'on avance les flancs des collines commencent à se boiser, enfin on arrive aux sommets les plus élevés, qui dominent entierement les plus grands arbres des forêts : ces sommets étant souvent enveloppés de nuages, la température de l'air y est douce, & des végétaux de toute espèce y croissent en abondance : parmi beaucoup d'autres, les mousses, les fougeres, l'*épidendra* & autres semblables, qui se plaisent sur-tout dans l'humidité revêtissent les troncs & les branches des arbres, & remplissent le terrain.

Les Isles que Mendana a nommées *les Marquises de Mendoza*, gissent au Nord-Est des Isles de la Société : on pourrait les comparer à celles-ci, si elles avaient des récifs & des plaines : les Marquises sont plus boisées ; mais il n'y a pas une aussi grande variété de plantes, parce que beaucoup de plantations se trouvent dans les bois.

Après les Isles de la Société, il faut placer pour la richesse des productions & la beauté des points de vue, le grouppe découvert par Tasman, & qu'on a appellé avec assez de raison, *les Isles des Amis*, à cause de la bonté & du caractere paisible des Habitans. Elles sont tellement élevées au-dessus du niveau de la mer, qu'on ne peut plus les mettre au nombre des Isles basses ; comme elles manquent de montagnes, elles ne sont pas de la même classe que les Isles hautes ; elles sont fort peuplées ; le terrain est favorable aux progrès de la culture, & d'une extrémité à l'autre, on les a entre-coupé de sentiers & de haies, qui séparent les plantations. D'abord on est porté à croire que cette extrême culture offre au Botaniste très-peu de plantes spontanées ; mais ces charmantes terres ont le mérite particulier de joindre l'utile à l'agréable : beaucoup d'espèces sauvages de différentes natures, croissent parmi les cultivées, & offrent cet aimable désordre qu'on admire tant dans les jardins de l'Angleterre. Cook.

Les Isles plus Occidentales, appellées *Nouvelles-Hébrides*, présentent une végétation très-différente : elles sont élevées & montueuses sans plaines & sans récifs, quoique leurs collines aient des pentes douces, & que leurs vallées soient étendues : elles sont fertiles, & presqu'entiere-

Cook.

ment couvertes de forêts, au milieu desquelles les plantations des Naturels ne forment que de petits cantons isolés; le nombre des habitans est peu considérable pour l'étendue des terres. Les plantes spontanées occupant un plus grand espace, la variété des espèces y est aussi plus considérable que sur les Isles situées plus à l'Est.

Le sol aride de la Nouvelle-Calédonie, differe de tous les autres de la mer du Sud, mais il produit un grand nombre de plantes, dont la plupart forment des *genres* très-distincts de ceux qu'on connaissait avant notre expédition: un récif de rochers de corail, y environne les côtes à une distance considérable, de la même maniere qu'aux Isles de la Société; les plaines étroites y sont également les seuls cantons cultivés du pays; mais, quoique les Naturels les travaillent beaucoup, il paraît qu'ils en tirent peu de subsistance; ce qui est probablement la cause de leur petit nombre. D'après le témoignage unanime de plusieurs Officiers qui ont fait le voyage sur l'*Endéavour* & sur la *Résolution*, nous avons tout lieu d'assurer que les productions de cette grande Isle (les plaines exceptées) ressemblent, à tous égards, à celles des côtes de la Nouvelle-Hollande, qui n'en est pas éloignée.

La Nouvelle-Zélande, qui gît dans la Zone tempérée offre un aspect très-différent de toute

les contrées du tropique : l'Isle septentrionale, quoique remplie de montagnes comme l'autre, a cependant des pentes très-étendues, dont les Naturels savent tirer parti, en les cultivant; mais, comme nous n'avons pas débarqué sur cette Isle, nous bornerons nos remarques à l'Isle méridionale, où nous avons relâché dans la partie du Sud & dans la partie du Nord; l'œil y apperçoit plusieurs chaînes de montagnes plus élevées l'une que l'autre, & dont la plus haute est couverte de neige à la cime : les côtes sont escarpées, les vallées étroites, & il y a par-tout d'immenses forêts : la seule différence entre les extrémités Nord & Sud de l'Isle, consiste en ce que les dernieres dégénerent toujours en rochers de plus en plus informes, tandis que les premieres ont, en quelques cantons, des terrains unis, sans bois, couverts de gramens, de joncs, &c. Le climat y est si tempéré que toutes les espèces de plantes de nos jardins d'Europe (que nous y avons semé), y croissent très-bien au milieu de l'hiver : le *Flora* indigene est donc très-prolifique, & la variété des genres & des nouvelles espèces considérable; mais l'industrie n'ayant peut-être jamais touché à ce pays depuis sa premiere existence, les forêts y sont de véritables labyrinthes rendus presqu'impénétrables par une

Cook.

Cook.

quantité innombrable de liſerons, de buiſſons & d'arbriſſeaux entrelacés, qui d'ailleurs empêchent en grande partie les plantes herbacées de croître ; ces dernieres ne ſe trouvent que ſur les greves, le long du bord de la vallée ; & on n'y compte gueres que des anti-ſcorbutiques & des herbes potageres.

A meſure qu'on va au Sud, l'aſpect des terres devient de plus en plus ſtérile : celle de Feu, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, gémit ſous les rigueurs du froid, & toutes ſes côtes occidentales offrent des montagnes de roches pelées, dont les ſommets ſont toujours couverts de neige. Dans une baie où nous mouillâmes au Nord-Oueſt du Cap Horn, il y a à peine quelques traces de végétation, excepté ſur de petites Iſles baſſes, dont le gazon peu épais qui cache le rocher eſt entierement marécageux : au fond des vallées ou dans les crevaſſes des montagnes, on voit de petits arbriſſeaux informes ; jamais ils ne s'élèvent aſſez haut pour mériter le nom d'arbres : les parties les plus élevées des montagnes ſont des rochers noirs, entierement nus. Dans le petit nombre de plantes qui y naiſſent j'ai remarqué le céleri, l'un des meilleurs anti-ſcorbutiques qu'on connaiſſe : le côté Nord-Eſt de la Terre de Feu, eſt tellement diſpoſé en

pente, qu'il forme une eſpèce de plaine où il y a plus de végétaux; mais nous n'avons pas débarqué ſur ce canton.

En examinant les côtes ſtériles de la Terre de Feu, nous n'imaginions pas de contrée plus affreuſe; mais, après avoir marché quelque temps à l'Eſt, nous rencontrâmes dans la même latitude, l'Iſle de la Nouvelle-Géorgie, qui paraît ſi horrible, qu'avant d'y aborder, nous la prenions pour une Iſle de glace. Il n'y a pas ſur le Globe de montagnes dont la forme ſoit auſſi hachée & auſſi pointue: au milieu de l'été, elles ſont couvertes de maſſes de neige, preſqu'au bord de l'eau, tandis que le Soleil brillant çà & là ſur des pointes qui ſe projettent dans la mer, montre à nu une terre noire & ſtérile: nous ne trouvâmes dans la baie de Poſſeſſion, que deux eſpèces de plantes, l'une nouvelle, particuliere à l'hémiſphere auſtral, & l'autre un gramen déjà connu: la maigreur & la petite taille de toutes les deux, annoncent la miſere du pays.

Mais, comme ſi la Nature eût voulu nous convaincre qu'elle peut produire une terre encore plus hideuſe, nous en avons découvert une, quatre degrés au Sud de celle-ci, plus haute en apparence & abſolument couverte de glace & de neige, (excepté ſur quelques rochers détachés), & incapable, ſuivant toute apparence, de produire une

Cook.

ſeule plante ; elle eſt enveloppée de brumes preſque continuelles ; nous ne pouvions l'appercevoir que par intervalles ; alors même nous n'en voyions que les cantons les plus bas. Un volume immenſe de nuages, occupe ſans ceſſe le ſommet des montagnes ; elle eſt effrayante par ſes horreurs ; mon imagination friſſonne encore à ſon ſouvenir.

1.° Nombre des eſpèces de Plantes.

Il paraît, d'après ce qu'on a dit, que le froid rigoureux des régions antarctiques, empêche preſque tout-à-fait les plantes de germer ; que les pays des Zones tempérées, quoique la plus grande partie ne ſoit pas en culture, produiſent une variété de plantes qui n'ont beſoin du ſecours de l'art que pour les contenir dans de juſtes bornes, & enfin que le climat & la culture donnent aux Iſles du Tropique une végétation abondante. Le nombre des végétaux eſt communément proportionné à l'étendue du pays, voilà pourquoi les continens ont été remarquables dans tous les temps par l'immenſité de leurs richeſſes botaniques. Celui de la Nouvelle-Hollande entr'autres examiné dernierement par MM. Banks & Solander, récompenſa ſi bien leurs travaux, qu'ils donnerent à un de ſes havres le nom de *Baie de la Botanique*. Ces Iſles produiſent un nombre plus ou moins grand d'eſpèces, ſuivant que leur circonférence eſt plus ou moins étendue ; ainſi, je

crois que la Nouvelle-Zélande & les Isles du Tropique ont beaucoup de productions végétales. Il ferait difficile de déterminer, avec quelque précision, le nombre de celles de la Nouvelle-Zélande, parce que nous avons eu peu d'occasions de les examiner; nous y avons trouvé cependant plus de cent vingt espèces nouvelles; nous n'en avons découvert que six dont parle M. de Linnée, & cette proportion est peu considérable en comparaison des nouvelles; mais on a tout lieu de supposer qu'en y comprenant les deux Isles, des recherches exactes porteraient le *Flora* de la Nouvelle-Zélande à au moins quatre ou cinq cens espèces, sur-tout si les Botanistes y arrivaient sur la fin du printemps, & avant le commencement de l'hiver, les deux seules époques où nous y ayions été.

Dans les Isles du Tropique la proportion des espèces nouvelles aux espèces connues est très-différente; nous y avons découvert environ deux cens vingt espèces nouvelles, & cent dix décrites dans M. de Linnée. Le nombre total est donc de trois cens trente, dont un tiers était déjà connu. La culture ne contribue pas peu à cette différence; ces terres contiennent probablement des plantes que les premiers habitans de ces Isles ont apporté avec eux des Indes Orientales, où ils vivaient originairement, & d'où les Botanistes

Cook.
Européens en ont tiré la description. Ces plantes cultivées ont pu produire les semences de plusieurs autres sauvages indigènes également des Indes Orientales, & par conséquent connues des Botanistes. Les nouvelles plantes ne peuvent donc être que des indigènes de ces Isles, & celles qui ont échappé aux observations des Européens dans les Indes.

Les trois cens trente espèces individuelles que nous avons trouvé dans les Isles du Tropique, ne composent pas tout le Flora de ces terres; car nous n'avons pas eu assez de temps pour faire des recherches de botanique. Je suis porté à croire qu'en parcourant les campagnes attentivement, on en doublerait presque le nombre; mais ce travail exigerait plusieurs années. Les Isles, qui semblent promettre davantage, sont les Nouvelles-Hébrides, parce qu'elles sont vastes, non cultivées, mais très-fertiles. La jalousie des Insulaires ne nous a pas permis d'y faire des découvertes; mais, d'après les bords du pays, nous pouvons juger de l'intérieur: afin de prouver, par exemple, que nous avons eu souvent des indications de nouvelles plantes sans que nous ayions pu les trouver, je ne parlerai que de la muscade sauvage de l'Isle de Tanna; nous nous en sommes procurés plusieurs sans pouvoir jamais trouver l'arbre. La premiere que nous examinâ-

mes était dans le jabot d'un pigeon que nous venions de tuer: ce pigeon était de l'eſpèce qui, ſuivant Rumphius, ſeme les véritables muſcades dans les Iſles des Indes Orientales; elle était encore environnée d'une membrane d'un rouge brillant qui lui ſervait de macis, & de même couleur que la véritable muſcade, mais d'une forme plus oblongue; elle avait une ſaveur piquante & fortement aromatique, mais point d'odeur. Les Naturels nous en apporterent enſuite d'autres. Quiros a donc raiſon de compter la muſcade au nombre des productions de la terre du Saint-Eſprit; ce qui eſt une nouvelle preuve de la véracité de ce fameux Navigateur; & comme il dit auſſi qu'il y a de l'argent, de l'ébène, du poivre & du cinnamomone ſur cette terre & ſur les Iſles des environs, je ſuis porté à croire qu'on y en découvrira réellement.

Il y a peu de végétaux ſur les Iſles baſſes, parce qu'elles ſont extrêmement petites; cependant nous n'avons débarqué ſur aucune ſans y en rencontrer de nouveaux. L'Iſle *Sauvage* n'eſt qu'une Iſle baſſe élevée de quelques pieds au-deſſus de l'eau; les rochers nus de corail dont elle eſt compoſée en atteſtent bien l'origine; ils offrent de nouvelles plantes, qui croiſſent dans les fentes du corail ſans le moindre ſol. Nous aurions pu y raſſembler pluſieurs

Cook.

végétaux rares; mais le caractere farouche des Naturels nous en a empêché. Pour former un contraste avec les Isles du Tropique, nous devons citer l'Isle de Pâque, qui en est si peu éloignée qu'on peut la mettre au nombre de celles qui sont sur la ligne de l'écliptique. Les Hollandais qui l'ont découvert, en ont fait une description très-fausse, ou bien elle a été presque entierement bouleversée depuis cette époque : son misérable sol chargé d'une quantité innombrable de pierres, n'offre que vingt espèces de plantes; dix seulement sont cultivées ; aucune ne parvient à la grandeur d'un arbre, & presque toutes sont petites, ridées & séches. Dans la partie opposée ou dans le parage le plus occidental de la mer du Sud, gît une petite Isle à laquelle nous avons donné le nom d'*Isle Norfolk :* presque toutes ses plantes ont du rapport à celles de la Nouvelle-Zélande dont elle n'est pas fort éloignée. Il y a seulement une différence occasionnée par la douceur plus grande du climat, qui donne à chaque plante plus de fécondité & plus de force : nous y avons découvert un arbre à cône, qui est particulier à cette Isle, & à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Calédonie : les cônes font croire qu'il est de la classe des cyprès ; il prend une hauteur & une grosseur considérables, & le bois en est très-pesant.

Cook.

2.° Lieux qu'habitent les Plantes.

Comme la Mer du Sud est bornée, d'un côté, par l'Amérique, & de l'autre, par l'Asie, les plantes qui croissent sur ses Isles, ressemblent en partie à celles de ces deux continens; elles partagent plus ou moins de celui des deux dont elles sont plus ou moins proches; ainsi, les Isles les plus orientales produisent un plus grand nombre de plantes d'Amérique, que de plantes de l'Inde, & à mesure qu'on avance à l'Ouest, la ressemblance des végétaux avec ceux de l'Inde se montre davantage: cette régle générale a cependant des exceptions; par exemple, le *Gardenia* & le *Moruf-papyrifera*, qui sont toutes les deux des plantes des Indes Orientales, ne se trouvent que dans les grouppes à l'Est des Isles des Amis & des Isles de la Société; le *Tacca* de Rumphius, qui est aussi une espèce de l'Inde, ne se rencontre qu'aux Isles de la Société; d'un autre côté, des espèces d'Amérique ne frappetent nos regards, que lorsque nous eûmes atteint les Isles de l'Ouest, appelées *les Hébrides*, qui sont cependant, de toutes les Isles de la Mer du Sud, les plus éloignées de ce Continent : une partie de ces exceptions provient peut-être de ce que les habitans étant plus civilisés aux Isles de l'Est, ont apporté avec eux des plantes de l'Inde, que les autres ont négligé : on peut aussi expliquer par-là l'introduction des espèces spontanées de l'Inde dans ces Isles les plus

Cook.

orientales ; car j'ai déjà obſervé que probablement elles ont été tranſportées parmi les ſemences des eſpèces cultivées : j'ajouterai, à l'appui de ces conjectures, que les eſpèces de l'Inde ſe trouvent communément ſur les plaines des Iſles de la Société, & les eſpèces ſpontanées d'Amérique ſur les montagnes. Il y a un petit nombre de plantes communes à tous les climats de la mer du Sud ; le céleri & une eſpèce de cochléaria, nommé *arabis*, ſe trouvent l'un & l'autre ſur les Iſles baſſes entre les Tropiques, ſur les greves de la Nouvelle-Zélande, & ſur les Iſles brûlées de la Terre de Feu : pluſieurs autres eſpèces ſemblent participer aux différences du climat, par une taille plus haute ou plus baſſe : une plante, par exemple, qui occupe les ſommets les plus élevés des montagnes de Taïti, comme de tout autre des Iſles de la Société, & qui n'y croît qu'en arbriſſeau, ſe trouve à la Nouvelle-Zélande, dans les vallées, & forme un arbre d'une hauteur conſidérable ; la diverſité même eſt ſenſible dans les diverſes parties de la Nouvelle-Zélande ; ainſi, un bel arbuſte de la Baie Duski, ou de l'extrémité méridionale, qui y croît dans la partie la plus baſſe du pays, n'eſt plus qu'un très-petit arbriſſeau au canal de la Reine-Charlotte, & dans la partie Nord, où on ne le voit que ſur les plus hautes montagnes. Une égalité de poſi-

tion & de climat occaſionne quelquefois une reſſemblance de végétation, & voilà pourquoi les montagnes froides de la Terre de Feu, produiſent des plantes qui, en Europe, habitent la Lapponie, les Pyrénées & les Alpes. Cook.

3.° Variété des Plantes.

La différence du ſol & du climat, produit plus de variétés dans les plantes des Iſles du Tropique de la mer du Sud, que dans aucune autre : rien n'eſt plus commun que de voir ſur ces Iſles, deux, trois, quatre & un plus grand nombre de variétés dans la même plante, dont les extrêmes auraient formé à nos yeux de nouvelles eſpèces, ſi nous n'avions pas connu les intermédiaires qui les uniſſent, & qui en montrent la gradation : j'ai toujours remarqué que les parties les plus ſujettes à varier, ſont les feuilles, les poils, & quelques-uns des péduncules de la fleur; & que toutes les parties de la fructification ſont ce qu'il y a de plus conſtant : cette régle, ainſi que toutes les autres, n'eſt pourtant pas ſans exception, & les variétés qui proviennent du ſol, y produiſent quelquefois des différences; mais elles ſont trop peu conſidérables, pour être rapportées. Un climat froid, où une expoſition élevée réduiſent un arbre à la taille d'un arbriſſeau, & *vice versâ* : un ſol ſablonneux ou pierreux, produit des feuilles qui ont du ſuc, & donne de pareilles feuilles à des plantes qui, dans un riche ſol, en ont de

Cook.

maigres & de flasques; une plante, qui est très-amère dans un terrain sec, perd toute son âcreté quand on la trouve dans un canton plus humide; ce qui cause souvent de la différence parmi les variétés de la même espcèce aux Isles des Amis & sur les collines des Isles de la Société; car les premiers n'étant pas très-hautes, sont moins humides que celles des dernieres terres, couvertes souvent de brumes & de brouillards.

4.° Culture des Plantes.

On sait que la culture produit de grandes variétés dans les plantes; mais on le remarque sur-tout dans les Isles Tropiques de la mer du Sud où l'arbre à pain seul a quatre ou cinq variétés, & le *Dracaëna terminalis* de Linnée, deux; le *Tacca*, dans son état cultivé, a un aspect tout différent du Tacca sauvage, & le Plantain, ou le *Musà Paradisiaca*, varie presqu'à l'infini comme notre pomme: le régne végétal fournit aux Naturels des Terres Tropiques de la mer du Sud, la plus grande partie de ce qui leur est nécessaire pour leur nourriture, leurs habillemens, leur habitation, leurs meubles, & tout ce dont ils ont besoin d'ailleurs. Les habitans de la Nouvelle-Zélande vivent sur-tout de poisson, & les plantes spontanées leur fournissent des vêtemens, de maniere qu'ils ne s'occupent point de l'agriculture, particulierement dans l'Isle Méridionale: la plante dont ils font leurs étoffes, leurs lignes de pêche,

de pêche, leurs cordages, &c. eſt d'un nouveau genre, que nous avons appelé *Phormium*, & appartient proprement à la claſſe des *Coronariæ*, qu'elle réunit de très-près avec les *Enſatæ*, ou les glayeuls; mais, dans les Iſles du Tropique, où le climat conduit à la civiliſation, les Naturels aiment la variété dans les alimens & dans les commodités domeſtiques, la propreté & les ornemens des habits; il arrive de-là qu'ils cultivent (à prendre toutes les Iſles l'une dans l'autre) preſque cinquante eſpèces différentes, outre qu'ils en emploient pluſieurs de ſpontanées. Le peu de travaux qu'entraîne l'agriculture, & les avantages conſidérables qui en réſultent pour eux, ainſi que pour les Inſulaires des Iſles des Amis, font que le nombre des plantes cultivées ſur ces Iſles, ſurpaſſe de beaucoup celui des autres. Dans les Iſles plus à l'Oueſt des Nouvelles-Hébrides, le pays étant fort boiſé par-tout, il eſt devenu très-difficile de mettre la terre en culture; c'eſt pour cela qu'on y a choiſi ſeulement les plantes les plus néceſſaires, & que les mœurs des habitans ſont plus groſſieres & plus ſauvages; le ſol de la Nouvelle-Calédonie paraît mauvais auſſi; le peu d'habitans qui y ſont, ont peine à ſe procurer la ſubſiſtance, après beaucoup de travaux.

Cook.

5.° Claſſe & ſexes des Plantes.

On a obſervé, depuis long-temps, que la cul-

Cook.

ture ôte souvent aux plantes la faculté de propager par semence; cela se voit dans la plupart des plantations des Isles, & sur-tout dans l'arbre à pain, dont les pepins sont amaigris & perdus dans une grande quantité de pulpe farineuse : il en est aussi de même du plantain ou de la banane, qui quelquefois conserve à peine des embryons de pepins. La pomme de Taïti, qui a une capsule dure pour l'ordinaire, ne renferme point de pepins dans les divisions; le *Gardenia*, l'*Hibiscus* & la *Rosa Sinensis*, donnent presque toujours des fleurs où le nombre des pétales se multiplie; & aucune d'elles ne renferme de la graine; mais l'arbre d'étoffe ou le *Morus papirifera*, est le plus extraordinaire de tous, car il ne fleurit jamais sur ces Isles; la raison en est simple : les naturels ne le laissent jamais croître jusqu'au temps des fleurs, parce qu'alors l'écorce leur serait inutile : l'extrême fertilité du sol de quelques-unes des Isles du Tropique, est peut-être une des causes pour laquelle un certain nombre de leurs plantes appartiennent aux classes appelées par M. de Linnée, *Monoecie Dioecie & Polygamie*; & il est à remarquer que les plantes que les Botanistes ont trouvées hermaphrodites en Amérique, portent des fleurs mâles & femelles sur deux individus différens, ce qui peut confirmer l'opinion que la plupart des plantes de la

claſſe des *Dioecie*, ſe rencontrent auſſi dans l'état d'hermaphrodite; ſi cela était général, cette claſſe n'exiſterait plus; on a cru également qu'on perfectionnerait le ſyſtême des Sexes, ſi on retranchait les claſſes des *Monoecie* & des *Polygamies*, & ſi on formait leurs genres ſuivant le nombre de leurs étamines : mais, ſi l'on conſidere combien il y en aurait par-là qui tomberaient dans les claſſes qui ſont déjà nombreuſes, il eſt clair que cela rendrait ſeulement la ſcience plus embrouillée. Le nombre de cinq, ſuivant l'obſervation du grand Linnée, eſt le plus fréquent dans la Nature; c'eſt pour cela que la claſſe des *Pentandrie* a tant de genres, & que la plupart de nos nouvelles découvertes, appartiennent principalement à cette claſſe; c'eſt avec une eſpèce de regret que nous avons vu tant de plantes augmenter encore cette claſſe, qui était déjà trop étendue. Comme cette particularité ſemblait hâter le renverſement du ſyſtême des Sexes, elle contribuat à nous rendre extrêmement circonſpects, quand il fallait créer de nouveaux genres. Les claſſes qui, en Europe, ſont les plus abondantes, les *Umbellatæ*, les *Syngeneſia*, les *Papilionacæ*, les *Bicornes*, les *Siliquoſæ*, les *Perſonnatæ* & les *Verticillatæ*, ont très-peu de genres dans les Iſles du Tropique; les belles claſſes des *Enſatæ*, des *Coronariæ*, des *Sarmen-*

Cook.

Cook.

taceæ, ſont également rares; les gramens ne ſont pas nombreux, & ſur-tout dans la claſſe des *Polygamies*; les *Piperitæ*, *Scitamineæ*, les *Heſperideæ*, *luridæ*, *contortæ*, *columniferæ* & *tricoeæ*, compoſent principalement le *Flora* de ces Iſles: parmi les *orchidæ*, un grand nombre d'*Epidendræ* très-variés, habitent les cantons incultes; la plupart de celles-ci ſont nouvelles, & leurs fleurs ſi différentes, qu'on pourrait les diſtinguer en autant de genres, avec la même facilité que les Botaniſtes ont ſéparé le *convolvulus* & l'*ipomæa*, ou le *nyctanthes*, & le *jaſminum*, ſeulement d'après de petites différences dans la forme de la fleur. Les eſpèces des *convolvuli* ſont très-abondantes dans les Iſles de la Mer du Sud, & jointes de ſi près l'une à l'autre, qu'il eſt très-difficile de les déterminer. M. Linnée a placé le genre des pipéracées parmi les *diandria*, quoique la plus grande partie de ce qu'il dit ſur cette claſſe ſoit tiré du Plumier. Nous avons eu occaſion d'en examiner pluſieurs eſpèces, & nous avons toujours trouvé le nombre des étamines irrégulier & indéterminé, & la forme & le nombre des ſtigmates différens dans preſque chaque eſpèce. Il eſt donc juſte de rendre ce genre à la claſſe des *gynandries*, à laquelle il appartient véritablement, & avec lequel ſa fructification eſt parfaitement d'accord; mais, en ſuppoſant même

que des espèces de pipéracées ont régulierement deux étamines à chaque germe, cela ne suffira pas pour les ôter de cette classe, puisque nous voyons *l'arum seguinum*, *macrorizon* & *esculentum*, le *dracontium* & le *pothos*, qui ont régulierement quatre, six ou sept étamines autour de chaque germe, rester toujours cependant dans la classe des *gynandrie-polyandrie*. Cook.

Tel est le résultat de nos Observations sur la classification des plantes, & des classes principales que renferment les Isles de la Mer du Sud. J'ajouterai seulement, touchant les descriptions & les définitions des espèces données par M. Linnée, qu'en général nous les avons trouvées exactes pour les plantes d'Amérique, mais un peu moins pour celles des Indes Orientales; différence dont je vais tâcher d'expliquer l'origine. Les plantes d'Amérique ont été examinées & décrites sur leur propre sol, par les plus habiles Botanistes de ce siécle, feû M. Loefling, Disciple de Linnée, M. Jacquin, le Docteur P. Browne; M. de Jussieu, &c. : au contraire, celles de l'Inde sont sur-tout connues par les Herbiers, & les descriptions inexactes, infidelles & point du tout scientifiques des Botanistes du dernier siécle; les Disciples de Linnée n'ont décrit que peu de ces plantes sur les lieux; leurs voyages ayant presque été bornés à celui de la Chine. Pendant leurs

Cook.

petites expéditions ils allaient rarement à terre; où ils faisaient peu de séjour dans ces contrées dignes de l'attention d'un Observateur curieux: on peut en conclure que l'Inde & les Isles de cette partie du monde, attendent un nouvel Observateur exact, qui soit accompagné d'un fidèle Dessinateur, accoutumé à faire des dessins d'Histoire Naturelle, afin de nous mieux montrer les trésors de ces vastes Pays: puisque l'empire de la Grande-Bretagne dans l'Inde est si étendu, si respecté, & que ses Sujets sont si riches & si puissans, il est à desirer que quelques-uns de nos Compatriotes s'y occupent de ces recherches, & y étudient les différens objets relatifs aux Sciences & aux Arts.

On a déjà remarqué, dans ce Voyage, combien les algues marines sont des indices peu sûrs de la proximité des terres: sans parler des immenses lits d'algues, qu'on trouve annuellement au milieu de la Mer Atlantique, la Mer du Sud, dans la Zone tempérée, a au moins 1500 lieues de la Nouvelle-Zélande en Amérique, & nous sommes sûrs qu'il n'y a point de terre dans un si grand espace, quoique nous ayions vu de temps à autre, des morceaux de goëmon dans chaque parage. Il est très-probable que quelques algues ne prennent jamais racine, & croissent en flottant sur la mer, ainsi que d'autres plantes

aquatiques. Mais, en ſuppoſant que cela n'eſt pas, il eſt aiſé de concevoir que les gros vents d'Oueſt, preſque conſtans ſur ces parages, détachent ces algues & les portent par-tout l'Océan ; les algues une fois arrachées, commencent probablement à tomber en diſſolution ; &, à la ſeule inſpection de l'état de ces plantes, on pourrait peut-être former une conjecture haſardée ſur le voiſinage des terres.

Du Règne animal.

Les Terres de la Mer du Sud & les Côtes Auſtrales, contiennent une variété conſidérable d'animaux, quoique ces animaux ſoient bornés à un petit nombre de claſſes. Nous avons vu par quels degrés la Nature deſcend de l'émail charmant des Iſles de la Société, à l'horrible ſtérilité de *la Terre de Sandwich* ; de même le règne animal, magnifique, enchanteur, riche, entre les Tropiques, eſt difforme, dégoûtant, & pauvre ſur les Côtes Auſtrales. On eſt ravi, en parcourant les bocages de Taïti, qui offrent à chaque pas les points de vue champêtres les plus agréables ; on apperçoit le bonheur & la richeſſe. On ne voit, de tous côtés, que des troupeaux de cochons, des chiens couchés près de chaque hutte, & le coq y déploie, au milieu de ſon ſérail, ſon joli plumage, ou il ſe juche

Cook.

sur les arbres fruitiers pour s'y reposer : les petits oiseaux gazouillent tout le jour sur les branches, & de temps-en-temps le roucoulement amoureux des pigeons frappe l'oreille, comme au milieu de nos bois. Les Naturels s'occupent au bord de la mer à pêcher. Ils prennent des poissons dont les couleurs mourantes varient à chaque instant, ou ils ramassent sur les récifs, des coquillages connus, à la vérité, des Naturalistes, mais dignes de l'attention du Philosophe, qui admire l'élégance merveilleuse de la Nature dans ses productions les plus communes comme dans les plus rares ; ce qui accroît encore le charme de ce spectacle ; c'est qu'il n'y a point d'insecte incommode dans cet heureux pays ; les moucherons & les mousquites n'y infestent pas les Habitans, comme dans les autres contrées du Tropique ; les bêtes de proie & les reptiles vénéneux, n'y troublent jamais leur tranquillité.

Si nous passons de-là dans la Zone tempérée, quel brusque changement, & quelle différence entre ces campagnes riantes, séjour de la félicité domestique, & les déserts de la Nouvelle-Zélande ? ici les montagnes de roches, les forêts, la Nature humaine, tout porte l'empreinte de l'état sauvage : les animaux y sont moins heureux qu'entre les Tropiques ; les faucons & les chouettes, les tyrans de bois, y dévorent à loisir les oiseaux faibles &

Cook.

ſans défenſe : cependant un ramage continuel dont le charme pourrait le diſputer à celui de nos roſſignols, ſe fait entendre ſur toute la contrée. En marchant au Sud & en traverſant un Océan immenſe, au milieu duquel quelques oiſeaux ſolitaires voltigent ſur les vagues, & cherchent une ſubſiſtance précaire, on arrive à l'extrémité méridionale de l'Amérique : on apperçoit une côte affreuſe & ſtérile, habitée par les plus miſérables des hommes, & parſemée ſeulement de quelques arbriſſeaux difformes : un grand nombre de vautours, de faucons, d'aigles, toujours planans dans les airs, y guettent leur proie. On obſerve que la plupart des autres oiſeaux vivent en troupes ſur quelques cantons, tandis que les rochers ſont occupés par une race de veaux marins, qui paraiſſent monſtrueux & informes en comparaiſon des autres animaux.

Les claſſes des oiſeaux & des poiſſons ſont les ſeuls nombreuſes dans les pays que nous avons viſités : celles des quadrupèdes & des inſectes, n'offrent qu'une quantité très-petite d'eſpèces connues : celles des cétacées, des amphibies & des vers, ne ſont pas abondantes non plus, & les deux premieres ſur-tout, préſentent à peine quelque choſe de nouveau.

Quadrupèdes.

Il n'y a, aux Iſles du Tropique, que quatre eſpèces de quadrupèdes, dont deux ſont domeſ-

Cook.

tiques : le vampire & le rat ordinaire ne le sont pas. Ce dernier habite les Marquises, les Isles de la Société, les Isles des Amis, & les Nouvelles-Hébrides : on le trouve aussi à la Nouvelle-Zélande ; mais on ne sait pas s'il y a été porté par nos vaisseaux : nous ne l'avons pas apperçu à la Nouvelle-Calédonie. Il y en a une quantité incroyable aux Isles de la Société, & sur-tout à Taïti, où ils vivent des restes d'alimens que les Naturels laissent dans leurs huttes, des fleurs & des cosses de l'*érythrina corallodendron*, de bananes & d'autres fruits, &, à ce défaut, d'excrémens de toute sorte : leur hardiesse va jusqu'à mordre quelquefois les pieds des Naturels endormis. Ils sont beaucoup plus rares aux Marquises & aux Isles des Amis, & on les voit rarement aux Nouvelles-Hébrides.

Le vampire, qui est la plus grande espèce de chauve-souris connue, ne se voit qu'aux Isles plus à l'Ouest. Aux Isles des Amis, ces vampires marchent en troupes de plusieurs centaines, & toute la journée on en trouve qui volent : j'en ai apperçu sur un grand *casuarina*, plus de 500 en différentes attitudes. Les uns étaient suspendus par les pieds de derriere, les autres par les pieds de devant : ils se nourrissent principalement de fruits : ils effleurent l'eau avec une agilité singuliere, &, quoique nous en ayons remarqué un qui nageait,

je ne crois pas que cela ſuffiſe pour en conclure qu'ils plongent bien : on ſait qu'ils ſe jettent à l'eau afin de laver les ordures ou ſe débaraſſer de la vermine qui s'attache à leur peau : leur odeur eſt un peu déſagréable : quand on les irrite, ils mordent avec fureur ; mais ils ne font d'ailleurs aucun mal. Outre ces groſſes chauves-ſouris, il y a, à Tanna, des miriades de chauve-ſouris plus petites, nous les avons vus & entendus ; mais nous n'avons pas pu en prendre une ſeule pour l'examiner. Les Naturels de la Nouvelle-Calédonie font des cordes & des glands de maſſues du poil des groſſes chauve-ſouris, qu'ils entrelacent avec les fils d'un gramen dont il ſe ſervent pour cela.

Les deux quadrupèdes domeſtiques ſont le cochon & le chien : les Iſles de la Société ſeules ont le bonheur de poſſéder l'un & l'autre : à la Nouvelle-Zélande & aux Iſles Baſſes, il n'y a que des chiens ; les Marquiſes, les Iſles des Amis & les Nouvelles-Hébrides n'ont que des cochons, & l'Iſle de Pâque & la Nouvelle-Calédonie, ſont privées de tous les deux. La race des cochons, eſt celle appelée *Chinoiſe*. Ils ont le corps & les jambes courtes, le ventre pendant preſque juſqu'à terre, les oreilles droites, & très-peu de ſoie : je n'en ai jamais mangé dont la chair fût auſſi ſucculente & la graiſſe auſſi agréable ; cette qualité ne

Cook.

peut être attribuée qu'à l'excellente nourriture qu'ils prennent : ils se nourrissent sur-tout de fruit à pain frais, ou de la pâte aigrie de ce fruit, d'ignames, d'eddoës, &c. Il y en a une grande quantité aux Isles de la Société ; on en voit autour de presque toutes les maisons, & quelques-unes des cabanes en ont un nombre considérable : ils sont abondans aussi aux Marquises, à Amsterdam, l'une des Isles des Amis, mais ils sont plus rares aux Isles Occidentales des Nouvelles-Hébrides. La race des chiens de la Mer du Sud, est singuliere ; ils ressemblent beaucoup aux chiens de Village ordinaire ; mais leur tête est prodigieusement grosse ; ils ont des yeux d'une petitesse remarquable, des oreilles pointues, le poil long & une queue courte & touffue : ils se nourrissent sur-tout de fruits aux Isles de la Société ; mais sur les Isles Basses & à la Nouvelle-Zélande, ils ne mangent que du poisson : leur stupidité est extrême, ils aboient rarement, ou presque jamais, mais ils heurlent de temps-en-temps ; ils ont l'odorat très-faible, & ils sont excessivement paresseux : les Naturels les engraissent pour leur chair, qu'ils aiment passionnément & qu'ils préferent à celle du cochon ; ils fabriquent d'ailleurs, avec leurs soies, des ornemens ; ils en font des franges, des cuirasses aux Isles de la Société, & ils en garnissent tous leurs vêtemens à la Nouvelle-Zélande.

Outre le chien, la Nouvelle-Zélande a quatre autres quadrupèdes : l'un est le rat; le second une petite chauve-souris; le troisieme est l'ours de mer, & le quatrieme, l'animal appellé *lion de mer* par Lord Anson. Cook.

Comme il n'y a point d'animal absolument nouveau parmi les huit quadrupèdes de la Mer du Sud, cette classe parait être plus complète qu'on ne le suppose communément; mais l'observation, que nous avons déjà faite par rapport aux plantes, est vraie aussi dans le règne animal; car on n'a jamais remarqué une grande variété de quadrupèdes sur les petites Isles : c'est de l'intérieur de l'Afrique, de l'Inde, & peut-être aussi de la Nouvelle-Hollande, qu'il faut attendre de nouvelles espèces; & c'est-là que les Princes devraient envoyer des Naturalistes.

Cétacées.

Les animaux cétacés, que nous avons vu dans la mer du Sud, sont la baleine au nez de bouteille, le grampuse, le marsouin & le dauphin des Anciens. Les deux derniers se trouvent partout l'Océan depuis la Ligne jusqu'au Cercle polaire antarctique; nous n'avons pu examiner qu'une seule femelle de Dauphin qui répondait parfaitement aux descriptions des différens Zoologistes. Elle fut harponnée, & nous la mangeâmes.

Oiseaux.

Les oiseaux de la mer du Sud & de la Terre de Feu sont nombreux, & offrent une variété

Cook.

considérable d'espèces : on y remarque deux genres absolument nouveaux, & un troisieme (le penguin), qu'on a jusqu'ici confondu avec d'autres : ils vivent tranquilles dans chaque buisson & sur chaque arbre ; les Naturels ne les troublent presque jamais : ils égayent les bois par des chants continuels, & leur plumage varié contribue à la splendeur de la Nature. On croit communément que les oiseaux de beaucoup de couleurs ne chantent pas bien ; mais, sans parler du chardonneret ordinaire, qui est peut-être un des plus beaux oiseaux du Globe, dont la voix est très-mélodieuse, il est facile de citer d'ailleurs un grand nombre d'exemples du contraire. L'harmonie des oiseaux retentit également dans les forêts sauvages de la Nouvelle-Zélande & les bocages cultivés de Taïti. A proprement parler, il n'y a qu'une espèce apprivoisée d'oiseaux aux Isles du Tropique de la Mer du Sud, le coq ordinaire & la poule. L'Isle de Pâque est remplie d'oiseaux, & il n'y a pas d'autres animaux domestiques ; on n'en trouve également aux Isles de la Société & aux Isles des Amis, & sur ces dernieres terres leur grosseur est prodigieuse. Ils ne sont pas rares aux Marquises, aux Nouvelles-Hébrides, à la Nouvelle-Calédonie ; mais les Isles Basses & celles de la Zone tempérée en manquent tout-à-fait. On ne peut pas compter les perroquets & les pigeons parmi

les animaux domeſtiques; car, quoique les Naturels des Iſles des Amis & des Iſles de la Société, apprivoiſent quelques individus, ils n'en ont jamais des couvées. Nous avons compté trente-ſept nouveaux oiſeaux à la Nouvelle-Zélande, quarante-ſept aux Iſles du Tropique, & plus de vingt ſur la mer, aux extrémités méridionales de l'Amérique & ſur les terres auſtrales : le nombre total eſt ainſi de cent quatre, dont la moitié eſt aquatique. Nous avons remarqué en outre environ trente des eſpèces de M. de Linnée, dont plus de vingt ſont aquatiques. Je ſuis perſuadé que nous ne les avons pas toutes vues, comme nous n'avons pas raſſemblé un Flora complet de chacun de ces pays. La quantité des nouveaux oiſeaux eſt donc étonnante, comparée à celle qui était connue des Naturaliſtes. On peut former delà de grandes eſpérances ſur ces Continens, qu'on n'a pas encore examinés. Les genres aquatiques ſont très-nombreux, comme nous l'avons déjà dit, & l'obſervation que nous avons faite ſur les plantes s'applique auſſi aux oiſeaux; c'eſt que les genres les plus abondans, ſont ceux que nous avons le plus enrichi: à celui du canard, nous avons ajouté neuf nouvelles eſpèces; cinq à celui du pélican, & douze à celui des hirondelles de mer : de même parmi les oiſeaux de terre, nous avons raſſemblé ſept nouveaux perroquets, ſix pigeons & huit attrape-mouches.

Cook.

Amphibies.

Le peu d'animaux amphibies, que nous avons trouvé dans la Mer du Sud, habitent les pays du Tropique. 1.° Le carret, qui donne l'écaille propre aux Fabriques. 2.° La tortue verte, qui est bonne à manger. 3.° Le lézard commun. 4.° Le gecko. 5.° Le serpent amphibie. Et 6.° l'*anguis platura*, de Linnée. Aucun d'eux n'est vénimeux.

Poissons.

La Mer du Sud est riche en poissons, & on y trouve une grande variété d'espèces. Nous avons eu toutes les peines du monde de faire des collections dans cette branche de l'Histoire Naturelle, parce que notre relâche a été courte sur la plupart des Isles, & qu'il nous a fallu tirer presqu'entierement cet article des Naturels des différens pays, car nous manquions à bord de pêcheurs habiles; cependant j'ai rassemblé, en différens endroits, soixante-quatorze espèces diverses, & environ quarante autres décrites dans le Système de la Nature du célèbre Linnée. Nous n'avons découvert qu'un nouveau genre, qui, jusqu'à ce Voyage, avait été caché parmi les *chætodontes*, mais qu'il faut en séparer. L'habile Professeur Forskal, dont tous les Naturalistes doivent déplorer la mort prématurée en Arabie, avait eu la même idée; mais je n'en savais rien, car son Ouvrage n'a été publié qu'après mon retour en Europe; il donne à ce nouveau genre le nom d'*acanthurus*, & je l'ai appelé *harpurus*.

La plupart

La plupart des poiſſons de la Mer du Sud ſont bons à manger : pluſieurs ſont délicieux ; un petit nombre ſeulement des *Branchioſtegueux*, ſont nuiſibles. Cook.

Il n'y a point de terres où l'on trouve moins d'eſpèces d'inſectes, que ſur celles de la Mer du Sud : il eſt étonnant combien peu nous en avons remarqué, & celles qui ont frappé nos regards, étaient déjà connues. La Nouvelle-Calédonie eſt la ſeule Iſle où il y en ait une aſſez grande quantité, & je ſoupçonne que c'eſt un effet de ſa proximité de la Nouvelle-Hollande. Je dois obſerver qu'il y a un petit ſcorpion aux Iſles Tropiques de la Mer du Sud, mais qu'il eſt plus commun dans les Iſles occidentales, qu'aux Iſles de la Société, & que même je n'en ai pas apperçu un ſeul ſur ces dernieres. Œdidée, le Naturel qui navigua avec nous pendant huit mois, nous dit qu'il ne fait point de mal ; cependant il eſt armé préciſément de la même maniere que les autres eſpèces co-génériques ; il reſte à découvrir par quelles circonſtances accidentelles, le *virus* de l'aiguillon du ſcorpion, devient plus ou moins vénimeux : les expériences de M. de Maupertuis ſemblent annoncer que les individus de la même eſpèce, ne ſont pas tous également vénimeux, & que le même individu eſt, à différens temps, plus ou moins dangereux. Inſectes.

Cook.

Coquillages & vers.

Les coquillages de la Mer du Sud sont moins variés qu'on n'aurait lieu de l'attendre, & les récifs des Isles du Tropique, donnent, en général, les coquillages les plus ordinaires dont parle M. de Linnée, tels que les *Cawries*, les Mitres d'Evêque, les *Murices Tritonis*, les *Buccins* les plus communs, les *Vis*, & les *Neritæ*. Il y a peu d'espèces nouvelles à la Nouvelle-Zélande, & la plus grande partie sont petites : le peu de Mollusca nouvelles que nous avons découvertes, ont été trouvées dans la Mer Atlantique, & nous n'avons rien découvert dans les autres classes.

1.° Nombre des animaux.

Le nombre total des espèces des plus grandes classes d'animaux; savoir, des quadrupèdes, des cétacées, des amphibies, des oiseaux & des poissons que nous avons vu dans la Mer du Sud, monte, d'après l'énumération faite ci-dessus, entre 260 & 270, dont le tiers était déjà connu; supposons que cette quantité forme les deux tiers des animaux de ces classes, qui se trouvent actuellement sur les terres ou dans les eaux de la mer du Sud, (quoique nous ayons lieu de croire que le *Fauna*, est beaucoup plus étendu), il y en aura plus de 400, & en supposant les classes des Insectes & des Vers de seulement 150 espèces, tout le *Fauna* des Isles de la Mer du Sud, sera composé au-moins de 550 espèces, quantité prodigieuse, comparée à celle du *Flora*.

Cook.

2.° Lieux qu'habitent les animaux.

Quoique la plupart des oiſeaux de la Nouvelle-Zélande, ſoient remarquables par les jolies couleurs de leur plumage, cependant, à l'Iſle *Norfolk*, (laquelle contient exactement les mêmes eſpèces que la Nouvelle-Zélande), le plumage des oiſeaux y a des teintes plus vives & plus animées; ce qui prouve que le climat influe prodigieuſement ſur les couleurs. Il y a une eſpèce de martin-pêcheur, commun ſur toutes les Iſles de la Mer du Sud, dont les variétés, entre les Tropiques, ſont beaucoup plus brillantes que celles de la Nouvelle-Zélande. Le plumage dépend auſſi du climat ſous un autre rapport. Les oiſeaux des pays chauds ſont médiocrement couverts, tandis que ceux des pays froids, & ceux ſur-tout qui voltigent ſans ceſſe ſur la mer, ont une quantité infinie de plumes, dont chacune eſt double: les plumes des pinguins, qui vivent preſque toujours dans l'eau, ſont courtes, oblongues, placées auſſi près l'une de l'autre, que les écailles des poiſſons; ils ont en même-temps une enveloppe épaiſſe de graiſſe, qui les met en état de réſiſter au froid; il en eſt de même des phoques, des oies & des autres animaux aquatiques des Terres Auſtrales. Les oiſeaux de terre en-dedans & en-dehors des Tropiques, conſtruiſent leurs nids ſur les arbres, excepté la caille ordinaire de la Nouvelle-Zélande, qui a les mœurs & les habitudes de la caille d'Eu.

Cook.

rope : quelques-uns des oiseaux aquatiques font leurs nids à terre, tels que les *Grallæ*, qui ne vivent que deux ensemble, tandis que plusieurs espèces de nigauds vivent en troupes, les uns dans les arbres, & les autres dans les crevasses des rochers : les péterels s'enfoncent, par milliers, dans des trous sous terre : ils y nourrissent leurs petits, & ils s'y retirent toutes les nuits. L'espèce la plus prolifique de la Mer du Sud, est celle des canards, qui font plusieurs œufs par couvée, & quoique les nigauds, les penguins & les péterels n'en fassent qu'un ou deux ; ou tout, au-plus trois à-la-fois ; cependant, comme on ne les trouble jamais, & qu'ils se tiennent toujours en troupes considérables, ils sont devenus les plus communs & les plus nombreux : l'espèce de poisson la plus agréable à manger : est aussi la plus prolifique ; mais il faut observer qu'aucune Isle de la Mer du Sud, n'offre autant de poissons que la Nouvelle-Zélande ; voilà pourquoi le poisson est devenu la principale nourriture des Naturels, qui ont trouvé cette maniere de se nourrir plus commode & plus aisée, & par conséquent plus analogue à ce caractere indolent qu'ils partagent avec toutes les Nations barbares.

2.° Variété des Animaux.

Il ne parait pas que les individus du régne animal, soient aussi sujets à varier dans les mers du Sud que ceux du régne végétal ; d'abord la

Cook.

domesticité qui a fait dégénérer tant d'espèces parmi nous, est ici bornée à trois, celle du cochon, du chien & du coq ; secondement cette domesticité ne differe gueres de l'état de nature. Les cochons & la plupart des volailles, rodent à leur gré tout le jour. Les volailles sur-tout font ce qu'elles veulent, car elles vivent uniquement de ce qu'elles recueillent, & on ne leur donne pas de nourriture réguliere : les Insulaires n'entretenant le chien que pour le manger, il n'est pas obligé de subir le joug de l'esclavage auquel ces animaux sont forcés de se soumettre dans nos pays policés ; il reste couché, s'il lui plaît, toute la journée ; on lui jette des alimens à certaines heures, & on n'exige de lui aucun service. Il ne perd donc rien de son état de nature. Ses facultés sensitives sont probablement inférieures à celles du chien sauvage (ce qui peut être l'effet des alimens dont il se nourrit) ; il n'a point la sagacité & la perception vive de nos chiens. Les oiseaux sauvages ont très-peu de variétés. Deux espèces de pigeons, deux de perroquets, un de martin-pêcheur, & une ou deux d'attrape-mouches, sont les seules que je connaisse dans les différentes Isles ; & relativement à quelques autres, on ne sait pas encore si ce que nous réputons variétés ne sont pas, ou des espèces distinctes, ou seulement des sexes différens d'une

Cook.

même espèce. Ces détails demandent une longue suite d'observations, qui ne peuvent pas se faire en courant. Les varietés des autres classes ne sont pas même aussi considérables.

4.° Classifications des animaux.

Nous avons déjà observé que la plupart des animaux de la mer du Sud, sont des nouvelles espèces : les espèces déjà connues, que nous avons remarquées entre les Tropiques, se voient communément sur toute la partie de l'Océan, qui est dans la Zone torride : celles de la Zone tempérée étant principalement aquatiques, se trouvent à ces latitudes dans chaque mer, ou bien ce sont des espèces d'Europe. En tout nous n'avons découvert que deux genres différens de ceux qu'on connaissait déjà, & toutes les autres espèces se rangent sous les anciens genres; mais il n'est pas possible de les rapporter aux deux continens de l'Asie & de l'Amérique, comme nous l'avons fait pour les plantes, parce qu'il y a des genres qui ne se rencontrent ni sur l'un, ni sur l'autre; nous bornerons, pour le présent, nos remarques sur les classes des animaux, aux oiseaux aquatiques de la mer du Sud, & au nouveau genre de poissons que nous avons établi : le genre des pétrels, qui ne contient que six espèces, suivant le dernier systême de Linnée, a douze nouvelles espèces dans les mers du Sud ; la plus grosse est l'oiseau que les Espagnols appellent *Quebranta-*

hueſſos, la derniere eſt l'oiſeau des tempêtes qui eſt également dans la mer du Nord & dans la mer du Sud, a preſque toutes les latitudes. M. Briſſon, que M. de Buffon critique avec raiſon, pour avoir multiplié les eſpèces, & ſous-diviſé les genres, a diviſé le petit nombre d'eſpèces connues, en deux genres, d'après quelques légeres différences dans le bec, qui ne méritent pas la moindre attention : d'un autre côté, M. Scopoli, avec auſſi peu de raiſon, unit le *Diomedea*, ou l'Albatroſs, avec les *Procellariæ*, & il a été conduit à cette maniere de claſſer, par une véritable eſpèce du dernier genre, qu'il prend à tort, & ſans que je ſache ſur quel fondement, pour l'oiſeau que Linnée appelle *Diomedea*. Les Naturaliſtes ſe ſont trop attachés à découvrir les eſpèces individuelles, ſans examiner la chaîne générale de la Nature ; c'eſt à cette omiſſion qu'il faut attribuer les erreurs nombreuſes qu'on a commiſes dans la ſous-diviſion, ou dans la combinaiſon des genres, en fixant ſans ceſſe leur attention ſur les vues générales de la Nature ; d'autres ont oublié de deſcendre aux détails de la claſſification, qu'exigeoit cependant l'état imparfait de la ſcience : c'eſt en tenant un juſte milieu entre ces deux extrémités, que l'illuſtre Linnée a acquis tant de réputation, & qu'il a donné des méthodes de toutes les productions

Cook.

de la Nature, avec tant de jugement, que la postérité le reconnaîtra pour le créateur de la science ; c'est pour avoir commis la premiere faute que les Naturalistes, qui n'ont jamais voyagé, chargent leurs livres d'énumérations de variétés, au-lieu d'espèces ; d'un autre côté, l'éloquent M. de Buffon, occupé du soin de contempler son sujet dans toute sa grandeur, s'abandonne çà & là à de petites négligences ; les siécles futurs perfectionneront l'Histoire Naturelle, en réunissant ce qu'il y a de bon dans ces deux manieres de la traiter : quelque grande que soit la perte de M. de Linnée, elle ne sera pas extrêmement sentie, tant qu'il nous restera des Botanistes aussi éclairés que M. Banks & le Docteur Solander & des Zoologistes, doués d'autant de sagacité que M. de Buffon & le Professeur Pallas. M. Pennant a rétabli à sa véritable place le genre des pinguins, qui avait été confondu parmi les genres des *Diomedea* & des *Phaétons*, qui lui sont absolument étrangers : le pinguin Magellanique de M. Pennant, les deux espèces mal classées de M. de Linnée, & nos trois nouvelles espèces l'ont augmenté considérablement : quoique l'épaisseur du bec varie, il a cependant le même caractere dans tous, excepté que quelques espèces ont l'inférieur tronqué ; les narines sont toujours des ouvertures linéaires, ce

Cook.

qui prouve de nouveau qu'ils ſont diſtingués des *Diomedea.* Ils ont tous les pieds exactement de la même forme ; ils ont ſeulement les moignons des ailes étendus en nageoires par une membrane, & couverts de plumes placées ſi près les unes des autres, qu'elles reſſemblent à des écailles : outre la forme du bec & du pied, cela diſtingue d'ailleurs d'eux le genre des *alcæ* ; car ces dernieres ſont quelquefois incapables de voler, non pas parce qu'elles manquent de plumes, mais parce qu'elles en ont de trop courtes : le corps des pinguins eſt entierement couvert de plumes oblongues, épaiſſes, dures & luiſantes, qui forment une côte de mail impénétrable à l'eau : cette cuiraſſe leur eſt néceſſaire, car ils ſont obligés de vivre preſque continuellement dans la mer ; ils ſont confinés aux Zones tempérées & froides, du moins je n'en connois point entre les Tropiques : le genre des pélicans pourroit peut-être ſe diviſer en trois, pour de meilleures raiſons que n'en ont eu les Auteurs de faire tant d'autres ſous-diviſions. Le véritable pélican eſt fort différent de tout le reſte de l'eſpèce ; la frégate, la Mouette & les Boobies de différentes ſortes, forment une autre diviſion, dont le Cormoran & le Nigaud ſont encore fort différens ; mais les caracteres du pied & de la peau nue, qui renferme les yeux, étant communs à tous, on peut les laiſ-

Cook.

ſer dans un même genre. Quoique les Mouettes & les Boobies ſemblent faire leurs couvées dans des endroits particuliers, ils ne vivent pas en troupes comme les différentes eſpèces de Nigauds : une troupe conſidérable de quelques-uns de ceux-ci conſtruiſent leurs nids ſur le même arbre ; d'autres ſe placent par milliers dans les crevaſſes des rochers ſuſpendus le long des côtes de la mer : des Myriades d'une autre eſpèce, établiſſent leurs nids à terre tout à côté les uns des autres.

Parmi les poiſſons, nous n'avons ſéparé qu'un genre du *Chætodon*, dont il differe, en ce que les nageoires manquent d'écailles ; en ce qu'il a une épine de chaque côté de la queue, & un nombre différent de rayons, *Branchioſtegeux*. Ce genre, auquel j'ai donné le nom d'*Harpurus*, a ſept eſpèces, dont trois ſont nouvelles. Nous avons auſſi augmenté de huit nouvelles eſpèces le genre que Linnée a appellé *Sciæna*. Ces huit eſpèces ont chacune les mêmes caractères génériques, de ſorte que ce genre eſt aujourd'hui mieux affermi parmi les autres auxquels il a rapport. Les genres de *Labrus* & de *Sparus* méritent la plus grande attention de la part des Naturaliſtes, puiſque chaque Ecrivain nous en donne des caractériſtiques différens, & ſouvent contradictoires, comme on peut le voir en comparant les définitions de Linnée.

De la Population des Isles de la Mer du Sud.

Les hautes collines de Taïti, l'une des plus grandes, des plus peuplées & des mieux cultivées de la mer du Sud, sont sans habitans, & si on en excepte quelques vallées fertiles & bien arrosées, qui renferment un petit nombre de cabanes au milieu des montagnes, l'intérieur du pays est encore tel qu'il sortit des mains de la Nature. Les habitations des Insulaires se trouvent sur-tout au milieu des plaines qui environnent l'Isle près de la mer, & on ne saurait voir de champs plus beaux, ni mieux cultivés & plus fertiles: le terrain est couvert de cocotiers & d'arbres à pain: on apperçoit par-tout des plantations de bananes, de jeunes meuriers, qui servent à la fabrique des étoffes, & d'autres plantes utiles, telles que les ignames, les eddoës, les cannes à sucre, &c. &c. A l'ombre de ces charmans bocages, vous contemplez, de toutes parts, une multitude de maisons, qui paraissent n'être que des hangards; mais qui suffisent pour mettre les Naturels à l'abri de la pluie, de l'humidité, & de l'inclémence de l'air: ces maisons sont remplies de monde, & les plus grandes contiennent plusieurs familles. De quelque côté que nous portassions nos pas,

Cook.

Cook.

nous trouvions les chemins bordés d'Indiens; ſans cependant qu'aucune des habitations fût déſerte, & quoique nous euſſions laiſſé d'ailleurs une foule nombreuſe ſur les côtes oppoſées au vaiſſeau. La population eſt extraordinaire dans cette Métropole des Iſles du Tropique, & tout concourt à l'augmenter.

Le climat eſt doux & tempéré, & les briſes de terre & de mer, en arrêtant l'action trop vive du Soleil, excitent le développement des végétaux : cette heureuſe combinaiſon eſt favorable auſſi à l'organiſation humaine en quelque maniere. Telle eſt la profuſion des excellens fruits qui y croiſſent ſans culture, que perſonne n'eſt embarraſſé de pourvoir à ſa ſubſiſtance. La mer eſt d'ailleurs une grande reſſource pour les habitans de cette Iſle, & pour ceux de toutes les Iſles de la Société : ils prennent quantité de très-gros poiſſons, de coquillages, d'écreviſſes, d'ourſins de mer, & pluſieurs eſpèces de méduſes, le long des récifs, le jour & la nuit : ils vont ſouvent ſur les Iſles baſſes ſituées à peu de lieues au large, pour en rapporter des *cavias*, des tortues & des oiſeaux aquatiques. Autour de chaque maiſon ou cabane, vous obſervez un chien, pluſieurs coqs & poules, ſouvent deux ou trois cochons; l'écorce du *morus papyrifera*, l'arbre à pain, & d'autres, fourniſſent la matiere

d'un vêtement léger & chaud, qu'ils manufacturent de différentes qualités, & qu'ils teignent de différentes couleurs. Ils se procurent donc aisément la nourriture & le vêtement, qui sont les deux premiers besoins des hommes, & les seuls pour ces Insulaires, qui n'ont encore aucun des besoins factices que le luxe, l'avarice & l'ambition ont introduit parmi les Européens.

Cook.

La Nature rapproche les deux sexes de bonneheure dans cet agréable climat: les hommes se choisissent bientôt une compagne: ils aiment à se voir reproduits dans une postérité nombreuse. Tant d'avantages comparés aux besoins infinis des peuples civilisés; les travaux qu'il nous faut supporter afin de pourvoir à ces besoins; les obstacles & les peines qui précèdent & accompagnent nos mariages, suffiraient pour prouver que la population doit être considérable dans ces Isles fortunées. Je vais mettre le Lecteur en état de faire une estimation rapprochée de la population de cette Isle, & de toutes celles des environs.

Lors de notre seconde relâche à Taïti, au mois d'Avril 1774, les habitans faisaient des préparatifs pour une grande expedition navale contre Moréa, district d'Eiméo. Nous apperçûmes une flotte de pirogues de guerre, & beaucoup de petits bâtimens; nous vîmes les Naturels préparer

Cook.

d'autres pirogues de guerre en quelques endroits: les rameurs & les guerriers s'exerçaient, & l'armement de deux districts passait déjà en revue devant la maison du principal Chef à O-Parré: le district d'Ottahooroo est un des plus grands, & celui de Tittahaw, un des plus petits: le premier avoit équipé 159 pirogues de guerre, & environ 70 petits bâtimens destinés aux Chefs, aux malades & aux blessés, & probablement aussi à porter des provisions: le second district envoyait 44 pirogues de guerre, & 20 ou 30 petites. Cette partie de Taïti qu'on appelle *T'Obréonoo*, ou la grande Péninsule, contient 24 districts; la plus petite Péninsule, ou Te-Arraboo, en a 19: supposé que chaque district de T'Obréonoo, peut armer une quantité de pirogues de guerre, moyenne entre la plus grande & la plus petite de celles dont on vient de parler, cette quantité serait de cent. Pour faire un calcul plus modéré, supposons que chaque district peut seulement envoyer 50 pirogues de guerre, & 25 petits bâtimens de suite, toutes les pirogues de guerre de T'Obréonoo seront de 1200, & les petits bâtimens de 600. Nous comptâmes 50 hommes dans les grandes pirogues de guerre, en y comprenant les guerriers, les rameurs, & ceux qui gouvernent, & environ 30 sur les plus petites: (quelques-unes

des pirogues de guerre exigeoient, à la vérité, 144 rameurs, huit hommes pour gouverner, un pour commander les pagayeurs, & environ 30 guerriers pour la plate-forme ; mais, comme il y a ſeulement un ou deux bâtimens de cette grandeur à chaque Iſle, ce n'eſt pas la peine de changer notre ſuppoſition) en mettant 20 hommes ſur chaque pirogue de guerre, le nombre de ceux qu'il faut pour défendre & manœuvrer 1200 bâtimens, ſera de 24000 : chacun des petits bâtimens de ſuite contenait environ cinq hommes ; par conſéquent les équipages de toutes les petites pirogues des 24 diſtricts, (en comptant 25 bâtimens par chaque diſtrict) forment un nombre de 3000, qui, ajoutés au complément des pirogues de guerre, donnent 27000 ; ſuppoſons d'ailleurs que chacun de ces hommes eſt marié, & qu'il a un enfant, le nombre total des Inſulaires ſera donc de 81000. Chacun conviendra que ce calcul eſt le moindre poſſible, & que le nombre des habitans de T'O-bréonoo eſt au-moins double : en effet, tous ces Inſulaires ne ſont pas guerriers, tous ne travaillent pas à la manœuvre des pirogues ; pluſieurs vieillards reſtent d'ailleurs dans les habitations ; & ce n'eſt sûrement pas aſſez de donner un enfant à chaque époux ; ils en produiſent ordi-

Cook.

Cook.

nairement beaucoup plus: j'en ai vu six à huit dans plus d'une famille: *Happai*, pere d'*O-too*, Roi actuel de *T'Obréonoo*, en avoit huit, dont sept vivoient quand nous relâchâmes à Taïti; une multitude d'autres familles avoit de trois à cinq enfans.

On demandera peut-être comment une si prodigieuse quantité d'hommes rassemblés sur un si petit espace, peut trouver assez de subsistance; voici ma réponse: nous avons souvent parlé, avec étonnement, de la fertilité de ces terres: les Naturels des Isles de la Société nous ont répété fréquemment, que trois gros arbres à pain suffisent pour nourrir un homme pendant la saison du fruit à pain, c'est-à-dire, pendant huit mois. Les plus gros de ces arbres avec leurs branches, occupent un espace de 40 pieds en diamètre, par conséquent chaque arbre occupe 1600 pieds quarrés, ou s'il est rond, 1286 pieds deux tiers: un acre d'Angleterre contient 43,560 pieds quarrés; il s'ensuit que plus de 27 des premiers gros arbres se placent sur un acre & 35 des seconds: leurs fruits nourrissent 10 personnes l'espace de huit mois, dans le premier cas, & 12 dans le second: durant les quatre mois d'hiver, les Naturels vivent de racines d'ignames & d'eddoës, de bananes & de plantains de cheval, dont ils ont

Cook.

ont des plantations immenſes dans les vallées des montagnes inhabitées ; ils font auſſi une eſpèce de pâte aigre de fruit à pain fermenté, qui ſe garde pluſieurs mois, & qui eſt ſaine & agréable pour ceux qui ſe ſont une fois accoutumés à ſon goût acide. Comparons cette fertilité à la plus grande qu'on connaiſſe : en France, une lieue quarrée, qui contient environ 4867 arpens, ne peut nourrir que 1390 perſonnes dans les cantons de labourage, & 2604 dans les pays de vignoble : dans les premiers, un homme a beſoin pour vivre de trois arpens & demi, & dans les derniers, il faut près de deux arpens pour la ſubſiſtance d'un individu : à Taïti & aux Iſles de la Société, dix ou douze perſonnes vivent huit mois ſur un eſpace de terre égal à un acre d'Angleterre, c'eſt-à-dire, ſur 43,560 pieds quarrés, au-lieu que l'arpent qui eſt de 51,550 pieds quarrés (meſure d'Angleterre) ne nourrit qu'un homme pendant ſix mois en France. D'après ce calcul, en prenant, de part & d'autre, les terrains les mieux cultivés, la population de Taïti eſt à celle de France, à-peu-près comme 17 eſt à 1. De plus, ſuppoſons que, ſur toute l'Iſle de Taïti, il n'y a que 40 mille quarrés Anglais plantés d'arbres à pain, cette ſuppoſition n'eſt pas trop forte ; chaque mille étant compoſé de 640 acres, 40 mille font 25,600 acres, dix

Cook.

à douze hommes vivent huit mois ſur un acre; par conſéquent 30 ou 36 hommes ſubſiſtent le même eſpace de temps ſur trois acres, & 20 ou 24 trouveront leur ſubſiſtance pendant une année entiere ſur trois acres; & ſur toute l'étendue de 25,600 acres, 170,660 perſonnes, ſuivant la premiere ſuppoſition, ou 234,800, ſuivant la ſeconde, peuvent y vivre annuellement; mais on a vu, plus haut, que le premier calcul ne ſuppoſe, à Taïti, que 144,125 individus, ce qui eſt près de 26,535 de moins que la terre ne peut en nourrir dans le premier cas, ou 60,675 dans le ſecond.

TE-ARRABOO, qui a 19 ou 20 diſtricts, eſt auſſi-bien cultivé & auſſi peuplé, car les habitans ont non-ſeulement affronté toute la puiſſance de *T'Obréonoo*, ils ont même battu les forces, & ravagé les côtes de cette péninſule; on peut croire qu'elle eſt très-peu inférieure en reſſource de guerre & en population, à l'autre, ſi même elle ne l'égale pas: en n'y comptant que la moitié des habitans de T'Obréonoo, il y en aura 40,500.

IMÉO eſt une Iſle petite, très-bien cultivée; ſoumiſe au Roi de *T'Obréonoo.* Suivant ce que racontent les Taïtiens, elle a affronté & vaincu toutes les forces de *Te-Arraboo*, & les armemens conſidérables que nous avons vus à *T'Obréonoo*,

pour la réduction d'*Iméo*, prouvent que sa puissance n'est pas méprisée ; cependant nous n'y compterons que le quart de la population de *T'Obréonoo*, c'est-à-dire, 20,250 Cook.

qui, ajoutés aux.......40,500 de T'Araboo,
& aux...............81,000 de T'Obréonoo,

font.................141,750, pour le nombre total des habitans de Taïti & d'*Iméo*.

Tous ces Insulaires sont sujets d'O-too, Roi de T'Obréonoo ; car, quoique Te-Arraboo ait un Roi particulier, ce Prince est vassal d'O-too : si donc on compte 150,000 ames à Taïti & à Iméo, ce calcul ne sera pas trop fort.

Les Isles de Huaheine, d'O-Raiétéa, d'O-Taha, de Bola-bola, de Mourua, de Tabur-a-manoo & de Maatéa, sont certainement très-peuplées, car les trois que nous avons vues, étaient bien cultivées & remplies d'Insulaires, & comme le Roi de Bola-bola a conquis O-Raiétéa & O-Taha, il est très-probable que sa puissance, & par conséquent la population de Bola-bola & de Mourua doivent, à-peu-près, égaler celles des deux Isles subjuguées, & ce n'est pas trop de compter 200,000 habitans pour ces sept Isles.

Les cinq Isles des Marquises sont aussi fort peuplées, car les Naturels cultivent & habitent

Cook. tous les penchans des collines : entre ces Isles & celles de la Société, on trouve un grand nombre d'Isles basses remplies d'habitans : les terres, qui sont à l'Est & au Sud-Est de Taïti, en ont encore une plus grande quantité. Nous en avons découvert cinq en 1773, & au moins autant en 1774 : l'Endéavour en découvrit beaucoup d'autres, & les Capitaines Wallis & Carteret en rencontrerent aussi plusieurs ; on peut supposer que toutes ces Isles, jointes aux Marquises, contiennent 100,000 habitans.

Plus loin, à l'Ouest, on trouve le grouppe des Isles que nous avons appelé *Isles des Amis :* Tonga-tabu, la plus considérable, est très-bien cultivée : excepté les bords sablonneux de la mer, & le chemin qui conduit à travers l'Isle, tout le reste semble appartenir, en propriété, à des particuliers : chacun des cantons est enfermé de haies, & habité par un peuple nombreux, industrieux, & d'un bon caractere. E-aowe, qui est d'une moindre étendue, n'est pas entierement cultivée, non-plus qu'A-namocka ; il y a cependant dans l'une & dans l'autre, une population considérable : un grouppe de petites Isles remplies d'habitations, gît autour d'A-namocka, & si on consulte Tasman, on remarque que le même archipel se continue sous le nom d'*Isles du Prince Guillaume :* j'évalue la population

de toutes ces Isles à environ 200,000 ames. Cook.

Plus à l'Ouest, on découvre le grouppe de grandes Isles auxquelles nous avons donné le nom de *Nouvelles-Hébrides :* quoiqu'elles ne soient pas, à beaucoup près, aussi peuplées que les Isles de la Société & des Amis, elles sont cependant infiniment plus étendues, & elles contiennent un nombre considérable d'habitans : l'une d'elles, Mallicolo, était remplie d'Insulaires, & si on peut juger de la population d'Ambrym d'après sa culture, elle doit être au-moins aussi peuplée : les Isles d'Aurore, des Lépreux, de la Pentecôte, paraissent moins peuplées; la Terre du Saint-Esprit est vaste, & peut-être, en proportion de sa grandeur, a-t-elle beaucoup d'habitations; les Isles de Pa-oom, A-pée, Trois-Collines, Shépherd, Montague, Hinchinbrook & Sandwich, sont toutes habitées, & la derniere semble très-fertile & très-peuplée : nous avons reconnu qu'Irromanga & Tanna le sont également, & on nous a dit à Tanna, que la population n'est pas moins grande sur les Isles d'Immer & d'Anattom; on peut donc supposer, sur toutes les Nouvelles Hébrides, au-moins 200,000 ames.

Si on en compte 50,000 à la Nouvelle-Calédonie & sur les Isles adjacentes, cette évaluation ne différera pas beaucoup de la véritable; car,

Cook.

quoique ces terres ne soient pas aussi peuplées que d'autres de la mer du Sud, il faut remarquer qu'elles ont quatre-vingt lieues de longueur.

L'Isle méridionale de la Nouvelle-Zélande est peu habitée ; mais la plus septentrionale, suivant ce que nous a appris le Capitaine Cook, & suivant ce que nous avons vu à différens cantons devant lesquels nous passâmes, est mieux peuplée, & même en quelques endroits, elle l'est beaucoup : je compte 100,000 ames sur les deux Isles.

La somme totale des Insulaires de la Mer du Sud se-	150,000 Ames à Taïti & à Iméo.
	200,000 aux Isles de la Société.
	100,000 aux Marquises & aux Isles basses.
	200,000 aux Isles des Amis.
	200,000 aux Nouvelles-Hébrides.
	50,000 à la Nouvelle-Calédonie.
	100,000 à la Nouvelle-Zélande.
ra donc de.	1,000,000

La Terre de Feu a très-peu d'habitans ; les Naturels y vivent en si petites troupes, que je ne crois pas qu'en tout ils excèdent 2000, sur un pays au-moins aussi étendu que la moitié de l'Irlande.

J'ajouterai deux remarques à cet état de la population des Isles de la mer du Sud, que nous avons visitées. 1.° Je ne prétends pas que mes

évaluations ſaient parfaitement exactes ; ce ne ſont que des conjectures approchant de la vérité autant que l'ont permis les données que nous avons eu occaſion de recueillir ; elles ſont plutôt fautives en moins qu'en plus ; & ſi quelques-unes le ſont en plus, ce doit être celles de la Nouvelle-Calédonie. 2.° La population des pays augmente à proportion de la civiliſation & de la culture : ce n'eſt pas que la civiliſation & la culture ſoient véritablement des cauſes d'une plus grande population. Je crois plutôt qu'elles en ſont les effets. Dès que le nombre d'hommes dans un eſpace borné augmente à un tel degré qu'ils ſont obligés de cultiver des plantes pour leur nourriture, & que les productions ſpontanées ne ſuffiſent plus, ils imaginent des moyens de faire ce travail d'une maniere aiſée & commode ; ils ſont contraints d'acheter ailleurs des graines & des racines, & de ſtipuler entre eux de ne pas détruire leurs plantations, de ſe défendre mutuellement contre les invaſions, & de s'aider les uns les autres. Tel eſt l'effet des Sociétés civiles ; elles produiſent plus tôt ou plus tard des diſtinctions de rang & les différens degrés de puiſſance, de crédit & de richeſſe qui ſe remarquent parmi les hommes ; elles produiſent même ſouvent une différence eſſentielle dans la couleur, le tempérament & le caractere de l'eſpèce humaine.

Cook.

Cook.

Nous allons traiter plus au long de ces divers objets.

Des Variétés de l'Espèce Humaine.

Nous avons observé sur-tout deux grandes variétés parmi les Insulaires des mers du Sud, une race plus blanche, a les membres bien faits, est forte, d'une belle taille & d'un caractere doux & bienfaisant; l'autre, qui est plus noire, a des cheveux qui commencent à devenir laineux & crêpus, le corps grêle & court; elle est d'un caractere vif & animé, mais un peu défiant. La premiere habite Taïti & les Isles de la Société, les Marquises, les Isles des Amis, l'Isle de Pâque & la Nouvelle-Zélande. La seconde se trouve à la Nouvelle-Calédonie, à Tanna & aux Nouvelles-Hébrides, & sur-tout à Mallicolo. Les Pêcherais de la Terre de Feu ne me paroissent pas devoir être mis au rang des Insulaires de la mer du Sud; car il est sûr qu'ils viennent originairement du continent d'Amérique. Chacune de ces deux races se sous-divise en plusieurs variétés, formant des gradations qui s'approchent de l'autre race; c'est pour cela que quelques Insulaires de la premiere, sont presque aussi noirs & aussi minces que ceux de la seconde; &, parmi cette seconde race, il y a des hommes forts & vigou-

reux qui pourraient presque le disputer à ceux de la premiere par la taille & la grosseur ; mais, comme il y a bien des raisons de comprendre dans une seule Tribu tous les Insulaires de la premiere race, nous ne craindrons pas de leur assigner un caractere général, dont les deux extrêmes doivent être fort éloignés à cause de l'étendue dans laquelle ces Nations sont dispersées.

Cook.

1.° Taïti & les Isles voisines de la Société, offrent les plus beaux individus de la premiere race ; la Nature semble s'y livrer dans la formation des hommes à cette richesse, à cette profusion & à cette variété que nous avons observées parmi les végétaux : elle ne se borne pas à un seul prototype, ou à un seul modèle. Le bas-peuple y est plus exposé à l'air & au Soleil ; il fait toutes sortes d'ouvrages sales ; il déploie sa force dans les travaux de l'Agriculture, de la pêche, dans l'art de ramer & de construire des maisons & des pirogues ; enfin il n'a pas toujours des alimens à discrétion. Voilà pourquoi les individus dégénerent vers la seconde race ; ils conservent cependant toujours des restes du prototype original, qui se montre dans toute sa perfection parmi les Chefs ou Arrées & les Insulaires d'un rang distingué. Leur peau est moins basanée que celle d'un Espagnol, & n'est

Cook.

pas aussi jaune que celle d'un Américain. Elle est d'une nuance plus légere que le teint le plus blanc d'un habitant des Isles des Indes Orientales : en un mot, c'est un blanc mêlé d'un jaune brunâtre; mais la teinte n'est pas assez forte pour que, sur la joue la plus blanche de leurs femmes, on ne distingue aisément les progrès de la rougeur. On apperçoit ensuite toutes les nuances intermédiaires jusqu'au brun vif, qui touche au teint brun-noir de la seconde race. Leurs cheveux sont communément noirs, forts; ils flottent naturellement en boucles charmantes, & l'huile parfumée de cocos qu'on y répand les rend très-luisans. J'en ai vu peu d'un brun-jaunâtre ou couleur de sable : souvent les extrémités seules étaient jaunâtres, & les racines d'un brun plus foncé. Je n'ai remarqué qu'un homme à O-Taha dont les cheveux fussent parfaitement roux : son teint plus blanc que celui de ses compatriotes, était parsemé de rousseurs. En général, ils ont les traits du visage réguliers, doux & agréables; le nez est un peu large en-dessous. La physionomie des femmes est ouverte & gaie, & leurs yeux sont pleins, vifs & étincelans; elles ont le visage plus rond qu'oval, les traits d'une symmétrie extraordinaire, & embellies par un sourire qu'il est impossible de décrire. Le corps au-dessus de la ceinture est bien proportionné, les contours

ont un charme & une grace inexprimables. La plupart des Arées & des Manahounes ressemblent à des athlètes par la taille; mais on leur remarque toujours quelque chose d'efféminé : les pieds sont un peu larges, & ils s'écartent des proportions du reste du corps. Le bas-peuple est aussi communément bien taillé; mais il est plus actif, & ses membres & ses jointures ont plus de souplesse. Les femmes sont belles pour l'ordinaire, & elles ont même des formes délicates: leurs bras, leurs mains & leurs doigts sont si potelés & si beaux, qu'ils ne dépareraient pas la Vénus de Médicis. Malheureusement l'habitude de marcher pieds nus leur donne des jambes grosses & mal tournées. En général, la taille des Arées est haute. J'en ai vu plusieurs de six pieds trois pouces, & un de six pieds quatre, & il y a quelquefois, parmi le bas-peuple, de ces statures gigantesques. Les femmes sont d'une petite taille, il y en a peu d'aussi hautes que les hommes, quoique j'aie rencontré une fille de six pieds & d'autres très-grandes.

En général, les Insulaires sont vifs & gais; ils aiment à rire & à s'amuser; leur caractere est franc & disposé à la bonté; leur légereté les empêche de prêter une longue attention à une seule chose. Il est aussi impossible de fixer leur esprit sur le même sujet, que de fixer du vif-argent. Leur organisation relâchée par un Soleil ardent, produit une extrême indolence

Cook.

& une averſion inſurmontable pour le travail. Ceux qui ſont riches & puiſſans mangent tout le jour, & leur vie n'eſt qu'une ſuite continuelle de voluptés. Leur inactivité va juſqu'à ne pas porter eux-mêmes les alimens à leur bouche, & on leur donne à manger comme aux enfans. La quantité de nourritures excellentes, le charme du climat, la beauté de leurs femmes, leur inſpire de l'ardeur pour les jouiſſances de l'amour. Ils commencent de bonne heure à ſe livrer à la débauche. Leurs chanſons, leurs danſes, leurs ſpectacles dramatiques reſpirent la volupté. L'hoſpitalité eſt d'ailleurs une de leurs vertus; & s'ils aiment à voler les étrangers, c'eſt parce que les tréſors qu'on offre à leurs yeux excitent des tentations violentes. A la guerre, ils ſe battent avec bravoure & avec valeur : en un mot, ils ſont auſſi aimables que peut l'être une Nation ſortie récemment de l'état de Nature.

2.° Les habitans des Marquiſes ſont les plus beaux hommes de la Mer du Sud, après ceux des Iſles de la Société : en général, leur teint eſt plus baſanné, parce qu'ils ſe trouvent neuf degrés cinquante-ſept minutes plus près de la ligne; ils ſont d'ailleurs plus accoutumés à ne point ſe couvrir le corps : il y a cependant parmi eux des individus un peu plus blancs; leurs femmes, qui ſont communément

couvertes, ſont preſqu'auſſi blanches que celles des Iſles de la Société; en général, la ſtature des hommes eſt forte & nerveuſe; mais aucun n'eſt auſſi charnu que les habitans des Iſles dont on vient de parler; cette différence provient, je crois, de ce qu'ils ont plus d'activité : comme la plupart vivent ſur les flancs & au ſommet des hautes collines, où leurs habitations reſſemblent à des repaires d'aigles placés ſur les cîmes inacceſſibles des rochers, ils doivent naturellement avoir le corps grêle & mince, puiſqu'ils graviſſent ſouvent ces montagnes élevées, & qu'ils reſpirent un air fort vif dans des cabanes preſque toujours enveloppées de nuages : ils ont une barbe noire & de beaux cheveux, les femmes & les jeunes gens ont des traits réguliers & agréables, & un viſage oval; mais les hommes faits, tatouent leurs corps & leurs viſages en bandes, en cercles, en lignes, en échiquiers, & ils ſerrent ces figures ſi près les unes des autres que, malgré leur régularité, elles les rendent laids; les jeunes gens ſont, pour l'ordinaire, très-beaux, ils ſerviraient d'excellens modèles pour un Ganymède; la phyſionomie des femmes eſt douce & intéreſſante, tout leur corps eſt de la ſymmétrie la plus parfaite, les extrémités des doigts, des épaules & des mammelles, ſont admirables; leur ſtature eſt égale à la ſtature moyenne des hommes; il y

Cook. en a très-peu, & peut-être aucune qu'on puisse appeller petites ; les Naturels nous ont paru affables, civils & hospitaliers ; ils ont beaucoup de curiosité, & cette légereté, qui forme le caractere général des Nations placées sous le Tropique ; mais notre relâche parmi eux, ayant été très-courte, nous ne pouvons pas donner des détails plus particuliers.

Nous n'avons resté qu'une demi-heure à *Téoukea*, l'une des Isles basses situées entre les Marquises & Taïti, & nous avons observé que les Naturels des deux sexes, sont d'une couleur très-brune, qu'ils sont robustes, & qu'ils ont des membres forts & proportionnés, & des cheveux noirs : ils portent sur la poitrine, sur le corps, & quelquefois sur les mains, des figures tatouées, & sont d'une stature moyenne : ils nous accueillirent avec bonté, ils échangerent des noix de cocos & des chiens contre des clous, quoique très-nombreux & bien armés, ils n'essayerent pas de nous insulter ; je ne sais pas cependant ce qu'ils auraient fait, si nous avions demeuré davantage à terre, car leur nombre augmentait à chaque moment.

3.° La beauté des habitans des Isles des Amis n'est gueres inférieure, si elle n'égale pas celle des Insulaires des Marquises ; leur teint est plus brun que celui du commun des Naturels des Isles

de la Société ; suivant moi, ce brun-vif incline beaucoup vers le roux ou la couleur de cuivre ; mais un grand nombre d'individus, & sur-tout les plus riches & les plus distingués, & la plupart des femmes, ont un teint qui approche de celui des belles Taïtiennes : ils sont d'une taille moyenne, leurs traits sont mâles & réguliers ; les hommes laissent rarement leur barbe croître jusqu'à une certaine longueur ; ils la coupent avec deux coquilles aigues ; leurs oreilles sont percées de deux trous, dans lesquels ils placent un petit bâton ; les contours de leurs corps ne sont pas aussi arrondis que ceux des Chefs des Isles de la Société ; mais ils ont des membres robustes, bien proportionnés, plus musculeux & plus prononcés, effets d'un travail modéré : la taille des femmes est presqu'égale à celle des hommes : il n'y a parmi eux, personne d'aussi gras & d'aussi lourd, que les individus des Isles de la Société : leur teint brun convient à leurs traits réguliers, à leurs visages ronds, à leurs yeux pleins & animés ; un sourire agréable égaie leur physionomie ; leur taille est élégante, toutes leurs actions ont de l'aisance & de la liberté. Nous avons observé dans la foule, à Tongatabu, une jeune fille d'environ dix ou douze ans, qui avait des traits d'une régularité parfaite, un visage oval, & la physionomie la plus intéressante ; ses yeux

Cook.

Cook.

étaient vifs, brillans, pleins d'expression; ses longs cheveux frisés, flottaient négligemment sur ses épaules, des fleurs odoriférantes leur servaient de parure; ses mouvemens étaient pleins de graces; elle tenait en ses mains cinq pommes qu'elle jetait, & qu'elle rattrapait en l'air, avec une habileté & une adresse étonnantes: ces peuplades sont réellement aimables; leur conduite bienfaisante à notre égard, quoique nous leur fussions absolument étrangers, ferait honneur à la Nation la plus civilisée; chaque famille nous présentait des alimens & de l'eau de cocos, avec une hospitalité vraiment patriarchale; toutes leurs actions annonçaient une ame généreuse & une charmante simplicité de mœurs; ils ont cependant quelques-uns des petits défauts que nous avons observés parmi les Taïtiens. Leurs meubles, leurs armes, leurs manufactures, leur agriculture & leur musique, supposent un esprit inventif & un goût élégant.

4.° En quittant cette Nation, nous arrivâmes à l'Isle de Pâque, habitée par une peuplade peu nombreuse, car elle n'est pas de plus de 900 individus, fort inférieure à tous égards aux Insulaires dont j'ai déjà parlé: leur teint est brun, mais plus foncé que celui des Naturels des Isles des Amis: les hommes se couvrent à peine les reins d'un morceau d'étoffe; mais les femmes ont, pour l'ordinaire,

pour l'ordinaire, un vêtement plus étendu; la taille des Naturels est de cinq à six pieds; ils sont minces, mais bien proportionnés, leurs traits ne sont pas beaux; les femmes, qui sont un peu plus petites, n'ont rien de désagréable: les hommes sont tatoués sur tout le corps; ils ont les oreilles percées d'une grande ouverture, & le cartilage du nez coupé en deux; ce peuple est bienfaisant & pacifique; quelques individus exercent l'hospitalité dans toute son étendue, & avec toute la pureté des anciens temps; mais ils sont fort portés au vol. Sur le sol, qui est compact & stérile, il y a des vastes plantations de pommes de terre, de cannes à sucre, de bananes & d'eddoës, quoique le bois & l'eau soient très-rares dans ce pauvre pays. Les seuls vestiges de la premiere grandeur & de l'antique population de cette Isle, sont des restes de plantations sur les collines; les énormes colonnes ou masses de pierres érigées, près des cimetieres à la mémoire de leurs Chefs & de leurs Héros morts: quelques-uns de ces monumens ont 27 pieds de haut. Les petits meubles sculptés avec grace, qu'on voit chez cette Nation, sont des preuves évidentes de son esprit & de sont goût.

Cook.

5.° Loin de cette Terre & de toutes les autres de la Mer du Sud, habitées par la premiere race d'hommes, on trouve, près de l'extrémité Sud-

Cook. Oueſt de cette ſpacieuſe mer, les deux grandes Iſles de la Nouvelle-Zélande peuplées par la même race : le viſage des Naturels y eſt tatoué, & leur teint eſt encore rembruni par l'uſage où ils ſont de le tatouer, ou plutôt de le découper en ſillons réguliers, qui empêchent un peu la barbe de croître ; en général, ils ſont d'une grande taille, robuſtes & formés pour la fatigue ; leurs membres ſont bien proportionnés & bien liés, excepté les genoux qui ſont fort élargis, parce qu'ils s'appuient trop ſur leurs jambes dans leurs pirogues ; la taille des femmes eſt communément mince ; il n'y en a qu'un petit nombre dont les traits ſoient ſupportables ; leurs genoux ſont auſſi larges que ceux des hommes, & elles ſont très-maltraitées par leurs maris, qui les chargent de tous les travaux pénibles, comme chez tous les Sauvages : cette Nation eſt hoſpitaliere, ſincere & généreuſe ; les guerriers y ſont intrépides & hardis ; leur inimitié eſt implacable & cruelle, & leur vengeance eſt telle, qu'ils mangent leurs captifs ; en général, les individus ont un jugement ſain, du goût & de l'induſtrie.

Quant aux variétés des hommes de la ſeconde race des Inſulaires des mers du Sud, elles ſont toutes en-dedans des Tropiques.

1.° Le pays étendu de la Nouvelle-Calédonie, quoique proche du continent de la Nouvelle-

Hollande, eſt habité par une race d'hommes abſolument différente des Naturels de cette derniere terre, qui ſont très-minces, & ils different, à pluſieurs égards, de tous les Inſulaires appartenant à la premiere race répandue ſur les Iſles orientales de la mer du Sud; la plupart des habitans de la Nouvelle-Calédonie ſont grands & robuſtes, il n'y en a point au-deſſous d'une taille ordinaire; mais les femmes qu'on y ſoumet aux travaux les plus pénibles & les plus vils, ſont communément petites. Tous les Inſulaires ont le teint brûlé, les cheveux crépus, mais peu laineux, ils ont des barbes vénérables; leurs traits ſont mâles & prononcés, ils ſe coupent le bas de l'oreille, & ils l'élargiſſent comme les habitans de l'Iſle de Pâque: j'ai vu un homme qui y portait 18 pendans d'écaille de tortue d'un pouce de diamètre & de trois quarts de pouce de largeur: de beaux contours deſſinent leurs membres forts & nerveux; en général, les traits des femmes ſont groſſiers; elles ont des viſages ronds, des lèvres épaiſſes, une large bouche; il y en a peu dont la phyſionomie ſoit agréable; elles ont cependant les dents belles, les yeux vifs, des cheveux bien bouclés, & le corps de celles qui n'ont pas fait d'enfans, eſt bien proportionné; ce peuple eſt ſûrement d'un caractere doux & bienfaiſant, prêt à faire pour les étrangers, tout ce qui peut

Cook.

Cook. leur être agréable; mais un sol ingrat leur fournissant à peine une maigre subsistance, ne pouvait nous donner ni racines, ni végétaux : nous y avons laissé un chien & une chienne, avec un verrat & une truie; ces animaux fourniront peut-être un jour de nouveaux alimens à ces Insulaires.

2.° Le teint des habitans de *Tanna*, l'une des Nouvelles-Hébrides, est presque aussi brûlé que celui des Insulaires dont on vient de parler; quelques-uns seulement l'ont plus clair; les extrémités des cheveux de ceux-ci, sont d'un brun jaunâtre; les cheveux & la barbe des autres sont toujours noirs & crépus, & quelquefois laineux; en général, ce peuple est très-robuste & bien fait; il n'y a aucun individu de corpulent ou de gras; la plupart ont des traits mâles & hardis, & il y en a peu d'une physionomie désagréable : le teint des femmes est le même : avant d'avoir accouché, les contours de leurs membres ont de la grace; mais elles sont peu jolies, & il y en a de très-laides; je n'en ai apperçu que deux qui eussent des traits doux & le sourire sur le visage; les deux sexes ont les oreilles percées de grands trous, ils y portent plusieurs gros anneaux d'écailles de tortue : le *Septum narium* est troué aussi, & ils y placent un petit bâton, ou une pierre blanchâtre, cylindri-

Cook.

que. Leur tête reſſemble à un porc épic couvert de piquans; leur corps eſt nu; ſeulement ils enveloppent leurs parties naturelles de feuilles attachées à une corde, qu'ils portent autour de leur ceinture : ils ont gravé des figures ſur leurs poitrines & ſur leurs bras, & ils y appliquent des plantes qui élèvent la cicatrice au-deſſus du reſte de la peau; ils ſont bienfaiſans, honnêtes & très-hoſpitaliers; ils paroiſſent être braves dans les combats : avant de connaître que nos armes étaient meilleures & plus meurtrieres que les leurs, un ſeul homme avec un dard ou une fronde, ſe plaçait ſouvent dans un ſentier, & empêchait un détachement de huit ou dix d'entre nous de pénétrer plus avant : ils furent d'abord défians & jaloux; mais, dès que nous ſûmes quelques mots de leur langue, & que nous les eûmes convaincus que nous ne voulions pas leur faire de mal, ils nous laiſſèrent paſſer & repaſſer en liberté : j'ai fait pluſieurs milles vers le milieu des terres, accompagné d'une ou deux perſonnes ſeulement; je ne ſache pas qu'ils nous aient jamais rien dérobé : ils montraient quelquefois autant de légereté que les autres nations des mers du Sud, quoiqu'en général ils me paraiſſent plus graves; mais ils ſont vifs, animés, & prêts à rendre tous les ſervices qui dépendent d'eux, & à donner toutes les informations qu'on demande.

Cook.

3.° Les Naturels de Mallicolo sont petits, agiles, minces, noirs & laids, & de tous les hommes que j'ai vus, ce sont ceux qui approchent le plus des singes; leur crâne est d'une construction très-singuliere : depuis la racine du nez, en arriere, il est beaucoup plus bas que celui des autres peuples que nous avons eu occasion d'examiner : leurs femmes sont difformes & laides, & obligées, comme tant d'autres, de servir de bêtes de somme; elles portent les provisions de leurs maris fainéans, & elles soignent seules les plantations; la plupart des individus de cette peuplade, ont les cheveux laineux & frisés, les oreilles & le nez percés; ils mettent de gros anneaux dans les oreilles, & de petits bâtons ou des pierres dans le nez; ils ont le teint couleur de singe, les traits grossiers, les os des joues & la face larges, toute la physionomie extrêmement désagréable, les membres minces, quoique d'une belle forme, & le ventre tellement pressé par une corde, qu'aucun Européen ne pourrait supporter ce pénible état, sans tomber malade; les parties naturelles sont enveloppées & relevées vers la ceinture, suivant la méthode des habitans de Tanna & de la Nouvelle-Calédonie; l'un de leurs bras est orné d'un bracelet, qu'on leur met quand ils sont jeunes, de maniere qu'on ne peut plus l'ôter dans la force

Cook.

de l'âge. J'ai apperçu plusieurs individus, couverts de poils sur tout le corps, sans excepter le dos, & j'ai fait la même remarque à Tanna & à la Nouvelle-Calédonie : ils sont agiles, vifs & remuans; quelques-uns semblent méchans & d'un mauvais caractere; mais la plupart ont de la bienfaisance & de la générosité. Ils aiment la joie & le plaisir, la musique, les chansons & la danse. Quoique leurs traits empoisonnés n'aient pas tué les chiens sur lesquels nous les essayâmes, peut-être sont-ils vénéneux; car les Naturels nous retenaient la main avec beaucoup d'inquiétude & d'empressement, quand nous voulions en essayer la pointe sur nos doigts; je ne puis pas concevoir d'ailleurs pour quelle autre raison ils prendraient tant de soin de conserver la substance résineuse dont ils les enduisent : Quiros, qui vit la même Nation, soupçonna aussi que les traits y sont empoisonnés : je les crois des ennemis cruels & implacables; mais, pour leur rendre justice, j'observerai qu'ils ne manquent pas de principes d'humanité. La plupart d'entr'eux prirent de grands soins pour ne pas nous donner des raisons de plainte, & ils craignaient tellement que leurs Compatriotes commençassent les hostilités, qu'ils nous ont paru sentir l'importance d'une premiere aggression, qui pouvait entraîner des représailles de notre côté : de plus, ils ont

Cook.

employé souvent des précautions pour ne pas nous causer de l'ombrage.

Quoique les Habitans de la Terre de Feu n'appartiennent à aucune des races de la mer du Sud, & qu'ils descendent probablement des Habitans de l'Amérique Méridionale, nous ne pouvons pas nous dispenser d'en parler; mais comme la plupart des Voyageurs, & même des Auteurs qui ont fait usage des différentes Relations, confondent souvent les Nations diverses, qui habitent l'extrémité de l'Amérique Méridionale, je tâcherai d'abord de fixer les idées sur les Peuplades de cette partie du monde.

Le Capitaine Wallis, qui a mesuré les Naturels qui vivent à l'entrée du détroit de Magellan, a trouvé que la plupart avaient de cinq pieds dix pouces à six pieds de haut, & plusieurs de six pieds cinq pouces & de six pieds six pouces, & un des plus grands avait six pieds sept pouces, (mesure d'Angletere,); M. de Bougainville n'en a vu aucun qui eût moins de cinq pieds cinq ou six pouces (mesure de France), & aucun qui eût plus de cinq pieds neuf ou dix pouces; mais l'Equipage de l'*Etoile* en avait rencontré auparavant plusieurs de six pieds. M. de la Giraudais, qui commandait cette *Flûte*, dit que le moindre de ceux qu'il apperçut, en 1766, avait cinq pieds sept pouces de France. M. Duclos

Guyot, qui commandait la Frégate l'*Aigle*, nous apprend que les plus petits de ceux qu'il rencontra en 1766, avaient cinq pieds sept pouces de France, & que les autres étaient beaucoup plus grands. Si on en croit Pigafetta, qui était sur le vaisseau *la Victoire*, il vit, ainsi que Magellan, au Port Saint Julien, un peuple haut de huit pieds d'Espagne, c'est-à-dire, de neuf pieds quatre pouces d'Angleterre. Knivet, qui alla avec sir Thomas Cavendish, en 1592, dans le Port Desiré, y trouva des hommes de seize palmes, c'est-à-dire, de six pieds Anglais, en comptant 4 pieds & un demi-pouce pour une palme. Richards Hawkins, parle aussi des Américains du Port Saint Julien, en 1593, qui étaient d'une si haute taille, que les Voyageurs les prenaient souvent pour des Géants. Quelques Espagnols ont prétendu que derriere le Chili, il y a une peuplade haute de dix ou douze pieds; mais, comme ce témoignage est trop vague, & qu'il n'est appuyé sur aucune autorité, nous ne le compterons pour rien. Il paraît donc que sur le continent d'Amérique, près du Cap de la Vierge-Marie, il y a une Nation dont les individus sont d'une taille & d'une stature remarquable; qu'aucun d'eux n'a moins de cinq pieds dix pouces (d'Angleterre); que plusieurs ont plus de six pieds; qu'un individu mesuré avait

Cook.

Cook.

six pieds sept pouces, & même que, suivant Pigafetta, quelques-uns ont sept pieds quatre pouces. Dans l'intérieur de l'Amérique, on trouve des peuplades d'une taille encore plus haute que celles que mesura le Capitaine Wallis; car M. Falkner, qui passa plusieurs années au milieu de ces Nations, dit que le grand Cacique Cangapol, qui résidait à Huichin, sur la riviere noire, avait sept pieds quelques pouces de haut, parce qu'en se levant sur la pointe de ses pieds, il ne pouvait pas lui toucher le sommet de la tête : il ajoute qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais vu un Indien qui eut un pouce ou deux de plus que Cangapol : le frere de ce Cacique avait environ six pieds : ces deux freres étaient de la Tribu des *Puelches*. Ces Nations vont rarement vers les bords de la mer, ou aux environs du Détroit de Magellan, & par conséquent elles sont peu connues des Navigateurs qui touchent sur ces côtes; c'est un étrange phénomène pour nous que de voir toute une Nation conserver une stature d'une grandeur si remarquable; dans nos sociétés, un commerce perpétuel avec des étrangers, fait que la pureté des races est impossible; la corruption & la débauche des peuples polis, rend d'ailleurs la confusion des races encore plus fréquente : cette dépravation est portée si loin qu'Omaï lui-même est devenu l'objet

de la convoitise de quelques Anglaises de haut rang. Les *Puelches* au contraire, & les autres Patagons, vivent dans un pays peu fréquenté par des Nations différentes de la leur : leurs voisins, les Espagnols du Chili & de Rio de la Plata, ayant très-peu de communication avec eux; ils ont le bonheur de n'être pas troublés par les incursions & les déprédations de ces dangereux ennemis. Ils tirent aisément leur subsistance de la chasse & de leur nombreux troupeaux sur un sol fertile en pâturages, d'une étendue immense, borné par la mer, & séparé des autres contrées par de hautes chaînes de montagnes; cette position empêche l'abâtardissement de leur noble race. Les mariages se faisant toujours parmi des individus d'une grande taille, la haute stature & la force du corps deviennent plus fixe, & déterminées d'une maniere plus invariable; il ne faut pas oublier que, comme la croissance du corps dépend aussi *des alimens, du climat*, & *de l'exercice*, tout concourt donc à les rendre plus forts, plus robustes & plus grands. La chasse leur procure toute sorte de gibier; le climat est assez doux, & ils ont d'ailleurs des vêtemens de peaux & de fourrures. Enfin ils sont rarement en repos, ils rodent sur les terres immenses de l'Amérique au Sud de la riviere de la Plata jusqu'au Détroit de Magellan : ils montent à cheval : ils s'habituent à l'usage de leurs

Cook.

armes, & ces exercices leur donnent de la force & de la consistance, sans que des travaux trop prématurés & trop violens rapetissent leurs corps, & sans que la disette & la faim amaigrissent leurs organes. Le Nord présente un exemple curieux de ces vérités. Les Gardes du feû Roi de Prusse, & même ceux du Monarque actuel, qui sont d'une taille peu commune, vivent à *Potzdam* depuis plus de cinquante ans ; un grand nombre des Bourgeois de cette Ville sont aujourd'hui d'une très-haute taille, & on est sur-tout frappé de la stature gigantesque de beaucoup de femmes : cela provient sûrement des liaisons & des mariages des Gardes avec les Bourgeoises. D'après tous ces témoignages, il me parait injuste & indécent de se moquer de ceux qui croient encore qu'il y a, à l'extrémité de l'Amérique Méridionale, des peuplades d'une taille extraordinaire.

Au Sud du détroit de Magellan, sur la Terre de Feu, on rencontre une peuplade fort abâtardie, & dégénérée en apparence, des Nations qui vivent sur le Continent : elle a les épaules, la poitrine & la tête larges ; la grandeur générale de ses traits, prouverait qu'elle descend des Patagons, si un Observateur intelligent & exact, ne nous avait appris qu'elle appartient aux *Yacanna-Cunnées :* il paraît d'après les relations

ci-dessus, que tous les individus de la grande race vue par le Commodore-Byron, le Capitaine Wallis, M. de Bougainville, M. de la Giraudais & M. Duclos-Guyot, avaient des chevaux: les bourgades des *Yacanna-Cunnées* n'en ont pas, c'est même de-là qu'ils tirent leur nom; car *Yacanna-Cunnée*, signifie *homme à pied*; &, comme ceux qu'ont observé le Capitaine Cook dans son premier voyage, & plusieurs Navigateurs Hollandais & Français, n'avaient point de chevaux, & naviguoient ordinairement sur des canots d'écorce, l'assertion de M. Falkner se confirme de plus en plus: il est cependant possible que les habitans des parties plus occidentales de la Terre de Feu, descendent des *Key-yus*, tribu des *Huilliches*, qui appartiennent à la Nation des *Moluches*, & qui sont d'*une taille un peu basse; mais gros & épais*. Les individus que nous avons rencontrés dans la baie de Noël, leur ressemblaient réellement un peu: c'est une race courte, trapue; elle a la tête large, le teint d'un brun jaunâtre, les traits grossiers, le visage étendu, les os des joues élevées & proëminens, le nez plat, les narines & la bouche grandes, la physionomie sans expression, les cheveux noirs & lisses, qui pendent autour de la tête d'une maniere choquante, une barbe peu fournie & courte, tout le haut du corps annonçant la force,

Cook.

Cook.

les épaules & la poitrine larges, le ventre étroit & applati, le ſcrotum très-long, les cuiſſes minces & maigres, les jambes pliées, les genoux larges, & les pointes du pied tournées en-dedans; ces pieds ne ſont point proportionnés aux parties ſupérieures: ils ſont abſolument nus, & ne portent qu'un petit morceau de peau de phoques ſur le dos; les femmes ont à-peu-près les mêmes traits, le même teint & les mêmes formes; en général, elles ont de longues mammelles pendantes, & outre la peau de phoque ordinaire, un petit morceau de peau d'oiſeau ou de phoque, couvrent leurs parties naturelles: la phyſionomie de tous annonce la miſere; ils paraiſſent, pacifiques & hoſpitaliers; mais leur ſtupidité eſt extrême; ils ne comprenaient aucun de nos ſignes, très-intelligibles d'ailleurs pour les Nations de la mer du Sud. De tous les mots qu'ils prononçaient, nous n'avons diſtingué que celui de *paſſerai*, qu'ils répétaient ſouvent de maniere à nous faire croire qu'ils voulaient exprimer leur amitié pour nous; & qu'ils trouvaient une telle choſe bien. Quand ils parlaient, j'obſervai que leur langue comprend l'*r* & l'*l*, précédée d'un *th* Anglois, & qui reſſemble un peu à *Ll* des habitans du pays de Galles, & pluſieurs autres ſont graſſayés: ils ſentaient l'huile de baleine, & exhalaient une puanteur inſupportable, de maniere que nous

les sentions de loin; dans les plus beaux jours, ils tremblaient de froid.

Telles sont les différences les plus remarquables qui forment les variétés des deux grandes races que nous avons observées dans les Isles de la mer du Sud; je conviens que les causes que j'ai exposées, ne sont pas les seules, & que le climat ne produit pas des effets aussi extraordinaires; car les Hollandais établis au Cap de Bonne-Espérance depuis 120 ans, sont toujours blancs & pareils aux Européens à tous égards: en les comparant avec les Hottentots, naturels de cette partie du monde, on voit que la maniere de vivre, & les alimens joints au climat, ne suffisent pas même pour produire cette différence, puisque quelques-uns des Fermiers Hollandais les plus éloignés de la Ville du Cap, vivent presque de la même façon que les Hottentots leurs voisins. Ils ont de misérables huttes: ils menent une vie errante, ils suivent tout le jour leurs troupeaux; ils vivent de lait, du produit de leur chasse & de la chair des animaux qu'ils nourrissent. Si donc le climat opere une altération essentielle, il faut un long espace de temps; & nos connoissances sur les migrations des peuples étant si imparfaites, & toutes nos Observations Philosophiques sur cette matiere, très-modernes, nous

Cook. ne pouvons gueres donner ici que des conjectures.

Il faut observer pourtant que, lorsque les peuples blancs du Nord vont habiter les climats chauds du Tropiques, ils changent bientôt, ainsi que leurs enfans, & que peu-à-peu, ils se rapprochent par la couleur & par d'autres rapports des anciens habitans; il est cependant toujours aisé de les distinguer de ces peuplades aborigènes: il est vrai aussi que les Nations, qui s'éloignent du voisinage de la ligne vers les Poles, gardent leur teint naturel plus long-temps que les peuples qui vivent dans des climats plus froids, & qui vont habiter des pays plus chauds; mais, dans ces comparaisons, il faut toujours avoir égard aux mêmes circonstances: car si deux Européens également blancs, se retirent dans le même climat chaud, & que l'un bien vêtu, évite autant qu'il lui est possible, de s'exposer à l'air & au Soleil, tandis que l'autre, obligé de travailler en plein air, jouit à peine de quelques guenilles pour se couvrir, il est naturel que bientôt ils different beaucoup de couleur: si cette diversité dans la maniere de vivre, a lieu pendant plusieurs générations, les descendans de ces deux hommes ne se ressemblent plus gueres. Les Habitans du Danemarck sont d'une blancheur remarquable; ils ont

ils ont des yeux bleus & des cheveux roux ou blonds : les Bohêmiens, les Polonais, les Ruſſes, & en général toutes les Nations Eſclavonnes ont le teint brun, des yeux noirs, & des cheveux châtains ou noirs, quoique quelques-uns de ces peuples habitent des latitudes plus hautes que les premiers : il faut chercher ici l'origine de cette différence, non pas dans le climat, mais dans les migrations : les Goths ſont, ſans doute, les plus anciens Habitans du Nord, & par conſéquent ils ont eu plus de temps pour ſe blanchir peu-à-peu, que les Tribus Européennes des environs, & ils ont eu auſſi moins d'occaſions de former des mariages & des alliances avec les Nations ſituées plus au Sud, qui avaient un teint brun & des cheveux noirs. Les Eſclavons ou les Sauromates, deſcendent des Mèdes, qui habitaient jadis la Perſe moderne : ils furent longtemps établis au Nord du Caucaſe & de la mer Noire, pays très-chaud en été ; &, au cinquieme ſiécle, ils ſe trouverent près du Danube, d'où ils ſe répandirent inſenſiblement dans les contrées qu'ils occupent aujourd'hui : s'ils conſervent toujours le caractere d'une peuplade du Sud, cette ſingularité s'explique par-là. Ils quitterent le Sud à une époque plus éloignée que les Goths & les autres peuplades de Teutons, & ils ſe ſont mêlés davantage avec les Tribus Aſiatiques d'un teint plus

Cook.

brun que les Danois & les Goths du Nord. Il paraît s'ensuivre que les plus blancs exposés à un Soleil vif dans les climats chauds, prennent bientôt un teint plus brun; mais, quand ils ont une fois pris un caractere fixe, ils le conservent avec très-peu d'altération: je suppose qu'ils ne changent point leurs alimens, leur maniere de vivre & de s'habiller, & qu'ils ne se mêlent pas avec des Nègres, des Mulâtres, & d'autres peuplades aborigènes ou mêlangées de climats chauds; autrement il y a tout lieu de croire que leur tempérament & leur teint dégénereraient insensiblement : mais si les Nègres ou d'autres peuplades au teint brun, se transplantent dans des climats tempérés, ou presque froids, ils ne changent pas tout-de-suite, & il ne leur est pas aisé de devenir plus blancs; s'ils ne font pas d'ailliance hors de leur propre race, les premieres générations offrent à peine des altérations parmi les enfans. Le passage du brun au blanc, paraît en effet plus difficile que celui du blanc au brun ; l'épiderme admet les rayons du Soleil, & l'action de l'air jusqu'à ce que le *reticulum mucosum*, soit coloré de brun ; mais, dès qu'il est coloré une fois, rien n'est assez fort pour en arracher la teinte brune : l'expérience journaliere paraît confirmer cette vérité ; un homme qui s'expose seulement un jour à un Soleil ardent

Cook.

brunit beaucoup ; & six ou huit mois de précaution & de soin ne suffisent quelquefois pas pour le blanchir : il est probable que les premiers germes de l'embryon tiennent de la couleur, de la taille, de la forme & du tempérament des parens & que deux peuplades venant à différentes époques, & par différentes voies dans le même climat, mais conservant une maniere différente de vivre, & prenant des nourritures un peu différentes, acquierent cependant une différence palpable dans le teint, la taille, la forme & l'habitude du corps.

En appliquant cette induction aux deux différentes tribus de la mer du Sud, on jugera, avec assez de vraisemblance, qu'elles descendent de deux différentes races d'hommes : quoiqu'elles vivent à-peu-près dans le même climat, elles ont conservées une différence de couleur, de taille, de forme & d'habitude de corps. Tâchons de prouver qu'elles viennent réellement de deux différentes races d'hommes.

Les meilleurs Historiens ont toujours cru que les Nations, qui, en général, parlent *la même langue*, sont de la même race ou de la même peuplade, à moins que le témoignage bien authentique d'un Ecrivain contemporain, ou qui a consulté des anciens monumens, qui n'existent plus, ne déposent du contraire. Par *la même lan-*

Cook. *gue, en général*, je comprends les dialectes divers d'une langue : il est sûr, par exemple, que le Hollandais, le bas Allemand, le Danois, le Suédois, le Norvégien, l'Irlandais & l'Anglais, (dans les mots qui dérivent de l'Anglo-Saxon) sont des dialectes subordonnés à la même langue primitive, ainsi que le haut Allemand, actuellement en usage, & les restes du Gothique qui se trouvent dans le Nouveau Testament d'Ulfila : ces dialectes different pourtant à beaucoup d'égards : chacun a des mots particuliers, pour des idées que la Nation a acquise, après s'être séparée de la mere-tribu, & d'autres dont elle s'est enrichie par la conquête d'un peuple, ou par ses liaisons avec un nouveau peuple. La plupart des mots, quoiqu'un peu altérés, conservent toujours assez du type original pour persuader aux Etymologistes, que ce sont des dialectes de la même langue. Comme les cinq peuplades, que j'ai dit appartenir à la premiere tribu, parlent toutes des dialectes qui ont une affinité frappante dans la plupart de leurs mots, elles paraissent descendre originairement de la même Nation.

J'ai recueilli des mots de la langue de chaque peuple que nous avons visité, afin de pouvoir juger jusqu'où ces différens langages se ressemblent. J'ai remarqué qu'en général les langues des cinq Nations dont il a été question

tout-à-l'heure, ne different qu'en un petit nombre de mots, que la différence de la plupart de ces mots consiste en deux ou trois voyelles ou consonnes, & qu'il y en a beaucoup d'absolument les mêmes dans tous les dialectes. Ces Nations descendent donc toutes de la même peuplade. Les différences des dialectes proviennent seulement de la difficulté de prononcer des consonnes, que quelques Insulaires prononcent plus aisément, tandis que d'autres les ont changées, ou les ont entierement omises. Quand une race émigrante trouva dans sa nouvelle contrée de nouveaux poissons & de nouvelles plantes, il fallut leur donner de nouveaux noms, qui ne peuvent exister dans aucun des autres dialectes. Les qualités de ces animaux, les nouveaux végétaux dont on tiroit de nouvelles nourritures ou de nouveaux vêtemens, exigeaient nécessairement d'autres noms.

Pour prouver maintenant que les autres Nations de la mer du Sud, sont d'une race différente de celles des peuples qui forment les premieres variétés, il suffit de recourir à leurs langages, qui non-seulement different en tout de l'idiome universel dont il a été question plus haut, mais qui sont aussi très-distincts l'un de l'autre; on pourrait dire peut-être qu'ils descendent d'autant de Nations différentes, s'il n'était pas inutile de les

multiplier ſans néceſſité, puiſqu'en effet on aperçoit quelque reſſemblance dans les uſages, dans la couleur, les formes & l'attitude du corps.

Cook.

Si le Lecteur veut remonter juſqu'au continent ou juſqu'aux terres des environs, pour ſuivre les traces de ces différens Inſulaires, il n'a qu'à jeter les yeux ſur une carte de la mer du Sud: on voit que cette mer eſt bornée à l'Eſt par l'Amérique, à l'Oueſt par l'Aſie, par les Iſles de l'Inde au Nord, & par la Nouvelle-Hollande au Sud. On eſt d'abord porté à croire que les Habitans des Iſles du Tropique viennent originairement d'Amérique, parce que les vents d'Eſt ſont ceux qui dominent le plus dans ces parages, & que les miſérables petites embarquations des Naturels peuvent à peine naviguer contre le vent. Mais, après un peu de réflexion, on voit que l'Amérique n'a pas été peuplée bien avant l'époque où elle fut découverte par les Eſpagnols. On ne trouva ſur cet immenſe continent que deux Etats ou Royaumes qui fuſſent un peu nombreux, & qui euſſent fait des progrès un peu conſidérables dans la civiliſation. L'origine de ces gouvernemens ne remontait qu'à trois ou quatre cens ans au-delà de l'arrivée de Colomb. Le reſte du pays était occupé par quelques familles errantes, diſperſées ſur cette vaſte étendue de terres, de ſorte

Cook.

que souvent il n'y avait pas plus de trente ou quarante personnes sur un espace de cent lieues, & il y avait même de longs intervalles absolument déserts; de plus, quand les Espagnols découvrirent quelques-unes des Isles de la mer du Sud, peu d'années après la découverte du continent de l'Amérique, ils les trouverent aussi peuplées qu'elles le sont aujourd'hui; il n'est donc pas probable que leur population vienne d'Amérique. Si on consulte d'ailleurs les vocabulaires du Mexique, du Pérou, du Chili, & ceux des autres langues Américaines, on n'apperçoit aucune ressemblance, même éloignée, avec les langues des Isles de la mer du Sud. La couleur, les traits, les formes, le tempérament & les usages des peuples d'Amérique & de ces Insulaires, sont absolument différens. J'ajouterai que les distances de six cens, sept cens, huit cens ou même mille lieues, qui sont entre le continent de l'Amérique & la plus orientale de ces Isles, rapprochés de la petitesse & de la mauvaise qualité de leurs pirogues, prouvent, suivant moi, d'une maniere incontestable, que les habitans ne sont jamais venus d'Amérique.

Voyons donc si la population des Isles de la mer du Sud ne vient pas de l'Ouest; commençons par la Nouvelle-Hollande. Tous les anciens Navigateurs, & surtout le Capitaine Cook, en

Cook.

1770, ont trouvé très-peu de monde ſur cet immenſe continent. La taille rappetiſſée de ſes habitans, la ſingularité de leurs uſages & de leurs habitudes, la privation totale des noix de cocos, des bananes cultivées, & des cochons, ainſi que l'état miſérable de leurs huttes & de leurs pirogues, annoncent aſſez que les Inſulaires de la mer du Sud ne deſcendent pas de la Nouvelle-Hollande; mais ce qui eſt encore plus convaincant, leur langue eſt entierement différente, ainſi qu'on le voit dans le Vocabulaire que le Capitaine Cook a bien voulu me prêter.

Du côté du Nord, les Iſles de la mer du Sud ſe trouvent, pour ainſi dire, liées aux Iſles des Indes Orientales. La plupart de ces dernieres terres ſont habitées par deux différentes races d'hommes: ſur quelques-unes des Moluques, il y a une race plus noire, qui a des cheveux laineux, qui eſt haute & mince, qui parle une langue particuliere, & qui habite les collines de l'intérieur du pays: ſur différentes Iſles, ces individus ſont appelés *Alſoories*. Les côtes de ces Iſles ſont habitées par une autre Nation, dont les individus ont le teint brun, des formes plus agréables, des cheveux longs & bouclés, & une langue différente, qui eſt un dialecte du Malais. Les montagnes de l'intérieur de toutes les Philippines ſont habitées par un peuple noir, qui a les che-

veux frifés, qui eft grand, qui a de l'embonpoint, qui eft très-guerrier, & qui parle une langue particuliere, différente de celle de fes voifins; mais fur les bords de la mer, il y a une race infiniment plus blanche, qui a de longs cheveux, & qui parle différens idiomes: on donne à ces peuplades des noms divers, mais les *Tagales*, les *Pampangos*, & les *Biffayas*, font les plus fameux. Les premieres font les plus anciennes, & les dernieres font certainement alliées des différentes tribus Malaifes, qui avaient rempli toutes les Ifles des Indes Orientales, avant l'arrivée des Européens dans ces mers. Leur langue a également plufieurs rapports à celle des Malais. L'Ifle de Formofe ou de Tai-Ovan renferme auffi, dans l'intérieur de fes montagnes, une race d'hommes bruns, qui ont les cheveux frifés & la face large; mais les Chinois occupent les côtes du pays, fur-tout les cantons qui font au Nord. Les habitans des Ifles de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne & de la Nouvelle-Irlande, ont un teint noir, & par les mœurs, les coutumes, le tempérament & les formes, ils reffemblent beaucoup aux Infulaires de la Nouvelle-Calédonie, de Tanna & de Mallicolo, c'eft-à-dire, à la feconde race des Habitans de la mer du Sud; & ces noms de la Nouvelle-Guinée ont beaucoup de rapport avec ceux des

Cook.

Cook.

Moluques & des Philippines. Les Larrons & les Carolines nouvellement découvertes, font habitées par une race d'hommes, qui a une grande reſſemblance à la premiere race de la mer du Sud : leur taille, leur tempérament, leurs mœurs & leurs uſages, tout annonce cette affinité ; &, ſuivant quelques Ecrivains, ils reſſemblent preſqu'à tous égards, aux *Tagales* de Luçon ou de Manille : de ſorte qu'on peut ſuivre la ligne des migrations par une ſuite continuelle d'Iſles, dont la plupart ne ſont pas éloignées de plus de cent lieues l'une de l'autre.

Des Mœurs & des progrès de la civiliſation chez les Peuples de la Mer du Sud.

Le rang où l'on place les femmes dans la ſociété domeſtique, a une extrême influence ſur la civiliſation, & plus une Nation eſt miſérable & groſſiere, & plus elles ſont traitées durement : celles de la Terre de Feu, détachent des rochers les moules qui ſervent de principale nourriture à la peuplade : celles de la Nouvelle-Zélande raſſemblent les racines de fougere, qui ſont bonnes à manger ; telles que le *pteris eſculenta*, le *polypodium medullare* ; elles apprêtent les alimens, préparent la plante de lin ; elles en font

des vêtemens; elles fabriquent les filets pour la pêche, & elles n'ont jamais un moment de repos, tandis que leurs maris passent la plus grande partie de leur temps dans l'oisiveté: ce sont-là les moindres maux de ces malheureuses; on ne leur permet pas même de punir leurs petits garçons, qui souvent jettent des pierres à leurs meres ou les battent sous les yeux & du consentement du pere: dévouées à la brutalité des hommes, on les traite comme des bêtes de charge, sans leur laisser le moindre exercice de leur volonté.

Les femmes de *Tanna*, de *Mallicolo* & de la *Nouvelle-Calédonie*, ne sont gueres moins misérables; quoique nous ne les ayions jamais vues battues ou outragées par leurs propres enfans, elles portent cependant les fardeaux, & elles font tout le travail domestique. L'oppression & la grossiereté qu'on emploie constamment à leur égard, jointes à une constitution plus délicate, & des nerfs plus irritables, ont perfectionné leurs facultés intellectuelles, & les ont mis, du côté de la pénétration & de la sagacité, fort au-dessus des hommes. Comme elles reçoivent des impressions plus promptes & plus vives, elles sont plus portées à l'imitation, & elles observent plutôt les propriétés & les rapports des choses; leur mémoire en conservent mieux

Cook.

le ſouvenir; leurs facultés deviennent ainſi plus en état de les comparer & de tirer de leurs perceptions, des idées générales. Elles ſimplifient leurs différens travaux & ſouvent elles font de nouvelles inventions dans cette partie des Arts. Habituées à ſe ſoumettre, ſans réſerve, aux caprices des hommes, on leur a appris de bonne-heure à craindre les écarts des paſſions : leur réflexion eſt plus calme & plus froide; elles cherchent à mériter l'approbation par la douceur & par les careſſes: elles contribueront, avec le temps, à diminuer cette dureté de mœurs, naturelle aux Barbares; elles diſpoſent ainſi ces peuplades à la civiliſation. Les Zélandois regardent ſi bien leurs femmes comme leur propriété, que les peres & les plus proches parens, vendaient habituellement les faveurs de ces malheureuſes à notre équipage: les peres eux-mêmes traînaient ſouvent ces victimes de force dans les lieux écartés du vaiſſeau, & ils les abandonnaient à la brutalité des Matelots, qui ne rougiſſaient pas de leur faire violence, quoiqu'elles fuſſent tremblantes & qu'elles verſaſſent un torrent de larmes. Si ces Sauvages défendent quelquefois à leurs femmes un commerce avec d'autres hommes, & s'ils puniſſent avec ſévérité la tranſgreſſion de cet ordre, ce n'eſt pas par des principes d'équité, de modeſtie & de délicateſſe, mais

afin d'exercer leur droit de propriété & leur autorité sur elles. Cook.

Les femmes de Taïti, des Isles de la Société, des Isles des Amis & des Marquises, sont moins tyrannisées par les hommes ; cette raison seule suffisait pour prouver que ces Insulaires ne sont plus dans l'état des Sauvages & qu'il faut les placer un peu au-dessous des Barbares. Par une suite de ce qu'on a dit plus haut, plus les femmes sont estimées, plus on remarque dans la peuplade de sentimens humains, & de vertus sociales. Les femmes de Taïti & des environs, ont des organes extrêmement délicats, un esprit vif, une imagination brillante, de la pénétration, de la sensibilité, de la douceur dans le caractere, & un grand desir de plaire : ces qualités, jointes à la simplicité du pays, à une franchise charmante, à une belle taille, & à une belle figure, à un sourire affable, à des yeux pleins de tendresse & de feu, captivent le cœur des hommes, & maintiennent l'influence du sexe dans les affaires domestiques & publiques : elles se mêlent dans toutes les assemblées ; on leur permet de converser librement & sans réserve avec tout le monde ; elles cultivent & polissent ainsi leur esprit, & celui des jeunes gens : car l'objet principal de leur éducation étant d'apprendre le grand art de plaire, on les instruit

Cook.

sur tous les moyens de gagner l'attachement des hommes, & d'acquérir une amabilité de caractere. Leurs chants, leurs danses, leurs rires innocens & leur gaieté badine, tout concourt à enflammer d'amour les jeunes Insulaires, & à cimenter des unions qui ne finissent qu'à la mort.

Il faut remarquer cependant que, quoique les Taïtiennes aient déjà beaucoup poli les mœurs de leurs compatriotes, il reste encore des usages qui semblent prouver que le beau sexe n'a pas toujours joui de l'estime & de l'égalité qu'on lui accorde aujourd'hui. Chez les peuples, qui ne regardent les femmes que comme des domestiques, elles sont réduites à prendre leurs repas loin de leurs Maîtres orgueilleux. Il en est de même à Taïti & sur toutes les Isles de la Société, & je n'ai jamais pu découvrir l'origine de ces coutumes; je crois que c'est un reste de l'état d'avilissement dans lequel vivaient jadis ces Taïtiennes, avant qu'elles eussent acquis l'estime & l'égalité dont elles jouissent maintenant.

La Monogamie est universelle chez toutes les Nations de la Mer du Sud. Quelques individus, sur-tout parmi ceux d'un rang distingué, ont, il est vrai, des liaisons avec plusieurs filles, toujours prêtes à se livrer à la premiere demande; mais je n'ai jamais oui dire qu'une femme mariée ait cédé aux desirs d'aucun amant.

Cook.

Quoique la polygamie soit si commune dans les climats chauds & chez les Nations barbares, où les femmes sont censées appartenir en propriété aux maris, il est à remarquer qu'elle ne s'est pas introduite sur les Isles de la Mer du Sud, situées sous un climat chaud, & où le luxe a déjà fait des progrès, & dont les habitans sont fort portés aux plaisirs, non plus qu'à la Nouvelle-Zélande, ni sur les Isles qui sont plus à l'Ouest, où cependant on estime moins les femmes. Je crois qu'on peut rendre raison de ce phénomène, en disant que les mœurs des femmes sont plus douces & plus polies; qu'il n'y a pas plus de femmes que d'hommes, & enfin qu'il est facile de quitter une épouse & d'en prendre une autre; comme nous avons eu occasion d'en voir plusieurs exemples.

O-Amo, mari d'*O-Pooréa*, avait répudié sa femme quand nous arrivâmes à Taïti, & *O-Pooréa* avait pris un autre mari. *Potatou* avait pris *Waineeou*, & il s'était séparé de son épouse *Polatehere a*, qui vivait avec Mahine, jeune Chef d'Oraiedéa. Je ne crois pas que la monogamie soit toujours une proportion des femmes & des hommes; je pense au contraire qu'en Afrique la nature des alimens & du climat, & l'usage d'épouser plusieurs femmes, ont produit une disproportion considérable entre le nombre des hommes & celui des femmes; de sorte que maintenant il

Cook.

y naît plusieurs femmes pour un seul mâle. On a observé que chez tous les animaux, les accouplemens produisent le plus communément le sexe de celui qui est le plus vigoureux & le plus chaud; si, par exemple, l'étalon est plus chaud & plus vigoureux que les jumens, il naîtra plus de poulains mâles; mais si les jumens sont plus vigoureuses, si l'étalon est vieux, & épuisé par trop de service, il naîtra une plus grande quantité de jumens. Appliquons cette remarque aux Habitans de l'Afrique: il est évident que des hommes accoutumés à la polygamie, énervés par l'usage des femmes, sont moins forts, tandis que les femmes conservent un tempérament plus chaud, parce qu'elles ont des nerfs & des organes plus sensibles, & une imagination plus vive, & parce qu'on leur rend moins souvent le devoir conjugal. Il n'est donc pas étonnant qu'elles fassent plus de filles que de garçons. Les faits sont d'accord avec cette théorie, car les Voyageurs conviennent tous que la polygamie se retrouve chez tous les peuples d'Afrique: aucun d'eux ne remarque qu'on y trouve beaucoup d'hommes sans femmes; chacun d'eux en a au-moins une. Quand un peuple adonné à la polygamie, vit dans le voisinage des Nations monogames, il est probable qu'il tire de ses voisins, de force, ou par le commerce, les femmes dont il a besoin; les Africains, qni sont tous polygames,

polygames, & qui ſe marient tous, ne peuvent pas profiter de cet avantage, il faut donc qu'il naiſſe, parmi eux, plus de femelles que de mâles. Cook.

Quoique les Colons établis au Cap de Bonne-Eſpérance, ne prennent qu'une épouſe, j'ai obſervé qu'à la Ville & à la campagne, il y a plus de femmes que d'hommes; ce peut-être un effet du climat & de la nourriture; mais le libertinage des jeunes gens en eſt la principale raiſon : la quantité de femmes eſclaves qu'on y importe de Madagaſcar, de Bengale, de Java, des Moluques & de la Côte des Papous, leur donne tant d'occaſions de débauches, & tant de facilité de former de bonne-heure des liaiſons avec ces femmes laſcives, que les hommes ſont épuiſés avant le mariage : il arrive que les jeunes Hollandaiſes de la Colonie, nées ſous un ciel chaud, bien nourries, & point affaiblies par le travail, ont plus de force & un tempérament plus ardent, & qu'elles accouchent de plus de filles que de garçons. On aſſure qu'au Royaume de Bantam, il naît dix femmes pour un homme. Les remarques que je viens de faire ne ſont que des conjectures, & je ſouhaite qu'on recueille, à l'avenir, avec plus de ſoin, des faits ſur cette partie de l'Hiſtoire de l'Homme.

On a prouvé, par des liſtes très-exactes des morts, que, dans la plupart des pays de l'Europe,

Cook.

la proportion des hommes aux femmes est à-peu-près égale, ou s'il y a de la différence, que le nombre des mâles est plus considérable dans la proportion de 105 à 100. Si c'est-là la mesure générale de la Nature, l'habitude de la polygamie l'a dérangée dans l'Asie & dans l'Afrique, en énervant l'espèce des mâles. La polygamie étant ainsi établie sur une partie du Globe; & la monogamie sur une autre, nous avons lieu de soupçonner que la pluralité des maris est actuellement à l'Isle de Pâque. On dit qu'anciennement les femmes des Mèdes avaient plusieurs maris à-la-fois, & que celles qui n'en avaient que cinq, étaient réputées mal pourvues; chez les anciens Bretons, dix ou douze hommes n'avaient qu'une seule femme. On permet aux femmes de qualité, sur la Côte de Malabar, d'épouser autant d'hommes qu'il leur plaît; & enfin un Voyageur nous a assuré, dernierement, qu'au Royaume de Thibet, plusieurs hommes, sur-tout les freres & les parens, se réunissent pour entretenir une épouse commune, & qu'ils s'excusent en disant, qu'il n'y a pas dans leur pays un assez grand nombre de femmes. Quelqu'étrange que soit cet usage, il n'en est pas moins sûr, & il a, sans doute, des causes particulieres. Dans les pays voisins de la Chine, de la Bukarie & de l'Inde, où les hommes prennent plus d'une épouse, il doit y

avoir peu de femmes, parce qu'on les enlève de force, ou par adresse, ou par le commerce; il n'est donc pas surprenant que plusieurs hommes aient une femme en commun. Quand l'Isle de Pâque fut découverte, en 1722, elle contenait plusieurs milliers d'Habitans. Les Espagnols, en 1770, y en trouverent environ 3000; &, en 1774, il y en avait à peine 900; ce décroissement de population est singulier; mais ce qu'il y a de plus remarquable parmi ces neuf cens Habitans, il ne faut compter que cinquante femmes en tout; de sorte que le nombre des hommes est à celui des femmes comme 17 à 1. L'éruption d'un volcan ou un feu souterrain ont pu détruire la plupart des Habitans de cette Isle: effectivement le Capitaine Davis, en 1687, ressentit un tremblement de terre violent dans ces parages, & à peu de distance de-là. Les Taïtiens connaissent les tremblemens de terre, & ils croient qu'ils sont sous la direction d'une Divinité particuliere, appellée *Maoowe;* d'ailleurs cette conjecture est d'autant plus probable, que les Habitans de l'Isle de Pâque construisent encore leurs habitations sous terre, & qu'ils les soutiennent par des murailles seches: si ce désastre arriva en plein jour, il est vraisemblable que la plupart des hommes étant hors des cabanes, furent sauvés, tandis que les femmes, qui gardent ordinairement l'habitation, périrent toutes, excepté celles qui

Cook.

ſe trouverent dans la campagne. Ces femmes ſervent, ſuivant toute apparence, à pluſieurs maris; elles ne craignirent pas de ſe proſtituer à une foule de matelots dans la même heure : cette débauche leur eſt peut-être habituelle. Si la théorie, dont on a parlé plus haut, était confirmée par les faits & par l'expérience, il y naîtrait plus de garçons que de filles; mais un trop grand nombre connaiſſant la même femme, elle ferait peu d'enfans, comme il arrive aux malheureuſes qui ſervent aux plaiſirs du public.

Tous les peuples de la Mer du Sud, étant monogames quoiqu'ils deſcendent des Nations du Continent de l'Inde, preſque toutes adonnées à la polygamie, il parait que ce n'eſt ni la ſageſſe ni la vertu qui les ont porté à cette réforme; les premieres peuplades, qui s'établirent ſur ces Iſles, amenerent probablement autant de femmes que d'hommes; & ce haſard leur fit renoncer à la polygamie à laquelle ils étaient accoutumés dans leur patrie. La médiocre étendue de ces terres rendit néceſſaire la continuation de cette conduite; car ſi, dans une petite Iſle, un homme s'appropriait les droits de pluſieurs hommes, en prenant pour lui ſeul les femmes qui doivent ſervir à pluſieurs, on s'en appercevrait bientôt; on ne tarderait pas à ſe venger de cette uſurpation injurieuſe & chaque individu rentrerait dans les droits dont on voulait le priver.

Cook.

Les jeunes femmes de Taïti & des Isles des environs, prodiguent, sans scrupule, leurs charmes à plusieurs amans, cette conduite suffirait ailleurs pour les, écarter du mariage ; mais ces peuples n'ont pas les mêmes idées. Si elles font un enfant, le jeune-homme avec qui elles vivent est censé en être le pere, & il jouit, dès-lors, ainsi que la mere, de tous les priviléges du mariage. Les hommes les plus distingués de la peuplade ne craignent pas d'épouser les filles qui ont eu des amans.

Pendant notre seconde relâche à *O Raiedéa*, *Boba*, Chef d'*O-Taha*, venait nous voir souvent. Un jour qu'il était sur notre bord, il apperçut ses sœurs qui s'avançaient vers le vaisseau dans une pirogue, & me montrant la plus jeune, il m'engagea à lui dire *veheina poowa*, dès qu'elle serait arrivée. Je fis ce qu'il voulait, sans savoir qu'elles en feraient les suites ; la sœur ainée releva à l'instant les vêtemens de sa sœur cadette ; elle me montra qu'elle avait des marques de puberté ; elle répéta cette cérémonie deux ou trois fois. Je m'informai alors de l'objet de cette action, & j'appris que sur ces Isles, c'est une espèce de reproche, ou un manque de dignité, de ne pas avoir de marques de puberté. Dès que ces marques paraissent, les jeunes femmes sont obligées de subir une opération très-douloureuse. On *tatoue* sur leurs

Cook.

fesses de grandes rayures arquées. Ces rayures sont honorables, & c'est une espèce de prééminence de pouvoir faire des enfans. Si un homme accuse une femme de ne pas porter ces marques, elle ne peut pas, en honneur, se dispenser d'en mettre la preuve sous ses yeux (*a*). J'ignore qu'elle est l'origine de ces étranges coutumes : il suffit d'avoir exposé le fait.

Il parait que les hommes n'ont habité que malgré eux les extrémités des Zones tempérées, & qu'ils n'ont choisi que fort tard, pour leurs demeures, ces climats rigoureux : la douceur du ciel en-dedans & aux environs des Tropiques, l'accroissement rapide qu'y prennent les animaux & les végétaux, la facilité de se procurer de la subsistance & un abri contre l'inclémence du ciel, la profusion des fruits & des racines qui y croissent spontanément, tout porte à croire que c'est dans cette partie de la terre que l'homme s'établit d'abord : ce qui confirme cette opinion, c'est

(*a*) Les Thraces ne s'embarrassaient point de la chasteté de leurs filles, qui admettaient, dans leurs bras, tous les hommes qu'elles voulaient ; mais ils épiaient, avec soin, la conduite de leurs femmes, qu'ils achetaient fort cher de leurs parens. Ils s'imprimaient déjà une espèce de *tatouage*, qui était réputée une marque de noblesse ; ceux qui n'étaient pas tatoués, passaient pour être nés dans l'abjection. Hérodot. *Lib. V*, *cap.* 6.

que l'homme ſauvage nu, ne peut pas affronter les viciſſitudes & les rigueurs des bords ſeptentrionaux & méridionaux de la Zone tempérée, ou l'âpreté des deux Zones glaciales, & que le haſard, ou une néceſſité cruelle, ont pu ſeules fixer les peuplades à vivre dans ces miſérables contrées.

Cook.

Quoique les Inſulaires de la Mer du Sud n'aient point de liaiſon avec des peuples très-policés, on remarque que leur civiliſation eſt plus avancée, à tous égards, ſuivant qu'ils ſe trouvent plus loin des pôles : ils jouiſſent d'une ſubſiſtance plus variée & plus abondante, ils ont des habitations plus ſpacieuſes, plus propres & mieux adaptées aux climats ; leurs vêtemens ſont plus légers, plus commodes, leur population plus nombreuſe, les ſociétés mieux réglées, la ſûreté publique mieux établie contre les invaſions étrangeres, leurs manieres plus civiles & plus raffinées, les principes de la morale plus connus & plus généralement pratiqués, les eſprits ſuſceptibles de plus d'inſtruction : ils ont quelques idées vagues d'un Etre ſuprême, d'une vie à venir, de l'origine du monde ; tout parait tendre à leur bonheur comme individus & comme membre d'une Nation ; au contraire les miſérables Sauvages, qui habitent les environs de la Zone glaciale, ſont les plus dégradés de tous les êtres humains ; le peu d'alimens qu'ils ſe pro-

Cook.

curent, eſt dégoûtant ; ils ſe réfugient dans les plus mauvaiſes cabanes qu'on puiſſe imaginer ; leurs groſſiers vêtemens ne les mettent pas à l'abri des rigueurs du climat ; les peuplades ſont peu nombreuſes : ſans liens & ſans affections réciproques, expoſés à toutes les inſultes des uſurpateurs, ils ſe retirent dans d'affreux rochers, & paraiſſent inſenſibles à tout ce qui porte l'empreinte de la grandeur & de l'induſtrie : une ſtupidité brutale forme leur caractere ; quand ils ſont les plus forts, ils ſont perfides, & agiſſent contre tous les principes de l'humanité.

En comparant la ſituation des Naturels de la Terre de Feu & de la Nouvelle-Zélande, avec celle de leurs voiſins, on voit encore mieux que les peuplades qui habitent les extrémités glaciales de notre Globe, ne jouiſſent pas d'autant de bonheur que les Nations du Tropique. Aux environs de la Baie de Noël ils ſont en petite quantité, & à en juger parce qu'en ont vu les autres Navigateurs, & par l'aſpect général du pays, la population ne peut pas y être conſidérable : ces terres ſont les plus méridionales de celles où nous avons trouvé des hommes ; mais ces ſauvages nous ont paru ſentir leur miſere & la vie affreuſe qu'ils menent. Pluſieurs chaloupes remplies vinrent à notre vaiſſeau, & ceux qui les montaient, n'avaient d'autres vêtemens qu'un

Cook.

morceau de peau de phoque, qui ne descendait pas assez bas pour couvrir la moitié de leurs fesses; leur tête, leurs pieds & le reste de leur corps étaient exposés à un degrés de froid qui, au-milieu de l'été, nous paroissait vif, quoique nous fussions bien habillés; la température de l'air était communément de 46 à 50 degré du thermomètre de Fahrenheit; ni les hommes, ni les femmes ne cachaient leurs parties naturelles; ils exhalaient tous une puanteur insuportable, effet de l'huile de baleine rance dont ils se servent souvent, & de la chair pourrie de phoques qu'ils mangent; je pense que toute la texture de leur corps est profondément imprégnée de cette odeur désagréable : leurs cabanes sont des bâtons liés ensemble, qui forment une espèce de coquille pour une hutte, basse, ouverte & ronde; ils joignent & rapprochent les arbrisseaux des environs, & ils couvrent le tout avec de l'herbe seche, & çà & là avec des morceaux de peau de phoque; la cinquième ou la sixième partie de toute la circonférence, est laissée libre pour une porte & pour un foyer; nous n'y avons observé d'autres ustensiles & d'autres meubles, qu'un pannier, un petit sac de natte, un crochet d'os, attaché à un long bâton d'un bois léger, destiné à détacher les coquilles des rochers, un arc mal fait, & quelques traits; leurs pirogues

Cook.

ſont de l'écorce, pliée tout autour d'une pièce de bois, qui tient lieu de platbord : quelques autres bâtons d'environ un demi-pouce d'épaiſſeur, placés dans l'intérieur de la pirogue, tout près l'un de l'autre, de maniere à former une eſpèce de pont, ſont deſtinés tout-à-la-fois à tenir ouverte la cavité de la pirogue, & à empêcher qu'on ne briſe le fond en marchant deſſus : dans un coin de ces miſérables embarcations, ils mettent un monceau de terre, & pardeſſus ils entretiennent un feu perpétuel, même en été : outre la chair de phoques, dont on a déjà parlé, ils ſe nourriſſent de coquillages qu'ils font griller; ils friſſonnent & paroiſſent fort affectés du froid, ils regardaient le vaiſſeau & ſes différentes parties d'un air indolent & ſtupide, que nous n'avons remarqué dans aucune des Nations des mers du Sud.

La Baie Dusky eſt la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Zélande où nous ſoyons abordés. L'obſervatoire de l'Aſtronome était fixé à un canton, qui gît par 45 degrés 47 minutes de latitude Sud. Cette Baie, qui a pluſieurs lieues d'étendue, ſe diviſe en goulets ſpacieux & remplis d'oiſeaux de différentes eſpèces, d'une quantité prodigieuſe d'excellens poiſſons : des troupeaux nombreux de phoques couvrent ſes rochers. Ces reſſources devraient inviter les Inſulaires à

s'y établir : nous n'y avons cependant trouvé que trois familles. Leurs huttes ſont des bâtons fichés en terre & mal couverts de glayeuls & de joncs. Les Naturels n'ont aucune idée de culture ou de plantations; leurs vêtemens ne couvrent que la partie ſupérieure du corps, & laiſſent les jambes & les cuiſſes expoſées à l'air ; ils s'accroupiſſent contre terre pour les cacher ſous leurs manteaux, qui ſont communément d'une malpropreté extrême : ces trois familles ſemblaient indépendantes les unes des autres. En arrivant au canal de la Reine Charlotte, nous rencontrâmes quatre ou cinq cens Inſulaires ſur les côtes ; quelques-uns avaient du reſpect pour des vieillards tels que Tringoboohée, Goobaya & Tairato, qui paraiſſaient être leurs Chefs. Le poiſſon n'y eſt pas moins abondant qu'à la Baie de Duski ; mais il était moins bon : les oiſeaux, ſur-tout les aquatiques, y ſont plus rares, & nous n'y avons apperçu qu'un phoque, quoique nos deux vaiſſeaux y aient relâché en différens temps. Le peuple y eſt vêtu de la même maniere que dans le premier canton ; ſes habitations, ſur-tout celles des Hippas, ou des fortereſſes ſont meilleures, plus propres, & garnies de roſeaux dans l'intérieur. il n'y a point de plantations ; mais on n'y connait les noms de *Tarro* & de *Gormalla*, que les Habitans des Iſles du Tropique donnent à l'*Arum* Cook.

Cook.

Esculentum & au *Convolvulus Batatas* ; ce qui annonce que cette peuplade descend d'une Tribu qui cultivait ces deux plantes, & que les émigrans ont perdu ou négligé ce moyen de subsistance, ou parce qu'ils ont trouvé une plus grande quantité de poisson, ou de nourritures animales ; ou parce qu'ils ont fui si précipitamment de leur premiere Patrie, qu'ils n'ont pas pu emporter des racines avec eux, ou enfin par pure stupidité & par indolence ; car nous les avons vu manger de la racine de fougere, qui est très-grossiere & très-mauvaise. Le climat, qui est par 41 degrés 5 minutes de latitude Sud, serait favorable à la culture des *eddoës* & des *patates*, & il est évident que les Naturels ont été autrefois plus heureux. Les Zélandais de l'Isle Septentrionale, qui vinrent à notre bord, avaient de meilleures pirogues & des vêtemens plus beaux ; nous ne pûmes pas faire d'observations sur leur état, parce que nous ne les vîmes qu'en passant ; mais d'après ce qu'on a dit dans la Relation du premier Voyage de M. Cook, & d'après ce que m'a confirmé de bouche ce célèbre Navigateur, il est sûr qu'ils ont des plantations bien cultivées, très-étendues, régulieres, enfermées de haies de ronces très-fortes & très-belles ; qu'un district d'au-moins quatre-vingt lieues, reconnaît un Chef suprême ; que des Chefs inférieurs y

administrent la Justice, & que les Insulaires semblent vivre avec plus de sûreté & plus d'aisance dans ce canton que dans aucune autre partie de l'Isle.

Cook.

Ce qu'on vient de dire semble prouver que le genre humain est très-multiplié en dedans ou près des Tropiques, & très-clair-semé vers les extrémités du Globe. Les exemples qu'on a rapportés, prouvent aussi que les peuplades, qui sont privées de liaisons avec les Nations très-civilisées, ont les facultés physiques & morales moins avancées à mesure qu'on s'éloigne des régions du Tropique, comme on l'a déjà dit plus haut : il est donc probable que les fibres & tout le corps des Sauvages des climats froids contractent une dureté ou une rigidité qui cause l'engourdissement, l'indolence & la stupidité; leurs cœurs deviennent insensibles aux mouvemens de la vertu, de l'honneur & de la conscience, & incapables d'attachement & de tendresse.

Tournons maintenant nos yeux vers Taïti, la Métropole des Isles du Tropique & vers ses heureux habitans, & portons nos regards sur toutes les Isles de la Société & des Amis. Quoique la population y soit considérable à proportion de l'étendue du Pays, il y a lieu de croire que ces Isles pourraient nourrir un bien plus grand nombre d'hommes, &, que dans les temps

Cook.

à venir, on y remarquera un accroissement de l'espèce, s'il n'arrive point d'accidens, ou si on n'y établit pas des usages & des Réglemens, qui tendent à ralentir ou à arrêter la propagation. La fertilité du sol, des plaines & des vallées, la végétation rapide & la succession non-interrompue des noix de cocos, des fruits à pain, des pommes, des bananes, des plantains, des eddoës, des patates, des ignames & de plusieurs autres fruits excellens; la division des terres en propriétés particulieres, le soin qu'y prennent les Naturels, des cochons, des chiens & des volailles; l'aisance & la propreté de leurs maisons & de leurs pirogues; les moyens ingénieux qu'ils emploient pour pêcher; le goût & l'élégance qu'on remarque dans plusieurs de leurs ustensiles & de leurs meubles; leurs vêtemens, si bien adaptés au climat, & variés d'une maniere si adroite dans le tissu & les couleurs; la courtoisie, la politesse & la délicatesse de leurs manieres; leur caractere franc & joyeux, leur hospitalité & la bonté de leur cœur; la connaissance qu'ils ont des plantes, des oiseaux, des poissons, des coquillages, des insectes, des vers, &c. des étoiles, & de leurs mouvemens, des vents & des saisons; leur Poésie, leurs chansons, leurs danses & leurs ouvrages dramatiques; leur théogonie & leur cosmogonie; les rangs & les usages divers de leur

ſociété civile; leurs établiſſemens pour la défenſe du pays & le châtiment des peuplades ennemies, tout annonce qu'ils ſont infiniment ſupérieurs aux Tribus dont on a parlé plus haut.

Le climat contribue, ſans doute, à ces avantages, & on pourroit même dire, avec raiſon, que c'en eſt la principale cauſe; mais, comme nous avons découvert, plus à l'Oueſt, de nouvelles Iſles ſous le même climat & par la même latitude, dont les Inſulaires étaient bien moins avancés dans la civiliſation & dans les jouiſſances de la vie, il faut chercher ailleurs l'origine de cette différence.

Les idées & les progrès des hommes dans les Sciences, les Arts, les Manufactures, la vie ſociale, & même la morale, doivent être regardés *comme la ſomme totale des efforts qu'a fait le genre-humain depuis ſon exiſtence.* Les premieres peuplades entretinrent sûrement des liaiſons entre elles; elles propagerent & amaſſerent ainſi des connoiſſances utiles & formerent peu-à-peu des réglemens & des profeſſions mécaniques, qui ſe tranſmirent à la poſtérité. Les Sciences, les Arts, les Manufactures, les réglemens & les principes de l'Egypte & des Nations de l'Orient furent adoptés, en partie, par les Grecs qui les tranſmirent aux Romains; les peuples modernes ont retrouvé pluſieurs découvertes qui avaient été

Cook.

perdues long-temps depuis les Anciens. Deux ſyſtêmes remarquables ſortirent de la Chaldée & de l'Egypte, & ſe répandirent, l'un dans l'Inde, à la Chine, & aux extrémités de l'Orient, & le ſecond à l'Oueſt & au Nord. On en apperçoit encore çà & là des reſtes; mais dans l'intérieur du Sud de l'Afrique, & ſur-tout le continent de l'Amérique, on n'en a point découvert de veſtiges, ou du moins très-peu. Plus une peuplade ou une Nation a conſervé de reſtes des anciens ſyſtêmes, plus elle les a modifiés & adaptés à ſa poſition particuliere; plus elle a créé de nouvelles idées & de nouveaux principes ſur cette premiere baſe, & plus cette peuplade doit être avancée dans la civiliſation & dans le bonheur; au contraire, elle doit être plus ou moins miſérable, ſuivant que les circonſtances l'auront obligé à oublier les anciens ſyſtêmes, ſur-tout ſi elle n'a pas réparé cette perte par de nouveaux principes & de nouvelles idées, fondée ſur le même plan. Différentes cauſes peuvent avoir produit, dans les émigrans, l'oubli des idées que la mere-patrie conſervait toujours: des haines inteſtines, par exemple, obligent des hommes à abandonner leur pays, & le climat dans lequel ils ont été élevés; pour ſe mettre à l'abri du pouvoir ou des outrages de leurs ennemis, ils errent ſur un grand eſpace de terres non-occupées, qui

qui ſont dans un climat plus froid ; ils ne trouvent plus les fruits du Tropique, qui croiſſent ſpontanément dans leur patrie ; les racines, qui fourniſſaient une ſubſiſtance abondante, avec peu de culture, exigent des travaux fort pénibles, & offrent à peine les ſimples beſoins de la vie, parce que la végétation n'y eſt pas auſſi forte & auſſi rapide. Suppoſons que cette tribu devient, par le laps du temps, une Nation ; de nouvelles diviſions en détachent une autre partie, qui va ſe fixer encore plus loin du Soleil, où la rigueur des hivers empêche les racines & les fruits les plus vivaces de croître : quoique ces hommes fuſſent obligés de travailler un certain temps dans le pays qu'ils habitaient avant leur fuite, ils étaient sûrs au moins de ſe procurer de la nourriture ; mais, ne connaiſſant pas encore les productions ſpontanées de ce nouveau climat, ils errent çà & là avec peine pour chercher des alimens ; ils tâchent de tuer par force ou par adreſſe, des animaux ou des oiſeaux, ou de prendre du poiſſon dans les rivieres ou dans les mers. Ces circonſtances changent abſolument leur maniere de vivre, leurs habitudes, leur langage, & je dirais preſque leur nature ; leurs idées ne ſont plus les mêmes ; ils négligent ou ils perdent à jamais le ſouvenir des découvertes qu'ils avaient faites dans leur premier état ; l'arbre dont ils

Cook.

tiraient jadis leur vêtement, ne croît plus dans cette nouvelle contrée; leur retraite a été si brusque, qu'ils n'ont emporté avec eux ni plantes, ni graines, ni aucun des animaux domestiques dont ils employaient jadis les peaux; ils sont cependant obligés de se procurer quelque couverture pour se préserver des rigueurs du climat, & de l'inclémence du vent & de la pluie: ils se servent donc des gramens ou des filamens de quelque autre plante, ou des peaux d'oiseaux ou de phoques: la vie errante qu'ils menent, en cherchant leur subsistance, les contraint à changer de demeures aussi souvent que le gibier ou le poisson deviennent rares; ils croient que ce n'est pas la peine de bâtir des maisons vastes & commodes; une hutte qu'on élève au besoin, suffit pour les mettre à l'abri des vents froids, de la pluie, de la neige & de la grêle. Les vieillards conservent peut-être les noms & les idées des choses dont ils jouissaient autrefois; mais leurs enfans en perdent le souvenir, & à la troisieme ou quatrieme génération, ils en oublient jusqu'aux noms; les nouveaux objets qu'ils découvrent, & dont ils commencent à se servir, les forcent à imaginer de nouveaux termes, tant pour les objets eux-mêmes, que pour la maniere dont ils les emploient: c'est ainsi que leur langue elle-même s'altere. N'ayant d'autres moyens de subsister que

Cook.

par la chasse & la pêche, ils sont obligés de vivre en petites tribus, éloignées les unes des autres; plus rassemblés autrefois, ils donnaient plus de momens à la société, ils s'aidaient, se secouraient mutuellement, & se communiquaient leurs découvertes; maintenant ils ne peuvent fréquenter que les individus d'une famille ou d'une petite tribu, ils ne peuvent espérer du secours ou de la protection de personne; exposés à la voracité des animaux farouches, & peut-être à la barbarie des autres Sauvages; incapables d'entreprendre un ouvrage qui demande les efforts réunis d'une multitude, le progrès de leur industrie est proportionné à leur intelligence bornée, il est rare que le hasard fasse naître un homme de génie parmi eux. Toujours occupé des moyens de pourvoir aux premiers besoins de la vie, leur esprit ne pense pas à autre chose: cette race perd absolument toutes les idées qui n'ont point de rapport à la chasse ou à la pêche: elle doit donc dégénérer & s'abrutir insensiblement, & tout ce que la raison & l'esprit ont pu inventer pendant des siécles s'anéantit: faute d'exercer leur intelligence, ces créatures humaines redescendent à la condition des animaux; étrangers aux vertus sociales, ils s'attroupent par habitude; tous leurs desirs se bornent à la sensualité & à des jouissances brutales, & l'on retrouve à

Cook.

peine en eux quelques restes de cette image brillante de la Divinité.

Tout bon esprit, accoutumé à réfléchir & à placer chaque chose en son rang, reconnaitra, sans peine, que la vie des Sauvages tient moins de l'homme que de la brute; que leurs jouissances sont basses & fugitives; que leur misere est habituelle & souvent affreuse : loin d'envier leur sort, il se félicitera des progrès qu'ont déjà fait, dans la civilisation, les peuples parmi lesquels il a le bonheur de vivre; il n'aura plus que du mépris ou de la pitié pour ces Sophistes atrabilaires qui, dominés par un farouche orgueil & par la manie de l'indépendance, ne cessent de nous vanter la félicité prétendue de l'homme errant à travers les forêts : systême bizarre & meurtrier, qui, plaçant l'état sauvage au-dessus de l'état social, effacerait pour jamais le seul caractere qui nous distingue des autres animaux, la perfectibilité de l'espèce.

Des connaissances Astronomiques, & des opinions Religieuses des Habitans des Isles de la Société.

TOUTE LA SAISON du fruit à pain, jointe au temps où ces Insulaires en manquent, s'appelle *Tàoo*, & répond, par conséquent, à une année.

Ils comptent les révolutions de la lune, & ils leur donnent, comme à cette planète, le nom de *Marama* ou de *Malama*, après m'avoir dit treize noms de lunes ou de lunaisons, ils ajoutaient, *Hàre-te-tàoo*, c'est-à-dire, l'année s'est écoulée : & ensuite *Oomànnoo*, souvent, souvent, beaucoup de fois, ce qui semble annoncer que le cycle des lunaisons doit se répéter chaque année. Ils commencent l'année à-peu-près en Mars, à l'époque où ils font du *Mahée*, ou de la pâte aigre du fruit à pain : on en cueille alors des quantités immenses pour cela, ce qui le rend très-rare. D'après la seule énumération des treize noms de mois, je ne puis croire que leur année comprenne treize lunaisons : je pense plutôt qu'ils en ont seulement douze ; mais qu'ils intercalent de temps en temps un treizieme mois, afin de mettre de l'accord entre l'année solaire & l'année lunaire ; je ne sais pas s'ils répétent souvent cette intercalation ; voici les noms qu'ils donnent aux mois : Cook.

1. O-porore-o-moòa *(a)*, ... Mars.
2. O-porore-o-moòree, ... Avril.

(a) Quelques-uns des mois ont des noms d'une signification connue ; mais j'ignore ce que signifient les autres. O-Porore-O-Mooa, signifie la premiere faim ou le besoin. 2. *O-Porore-Moorée*, signifie la derniere faim :

Cook.

3. Mooreha, ... Mai.
4. Ooohee-èiya, ... Juin.
5. Hooree-àma (owhirree-oma), ... Juillet.
6. Tàowa, ... Août.
7. Hooree-èrre-èrre (owhirree-erre-erre), Sept.
8. O-Te-aree, ... Octob.
9. O-Te-Tai, ... Nov.
10. Warehoo, (Owaahew, ſuivant Hawkeſvorth,) Déc.
11. Wae-ahou, ... Janvier.
12. Pipìrree, ... Février.
13. A-oo noonoo.

Chaque mois, ſuivant ce qu'on m'a dit, eſt de vingt-neuf jours, ce qui approche de la durée d'une lunaiſon. Si leur année n'a que douze mois,

---

le fruit à pain étant au temps de ſa maturité, quand on en cueille des quantités conſidérables pour en faire de la pâte aigre, on peut expliquer pourquoi on a donné ces noms à ces deux mois. Le quatrieme mois *Oohée-Eya* a certainement rapport à la pêche à la ligne. Le huitieme mois *O-Te-Arée*, eſt ainſi nommé à cauſe des Iſles nouvelles de cocos, qui probablement ſont alors très-abondantes. Le neuvieme mois, *O-Te-Tai*, fait alluſion à la mer. Le onzieme *Wae-Ahou*, à leur étoffe. Le douzieme *Pipìrre*, à une ſorte de deſir ou de rareté peut-être dans les alimens. Les mots renfermés entre deux parenthèſes, ſont les différentes manieres d'écrire les noms par les différentes perſonnes qui les ont entendus.

elle ne contient que trois cens quarante-huit jours; mais, en y ajoutant un treizieme, elle en a trois cens soixante-dix-sept. Dans le premier cas, elle a douze jours de moins; &, dans le second, elle en a douze de plus que l'année solaire; ce qui me fait croire qu'ils ont un moyen qui nous est inconnu de mettre d'accord l'année solaire & l'année lunaire. Ce qu'il y a de plus remarquable, j'ai trouvé que chacun des vingt-neuf jours du mois, a un nom particulier, comme chez les Persans. Leur mois commence dès le moment où la nouvelle lune parait, &, après le vingt-huit & le vingt-neuvieme jours, ils disent que la lune est morte, *Marama matte;* ce qui prouve que leurs mois ne sont pas exactement de vingt-neuf jours; qu'ils en ont quelquefois trente, & d'autrefois vingt-neuf, suivant que la lune se montre plutôt ou plus tard; car s'ils comptaient exactement vingt-neuf jours pour un mois, il serait bientôt plus court que la nouvelle lune, & alors ils ne pourraient pas dire des deux derniers jours, *Marama matte,* la lune est morte.

Cook.

Chaque jour est divisé en six heures, & la nuit également. Pendant les jours, ils se contentent de les mesurer à-peu-près par la hauteur du Soleil; mais il y en a bien peu qui puissent déterminer le commencement & la fin de ces divisions, par la hauteur des étoiles pendant la nuit. Ces heures,

Cook.

qui répondent à deux des nôtres, ont des noms particuliers, & elles sont de la même longueur que celles des Chinois. Je n'ai appris les noms que de quelques-unes : ils appellent minuit *otoo-rahai-po ;* depuis minuit jusqu'à la pointe du jour, *ootai-yaow ;* la pointe du jour, *ootata-taheita ;* le lever du Soleil, *era-ooao ;* quand le Soleil devient chaud, ils donnent à cette heure le nom de *erà-t-oowerra ;* quand il est midi, ils disent, *era-t-oowate.* La partie du soir, avant le coucher du Soleil, est nommée, par eux, *ooaheihei ;* & celle qui est après le coucher du Soleil, *era-oo-opò.*

Avec ces divisions de temps, ils observent les corps célestes d'une maniere plus exacte ; ils savent que les étoiles fixes ne changent pas de position, l'une à l'égard de l'autre ; une longue expérience leur a fait découvrir celles qui se levent & se couchent à certaines saisons de l'année, ils déterminent par-là le mouvement progressif des Planètes : & les points du compas pendant la nuit. Tupia était si habile sur ces matieres, que, dans une navigation de près d'un an, au milieu d'une mer inconnue, il ne se trompa jamais en montrant à M. Cook de quel côté était Taïti ; ils distinguent chacune des Planètes & différentes étoiles, par des noms particuliers : le Soleil s'appelle *Era,* & la Lune, *Marama ;* Vénus, *Tou-*

roaa ; Jupiter, *Matàrée*, & Saturne, *Na-ta-heéa* ; les ſept étoiles portent le nom de *E-whettoa-owhàa (a)* ; Sirius, ou le Chien, *Ta-whettoo-roa* ; les étoiles formant la ceinture d'Orion, ſont appellées *E-whettoo mahoo* ; la voix lactée *t'eya*, & une comète, ou une étoile brûlante, *E-whettoo werra*. Les Naturels ont auſſi un nom pour une étoile tombante, qu'ils appellent *Epo*, ils croient que c'eſt un mauvais Génie, qui paſſe rapidement à travers les cieux. D'autres étoiles que ceux dont on vient de parler, ne leur ſont pas étrangeres ; mais leurs connaiſſances aſtronomiques ne s'étendent qu'aux parties du monde qui ſont près de Taïti ; car, à quelque diſtance de cette Iſle, l'aſpect varierait, & ils ne s'y reconnaitraient plus. Cependant une Aſtronomie auſſi bornée & des pirogues auſſi légeres que les leurs, ne les ont pas empêché de s'inſtruire de la poſition des Iſles &

Cook.

(*a*) Je ne ſais pas aſſez la langue de Taïti pour donner la ſignification littérale de tous ces noms ; mais je puis la donner de quelques-uns. Les ſept étoiles ſont appellées *e-whetto-owhaà*, ou *les étoiles du nid*. Les Naturels ont probablement cru appercevoir la figure d'un nid dans la poſition de ces étoiies. *Ta-whettoo*, nom du chien, ſignifie *la grande étoile* ; ils lui ont donné ce nom avec raiſon. *T'eïya*, nom de la voix lactée, ſemble ſignifier une voile. *E-whettoo-werra*, nom d'une comète, ſignifie *l'étoile brûlante*.

Cook.

de leurs environs. Tupia, le plus intelligent des Indiens qu'aient jamais rencontré les Navigateurs Européens ſur ces Iſles, avait été à dix ou douze jours de voile d'*O-raiedéa*; &, ſuivant le calcul du Capitaine Cook, il avait parcouru environ quatre cens lieues, ou vingt degrés de longitude; tandis qu'il était ſur l'Endéavour, il raconta l'hiſtoire de ſes Voyages, & il donna les noms de plus de quatre-vingts Iſles qu'il connaiſſait; il décrivit leur grandeur & leur poſition; il avait été ſur la plupart de ces terres, & comme il remarqua bientôt, parmi les Officiers du bord, l'utilité des Cartes, il donna les directions néceſſaires pour en tracer une ſuivant ce qu'il diſait. Il indiquait toujours la partie des cieux où chaque Iſle eſt ſituée; il diſait en même-temps, ſi elle eſt plus grande ou plus petite que Taïti; ſi elle eſt haute ou baſſe, peuplée ou non, & il ajoutait, de temps-en-temps, des particularités curieuſes ſur le pays.

Leur ſyſtême actuel de Religion eſt un des polythéiſmes les moins révoltans qu'on ait inventés. L'acception d'*Eatoòa* emporte une très-grande étendue; quoiqu'à proprement parler ce terme ſignifie la Divinité, on peut auſſi le traduire par le mot de *Génie*. Ils admettent un Etre, qu'ils appellent *Eatoòa-Rahai*, qui eſt le Dieu Suprême, ou celui qui domine ſur tous les autres. Chacune des Iſles qui environnent Taïti, a ſa

Divinité particuliere, où (comme on pourrait le dire avec raison) sa Divinité tutélaire. Taïti est sous la direction particuliere de *Oruà-Attoo*; *Tane* préside à Huaheine; *O-roo*, à *O-Raiedéa*; *Orra*, à *O-Taha*; *Taòotoo*, à *Borabora*; *O-too*, à *Maurooa*, & *Taroà* est la Divinité principale de *Tabuamànoo*. C'est toujours à cette Divinité particuliere que le Grand-Prêtre de chaque Isle s'adresse dans les prieres qu'il fait au Grand-Maraï du Prince de l'Isle. Ils croient que la grande Divinité est la premiere cause de tous les Etres divins & humains, & comme ces peuples ont mêlé par-tout l'idée de la génération, on la retrouve dans l'origine de leurs Dieux inférieurs: voilà pourquoi ils donnent à l'*Eatoòa-Rahai*, une compagne du sexe féminin: tous les *Eatoòas* inférieurs, & même les hommes viennent de l'union de l'*Eatoòa-Rahai*, avec cet Etre du Sexe féminin; sous ce point de vue, ils donnent à la grande Divinité, le nom de *Ta-roa-Tèay-Etoòmo*; *la grande tige génératrice*; mais sa femme n'est pas de la même nature que lui; ils croient que c'est une substance matérielle & dure, qu'ils appellent *O-Te-Pàpa*, un *Rocher*. Ce couple a procréé *O-heèna*, la Déesse qui a créé la Lune, & qui habite dans un nuage noir, & qu'on voit au milieu de cette Planète; *Te-Whettoo-Ma-Tarai*, le Créateur des étoiles; *Oomarreeo*, le

Cook.

Dieu & le Créateur des Mers; *Orre-Orre (a)*, qui est le Dieu des vents. Mais la mer est sous la direction de treize Dieux, qui ont tous des fonctions particulieres comme leurs noms semblent l'indiquer. Voici comment on les appelle : 1.° *Ooroo-Haddoo*; 2.° *Tamaobee*; 3.° *Ta-àpée*; 4.° *Atoo-Arèono* : 5.° *Tanèeo*; 6.° *Tahou-Me-Onna*; 7.° *Ota-Ma-Ou-We (b)*; 8.° *Owhài (c)* 9.° *O-Whatta*; 10° *Ta-Hooa*; 11.° *Taoo-T-Eiya (d)*; 12.° *Oma-Hòoroo*; 13.° *O-Whaddoo*. Le grand Dieu, *Taroa-T'Eay-Etoòmoo*, habite le Soleil, qui a été créé par lui; chacun le représente comme un homme qui a de beaux cheveux pendans jusqu'à terre; il passe pour être la cause des tremblemens de terre; les Naturels l'appellent alors *O-Maoùwe*. Lorsque le Capitaine Cook fit, en 1769, le tour de Taïti dans une chaloupe, il apperçut une figure grossiere de ce Dieu, sous l'attribut d'*O-Maoùwe*; elle était dorée & couverte de plumes noires & blanches. C'est la seule fois que j'ai entendu parler d'une

(*a*) *Orrée*, signifie le vent.

(*b*) *Ma-Ou*, signifie un goulu de mer.

(*c*) *Owhai*, est le nom d'une pierre ou d'un caillou.

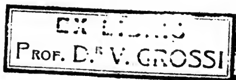
(*d*) *T'Eiya*, est le nom d'un poisson ou d'une voile de pirogue.

image ou d'une ſtatue de leurs Dieux, & le Capitaine Cook ne dit pas qu'on ait du reſpect pour cette groſſiere figure de *Maoùwe*. Suivant une tradition des Naturels, la grande Divinité a créé les Divinités inférieures, dont chacune forme la partie du monde qui lui a été confiée; l'un produiſit les mers, un autre la Lune, les étoiles, les oiſeaux, les poiſſons, &c. &c. *O-Maoùwe*, après avoir créé le Soleil, ſaiſit l'immenſe rocher *O-Te-Pàpa* ſa femme, qu'il traîna de l'Oueſt à l'Eſt à travers les mers : c'eſt alors que les Iſles qu'ils habitent maintenant, ſe détacherent de la grande maſſe; *O-Maoùwe* laiſſa enſuite cette grande terre à l'Eſt, où elle exiſte maintenant; c'eſt à ce temps qu'on confia, à chacune des Divinités inférieures dont on a parlé plus haut, le ſoin d'une Iſle en particulier. On ne s'adreſſe pas au Dieu *Tane* plus particulierement qu'aux autres Divinités, & on ne ſuppoſe pas qu'il a une plus grande part aux affaires du monde, ſi ce n'eſt à *Huaheine*, parce que cette Iſle eſt ſous ſon inſpection, & qu'il y eſt révéré comme la Divinité tutélaire du pays. Outre ces Dieux de la ſeconde claſſe, il y en a d'autres d'un rang encore plus inférieur; l'un de ces petits Dieux appelé *Orometooà*, eſt d'un caractere méchant; il habite ſur-tout près des *Maraïs*, & des *Toopapous*, (des Cimetieres) dans ou près des petites caiſſes

Cook.

Cook.

qui renferment les têtes de leurs amis défunts; chacune de ces caisses ou boîtes est appelée, à cause de cela, *Te-Wharre no-te Orometooà*; la maison du mauvais Génie, *Orometooà*. Le Peuple de Taïti croit que le mauvais Génie, invoqué par les Prêtres, tue d'une maniere subite, celui sur qui ils veulent faire tomber la vengeance de ce Dieu. Je ne pense pas que leurs Prêtres soient très-intègres; si on les corrompt, ils empoisonnent sans scrupule, l'homme qu'on leur indique, & ils attribuent ensuite cette mort subite à la malignité d'*Orometood*: cette conjecture est d'autant plus probable qu'on m'a assuré qu'il n'est pas rare de voir les prieres des Prêtres à *Oromettod* s'accomplir. J'ai entendu parler d'un autre Génie, ou d'un Dieu inférieur, appelé *Oromehouhoüwe*, qui a aussi le pouvoir de tuer les hommes, avec cette différence qu'on ne s'adresse pas à lui en le priant, mais seulement en sifflant. Les Génies de la derniere classe sont appelés *Téchée*; les Naturels nous ont dit que c'est l'Etre qui voit, qui entend, qui a la sensation de l'odorat, du goût, & du toucher, qui forme les pensées en-dedans de nous; qu'après la mort il existe séparé du corps, mais qu'il vit près des cimetieres, & qu'il rode autour du cadavre ou des os qui y sont déposés; ils le respectent beaucoup, quoiqu'ils ne s'adressent à lui qu'en sifflant; ils nous ont appris d'ailleurs que ces *Té-*



chées habitent principalement les figures de bois qu'on place près des Maraïs ; & qu'ils sont mâles ou femelles, suivant le sexe de la personne défunte ; ils les redoutent ; car ils croient que ces Génies se glissent pendant la nuit, dans les maisons, qu'ils mangent le cœur & les entrailles de ceux qui dorment & qu'ils les font mourir. Ainsi la Religion, dans ces contrées, comme dans une multitude d'autres, ne sert qu'à rendre l'homme plus absurde & plus malheureux.

Cook.

Fin du dernier Volume.



